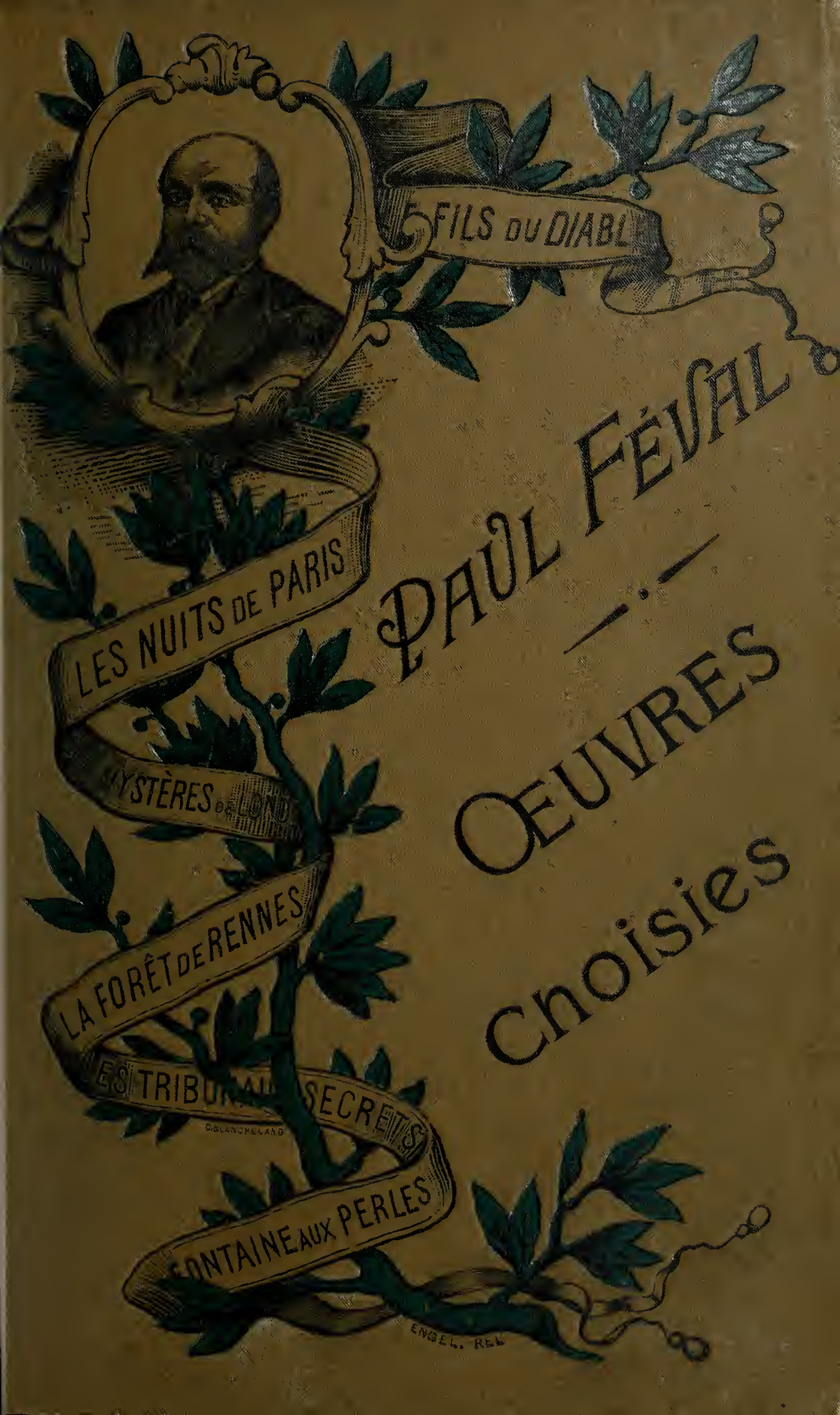
FILS DU DIABLE
PAUL FÉVAL
ŒUVRES
Choisies
LES NUITS DE PARIS
MYSTÈRES DE LONDRES
LA FORÊT DE RENNES
LES TRIBUNAUX SECRETS
FONTAINE AUX PERLES
ENGEL. REL

34713768
Va
3249
.F2
A6
1860a
v.5 (1)
Rare Bk
Stacks

LES

TRIBUNAUX SECRETS

TOME V.

Paris. — Société d'imprimerie PAUL DUPONT, rue J.-J.-Rousseau, 41. — (Cl.) 53.12.83.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lestribunauxsecr1516fv

LA RENCONTRE DE JACQUES DE MAILLÉ

LES

TRIBUNAUX SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES. — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES. — INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MALLY-MAGUIRES. — ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — ROIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI. — TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES.

TOME CINQUIÈME

PARIS
LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48
Près le Luxembourg.

LES

TRIBUNAUX SECRETS

LES TEMPLIERS.

INTRODUCTION.

Causes de la Croisade. — Persécutions en Orient. — La folie de la Croix.

Pour parler des Templiers et des mystères de leur Ordre, il faut parler de Jérusalem et aller à la première croisade.

C'était, en effet, cette époque guerrière et grande où l'Europe tout entière se précipitait vers la Terre sainte sous le glorieux étendard du Christ. C'était l'époque où, selon l'expression de saint Paul, régnait la *Folie de la Croix*. Au seul nom de la croix, les lois suspendaient leurs menaces, la tyrannie lâchait ses victimes, et la

justice ouvrait la main qui tenait les coupables dès que ceux-ci s'écriaient : je veux aller à Jérusalem !

Quelques seigneurs qui n'avaient point d'abord pris la croix, et qui voyaient partir leurs vassaux sans pouvoir les arrêter, prirent le parti de les suivre comme chefs militaires pour conserver leur autorité. Le plus grand nombre n'eut pas besoin de ce stimulant : comtes et barons n'hésitèrent point à quitter l'Europe, que le concile de Clermont venait de déclarer en état de paix, et qui ne devait plus leur offrir l'occasion de signaler leur valeur.

Beaucoup de causes avaient encore contribué à entraîner vers l'Orient ces armées innombrables, qui devaient y trouver la mort.

L'Église n'avait point encore renoncé à l'usage d'imposer des pénitences publiques[1] ; un grand nombre de pécheurs, dit M. Michaud, rougissaient de reconnaître ainsi leurs fautes devant leurs concitoyens et leurs proches ; ils aimèrent mieux courir le monde, et s'exposer aux dangers et aux fatigues d'une belliqueuse expiation.

D'un autre côté, le tribunal de la pénitence ordonnait quelquefois aux fidèles, surtout aux guerriers, de s'ensevelir dans la retraite, et d'éviter avec scrupule la dissipation et les combats. Qu'on juge de la révolution qui dut s'opérer dans les esprits, lorsque l'Église elle-même sonna tout-à-coup la trompette, et qu'elle présenta, comme agréables à Dieu, l'amour des combats, la gloire de vaincre, l'ardeur des périls.

Ces nouvelles dispositions servirent merveilleusement à la guerre sainte, et augmentèrent sans cesse le nombre des pèlerins et des soldats de la croix.

D'ailleurs, le clergé fit mieux que de prêcher : il donna lui-même l'exemple. La plupart des évêques, qui portaient le titre de comte et de baron, et qui faisaient souvent la guerre pour soutenir les droits

[1] Voir l'*Inquisition*.

de leurs évêchés, crurent devoir prendre les armes pour la cause de Jérusalem perdue; et pour donner plus de poids à leurs prédications, ils prirent la croix.

Bien que des causes sans nombre eussent contribué à jeter la population de l'Europe sur l'Asie; à cette époque merveilleuse, cependant, il ne faut pas l'oublier, le premier et le principal mobile qui mettait le monde chrétien en mouvement, c'était l'enthousiasme religieux. A cette époque, la passion du pèlerinage était devenue une passion ardente et jalouse. On ne voyait plus les religieux que dans la guerre contre les Sarrasins; l'amour de la patrie, les liens de la famille, les plus tendres affections du cœur, furent sacrifiés aux idées et aux opinions qui entraînaient toute l'Europe.

La modération était une lâcheté, l'indifférence une trahison, l'opposition un attentat sacrilége.

Les artisans, les marchands, les laboureurs, abandonnaient leurs travaux et leur profession; les barons et les seigneurs renonçaient aux domaines acquis par la valeur et les exploits de leurs pères. Les terres, les villes, les châteaux, pour lesquels on s'était fait la guerre, perdirent tout à coup leur prix aux yeux de leurs possesseurs, et furent donnés pour des sommes modiques à ceux que la grâce n'avait point touchés, et qui n'étaient point appelés au bonheur de visiter les saints lieux et de conquérir l'Orient. Ces gens prudents purent faire, à peu de frais, de magnifiques fortunes, et, si l'on réfléchit qu'il y a toujours belle quantité de cœurs industriels qui préfèrent ceinture dorée à bonne renommée, on doit penser que la puissance de certaines grandes familles a eu pour origine ces transactions quelque peu ignobles.

Ceux que l'âge, ou la maladie retenait en Europe, faisaient des vœux ardents pour le succès des croisades. Les femmes, les enfants, les clercs, les vieillards, s'imprimaient des croix sur le front ou sur d'autres parties de leur corps, comme s'ils eussent pensé s'associer

ainsi aux indulgences qu'allaient gagner ceux qui se *croisaient*

Les moines désertaient les cloîtres dans lesquels ils avaient fait vœu de mourir, et se croyaient entraînés par une inspiration divine; les ermites et les solitaires sortaient des forêts et des déserts pour venir se mêler à la foule des *croisés*.

Les brigands, les voleurs, les assassins eux-mêmes, comme touchés par l'enthousiasme universel, quittaient leurs retraites inconnues, venaient confesser leurs péchés et leurs crimes, et réclamaient l'honneur d'aller expier leurs forfaits en Palestine.

L'abbé Guibert cite l'exemple d'un moine qui se fit une large incision au front en forme de croix, et l'entretint avec des sucs préparés. Il eut soin de dire qu'un ange lui avait fait cette incision; ce qui lui procura dans le voyage et pendant la guerre tous les secours qu'il pouvait désirer. Il devint plus tard archevêque de Césarée.

Il y a des *artistes* partout!

Foulcher de Chartres raconte encore qu'un vaisseau chargé de croisés ayant échoué sur la côte de Brindes, tous les corps des naufrayés parurent avec une espèce de croix empreinte sur la chair à l'endroit même où, pendant leur vie, ils l'avaient portée sur leurs habits.

Ce qui avait surtout appelé l'attention et la commisération de l'Europe sur la Palestine, c'étaient toutes ces honteuses persécutions dont les chrétiens étaient victimes; chaque jour, de nouvelles révélations étaient faites et répandaient l'horreur et l'indignation dans toute la chrétienté.

« Il est impossible, dit Guillaume de Tyr, de se faire une idée de toutes ces persécutions. »

Parmi les traits de barbarie, cités par les historiens, il en est un que nous croyons devoir rapporter :

« Un des ennemis les plus acharnés des chrétiens, pour irriter davantage la haine de leurs persécuteurs, jeta, pendant la nuit, un

chien mort dans une des principales mosquées de la ville; les premiers musulmans qui vinrent à la prière du matin furent saisis d'horreur à la vue de cette profanation. Bientôt des clameurs menaçantes circulent dans la ville sainte; la foule s'assemble en tumulte autour de la mosquée; ón accuse les chretiens; on jure de laver dans leur sang l'outrage fait à Mohammed.

« Le moment était critique; tous les fidèles allaient être certainement immolés à la vengeance des musulmans, quand tout à coup un jeune homme, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, fend les rangs interdits de la foule, et se précipite au-devant des musulmans, dont il brave la fureur, et qu'un instant il contient par son audace et son courage.

« Puis, il se retourne vers les chrétiens.

« Le plus grand malheur qui puisse arriver, leur dit-il, c'est que l'Église de Jérusalem périsse : l'exemple du Sauveur nous apprend qu'un seul doit s'immoler au salut de tous; promettez-moi de bénir tous les ans ma mémoire, d'honorer toujours ma famille, et j'irai, avec l'aide de Dieu, détourner la mort qui menace tout le peuple chrétien.

« Les fidèles acceptèrent le sacrifice du généreux martyr, et jurèrent de bénir à jamais sa mémoire.

« Le jeune homme n'en attendit pas davantage, et alla aussitôt s'accuser lui-même auprès des juges musulmans.

« En récompense de cette action qui les avait sauvés, les chrétiens décidèrent que, pour honorer sa race, dans la procession solennelle qui se fait tous les ans aux fêtes de Pâques, chacun de ses parents porterait, parmi des rameaux de palmiers, l'olivier consacré à Jésus-Christ. »

Mais de bien autres malheurs attendaient encore les chrétiens de la Palestine; toutes les cérémonies du culte furent interdites; la plupart des églises converties en étables; celle du saint Sépulcre fut

renversée de fond en comble. Les chrétiens, chassés de Jérusalem, se dispersèrent dans toutes les contrées de l'Orient.

Les vieux historiens racontent que le monde partagea le deuil de la ville sainte, et fut saisi de trouble et d'effroi.

L'hiver, avec tous ses frimas, se montra dans ces régions où il était inconnu.

Le Bosphore et le Nil roulèrent des glaçons. Un tremblement de terre se fit sentir dans la Syrie et dans l'Asie-Mineure; et ces secousses, qui se répétèrent pendant deux mois, renversèrent plusieurs grandes villes.

Quand toutes ces calamités furent connues en Europe, que le bruit des persécutions y parvint répété par les milliers de pèlerins qui revenaient de Terre sainte, un long cri de douleur et d'indignation se fit entendre; puis, il y eut un homme courageux, ardent, énergique, un homme que le zèle religieux, que la *sainte folie de la foi* exaltaient, et cet homme prit un jour, en main, l'image éclatante du Christ, mort sur le calvaire, et se mit à parcourir le monde, entraînant partout, sur ses pas, la foule émue et attendrie, et soulevant à sa voix toute la chrétienté enthousiaste!

C'en était fait!

Dès ce moment, la croisade était décidée, et toute l'Europe chevaleresque allait, pendant quelques années, passer sur les rives de l'Asie!

CHAPITRE PREMIER.

Armée des Croisés. — Premier assaut. — Le chevalier de vingt ans — Edme de Poitiers et Jacques de Maillé. — Premières amours. — La tente du comte Aymery. Les aveux. — Edme livrée en ôtage. — Tristesse du héros. — Les machines roulantes. — Dernier assaut. — Ville gagnée.

L'armée chrétienne occupait une portion de la Syrie depuis quelques années déjà, et ce n'est que grâce à des combats incessants qu'elle était parvenue à s'y maintenir. Elle s'était successivement emparée d'Antioche et de la plupart des villes du littoral, mais c'est vers Jérusalem que se portaient naturellement tous les regards.

L'invasion n'avait, en effet, pas eu d'autre but, et si l'on n'entrait pas dans la ville sainte, si l'on ne délivrait pas le tombeau du Christ, la croisade était inutile, et pouvait être considérée comme non avenue.

Un jour, l'armée presque tout entière s'ébranla, et l'on se dirigea, enseignes déployées, vers Jérusalem.

Ce fut un grand et magnifique spectacle.

Les chroniques contemporaines mettent une emphase orgueilleuse à dépeindre l'ordre admirable qui régnait dans cette armée, si longtemps agitée par la discorde.

A la tête de la foule des pèlerins dont l'on était censé protéger le voyage, marchaient des porte-étendards aux diverses couleurs des alliés ; ensuite venaient les différents corps de l'armée, puis le clerge et la foule du peuple, sans armes, fermant la marche.

Les trompettes éclataient en joyeuses fanfares.

Les premiers rangs s'avançaient lentement, afin que les plus faibles pussent suivre les drapeaux. Chacun veillait à son tour pendant la nuit, et lorsqu'on avait sujet de craindre quelque surprise, toute l'armée se tenait prête à combattre.

Il régnait à toute heure un mouvement, un enthousiasme digne de la cause sainte que l'on servait : les chefs et les prêtres exhortaient tous les croisés à s'aider les uns les autres, à donner l'exemple des vertus évangéliques ; tous étaient braves, patients, sobres, charitables.

On comprend combien d'alertes devaient troubler, à de certains jours, l'ordre que l'on essayait de maintenir dans les rangs de cette étrange armée.

Ce pays que l'on traversait était inconnu à tous ; bien souvent les croisés avaient à traverser des torrents suspendus au-dessus d'abîmes sans fond.

Mais les musulmans craignaient au moins autant leur approche, qu'ils pouvaient craindre eux-mêmes les embûches des musulmans. Ils ne rencontrèrent point d'ennemis dans ces lieux où, d'après le récit d'un témoin oculaire, *cent guerriers sarrasins auraient suffi pour arrêter le genre humain tout entier.*

Descendus dans la plaine, ils traversèrent les terres historiques de Berithe, de Tyr et de Sidon Les musulmans, effrayés et enfermés dans leurs murailles, envoyèrent aux pèlerins des provisions, les conjurant de respecter les jardins et les vergers.

Mais bientôt une autre crainte remplaça celle que leur avaient un instant inspirée les musulmans.

Comme ils séjournèrent trois jours près du fleuve Adouis, ils furent assaillis par des serpents et des insectes qu'on appelait *tarenta*, et dont la piqûre déterminait une enflûre subite, accompagnée de douleurs insupportables et bien souvent mortelles. La vue de ces reptiles qu'ils chassaient, soit en frappant des pierres les unes contre les autres, soit en faisant retentir leurs boucliers, remplit les pèlerins de surprise et de terreur.

Enfin ils quittèrent ce pays, et l'armée arriva bientôt sous les murs d'Accou, l'ancienne Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre.

L'émir qui commandait dans cette ville pour le kalife d'Égypte leur envoya des vivres, et leur promit de se rendre lorsqu'ils seraient maîtres de Jérusalem.

Comme les croisés n'avaient point l'intention de s'emparer de Ptolemaïs, ils reçurent avec joie la soumission et les promesses de l'émir égyptien, mais ils découvrirent bientôt que ces promesses n'étaient qu'un odieux mensonge et une embûche.

En effet, l'armée chrétienne venait de s'éloigner de Ptolémaïs, et campait près de l'étang de Césarée, lorsqu'une colombe échappée des serres d'un oiseau de proie vint tomber, sans vie, aux pieds des soldats chrétiens. L'évêque d'Apt, qui ramassa cet oiseau, trouva sous ses ailes une lettre écrite par l'émir de Ptolémaïs à celui de Césarée.

« La race maudite des chrétiens, disait l'émir, vient de traverser « mon territoire; elle va passer sur le vôtre; que tous les chefs

« des villes musulmanes soient avertis de sa marche, et qu'ils « prennent des mesures pour écraser nos ennemis. »

Les croisés, selon le rapport de Raimond d'Agiles, dès qu'ils connurent le contenu de cette lettre, firent éclater leur surprise et leur joie, et ils ne doutèrent plus que Dieu ne protégeât leur entreprise, puisqu'il leur envoyait les oiseaux du ciel pour leur révéler les secrets des infidèles.

Remplis d'enthousiasme, ils se remirent en marche avec une ardeur nouvelle, et s'avancèrent à travers les montagnes de la Judée.

Pendant que ces faits se passaient de ce côté, les musulmans qui habitaient les deux rives du Jourdain, les frontières de l'Arabie et les vallées de Sichem, accouraient dans la capitale de la Palestine, les uns pour la défendre les armes à la main, les autres pour y chercher un asile avec leurs familles et leurs troupeaux. Sur leur passage, les chrétiens du pays étaient accablés d'outrages et chargés de fers, les oratoires et les églises livrés au pillage et aux flammes.

Toutes les contrées voisines de Jérusalem présentaient le spectacle de la plus profonde désolation : les campagnes et les cités retentissaient partout du tumulte et des menaces de la guerre, et les populations épouvantées s'attendaient à quelque terrible catastrophe.

Une nuit, comme l'armée des francs d'Europe venait d'arriver à Emmaüs, ville considérable au temps des Macchabées, et qui n'était plus qu'une bourgade connue sous le nom de Nicoplis, quelques chrétiens de Bethléem accoururent implorer leur secours. Touché de leurs prières, l'héroïque Tancrède partit au milieu de la nuit avec trois cents guerriers, et planta le drapeau des croisés sur les murs de la ville, à l'heure même, dit-on, où Jésus-Christ avait pris naissance, et où il avait été annoncé aux bergers de la Judée.

Cependant l'armée tout entière était debout sous les armes; nul n'avait tentation de se livrer au sommeil. Jérusalem était là, de-

vant eux, à quelques pas. Tous les regards se faisaient ardents, comme s'ils eussent voulu éclairer la ville; mais l'ombre les envahissait de toutes parts, et ils ne pouvaient rien distinguer.

On dit même que plusieurs pèlerins, moins patients ou plus téméraires, ne purent attendre le jour, et, devançant les drapeaux, bravant tous les dangers, ils coururent aux portes de la ville sainte, et revinrent dire à leurs compagnons d'armes ce qu'ils avaient vu.

L'enthousiasme des croisés était déjà à son comble; que fut-ce donc quand l'aube naissante, blanchissant à l'horizon, vint éclairer la ville de ses premiers rayons?

Il est éblouissant, il est radieux le soleil de ces contrées. Il vous ravit au matin, alors qu'il commence sa course dans l'immensité des plaines azurées; il vous ravit avant de darder sur votre tête le plomb brûlant de ses rayons du midi : avant d'écraser votre front comme une massue de fer, il vous enchante.

Un cri universel courut dans tous les rangs, les enseignes se déployèrent d'elles mêmes, les trompettes éclatèrent, l'armée s'ébranla rangée en bataille, et le nom vénéré de Jérusalem vola de bouche en bouche.

Alors toute cette foule pieuse et attendrie précipite sa marche; les cavaliers descendent de cheval, et s'avancent les pieds nus; les uns se jettent à genoux, et remercient le ciel; les autres, prosternés dans la poussière, baisent avec transport une terre honorée par la présence du sauveur du monde.

« Quand nous approchâmes de la ville, dit l'un de ces héroïques chevaliers, le Seigneur nous montra Jérusalem : nous avions beaucoup souffert dans notre voyage, mais nous crûmes alors entrer dans le ciel! »

Enfin, après tant d'obstacles, ils étaient arrivés au terme de leur voyage; Dieu avait exaucé leurs vœux : ils allaient délivrer à jamais le tombeau sacré du Christ!

L'histoire fournit peu de documents positifs sur la fondation et l'origine de Jérusalem.

« L'opinion commune[1] est que Melchisédech, qui est appelé roi « de *Salem* dans l'Écriture, y faisait sa résidence; elle fut ensuite la « capitale de Jébuséens, ce qui lui fit donner le nom de ville de Jébus. « Il est probable que du nom de Jébus et de celui de Salem, qui « signifie *vision* ou *séjour de la paix,* on aura formé le nom de Jé- « rusalem, qu'elle porta sous les rois de Juda. »

Dès la plus haute antiquité, Jérusalem ne le cédait en magnificence à aucune des villes de l'Asie. Jérémie la nomme la *ville admirable :* David l'appelle la *plus glorieuse et la plus illustre des villes d'Orient.*

Au temps des croisades, comme encore aujourd'hui, Jérusalem formait un carré long d'une lieue environ de circuit.

Elle renfermait dans cette étendue quatre collines : à l'orient; le *Moriah*, où la mosquée d'Omar avait été bâtie à la place du temple de Salomon; au midi et au couchant, l'*Acra,* qui occupait toute la largeur de la ville; au septentrion, le *Bezetha* ou la ville neuve; au nord-ouest, le *Golgotha* ou le Calvaire, que les Grecs regardaient comme le centre du monde, et sur lequel s'élevait l'église de la Résurrection.

Dans l'état où se trouvait alors Jérusalem, elle avait beaucoup perdu de sa force et de son étendue. Le mont Sion n'était plus enfermé dans son enceinte, et dominait ses murailles entre le midi et l'occident. Les trois vallées qui environnaient ses remparts avaient été en plusieurs endroits comblées par Adrien, et l'accès de la place était beaucoup moins difficile, surtout du côté du nord.

Cependant, comme sous la domination des Sarrasins, Jérusalem excitait sans cesse l'ambition des conquérants, et que, chaque jour,

[1] *Histoire des Croisades*, par Michaud.

de nouveaux ennemis s'en disputaient la possession, on n'avait point négligé de la fortifier.

Les Égyptiens, qui venaient, en dernier lieu, de la conquérir sur les Turcs, se préparèrent donc à la défendre, non contre les guerriers qu'ils avaient vaincus, mais contre des ennemis que les remparts d'Antioche et d'innombrables armées n'avaient pu arrêter dans leur marche impétueuse.

Les vivres, les munitions nécessaires à un long siége avaient été transportées dans la place. Un grand nombre d'ouvriers s'occupaient jour et nuit de creuser les fossés, de réparer les tours et les remparts. La garnison s'élevait à peu près à quarante mille hommes; vingt mille habitants avaient pris les armes.

Les imans parcouraient les rues, exhortant le peuple à la défense de la ville; des sentinelles veillaient sans cesse sur les minarets et sur les hauteurs de Sion et du mont des Oliviers; enfin tout avait été préparé dans le but d'une résistance énergique et longue.

De leur côté, les chrétiens n'avaient rien négligé de ce qui pouvait faciliter le succès de leur entreprise. Ils formèrent le siége de la place selon les règles ordinaires de la stratégie, et se distribuèrent les postes.

Le duc de Normandie, le comte de Flandre, Tancrède campèrent vers le septentrion, depuis la porte d'Hérode jusqu'à la porte de Cedar. Près des Flamands, des Normands et des Italiens se placèrent les Anglais, commandés par Edgard Adeling, et les Bretons, conduits par leur duc Alain Fergent, le sire de Chateau-Giron et le vicomte de Dinan.

Godefroy, Eustache, Baudouin du Bourg établirent leurs quartiers entre l'occident et le nord, autour de l'enceinte du Calvaire, depuis la porte de Damas jusqu'à celle de Jaffa. Le comte de Toulouse plaça son camp à la droite de Godefroy, entre le midi et l'occident.

Par ces dispositions, les assiégeants laissèrent libres les côtés de

la ville qui étaient défendus, au midi par la vallée de Siloë, et vers l'orient par la vallée de Josaphat.

Cependant l'ardeur des croisés était mal contenue par leurs chefs, et chaque jour quelques escarmouches avaient lieu sur toute la ligne du camp.

Chaque pas que faisaient les pèlerins leur rappelait un souvenir cher à la religion. Ce territoire révéré des chrétiens n'avait point de vallée, point de rocher qui n'eût un nom dans l'histoire sacrée. Tout ce qu'ils voyaient réveillait ou échauffait leur enthousiasme. Ils ne pouvaient surtout détacher leurs regards de la ville sainte, et gémissaient sur l'état d'abaissement où elle était tombée.

Cette cité, jadis si superbe, dit M. Michaud, semblait ensevelie sous ses propres ruines, et l'on pouvait alors, pour nous servir de l'expression de Josèphe, se demander dans Jérusalem même où était Jérusalem.

Avec ses maisons carrées, sans fenêtres, et surmontées d'une plate-forme, elle s'offrait aux regards étonnés des croisés comme une masse énorme de pierres entassées entre des rochers. On n'apercevait çà et là, dans son enceinte, que quelques cyprès et des bosquets d'aloès et de térébenthine, parmi lesquels s'élevaient des cloches dans le quartier des chrétiens, et des mosquées dans celui des infidèles.

Dans les campagnes et les vallées voisines de la ville, que la tradition représentait comme couvertes de jardins et d'ombrages, croissaient avec peine des oliviers épars et l'arbuste épineux du rhamnus.

L'aspect de ces campagnes stériles et des montagnes brûlées par un soleil ardent, présentait partout aux pèlerins des images de deuil, et mêlait une sombre tristesse à leurs sentiments religieux.

Ce qui enflamma surtout leur zèle, ce fut l'arrivée d'un grand nombre de chrétiens sortis de Jérusalem, et qui, privés de leurs biens, chassés de leurs maisons, venaient chercher des secours et un

asile au milieu de leurs frères d'Occident. On les pressa de questions, et ils firent un triste tableau des persécutions que les musulmans faisaient éprouver à tous ceux qui adoraient Jésus-Christ.

« Les femmes, les enfants, les vieillards, disaient-ils avec des « larmes, étaient retenus en ôtage ; les hommes en état de porter « les armes se trouvaient condamnés à des travaux qui surpassaient « leurs forces. Le chef du principal hospice des pèlerins avait été « jeté dans les fers avec un grand nombre de chrétiens. On avait « pillé les trésors des églises pour fournir à l'entretien des soldats « musulmans. Le patriarche Siméon s'était rendu dans l'île de « Chypre pour y implorer la charité des fidèles et sauver son trou- « peau, menacé de la destruction, s'il ne payait pas le tribut énorme « imposé par les oppresseurs de la ville sainte. Chaque jour enfin, « les chrétiens de Jérusalem étaient accablés de nouveaux outrages, « et plusieurs fois les infidèles avaient formé le projet de livrer aux « flammes et de détruire de fond en comble le Saint-Sépulcre et « l'église de la Résurrection. »

A ce récit, tous les croisés demandèrent l'assaut, et il ne fut bientôt plus possible de le refuser à leur ardeur impatiente.

Le signal fut donc donné, et l'armée chrétienne, guidée par les transfuges de la ville, s'avança vers les remparts.

Les uns, réunis en bataillons serrés, se couvraient de leurs boucliers, qui formaient sur leur tête une voûte impénétrable ; ils s'efforçaient d'ébranler les murailles à coups de piques et de marteaux, tandis que les autres, rangés en longues files, restaient à quelque distance, et se servaient de la fronde et de l'arbalète.

L'huile et la poix bouillante, de grosses pierres, d'énormes poutres tombaient sur les premiers rangs des chrétiens : rien ne pouvait arrêter l'audace des assaillants.

Le premier mur s'écroula bientôt sous leurs efforts, et les échelles furent aussitôt appliquées contre le second.

Alors il y eut un moment d'hésitation.

Les premiers qui graviraient ces échelles étaient certains de trouver la mort sur les remparts, et un mouvement d'indécision, mais non de lâcheté, se manifesta dans les rangs des chrétiens.

Enfin, un homme sortit de la foule, et, brandissant son épée, jeta d'un air inspiré son bouclier dans le fossé :

— *Dieu le veut! Dieu le veut!* s'écria-t-il en regardant le ciel, suivez-moi!...

Cet exemple suffit; vingt braves s'élancèrent à sa suite, et, quelques secondes après, les remparts étaient couverts d'un bataillon de guerriers décidés à mourir plutôt que de revenir sur leurs pas.

Malheureusement les Sarrasins étaient beaucoup plus nombreux, ils s'étaient précipités à l'envi sur le point menacé, et maintenant les chrétiens tombaient sous leurs cimeterres comme les épis sous la faux du moissonneur.

Un seul restait debout...

C'était celui qui avait donné le signal de l'assaut. On eût dit qu'une puissance divine le protégeait et parait les coups qui pleuvaient de toutes parts sur lui.

Cependant les Sarrasins formaient autour de lui un cercle qui allait se rétrécissant à chaque instant; il n'était plus déjà qu'à quelques pas de la limite extrême des remparts; enfin, ses adversaires se ruèrent sur lui dans un dernier élan, et il alla rouler dans le fossé profond.

Toute l'armée chrétienne avait été témoin du courage déployé par ce héros; un cri s'échappa à la fois de toutes les poitrines quand on le vit tomber, et mille guerriers se précipitèrent pour lui porter secours. Mais quand ils arrivèrent près de lui, ils s'arrêtèrent stupéfaits.

Son casque avait roulé près de lui; il était légèrement blessé

au front; et ses cheveux, dont le sang avait rougi quelques mèches, tombaient longs et noirs sur son armure.

C'était un tout jeune homme; il avait vingt ans à peine; et il était si beau que quelques-uns le prirent pour une femme.

II.

On le transporta aussitôt, avec les plus grandes précautions, dans la tente la plus voisine, qui se trouvait être celle du comte Aimery; on lui enleva ses vêtements, et on le déposa sur un lit magnifique, celui du comte lui-même. Puis, on le livra aux médecins qui prirent soin de sa blessure, laquelle n'était point mortelle.

Cependant, tout le camp parlait du guerrier mystérieux, de cet enfant héroïque qui avait un instant fait la victoire indécise, et chacun se demandait qui il était et d'où il venait.

Le comte Aimery fut le premier à reconnaître son hôte.

En effet, pendant qu'on enlevait au jeune homme les habits de pèlerin dont il était revêtu, comme il avait été lui-même témoin de ses exploits, et qu'il désirait, plus que tout autre peut-être, savoir de quel nom saluer ce guerrier courageux, il avait recommandé à ses serviteurs de lui rapporter tout ce qui pourrait mettre sur la trace de son origine.

Les serviteurs n'avaient pas tardé à lui apporter une sorte de charte de voyage, espèce de lettre de recommandation ou de passeport, comme on en délivrait habituellement, à cette époque, à tous ceux qui partaient d'Europe pour la Terre sainte.

Cette lettre était ainsi conçue :

« A tous les saints, aux vénérables frères, aux rois, aux seigneurs, aux évêques, aux comtes, aux abbés, et au peuple chrétien, en général, tant des villes que des campagnes et des monastères.

encore; et il ne demandait au ciel qu'une occasion de mourir avec éclat pour la cause sainte.

Cette occasion, il crut un moment l'avoir trouvée sous les murs de Jérusalem; mais Dieu le réservait pour d'autres destinées, et ce fut par miracle qu'il put échapper à la fureur des Sarrasins.

Jacques de Maillé n'était pas seulement le plus valeureux et le plus jeune des guerriers de l'armée chrétienne, il en était encore le plus élégant et le plus beau.

Ses traits, quoique fièrement accusés, avaient cependant une exquise douceur et un charme particulier. Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles abondantes le long de ses tempes; ses moustaches, qui allaient naître, portaient déjà une ombre sur les tons plus pâles de ses joues; enfin, ses yeux, d'un noir d'ébène, semblaient, par moments, lancer de vifs éclairs.

Les héros que le Tasse a chantés, dans son livre immortel, n'avaient ni plus de valeur, ni plus de beauté mâle, et quand le comte Aimery entra dans la chambre où il reposait, il s'arrêta comme ébloui.

Pour le vieux guerrier, cette nature délicate et forte était comme un mystère.

Il ne comprenait le courage que dans un corps robuste, et capable de porter une lourde armure de fer. Il regarda le jeune de Maillé avec une sorte d'admiration superstitieuse, et recommanda à tous ses serviteurs de le traiter comme un hôte de distinction.

Cependant, Jacques de Maillé resta quelques heures dans cet assoupissement qu'avait occasionné la fatigue du combat, et quand il rouvrit ses yeux, c'est à peine si ses paupières appesanties purent soutenir l'éclat du soleil qui pénétrait radieux sous la tente.

Il promena lentement son regard affaibli autour de lui, et le reporta enfin à ses côtés.

« Au nom de Dieu, faisons savoir à votre Grandeur ou à votre Sainteté, que le porteur des présentes chartes, notre frère, Jacques de Maillé, nous a demandé la permission d'aller paisiblement en pèlerinage, afin de prier pour notre conservation, et d'aider à la délivrance du saint Sépulcre ; c'est pourquoi nous lui avons délivré ces présentes lettres, dans lesquelles, en vous présentant nos salutations, nous vous prions, pour l'amour de Dieu et de saint Pierre, de le recevoir comme votre hôte, et de lui être utile, soit en allant, soit en revenant, de manière qu'il retourne sain et sauf dans ses foyers ; et, comme c'est votre bonne coutume, faites-lui passer des jours heureux. Que le Dieu qui règne éternellement vous protège et vous garde dans son royaume.

« Nous vous saluons tous avec la plus grande cordialité. »

Au bas de cette lettre pendait le sceau de l'évêque qui l'avait délivrée.

C'était, en effet, Jacques de Maillé qui venait de s'illustrer, aux yeux de toute l'armée chrétienne, par des exploits dignes des plus grands héros.

Jacques avait vingt-cinq ans à ce moment ; il y avait deux ans qu'il avait quitté la France, poussé par cette ardente passion des aventures, qu'il n'avait pu trouver à satisfaire dans son pays.

Le jeune homme avait été élevé dans l'amour de la religion par un pieux abbé qui habitait les environs de Tours, et s'il n'était point entré dans les ordres, à cette époque, c'est que sa famille s'y était formellement opposée.

Devant ce refus obstiné, il n'avait pas hésité, il était parti ; il avait pris le chemin de Jérusalem, et, comme toute l'Europe d'alors se précipitait vers le tombeau du Christ, on n'avait point osé le retenir.

Mais à peine Jacques de Maillé eut-il mis le pied sur cette terre brûlante d'Asie, qu'il sentit se développer une passion effrénée pour les combats ; la religion, loin de tempérer son ardeur, l'exaltait

Mais alors une singulière apparition vint troubler son esprit, et jeter l'incertitude dans son cœur.

Au chevet de son lit, assise sur un escabeau en bois de senteur, il y avait une jeune fille...

Elle avait seize ans à peine; ses longs cheveux blonds tombaient en tresses dans des résilles de perles de chaque côté de ses tempes; une langueur mélancolique se lisait dans son beau regard bleu, et sur son front éclatait le signe radieux de la candeur et de l'innocence. C'était la fille du comte Aimery; la belle Edme de Poitiers que tant de trouvères ont chantée!

Jacques de Maillé éprouva une émotion inconnue, et il se demanda s'il était mort déjà, que les anges venaient le recevoir et s'asseoir à ses côtés...

Mais les objets qui l'entouraient le rappelaient trop bien au sentiment profond de la réalité pour qu'il pût douter plus longtemps, et, après avoir parcouru d'un regard étonné tous les recoins de la tente, il se retourna ému et timide vers la jeune fille.

— Où suis-je, dit-il d'une voix faible, en passant la main sur son front brûlant.

— Vous êtes chez le comte Aimery de Poitiers, répondit la jeune fille avec un céleste sourire.

— Mais vous, vous, madame, continua le jeune homme, qui donc êtes-vous?

— La fille du seigneur comte.

— Mais quel sentiment vous a donc inspiré cette sainte pensée, de venir près de moi? Qu'ai-je fait au ciel pour qu'il m'accorde une pareille grâce?

La jeune fille rougit et baissa les yeux. Jacques poursuivit:

— Oh! pardon, pardon! madame, dit-il, la fièvre égare ma raison et trouble mon esprit; je vous ai offensée peut-être par trop de har-

diesse. Sans doute vous êtes ici, près de moi, comme vous seriez auprès de tout être souffrant, soldat ou capitaine, gentilhomme ou mendiant... Mais si vous saviez, c'est la première fois que je me sens heureux comme on doit l'être au ciel, et je me demande avec inquiétude si je ne rêve pas, et si le sommeil ne doit pas faire fuir bientôt cette création de ma nuit tourmentée.

La jeune fille secoua doucement la tête, et un bon sourire effleura ses lèvres.

— Vous ne rêvez pas, mon sire, répondit-elle, vous avez été blessé ce matin, à l'assaut de la ville, après avoir, sous les yeux de tous les chevaliers qui commandent l'armée, déployé un courage qui vous a conquis l'admiration de tous, et mon père a donné à toute sa maison des ordres sévères pour que les soins ne vous manquassent pas. Vous voyez qu'il a été obéi.

En parlant du fait d'armes accompli par Jacques, les yeux bleus de la belle Edme avaient brillé.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais le renom du comte Aimery, reprit Jacques avec chaleur, c'est un rare modèle d'honneur et de courage chevaleresque, et je m'honore doublement d'être son hôte, et d'avoir pu lui inspirer quelque estime.

— Mon père vous aime, dit Edme, qui baissa les yeux.

— Eh bien ! reprit Jacques, après quelques instants d'hésitation, je bénis l'heure où les Sarrasins m'ont rejeté sanglant dans le fossé qui entoure leurs remparts. Sans cette catastrophe, sans cette blessure, il ne m'aurait point été donné de vous voir, de vous entendre.

— Que dites-vous? fit la jeune fille.

— Oh ! je ne sais !... poursuivit le jeune homme, en s'emparant doucement de la main d'Edme de Poitiers ; mais il me semble que jusqu'à ce jour je n'ai pas vécu ; j'ai vingt ans à peine, j'étais triste déjà, inquiet, agité ; je cherchais vainement un noble but à ma vie, eh bien ! ce but, je l'ai trouvé...

Edme feignit de ne point comprendre, parce qu'elle comprenait trop bien.

Jacques poursuivit :

— Je me précipitais au-devant des dangers avec un saint enthousiasme; mais dans le seul but d'être agréable à Dieu, et ne comptant recevoir la récompense de mes travaux que dans le ciel; maintenant, oh! maintenant, chaque fois que je reviendrai glorieux des combats, mon cœur tressaillera d'aise, la joie éclatera sur mon front et sur mes lèvres, je serai heureux, car je penserai que peut-être, au retour, quelqu'un applaudira à mes exploits, qu'un cœur battra avec le mien, qu'une femme, enfin, une femme me sourira de son plus doux sourire, quand la renommée lui aura dit ma gloire.

La jeune fille écoutait les paroles de Jacques de Maillé, et elle prenait une joie secrète à entendre cette voix jeune et fraîche parler d'amour et d'avenir glorieux; cependant, elle ne crut pas devoir laisser lire dans ses yeux tout ce qui se passait dans son cœur; elle retira la main que Jacques avait prise.

— Prenez garde, dit-elle, en mettant son index sur ses lèvres par un geste plein de grâce enfantine; prenez garde, car c'est maintenant surtout que vous rêvez!

Jacques inclina sa tête sur les coussins.

— Si je rêve, murmura-t-il, au réveil, je prie Dieu qu'il finisse ma vie!

Edme se recula, tant il y avait de passion ardente et vraie dans cette parole.

— Vous êtes faible, murmura-t-elle; ne parlez point tant, mon jeune sire.

Mais empêchez donc de parler un amoureux de vingt ans, qui, la veille, voulait se faire prêtre!

Jacques reprit :

— Y a-t-il longtemps que le comte vous a appelée près de lui?

— Je ne l'ai jamais quitté.

— Votre mère?

— Je l'ai perdue en naissant.

— Et alors vous resterez auprès de votre père?

— Tant que le ciel me le conservera! répondit la fille du comte.

Aimery de Poitiers entra à ce moment, et la jeune fille, après avoir embrassé son père, salua Jacques de Maillé, et se retira.

Jacques passa une nuit de fièvre; mille songes ailés voltigèrent incessamment autour de son lit; il rêva cent fois cette gracieuse et touchante image de la fille du comte, et cent fois le sang afflua avec abondance vers son cœur.

Edme était si belle; il y avait tant de pureté et de candeur sur son front, tant de naïveté et d'innocence charmantes dans ses regards, qu'il ne pouvait évoquer son souvenir sans trouble.

Il l'aimait déjà avec cette ardeur irréfléchie que la jeunesse apporte habituellement dans toutes ses passions.

Il rêvait à de nouveaux combats qui devaient l'illustrer; il venait de gagner noblement ses éperons de chevalier; si le comte de Poitiers était un grand seigneur et lui un pauvre gentilhomme, que n'acquiert-on pas à la pointe d'une bonne lame?

Il rêvait; il espérait, il voulait à force de gloire combler cette distance que la fortune avait mise entre lui et la jeune fille.

Que dire? L'amour ne raisonne pas : c'est une folie du cœur qui fait croire à la réalité au milieu des mondes de la chimère... Aucun obstacle ne pouvait s'élever entre eux, pensait le jeune homme, et il oubliait qu'il venait à peine d'échapper à une mort certaine!

Le lendemain, Jacques ne revit pas Edme, il en éprouva un chagrin profond, mortel. Était-elle indifférente à ce point qu'elle ne désirait même pas s'informer de l'état de sa blessure.

Il est vrai qu'il était tout à fait hors de danger; que les médecins

l'avaient déclaré ; que la nouvelle s'en était répandue dans tout le camp, où chacun l'avait accueillie avec joie.

Mais les amoureux cherchent à plaisir tout ce qui peut mettre leur esprit et leur cœur à la torture.

Deux jours se passèrent encore de la sorte ; puis, comme Jacques se vit tout à coup rétabli, qu'il ne voulait pas paraître indiscret en restant davantage sous la tente de son hôte, il annonça que le lendemain même il retournerait à son poste.

Mais son cœur était plein de désespoir et de reproches; il ne pouvait pardonner à Edme de le laisser partir ainsi.

Que lui avait-elle promis, cependant?

La nuit vint.

Ce fut inutilement qu'il chercha le sommeil ; le sommeil s'éloigna de lui.

Enfin, vers minuit, au moment où il allait s'assoupir, il crut entendre des pas légers glisser sur le sol ; il rouvrit les yeux... Edme était près de lui.

Edme, pâle et si belle, qu'elle semblait une céleste vision !

— Mais chut!... parlez bas...

— Edme ! Edme ! s'écria-t-il avec ivresse ; est-ce bien vous?...

— C'est moi ! répondit la jeune fille.

— Je croyais que vous m'aviez oublié, déjà.

— Et si cela avait été ainsi, dit la jeune fille, avec une douce malice, qu'auriez-vous pensé, messire?

Jacques la regarda dans l'ombre, comme pour s'assurer qu'elle ne parlait pas sérieusement.

— J'aurais pensé, répondit-il, que je n'avais plus qu'à mourir.

— Pourquoi?

— Pourquoi ; vous me demandez pourquoi ! quand depuis deux jours, j'ai formé mille fois le projet de chercher la mort...

— Ah ! tenez, Edme, ne traitez pas légèrement ce sentiment pro-

fond que vous m'avez inspiré... je vous aime; vous êtes la première femme dont le regard m'ait ému; ma vie s'est soudainement illuminée du jour où je vous ai vue... Edme, ce n'est pas à mon âge que l'on trompe, je vous aime!... je vous aime, comme j'ai aimé Dieu ou ma mère... Sans vous, désormais, la vie me sera triste et lourde à porter; j'irai à travers ce monde comme dans un désert, sans joie, sans plaisir, sans bonheur; avec vous, au contraire, soutenu par votre regard, je suis capable des plus glorieux exploits. Mon nom sera chanté comme celui de Godefroy, et je serai grand parmi les plus grands guerriers. Edme! Edme! c'est la vie, c'est le bonheur que je vous demande, aurez-vous la cruauté de me repousser?

La jeune fille avait laissé Jacques parler, et quand il eut fini, elle reprit à son tour, mais d'une voix où percait une vague mélancolie:

— Non, dit-elle, non, Jacques, je ne veux point vous repousser, je sens d'ailleurs que je ne le pourrais plus; ce n'est pas à mon âge, non plus, que l'on trompe, et je vous le dis sans détour, j'ai voulu, pendant deux jours, étouffer ce germe d'amour qui était dans mon cœur.

— Est-ce possible? s'écria Jacques de Maillé.

— Est-ce de l'amour? je n'en sais rien, poursuivit la jeune fille; il me semble que si j'avais un frère, je voudrais qu'il vous ressemblât; vous avez toutes les qualités que j'estime dans un homme, et je n'ai jamais aimé personne comme je vous aime!

— Edme! Edme! interrompit Jacques avec transport; vous voulez me rendre fou de joie!

— J'ai été effrayée moi-même de la puissance avec laquelle ce sentiment nouveau s'emparait de moi, et, dans mon épouvante, reprit Edme avec une naïveté charmante, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que d'aller me jeter aux pieds de mon père.

— Votre père!... Et qu'a-t-il dit?

— Il m'a relevée avec bonté, m'a tenue longtemps serrée contre son cœur, puis il m'a embrassée.

— Après! après!

— Après, Jacques, il m'a dit que vous étiez digne de prétendre à la main de sa fille; mais que nous étions tous deux bien jeunes encore; que, d'ailleurs, il ne songeait point à retourner dans sa province, et que notre union ne se ferait qu'en France.

— Et il n'a pas repoussé cette union?

— Non, Jacques.

— Oh! Dieu me comble en ce jour, Edme, s'écria Jacques de Maillé; à la certitude de votre amour, il ajoute la certitude de notre bonheur!... Edme, nous serons heureux!

— Je n'ai pu résister au désir de vous apprendre cette nouvelle.

— Merci! merci! Edme; maintenant viennent les combats, les assauts, les périls!... Que les fidèles osent attaquer nos retranchements, ou soutenir le choc de notre valeur, l'amour, l'espoir, tous les sentiments qui font battre le cœur me soutiendront, et la victoire est assurée à nos drapeaux; Edme, je vous le répète, nous serons heureux!

— Adieu donc, dit la jeune fille en se retirant.

— Vous partez!

— Mon père ignore... A bientôt!

— Oui, oui, à bientôt! s'écria Jacques en couvrant sa belle main de baisers. Oh! que Dieu veille sur vos jours, et exauce mes vœux ardents.

La jeune fille se retira lentement et comme à regret, et bientôt tout rentra dans le silence.

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé, Jacques remercia le comte Aimery de l'hospitalité qu'il lui avait accordée, et retourna reprendre sa place au milieu des pèlerins, où son arrivée fut fêtée avec enthousiasme.

III.

Malgré l'assurance que lui avait donnée la fille du comte Aimery, Jacques était sourdement inquiet.

Les dangers étaient si grands, si fréquents, qu'il ne pouvait penser, sans frémir, aux difficultés qu'il aurait à surmonter pour mener ses amours à un dénoûment heureux.

Il pensait toujours :

Le comte Aimery est un grand seigneur, et moi, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme !

Toutefois, ses inquiétudes ne lui enlevaient rien de son ardeur habituelle, et dans les attaques, les alertes, les surprises qui avaient lieu, on était certain de le distinguer toujours au premier rang.

Les opérations du siége avançaient lentement, malgré l'activité incessante déployée par les chrétiens. Quinze jours s'étaient écoulés depuis le premier assaut qui avait été infructueux, et l'on n'avait point osé recommencer : on craignait de perdre des hommes sans profit pour la cause commune.

Durant cette inaction, Jacques allait et venait à travers le camp. On eût dit qu'il se reprochait son oisiveté comme un crime, et, si on l'eût laissé libre de ses mouvements, il eût volontiers monté seul sur les remparts ennemis.

Il n'avait point rencontré la fille d'Aimery depuis le jour où il avait quitté le comte ; deux fois seulement, il l'avait aperçue traversant les rangs respectueux des soldats pour se rendre à la prière.

Qu'il la trouvait belle ainsi, suspendue triste et rêveuse, au bras du vieux comte, son père ; un murmure d'adoration la suivait, et, longtemps après qu'elle avait disparu, les soldats exaltaient sa beauté et sa grâce !

Jacques, cependant, ne pouvait faire un pas ; il était là, debout

sur son passage, n'osant avancer ni reculer, cherchant à contenir les cris de bonheur qui emplissaient sa poitrine.

Tout disparaissait pour lui quand Edme s'offrait à sa vue, et, en ce moment, il eût été incapable d'une volonté quelconque.

Quand Edme avait passé, que son regard ne pouvait plus la distinguer au milieu de la foule, il s'enfuyait loin du camp, traversait les plaines désertes, et allait s'asseoir dans la solitude pour rêver à la gracieuse image qu'il emportait dans son cœur.

Il fallait évidemment une fin à cette situation, et Jacques l'appelait de tous ses vœux.

Une nuit, un grand mouvement se manifesta dans le camp. Les fanfares retentissaient; on entendait la voix des chefs appeler les soldats aux armes; il régnait de toutes parts une confusion, une rumeur dont nul d'abord ne comprit nettement la cause

Jacques s'était jeté rapidement à bas de son lit, avait couru à ses armes, et était allé se ranger sous les ordres du comte Aimery, dont les hommes étaient déjà prêts pour le combat.

C'était une alerte.

Les ennemis avaient cru pouvoir profiter du sommeil des assaillants pour opérer une sortie, pénétrer dans leur camp, et y mettre tout à feu et à sang.

La vigilance des sentinelles avait heureusement déjoué leurs projets, et l'on se préparait, en ce moment, à les repousser et à les poursuivre à leur tour.

Bientôt l'ordre se rétablit sur tous les points du camp assiégé; les chefs reconnurent leurs soldats, les soldats marchèrent vers leurs chefs, et toute l'armée s'ébranla.

Selon la coutume, Jacques avait demandé et obtenu l'honneur de marcher le premier, et déjà il allait s'élancer à la poursuite des ennemis, quand il se sentit tout à coup arrêté.

Il se retourna, et reconnut dans celui qui venait de s'approcher de lui un des serviteurs du comte Aimery.

— Qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? demanda-t-il à voix rapide et basse.

Le serviteur ne répondit pas, mais il lui glissa dans la main un parchemin que Jacques se hâta d'ouvrir, et de lire à la lueur des torches.

Il y avait sur ce parchemin ces seuls mots :

« Je pars ! Adieu !...

« EDME. »

Jacques jeta un cri terrible à la lecture de ce billet, et chercha l'homme qui le lui avait apporté pour lui demander quelques explications.

Mais l'homme avait disparu, et Jacques était seul.

Alors une singulière terreur emplit sa poitrine, une inquiétude mortelle troubla son âme ; il voulut avoir, à tout prix, l'explication de cette fatale énigme, et pendant que ses compagnons s'élançaient, en chantant des versets de l'Écriture, à la poursuite des ennemis, il se précipita vers le comte Aimery, qui se préparait à monter à cheval.

Il l'arrêta brusquement.

— Edme ! Edme ! lui cria-t-il d'une voix haute et ferme ; où est-elle ? qu'est-elle devenue ?

— Elle est partie ! répondit le comte avec un soupir, et en levant les yeux au ciel.

— Partie !

— Depuis deux heures !

— Et qui donc a ordonné ce départ barbare ?

— Le conseil des princes croisés.

— Et où la conduit-on ?

— Les Sarrasins l'ont emmenée en ôtage à Césarée.

— Et vous avez consenti à vous séparer d'elle?

— C'est Dieu qui l'ordonne! répondit le vieux comte avec une douloureuse résignation; il nous a donné l'exemple d'un pareil sacrifice lorsque son divin fils a souffert sur la croix; je l'ai imité.

— Eh bien, moi, répondit Jacques hors de lui, fou de douleur et de désespoir; moi, monseigneur, je vous dis que si je ne meurs pas cette nuit, j'irai l'arracher des mains qui la retiennent!

Et sans attendre de réponse, le jeune de Maillé s'élance, l'épée à la main, vers l'endroit où la mêlée lui parut la plus sanglante!

Le combat qui suivit fut des plus acharnés; sur tous les points, les morts et les blessés jonchaient le sol; les Sarrasins, énergiquement attaqués, n'abandonnèrent le terrain que pied à pied, et, quand le jour parut, le camp n'offrit qu'un vaste monceau de cadavres appartenant à toutes les nations.

Cependant la valeur de l'armée chrétienne fut couronnée de succès, et les ennemis se virent enfin contraints de chercher un refuge derrière leurs murailles.

Le lendemain, quand chacun chercha ses morts et ses blessés, le comte Aimery releva Jacques de Maillé non loin des portes de la ville; il était couvert de blessures, mais il respirait encore...

On le transporta, pour la seconde fois, dans la tente du comte, où tous les soins lui furent prodigués. Le comte ne le quitta pas d'un instant; il l'aimait déjà comme son fils, maintenant surtout que sa fille était partie, qu'il était seul au monde!

Il lui semblait que Jacques était destiné à remplacer, pour lui, tout ce qu'il avait aimé.

Pendant trois nuits consécutives, il resta à son chevet, attendant avec une grande perplexité qu'il revînt à la vie, et ce fut pour lui une joie sans seconde quand il le vit rouvrir, pour la première fois, les yeux à la lumière.

Cependant le jeune de Maillé n'avait pas encore tout à fait repris

ses sens; il ne se rappelait que confusément ce qui s'était passé; il avait comme un vague souvenir, mais il lui eût été impossible de rien préciser. Peu à peu, toutefois, la fièvre diminua; il commença à distinguer les objets qui l'entouraient, et, enfin, il se rappela!...

La crise fut violente; on crut qu'il ne pourrait la supporter dans l'état de faiblesse où il se trouvait; il repoussait avec énergie le vieux comte qui cherchait en vain à apaiser sa colère; il demandait Edme à tous ceux qui s'approchaient; il retomba accablé, anéanti sur son lit, et l'on craignit un moment pour ses jours.

Mais il était jeune, la nature reprit son empire; et, grâce aux soins dont on l'entoura, il ne tarda pas à entrer en pleine convalescence.

Cependant la gaieté ne lui revint pas avec la santé. On le rencontrait toujours seul et sombre; il ne parlait plus, cherchait les endroits les plus déserts pour y pleurer, à son aise, la femme qu'il avait perdue, et qu'il n'espérait plus revoir.

Souvent, il allait loin du camp sur la route qui mène à Césarée; là, il s'asseyait sur quelque rocher élevé, et les regards tournés vers la ville où Edme avait été conduite, il restait des heures entières l'ame agitée, le cœur plein de douleurs.

Le sultan de Césarée avait exigé des ôtages pour ne point attaquer les derrières des chrétiens durant le siége. Mais qui pouvait se fier à la promesse de ce musulman maudit, et quel était le sort réservé à la pauvre Edme?

Vingt fois Jacques avait formé le projet de s'éloigner, d'abandonner l'armée chrétienne, de courir s'offrir lui-même en ôtage au sultan de Césarée, afin de pouvoir veiller sur la fille du comte Aimery et la protéger, s'il en était besoin!

Mais il n'osait point encore mettre son projet à exécution.

D'ailleurs, on le surveillait; le comte le faisait suivre sans qu'il s'en doutât; et puis, il eût regardé comme un crime de s'éloigner de l'armée avant d'avoir concouru à la prise de la ville sainte. Aussi,

pressait il de toute son influence, parmi les pèlerins, le jour où l'attaque devait être ordonnée.

Enfin, le grand conseil se réunit, et le jour fut arrêté irrévocablement.

Comme les Sarrasins avaient élevé un nombre énorme de machines vers les côtés de la ville qui paraissaient les plus menacés par les chrétiens, on arrêta qu'on changerait les dispositions du siége, et que la principale attaque serait dirigée vers les points où l'ennemi n'avait pas fait de préparatifs de défense.

Pendant la nuit, Godefroy fit placer ses quartiers à l'Orient, vers la porte de Cédar, « et non loin de la vallée où Titus avait campé lorsque les soldats pénétrèrent dans les galeries du Temple. »

La tour roulante et les autres machines de guerre, que le duc de Lorraine avait fait construire, furent transportées avec d'incroyables efforts en face des murailles qu'il voulait attaquer.

Tancrède et les deux Robert dressèrent leurs machines entre la porte de Damas et la tour anglaise qui fut dans la suite appelée la *Tour de Tancrède.*

Au lever du jour, les Sarrasins, en voyant ces dispositions nouvelles, furent saisis d'étonnement et d'effroi. Les croisés auraient pu profiter avec avantage des alarmes que ce changement inspirait à leurs ennemis; mais, sur un terrain escarpé, il leur était difficile de faire avancer les tours jusqu'au pied des murailles.

Raymond, surtout, qui était chargé de l'attaque méridionale, se trouvait séparé du rempart par un ravin qu'il fallait combler. Il fit publier, par un héraut, qu'il payerait un denier à chaque personne qui y jetterait trois pierres. Aussitôt une foule de peuple accourut pour seconder les efforts de ses soldats. Une grêle de traits et de flèches, lancés du haut des remparts, ne put ralentir l'ardeur des travailleurs. Enfin, au bout du troisième jour, tout fut achevé, et les chefs donnèrent le signal d'une attaque générale.

« Le jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, dit l'auteur que nous avons déjà cité (Michaud), les clairons retentirent dans le camp des chrétiens; tous les croisés volèrent aux armes, toutes les machines s'ébranlèrent à la fois; des pierriers et des mangonneaux vomissaient contre l'ennemi une grêle de cailloux, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes les béliers s'approchaient du pied des murailles.

« Les archers et les arbalétriers dirigeaient leurs traits contre les Sarrasins, qui gardaient les murs et les tours; des guerriers intrépides, couverts de leurs boucliers, plantaient des échelles dans les lieux où la place paraissait offrir le moins de résistance.

« Au midi, à l'orient et au nord de la ville, les tours roulantes s'avançaient vers le rempart, au milieu du tumulte et des cris des ouvriers et des soldats.

« Godefroy paraissait sur la plus haute plate-forme de la forteresse, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin de Boury. Il animait les siens par son exemple.

« Tous les javelots qu'il lançait, disent les historiens du temps, portaient la mort parmi les Sarrasins. Raymond, Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Flandres, combattaient au milieu de leurs soldats; les chevaliers et les hommes d'armes, animés de la même ardeur, se pressaient dans la mêlée, et couraient de toutes parts au-devant du péril.

« Le premier choc fut impétueux et terrible.

« Les chrétiens, indignés, combattaient avec fureur.

« Les assiégés se défendaient avec désespoir.

« On entendait de tous côtés siffler les javelots; les pierres, les poutres, lancées par les chrétiens et les infidèles, s'entrechoquaient dans l'air avec un bruit formidable, et retombaient sur les assaillants. Du haut de leurs tours, les musulmans ne cessaient de lancer des torches enflammées et des pots à feu. Les forteresses de bois des

chrétiens s'approchaient des murailles, au milieu d'un incendie qui s'allumait de toutes parts.

« Les infidèles s'attachaient surtout à la tour de Godefroy, sur laquelle brillait une grande croix d'or, dont l'aspect provoquait leur fureur et leurs outrages.

« Le duc de Lorraine avait vu tomber à ses côtés un de ses écuyers et plusieurs de ses soldats. En butte lui-même à tous les traits des ennemis, il combattait au milieu des morts et des blessés, et ne cessait d'exhorter ses compagnons à redoubler de courage et d'ardeur.

« Le comte de Toulouse, qui attaquait la ville au midi, opposait toutes ses machines à celles des musulmans; il avait à combattre l'émir de Jérusalem, qui animait les siens par ses discours, et se montrait sur les murailles, entouré de l'élite des soldats égyptiens.

« Vers le nord, Tancrède et les deux Robert paraissaient à la tête de leurs bataillons. Immobiles sur leur forteresse roulante, ils se montraient impatients de se servir de la lance et de l'épée. Déjà leurs béliers avaient, sur plusieurs points, ébranlé les murailles derrière lesquelles les Sarrasins pressaient leurs rangs, et s'offraient comme un dernier rempart à l'attaque des croisés.

« Cependant, malgré le courage et l'ardeur de ces derniers, l'attaque avançait lentement, et il était à craindre que la journée ne se passât encore cette fois sans résultat.

« Toutes leurs machines étaient en feu; ils manquaient d'eau, et surtout de vinaigre, *qui seul pouvait éteindre l'espèce de feu*[1] *lancé par les assiégés*. En vain les plus braves s'exposaient aux plus grands dangers, pour prévenir la ruine des tours de bois et des béliers, ils tombaient ensevelis sous des débris, et la flamme consumait jusqu'à leurs boucliers et leurs armures.

« Plusieurs des guerriers les plus intrépides avaient trouvé la

[1] Le feu grégeois.

mort au pied des remparts; un grand nombre de ceux qui étaient montés sur les tours avaient été mis hors de combat; les autres, couverts de poussière, accablés sous le poids des armes et de la chaleur, commençaient à perdre courage.

« Tout à coup, les croisés, presque découragés, virent apparaître à l'intérieur, sur le mont des Oliviers, un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Godefroy et Raymond qui l'aperçoivent des premiers et en même temps, s'écrient que saint Georges lui-même vient au secours des chrétiens. Le tumulte du combat n'admet ni réflexion ni examen, et la vue du cavalier céleste embrase les assiégeants d'une nouvelle ardeur.

« Ils reviennent à la charge.

« Les femmes mêmes, les enfants, les malades, accourent dans la mêlée, apportant de l'eau, des vivres, des armes, réunissant leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Enfin, des ponts-levis sont jetés sur les murailles, des milliers de combattants pénètrent dans la ville.

« Dès-lors ce ne fut plus qu'un immense carnage au milieu d'un immense incendie.

« Les Sarrasins, cherchent en vain à repousser les assaillants, ils sont contraints de fuir; mais, cernés de toutes parts, ils tombent sous les coups de ceux qui les pressent. »

Ville gagnée! ville gagnée!

Les historiens ont remarqué que les Croisés avaient pénétré dans Jérusalem un vendredi, à trois heures du soir. C'était le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes!

CHAPITRE II.

Suite des Templiers. — Le départ. — La forêt de Saron. — L'anachorète. — Combat singulier. — Comment se termine la lutte de Jacques et d'Achmed le Césaréen. — Mœurs et coutumes des femmes de l'Orient. — Fatmé. — Embarras de Jacques. — Mensonge. — Le kiosque d'amour. — Le luth. — Incident inévitable. — Les vaincus de Jérusalem. — La morte. — Retour de Jacques. — Les premiers Templiers.

I.

Quand l'enthousiasme qui s'empara de tous les esprits après la prise de Jérusalem se fut un peu calmé, et que l'ordre eut commencé à se rétablir parmi ces troupes un peu indisciplinées, que l'amour de la religion n'avait peut-être pas seul arrachées à la vie d'Europe, le comte Aimery chercha, de toutes parts, le jeune Jacques de Maillé, et s'inquiéta bientôt de ne point l'avoir rencontré dans les lieux saints où chacun s'empressait d'aller faire ses dévotions.

Était-il tombé au milieu de la mêlée? ce n'était guère probable. On

connaissait déjà le nombre des principales victimes, et le nom de Jacques n'avait point été prononcé dans cette triste nomenclature.

Le vieux comte fit faire d'actives recherches; mais tout ce qu'il tenta pour le retrouver fut inutile, et le bruit se répandit bientôt dans toute l'armée que le jeune guerrier s'était laissé emporter par son ardeur à poursuivre les ennemis, et qu'il avait été fait prisonnier.

Cette nouvelle fut accueillie avec un regret universel, et Godefroy de Bouillon témoigna l'intention formelle de ne pas laisser longtemps entre les mains des ennemis un guerrier dont la valeur avait déjà si fort contribué à leur défaite.

Car chacun savait maintenant que ce guerrier mystérieux, qui était apparu à l'armée découragée sur le mont des Oliviers, et qui avait décidé la victoire, c'était Jacques de Maillé.

Saint Georges n'était point descendu du ciel. Jacques de Maillé était aussi vaillant que saint Georges.

Pendant qu'on déplorait ainsi son sort, Jacques était déjà loin de Jérusalem, mais libre, et sans avoir été atteint par la moindre blessure.

Une fois Jérusalem prise, il s'était empressé d'aller s'agenouiller aux portes du saint temple du Christ, avait demandé la protection du ciel pour l'entreprise qu'il projetait, et, s'étant revêtu de nouvelles armes, il avait pris à un ennemi mort un excellent cheval arabe, et était parti dans la direction de Césarée.

C'était là que se trouvait Edme; c'est là qu'il voulait aller.

Le but de son voyage était d'ailleurs rempli, puisqu'il avait assisté à la délivrance de Jérusalem; il n'avait plus maintenant qu'à songer à retirer sa fiancée, la seule femme qu'il eût aimée encore, des mains qui la retenaient.

Peu lui importait, à lui, que le vieux comte eût engagé sa parole; qu'Edme fût considérée comme un ôtage inviolable; il n'avait, lui, prêté aucun serment; il n'était lié par aucune promesse, et il souf-

frait trop de savoir la jeune fille, dont il voulait faire sa femme, exposée aux vengeances d'un peuple qui ne connaissait pas le *droit des gens*.

Il partit.

C'était le soir ; le soleil descendait à l'horizon, laissant flotter derrière lui comme un dernier reflet de son manteau de pourpre ; l'air était parfumé, la nuit s'annonçait calme et silencieuse ; il n'entendait, de temps à autre, que les chants de victoire des soldats chrétiens, qui allaient et venaient à travers les rues ensanglantées de la ville sainte, et s'enivraient de leur propre triomphe.

Jacques était triste, et ne songeait pas à partager l'allégresse universelle.

Ce voyage, qu'il entreprenait, lui semblait incertain ; le succès lui en paraissait douteux ; cependant, il se disait qu'il valait mieux encore mourir en essayant de délivrer la fille du comte Aimery que d'attendre, au milieu de mille tortures, l'instant d'une catastrophe dont la seule pensée faisait bouillir son sang et bondir son cœur.

La route qu'il suivait était monotone ; quelquefois, un petit ruisseau torrentiel précipitait ses ondes tourmentées à ses pieds ; quelquefois, à de longues distances, c'était un petit bois d'aloès ou de térébinthes, gracieux bouquets qui penchaient languissamment leurs têtes courbées par la chaleur du jour. Le plus souvent, c'était un sol aride, âpre, un vent chaud et lourd.

Jacques se laissait aller au pas tranquille de sa monture, et son âme roulait tout un monde de pensées amères. Il avait comme un vague regret de s'éloigner de Jérusalem, et cependant, il eût déjà voulu être près de Césarée.

Son esprit était plein d'irrésolution, et il ne pensait pas, sans de profondes inquiétudes, aux difficultés qui l'attendaient au bout du chemin.

La nuit le surprit au moment où il allait gravir un côteau boisé

qui s'étendait à sa gauche, longeant les plaines de la Palestine, jusqu'à la mer.

A travers les premiers voiles transparents du soir, Jacques remarqua cette forêt de Saron ; elle était située sur une côte fort élevée, et, un moment, elle lui offrit un aspect pittoresque, qui lui rappela les sites des plus belles contrées de la France.

Son cœur se serra.

La France!...

Combien de fois n'avait-il pas fait le rêve de retourner, avec Edme, vers cette patrie tant aimée; et là, de finir sa vie d'aventures au milieu des doux épanchements d'un amour partagé!

Mais le sort en avait décidé autrement; il lui fallait maintenant sortir, à tout prix, de cette impasse dans laquelle son ardeur l'avait jeté; il fallait sauver Edme avant de songer à revoir ces sites, dont le souvenir seul suffisait à l'impressionner si fort.

Il secoua ces préoccupations pénibles, et reprit courageusement sa route.

Il commença à entrer dans la forêt de Saron, et à monter le côteau; mais, dès ce moment, les difficultés devinrent presque insurmontables : ce n'était, de tous côtés, que des sables, des rochers, des buissons, des ravins, des côtes escarpées; des branches d'arbres, des troncs entiers renversés de vieillesse ou par accident; des roches énormes barraient la route à chaque pas, et ce n'est qu'avec des peines inouies qu'il parvint à se frayer un passage à travers tous ces obstacles.

Cependant la lune venait de se lever, et elle jetait à travers les branches d'arbres ses rayons pâles.

Dans la situation où se trouvait Jacques, tout était danger; il ne connaissait pas les lieux qu'il traversait; il pouvait rencontrer inopinément sous ses pas quelque ravin profond, quelque précipice; il n'osait avancer ni reculer, ou, s'il se décidait à faire un pas en

avant ou en arrière, ce n'était qu'après une prudente hésitation.

Enfin, à un moment où la lune venait de se voiler, et où le chemin tracé avait tout à coup disparu à ses regards, il vit poindre, à une petite distance, une faible lumière qui semblait trembler dans l'ombre.

Jacques remercia le ciel de ce secours qu'il lui envoyait, et descendit aussitôt de son cheval.

Puis, l'ayant attaché solidement à un tronc d'arbre, il tira son épée du fourreau, et marcha résolument vers la lumière.

Quelques minutes après, il arrivait auprès d'une mauvaise cabane faite de branchages et de terre, et dont l'accès n'était défendu que par une mauvaise porte aux ais mal joints.

Jacques écouta un moment, et comme il n'entendit aucun bruit qui pût lui inspirer quelque crainte, il frappa sur la porte avec le pommeau de son épée.

— Qui va là? répondit une voix forte et sonore.

Jacques était déjà rassuré par la langue dans laquelle ces paroles étaient prononcées.

— Un voyageur égaré dans cette forêt, répondit-il, qui vient vous prier de lui indiquer sa route.

La réponse obtint le succès que le jeune homme en attendait, car la porte s'ouvrit presqu'aussitôt, et Jacques vit paraître un beau et majestueux vieillard qui portait le costume classique des anachorètes de ce pays.

— Un croisé! s'écria le vieillard avec enthousiasme.

— Oui, mon père, dit Jacques en s'inclinant respectueusement devant le pieux cénobite.

— Ah! béni soit Dieu! qui vous envoie vers moi; entrez, entrez, mon fils!...

Jacques de Maillé entra dans la cabane du solitaire, et lui raconta,

en peu de mots, comment et pourquoi il se trouvait à cette heure égaré dans cet endroit de la forêt.

Ce fut, certes, un moment digne d'être raconté que celui où l'anachorète apprit la délivrance de Jérusalem.

Il était français, aussi, lui; il était parti armé d'Europe, et avait fait le voyage avec les premiers pèlerins; mais la misère, les maladies, avaient décimé la pieuse caravane; les années étaient venues; il avait perdu peu à peu ce qui lui restait de force et de courage; il avait longtemps erré à travers ce pays inhospitalier, en butte aux cruautés des ennemis du Christ, et il avait fini par trouver un refuge assuré contre leurs poursuites dans ce bois peu fréquenté, où tout le monde ignorait son existence.

Mais Dieu avait eu pitié de son serviteur; Jérusalem était délivrée de la présence des infidèles; il pouvait retourner vers la ville sainte, s'agenouiller sur les marches sacrées du Temple du fils de Dieu; un jour peut-être, il reverrait la patrie qu'il avait tant pleurée; une joie immense inonda son ame, et des larmes d'attendrissement coulèrent le long de ses joues amaigries par le jeûne.

— Cette nuit me sera douce, mon fils, dit-il en prenant dans ses mains les mains du jeune guerrier; la main de Dieu est dans tout ceci; vous réussirez dans votre entreprise; demain, je vous conduirai moi-même à l'extrémité de cette forêt impénétrable.

Mais le voyage a dû vous causer bien des fatigues, ajouta-t-il d'une voix pleine d'intérêt; voilà mon lit; quittez votre armure et prenez le repos qui doit réparer vos forces.

Jacques se sentait, en effet, très-fatigué; il suivit le conseil du vieillard, et se jeta sur le lit qui lui était offert. Le lit n'engageait certainement pas au sommeil; mais, à cet âge, on dormirait sur un volcan; Jacques ne se réveilla que lorsque l'aube naissante pénétra dans la cabane en rayons d'or.

Le vieillard était déjà en prières quand il se leva.

— Ne perdons pas de temps, mon fils, lui dit ce dernier; j'ai hâte d'aller à Jérusalem me joindre aux soldats chrétiens; vous avez hâte vous-même d'arriver à Césarée; faisons donc diligence, et que le soleil ne se couche pas avant que nous soyons parvenus l'un et l'autre au terme de nos désirs.

Et comme l'anachorète se levait, Jacques l'arrêta.

— Mon père, lui dit-il, ne voulez-vous pas, avant que je vous quitte, bénir les armes dont je vais faire usage?

— Voilà une sainte pensée, mon fils, répondit le vieillard, et que Dieu exauce les prières que nous allons prononcer; à genoux donc, et prions-le ensemble!

Jacques s'agenouilla pieusement, et croisa les mains, tandis que le cénobite prenait son épée et l'élevait vers le ciel :

« Notre secours est dans le Seigneur, dit-il alors à voix haute et ferme; que le Seigneur soit avec vous et avec votre esprit!

« Nous vous prions, Seigneur, de daigner bénir cette épée et votre serviteur qui, par votre inspiration, désire la prendre; qu'il soit sous votre garde et préservé de blessure. Par le Christ, notre Seigneur.

« — Ainsi soit-il, » répondit Jacques de Maillé.

Le vieillard fit aussitôt une aspersion sur l'épée, et la remit gravement au jeune homme :

« Recevez cette épée, poursuivit-il, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et servez-vous-en pour votre défense et pour celle de la sainte Église de Dieu, et à la confusion des ennemis de la croix et de la foi chrétienne. Autant que la fragilité humaine le permettra, ne blessez personne injustement avec cette épée. Ce que daigne vous accorder celui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans le siècle des siècles?

« — Ainsi soit-il, » répondit encore une fois Jacques de Maillé, qui se releva et reprit son épée des mains du vieillard.

Cette cérémonie une fois accomplie, les deux hommes se mirent

en route, et le cénobite conduisit son hôte, à travers les détours de la forêt, jusqu'à la route qui mène de Jérusalem à Césarée.

Cette forêt, fort connue dans les annales des croisades, est uniquement composée de chênes de l'espèce que les anciens désignaient sous le nom de *quercus cerris*. Peut-être le lecteur aura-t-il pour intéressant d'en trouver ici une peinture succincte, mais fidèle?

Les feuilles de ces arbres sont plus lisses et mieux dentelées que celles de nos chênes communs; la capsule des glands est d'une très-grande dimension; on en a trouvé plusieurs qui portaient de dix à douze lignes de diamètre à leur ouverture, et qui avaient contenu des glands de cette grosseur; les écailles qui recouvrent cette capsule n'étaient pas arrondies et appliquées l'une sur l'autre comme à celles des chênes de Bourgogne, mais elles étaient terminées en pointe et recourbées en dehors en forme de volute ou de petits crochets, qui ont fait donner à cette espèce de chêne le nom de *quercus crimita;* les feuilles étaient chargées de ces tubercules désignés dans le commerce sous le nom de *noix de galle*.

Ces chênes ne paraissent pas susceptibles d'atteindre une grosseur un peu considérable; la plupart, quoiqu'annonçant un âge très-reculé, peuvent être embrassés par un seul homme, et présentent, tout au plus, une équarri de sept à huit pouces.

Leur tige est noueuse et d'une venue peu droite, et atteignant au plus vingt-cinq à trente pieds de hauteur; leur cime affecte une forme orbiculaire plutôt que pyramidale, telle que celle des pommiers et des châtaigniers d'Europe.

Leur écorce est cependant plus lisse et moins rugueuse; le bois en est fort dur et de très-bonne qualité; mais, comme il est noueux, contourné et de peu de grosseur, il ne peut servir pour la charpente. Aussi; Salomon, pour bâtir son temple fameux, fut-il obligé de tirer ses bois du Liban, tandis que la forêt dont nous parlons était aux portes de Jérusalem.

Nos premiers croisés, lors du siége de la ville sainte, obligés d'y prendre les bois pour la construction de leurs machines et de leurs tours d'attaques, se plaignirent que cette forêt ne pouvait leur fournir que des pièces de petite dimension; ce qui rendit leurs travaux de charpente longs et difficiles.

Selon Guillaume de Tyr, ce fut un Syrien qui l'indiqua au duc de Normandie et au comte de Flandre, quand il s'agit de construire des tours d'attaques pour le siége. Cet historien la place à six ou sept milles de distance de Jérusalem, et fait remarquer que les arbres de cette forêt ayant peu de grosseur, et ne pouvant fournir les fortes pièces dont on avait besoin, la difficulté de s'en procurer fit que l'on fut obligé de former ces mêmes machines de pièces d'assemblage; ce qui demanda beaucoup de temps et de travail.

La forêt de Saron a fourni au Tasse un des plus riches épisodes de la *Jérusalem délivrée*.

Cependant, Jacques de Maillé et son compagnon étaient arrivés à l'extrémité du bois, et maintenant la route de Césarée s'étendait blanche et unie devant eux.

Ils s'arrêtèrent.

— Nous voici parvenus, dit le vieillard, à l'endroit où nous devons nous séparer; j'aurais voulu, mon fils, avoir vingt ans encore, comme vous; pouvoir porter une épée, au lieu de cette croix sainte, et une armure de fer, au lieu de ce cilice de bure, je serais parti avec vous, je vous aurais aidé à délivrer des mains infidèles la fille du comte Aimery; mais l'âge a glacé mon ardeur; je ne puis que prier Dieu pour le succès de votre entreprise.

— Mon père, priez pour elle et pour moi, répondit Jacques en serrant les mains du bon vieillard.

— Je prierai pour vous, mon enfant, et si le ciel exauce mes vœux, vous retournez heureux dans le pays de vos pères!...

— Adieu donc! dit encore Jacques attendri.

— Adieu ! Adieu !...

Et ils se séparèrent, en prenant chacun une direction contraire; le pieux anachorète s'éloignant en toute hâte vers Jérusalem, Jacques de Maillé s'avançant avec confiance vers la ville de Césarée.

II.

Le jeune guerrier était plein d'ardeur et d'impatience; il avait enfoncé ses éperons dans les flancs de son cheval, et le noble animal, se redressant à cet attouchement inattendu, avait bondi en avant comme un cerf.

Les sites passaient en courant à leurs côtés; les bois d'aloès et de térébinthes fuyaient à droite ou à gauche, et la forêt allait derrière en s'amoindrissant à chaque instant davantage.

Ce ne fut plus bientôt qu'un point noir à l'horizon.

Mais la ville de Césarée était encore loin, et malgré l'ardeur de cette course aventureuse, c'est à peine si Jacques pouvait espérer d'y arriver avant la nuit. D'ailleurs le pays était fréquenté, depuis peu surtout, par les fuyards de la ville de Jérusalem; les Sarrasins, débandés, inondaient la campagne; à chaque pas, on pouvait craindre quelque embûche, il fallait user de prudence pour ne point tomber inopinément entre leurs mains, et Jacques de Maillé fut contraint, par sa position même, de chercher des détours, chaque fois qu'il voyait poindre à l'horizon quelque troupe qu'il pouvait prendre pour des ennemis.

Souvent, cependant, sa fierté chevaleresque se révoltait de cette obligation qui lui était imposée; il regardait sa prudence comme une lâcheté, et il lui fallait bien du courage pour ne pas se présenter seul devant ces ennemis contre lesquels sa valeur ne demandait qu'à se mesurer

Mais alors la pensée de la fille du comte Aimery se présentait à son esprit; il se disait qu'il s'était imposé la sainte mission de la sauver, qu'il ne devait pas compromettre son entreprise par des fanfaronnades inutiles, et, bien qu'à regret, il s'enfonçait dans des chemins de traverse où nul danger, nulle surprise n'étaient à craindre.

La moitié de la journée se passa ainsi.

Enfin, vers la chute du jour, comme il apercevait au loin les pointes moutonneuses des vagues de la mer, il rentra dans la route connue et fréquentée, bien décidé à suivre son chemin sans éviter l'approche d'un ennemi.

Il formait, à la fois, mille projets plus inexécutables les uns que les autres; il apprenait de son mieux le rôle qu'il devait jouer une fois arrivé à Césarée, et ne craignait qu'une chose entre toutes, c'était de ne pas réussir.

Il devait se présenter, dès son entrée, au sultan de la ville; lui annoncer la prise de Jérusalem, l'enthousiasme des croisés, la consternation des assiégés en fuite; il devait ajouter que Godefroy, sur la prière du comte Aimery, l'avait dépêché vers le sultan de Césarée pour obtenir de lui la restitution d'Edme, et, dans le cas où le sultan paraîtrait hésiter, il devait proposer de se constituer lui-même comme ôtage.

Il avait fait des plans fort beaux sur le papier; aucun obstacle ne devait s'opposer à l'accomplissement régulier de sa mission; mais malheureusement les circonstances allaient en décider autrement.

Le paysage qu'il avait à cette heure devant lui ne manquait pas de grandeur, et il avait ralenti un moment le pas de son cheval pour jouir plus à son aise du spectacle qui s'offrait à sa vue.

A droite et à gauche, c'étaient des plaines immenses, au milieu desquelles les ravins ou les précipices formaient comme des plis profonds; au loin, la ville de Césarée, avec ses maisons carrées et blanches; enfin, en face de lui, la mer!

Ce n'était pas la première fois, sans doute, qu'un pareil tableau se présentait à ses regards, mais jamais encore il n'en avait retiré une impression semblable.

Dans cette ville qu'il voyait au loin, découpant ses formes vagues et blanches sur le ciel bleu, était retenue une femme qu'il aimait, et pour la délivrance de laquelle il eût donné jusqu'à la dernière goutte de son sang!

Edme! son premier rêve! son premier, son seul amour!

Dans quelques heures, peut-être, il allait la voir; dans quelques heures il allait l'arracher aux mains odieuses qui l'avaient ravie à son amour.

La mer était à quelque distance seulement; la mer calme, sans tempête, apaisée, prête à bercer ce dépôt précieux; il pourrait fuir avec Edme, la conduire en France, leur patrie commune; quoiqu'il pût arriver, il aurait, du moins, la suprême consolation de la voir retourner près de son père, dans un camp ami, où elle était toujours sûre de trouver une protection énergique.

Comme Jacques rêvait ainsi, il vit poindre à l'extrémité de la route qu'il parcourait un homme qui venait à lui, dans tout l'éclat d'un costume oriental, monté sur un magnifique cheval de race arabe.

Jacques regarda avec étonnement, et sentit son cœur tressaillir.

Puis, par un retour de prudence, qui était un dernier sacrifice à son amour pour Edme, il jeta autour de lui des yeux incertains, et parut chercher un chemin détourné dans lequel il lui fût possible d'éviter la rencontre de ce personnage; mais il n'y avait aucune issue possible à la position dans laquelle il se trouvait, et ce fut avec une sorte de satisfaction pleine de fierté qu'il s'aperçut que, cette fois du moins, la rencontre ne pouvait être évitée.

Alors, comme si cette certitude lui eût rendu toute sa résolution, il s'affermit sur ses étriers, toucha de la main son épée pour s'assurer

qu'elle reposait bien dans son fourreau, et laissa son cheval poursuivre tranquillement sa route.

Cependant, l'ennemi l'avait aperçu, et, sans perdre de temps, il avait enfoncé ses éperons dans le ventre de sa monture, et, ayant tiré son cimeterre, il s'était précipité à la rencontre de Jacques.

Ce dernier n'avait pas été longtemps sans remarquer ce mouvement hostile; dès que le combat lui était offert d'une façon aussi directe, il y aurait eu lâcheté de sa part à le refuser; il tira à son tour son épée du fourreau, et attendit de pied ferme que le cavalier vînt à sa portée.

Entre deux adversaires qui paraissent aussi bien disposés au combat, l'affaire ne devait pas être longue à vider. La distance qui les séparait fut donc bientôt franchie, et quelques secondes après s'être aperçus, leurs épées se croisaient avec bruit.

Le cavalier ennemi était plus âgé et paraissait plus robuste que Jacques; il pouvait avoir une quarantaine d'années environ, était grand, portait une barbe épaisse et noire qui encadrait son visage que le soleil avait brûlé; il appartenait à Césarée, et se nommait Ahmed.

Nous saurons plus loin quel rang il occupait dans cette ville pour le moment, il nous suffit de dire que, dès les premières passes, Jacques vit bien qu'il avait affaire à un homme depuis longtemps habitué à ces sortes de luttes, et qu'il n'aurait pas bon marché de lui.

Toutefois, le désir d'arriver sain et sauf au terme de son voyage, la crainte de perdre tout le fruit de son dévouement, ranima et doubla son courage; et il soutint le premier choc avec une ardeur telle qu'Ahmed s'arrêta tout étonné, et comme s'il se fût demandé quel était le cavalier redoutable dont son premier coup de cimeterre n'avait pas fait un cadavre ou un prisonnier!

Il le regarda, et sa surprise augmenta quand il s'aperçut que son

adversaire était tout jeune encore, presque un enfant, et ce ne fut qu'avec une sorte de regret qu'il se reprit à combattre.

Toutefois, le soin de sa propre conservation le rappela bientôt à la réalité de la situation, et il songea à terminer cette lutte au plus tôt.

Mais Jacques ne comptait pas se laisser vaincre ainsi, et tous les deux se disposèrent à se disputer énergiquement le terrain.

Le soleil couchant éclairait le combat, les deux adversaires étaient seuls au milieu du chemin, et pendant près d'une heure chacun chercha avec ardeur à se frayer une route jusqu'à la poitrine de son ennemi ; mais ils étaient tous deux aussi habiles, aussi courageux, et au bout d'une heure ils n'étaient pas plus avancés qu'en commençant.

Ils s'arrêtèrent.

Puis, comme si Ahmed eût pensé que son âge l'obligeait à faire les premières avances dans une pareille circonstance, il s'approcha, l'arme basse, de son jeune adversaire, et lui tendit la main avec un geste amical.

Jacques, que ce geste surprit, crut y voir d'abord une trahison ; il recula de quelques pas et présenta la pointe de son épée à son adversaire.

Ce dernier haussa les épaules et sourit :

— Rassurez-vous, jeune homme, lui dit-il, je ne combats mes adversaires qu'avec des armes loyales, et vous n'avez rien à craindre de moi jusqu'au moment où nous reprendrons notre combat. Mais il m'a semblé que nous pouvions suspendre cette lutte un instant, et le courage, l'adresse que vous avez déployés jusqu'ici, m'ont inspiré le vif désir de connaître à quel adversaire j'avais à faire.

— Pareille pensée m'est venue en même temps, repartit Jacques, car depuis que je suis dans ce pays, j'ai rarement trouvé un ennemi aussi exercé, et, je dirai maintenant, aussi courtois ; ne puis-je savoir votre nom?...

— Mon nom est Ahmed, répondit le Césaréen, et le vôtre ?

— On m'appelle Jacques de Maillé.

— Vous appartenez, sans doute, à l'armée des soldats chrétiens ?

— En effet !

— Et vous l'avez quittée ?

— Depuis hier.

— Mais ne saviez-vous pas qu'en voyageant ainsi seul, dans un pays qui a la haine des vôtres, vous vous exposiez à mille dangers ?

— Je le savais.

— Et cela ne vous a pas arrêté ?

— Vous le voyez.

— Il faut, alors, que le motif qui vous a fait entreprendre un tel voyage soit puissant.

— Vous avez raison.

— Et je doute que vous puissiez l'accomplir sans qu'il vous arrive malheur.

— Oh ! rassurez-vous, repartit Jacques, le but de mon voyage n'est pas éloigné, et j'espère l'atteindre avant la fin du jour.

— Où allez-vous donc ? demanda Ahmed avec intérêt.

— A Césarée.

Il y eut un silence pendant lequel Ahmed ne quitta pas son adversaire des yeux ; il ne pouvait se lasser de le regarder, et l'étonnement, l'admiration que lui avaient inspirés son audace et sa valeur ne s'étaient point encore affaiblis.

Jacques reprit presqu'aussitôt :

— Voyons, seigneur Ahmed, dit-il d'une voix pleine de résolution, maintenant vous savez qu'un motif puissant m'appelle à Césarée ; vous savez, de plus, que je désire y entrer avant la fin du jour ; ne perdons pas donc un temps précieux en paroles inutiles, et reprenons notre combat où nous l'avons laissé.

— Si vous le voulez, je le veux bien, répondit Ahmed en tirant une seconde fois son cimeterre du fourreau.

— Je ne le veux qu'autant que cela peut vous être agréable, repartit Jacques. Ce n'est pas moi qui ai attaqué.

— C'est juste.

— Je ne demandais qu'à arriver sain et sauf à Césarée.

— Vous avez raison.

— C'est donc vous qui avez fait naître ce combat, et qui pouvez désirer le continuer.

Ahmed secoua la tête et s'inclina.

— Seigneur étranger, dit-il, votre jeunesse et votre courage m'intéressent au dernier point; je me sens une vive amitié pour vous, et, si vous le voulez, je vous accompagnerai à Césarée où ma maison sera la vôtre. Acceptez-vous?

— Avec reconnaissance, s'écria Jacques.

— Ainsi, c'est convenu?

— C'est dit.

— Et nous partons?...

— A l'instant même!

Les épées rentrèrent aussitôt au fourreau d'un commun accord, et les deux cavaliers s'acheminèrent vers Césarée.

Ils étaient désormais les meilleurs amis du monde.

III.

En arrivant à Césarée, Ahmed conduisit son compagnon à la demeure qu'il habitait, laquelle se trouvait située à l'extrémité de la ville, au milieu d'un jardin de la plus grande beauté.

La nuit commençait à tomber; ils furent reçus par des esclaves portant des torches, et introduits dans un salon où l'on avait ras-

semblé tout ce que le luxe asiatique a de plus riche et de plus éclatant; des femmes de Joppé les débarrassèrent de leurs vêtements de voyage; des habits sains et frais leur furent apportés; enfin, on leur servit une collation, et les mets les plus succulents apaisèrent leur faim.

Le repas une fois terminé, comme la nuit était déjà fort avancée, Ahmed se leva de table, et serrant cordialement la main de son hôte :

— Mon jeune seigneur, lui dit-il, le plaisir que j'éprouve dans votre compagnie ne me fera pas oublier les devoirs de l'hospitalité, allez prendre un repos dont vous avez besoin; un appartement a été disposé pour vous; dormez sans crainte sous ce toit où je vous ai introduit moi même; demain, après la première prière du jour, je vous attendrai, près de ma sœur, et nous concerterons ensemble les meilleurs moyens d'assurer le succès de votre entreprise.

Jacques salua Ahmed, le remercia avec effusion de ses bons soins, et suivit les femmes qui se disposaient à lui montrer le chemin de son appartement.

C'était un kiosque situé à l'extrémité du jardin, entouré d'arbres en feuillage épais. Durant le trajet, il vit bien, à plusieurs reprises, le regard des femmes, qui le précédaient, se tourner vers lui, ardemment allumé, mais son cœur et son esprit étaient pleins du souvenir d'Edme, et il n'y prit garde.

Quand il arriva dans le kiosque, plusieurs des femmes restèrent attendant silencieusement ses ordres, suivant les mœurs de la contrée; mais il leur fit signe qu'il désirait être seul, et elles se retirèrent aussitôt.

Ces femmes d'Orient font un métier encore plus misérable que celui de nos bas-bleus. Mais elles se révolteront quelque jour, si elles trouvent beaucoup d'hommes comme Jacques, et on verra des clubs de syriennes et de circassiennes d'un bout à l'autre de l'Asie.

Quelques mauvaises têtes de sérail songent déjà à se procurer des

harems masculins, où elles puissent tyranniser les barbes et faire pleurer les hommes coquets.

Qui sait l'avenir des peuples! qui sait l'avenir des dames! Un savant, qui est le berger d'un troupeau de poissons, parlait l'autre jour, au sein d'une académie illustre, de la mission des eunuques.

Ainsi que l'avait dit Ahmed, Jacques avait besoin de repos; la journée avait été pleine de fatigues; ce combat, qui avait duré plus d'une heure avait brisé ses membres. Ce fut avec un sentiment de bien être qu'il se laissa tomber sur son lit.

Le sommeil ne se fit pas longtemps attendre, et il ferma les yeux en songeant à la fille du comte Aimery, dont il voyait encore le blanc fantôme voltiger autour de lui.

Le lendemain, quand il se réveilla, il entendit une musique douce et pleine d'harmonie.

Il se leva, et courut à la fenêtre.

Mais il n'y avait d'autres musiciens que des milliers d'oiseaux, aux plumages variés, lesquels se berçaient, au vent pur et frais du matin, sur les branches touffues des arbres.

Il revint, émerveillé, s'occuper de sa toilette : Akmed devait l'attendre auprès de sa sœur.

Auprès de sa sœur!... Une femme!... Sans savoir pourquoi, il se sentit pénétrer d'une émotion inconnue à ce nom.

Il pensa à Edme, et se dit que, sans doute, la sœur d'Ahmed comprendrait mieux que son frère, mieux qu'un homme, cette douleur qu'il éprouvait d'être à jamais séparé de celle qu'il aimait.

Son cœur s'emplit d'espoir, et, en peu de minutes, il se trouva prêt à se rendre à l'invitation que son hôte lui avait faite la veille.

Mais au moment où il allait s'éloigner, un esclave vint l'avertir que son maître, le seigneur Ahmed, avait été le matin même mandé près du sultan; que l'on venait d'apprendre la prise de Jérusalem, que toute la ville était consternée, et qu'il y avait lieu de craindre

que le seigneur Ahmed ne reçût une mission qui l'éloignât pour longtemps de Césarée.

Du reste, l'esclave ajouta qu'il avait bien recommandé, avant de partir, d'avoir le plus grand soin du seigneur qu'il avait amené la veille, et que ses ordres seraient fidèlement exécutés.

Ce contre-temps attrista vivement Jacques de Maillé; toutefois, il espéra que les craintes d'Ahmed ne se réaliseraient pas, et il attendit.

Comme il en était à se désoler de cette aventure, sa porte s'ouvrit une seconde fois, et il vit entrer, l'œil vif et mutin, une des esclaves qu'il avait renvoyées la veille au moment de prendre du repos.

La jeune fille sourit avec malice en voyant le jeune chevalier, et s'étant inclinée avec une sorte de respect où perçait un peu de moquerie bienveillante :

— Mon jeune seigneur, dit-elle d'une voix fraîche et claire, le visir Ahmed, notre maître, a quitté, ce matin, cette demeure; mais il a chargé sa sœur Fatmé de le remplacer auprès de vous, et c'est elle qui m'envoie vous chercher... Monseigneur veut-il me suivre?

Jacques ne pouvait pas refuser, et déjà il s'apprêtait à franchir le seuil de la porte, quand l'esclave le retint.

— Que voulez-vous? demanda le jeune homme en la regardant fixement.

— Vous donner un conseil, monseigneur, répondit l'esclave.

— Un conseil! fit Jacques.

— Que je vous engage à ne pas négliger.

— Un conseil d'une aussi jolie personne ne peut être qu'excellent : quel est-il?

Vous voyez que la bonne nuit avait rendu à Jacques de Maillé un peu de savoir-vivre.

— Vous allez parler à la sœur de notre maître, monseigneur, reprit l'esclave avec une vive rougeur; son concours peut vous être

utile pour votre entreprise, quelle qu'elle soit... Soyez donc avec elle plus aimable que vous ne l'avez été avec nous!

Et sans attendre de réponse à cet étrange avis, la jeune fille s'éloigna, et atteignit le principal corps de logis avant que Jacques de Maillé eût pu la rejoindre.

La veille, c'est à peine si Jacques avait distingué les objets qui s'étaient offerts à ses yeux; la nuit était presque venue quand il avait posé le pied sur le seuil de cette demeure. Ahmed l'avait introduit presqu'aussitôt dans les appartements où la collation avait été servie. Il resta comme stupéfait, ravi, enchanté, en voyant les splendeurs de ce divin séjour.

Ce n'était partout que de charmants bosquets où le laurier et le myrte, le palmier et le cèdre, l'oranger avec ses fruits et ses fleurs, formaient de leurs feuillages épais un impénétrable abri contre les brûlantes ardeurs du soleil d'été; des ruisseaux, aux eaux claires, au gracieux et doux murmure, circulaient à travers leurs rives parfumées, et y entretenaient une fraîcheur éternelle; des fontaines d'albâtre, des grottes tapissées d'un lierre toujours frais.

Enfin, au milieu d'un épais bouquet d'aloès se montrait une sorte de lac artificiel, creusé dans un bassin de marbre blanc, et dans les ondes duquel s'ébattaient en riant de jeunes et folâtres esclaves. Car, en ces pays impudiques, au lieu de cygnes, on met dans les bassins des esclaves peu vêtues. Et les populations s'assemblent pour lorgner leurs ébats anacréontiques comme s'assemblent nos bourgeois, chargés d'enfants et de parapluies, autour du jet d'eau des Tuileries.

Jacques de Maillé s'arrêta un moment, et une rougeur modeste colora son front; il ne savait s'il devait avancer ou reculer.

Les gracieuses esclaves semblaient l'appeler du sourire et du geste; enfin, il recouvra tout son empire sur lui-même, s'arracha à ce spectacle dont ses sens étaient émus, et marcha à pas rapides vers la maison où l'attendait la sœur d'Ahmed.

Cependant, un reste d'émotion vibrait encore dans son cœur quand il en atteignit le seuil, et ce fut avec une sorte d'éblouissement qu'il entra dans la partie habitée par la jeune femme qui l'avait fait appeler.

La sœur d'Ahmed l'attendait dans une salle basse somptueusement décorée; elle était entourée de ses femmes qui lui prêtaient leur aide pour sa toilette du matin.

Ces femmes étaient aussi légèrement accoutrées que les femmes-cygnes du bassin de marbre.

Mais respectons toujours les mœurs et coutumes des pays étrangers.

Aux quatre coins de la chambre, quatre fontaines d'eau vive tombaient avec un bruit harmonieux dans des bassins d'or; un divan circulaire faisait le tour de l'appartement, des tentures de soie bleue cachaient les murs, et dans le fond, précisément en face de la porte, s'élevait un splendide lit de repos, qui appuyait sa base sur quatre dragons de bronze.

Fatmé avait seize ans à peine; ses longs cheveux noirs tombaient en flots abondants sur ses épaules blanches comme le marbre; son regard était ardent et vif, ses dents avaient l'éclat éblouissant de l'ivoire qui n'a jamais servi aux usages domestiques.

Dès qu'elle aperçut Jacques arrêté plein d'étonnement et d'admiration sur le seuil de la porte, elle lui sourit avec une grâce provoquante, et lui fit signe de la main d'avancer; les esclaves qui l'entouraient s'éloignèrent aussitôt, et ils restèrent seuls.

Cette jeune Fatmé, sœur d'Ahmed, le visir, était, à l'âge de seize ans, remarquable déjà par la franchise de son tempérament

Plus tard, elle devint encore plus robuste.

A vrai dire, Jacques était fort embarrassé, et ne savait quelle contenance garder.

Fatmé était plus belle que les houris de Perse; jamais encore une

pareille beauté ne s'était offerte à son regard, et il y avait dans l'attitude de la jeune fille tant de mollesse, dans ses yeux tant d'invitations aimables, sur ses lèvres, enfin, un sourire si gracieux et si tendre, qu'il se sentit un moment troublé jusqu'au plus profond de son cœur.

De son côté, Fatmé ne paraissait guère moins émue; Jacques était le plus beau des hommes qu'elle eût encore vus!... Il sortait à peine de l'adolescence; son front resplendissait d'une fierté pleine de noblesse; son attitude était altière, quoiqu'embarrassée; les mille sentiments qui se disputaient ses pensées se réflétaient avec une naïveté charmante sur son visage.

Fatmé ne put le voir sans l'aimer. C'était assez dans ses habitudes de prendre feu ainsi, comme devaient s'embraser plus tard les allumettes chimiques allemandes. Jusqu'alors son cœur n'avait connu aucune contrainte; elle ne savait point l'art inutile de cacher son émotion, et de voiler l'enchantement qui s'emparait d'elle.

Elle indiqua de la main un siége à Jacques, et ce dernier s'y laissa tomber plutôt qu'il ne s'y assit.

Il était bien embarrassé!

— Que la sœur de mon hôte me pardonne, dit-il enfin d'une voix tremblante, si j'ai osé pénétrer jusqu'ici sans la prévenir de mon arrivée. La jeune esclave qui est venue me prendre dans l'appartement qui m'était destiné s'est enfuie au moment où je la suivais, et je ne savais, quand je suis entré, vers quel lieu me portaient mes pas; si j'ai commis quelqu'indiscrétion, elle est tout à fait involontaire, et je ne demande qu'à la réparer.

Fatmé sourit :

— Mon cher seigneur, répondit-elle, vous n'avez point commis d'indiscrétion en pénétrant dans cet appartement; je vous attendais, et je n'ai point à me plaindre de vous y voir.

Jacques s'inclina, mais, malgré lui, il éprouvait une gêne singu-

lière, et n'osait lever son regard sur la jeune fille : il était de plus en plus embarrassé.

Au moment où il était entré, Fatmé n'avait pas, en effet, complètement achevé sa toilette ; ses cheveux tombaient encore sur ses épaules demi-nues ; un voile léger cachait à peine son sein ; elle était ravissante ainsi ; et quand, par hasard, le jeune guerrier s'oubliait à la regarder, une vive rougeur montait à ses joues et à son front, et il sentait son cœur battre avec une précipitation étrange. On ne saurait trop le répéter : il était bien embarrassé!

Fatmé s'aperçut bien de son trouble, mais elle ne parut pas y prendre garde.

Elle poursuivit :

— Ainsi, lui dit-elle, le motif qui vous amène à Césarée est bien puissant?

— Bien puissant, en effet, répondit Jacques, à qui le souvenir d'Edme rendit un peu de son assurance, et rappela un moment à toute la réalité de sa position.

— Mon frère Ahmed, qui est le visir du sultan de Césarée, m'a dit quelle impatience vous lui aviez témoignée d'arriver dans cette ville ; et il m'a priée, en son absence, de faire tout ce qu'il me serait possible pour assurer le succès de votre entreprise.

— Ah! je bénis le ciel qui m'a fait rencontrer Ahmed, s'écria Jacques de Maillé ; sans lui, je serais arrivé dans cette ville, isolé, sans appui, certain de ne rencontrer partout que des ennemis ; grâce à lui, au contraire, toutes les difficultés vont s'aplanir, et avant quelques heures, peut-être, j'aurai atteint le but que je me suis proposé.

— Et quel est donc ce but? demanda nonchalamment Fatmé. Nous croyons pouvoir dire qu'elle choisit cet instant pour allumer sa pipe, et boire un demi-verre de sorbet de cerises.

— Il y a un mois environ, répondit Jacques avec chaleur, que les Francs ont envoyé au sultan de Césarée, comme ôtages, quelques

personnes dont l'une surtout m'est attachée par les liens les plus chers...

— Une femme? fit vivement Fatmé, avec une singulière intonation.

— Une femme! répliqua Jacques.

— Votre sœur sans doute?

Et, en ajoutant ces mots, la voix de la jeune fille sembla s'altérer, et elle lança à Jacques un regard qui brilla comme un éclair.

En même temps, sa pipe s'éteignit, une pipe très riche et même élégante, qui était un cadeau de l'amitié.

On y voyait représentées différentes scènes dont la description n'aurait aucun intérêt pour le lecteur.

Jacques observa la jeune fille avec stupéfaction, et il se troubla; puis, comme s'il eût deviné vaguement ce qui se passait dans le cœur de Fatmé, et qu'il eût compris tout à coup le rôle de prudence qui lui était imposé par cet incident, dont il ne mesurait pas bien encore toute la portée, il essaya un pâle sourire, et remua tristement la tête.

Cela ne l'empêchait pas d'être bien embarrassé.

— C'est ma sœur, en effet, répondit-il après quelque hésitation; une bonne et douce jeune fille, qui a votre âge et votre beauté, Fatmé; un enfant pour qui la séparation aura été bien douloureuse, et qui mourra ici, si elle ne retrouve pas bientôt le frère et le père qu'elle a perdus! N'aurez-vous point pitié du triste sort qui lui est fait, et ne consentirez-vous pas à m'aider à la rendre à la liberté?

Fatmé ne répondait pas; son sein se soulevait avec précipitation; elle semblait écouter Jacques, mais elle ne l'entendait pas.

Une femme, se disait-elle, une femme; ce n'est pas sa sœur; sans doute, il me trompe. Et pourquoi me trompe-t-il? Il l'aime donc, et il craint de l'avouer!

Et ses joues se coloraient, et son petit pied froissait avec impatience le tapis moelleux qui couvrait le sol.

Enfin, elle parut prendre un parti décisif; elle releva tout à coup la tête, et regarda le jeune étranger avec vivacité :

— Et comment s'appelle cette sœur que vous êtes venu chercher si loin? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Elle se nomme Edme.

— Et vous ignorez à quel personnage de la cour du sultan la garde en a été confiée?

— Je l'ignore!

— C'est bien, dit Fatmé; demain, je saurai s'il est possible d'espérer une délivrance prochaine, et j'aurai soin de vous le faire savoir.

Jacques ne put retenir l'expression de sa joie à cette promesse; il jeta un cri, et saisit les mains de la jeune fille qu'il baisa avec transport.

— Ah! vous êtes bonne, Fatmé, dit-il d'un ton attendri, et si vous m'aidez dans cette entreprise, si vous en assurez le succès, mon cœur n'aura pas assez de reconnaissance et de dévouement pour payer un pareil service. Et tenez, mettez-moi à l'épreuve; demandez-moi mon sang, ma vie, s'il le faut, je suis prêt... Fatmé, Fatmé, vous serez notre ange, et je bénirai votre nom, et je vous aimerai...

Cet élan dissipa pour un moment le sombre voile qui avait un moment attristé son front; la gaieté reparut dans ses yeux, le sourire sur ses lèvres, et elle ne songea pas à retirer les mains que Jacques retenait dans les siennes et couvrait de baisers.

— Allons, dit-elle, en appelant plusieurs esclaves pour rallumer sa pipe, on ne saurait rien refuser à un beau chevalier comme vous; mais il est temps que nous nous séparions; tout à l'heure, je me rendrai à la prière; j'irai ensuite chez quelques dames de la cour du sultan, et, quand je reviendrai ce soir, j'aurai peut-être quelque bonne nouvelle à vous apprendre.

Jacques, quoiqu'il fût encore un peu embarrassé, se retira sur

cette promesse, et laissa la jeune fille aux mains de ses femmes qui achevèrent sa toilette.

Il descendit dans les jardins, et se perdit bientôt sous les ombrages épais.

Jacques ne se rendait pas un compte bien net de ce qu'il éprouvait; il se sentait ému, troublé; tout son sang refluait avec une abondance terrible vers son cœur; une fatigue molle lui ôtait pour ainsi dire la liberté de ses mouvements; tout ce qu'il voyait parlait à ses sens et l'énervait.

Pendant une heure, il se promena ainsi à travers les bosquets ombreux du jardin, s'arrêtant de temps à autre pour écouter le murmure des fontaines d'eau vive, ou le chant des oiseaux; quelquefois, il voyait passer à quelque distance, entre les branches des arbustes fleuris, quelque gracieuse silhouette de femme aux formes jeunes et opulentes; plus souvent, il entendait une musique céleste, sans qu'il pût découvrir dans quelle retraite mystérieuse se cachaient les musiciens.

Enfin, harassé de fatigue, l'esprit obsédé de mille désirs qui brûlaient sa poitrine, il s'assit au plus épais d'un bouquet d'arbres touffus, et se laissa aller à fermer les yeux et à suivre les rêves enchantés qui berçaient son imagination.

C'est là une imprudence pour un chevalier novice et déjà bien embarrassé.

Jacques sentait bien qu'il se défendait en vain contre cette langueur voluptueuse qui l'accablait; il était trop jeune et trop plein de feu pour résister à cet envahissement; bientôt il s'y abandonna tout entier, et n'essaya même plus de lutter. Loin de chasser les songes enivrants qui voltigeaient autour de lui, il les appela. On peut dire que c'était un jeune chevalier perdu.

Combien de temps resta-t-il ainsi? Il ne le sut pas lui-même; toujours est-il que, lorsqu'il se réveilla, il aperçut près de lui la char-

mante Fatmé, qui, assise à ses côtés, semblait le contempler dans son repos.

D'abord, Jacques crut rêver encore ; il pensa que l'émotion de son sommeil l'avait suivi jusque dans la réalité ; il passa à plusieurs reprises sa main sur son front et sur ses yeux, et entoura de son bras tremblant la taille souple de la jeune fille.

Fatmé ne se défendit pas, et elle se laissa attirer souriante sur la poitrine du chrétien.

— Est-ce bien vous? dit enfin le jeune homme ; où suis-je donc, et que s'est-il passé?

Fatmé jouit un peu de sa surprise, et lui montrant enfin, au loin, la maison blanche de son frère Ahmed :

— Vous êtes à Césarée, monseigneur, lui répondit-elle, près de la sœur de votre hôte, qui vient de s'occuper de vous et qui vous apporte de bonnes nouvelles.

— Vous avez vu Edme? fit Jacques avec un cri d'espoir.

— Je ne l'ai pas vue, répliqua la jeune fille, mais je sais où elle est.

— Et où est-elle?

— A Césarée même.

— Et vous croyez?

— Je crois que nous pourrons réussir dans notre entreprise.

— Ah! Fatmé, je vous devrai plus que la vie!

Le beau visage de Fatmé se rembrunit.

— Je serai heureuse de vous avoir rendu ce service, monseigneur, dit-elle, bien qu'il doive nous priver de votre compagnie.

— Ah! je ne vous oublierai jamais, s'écria Jacques avec chaleur.

Fatmé le regarda en face et prononça lentement ces seuls mots :

— Dites-vous vrai?

— Et pourquoi vous tromperais-je, Fatmé ; vous êtes la sœur de mon hôte ; c'est à lui que je dois d'espérer ;... vous avez entendu la

plainte de mon cœur, et vous vous êtes généreusement prêtée à me rendre la femme que Dieu m'a donnée pour sœur. Fatmé, je vous aime, et, quelque destinée que l'avenir me réserve, votre charmant souvenir ne me quittera plus, je vous le jure.

Fatmé ne répondait pas; suspendue aux lèvres du jeune homme, elle l'écoutait avec un ravissement qui éclatait dans son regard.

Elle était heureuse, et le laissait voir!

Les paroles de Jacques endormaient ses soupçons et ses craintes; elle se laissait bercer par cette douce harmonie qui monte du cœur satisfait; et on eût dit, tant il y avait de contentement dans ses yeux et de rayonnement sur son front, qu'elle naissait à la vie.

Bien que Jacques n'eût pas deviné précisément l'amour de la jeune fille, cependant, par une sorte d'instinct, il avait continué son amoureux mensonge; il n'osait pas lui dire qu'Edme était la fille du comte Aimery et non sa sœur; qu'elle était sa fiancée, et qu'il l'aimait de toutes les forces de son ame; il lui semblait, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, que Fatmé ne se fût que médiocrement intéressée à sa fiancée; il soupçonnait vaguement que le succès de son entreprise tenait tout entier à ce mensonge.

Nos jeunes Français qui sont de l'âge de Jacques, nos beaux danseurs des bals polkatoriens et shottishiques; nos seigneurs de l'aune ou du mètre, ou de la plume derrière l'oreille; nos brillants pharmaciens, nos éblouissants espoirs du commerce, notre jeunesse aimable et aimée; les mâles de nos lorrettes et de nos étudiantes, ne comprendraient plus guère cette ignorance du pauvre Jacques de Maillé.

Le fait est que ce héros était un peu niais.

Mais il savait vivre et mourir noblement, tandis que nos droguistes endimanchés, nos clercs déguisés en don Juan et nos gentilshommes d'arrière-boutique, ne savent ni mourir, ni vivre.

Ils n'en sont pas moins idiots pour cela.

IV.

Le soir, Jacques et Fatmé se trouvaient réunis tous deux seuls, dans une petite habitation, située au milieu du parc, éloignée des bruits de la ville, entourée de tous côtés par des arbres touffus, où la brise d'été se jouait harmonieusement, et par de petits ruisseaux qui y répandaient, à toute heure, une fraîcheur odorante.

Une collation leur avait été servie, et des esclaves, demi-nues, allaient et venaient autour de la table, leur servant les vins les plus exquis du pays, leur présentant tour à tour ces mets savamment apprêtés, et dont la vue seule suffit à éveiller l'appétit.

En Orient, on ne sait point causer sans boire un peu de vin défendu et manger des confitures. L'amour y est gourmand, comme un enfant mal élevé.

Les bougies étincelaient, se réflétant dans les glaces qui ornaient les murs, les vins exquis pétillaient dans la coupe de cristal; Jacques avait presque oublié la fille du comte Aimery, et son regard allumé cherchait avec une ardeur franche le regard de Fatmé.

Il faisait son éducation, vous voyez.

Peu à peu, les esclaves disparurent, les bougies s'éteignirent une à une, et il ne resta bientôt plus dans la chambre que les deux jeunes gens, dont les regards semblaient se chercher à travers la vaporeuse lumière qu'une seule lampe d'albâtre jetait autour d'eux encore.

Jacques s'était laissé tomber sur un sopha où venait de s'asseoir Fatmé, et la jeune fille, tenant à la main un luth grec, préludait doucement.

On n'entendait aucun bruit dehors, si ce n'est que le murmure des ruisseaux, ou la brise qui apportait de temps à autre, à travers les fenêtres ouvertes, les senteurs embaumées des fleurs du jardin.

JACQUES ET FATMÉ.

Nous ne voulons point cacher au lecteur que Jacques, malgré l'échevelé de la situation, était toujours bien embarrassé.

Tout à coup, Fatmé chanta : Elle raconta dans cette langue divine de la poésie orientale, les longues batailles, les luttes héroïques des Sarrasins et des Francs ; elle dit l'arrivée des barbares d'Europe sur la terre de Mohammed, les difficultés de la route, les pénibles travaux qu'ils avaient dû entreprendre ; elle fit un récit pompeux de la défense organisée par leurs ennemis ; les lenteurs du siège d'Antioche, la valeur des soldats des deux camps, et finit, enfin, en déplorant la perte de Jérusalem.

En ce temps-là, les artistes, heureusement plus rares, n'avaient pas dégoûté de la musique les populations ahuries : on ne connaissait pas encore la peste noire des concerts. Jacques écoutait avec avidité ; jamais encore, peut-être, il n'avait été aussi profondément ému.

La voix de Fatmé était large et belle ; elle avait surtout certaines notes sympathiques qui remuaient le cœur ; et puis, la jeune fille était belle ainsi, pressant son luth contre sa poitrine, et levant ses beaux yeux inspirés vers le ciel : on eût dit une magnifique statue de la poésie qu'un sculpteur divin venait d'animer !

Jacques ne fut pas maître d'un premier mouvement ; il passa convulsivement la main sur son front et dans ses cheveux, s'arracha de la place qu'il occupait, et vint tomber aux genoux de la sœur d'Ahmed.

Voilà ce que fit Jacques dans ce pays où Renaud se laissa escroquer son cœur par Armide !

Chevaliers, n'allez pas, n'allez pas dans cette forêt noire !

— Fatmé ! Fatmé ! dit-il d'une voix tremblante, quel talisman avez-vous donc employé pour m'émouvoir ainsi ! Ma tête est en délire, ma poitrine est en feu ; Fatmé, dites-moi quel céleste enthousiasme je sens en moi ; pourquoi je tremble, pourquoi mon âme tout

entière frissonne d'un bonheur et d'un désir inconnus! Oh! répondez! répondez! Fatmé.

Mais la jeune fille se contenta de lui sourire; puis, jetant loin d'elle son luth muet, elle entoura son amant dans ses deux bras pleins d'amour. Quoique lancé ainsi sans soin, le luth de Fatmé ne fut que très-légèrement endommagé. C'était un très-bon luth, de la fabrique de Mustapha-Ben-Sibiruth, et Fatmé l'avait eu à la vente après décès de Roxelane, jeune veuve de la ville d'Antioche, qui était morte d'un rhume de cerveau.

— Qu'avez-vous donc, Jacques? lui dit-elle en le regardant longuement, et que voulez-vous de moi? Voyez, voici que l'heure s'avance où nous devrons nous séparer; déjà, mes esclaves se sont retirées; les lampes s'éteignent dans leur enveloppe d'albâtre... Jacques, il faut nous quitter.

— Oh! reste! reste! s'écria Jacques, en nouant ses bras autour de la taille de Fatmé.

— Et pourquoi rester?

— Je t'aime, prononça languissamment le jeune chevalier.

— Aujourd'hui, vous m'aimez, Jacques, je vous crois; mais demain...

— Toujours! toujours! répondit le jeune homme qui s'enivrait de sa propre fièvre.

— Vous dites toujours, et vous ne songez pas que votre religion vous défend de m'aimer.

Jacques ne répondit pas, mais il attira Fatmé sur sa poitrine, et un moment leurs lèvres se rencontrèrent.

Edme était oubliée, Jacques allait être parjure; un incident terrible pouvait seul l'arracher à cette situation.

Vous ne pouvez pas douter une seule minute que cet incident eut lieu.

Dans le même instant, une sourde rumeur s'éleva tout à coup au

dehors; rumeur confuse, mais qui grossit bientôt, et devint formidable en peu de temps.

Jacques se releva avec anxiété et écouta.

Puis, comme les sons n'arrivaient que confusément à son oreille, il courut vers la fenêtre, et se pencha avidement au dehors.

Écoutée ainsi au milieu de la nuit, cette clameur avait quelque chose de sinistre. A travers les mille-cris dont elle était formée, un mot, un seul mot ressortait distinctement, et venait frapper l'oreille et troubler l'esprit de Jacques; ce mot était *Vengeance!*

Fatmé écoutait avec la même avidité que lui; elle l'avait suivi à la fenêtre, et, penchée comme lui, elle cherchait à saisir quelques mots dans cette immense clameur.

Vengeance! vengeance!

Qu'est-ce que cela signifiait? quelle vengeance voulait-on satisfaire? à qui s'adressait une pareille menace?

Cependant, la rumeur allait s'enflant toujours; elle approchait d'instant en instant; elle passa un moment éclatante et sonore près de l'habitation d'Ahmed.

Tout le sang de Fatmé se glaça dans ses veines, mais elle était douée d'une singulière énergie, et elle trouva dans son cœur assez de force pour appeler à elle les quelques esclaves qui veillaient à côté du kiosque.

Un homme accourut.

Il était pâle, effaré, et jeta des regards épouvantés sur Jacques de Maillé dès qu'il l'aperçut.

— Que se passe-t-il? demanda aussitôt la jeune fille à voix rapide; que signifient ces cris et ces menaces? quels sont ces hommes qui viennent de passer près de la demeure du visir?

— Ces hommes, répondit l'esclave, sont les vaincus de Jérusalem.

— Et que viennent-ils faire à Césarée?

— Je ne sais.

— Parle! Je te l'ordonne!

— Eh bien! ces hommes ont quitté Jérusalem, le désespoir dans le cœur, et ont juré de se venger d'une façon terrible des Francs d'Europe, partout où ils les trouveront... Ils ont déjà parcouru les environs, et ont massacré, sur leur passage, tout ce qui servait le Dieu des chrétiens.

— Mais il n'y a pas de chrétiens à Césarée, dit Fatmé avec un frisson glacé.

— Il y a à Césarée les otages, répondit l'esclave en baissant la tête.

Jacques de Maillé poussa un cri terrible à cette réponse, et s'élança au-dehors du kiosque. Il fut suivi par l'esclave et Fatmé, qui l'arrêta.

— Où allez-vous? lui dit-elle d'une voix suppliante.

— Ah! laissez-moi! laissez-moi! répondit Jacques; il est déjà trop tard peut-être, mais n'importe; et, s'il est trop tard, moi aussi, j'aurai une vengeance éclatante à satisfaire.

— Que prétendez-vous faire?

— Sauver Edme!

— Votre sœur?

— Il faut que je l'arrache au sort dont on la menace.

— Et où la trouverez-vous?

Jacques s'arrêta à cette simple question, et fit un geste violent de désespoir.

— Oui! oui! dit-il avec accablement, vous avez raison, Fatmé; j'ignore où est ma sœur, et peut-être qu'à cette heure, cependant, elle implore Dieu et m'appelle.

Fatmé lui saisit la main avec énergie.

— Écoutez, Jacques, lui dit-elle vivement, vous ignorez où trouver votre sœur; je le sais, moi.

— Eh bien!

— Eh bien! je vais vous accompagner; l'esclave qui nous écoute va préparer les deux meilleurs chevaux de mon frère; vous prendrez des armes; j'en prendrai moi-même, s'il le faut; et nous la sauverons, s'il plaît à Allah!

— Ah! que Dieu vous récompense, s'écria Jacques, renaissant à l'espoir; ne perdons pas de temps, partons! partons!

Quelques minutes après, Jacques et Fatmé, montés sur deux magnifiques chevaux, parcouraient avec précaution les rues de Césarée; à quelque distance derrière eux marchaient les esclaves du grand visir.

Césarée avait l'air d'une ville conquise; il y régnait un désordre, une stupeur qui glaçait le sang dans les veines; quelquefois, c'étaient des cris de détresse; des malheureux, courbés sous le cimeterre sanglant des Sarrasins, qui appelaient au secours, et tombaient bientôt sans vie aux pieds de leurs ennemis.

Jacques sentait bondir son cœur, et ses cheveux se dresser d'horreur sur son front à ce spectacle; il eût voulu prendre part à ces luttes sanglantes, donner sa vie pour sauver celle de ses malheureux frères, mais un mot de Fatmé le retenait.

Quand elle le voyait ainsi, hésitant et incertain, chercher d'une main crispée son épée impatiente, elle se penchait doucement à son oreille, et posait sa petite main sur son épaule :

— Jacques, lui disait-elle alors, songez à votre sœur.

Cette parole suffisait; Jacques revenait aussitôt, et comme par enchantement, à lui-même, et il reprenait sa route.

Enfin, ils arrivèrent.

La rue dans laquelle ils venaient d'entrer était sombre et déserte; il n'y avait nulle trace de désordre et de violence; on n'entendait aucun bruit; on eût pu croire que les vaincus de Jérusalem n'avaient point encore pénétré jusque là!...

Jacques respira.

Dieu avait eu pitié de lui ; il n'avait pas voulu qu'il eût à déplorer un pareil malheur : Edme était là, pure, effrayée peut-être, mais priant Dieu et espérant en lui.

Et le jeune homme songeait déjà au bonheur qu'il aurait à la sauver, à la joie qu'elle éprouverait en le voyant paraître à cette heure fatale.

La maison devant laquelle ils venaient de s'arrêter était vaste, un grand luxe de lumières brillait à l'intérieur; les deux portes qui y donnaient accès étaient ouvertes.

Jacques regarda Fatmé en souriant, et remarqua qu'elle était affreusement pâle.

Il tressaillit.

— Qu'avez-vous, Fatmé ? lui demanda-t-il avec un cri d'effroi.

Fatmé secoua tristement la tête.

— C'est là que devait être votre sœur, répondit-elle.

— Eh bien !

— Eh bien ! regardez ; les portes sont ouvertes, les lustres resplendissent, et vous ne voyez passer aucun serviteur dans les salles et dans les jardins déserts.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Tout le monde a fui ..

— Mais Edme, elle est sauvée !...

— C'est ce que nous allons savoir !

Ils descendirent alors de leurs chevaux, et, après en avoir remis la bride aux esclaves qui les suivaient, ils pénétrèrent dans la maison.

Mais, dès les premiers pas, Jacques sentit comme un poids lourd tomber sur sa poitrine.

Les jardins étaient déserts ; le péristyle désert aussi ; ils ne rencontrèrent, enfin, aucun hôte dans cette demeure splendide. Toutefois, jusqu'alors, il n'y avait pas lieu de s'épouvanter outre mesure ; Edme avait pu fuir aussi ; les hôtes, à la garde desquels elle avait été

confiée, avaient pu l'emmener pour la soustraire aux violences terribles des vaincus; Jacques voulait espérer jusqu'au dernier moment.

Mais Fatmé ne pouvait partager sa confiance.

Elle le prit par la main, et l'entraîna, en dernier lieu, vers une partie des bâtiments où elle savait que la fille du comte Aimery se tenait habituellement.

Là, en effet, le spectacle changea tout à coup.

De tous côtés gisaient des tronçons d'épées, des débris de meubles, tout ce qui annonce une lutte énergique et désespérée : les escaliers étaient tachés de sang; les premières chambres qu'ils traversèrent étaient plongées dans une obscurité profonde.

Enfin, ils s'arrêtèrent sur le seuil d'une dernière chambre; Jacques était pâle et n'osait avancer; Fatmé avait croisé ses deux bras sur sa poitrine!

C'est qu'en effet, un atroce tableau venait de s'offrir à leurs regards.

Cette chambre était, comme les autres, jonchée de meubles brisés; un désordre affreux régnait de tous côtés, et une lampe fumeuse, placée près du lit, et jetant sur ce tableau les derniers rayons de sa flamme vacillante, éclairait faiblement, derrière les rideaux entr'ouverts, le cadavre honteusement souillé de la fille du comte Aimery.

A ce spectacle inattendu, une douleur profonde frappa tout à coup Jacques de Maillé, et ouvrit dans son cœur une source abondante de larmes!...

Puis, comme s'il eût perdu le sentiment de la force et du courage qui l'avaient soutenu jusqu'à ce moment, comme si les pensées qui l'avaient agité l'eussent abandonné pour le laisser tout entier au malheur qui le frappait, il se traina péniblement jusqu'au lit funèbre

où était étendue la noble victime, et, tombant à genoux, il saisit les mains froides d'Edme, et les porta pieusement à ses lèvres.

— Edme! Edme! s'écria-t-il en fondant en larmes, est-ce donc là le retour que Dieu m'avait réservé!... Ah! quels que soient vos assassins, je jure que je leur ferai sentir ce que pèse la vengeance de Jacques de Maillé!

Puis, il se releva, et parcourut la chambre avec un sombre désespoir.

Partout, il rencontrait des traces de violences; tout avait été bouleversé, fouillé, pillé : enfin, il parut prendre un parti décisif, et releva le front.

— Fatmé, dit-il à la jeune fille qui pleurait aux pieds du lit d'Edme, Fatmé, le malheur qui me frappe m'impose des devoirs nouveaux; il faut que je parte.

— Partir! dit Fatmé avec un accent douloureux.

— Mais je ne partirai pas seul, poursuivit le jeune homme, dont l'exaltation croissait à chaque instant.

— Je ne puis laisser la fille du comte Aimery entre les mains de mes ennemis; je veux la ramener à son père, et la faire, au moins, inhumer en terre chrétienne.

— La fille du comte Aimery, répéta lentement la jeune musulmane; son père...

Jacques ne prit pas garde au soupçon qui se trahissait dans ces paroles; il enleva le corps inanimé d'Edme dans ses bras, et descendit rapidement le jardin jusqu'à la rue; puis, il déposa son précieux fardeau sur la croupe de son cheval.

— Fatmé, dit-il alors, en tendant la main à la jeune fille, adieu, je pars... Peut-être, un jour, me sera-t-il permis de vous rendre ce que je vous dois; je n'oublierai jamais les heureux instants que j'ai passés près de vous; mais mon devoir, ma religion m'éloignent de

ces lieux ; dès ce moment, commence la vengeance : Dieu me la fasse éclatante et complète!... Adieu.

— Adieu, dit Fatmé en pleurant... et que le ciel vous fasse heureux!

Jacques de Maillé monta résolument sur son cheval, prit Edme dans ses bras, et partit bientôt au galop, après avoir mis l'épée à la main.

Fatmé le regarda le plus longtemps possible, puis, quand elle l'eut vu disparaître, et qu'elle n'entendit plus le bruit des sabots de son cheval sur le sol, elle tomba sans force et presque sans vie aux bras de ses serviteurs, en murmurant :

« La fille du comte Aimery!... Elle n'était pas sa sœur!... Il l'aimait!... »

Elle était jalouse de la morte!

Cependant Jacques de Maillé s'était éloigné, et, grâce à la rapidité de sa course, déjà Césarée avait fui derrière lui, et il brûlait maintenant la route qui menait à Jérusalem.

Une exaltation fiévreuse s'était emparée de son esprit ; à chaque instant, il enfonçait ses éperons sanglants dans les flancs de son cheval, et la noble bête repartait, mordant son frein, avec une violence désordonnée.

Le reste de la nuit et le jour suivant se passèrent de la sorte : Jacques ne voyait rien, n'écoutait rien ; il n'avait point encore osé baisser les yeux sur le fardeau qu'il tenait dans ses bras.

Enfin, les murs de la ville sainte se dessinèrent à l'horizon ; et, vers le soir du second jour, Jacques toucha le seuil de la porte, harassé de fatigue, couvert de poussière, se demandant, avec égarement, si tout ce qui lui était arrivé depuis la veille n'était point un rêve épouvantable.

La douleur que répandirent, chez les croisés, la nouvelle qu'il

apportait, et la vue du cadavre de la fille du comte Aimery, lui fit comprendre alors seulement toute l'horreur de la réalité.

Ce n'était point un rêve; il avait bien assisté au massacre de ses frères; Edme, sa fiancée, était bien morte; il ne rêvait pas, il vivait!

La certitude de son malheur lui arracha des sanglots; il pleura, voulut même attenter à ses jours, mais ses amis, le père de la jeune fille qu'il avait aimée, l'entourèrent avec empressement, et on veilla sur ses actions.

A partir de ce moment, Jacques fut pris d'une sombre humeur. On ne le vit plus dans les réunions publiques; il évita avec soin la compagnie des hommes, et chercha seulement, avec ardeur, les occasions où il pouvait trouver à satisfaire le besoin de vengeance qui était en lui.

Un jour, il partit.

Il s'était fait accompagner par quelques hommes résolus comme lui, et il se mit à battre les environs, tuant et massacrant tous les ennemis armés qu'il rencontrait.

Sa troupe s'augmenta bientôt de tous ceux que l'espoir d'un riche butin attirait à lui, et il put, en peu de temps, rendre de réels services à l'armée européenne. Peu à peu, cette petite armée s'organisa; elle prit pour ainsi dire racine dans le pays, et s'y installa.

C'était une nouvelle patrie que Jacques voulait se faire; le tombeau d'Edme était à Jérusalem; il ne voulait pas retourner en Europe; et enfin, quand l'armée fut contrainte de s'éloigner de Jérusalem, il obtint de quelques-uns de ses soldats et amis qu'ils resteraient en Terre sainte.

Les compagnons de Jacques de Maillé furent les premiers Templiers.

CHAPITRE III.

Suite des Templiers. = Fondation de l'ordre. — Son utilité. — Sa grandeur. — Ses richesses. — Germes de corruption. — Puissance exagérée. — Querelle de Philippe le Bel et du pape Boniface. — Les légistes de la cour. — Flotte. — Nogaret. — Expédition de Nogaret et de Scierres Colonna. — Captivité du pape, — Avénement de Benoît IX. — Conclave pour la nomination d'un pape. — Entrevue de Philippe et de l'archevêque de Bordeaux. — UNE GRANDE ET SECRÈTE CHOSE. — Philippe le Bel au Temple et les beaux yeux de la cassette.

C'est vers l'année 1118, que l'ordre des Templiers fut fondé par neuf chevaliers français qui s'étaient établis en Palestine. Des causes politiques d'un ordre élevé contribuèrent puissamment à son développement.

Dès le début des croisades on avait senti la nécessité de fonder, sur les lieux même où la guerre allait s'établir, un ordre tout à la fois militaire et religieux, destiné à conserver et à transmettre à ceux qui arrivaient, les traditions du passé, afin que ces traditions pussent se perpétuer jusque dans l'avenir le plus reculé.

L'ordre du Temple, c'était la guerre sainte devenue permanente, protégeant les pieux pèlerinages des Européens, défendant la croix du Christ contre les terribles invasions des barbares infidèles; le couvent du Temple c'était un immense caravenserai où les pèlerins venaient se reposer en toute sécurité, des fatigues d'un voyage long et hérissé de dangers.

A cette époque de foi ardente et de dévouements passionnés, l'ordre du Temple semble être la personnification complète des besoins qui tourmentaient tous les esprits; il avait été fondé sous un ciel brûlant; il accomplissait journellement ce que les rois d'Europe eux-mêmes n'exécutaient peut-être qu'une seule fois dans toute leur vie, et il avait pour mission, la plus grande, la plus noble, la plus sublime de toutes les missions : la garde du saint Sépulcre.

En peu de temps l'ordre prit une extension considérable, et compta parmi ses membres, les plus illustres chevaliers de la chrétienté.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem existaient déjà, et les deux ordres furent longtemps dirigés par le même mobile qui avait fait naître les croisades, la réunion de l'esprit militaire et de l'esprit religieux.

« Retirés du monde, dit M. Michaud, dans son histoire des croisades, ils n'avaient plus d'autre patrie que Jérusalem, d'autre famille que celle de Jésus-Christ. Les biens, les maux, les dangers, tout était commun entre eux ; une seule volonté, un seul esprit dirigeait toutes leurs actions et toutes leurs pensées ; tous étaient réunis dans une même maison, et cette maison semblait habitée par un seul homme. Ils vivaient dans une grande austérité, et plus leur discipline était sévère, plus ils avaient de liens pour enchaîner leurs cœurs !... »

Dès l'année 1128, le concile de Troyes crut devoir leur accorder des encouragements, et saint Bernard écrivit pour eux la règle qu'ils ont suivie depuis. Dès le début, du reste, ils sont distingués de la plupart des ordres religieux ou militaires.

« Ils vivent dit saint Bernard, sans avoir rien en propre, pas même leur volonté; vêtus simplement, couverts de poussière, ils ont le visage brûlé des ardeurs du soleil, le regard fier et sévère; à l'approche du combat, ils s'arment de foi au dedans, et de fer au dehors. Leurs armes sont leur unique parure; ils s'en servent avec courage dans les plus grands périls, sans craindre ni le nombre, ni la force des barbares. Toute leur confiance est dans le Dieu des armées, et en combattant pour sa cause, ils cherchent une victoire certaine, ou une mort sainte et honorable: *Cheveux tondus, poils hérissés, souillé de poussière, voilà le Templier; noir de fer, noir de hâle et de soleil. Ils aiment les chevaux ardents et rapides, mais non parés, bigarrés, caparaçonnés.* Heureux genre de vie, ajoute le vénérable abbé de Citeaux, dans lequel on peut attendre la mort sans crainte, la désirer avec joie, et la recevoir avec assurance! »

La règle que saint Bernard écrivit pour les Templiers était sévère.

Ils devaient entendre les offices divins de jour et de nuit, reciter treize *Pater* à matines, sept à chacune des *petites heures*, neuf à vêpres. Il leur était ordonné de faire maigre quatre jours par semaine.

Quand un Templier mourait, chaque membre de l'ordre devait dire cent *Pater* par jour, pendant sept jours.

Il était enjoint, en outre, de distribuer la portion du défunt aux pauvres, pendant l'espace de quarante jours.

Le plaisir de la chasse leur était expréssement interdit.

Les chevaliers de l'ordre du Temple menaient une vie extraordinairement active et sobre. Ils évitaient toute superfluité dans leur nourriture et dans leurs vêtements. Ils vivaient en commun, sans femmes ni enfants.

Lorsqu'une trève quelconque leur laissait des instants de loisir et de repos, on ne les voyait point se répandre au dehors pour satisfaire un vain sentiment de curiosité; on les trouvait presque cons-

tamment dans cette demeure que le roi de Jérusalem leur avait concédée près du Temple. Leur plus chère occupation était de fourbir leurs armes, ou de mettre leur vêtement en état. La moindre parole violente, le moindre murmure même étaient punis sévèrement.

Ils ne connaissaient ni les échecs, ni les dés, fuyaient avec horreur les bouffons et les charlatans, et n'aimaient rien tant que de combattre les infidèles, et protéger les pèlerins de la Terre sainte.

C'était au milieu de la mêlée surtout qu'il fallait les voir. Ils se préparaient à l'action avec toutes sortes de soins et de prévoyance; mais quand le moment était venu, et que le signal avait été donné, ils se précipitaient courageusement en avant, sans compter le nombre de leurs ennemis, remettant à Dieu seul le sort de la bataille. Ils alliaient ainsi la douceur du moine à la valeur du soldat.

Les principales dignités étaient celles de grand maitre qui avait rang de prince chez les rois;

Précepteurs ou grands prieurs.

Visiteurs.

Commandeurs.

Quand il s'agissait de recevoir un nouveau chevalier, le chapitre s'assemblait: la cérémonie avait lieu ordinairement pendant la nuit, et dans l'église.

Toutes les portes du Temple étaient fermées; chaque dignitaire occupait la place que lui désignait son rang, revêtu de son costume d'apparat.

Le récipiendaire attendait au dehors.

Le chef, qui présidait le chapitre, députait, à trois reprises différentes, deux frères qui demandaient au futur chevalier, s'il voulait être admis dans la milice du Temple, et d'après sa réponse, il était introduit.

[1] Raynouard.

Il sollicitait alors *trois fois* à genoux, le pain et l'eau, et son admission dans l'ordre.

Le chef du chapitre lui disait :

Vous allez prendre de grands engagements, vous serez exposé à beaucoup de peines et de dangers. Il faudra veiller, quand vous voudriez dormir ; supporter la fatigue, quand vous voudriez vous reposer; souffrir la faim et la soif, quand vous voudriez boire et manger ; passer dans un pays, quand vous voudriez rester dans un autre.

Ensuite il lui adressait ces questions :

Etes-vous chevalier ? [1]

Etes-vous sain de corps?

N'êtes-vous point marié, ou fiancé?

N'appartenez-vous pas déjà à un autre ordre?

N'avez-vous pas de dettes que vous ne puissiez acquitter par vous même ou par vos amis?

Quand le récipiendaire avait répondu d'une manière satisfaisante à ces questions, il prononçait les *trois* vœux de pauvreté, chasteté, obéissance. Il se consacrait par serments, à la défense de la Terre sainte, et recevait le manteau de l'ordre; et les chevaliers présents lui donnaient le baiser de fraternité.

Voici quelle était la formule du serment.

« Je jure de consacrer mes discours, mes forces et ma vie, à défendre la croyance de l'unité de Dieu et des mystères de la foi ; je promets d'être soumis et obéissant au grand maître de l'ordre... Toutes les fois qu'il en sera besoin, je passerai les mers pour aller combattre; je donnerai secours contre les rois et les princes infidèles, et en présence de trois ennemis, je ne fuirai point, mais seul je les combattrai, si ce sont des infidèles. »

[1] On ne faisait pas cette question aux récipiendaires prêtres, ni à ceux qui devaient être *servants*.

Le nombre *trois* était certainement un nombre cabalistique pour les Templiers : on le retrouve à chaque page de leur règle.

Les chevaliers observaient *trois* grands jeûnes.

Ils communiaient *trois* fois l'an.

On interrogeait *trois* fois le récipiendaire avant de l'introduire dans le chapitre.

Il demandait *trois* fois le pain et l'eau, et la société de l'ordre.

Il faisait *trois* vœux.

L'aumône se faisait dans toutes les maisons de l'ordre *trois* fois la semaine.

Chacun des chevaliers devait avoir *trois* chevaux.

On leur disait la messe *trois* fois la semaine.

Ils mangeaient de la viande *trois* jours de la semaine seulement.

Dans les jours d'abstinence, on pouvait leur servir *trois* mets différents.

Ils adoraient la croix solennellement à *trois* époques de l'année.

Ils juraient de ne pas fuir en présence de *trois* ennemis.

On flagellait par *trois* fois, en plein chapitre, ceux qui avaient mérité cette correction, etc.

« Je ne présenterais pas cette remarque, ajoute M. Raynouard, si je n'avais lieu de présumer qu'elle avait été faite avant les malheurs de l'ordre, et que les accusateurs des Templiers regardaient eux-mêmes ce nombre comme consacré, puisqu'on leur reprocha de renier *trois* fois, de cracher *trois* fois sur la croix. »

Quoiqu'il en soit des accusations dont cet ordre a été l'objet, il n'en reste pas moins incontestable, qu'au début, ce fut une milice singulièrement courageuse et hospitalière.

C'était pour le pèlerin perdu dans les déserts de l'Asie une immense joie de voir tout à coup apparaître au loin la croix rouge et le manteau blanc des chevaliers.

Quand il s'agissait de marcher au combat, les chevaliers du

Temple et les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem alternaient pour fournir l'avant-garde et l'arrière-garde. On plaçait entre ces deux corps de troupes habituées aux guerres d'Asie ceux qui, nouvellement arrivés d'Europe, n'avaient point encore eu le temps de s'acclimater : « Nous les protégions, dit un Templier, comme une mère protège son enfant. »

Aussi, les services éminents qu'ils rendaient chaque jour avaient été récompensés par les priviléges les plus étendus. Ils ne payaient ni droits, ni tribut, ne pouvaient être jugés que par le pape, et on leur défendait d'accorder aucune de leurs commanderies à la sollicitation des grands ou des rois.

Quand les croisades devinrent moins fréquentes, que les pèlerinages isolés se firent plus rarement, il fut d'usage, en Europe, pour se dispenser du voyage de la Terre sainte, de payer certaines sommes au Temple.

Quelques-uns allèrent jusqu'à offrir tous leurs biens et même leur personne.

Avec de tels moyens de s'enrichir et de si magnifiques priviléges, le déréglement s'introduisit vraisemblablement dans l'ordre.

La chronique de Flandre assure qu'ils possédèrent dix mille cinq cents manoirs ; le prieuré de Saint-Gilles avait, à lui seul, cinquante-quatre commanderies.

Dans le royaume de Valence, en Espagne, les Templiers étaient maîtres de dix-sept places fortes. Dans la sénéchaussée de Beaucaire, l'ordre avait acheté, en quarante-six ans, dix mille livres de rente.

Une ancienne chronique manuscrite [1] parle de leur richesse et de leur ambition.

Li frere, li mestre du Temple
Qu'estaient rempli et ample
D'or et d'argent et de richesse
Et qui menoient tel noblesse.

[1] Chronique à la suite du roman de Favel.

Ou sont-i-il? que sont devenu?
Que tant ont de plait maintenu,
Que nul a els s'ozoit prendre.
Tozjors achetoient sans vendre,
Nul riche a elz n'était de prise
Tant va pot a eue qu'il brise

Une fois que la calomnie eut attaqué cet ordre, elle ne s'arrêta pas; d'ailleurs, il y avait de hauts personnages intéressés à sa destruction, et on ne ménagea pas les injures.

Le chroniqueur cité plus haut ajoute :

Si fesoient le monde pestre
Que il sembloient par *dehors estre*
Roux, mais or n'est pas queliqui luist.
Chapitre tenoient de nuit etc.

Enfin, l'auteur de la satire intitulée *la Bible Guiot*, nomme les Templiers, et parle d'eux en ces termes :

Moll sont prodomme li Templier.
Là se rendent li chevaliez
Qui ont le siècle asavoré
Et ont tot veu et tot tasté.

Il est bien certain que la corruption dut s'introduire dans l'ordre, dès que les Templiers se virent riches et puissants, mais on ne saurait dire qu'ils aient mérité toutes les injures dont on les accabla, toutes les violences qu'on leur a fait subir.

Richard Cœur de Lion, avait dit en mourant :

« Je laisse mon avarice aux moines de Citeaux, ma luxure aux moines gris, ma superbe aux Templiers. »

Mais cette parole était autant une calomnie contre les moines que contre les Templiers.

Et Richard Cœur de Lion, était un Anglais pur sang; ce qui est tout dire.

Il était impossible que ces derniers ne puisassent pas dans la

conscience de leur force, de leur richesse, de leur influence, un grand orgueil et un grand dédain.

Ils avaient osé dire au roi d'Angleterre, Henri III :

« Vous serez roi tant que vous serez juste. »

Était-ce donc là un si grand crime ?

En Castille, ils étaient protégés contre le roi par un traité de garantie.

Mais tous les princes de la chrétienté rendaient ouvertement les meilleurs témoignages de leur courage et de leur dévouement à la foi chrétienne.

Le roi d'Angleterre, lui-même, avait donné en leur faveur un témoignage encore plus honorable en invitant les rois de Portugal, de Castille, de Sicile et d'Aragon, à ne pas ajouter foi aux calomnies qu'on répandait contre l'ordre.

Il avait écrit au pape :

« Comme le grand-maître et ses chevaliers, fidèles à la pureté de la foi catholique, sont en très-grande considération et devant nous et devant ceux de notre royaume, tant par leur conduite que par leurs mœurs, je ne puis ajouter foi à des accusations aussi suspectes jusqu'à ce que j'en obtienne une entière certitude. »

Il existe encore en leur faveur un titre, aussi solennel qu'honorable, émané de Philippe le Bel lui-même ; ce titre ne peut laisser aucun doute sur les droits que l'ordre et les chevaliers avaient à l'estime du monarque et de la nation.

En octobre 1304, trois ans seulement avant leur proscription, Philippe le Bel, dans un acte qui contient de nombreux priviléges en faveur des Templiers, explique en ces termes les motifs de ses munificences :

« Les œuvres de piété et de miséricorde, la libéralité magnifique qu'exerce dans le monde entier, et en tout temps, le saint ordre du Temple, divinement institué depuis longues années, son courage

qui mérite d'être excité à veiller plus attentivement et plus assidûment encore à la périlleuse défense de la Terre sainte, nous déterminent justement à répandre notre libéralité royale sur l'ordre et ses chevaliers, en quelques lieux de notre royaume qu'ils se trouvent, et à donner des marques d'une faveur spéciale à l'ordre et aux chevaliers pour lesquels nous avons une sincère prédilection. »

M. Michelet qui aime de passion à résoudre de beaux petits problèmes imaginaires et à donner d'éloquents coups de pieds dans des portes ouvertes, M. Michelet a prétendu que si les Templiers s'étaient unis aux Hospitaliers, aucun roi du monde n'eût pu leur résister; qu'ils tenaient à toutes les familles nobles, et se trouvaient aguerris, au milieu du peuple qui ne l'était plus, qu'enfin tout cela avait pu donner à penser à Philippe le Bel.

Le fait pur et simple dément cette assertion aussi romanesque qu'innocente.

D'abord, les Templiers avaient refusé péremptoirement de se réunir aux Hospitaliers.

Le grand maître de l'ordre avait, à ce sujet, adressé à la cour de Rome, un mémoire dans lequel il disait que la discorde ne tarderait pas à s'introduire parmi les frères réunis. — De ce côté il n'y avait donc rien à craindre.

Les Templiers tenaient, il est vrai, à presque toutes les familles nobles, mais il en était de même des chevaliers de Saint-Jean, et l'ordre se composait à peine de quinze mille chevaliers.

Quelque aguerris qu'ils fussent, répandus de tous cotés, en Asie, en Angleterre, en France, en Espagne, ils ne devaient inspirer que fort peu de crainte aux rois de ces différents pays.

C'eût été de la part de Philippe le Bel une étrange aberration d'esprit, de penser que les Templiers eussent voulu se révolter contre son autorité, quand ils ne pouvaient conserver leur propre royaume de Chypre.

Les causes qui amenèrent les spoliations de l'ordre sont ailleurs.

II.

Philippe le Bel régnait en France. Il était monté sur le trône à l'âge de dix sept ans, et dès son jeune âge il avait lu les enseignements du célèbre Gilles Colonna, depuis archevêque de Bourges, primat d'Aquitaine, et qui mérita le surnom de *docteur très fondé.*

Ce maître habile composa pour son auguste élève, un traité de l'*éducation du prince,* et y répandit quelques maximes remarquables pour l'époque, et dont la pratique a commencé en quelque sorte une ère nouvelle.

Jésus-Christ disait le célèbre archevêque, *n'a point donné de domaine temporel à son église, et le roi de France ne tient son autorité que de Dieu.*

Philippe le Bel prit ces instructions au pied de la lettre, et l'on reconnut bientôt en lui la volonté ferme d'ajouter constamment quelques droits nouveaux à sa puissance et à son autorité.

C'est le premier roi dit M. Raynouard, qui ait employé les formules : *par la plénitude* de la *puissance royale,* et comme nous le verrons, il ne se borna pas à faire de cette formule une vaine décoration de ses diplômes.

Philippe est une figure originale dans l'histoire ; les obstacles se réunissent autour de lui, et contre lui, mille catastrophes semblent le menacer à chaque instant ; rien ne l'arrête, rien ne l'interdit, rien ne l'effraie. Avec son conseil secret de légistes, Pierre Flotte, Plusian, Nogaret, il passe au milieu des obstacles, prévient les événements, détourne les catastrophes ; il poursuit son but et l'atteint.

C'est un homme froid, égoïste, profond, même avec cruauté ; mais c'est un roi énergique, courageux, jaloux de son autorité, soi-

gneux de son honneur, et dont le caractère souvent étroit, quelquefois généreux, a paru à tous une énigme inexplicable.

Philippe le Bel aimait l'argent; il en demandait à tous et à tout.

Cette soif insatiable le dévorait, et c'est à elle qu'il faut rapporter les principaux événements de son règne.

Saint Louis avait été le premier à accorder sa confiance aux légistes, et depuis il s'était formé en France une société d'hommes nouveaux, à laquelle on doit la création de cette armée judiciaire et administrative qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, pour être emportée un beau matin par le diable.

Philippe le Bel continua le système, et trouva commode de gouverner au moyen des tribunaux et des officiers de justice.

« Ces hommes, dit M. Sismonde de Sismondi, fiers de leur savoir, et indifférents aux principes d'honneur et de morale, sont dévoués corps et âme à l'autorité royale. Ce sont eux qui ont répandu dans les provinces cette foule de sénéchaux et de prévôts, de procureurs du roi et de tabellions. Toutes ces institutions provinciales sont autant de bras qu'une seule et même volonté fait agir. Cette volonté est à Paris, au parlement.

« Les légistes sont nés avec une haine profonde pour tout ce qui n'est pas eux, pour tout ce qui vit en dehors d'eux. Ils sont bourgeois, ils haïssent les nobles; ils sont laïques, ils haïssent les prêtres. Le seul homme dont ils respectent l'autorité, le seul qu'ils paraissent aimer, le seul homme qu'ils veuillent servir, c'est Philippe le Bel.

« Philippe le Bel, c'est leur véritable roi. Il semble qu'ils l'aient fait, ils le protégent, ils le défendent, ils vont même jusqu'à se faire tuer pour lui — de la part d'un légiste, c'est un noble dévouement. — en revanche aussi, Philippe le Bel les laissait s'approprier une large part dans le gouvernement; aucune mesure importante n'est prise sans qu'ils l'aient approuvée, et Pierre Flotte, Le Portier,

Enguerrand de Marigni, Plusian et Nogaret sont presque aussi puissants que Philippe le Bel lui-même. »

Tous ces légistes qu'on avait jetés sur la France, puisaient à belles mains dans le trésor public, et le mettaient à sec; le trésor public une fois vide, il fallait le remplir.

C'était la préoccupation incessante du roi.

Il avait employé mille moyens; il avait été même jusqu'à altérer les monnaies d'or et d'argent; mais le trésor était semblable au tonneau des Danaïdes, il ne gardait rien des richesses qu'on lui jetait.

C'est alors que survint entre Philippe le Bel, et le pape Boniface VIII; cette grande querelle qui se termina si misérablement.

Voici en peu de mots à quelle occasion :

« Le roi de France, dit Pierre Zaccone, historien considérable que nous voudrions citer à chaque page [1], avait fait arrêter l'évêque de Pamiers. Boniface VIII crut devoir le défendre, et écrivit à Philippe le Bel de le laisser partir immédiatement, afin qu'il pût se rendre à Rome, où lui, le pape, se chargeait de le juger. Il l'invitait, en même temps à lui faire restituer tous ses biens, meubles et immeubles, ou ceux qui appartenaient à son église. (Philippe le Bel les avait déjà confisqués !) Il le priait, en outre, de ne plus étendre, à l'avenir, ses mains sur des choses semblables, et d'éviter d'offenser la majesté divine ou la dignité du Saint-Siége apostolique.

« — Car, il faut que tu saches, disait Boniface en terminant, qu'à moins que tu ne puisses alléguer quelque excuse raisonnable et fondée en vérité, nous ne voyons pas comment tu éviteras la sentence des saints canons pour avoir porté des mains téméraires sur cet évêque. »

Philippe se voyait ainsi menacé de l'excommunication, mais il en prit peu de souci ; et, pendant que le pape convoquait les prélats à Rome, il convoquait lui-même les États-Généraux à Paris.

[1] Histoire des sociétés secrètes.

Ces États-Généraux sont les premiers que l'on voit paraître au moyen âge ; ils étaient composés des trois ordres : clergé, noblesse et bourgeoisie; c'est-à-dire, non seulement des pairs du royaume, des prélats et des gentilshommes, mais encore des députés des bonnes villes.

La lecture de la bulle du pape produisit, surtout, un effet prodigieux.

Pierre Flotte crut alors le moment favorable, et donna connaissance au public d'une lettre que Philippe avait, disait-il, écrite à Boniface en réponse à la bulle.

Cette lettre est trop curieuse, et donne trop bien la mesure de ce que les légistes osaient déjà à cette époque pour ne pas la mettre sous les yeux du lecteur. La voici :

« Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français, à Boniface « qui se donne pour pape, peu ou point de salut :

« Que ta grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à per- « sonne pour le temporel; que la collation des églises et des pré- « bendes vacantes nous appartient par le droit royal; que les fruits « en sont à nous; que les collations faites et à faire par nous sont « valides au passé et à l'avenir; que nous maintiendrons leurs pos- « sesseurs de tout notre pouvoir, et que nous tenons pour fous et « insensés ceux qui croiront autrement. »

Cette lettre, si elle est authentique, ne fut point écrite par un roi de France, mais bien par un rat de procédure, espèce insolente et malpropre qui met du venin à tout ce qu'elle touche.

Notre opinion est que cette lettre ne fut jamais écrite.

Mais l'histoire est pleine de ces affreux canards; j'entends l'histoire grave.

L'histoire qu'on lit pour s'instruire.

Pendant que la querelle s'envenimait ainsi de part et d'autre,

avait lieu cette funeste bataille de Courtray, connue dans les fastes de l'histoire sous le nom de *Journée des Éperons*.

Une grande partie de la noblesse française y avait trouvé la mort.

Philippe, privé de ses barons par les Flamands, de ses évêques par le pape, restait seul avec ses légistes.

Triste et maigre ordinaire!

Pierre Flotte venait de périr à Courtray; il fut remplacé dans le conseil du roi par Nogaret.

Ce dernier était né dans le diocèse de Toulouse; il avait été professeur de droit et juge mage dans la sénéchaussée de Beaucaire. C'était un homme hardi, entreprenant, vif, au cœur sec, à l'esprit éminemment délié.

Comme Pierre Flotte, il concevait rapidement; l'audace ne lui manquait pas, non plus qu'à son prédécesseur, quand venait le moment de l'exécution.

Nogaret n'hésite pas un seul instant, dans cette situation extrême, sur le parti à prendre; il lance aussitôt un virulent manifeste contre Boniface.

Il l'accuse d'hérésie; il dit que Boniface n'est pas entré par la porte dans le bercail du Seigneur, ni comme pasteur et ouvrier, mais par la fenêtre, et plutôt comme voleur et brigand.

Il dit que dans la chaire du bienheureux Pierre, siége un maître de mensonges qui, quoique *malfaisant* de toutes manières, se fait cependant appeler *Boniface*.

Puis, comme les affaires ne semblaient marcher assez vite, selon ses désirs, il y eut au Louvre une assemblée de barons, dans laquelle il fut prononcé un réquisitoire contre Boniface et un appel au prochain concile.

Le roi et les quelques barons qui lui restaient consentirent à l'appel, et Nogaret se hâta de partir pour l'Italie.

Le pape se trouvait alors à Anagni; il ignorait ce qui venait de se

passer au Louvre, mais il craignait quelque tentative secrète, et, à tout hasard, il avait cru devoir se réfugier dans sa ville natale, près de ses parents et de ses amis, au milieu d'un peuple qui l'aimait autant qu'il haïssait la France.

En s'éloignant de France, Nogaret était allé s'établir sur la route de Florence, à Sienne, au château de Staggia. Il emportait avec lui des sommes considérables, et à sa suite deux de ses agents les plus adroits.

Dès son arrivée, ces deux agents se mirent en campagne, sur l'ordre de leur maître, et tentèrent d'exécuter le mieux qu'ils purent les instructions qui leur furent données.

Une nuit, Nogaret était seul au château de Staggia ; la chambre dans laquelle il se trouvait dominait toute une vallée, dont la lune éclairait en ce moment les plis profonds.

Nogaret était auprès de la fenêtre ouverte, quand un homme entra.

Le légiste se retourna vivement, et une satisfaction non équivoque se répandit sur ses traits quand il aperçut l'homme qui venait d'entrer.

Cet homme s'appelait Sciarra Colonna ; il était frère de deux cardinaux gibelins que Boniface avait déposés.

Nogaret alla à lui.

— Eh bien ! lui dit-il, seigneur Colonna, je ne m'attendais pas à vous voir cette nuit ; mais vous êtes de ces hôtes qui sont toujours certains d'être bien accueillis à quelle heure et dans quel moment qu'ils arrivent !... Qu'y a-t-il de nouveau ?

Sciarra était un cavalier d'une haute stature, aux épaules larges et robustes, et qui ne savait marcher que revêtu d'une lourde armure de fer.

Il fit un signe de tête à Nogaret, et son regard parcourut tous les recoins de la chambre.

Nous sommes seuls ? demanda-t-il soupçonneusement.

— Absolument seuls, répondit Nogaret.

— Alors, on peut causer ?

— A votre aise.

— Eh bien ! bonnes nouvelles, monsieur le légiste, dit Sciarra en s'asseyant dans un fauteuil qu'il fit crier sous son poids ; demain, j'aurai à ma disposition trois cents cavaliers et un grand nombre de gens de pied.

Nogaret se leva à cette nouvelle, et alla frapper familièrement sur l'épaule de Colonna.

— C'est affaire à vous, monseigneur, lui dit-il avec gaieté, et je vois que c'est à vous que je devrai le succès de mon entreprise.

— Avez-vous tenté quelque chose de votre côté, dit Sciarra.

— Tout est fait !

— Qu'avez-vous vu ?

— Arnolphe d'abord, le capitaine de justice, qui est en même temps le chef de la police, et de la milice d'Anagni.

— A merveille.... qu'a-t-il dit?

— Il consent à nous aider, et à l'heure qui lui sera indiquée, il livrera les portes de la ville.

— Fort bien, après ?

— Après, un de mes agents s'est introduit auprès de Réginald de Lupin, seigneur de Fiorentin, homme qui, vous me l'avez dit vous-même, jouit d'un grand crédit dans les campagnes de Rome.

— C'est vrai.... eh bien !

— Eh bien le seigneur Reginald consent à s'unir à nous, et demain, s'il le faut, ses hommes seront prêts...

— C'est un coup de maître, s'écria Colonna.

— Qui m'a coûté cher; repartit Nogaret avec un soupir.

— Bah ! pourvu que nous réussissions...

— C'est ce que j'ai pensé...

— Convenons donc bien de tout, afin que rien ne manque, au

moment d'agir, reprit Sciarra ; demain vers minuit, je me trouverai avec nos hommes de pied et nos cavaliers, non loin des portes d'Anagni, je vous y attendrai.

— Vous ne m'y attendrez pas longtemps.

— Si le seigneur Arnolphe n'est point en foi mentie, demain le pape sera entre nos mains, et nous en ferons ce que bon nous semblera.

Après avoir ainsi arrêté tout ce qu'ils devaient faire, les deux hommes se séparèrent, et le lendemain vers l'heure dite, Nogaret partit secrètement de Staggia, et alla rejoindre Sciarra Colonna qui l'attendait avec le nombre d'hommes promis.

La troupe de Colonna se mit aussitôt en marche, et s'avança vers la ville dont Arnolphe, suivant ses promesses, leur ouvrit les portes.

Le plus difficile était fait.

Le légiste et le Gibelin laissèrent leurs compagnons se livrer au pillage, dévaster les maisons des cardinaux et voler leurs trésors; pendant cela, ils se dirigèrent vers le palais pontifical, accompagnés seulement d'une poignée d'hommes résolus et dévoués.

Le peuple aimait bien le pape, mais il aimait encore mieux le pillage de la maison des cardinaux — il ne songea même pas à défendre Boniface.

Ce dernier était seul dans son palais abandonné; il n'avait auprès de lui, qu'un vieux serviteur, âgé d'au moins quatre-vingts ans; ses autres serviteurs et ses gardes avaient fui.

Nogaret et Colonna arrivèrent sans difficulté jusqu'à lui; et ils ne craignirent point de l'outrager odieusement.

Boniface avait quatre-vingt six ans; quand il se vit à la merci de ces deux bandits avides et insatiables, et en butte à leur railleries insultantes, et à leurs indignes violences, le malheureux vieillard se

prit à pleurer comme un enfant, et à demander grâce. Mais les bourreaux furent impitoyables jusqu'à la lâcheté.

— Abdique! lui cria le féroce Gibelin, en le frappant au visage, de son gantelet de fer.

— Abdique, répéta Nogaret l'avocat, en lui présentant un parchemin où pendaient les sceaux de la chancellerie de France.

Mais le noble vieillard retrouva un moment de suprême énergie; il jeta un regard de mépris à ses insulteurs, et releva le front avec calme.

— Trahi comme Jésus, répondit-il fièrement, je mourrai, mais je mourrai pape.

Alors avec une fermeté qui en imposa un moment à ses bourreaux, il se fit jeter sur les épaules le manteau de Saint-Pierre, mit sur son front la couronne de Constantin, prit dans ses mains glacées et tremblantes les clefs et la crosse, et revêtu des marques de la puissance pontificale, il attendit la mort avec résignation.

Colonna n'aurait pas demandé mieux que de tuer Boniface, mais Nogaret eut peur et l'en empêcha. Ils se contentèrent donc de le retenir prisonnier pendant quelques jours, mais cette hésitation leur devint fatale.

Au bout du troisième jour, en effet, les remords commencèrent à tourmenter les bourgeois d'Anagni, qui coururent tout à coup aux armes, reprirent sans peine le palais pontifical, et rendirent la liberté au malheureux Boniface.

Ce dernier ne voulut pas rester plus longtemps dans une ville, où il avait été si indignement outragé, et dès que la liberté lui eut été rendue, il reprit le chemin de Rome.

Cependant les derniers événements avaient épuisé ce qui lui restait de forces; à son arrivée dans la ville éternelle, il tomba dangereusement malade, et mourut un mois après avoir été tiré de sa captivité.

Benoît IX succéda à Boniface VIII, et ne parut pas mieux disposé envers Philippe le Bel, que son prédécesseur. Les événements se compliquaient d'une foule de difficultés nouvelles, une bulle d'excommunication fut lancée dans laquelle on désignait indirectement, Nogaret et Plusian, et la cour de France se trouva un moment fort embarrassée pour faire face à ces nouvelles complications.

Les choses en étaient là, quand un soir, une femme voilée, et qui se dit être religieuse converse de Sainte-Pétronille, se présenta au guichet du Louvre, et demanda à être introduite près de maître Nogaret et de maître Plusian.

Les deux légistes s'attendaient vraisemblablement à cette visite, car la femme fut aussitôt introduite.

Elle resta une heure environ au Louvre, et quand elle sortit, elle monta, dit-on, aussitôt en litière et partit, prenant la direction de l'Italie.

Le pape Boniface VIII avait un goût que tout le monde connaissait bien : — il aimait les figues.

Il était alors à Pérouse, et chaque soir, d'après les recommandations faites par son maître d'hôtel, on lui servait un plat de figues, avant l'heure de son repos.

Une nuit, vers deux heures, il y eut grande rumeur dans le palais : les valets effarés allaient et venaient, le maître d'hôtel ne savait plus à quel saint se vouer, la consternation était répandue dans la ville, — le plat de figues préparé pour Boniface avait disparu dans la soirée, et sa Sainteté était menacée de se passer de son mets favori, ce jour-là.

Tout à coup une femme voilée se présente ; elle porte un objet dont on ne peut déterminer la forme, sous le voile qui la couvre ; elle demande à parler au pape.

On veut d'abord la repousser ; elle insiste, puis, quand elle s'aper-

çoit que les gardes vont l'éloigner, elle se décide à montrer l'objet qu'elle apporte!...

C'était un plat de figues!

Mais un plat de figues comme jamais encore le pape n'en avait mangé.

La joie succède à la consternation, le maître d'hôtel pleure d'attendrissement, et il veut conduire lui-même la sœur converse près du Saint-Père.

Boniface prit les figues, et les mangea avec avidité... Seulement peu de jours après, il tomba malade, et mourut au milieu de douleurs atroces.

« Les auteurs contemporains, dit M. Sismonde de Sismondi, accusent de cet empoisonnement, Nogaret, les Colonna, Jean Muschietto, Franzesi, et le cardinal Napoléon Orsini.

« Un seul d'entre eux, Ferretus de Vicence, a osé nommer Philippe le Bel.

« L'Église se tut, le sacré consistoire trembla, et on n'intenta aucunes poursuites. »

III.

La situation des affaires devenait chaque jour plus mauvaise en France; la mort de Benoît IX offrait une chance de les relever, mais il fallait savoir profiter de cette chance.

Dès qu'il s'agit de donner un successeur au pape décédé, les cardinaux formés en conclave à Pérouse, se divisèrent naturellement en deux camps; les uns étaient hostiles à la France, les autres lui étaient favorables.

Chaque parti élevait des prétentions également injustes, et pendant neuf mois, l'Église demeura sans chef.

On convint enfin d'un moyen terme, et l'on décida que l'un des

deux partis présenterait trois candidats, parmi lesquels l'autre parti choisirait un pape. Le parti français eut à choisir, et il proclama Bertrand de Gott, archevêque de Bordeaux

L'élection de Bertrand de Gott, était d'un haut intérêt pour Philippe le Bel; il fut instruit à temps par ses créatures, de tout ce qui se passait au conclave, et se hâta de donner au futur élu un rendez-vous dans une forêt près de Saint-Jean-d'Angely.

Voici comment Vilain, historien contemporain, rend compte de cette entrevue :

« Ils entendirent ensemble la messe, et se jurèrent le secret. Alors, le roi commença à parlementer en belles paroles pour le reconcilier avec Charles de Valois.

« Ensuite, il lui dit :

« — Vois, archevêque, j'ai en mon pouvoir de te faire pape si je veux; c'est pour cela que je suis venu vers toi; car, si tu me promets de me faire les grâces que je te demanderai, je t'assurerai cette dignité, et voici qui te prouvera que j'en ai le pouvoir. »

« Alors, il lui montra les lettres et délégations de l'un et l'autre collége.

« Le Gascon, plein de convoitise, voyant ainsi tout à coup qu'il dépendait entièrement du roi de le faire pape, se jeta comme éperdu aux pieds de Philippe, et dit :

« — Monseigneur, c'est à présent que je vois que tu m'aimes plus qu'homme qui vive, et que tu veux me rendre le bien pour le mal. Tu dois commander, moi obéir, et j'y serai toujours disposé. »

« Le roi le releva, le baisa à la bouche, et lui dit :

« — Les six grâces spéciales que je te demande sont les suivantes : la première, que tu me réconcilies parfaitement avec l'Église, et me fasses pardonner le méfait que j'ai commis en arrêtant le pape Boniface; la seconde, que tu rendes la communion à moi et à tous les miens; la troisième, que tu m'accordes les décimes du clergé

dans mon royaume pour cinq ans; la quatrième, que tu détruises et annules la mémoire du pape Boniface; la cinquième, que tu rendes la dignité de cardinal à messire Jacobo et messire Piero de la Colonna; que tu les remettes en leur état, et qu'avec eux tu fasses cardinaux certains miens amis. Pour *la sixième grâce et promesse,* je me réserve d'en parler en temps et lieu, car *c'est chose grande et secrète.* »

L'archevêque promit tout sur le CORPUS DOMINI, et de plus, il donna pour ôtages ses frères et deux de ses neveux. Le roi, de son côté, promit et jura qu'il le ferait élire pape.

Bertrand de Gott fut donc élu pape, et, pendant quelque temps, le roi le laissa jouir paisiblement de sa nouvelle dignité. Mais une circonstance imprévue vint tout à coup précipiter les événements.

Jusque-là, le peuple avait supporté patiemment, du moins en apparence, les exactions des agents du fisc, et les successives altérations des monnaies. Philippe le Bel et Nogaret espéraient que le peuple s'endormirait, et n'oserait jamais exalter son mécontentement jusqu'à la révolte.

Ils ne prirent bientôt plus de ménagement, et promulguèrent une nouvelle ordonnance par laquelle ils déclaraient que la monnaie qu'on allait battre aurait seule cours dans tout le royaume au même titre qu'elle avait eu sous saint Louis, et que celle qui avait été frappée auparavant ne serait plus reçue que pour le tiers de sa valeur nominale.

C'était une sorte de coup d'état, une véritable banqueroute qui devait frapper à la fois sur tous les habitants du territoire.

Chacun comprit alors qu'il était menacé, et la nécessité d'une résistance énergique fut aussitôt proclamée par tous.

La populace, qui n'était guere intéressée dans la question, la populace que les écus révoltés surent toujours mettre en mouvement, se porta en masse vers la demeure de Philippe le Bel, qui

fut obligé, pour échapper à sa fureur, de se réfugier dans le palais du Temple.

Les Templiers le défendirent avec un courage au-dessus de tout éloge, et pour le soustraire même à un coup de main, que tout concourait à rendre imminent, ils n'hésitèrent pas à le cacher dans la chambre secrète où étaient enfouies les immenses richesses de l'ordre.

Ce ne fut qu'un instant, mais cet instant suffit.

Le roi devint amoureux fou de la cassette des bons chevaliers.

Quand la colère du peuple se fut apaisée, et que Philippe le Bel sortit du Temple, les Templiers étaient jugés et condamnés!

Philippe le Bel ne pouvait pas, en effet, se faire plus longtemps illusion sur l'impression que produisaient l'altération continuelle des monnaies, et les moyens impolitiques qu'il employait pour venir en aide à son trésor épuisé. Il était temps de laisser respirer le peuple, et de regagner peu à peu sa faveur.

Philippe le Bel y songea sérieusement, et c'est alors qu'il crut que le moment était venu de réclamer de Bertrand de Gott, devenu Clément V, *cette grande et secrète chose*, qui tourmentait si fort l'esprit du pape gascon.

Il n'hésita pas longtemps, Dieu merci, car tous ces porte-plumes qu'il avait autour de lui, noirs et impurs démons de l'intrigue, passaient leur vie à endormir sa conscience.

CHAPITRE IV.

Suite des Templiers. — Georges de Nevers. — La mort d'une mère. — La rue des Juifs à Jérusalem. — Incident romanesque mais très-ordinaire. — Prosopopée bourguignonne. — Déhlie. — Ce que devint la duègne. — Description de l'église du Saint-Sépulcre. — Le bon valet Bourguignon, appelé ainsi parce qu'il était de la Bourgogne. — Caractère surprenant des habitants de Clamecy. — Le bazar. — La mosquée de la Roche. — Une aventure dans la mosquée. — Jacques de Molay. — L'entrevue. — Chanson bourguignonne. — Biographie d'Ursule, tante de Bourguignon.

Vers le commencement du mois de juillet de l'année 1305, un jeune cavalier, d'une trentaine d'années environ, venait d'entrer à Jérusalem par la porte du *Bien Aimé*, *Bab-el-Kzabil*, et se dirigeait, seul et pensif, vers la partie de la ville où se trouve situé le Temple.

La nuit était venue depuis quelques heures, et déjà la lune, qui se levait à l'horizon, jetait ses rayons obliques dans les rues désertes.

Ce cavalier portait le costume distinctif des chevaliers du Temple, c'est-à-dire, le manteau blanc et la croix rouge; il arrivait vraisemblablement de Bethléem et pressait le pas, car il était en retard.

Georges de Nevers était, ainsi que nous l'avons dit, un homme qui pouvait avoir alors une trentaine d'années environ; il était grand, bien pris dans sa taille, portait la barbe longue, épaisse et noire, et les cheveux coupés ras sur le front. Une grande élégance se manifestait dans toute sa personne, et l'on pouvait remarquer dans sa physionomie plus de noblesse distinguée que l'on n'en rencontre d'habitude dans les hommes adonnés au métier de la guerre.

Il y avait deux ans à peine que Georges était à Jérusalem, et qu'il avait demandé à être admis au nombre des membres de l'ordre.

Cette résolution, qu'il avait prise, tenait à des causes particulières que nous devons relater ici pour que le lecteur comprenne bien ce qui va suivre.

Georges de Nevers était né en Bourgogne, et avait fait ses premières armes en France, avec les membres les plus illustres de la famille des sires de Longvic et de Raon.

Il était fils unique, et n'avait qu'un seul amour dans le cœur; celui d'une mère qui, restée veuve fort jeune, avait reporté sur la tête de son enfant tout ce qu'il y avait en elle de sainte affection et de pur dévouement.

Georges aimait sa mère, comme on aime Dieu; c'était pour lui l'univers entier; sa seule ambition était le sourire et le baiser de sa mère.

Pendant longtemps l'existence du jeune soldat ne fut troublée par aucun souci; et quand, au retour d'une campagne longue et périlleuse, il se retrouvait au château de ses pères, assis près de sa mère, lui racontant ses exploits et ceux de ses compagnons d'armes, il semblait défier le malheur.

Un jour, cependant, au milieu de ce calme heureux, qu'un incident trancha tout à coup, Georges revenait d'accompagner le roi de France avec toute sa noblesse; il l'avait laissé rentrant glorieux dans Paris, et s'était hâté de regagner le toit maternel.

Un secret pressentiment était dans son cœur; il avançait lentement; malgré lui, il sentait une terreur indicible l'envahir; il eût voulu allonger ce voyage, et cependant son cœur battait à se rompre chaque fois qu'il songeait à la joie du retour.

Quand il vit poindre à l'horizon les tourelles gothiques de son manoir, il n'y tint plus, il enfonça résolument ses éperons dans les flancs de son cheval, et, en moins de quelques minutes, il arriva au but.

Mais la porte était fermée, un silence solennel régnait à l'intérieur, nulle sentinelle ne veillait au haut des tourelles, Georges eut froid dans tous les membres. — Que s'était-il passé? pourquoi sa mère ne venait-elle pas à sa rencontre? que voulaient dire ce silence et ce peu d'empressement?

Georges frappa à la porte — et ce fut un visage étranger qui se présenta.

Quand il eut dit son nom, l'introducteur jeta un cri, et l'introduisit sans mot dire, dans les appartements dont le jeune chevalier connaissait bien les détours, mais qu'il n'osait maintenant franchir d'un pas empressé, comme naguère!

Enfin il arriva à une dernière chambre, celle de sa mère, et là il s'arrêta sur le seuil, et posa la main sur l'épaule de son introducteur.

— Or ça, lui dit-il, que se passe-t-il donc, et pourquoi les salles que nous venons de traverser sont-elles désertes.., où sont les serviteurs du château; où est ma mère?

L'homme baissa les yeux, mais n'eut pas la force de répondre.

— Parle! parle! fit Georges avec impatience.

— Madame la comtesse, dit-il enfin en balbutiant.

— Eh bien!

— Venez, monsieur le comte, venez recevoir son dernier soupir.

Georges repoussa rudement l'étranger, à cette nouvelle si inattendue, et levant les mains au ciel, avec un désespoir violent, il se pré-

cipita dans la chambre où sa mère l'attendait, en effet, pour lui dire un éternel adieu, et le bénir.

Pour Georges, cette séparation fut accablante; il n'avait connu, il n'avait aimé que sa mère au monde; sa mère une fois morte, il n'y avait plus rien, et ce fut avec joie d'abord, qu'il songea au suicide.

Toutefois, il avait reçu de bonne heure les enseignements de la religion, et au moment d'attenter à ses jours, il s'arrêta.

La vie lui était à charge, il voulait se débarrasser de ce fardeau; mais il pensa que puisqu'il était décidé à mourir, il fallait aumoins que sa mort pût être utile à quelque chose, et comme les occasions de dangers étaient rares; comme d'ailleurs, à cette époque, tous les regards se tournaient avidement, et avec une sorte de respect religieux vers l'Asie, il partit pour Jérusalem.

Il avait trouvé le moyen de se faire tuer comme un chrétien.

Grâce aux soins de Longvic et de Raon, il fut particulièrement recommandé à Jacques de Molai, alors grand maître des Templiers, et en peu de temps, il conquit la faveur de son chef, tant à cause de son caractère franc et dévoué, que de la valeur qu'il déploya dans les premiers combats auxquels il prit part.

Toutefois, malgré l'ardeur imprudente qu'il ne cessa de montrer dans toutes les occasions, il ne put trouver la mort qu'il cherchait, et qu'il appelait de tous ses vœux, et nous le retrouvons après deux années de luttes, de combats, de batailles, traversant, sain et sauf, les rues de Jérusalem, et se rendant au Temple, que les chevaliers de son ordre s'étaient imposé pour mission de garder.

Georges était plus triste encore ce soir-là, que d'habitude; il y avait trois ans, jour pour jour, que sa mère était morte, et jamais ce souvenir ne s'était montré plus douloureux à son esprit.

Il hâtait le pas, car il voulait passer toute cette nuit en prières, et il lui semblait que chaque moment qu'il perdait lui serait compté dans le ciel.

Tout à coup, et comme il allait tourner l'angle de la rue des Juifs *Harat-el-Youd*, des cris perçants arrivèrent jusqu'à lui, et le firent tressaillir.

Il écouta.

On entendait à quelques centaines de pas, le bruit très-distinct de coups d'épée, auquel venaient se mêler, et donner un caractère sinistre, les cris de deux femmes qui appelaient au secours.

Georges n'écouta que son courage, il tira résolument son épée du fourreau, et se dirigea en courant, vers l'endroit d'où partaient les cris.

Quand il déboucha dans la rue voisine, il aperçut, en effet, deux femmes pressées contre le mur, attaquées par cinq malheureux, et défendues, mais faiblement par deux vieux serviteurs, qui à chaque instant, rompaient de quelques pas !

Georges n'hésita pas un moment, et bien que les deux femmes portassent le costume d'une nation abhorrée, il vola à leur défense.

Les cinq musulmans parurent hésiter quelques secondes, en voyant ce renfort arriver à leurs adversaires, mais ils ne voulurent pas abandonner ainsi la partie, sans tenter encore de la gagner, et ils recommencèrent bientôt l'attaque avec plus d'acharnement.

Georges était de taille à combattre cinq adversaires, et il le leur fit bien voir.

En moins de quelques minutes, trois de ses adversaires blessés, ou tués, mordaient les dalles, et les deux autres prenaient la fuite.

Cependant Georges avait vaincu sans savoir encore pour qui il avait ainsi exposé ses jours ; quand le combat fut donc fini, et que les coquins à turban eurent pris la fuite, ou furent étendus à ses pieds, il se tourna vers les deux femmes muettes d'admiration et de reconnaissance, et leur montrant les cadavres de leurs agresseurs :

— Dames leur dit-il, en s'inclinant respectueusement, vous voici

maintenant délivrées de vos ennemis, j'espère que vous pourrez reprendre sans crainte le chemin de votre demeure.

Et en parlant ainsi, il remit tranquillement son épée au fourreau; mais l'une des deux femmes se jeta à ses genoux, et lui embrassa les mains.

— Monseigneur, monseigneur, lui dit l'une d'elles qui avait une soixantaine d'années, ne laissez pas votre ouvrage imparfait, notre demeure est encore à quelque distance d'ici; daignez nous accompagner jusque-là...

Georges fit une grimace.

Bien qu'il n'y eût eu de sa part aucune arrière-pensée au moment où il s'était précipité sur le lieu du combat, cependant, à son insu, il s'était fait des deux femmes qu'il venait sauver une image gracieuse et jolie.

Ainsi sont bâtis les jeunes gentilshommes de Bourgogne. Dijon et Mâcon, villes aussi galantes que militaires, vous produisites toujours le vin bourgeois, la moutarde gaillarde et les hommes sanguins!

Châlons, Châtillon, Auxerre et Sémur, vous n'êtes pas moins agréables que Mâcon, pas moins aimables que Dijon. Mais Beaune! qui chantera Beaune?... Et Nevers, suzerain de Clamecy où tant de Dupin naquirent!

Ce livre historique n'eût pas été complet, si nous n'avions adressé aux différentes cités de la Bourgogne cette courte allocution, qui part du fond de notre cœur.

La voix de la vieille inspira un léger dépit à Georges, et ce fut d'un ton indifférent qu'il répondit :

— Pardon! madame, en dégageant ses mains de l'étreinte de la vieille, — mais j'appartiens à un ordre dont les prescriptions doivent être rigoureusement exécutées, et je ne puis y manquer, même pour le plus légitime motif. D'ailleurs, j'espère, je le répète, que vos

ennemis s'abstiendront de revenir à la charge dans la crainte d'une nouvelle correction.

En disant ces mots, Georges acheva de mettre son épée au fourreau, et parut se disposer à s'éloigner.

Mais au moment où il allait disparaître, la seconde femme se précipita sur ses pas :

— Oh! monseigneur, dit-elle d'une voix suppliante, et en pressant ses mains dans les siennes, ne soyez pas généreux à demi; les hommes qui nous en veulent sont capables de tout; ils nous attaqueront encore, et nous périrons, monseigneur, ou nous serons déshonorées.

Georges s'arrêta à ces paroles, et son cœur se troubla.

Cette voix était si jeune, si fraîche; elle avait un éclat si sonore et si sympathique, que ses regards se portèrent avec un vif intérêt sur la personne qui venait de l'arrêter.

Saint-Dieu! les vrais chevaliers défendaient les vieilles femmes comme les jeunes, et ce Georges, s'il ne se conduit pas mieux à l'avenir, passera auprès de nous pour un hypocrite pleurnicheur! — Nous verrons bien!

Cependant l'inconnue était voilée, et il était impossible à Georges, de distinguer ses traits. Il fit quelques pas sans mot dire, et l'accompagna jusqu'au détour de la rue.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, dit-il alors, d'une voix où perçait un certain accent de tristesse, —je vous accompagnerai jusqu'à l'endroit que vous me désignerez, et je serai trop heureux, si ma présence peut vous être encore utile.

— Eh bien partons, dit la jeune fille en se mettant en route; et merci, monseigneur!

La jeune fille donna le bras à la duègne; Georges marcha à sa droite, les serviteurs suivirent derrière.

Pendant les premiers instants, aucune parole ne fut échangée, et

il était évident que la jeune fille pressait le pas, pour abréger la durée du voyage. Toutefois, comme la demeure vers laquelle elle se dirigeait, était encore fort éloignée, elle se tourna bientôt vers son cavalier, et le regarda à travers son voile.

— Je suis confuse, monseigneur, lui dit-elle alors, — d'abuser ainsi de votre générosité ; mais vous appartenez à une nation qui ne recule jamais devant un danger à courir, et je n'avais pas trop espéré de votre courage, puisque vous avez consenti à m'accompagner pour me protéger.

— J'accomplis un devoir, répondit Georges, et dussé-je périr en vous défendant, aucune considération ne pourrait m'arrêter maintenant.

— Tout à l'heure, dit la jeune fille, — vous hésitiez cependant...

— Tout à l'heure, c'est vrai.

— Et pourquoi avez-vous changé si subitement de résolution?

— C'est que tout à l'heure, je ne vous avais pas entendue encore...

Il y eut un silence : si la jeune fille faisait des questions un peu naïves, Georges y répondait assez bourguignonnement. — Il était ému ; son cœur battait avec force.

— Au surplus, reprit bientôt après la jeune fille, les scrupules que vous manifestiez il y a quelques instants, seront faciles à lever ; mon père est puissant à Jérusalem, et je ne doute pas qu'il ne s'empresse demain d'aller trouver le grand maître de votre ordre, et ne lui explique le motif du retard que vous aurez éprouvé.

Georges ne répondit pas tout d'abord : depuis un instant, une idée lui était venue qui le préoccupait.

— Pardon, dit-il enfin, à la jeune fille, — pardon, madame, si mes questions vous semblent indiscrètes, mais vous avez dit que votre père était puissant à Jérusalem, je désirerais savoir si vous ne connaissez pas les hommes qui vous ont attaquée ce soir.

— Pourquoi cela?

— C'est que si vous les connaissiez, il serait facile de les punir.

— Ces hommes ne méritent que le mépris.

— Mais ils recommenceront!...

— Je ne le pense pas..

— Cependant vos craintes de tout à l'heure...

— J'ai une raison toute simple pour ne plus craindre.

— Laquelle?

— Je pars demain.

— Vous partez!... fit Georges avec un cri, et en portant les mains à son cœur.

— Oh! mais pour peu de temps, répondit la jeune fille, d'une voix enjouée, et j'espère que d'ici là, les hommes qui m'attaquent n'auront plus les mêmes motifs de me haïr.

— C'est une énigme, alors.

— Peut-être.

— Et vous ne voulez pas l'expliquer?

— Une autre fois.

— Je vous reverrai donc!

La jeune fille s'arrêta sur ces mots, et indiqua une maison de somptueuse apparence, vers le seuil de laquelle elle marcha.

— Voici la demeure de mon père, monseigneur, lui dit elle, d'une voix qui parut devenir tout à coup grave; — demain je pars, je ne pourrai donc vous présenter à mon père, comme mon libérateur, mais à mon retour, j'espère bien que le chevalier Georges de Nevers nous fera l'honneur de venir nous visiter.

Georges demeura interdit d'entendre son nom, il marcha rapidement vers la jeune fille, et saisit sa main au moment où elle se disposait déjà à franchir le seuil de la porte.

— Madame, lui dit il, tout ce qui m'arrive aujourd'hui me semble un rêve, et je ne sais à quelle résolution m'arrêter; vous allez partir, dites-vous, eh bien, si je vous ai rendu un service cette nuit, si vous

êtes disposée à avoir pour moi quelque bonté et quelque reconnaissance, par grâce, madame, ne partez pas sans me laisser au moins votre nom.

— On m'appelle Dehlie, répondit la jeune fille.

— Que je voie une fois, une fois seulement votre gracieux visage, dont le souvenir ne me quittera plus.

La jeune fille ne répondit pas, mais elle souleva lentement le voile épais qui tombait de son front, jusque sur ses pieds, et ayant laissé voir une seconde la plus charmante figure qui se fût encore présentée aux regards de Georges, elle s'enfuit précipitamment, le laissant ébloui, fasciné, le cœur frémissant d'une ivresse inconnue.

Je pense bien que la duègne s'enfuit aussi. Georges n'a point consigné ce détail dans ses *confessions*.

Cependant, la nuit était fort avancée; Georges se trouvait encore très-éloigné du Temple; il se hâta de rejoindre l'église du Saint-Sépulcre, qu'il atteignit enfin comme l'aube blanchissait à l'horizon.

II.

L'église du Saint-Sépulcre, dit Deshayes [1], comprend le mont Calvaire, et plusieurs autres lieux saints. Ce fut sainte Hélène qui en fit bâtir une partie pour couvrir le saint Sépulcre; mais les princes chrétiens qui y vinrent après, la firent augmenter, pour y comprendre le mont Calvaire qui n'est qu'à cinquante pas du saint Sépulcre.

Anciennement, le mont Calvaire était hors de la ville; c'était le lieu où l'on exécutait les criminels condamnés à mort; et, afin que tout le peuple pût y assister, il y avait une grande place entre le mont et les murailles de la ville. Le reste du mont était environné de jardins,

[1] Envoyé par Louis XIII en Palestine, (1621). Ces lieux ont été le berceau de l'ordre dont nous parlons. Nous avons pensé qu'il n'était pas hors de propos d'en donner une description détaillée.

dont l'un appartenait à Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus-Christ, où il avait fait faire un sépulcre pour lui, dans lequel fut mis le corps de notre Seigneur.

La coutume parmi les Juifs n'était pas d'enterrer les corps comme nous faisons en chrétienté. Chacun, selon ses moyens, faisait pratiquer dans quelque roche une forme de petit cabinet, où l'on mettait le corps que l'on étendait sur une table du rocher même ; et puis, on refermait celui-ci avec une pierre que l'on mettait devant la porte qui n'avait d'ordinaire que quatre pieds de haut.

L'église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière ; car l'on s'est assujetti aux lieux que l'on voulait enfermer dedans.

Elle est à peu près faite en croix, ayant six vingts pas de long, sans compter la descente de l'Invention de la sainte Croix, et soixante et dix de large.

Il y a trois dômes ; celui qui couvre le saint Sépulcre sert de nef à l'église.

Ce dôme a trente pas de diamètre, et est ouvert par haut, comme la rotonde de Rome.

Il est vrai qu'il n'y a point de voûte, la couverture en est soutenue seulement par de grands chevrons de cèdre, qui ont été apportés du mont Liban.

En entrant dans l'église, on rencontre la pierre de l'*onction*, sur laquelle le corps de notre Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès, avant que d'être mis dans le sépulcre. Quelques-uns disent qu'elle est du rocher même du mont Calvaire, et les autres tiennent qu'elle fut apportée dans ce lieu par Joseph et Nicodème, disciples secrets de Jésus-Christ, qui lui rendirent ce pieux office, et qu'elle tire sur le vert.

Quoi qu'il en soit, à cause de l'indiscrétion de quelques pèlerins qui la rompaient, l'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc,

et de l'entourer d'un petit balustre de fer de peur que l'on ne marche dessus.

Le saint Sépulcre est à trente pas de cette pierre, justement au milieu du grand dôme : c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive, à la pointe du ciseau. Le dedans du sépulcre est presque carré. Il y a une table solide de la même pierre qui fut laissée en creusant le reste.

Ce fut sur cette table que le corps de notre Seigneur fut mis, ayant la tête vers l'occident et les pieds à l'orient; mais à cause de la superstitieuse dévotion des Orientaux, qui croient qu'ayant laissé leurs cheveux sur cette pierre Dieu ne les abandonnerait jamais, et aussi parce que les pèlerins en rompaient des morceaux, l'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, sur lequel on célèbre aujourd'hui la messe ; il y a continuellement quarante-quatre lampes qui brûlent dans ce saint lieu, et afin d'en faire exhaler la fumée, l'on a fait trois trous à la voûte.

Le dehors du sépulcre est aussi revêtu de tables de marbre et de plusieurs colonnes, avec un dôme au-dessus.

A l'entrée du sépulcre, il y a une pierre d'un pied et demi carré.

C'est sur cette pierre qu'était l'ange, lorsqu'il parla aux Maries ; et tant à cause de ce mystère, que pour ne pas entrer d'abord dans le saint Sépulcre, les premiers chrétiens firent une petite chapelle au-devant, qui est appelée la chapelle de l'Ange.

Celui-ci est, comme on le voit, tout plein de grands souvenirs chrétiens, et l'on comprend sans peine l'exaltation religieuse que ces souvenirs devaient entretenir dans l'esprit des fidèles.

A douze pas du saint Sépulcre, c'est toujours Deshayes qui parle, en tirant vers le septentrion, l'on rencontre une grande pierre de marbre gris, que l'on a mise là pour marquer le lieu où notre Seigneur se fit voir à la Magdeleine en forme de jardinier.

Plus avant est la chapelle de l'Apparition, où l'on tient par tra-

dition que notre Seigneur apparut premièrement à la Vierge, après sa résurrection.

Continuant à faire le tour de l'église, l'on trouve une petite chapelle voûtée, que l'on appelle la Prison de notre Seigneur, parce qu'il fut mis dans ce lieu, en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix. Cette chapelle est à l'opposite du mont de Calvaire, de sorte que ces deux lieux sont comme la croisée de l'église.

Assez proche de là, est une autre chapelle qui est au même lieu où notre Seigneur fut dépouillé par les soldats avant que d'être attaché à la croix, et où ses vêtements furent joués et partagés.

En sortant de cette chapelle, on rencontre à main gauche, un grand escalier, qui perce la muraille de l'église pour descendre dans une espèce de cave qui est creusée dans le roc. Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle, à main gauche, que l'on appelle vulgairement la chapelle de sainte Hélène, à cause qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la croix. L'on descend encore onze marches jusqu'à l'endroit où elle fut trouvée avec les cloux, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu depuis plus de trois cents ans.

Proche du haut de ce degré, en tirant vers le mont du Calvaire, est une chapelle, sous l'autel de laquelle l'on voit une colonne de marbre gris, marqueté de taches noires. Elle est appelée la colonne d'Impropère, parce que l'on y fit asseoir notre Seigneur pour le couronner d'épines.

L'on rencontre, à dix pas de cette chapelle, un petit degré fort étroit, dont les marches sont de bois au commencement et de pierre à la fin. Il y en avait vingt en tout, par lesquelles on va sur le mont Calvaire.

Ce lieu, qui était autrefois si ignominieux, ayant été sanctifié par le sang de notre Seigneur, les premiers chrétiens en eurent un soin particulier; et après avoir ôté toutes les immondices et toute la terre

qui était dessus, ils l'enfermèrent de murailles : de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute qui est enclose dans cette grande église. Elle est revêtue de marbre par dedans, et séparée en deux par une arcade. Ce qui est vers le septentrion est l'endroit où notre Seigneur fut attaché à la croix.

Il y a toujours trente-deux lampes ardentes, et l'on célèbre tous les jours la messe dans ce lieu.

En l'autre partie qui est au midi, fut plantée la sainte croix. On voit encore le trou qui est creusé dans le roc environ un pied et demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons était proche. Celle du bon larron était au septentrion, et l'autre au midi; de manière que la première était à la droite de notre Seigneur qui avait la face tournée vers l'occident, et le dos du côté de Jérusalem qui était à l'orient.

Il y a continuellement cinquante lampes ardentes pour honorer ce lieu.

Enfin, au-dessous de cette chapelle, sont les deux sépultures de Godefroy de Bouillon et Baudouin son frère.

« Où trouver dans l'antiquité, dit M. de Châteaubriand, rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scène de l'Evangile? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divinité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathétique, histoire qui non-seulement fait couler des larmes par sa beauté, mais dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre. Je venais de visiter les monuments de la Grèce, et j'étais encore tout rempli de leur grandeur; mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvais à la vue des lieux saints! »

En rentrant au temple, Georges trouva son valet, Bourguignon, debout et l'attendant.

Ce valet s'appelait Dupont de son nom de famille, mais on ne le connaissait, à Jérusalem, que sous le nom de Bourguignon.

Comme son maître, il était né en Bourgogne, dans le Nivernais, et ce n'était pas précisément l'amour de la religion qui l'avait arraché à son pays natal, mais bien plutôt le dévouement qu'il avait toujours montré pour la famille de Nevers.

Bourguignon était une honnête et placide physionomie, que les passions n'avaient jamais bien profondément ruinée. Il était bon, simple, naïf, quoiqu'il comptât déjà une quarantaine d'années, il avait toujours vécu dans le manoir qu'occupait au pays, la famille de Nevers, et ne désirait rien autre chose, que d'aller y finir ses jours, comme avaient fait son père et son aïeul.

Aussi était-ce avec une grande répugnance qu'il s'était éloigné de la Bourgogne, et s'il n'avait pas cru que son honneur de valet était attaché à l'accomplissement de ce devoir, si le jeune Georges de Nevers ne lui avait point assuré qu'il serait libre de revenir dans quelques années, au pays qu'il abandonnait, le sacrifice qu'on lui imposait lui eût paru au-dessus de ses forces.

Mais le dévouement parla plus haut que toutes ses appréhensions, et quand il vit son jeune maître bien disposé à partir, et faisant déjà ses préparatifs, il n'hésita plus, fit un léger paquet de ses vêtements les plus précieux, endossa la casaque ornée d'une croix que son maître lui donna, enfourcha, tant bien que mal, le bidet que le palefrenier lui présenta, il suivit Georges qui partit au galop.

En ce moment, il l'eût suivi jusqu'au bout du monde.

Bourguignon aimait Georges comme il eût aimé son enfant : dès leur arrivée dans la ville sainte, il l'entoura de la plus tendre affection, et lui témoigna cette amitié dévouée, que Georges accueillit d'ailleurs avec reconnaissance.

Bien qu'il eût été recommandé à Jacques de Molai, et que celui-ci l'entourât d'égards, cependant, dès les premiers jours qu'il passa à

Jérusalem, Georges éprouva une sorte de malaise indicible, un mal qui n'avait point de cause, qui semblait n'avoir aucun remède : le mal du pays!

Autour de lui, toutes les personnes qu'il rencontrait parlaient une langue, et portaient un costume qui lui étaient étrangers. Son cœur se serra en se sentant si éloigné de France, et plus d'une fois, des larmes amères mouillèrent ses yeux, quand il songeait aux horizons aimés, que ne voyaient plus ses yeux.

Heureusement que la figure de Bourguignon se trouvait fréquemment sous son regard — cela le consola et l'habitua à sa nouvelle vie ; il fut moins sombre, moins triste ; puis peu à peu son désespoir se calma, et enfin les souvenirs de France ne le préoccupèrent plus qu'à de longs intervalles.

Pour Bourguignon, l'effet fut moins rapide. Il conserva plus longtemps sa tristesse, s'isola complètement de tout ce qui l'entourait, et s'absorba entièrement dans les soins qu'il rendait à son maître.

Cette nuit donc, Bourguignon avait été bien tourmenté. — C'était la première fois que son maître rentrait si tard ; il craignait qu'il ne lui fût arrivé malheur, et plus de vingt fois, il fut sur le point d'aller à sa recherche.

Mais de quel côté diriger ses pas? Était-il vers l'orient ou vers l'occident? Le jeune de Nevers ne se fâcherait-il pas, s'il ne trouvait point son valet à son retour?

Bourguignon resta.

Mais, il ne quitta pas la fenêtre qui donnait sur la rue, et accoudé, pensif et troublé, il écouta avidement tous les bruits qui arrivaient jusqu'à lui.

Enfin, comme le jour paraissait à l'horizon, les pas de Georges s'appuyèrent sur les marches de l'escalier ; la poitrine de Bourguignon respira plus librement, et quand la porte de la chambre s'ouvrit, et qu'il vit son maître paraître sur le seuil, il oublia toutes ses

appréhensions, toutes ses terreurs, et courut lui serrer les mains.

— Mon maître! mon cher maître? s'écria l'honnête valet, est-ce bien vous que je revois!

Georges dégagea doucement ses mains de l'étreinte du brave homme, et sourit avec bonté.

— C'est moi! Bourguignon, lui répondit-il, et je ne croyais pas te trouver debout.

— Monseigneur est rentré bien tard, fit le valet.

— Je te conterai cela demain, mon ami; pour cette nuit, je t'engage à reposer, et à ne pas tarder plus longtemps à prendre un repos dont tu dois avoir besoin.

Bourguignon ne répondit pas; il était heureux de revoir son maître sain et sauf; il le débarrassa de ses vêtements, l'aida à dénouer le ceinturon qui portait son épée, et ce ne fut que lorsque son maître se fut jeté sur son lit, qu'il se décida à gagner le sien.

Cette nuit ne fut pas la seule, que le pauvre Bourguignon dut passer au milieu des tristes préoccupations, et des craintes.

A partir de ce jour, son maître devint plus sombre qu'il ne l'avait jamais été, même au temps de son désespoir, il évita avec soin toutes les occasions de paraître en public, et au grand étonnement de tous les membres de l'ordre, il ne rechercha plus, avec la même ardeur, les occasions où il pouvait faire briller son courage.

Bourguignon n'y comprenait rien; il se demandait quelle cause secrète pouvait avoir ainsi changé les dispositions de son maître; pourquoi il semblait repousser toute distraction; pourquoi il allait toujours seul, ne demandant pas même, comme naguère, à se faire accompagner par son fidèle serviteur?

Un mois au moins se passa de la sorte, pendant lequel Bourguignon se tortura inutilement l'esprit, pour trouver l'explication de cette énigme.

Comme après tout, son maître ne paraissait pas s'en porter plus

mal; comme son attitude quelque triste et préoccupée qu'elle fût, n'attestait pas cependant un état dangereux, Bourguignon finit par en prendre son parti, et chercha lui même à se distraire de l'inquiétude que ce changement lui avait inspirée.

Les choses en étaient là, et Bourguignon commençait à s'habituer à cette situation nouvelle, quand arriva l'événement que nous allons raconter.

Un soir, Georges de Nevers sortait du temple par la porte qui est près de la *pierre de l'onction;* il était suivi de son valet à quelque distance, quand au sortir du portail, il fut accosté par une vieille femme qui portait le costume du pays.

La vieille parut le considérer un moment avec attention, puis quand elle fut satisfaite de son examen rapide, elle étendit le bras, et saisit la main du jeune chevalier.

Bourguignon s'était approché de son maître, et regardait ce qui allait se passer.

— Pardon, Messire, dit la vieille femme, de vous arrêter ainsi au moment où vous venez de faire vos dévotions; mais la commission dont on m'a chargée est très-importante, et je tenais à vous entretenir ce soir.

— Qu'y a-t-il? demanda Georges en regardant la vieille femme sans attention.

— Je viens de la part d'une jeune personne qui vous porte beaucoup d'intérêt.

— Je ne connais aucune jeune personne, répondit Nevers.

— Si fait.

— Dites son nom.

— Vous l'avez sauvée une nuit des mains de cinq agresseurs, reprit à voix plus basse la duègne.

— Dehlie! s'écrie Nevers.

— Dehlie, Messire; la jeune dame est de retour à Jérusalem depuis hier au soir, et c'est elle qui m'envoie vers vous.

— Parlez! parlez! dit le chevalier avec un frémissement joyeux; qu'y a-t-il? que me veut-elle?

— Elle désire vous voir.

— Quand cela?

— Demain.

— Et en quel endroit?

— A la mosquée de la Roche!... C'est demain vendredi, vous pourrez y pénétrer sans difficulté, pourvu que vous consentiez à vous revêtir du costume musulman, et une fois introduit, il vous sera facile de trouver ma jeune maîtresse qui vous attendra près de la septième colonne de gauche!...

Ayant ainsi parlé, la vieille duègne salua le chevalier et s'éloigna en lui disant : A demain!

Georges demeura interdit, ne sachant s'il était bien éveillé.

Se revêtir d'un costume musulman, pénétrer dans la mosquée de la Roche, parler d'amour à une jeune fille qui appartenait à une religion qu'il avait juré de combattre, c'était violer son serment, c'était se rendre coupable d'un crime, et malgré tout l'amour qu'il nourrissait pour la jeune fille, il ne savait quel parti prendre.

Quand sa passion le poussait en avant, un seul mot l'arrêtait, car sa conscience disait : SACRILÉGE!

Il reprit tout indécis le chemin de l'habitation commune.

Toutefois, chemin faisant, il se rapprocha de Bourguignon, et comme l'honnête valet était doué de beaucoup de bon sens, et que Georges avait eu souvent à se louer d'avoir suivi ses conseils, il crut devoir le consulter.

Il lui raconta donc ce qui lui arrivait, la proposition qui venait de lui être faite, et lui demanda ce qu'il ferait s'il se trouvait à sa place.

La réponse de Bourguignon ne se fit pas longtemps attendre.

— La proposition que l'on a faite à mon cher maître, dit-il avec un grimace d'épouvante, est certainement l'œuvre de Satan; on veut le perdre, et c'est le diable en personne qui se cache sous les traits séduisants de la jeune Deblic. Que mon cher maître se défie; il y a à Jérusalem plus d'une fille perdue, et que l'on a fait servir d'appât au désir effréné des croisés. C'est un piége que l'on vous tend, gardez-vous bien d'y tomber.

— Ainsi tu n'irais pas, fit Georges.

— Je mourrais plutôt que d'y mettre les pieds!

— C'est bien; j'y réfléchirai.

Le jeune chevalier réfléchit en effet, et le lendemain matin, dès les premières heures du jour, il fit lever son valet, et se dirigea avec lui vers le bazar le plus prochain.

Il avait pris un costume de pèlerin pour ne pas être reconnu, et une fois arrivé chez le fripier il choisit deux costumes de musulman, en revêtit un et fit endosser l'autre à Bourguignon.

Telle est la nature aventureuse et poétique des habitants de Clamecy. — Car, nous vous en avions fait un mystère : ce Nevers était de Clamecy même!

Ce ne fut qu'après bien des difficultés que Bourguignon consentit à s'exécuter. Il fit des remontrances à son maître, lui dit qu'il perdait son âme et la sienne à lui Bourguignon (de Bourgogne), et que Dieu le punirait d'avoir oublié ce qu'il devait au nom chrétien qu'il portait, et aux obligations que lui imposait l'ordre dont il était membre.

Nous ne saurions trop louer la raison de ce digne serviteur, mais vous n'ignorez pas que la tête des Claméciens est un volcan.

Il y a des personnes qui disent Clameçons et même Clameçoires au lieu de Clameciens : sur quelles autorités se fondent-elles? nous cherchons en vain à le deviner.

Un volcan, disions-nous, et le mot est bien froid. Les Claméciens,

Clameçons ou Clameçoires ont de la lave en ébullition sous le sinciput, au lieu du peu de cervelle qui leste le front des autres Français.

Toutes les remontrances du pauvre Bourguignon furent inutiles; Georges aimait Dehlie, avec cette passion oublieuse d'un Clamécite qui aime pour la première fois. Il voulait la revoir, lui parler, il voulait surtout lui dire combien il avait souffert depuis qu'il ne l'avait vue, et lui demander si elle ne voudrait pas partager cette passion qui brûlait son cœur!

La mosquée de la Roche était située à quelque distance du bazar dans lequel Bourguignon et son maître venaient d'entrer, ils hâtèrent le pas, car ils s'aperçurent que l'heure était déjà passée où les Musulmans ont l'habitude de se rendre à la prière.

Cette mosquée de la Roche est fort célèbre à Jérusalem, nous devons en dire quelques mots, ou du moins citer ce qu'en raconte le Père Royer, qui eut le privilége d'y pénétrer.

« Si un chrétien y entrait (dans le parvis du Temple), dit-il, quelques prières qu'il fît en ce lieu, disent les Turcs, Dieu ne manquerait pas de l'exaucer, quand même ce serait de mettre Jérusalem entre les mains des chrétiens. C'est pourquoi, outre la défense qui est faite aux chrétiens non-seulement d'entrer dans le Temple, mais même dans le parvis, sous peine d'être brûlés vifs, ou de se faire turcs, ils y font une soigneuse garde.

« Pour entrer dans le Temple il y a quatre portes, situées à l'orient, occident, septentrion et midi; chacune ayant son portail bien élabouré de moulures, et six colonnes avec leurs pieds d'estail et chapiteaux, le tout de marbre et de porphyre. Le dedans est tout de marbre de diverses couleurs, dont la plus grande partie, tant des colonnes que du marbre et le plomb, a été prise par les Turcs, tant en l'église de Bethléem qu'en celle du Saint-Sépulcre, et autres qu'ils

« Dans le Temple il y a trente-deux colonnes de marbre gris en deux rangs, dont seize grandes soutiennent la première voûte, et les autres le dôme, chacune était posée sur son pied-d'estail et leurs chapiteaux.

« Tout autour des colonnes, il y a de très-beaux ouvrages de fer doré et de cuivre, faits en forme de chandeliers, sur lesquels il y a sept mille lampes posées, lesquelles brûlent depuis le jeudi au soleil couché jusqu'au vendredi matin, et tous les ans un mois durant, à savoir, au temps de leur *Ramazan,* qui est leur carême.

« Dans le milieu du Temple, il y a une petite tour de marbre où l'on monte en dehors par dix-huit degrés.

« C'est où se met le cadi tous les vendredis, depuis midi jusqu'à deux heures que durent leurs cérémonies, tant la prière que les expositions qu'il fait sur les principaux points de l'Alcoran.

« Outre les trente-deux colonnes qui soutiennent la voûte de ce dôme, il y en a deux autres moindres, assez proches de la porte de l'occident, que l'on montre aux pèlerins étrangers, auxquels ils font accroire que lorsqu'ils passent librement entre ces colonnes ils sont prédestinés pour le paradis de Mahomet, et disent que si un chrétien passait entre ces colonnes, elles se serreraient et l'écraseraient.

« *J'en sais bien pourtant à qui cet accident n'est pas arrivé quoiqu'ils fussent bons chrétiens.* »

« A trois pas de ces deux colonnes, il y a une pierre dans le pavé qui semble de marbre noir, de deux pieds et demi en carré, élevée un peu plus que le pavé.

« En cette pierre, il y a vingt-trois trous où il semble qu'autrefois il y ait eu des clous, comme de fait il en reste encore deux ; savoir à quoi ils servaient, je ne le sais pas ; même les Mahométans l'ignorent, quoiqu'ils croient que c'était sur cette pierre que les prophètes mettaient les pieds lorsqu'ils descendaient de cheval pour entrer au Temple, et que ce fut sur cette pierre que descendit Mahomet lors-

qu'il arriva de l'Arabie heureuse, quand il fit le voyage du paradis pour traiter d'affaires avec Dieu. »

Cette mosquée est d'ailleurs, dit-on, un des morceaux les plus remarquables de l'architecture arabe, et s'ils n'y laissent pas pénétrer facilement, les Mahométans en parlent du moins avec une admiration qui touche de près à l'enthousiasme.

Georges et Bourguignon s'introduisirent dans ce lieu consacré, au moment même où la prière allait commencer. Suivant les indications qui lui avaient été données la veille, il fit le compte des colonnes du Temple, et quand son regard eut rencontré la septième, il se dirigea de ce côté.

Bourguignon le suivait, comme son ombre, ouvrant ses oreilles et ses yeux, pour écouter et pour voir!...

Le spectacle qu'il avait en face de lui l'étonnait encore plus qu'il ne l'éblouissait, et l'honnête valet se demandait naïvement pourquoi, puisque le soleil s'élançait radieux de l'horizon, dispensant à tous son éclatante lumière, on avait jugé à propos, d'allumer ces sept mille lampes qui n'éclairaient rien du tout!

Toutefois, malgré l'admiration que ce spectacle éveillait en lui, il ne pouvait parvenir à calmer tout à fait les inquiétudes qu'il éprouvait.

Pour rien au monde, Bourguignon n'eût voulu se faire turc, comme dit le père Roger, mais il eût consenti, de moins bonne grâce encore, à être brûlé vif. Il s'imaginait que tous les regards étaient fixés sur lui, que tout le monde l'avait reconnu, qu'il allait être pris après la prière, et il s'attendait à un dénoûment des plus pénibles!

Si son maître ne l'avait pas précédé, il ne serait pas resté deux secondes dans cette enceinte maudite.

Cependant Georges de Nevers s'était approché de la septième colonne, et son regard chercha un moment dans la foule, une femme qui lui rappelât la jeune fille qu'il avait sauvée, mais il n'avait vu

Dehlie que la nuit ; la reconnaître parmi cette foule de femmes voilées était impossible ; il s'appuya donc contre une des colonnes, et le regard fixé à terre, il attendit que la prière fût finie, et que les musulmans se fussent retirés.

Une demi-heure se passa ainsi.

Enfin, un mouvement se manifesta dans toute l'assemblée ; hommes et femmes se levèrent, et chacun se dirigea lentement vers les quatre issues.

Georges et Bourguignon ne bougèrent pas, et ce ne fut que lorsque le premier s'aperçut que la mosquée était déserte, et qu'il ne restait plus que deux femmes agenouillées près de la septième colonne, qu'il se décida à quitter son poste d'observation.

Mais au moment où il allait se diriger vers la jeune fille qui l'attendait, il se sentit arrêter énergiquement par le bras.

III.

Celui qui venait de l'arrêter était un musulman : comme Georges, il avait trente ans à peine, et portait un riche et opulent costume.

Quand le jeune chevalier se fut retourné, et qu'il l'eût aperçu, il lui jeta un regard de colère, et releva fièrement le front.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il vivement et avec hauteur, et que me voulez-vous ?

— Malgré le costume sous lequel vous vous cachez, répondit son interlocuteur, à voix basse, je vous ai reconnu, vous êtes un chevalier du Temple, et vous vous appelez Georges de Nevers.

— Vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas ; je vous ai vu hier, escorté par un serviteur de Dehlie, je vous ai suivi ce matin, depuis le Temple jusqu'à

la mosquée, je ne me trompe pas, et vous êtes bien l'homme que je cherche.

— Quand cela serait, objecta Georges, en fronçant le sourcil, où voulez-vous en venir!

— A vous dire, sire chevalier, que comme vous, j'aime Dehlie, et que je ne veux point permettre à un autre que moi de l'aimer.

Georges haussa les épaules avec dédain, et sourit.

— La jeune fille dont vous parlez, répondit-il d'une voix ferme, a été attaquée il y a un mois environ par cinq agresseurs, et je n'ai pas craint de mettre mon épée à son service; c'est vous dire le cas que je peux faire de vos menaces, et l'intention que j'ai formée de ne pas m'en inquiéter davantage.

En parlant ainsi, Georges allait passer outre, mais son interlocuteur le retint encore.

— Si vous faites un pas, sire chevalier, lui dit-il, je vous fais connaître aux gardiens de la mosquée, et avant qu'il soit une heure, le grand maître de votre ordre saura votre conduite!...

Cette menace était faite d'un ton si résolu, que Georges s'arrêta.

Passer outre, c'était se compromettre et compromettre la jeune fille qui l'attendait; c'était occasionner un scandale sans exemple dans l'histoire de l'ordre auquel il appartenait; c'était, sans profit, pour personne, s'exposer lui-même à un danger réel :

Il réfléchit.

D'ailleurs la figure effrayée de Bourguignon était là devant lui; les deux femmes dont cette altercation avait attiré l'attention, venaient de se rapprocher, et semblaient par leur attitude, le supplier de céder...

Il fit à l'inconnu un signe d'assentissement, puis, saisissant son bras avec force :

— Soit! lui dit-il, je vais partir; non parce que vos menaces m'effraient mais pour ne point compromettre l'ordre dont je suis

membre, pour ne pas surtout effrayer les personnes qui nous écoutent. Mais s'il y a dans votre cœur un dernier reste de courage, si vous n'êtes point un de ces lâches, qui ne savent insulter et outrager que les femmes, ce soir, je vous attendrai derrière la petite porte du Temple.

— Cette rencontre, répondit son interlocuteur, j'allais vous la proposer.

— A ce soir donc!

— A ce soir!

Les deux hommes se séparèrent sur ces mots, et Georges et Bourguignon s'éloignèrent lentement de la mosquée.

L'aventure n'avait pas réussi.

Bourguignon cependant, ne se possédait pas de joie d'avoir échappé au danger qui les avait menaçés; il jurait que jamais il ne remettrait les pieds dans cette demeure du diable; que son maître s'était conduit en homme véritablement prudent; et que si quelque chose pouvait lui faire pardonner d'avoir pénétré dans cette mosquée, c'était assurément la manière dont il en était sorti.

Georges était loin de partager l'allégresse de son valet; il n'avait point vu Dehlie; il n'avait pu lui parler; il avait été contraint de céder à un rival!

Son sang bouillait dans ses veines; il s'accablait lui-même de reproches, et c'est à peine s'il pouvait se consoler en songeant que le soir même, il prendrait une éclatante revanche.

Animés de ces sentiments divers, Georges et Bourguignon reprirent le chemin du bazar, et ils arrivèrent au Temple une demi-heure après.

Georges était préoccupé; il ne voulut point se mêler à ses frères d'armes dans un pareil moment, il prit donc des corridors détournés, et gagna sa cellule.

Toutefois, bien qu'il fît peu d'attention à ce qui se passait

autour de lui, il ne put s'empêcher de remarquer qu'un mouvement inusité régnait à l'intérieur du Temple : les servants allaient et venaient d'un air effaré, les Templiers eux-mêmes paraissaient consternés, et échangeaient à voix basse quelques paroles rapides quand par hasard ils venaient à se rencontrer.

Georges rentra dans sa cellule l'esprit plus troublé.

Que s'était-il donc passé pendant son absence? Quel événement inattendu avait frappé l'ordre? Pourquoi ce mouvement, cette terreur?

Peut-être avait-on déjà connaissance de son escapade; on avait appris sans doute qu'il avait dépouillé les insignes des chevaliers du Temple pour revêtir le costume d'une religion abhorrée. C'était un scandale! Il pâlit en songeant aux suites terribles de son aventure.

Un servant qui vint peu après le chercher jusque dans sa cellule de la part du grand maître lui même, le confirma davantage dans ses soupçons, et ce fut presque en tremblant qu'il s'achemina vers l'habitation de Jacques de Molai.

Mais dès qu'il fut introduit, toutes ses terreurs imaginaires s'enfuirent. Jacques de Molai était triste, mais nullement sévère; il fit un geste amical à Georges, et lui ayant indiqué un siége de la main, il l'invita à s'y asseoir :

Georges s'assit donc et attendit.

— Mon cher fils, dit le vieux grand maître, je vous ai fait venir pour vous faire part d'une grave nouvelle qui va porter le désordre parmi les membres de notre sainte association : le saint Père m'a fait mander près de lui, et dans quelques heures je quitterai Jérusalem.

— Vous partez! fit Georges comme attéré à cette nouvelle.

— Je pars, Georges, je vais revoir notre beau pays, et Dieu seul sait si je reviendrai dans ces contrées.

— Que dites-vous?

— Je suis bien vieux, prononça lentement le grand maître.

— Ah! s'écria Georges en portant sa main à ses lèvres, Dieu vous conservera longtemps encore à notre amour!...

Le vieillard secoua la tête avec un triste pressentiment, et serra la main de Georges.

— Mon fils, lui dit-il d'un accent douloureux, je ne désirerais que mourir ici près du tombeau de notre maître à tous; le sort en décide autrement, j'obéirai à la voix de Dieu; mais je n'ai pas voulu partir seul; j'ai voulu du moins que quelqu'un partageât la joie terrestre que j'aurai à revoir cette terre bénie de la France, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas quand je vous aurai dit que j'ai disposé de vous.

— De moi!... de moi, monseigneur, fit Georges en reculant.

Le grand maître le regarda d'un air étonné, et lui dit :

— Ce voyage vous déplairait-il?...

— Oh! non, non, monseigneur; non, je suis heureux de vous suivre, heureux de revoir notre patrie commune; mais à l'annonce de ce départ précipité, inattendu, le saisissement.....

Jacques de Molai sourit avec bonté :

— Allez donc, Georges, vous êtes jeune, le bonheur de revoir votre pays n'est pas mêlé d'amertume; vous savez bien que vous pourrez revenir un jour vers les lieux saints et accomplir jusqu'au bout votre courageuse et noble mission! Allez donc, allez... et à bientôt.

Georges s'inclina respectueusement devant le noble vieillard, et s'éloigna avec précipitation. En deux bonds il fut dans sa cellule.

— Bourguignon, dit-il aussitôt à son valet, va, cours, rends-toi, sans perdre un seul instant, vers la demeure de Dehlie que je vais t'indiquer; pénètre à quelque prix que ce soit dans cette demeure; annonce à la jeune fille que je pars dans quelques heures pour la France.

— Tu demanderas à Dehlie, reprit Georges, si elle peut me recevoir avant mon départ, ne fût-ce qu'une seconde.

— Vous partez! répéta Bourguignon!... vous partez pour la France, c'est-à-dire pour la Bourgogne ; mon maître ne me trompe pas, cela est bien vrai; oh! le ciel soit loué. Cette nouvelle va me donner des jambes, et avant une demi-heure je serai de retour.

— Va donc! fit Georges impatienté, et ne perds pas un temps précieux en paroles inutiles.

Quand même nous n'eussions pas dit que Georges était Clamécique, cette jolie phrase : *ne perds pas un temps précieux en paroles inutiles*, révèlerait la noblesse de son origine.

Bourguignon ne se fit pas répéter deux fois l'invitation, et il disparut avec la rapidité de l'éclair.

Comme il l'avait dit, la nouvelle qu'on venait de lui annoncer lui donna des jambes; en moins d'une demi-heure il était de retour.

— Eh bien ! demanda vivement Georges dès qu'il l'aperçut, as-tu vu la jeune fille?

— Je l'ai vue !

— Lui as-tu annoncé notre départ ?

— Elle a manqué en mourir...

— Lui as-tu demandé si je pouvais la voir?

— Elle vous attend...

— Partons donc, Bourguignon, partons, s'écria Georges.

En pareille occurrence, beaucoup de gens se passent de la compagnie de Bourguignon; mais Georges, Nivernais et Clamécif, aimait à causer en marchant.

La scène qui se passa entre Georges et Dehlie fut des plus déchirantes. Les deux jeunes gens ne se connaissaient que depuis quelques jours seulement, mais ils s'aimaient déjà avec tout l'oubli, tout l'enivrement d'un premier amour !

— Partir! partir! disait Dehlie en pressant doucement les mains du jeune chevalier; oh! j'en mourrai!

— Dehlie, reprenait Georges, je reviendrai... Je n'ai rien qui m'attire dans ce pays vers lequel mon devoir m'appelle; tout mon cœur, toute ma vie est ici, je reviendrai.

— L'absence est si longue! soupirait la belle jeune fille.

— J'emploierai le temps que je vais passer loin de vous à me faire relever de mes serments; je quitterai ce costume sous lequel il m'est défendu de vous aimer, et quand je reviendrai, Dehlie, vous serez ma femme devant Dieu et devant les hommes!...

— Que Dieu me soutienne jusqu'à ce moment, fit la jeune fille.

— Ecoutez, ma Dehlie bien-aimée! reprit Georges avec toute l'ivresse d'un amoureux, c'est un projet insensé que celui dont l'idée me vient, et vous le repousserez peut-être; mais l'exécution de ce projet calmerait vos souffrances, et ferait de ce voyage un enchantement céleste...

— Que voulez-vous dire? demanda la pauvre enfant étonnée.

— Dehlie, pourquoi ne viendriez-vous pas en France!

— Moi!... y songez-vous.

— Répondez!... oh! répondez, Dehlie!

— Non! Georges, non, ce projet ne pourra pas s'accomplir; si je n'écoutais que mon cœur, je vous suivrais; mais mon père n'y consentirait jamais. Je vous attendrai.

— Et vous ne m'oublierez pas, vous penserez à moi, dit Georges, en l'attirant dans ses bras, je vous retrouverai au retour aussi bonne, aussi aimante.

— Georges, répondit la jeune fille, en laissant tomber sa tête brune sur l'épaule de son amant, je vous aime; c'est la première fois que je prononce ce mot qui charme et qui fait peur.... je vous aime; c'est mon premier, mon seul amour, je le conserverai jusqu'au tombeau

— Adieu donc, Dehlie, adieu, s'écria Georges d'une voix tremblante, ce baiser que je dépose sur vos lèvres aimées, restera pur sur les miennes, comme votre souvenir restera pur dans mon cœur, adieu, et fasse le ciel que je revienne bientôt, pour unir à jamais ma destinée à la vôtre!

— Adieu, murmura Dehlie, aimez-moi comme je vous aime, et l'avenir aura, pour nous, des jours heureux!...

Georges s'arracha avec peine des bras de la jeune fille, et se hâta de descendre dans la rue où l'attendait Bourguignon.

En attendant Georges, Bourguignon avait chantonné six vieux couplets d'une chanson bourguignonne bien connue qui commence ainsi :

« Un bon
« Garçon
« Maçon
« De Dijon... »

Et qui ne finit pas.

Bourguignon la savait tout entière, et l'avait apprise d'une tante à lui qui avait des yeux de Bourgogne, gros comme des marrons de Lyon.

Cette tante s'appelait Ursule. Nous ne nous occuperons pas d'elle.

Deux heures après, Jacques de Molai quittait Jérusalem, accompagné de quelques amis dévoués qu'il emmenait en France, et escorté par une troupe d'au moins deux cents chevaliers du Temple, qui devait protéger son voyage jusqu'au port où il allait s'embarquer.

CHAPITRE V.

Suite des Templiers. — Opinion de Bourguignon sur Clamecy. — Le voyage. — La chapelle des ancêtres. — L'apparition. — Dehlie. — Amours. — La légende de la chouette Bourguignonne et les armes de Nevers. — Les pressentiments. — L'inconnue. — Tête-à-tête. — Le visiteur mystérieux. — Les bords de l'Yonne. — La rencontre. — Le légiste de Philippe le Bel. — Retour à Paris. Adieux.

Quant à cette fameuse rencontre, dans la mosquée, entre Georges et le musulman farouche, ma foi, n'en prenez point souci. Bourguignon ne la regretta pas.

Georges, au contraire, se promit d'occire cet Ottoman dès qu'il serait de retour et qu'il aurait une heure à donner à ses plaisirs.

Le voyage se fit sans incidents qui vaillent la peine d'être racontés.

Jacques de Molai était arrivé depuis quelques jours à Paris, et déjà le roi Philippe le Bel l'entourait d'attentions délicates. Georges de

Nevers et Bourguignon, étaient descendus à la maison que les Templiers occupaient à Paris, et le jeune chevalier attendait avec impatience l'occasion de demander au grand maître l'autorisation de partir pour la Bourgogne.

Il avait hâte de revoir ces lieux aimés de son enfance, de s'agenouiller pieusement sur le tombeau de sa mère, et de puiser, dans les souvenirs de famille, dont chaque objet y était empreint, le courage d'oublier pour quelque temps la jeune femme tendrement aimée qu'il avait laissée à Jérusalem.

C'est maintenant surtout en effet, qu'il sentait combien cet amour avait poussé de racines profondes dans son cœur; Georges avait sans cesse l'esprit tourné vers ces parages lointains où il avait connu Dehlie, et le sentiment austère du devoir avait pu seul le retenir près du grand maître.

Bourguignon comprenait bien ce qui se passait dans le cœur de son maître; il compatissait à toutes ses douleurs, à ses désespoirs, et n'osait lui adresser des reproches ; toutefois, il prévoyait, avec raison, que cet amour devait inévitablement jeter le trouble dans l'existance du jeune chevalier.

D'ailleurs, cet amour avait singulièrement froissé les idées religieuses de l'honnête valet; Dehlie appartenait à une religion abhorrée, que son maître avait toujours combattue; il lui semblait que l'attachement qu'elle avait inspiré à Georges, devait faire le malheur de ce dernier, et il ne songeait qu'en tremblant à toutes les vicissitudes qui leur étaient réservées.

Bourguignon espérait beaucoup de la séparation qui était imposée à son maître; il se disait que Georges oublierait sans doute, au milieu des préoccupations graves de la situation de son ordre; que le devoir le retiendrait longtemps en France; qu'il puiserait peut-être, dans les souvenirs de son enfance, la force de rompre d'indignes liens, et de rappeler sa raison un moment égarée.

Il espérait surtout que la vue des monuments de Clamecy le rendrait à lui-même, et que peut-être il rencontrerait dans cette patrie des arts libéraux et de la beauté quelque jeune clameçoire capable de lui faire oublier Dehlie.

Telles étaient les méditations de Bourguignon le bourgogne.

Un matin, Georges de Nevers et son fidèle serviteur montèrent à cheval dans la cour de la maison du Temple, et, après avoir reçu les adieux de la plupart des membres de l'ordre, ils s'éloignèrent en prenant la direction des bords de la Seine, qu'ils devaient traverser, pour aller rejoindre la route de Clamecy.

Une amère tristesse était répandue sur les traits de Georges, tandis qu'une satisfaction non équivoque éclatait sur la physionomie de son compagnon.

Georges songeait aux chevaliers qu'il quittait; il n'ignorait pas que de confuses rumeurs s'étaient répandues dans la ville, depuis quelques jours; le peuple stationnait quelquefois, autour de l'enceinte du Temple, sourdement réuni par les agents ténébreux de Nogaret et de Plasian : plus souvent, les groupes se tenaient dans le jardin du roi, et les propos les plus malveillants circulaient contre l'ordre.

Le jeune chevalier se reprochait d'abandonner ses amis, au moment où ils avaient le plus besoin de son concours; mais il obéissait à un désir impérieur ; il voulait revoir le manoir de ses pères, et demander conseil à tous les souvenirs qui l'y attendaient.

Le séjour de Paris lui était à charge, il avait besoin d'aller se recueillir dans la solitude, de se reposer au milieu des calmes spectacles de la nature.

D'ailleurs, il se promettait bien de se tenir au courant de toutes les nouvelles, d'avoir le regard incessamment tendu vers Paris, et d'accourir rapidement à la première alerte, pour mourir, s'il le fallait, au milieu de ses frères.

La journée promettait d'être belle, le ciel étendait au-dessus de leur tête sa belle tenture bleue frangée de nuages blancs; le vent était doux et frais, la campagne semblait renaître sous les rayons d'un soleil éclatant.

Georges se retourna, et, en apercevant la figure rayonnante de son valet, il ne put s'empêcher de sourire.

— Nous allons donc revoir notre cher pays, mon bon Bourguignon, dit-il avec enjouement; je gage que tu ne donnerais pas ce voyage pour dix années de ta vie.

— Monsieur le chevalier a bien raison, répondit Bourguignon.

— Ainsi tu es heureux?

— En quittant le pays, monsieur le chevalier, je craignais bien de n'y jamais revenir; Jérusalem est si loin, et nous avions tant de dangers à courir.

— Aussi, s'il fallait y retourner, tu hésiterais à me suivre une seconde fois.

— Non pardieu pas!... s'écrie le bonhomme; je suis décidé à vous suivre, dussions-nous aller au bout du monde; j'étais attaché à votre famille, je vous ai vu naître, je vous ai suivi dans toutes les passes bonnes ou mauvaises de votre existence, et ce n'est pas aujourd'hui que je prendrais la résolution de vous abandonner...

— D'ailleurs, ajouta le vieux Bourguignon avec un grain de fatuité, — je ne sais pas si je m'abuse, mais j'ai pensé souvent être de quelque utilité à mon maître.

— Assurément, mon ami, répondit Georges; — sans toi, je ne sais comment j'aurais supporté les longs ennuis du voyage : cette terre vers laquelle j'allais m'était inconnue; je n'y avais aucun ami; la langue que l'on y parle m'était étrangère, et puis, j'emportais dans mon cœur une douleur immense; savais-je seulement si je ne devais pas succomber à mon désespoir : eh bien, je l'avoue, mon pauvre Bourguignon, malgré le bonheur que j'aurai à revoir le manoir de

mes ancêtres, à visiter les lieux où je suis né, malgré la peine que j'éprouverai à m'arracher une seconde fois de ces lieux, je le sens, ma vie n'est plus ici, mon âme tout entière est à Jérusalem, et la gaieté ne renaîtra sur mon front, la joie ne reviendra dans mon cœur que le jour où j'entrerai dans Jérusalem.

Bourguignon écoutait son maître; il secoua tristement la tête, et poussa un profond soupir.

— Georges de Nevers est maître de lui-même, répondit-il après quelques secondes d'hésitation; — mais s'il voulait me permettre de lui adresser quelques observations, je lui dirais...

— Parle! parle, Bourguignon!

— Eh bien, je dirais à Georges de Nevers, que je n'ai jamais vu qu'avec un chagrin profond, une douleur mortelle, sa liaison avec une infidèle; cet amour ne peut rien produire de bon, et je gage que le ciel ne le bénira jamais.

— Et si Dehlie abandonnait sa religion; si elle se faisait chrétienne?

— Est-ce possible cela!

— Moi aussi, Bourguignon, j'ai éprouvé les scrupules dont tu me fais part, j'ai pensé qu'il n'était pas digne d'un gentilhomme, d'un Templier, de rechercher l'amour d'une infidèle; mais l'amour que Dehlie m'a inspiré, elle le partage, et je suis certain qu'elle renoncera à sa patrie, à sa religion pour unir sa destinée à la mienne!...

Tout en conversant ainsi, les deux cavaliers chevauchaient rapidement, et déjà ils avaient laissé Paris bien loin derrière eux. Mais à cette époque les voies de communication étaient lentes et difficiles, et ce ne fut que le troisième jour qu'ils atteignirent Auxerre.

Aucune affaire sérieuse ne devait retenir Georges dans cette ville; ils ne firent donc que la traverser, et prirent presque aussitôt la route de Moneteau qui n'en est séparée que par une faible distance.

Il y avait à Moneteau une commanderie considérable dont les environs appartenaient en partie à la famille de Georges.

Il alla saluer le commandeur, lui donna les dernières nouvelles de la capitale, lui fit part des dangers qui menaçaient l'ordre, et lui promit de revenir bientôt pour concerter avec lui les mesures qui lui paraîtraient le plus convenables pour parer aux difficultés de la situation.

Une demi-heure après il repartait de la commanderie, et le troisième jour il arrivait au manoir de ses ancêtres.

Bien que les craintes de Bourguignon se fussent en partie apaisées, cependant ce fut avec une indicible satisfaction qu'il se reposa sous le toit de son maître.

Bourguignon n'avait pas été créé pour cette vie aventureuse, il avait plus d'une fois regretté le calme du manoir de ses maîtres, et sous le ciel brûlant d'Asie, sa pensée s'était souvent reportée vers le ciel aimé de sa Bourgogne.

Il lui semblait maintenant que tout danger avait disparu ; les murs du manoir étaient sacrés, c'était un abri protecteur derrière lequel le malheur ne viendrait pas le frapper. Il était heureux, il se croyait sauvé !

D'ailleurs, autour du manoir s'étendait Clamecy, la ville éternelle!

Georges rentra au manoir de ses pères avec une tristesse douce et résignée, et parcourut les chambres désertes, le préau, le verger, le jardin, le cœur serré, les yeux pleins de larmes : partout les objets qu'il revoyait lui rappelaient le souvenir encore vivant de sa mère.

Il se rendit dans la chapelle, et voulut y passer toute la nuit en prières...

Il renvoya donc Bourguignon, quitta ses vêtements que la poussière avait souillés, et quand la nuit fut tout à fait venue il entra dans la chapelle.

Tout y était sombre et silencieux : l'écho sonore répéta plusieurs

fois le bruit de ses pas, et les grands tableaux appendus à la muraille nue semblèrent se mouvoir quand il s'agenouilla près de l'autel.

Il resta une heure ainsi, la tête dans mains, priant pour sa mère, pour Dehlie, pour lui-même.

Quand il releva le front, la lune s'était levée, ses pâles rayons glissaient doucement à travers les vitraux colorés et dessinaient quelques losanges effacés sur les dalles.

Georges se releva et regarda autour de lui...

Chose étrange!

Bien qu'il n'eût entendu aucun bruit, il y avait à quelques pas de là une grande ombre cachée sous un long voile blanc, et qui marchant de pilier en pilier semblait s'avancer vers lui.

Le jeune comte tressaillit.

Était-ce l'ombre de quelque aïeul qui s'éveillait à cette heure solennelle de la nuit et venait saluer son retour de la Terre sainte?...

N'était-ce pas sa mère plutôt dont le cœur avait frissonné jusqu'au fond de sa tombe, et qui accourait heureuse pour presser son enfant dans ses bras.

Cependant l'ombre avançait toujours, mais cette fois plus lentement, et sans prononcer une parole, elle alla s'agenouiller pieusement à l'autel à côté de Georges.

Sans savoir pourquoi, ce dernier ne tremblait plus; son épouvante superstitieuse avait tout à coup cessé, et il regardait maintenant avec une émotion dont il n'eût pu déterminer la cause précise.

Une femme! c'était une femme!

Son cœur battait à se rompre, ses tempes brûlaient, une sorte de joie folle, d'enivrement plein d'oubli s'était emparé de lui!...

Quelle était donc cette femme?... pourquoi était-elle venue à cette heure?... D'où vient qu'elle priait, agenouillée à ses cotés!...

Georges n'eut qu'une idée — il passa rapidement ses mains sur son

front et dans ses cheveux, retint un cri de joie près de s'échapper de ses lèvres, et courut vers la jeune fille les bras tendus :

— Dehlie ! dit-il avec un accent où toute l'ivresse de son cœur se trouvait empreinte, Dehlie !.. mon cœur ne me trompe-t-il pas. est-ce bien vous que je revois, vous.., mon premier, mon seul amour ?

La jeune fille s'était relevée précipitamment, et était venue se réfugier dans les bras du chevalier.

— Georges ! dit-elle, Georges, voilà quelques jours déjà que je vous attends !...

— Vous avez fui Jérusalem.

— J'y serais morte de douleur...

— Mais votre père !

— Il n'est plus !...

— Et vous n'avez pas craint d'entreprendre un si long voyage.

— Vous étiez au bout du chemin.

— Et votre religion ne vous a pas retenue, quand vous avez posé le pied sur le seuil de cette enceinte...

— Non Georges, non, répondit la jeune fille avec un accent céleste, car depuis huit jours, ton Dieu est mon Dieu..., je suis chrétienne...

Georges la serra sur sa poitrine avec un cri.

— Ainsi, poursuivit-il, nous ne nous séparerons plus... Nous resterons toujours l'un près de l'autre.

La jeune fille lui rendit son étreinte en murmurant :

— Toujours !...

— Ah ! Dehlie, s'écria Georges ivre de joie, le ciel est bon, puisqu'il m'a accordé ce bonheur suprême de vous revoir.., en revenant vers cette demeure, ce n'est pas lui que mes yeux cherchaient..., c'est vous !... Votre pensée ne m'a pas quitté, votre image m'a suivi partout, et Dieu sait qu'en m'agenouillant tout à l'heure à cet autel, c'est pour vous encore que je le priais...

— Oh! Georges, prononça lentement la jeune femme, j'ai bien souffert depuis notre séparation, j'ai bien pleuré. Si vous saviez, les jours, les nuits se succédaient sans que rien vînt calmer l'amertume de mon chagrin... Chaque fois que j'apercevais au loin le manteau blanc et la croix rouge de votre ordre, je tressaillais, le sang refluait vers mon cœur, je croyais que c'était vous. — J'ai passé de longs jours ainsi... Puis, un désir insensé s'est emparé de moi, je me suis dit que la mort de mon père m'avait donné une liberté, dont je ne devais compte qu'à vous désormais; je me disais que le moment de votre retour ne pouvait manquer d'être long à venir, je voulais vous épargner le voyage, et je suis venue!...

— Dehlie! Dehlie!... s'écria Georges, vous êtes le plus pur des anges de Dieu.

— Et cependant, si je vous disais quelles irrésolutions ont été les miennes; combien de fois j'ai tremblé de vous mécontenter, en venant vers vous sans votre permission; combien de fois je me suis demandé s'il ne fallait point retourner sur mes pas! Que savais-je, je vous aimais, moi, mais je n'étais pas sûre de votre amour!

— Et maintenant, Dehlie, voulez-vous encore retourner à Jérusalem?

— Maintenant, répondit la jeune fille, en cachant sa tête rougissante sur la poitrine de son amant, maintenant je veux vivre et mourir près de vous!

Les deux jeunes gens firent silence; puis, Georges déposa doucement un chaste baiser sur le front de Dehlie.

— Ecoutez-moi, Dehlie, lui dit-il alors d'une voix grave, avant un mois vous serez ma femme, devant Dieu et devant les hommes, c'est le plus cher de mes vœux, ce sera le premier bonheur de ma vie! Mais avant d'accomplir cet acte solennel, il importe que je retourne à Paris, que je revoie notre grand maître, et que j'obtienne de lui les autorisations nécessaires : d'ici là, ce manoir sera vôtre;

vous l'habiterez seule, et j'en remettrai la garde à des hommes sûrs ; moi, j'irai à la commanderie de Moneteau, jusqu'au moment de mon départ ; seulement, tous les jours, je passerai près de vous les heures que vous voudrez bien m'accorder et j'essaierai de vous faire oublier ainsi les ennuis, les tristesses qui ont dû vous suivre dans ces lieux.

Dehlie ne répondit pas, mais elle serra les mains de son amant, et le suivit vers le manoir, où un appartement fut aussitôt préparé pour la recevoir.

IV.

Sur ce manoir, comme sont presque tous les manoirs, on répétait par le pays une mystérieuse légende ; la féodalité est, comme chacun sait, l'époque des nobles châteaux, et des légendes singulières.

Le complainte vint plus tard, inaugurée par la maladie de M. de la Palisse, et la mort de M. de Malbrout ou Marlborough

Du temps où la Bourgogne vivait heureuse sous ses premiers ducs, un seul homme était venu demeurer au lieu qu'occupait, au quatorzième siècle, le manoir de Nevers, auprès de Clamecy.

Il se bâtit là un modeste ermitage, et vécut ainsi longtemps en odeur de sainteté, guérissant, avec un égal succès, les maladies du corps et celles de l'âme.

Enfin, après une vie remplie de miracles et d'œuvres saintes, son corps descendit dans la tombe, et son âme alla se reposer au séjour des félicités éternelles.

Depuis cette époque, la demeure que l'homme de Dieu s'était construite resta inhabitée, et tomba insensiblement en ruines. — Seulement, chaque soir, une chouette hideuse, venue on ne sait d'où, courait se poser dans les crevasses des murailles et entonnait un chant doux et plaintif, car, chose bien remarquable, les chouettes de Clamecy chantent comme des orgues de barbarie !

Quand les seigneurs de Nevers voulurent édifier le manoir dont nous avons parlé, on dit qu'ils ne purent jamais venir à bout de chasser la malencontreuse chouette, qui, chaque soir, recommençait à psalmodier son lugubre cantique.

Ce que voyant, ajoutent les rapsodes bourguignons, le seigneur de Nevers la laissa désormais tranquille, et ses descendants introduisirent même son image dans leurs armes, qui sont *d'argent à trois chouettes de sable*

Cependant, il y avait de la part de l'oiseau de nuit un acharnement tellement singulier, que les bruits les plus bizarres coururent sur son compte; on alla jusqu'à dire que cette chouette était le génie protecteur des Nevers de Bourgogne, et que la destinée de ceux-ci était liée à la sienne par quelque lien mystérieux; on en concluait naturellement que le jour où la chouette ne viendrait plus, verrait s'éteindre la famille des Nevers de Bourgogne.

Ayant raconté cette légende clameçotte, nous reprenons le cours de notre récit historique.

Pendant quelques jours, aucun incident remarquable ne vint troubler le calme et le repos dont jouissaient Georges et Dehlie.

Georges était allé, ainsi qu'il l'avait dit, habiter la commanderie de Nevers, plus voisine que celle de Moneteau, et chaque jour il venait au manoir passer quelques heures auprès de sa fiancée. Bien souvent le soir le surprenait aux pieds de la jeune fille, et il repartait au milieu de la nuit pour la commanderie où il n'arrivait guère avant le jour!

Les relations des deux amants étaient d'ailleurs toujours aussi chastes qu'au premier jour, mais peu à peu, cependant, Georges sentait que toutes ses résolutions de sagesse l'abandonnaient, et plus d'une fois, au moment de s'éloigner du manoir, il avait été violemment tenté d'y revenir.

Chaque soir il prenait la détermination de se rendre à Paris, mais

bien que ce parti eût été le plus sage de tous, et que Dehlie elle-même le sollicitât de ne point tarder davantage à effectuer un voyage qui devait assurer leur bonheur, le jeune chevalier trouvait toujours mille raisons pour rester, et ne pouvait s'arracher de ces lieux qu'habitait sa maîtresse.

Un jour, Georges était assis près de Dehlie, ses mains dans les siennes, ses regards suspendus amoureusement aux regards de la jeune fille.

La fenêtre était ouverte; le soleil disparaissait au loin, derrière les montagnes qui bornaient l'horizon; la brise leur apportait les parfums pénétrants de la plaine; il régnait de toutes parts un calme, une sérénité qui reposaient doucement les yeux et l'esprit...

Dehlie, cependant, avait l'air triste et préoccupé, sa main tremblait dans celle de son amant; son regard sondait de temps à autre l'horizon, comme si elle y eût cherché quelque chose qui pût la distraire de sa propre pensée.

Georges s'aperçut de sa préoccupation.

— Dehlie, lui dit-il d'un ton de doux reproche, — d'où vient qu'aujourd'hui vous êtes distraite, et que vous semblez détourner les yeux quand mes regards vous parlent? Quelle tristesse s'est emparée de votre esprit; et regrettez-vous déjà le pays que vous avez quitté?

Dehlie eut un pâle sourire et secoua la tête.

— Ce n'est point la tristesse qui me rend ainsi, répondit-elle en frissonnant, c'est la crainte.

— La crainte! dit Georges étonné.

— Oui, chevalier.

— Et que pouvez-vous craindre, ici, quand je suis près de vous!

— Rien, répondit Dehlie; aussi n'est-ce pas pour moi que je tremble.

— Et pour qui donc?

— Pour vous!

— Comment, pour moi !...

— Ah! c'est un secret.

— Expliquez-vous.

— Je ne voulais pas vous le dire, mais il me rend trop malheureuse... il faut que je vous apprenne tout!...

Georges écoutait sans comprendre : il se demandait quelle était la cause de cette singulière épouvante qui s'était emparée de l'esprit de Dehlie, et craignait que la jeune fille eût regret du sacrifice qu'elle s'était imposé.

— Ah! parlez! parlez! lui dit-il, — que votre cœur s'ouvre à moi sans crainte; je vous aime, Dehlie, et pour vous, pour votre bonheur je n'hésiterais devant aucun sacrifice, dussé-je, pour l'accomplir, me résigner à l'affreuse douleur d'une séparation.

Dehlie serra les mains de Georges et sourit.

— Moi! Georges, répondit-elle, — non, je ne vous demande pas de sacrifice; je suis venue à vous parce que je vous aimais, et je resterai parce que je vous aime!... Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, d'ailleurs, mais de vous-même : il y a deux jours, un homme est venu au manoir...

— Un homme! fit Georges.

— C'était le matin; vous n'étiez point encore arrivé...

— Mais quel est cet homme?

— Je l'ignore... Il est petit, vieux, et d'aspect indigent; il m'a annoncé qu'il venait de la capitale.

— Et que voulait-il?

— Vous parler.

— Et pourquoi n'est-il point venu à la Commanderie?

— Il a refusé.

— Mais enfin n'a-t-il rien laissé deviner de ses intentions, du motif qui l'amène, des raisons qu'il peut avoir de m'entretenir?...

— Au contraire, Georges, et c'est là précisément ce qui m'a épouvantée, et que je n'ai osé vous dire.

— Qu'est-ce donc?

— Il m'a dit que des événements graves se passaient à Paris; que l'ordre auquel vous appartenez était menacé; que toutes les mesures étaient déjà prises, qu'enfin vos jours ne vous appartenaient plus!...

— Voilà qui est étrange!.., fit Georges, en devenant pensif; et n'a-t-il rien ajouté de plus?

— Il m'a dit..., mais je ne sais si je dois vous répéter de pareilles choses!...

— Dites! dites!

Il y eut un court silence pendant lequel la jeune fille parut recueillir avec soin ses souvenirs.

— Il a ajouté, reprit-elle quelques secondes après, que dans les circonstances où allait se trouver l'ordre des Templiers, vous aviez vous, Georges, un rôle important à jouer; que le roi Philippe le Bel vous verrait avec plaisir vous détacher de l'ordre, et qu'il récompenserait par les plus grands honneurs votre soumission à sa volonté!...

— Qu'est-ce à dire? fit Georges en se redressant avec fierté.

— J'ignore le sens de ces propositions ambiguës, répondit Dehlie, mais cet homme avait un regard singulier en parlant ainsi, et je m'étonne qu'après avoir manifesté un désir si vif de vous voir, il n'ait point poussé jusqu'à la Commanderie.

— Ce que vous m'apprenez là, Dehlie, est fort grave, reprit Georges, et comme vous, je me demande pourquoi cet homme n'a pas jugé à propos de venir à la Commanderie; mais ce que vous me dites, m'ouvre les yeux sur notre situation : il importe, en effet que j'aille à Paris, que je hâte la solution de l'affaire qui est désormais le seul but de toute ma vie; pauvre Dehlie, notre amour aura été bien tristement éprouvé!..

Georges se leva sur ces mots, et Dehlie le regarda un moment avec une douleur résignée.

— Vous partez!... lui dit-elle d'un accent rêveur.

— Voici la nuit..., Dehlie, répondit Georges ému, et en prenant les deux mains de la jeune fille, c'est l'heure où je m'éloigne chaque soir, jusqu'au jour où nous ne nous quitterons plus!

— Ce jour doit-il jamais venir?

— Vous doutez?

— J'ai peur!...

Cette fois, Georges n'eut point de paroles pour la rassurer.

— Georges, reprit-elle, je ne sais pourquoi je tremble; malgré moi, je me sens envahir par d'affreux pressentiments, il me semble que si je vous laisse partir, je ne vous reverrai plus, que vous serez perdu pour moi, perdu sans retour... Georges... Georges... n'allez pas à Paris.

— Il y a quelques jours à peine, Dehlie, c'est vous qui m'engagiez à partir.

— C'est vrai!

— Vous vouliez hâter le moment de notre union.

— Vous avez raison!...

— Et maintenant vous ne songez qu'à me retenir.

— C'est que depuis deux jours, Georges, mon cœur est plein d'épouvante; je ne songe pas sans frémir aux dangers qui vous attendent loin de moi!... qui sait si nous devons nous revoir!...

Ce mystérieux personnage m'épouvante, Georges ne partez pas, restez près de moi, je vous en supplie!

Georges jeta à Dehlie un regard plein d'amour, détacha son épée de sa ceinture, et revint s'asseoir près de la jeune fille, dont son bras entoura doucement la taille.

— Eh bien, soit, dit-il, je reste, vous avez raison toujours, Dehlie, et j'ai tort de partir..., jouissons des heures fortunées que le ciel

nous accorde, buvons, jusqu'au fond, cette coupe enchantée, dans laquelle l'amour nous verse l'ivresse et l'oubli !... Dehlie, je reste...

Et de ses bras, il attira la jeune fille contre sa poitrine, et il baisa son beau front pur.

Dehlie frissonna, et voulut se dégager de cette douce étreinte, mais Georges la retint.

— Chère enfant, dit-il à voix basse et émue, — l'heure s'enfuit rapide, qu'importe ! qu'importe ! pourvu qu'elle grave dans nos cœurs un souvenir ineffaçable... Je t'aime ! laisse-moi te le dire ; laisse-moi baiser ton front et tes yeux ; laisse-moi compter les pulsations de ton cœur qui répond au mien !. . Dehlie... Dehlie.., tu es belle.., et je t'aime.

La jeune fille écoutait Georges, et la fièvre qui brûlait ses veines s'était emparée d'elle ; une langueur molle jetait comme un voile sur ses yeux, elle s'abandonnait sans force aux bras de son amant, et chaque fois que le baiser de Georges descendait sur son front, ou fermait ses yeux, elle se sentait remuée jusqu'au plus profond de son cœur.

C'était la première fois qu'elle éprouvait un pareil oubli d'elle-même, un semblable enivrement, et elle s'y abandonnait avec une naïveté qui avait bien son danger.

A chaque instant d'ailleurs l'émotion de Georges augmentait ; ses mains frémissantes pressaient les mains de Dehlie, et des paroles insensées s'échappaient de son cœur trop plein.

— Dehlie !... disait-il, c'est le ciel qui s'ouvre ; nous partirons ensemble, nous irons chercher au loin une terre inconnue, où nous pourrons nous aimer sous le seul regard de Dieu ! ».

Et en parlant ainsi, le jeune chevalier attira Dehlie contre sa poitrine, et leurs lèvres s'unirent dans un même baiser.

A ce moment ils tressaillirent et s'éveillèrent de leur rêve enchanté.

On frappait rudement à la porte de la chambre dans laquelle ils se trouvaient.

Georges se leva en sursaut, et pendant que Dehlie, subitement rendue à elle-même, se laissait tomber accablée et encore émue sur son siége, il alla à la porte qu'il ouvrit.

Bourguignon entra d'un air mystérieux, et regarda soupçonneusement de tous côtés.

— Qu'est-ce... Qu'y a-t-il? demanda Georges d'un ton mécontent.

Bourguignon s'inclina et indiqua la porte.

— Il y a là, répondit-il humblement, un homme qui demande à vous parler.

— Quel est-il?

— Il a refusé de me dire son nom.

— Et que me veut-il?

— Il le dira à vous-même!...

— C'est bien, fit Georges, va, dis à cet homme que je sors; prépare mon cheval, et annonce, à ce mystérieux visiteur, que nous ferons route ensemble, jusqu'à la Commanderie.

Bourguignon sortit, pour aller exécuter les ordres de son maître, et Georges s'avança les mains tendues vers Dehlie.

— Adieu, lui dit-il, Dehlie, à bientôt, je pars, mais demain, je reviendrai.

— Georges, répondit Dehlie, d'une voix faible, — que Dieu vous protège, et éloigne de nous tous ces malheurs dont mon esprit s'épouvante.

— Que votre cœur se rassure, Dehlie, dit Georges, Dieu a béni nos amours, et la mort seule pourra nous séparer désormais... à demain.

— A demain, répondit la jeune fille, en allant d'elle même recevoir le baiser de son amant.

Georges la tint longtemps pressée sur son cœur, puis, s'arrachant

enfin de cette étreinte, il marcha vivement vers la porte dont il passa le seuil, sans oser regarder en arrière.

Dans la cour du manoir, il trouva son cheval et Bourguignon, mais quand il lui demanda ce qu'était devenu le visiteur qui désirait l'entretenir, son valet lui répondit que ce visiteur avait pris les devants, et qu'il le rejoindrait vraisemblablement sur la route qui conduisait à la Commanderie.

III.

Le chemin qui menait du manoir de Nevers à la Commanderie du même nom suivait les sinuosités de l'Yonne, qu'elle longeait au milieu d'une double rangée d'arbres petits et rabougris.

Il faisait une nuit calme, magnifiquement éclairée par une lune pleine d'éclat. A droite, la rivière descendait majestueusement son cours, traçant au milieu de la plaine, comme un large sillon lumineux; à gauche les prairies et les plaines aux couleurs diverses; au loin enfin, la ville de Château-Chinon, plongeant ses pieds dans les flots, élevant les pyramides de ses clochers presque dans le ciel bleu!...

La Commanderie de Nevers était située entre cette dernière ville et Château-Chinon, au lieu qui garde encore le nom de la Maison-Dieu.

La scène qui venait d'avoir lieu au manoir avait laissé une profonde émotion dans l'esprit de Georges; il était sombre et pensif, et laissait flotter ses guides sur le col de son cheval; son regard se perdait vaguement à l'horizon que l'ombre transparente voilait à demi, et de temps à autre, un soupir mélancolique sortait de sa poitrine.

Malgré lui, le jeune chevalier partageait les fâcheux pressentiments de Dehlie, tout ce qu'elle lui avait dit, il se l'était dit à lui-même; comme elle, il redoutait le résultat de son voyage à Paris, et bien qu'il eût hâte d'en avoir fini, cependant il hésitait aujourd'hui plus que jamais.

Georges aimait Dehlie avec cette passion que la jeunesse apporte dans tous ses sentimens. Depuis qu'il avait revu la jeune fille, depuis qu'elle lui avait donné tant de preuves d'amour et de dévouement, cette tendresse n'avait fait que se développer, et avait rapidement poussé des racines profondes dans son cœur.

Il comprenait maintenant que sa vie était étroitement liée à celle de sa fiancée; il ne devait plus avoir de joies que par elle, il n'attendait plus de bonheur qu'avec elle.

Et cependant, depuis que Dehlie avait répété les quelques paroles de l'envoyé mystérieux de Philippe le Bel, Georges ne savait plus s'il aurait le courage de renoncer au manteau blanc et à la croix rouge.

Car l'ordre était menacé; car on semblait compter sur sa trahison, à lui, Georges de Nevers; — car il était loyal de cœur avant même d'être amoureux; et si l'amour lui était plus cher que la vie, l'honneur lui était aussi cher que l'amour.

Bourguignon suivait son maître à quelque distance, et, bien qu'il n'eût les mêmes raisons de craindre, il n'en avait ni moins de tristesse, ni moins d'inquiétude; il se doutait bien que le repos dont il avait joui jusqu'alors ne devait plus être de longue durée, et il pensait qu'il lui faudrait sous peu, repartir pour ce Paris détesté, où jamais l'épée ne restait paisible une heure dans le fourreau.

Depuis qu'il avait appris à connaître Dehlie, Bourguignon s'était attaché à la jeune femme, comme à un membre de la famille des Nevers de Bourgogne.

Dehlie aimait son maître, autant qu'il l'aimait lui même; elle avait le même dévouement, la même abnégation, et pour cette raison, le bon valet s'était pris à l'aimer de toutes les sympathies de son excellent cœur.

Les deux cavaliers étaient arrivés à un endroit de la route, où le chemin, plus étroit, quitte brusquement les bords de l'Yonne, s'éloigne

de la rivière, et prend la direction de la montagne, pour revenir quelques pas plus loin à sa direction première.

Georges marchait le premier, mais son regard au lieu de sonder le chemin devant lui, se perdait au loin dans l'horizon obscur.

Tout à coup son cheval se cabra, et au lieu de continuer sa route, il recula de quelques pas, en poussant un hennissement formidable.

Le noble animal avait eu peur.

Georges ramené ainsi à la réalité des choses de cette vie, tourna son regard étonné devant lui, et aperçut, debout au milieu du sentier étroit, un homme de petite taille qui venait de lever les mains pour saisir la bride de son cheval.

Georges tira aussitôt son épée du fourreau :

— Qui va là? s'écria-t il, en poussant son cheval vers le mystérieux personnage; qui êtes-vous? que voulez-vous?...

L'inconnu avait reculé de deux pas, et s'était placé sur le revers de la route : il sourit ironiquement de l'attitude de Georges.

— Ce que je veux est fort simple, répondit-il avec un petit ricanement ; vous êtes, si je ne me trompe, le chevalier de Nevers?

— En effet.

— De l'ordre du Temple?

— Que vous importe!

— Et ami particulier de Jacques de Molai, le grand maître de l'ordre? poursuivit l'inconnu.

— Pourquoi ces questions? demanda Georges avec un commencement de colère.

— Vous allez le savoir... car je désire avoir avec vous un entretien de quelques instants, pour vous éclairer sur votre propre position, sur celle du grand maître de votre ordre, enfin, sur les événements qui s'accomplissent en ce moment dans la capitale.

Georges écoutait maintenant de toutes ses oreilles.

L'inconnu reprit :

— Le chevalier de Nevers veut-il m'accorder quelques instants d'attention?

— D'abord qui êtes-vous?

— Vous le saurez.

— Et quel intérêt avez vous à m'entretenir?

— Je vous le dirai

— Soit donc, fit Georges en descendant de cheval, et en remettant la bride à Bourguignon qui s'était avancé, soit, je ne veux point avoir à me reprocher de négliger cette occasion qui m'est offerte d'être utile à l'ordre dont je suis membre. Voici un tertre de gazon, je vais y prendre place, et vous écoute!...

L'homme qui avait arrêté Georges de Nevers au milieu du chemin était maigre et vieux; il avait deux petits yeux vifs et clairs qui semblaient briller dans l'ombre.

Georges l'examina avec attention, et il crut se rappeler cette physionomie pour l'avoir vue au Louvre, mais il lui fut impossible de coordonner ses souvenirs. D'ailleurs le petit homme venait de s'asseoir à ses côtés, et Georges s'apprêta à l'écouter.

— Il y a quelques jours à peine, dit-il d'une voix sèche et brève, que j'ai quitté Paris et la cour, et le jour même de mon départ, le roi Philippe le Bel se réunissait à ses conseillers intimes, et de graves questions s'agitaient dans cette réunion secrète.

— De quelles questions voulez-vous parler? demanda Georges

— Il y en a plusieurs, répondit l'inconnu, et la plus urgente, c'est celle de l'altération des monnaies. Le roi est aux abois, les finances sont encore une fois dans le plus misérable état, et Philippe le Bel est décidé à tout, pour sortir de l'impasse dans laquelle la nécessité va le jeter.

Georges ne savait pas trop pourquoi on venait lui parler de l'altération des monnaies et de la pauvreté du trésor.

— Quiconque exagère la valeur d'un ducat, commet un vol, dit-il à tout hasard.

— Je suis de votre avis, répondit le vieillard; mais toute la difficulté est là, et il faut absolument faire face aux périls sans cesse renaissants de la situation.

— Eh bien?

— Eh bien! on a pensé qu'au lieu d'altérer les monnaies, moyen qui a ses dangers, comme vous l'avez dit, il vaut mieux recourir à d'autres ressources.

— C'est sage... Quelles sont les autres ressources auxquelles on peut avoir recours?

— Il y en a un certain nombre... on a choisi la spoliation comme plus expéditive et plus fructueuse.

— La spoliation! répéta Georges étonné.... et qui dépouillera-t-on?

— Ah! l'on a cherché longtemps, dit en riant le petit vieillard, c'est une justice à rendre aux hommes qui entourent le roi, et qui le conseillent, et ce n'est qu'en dernier lieu qu'ils ont songé à l'ordre du Temple.

Georges tressaillit.

— L'ordre du Temple est riche, on le sait, poursuivit le petit vieillard; on a vu les Templiers revenir de Palestine, avec un grand nombre de mules qui ployaient sous le faix de leurs trésors, et l'esprit de Philippe le Bel a été frappé.

— Eh bien! interrompit Georges avec chaleur, et en sentant le rouge de l'indignation lui monter au visage, que le roi s'adresse sans crainte aux chevaliers du Temple, qu'il réclame d'eux le sacrifice, l'abandon de leurs richesses, et soyez certain d'avance que pas un n'hésitera à donner tout ce qu'il possède plutôt que de laisser le roi avoir recours aux moyens honteux qu'il a employés.

— C'était une idée cela, fit l'inconnu; mais il y avait à craindre

que les Templiers ne s'exécutassent pas de bonne grâce, et l'on a préféré une marche plus énergique

— La violence! interrompit Georges.

— Précisément, répondit l'inconnu.

— Eh bien! malheur alors, car tout ce qu'il y a d'instinct généreux chez tous les membres de l'ordre se révoltera à cette iniquité, et je jure Dieu qu'ils mourront tous, plutôt que de se laisser dépouiller de cette façon.

— Tant pis pour l'ordre! car le roi est habile, énergique, et la lutte amènera de nouveaux malheurs.

— Quels malheurs?

— Les tortures.

— Nous les subirons avec courage.

— La mort!

— Nous la braverons sans reculer : d'ailleurs le tableau que vous me tracez est imaginaire; l'ordre du Temple a ses priviléges: le roi n'a aucun droit sur lui, le pape seul peut nous condamner et nous juger.

— Et si le pape est du côté du roi?

— C'est impossible!

— Si le roi Philippe le Bel, à qui Bertrand de Got doit sa couronne pontificale, exige de lui la condamnation de l'ordre, pensez-vous que les Templiers sortent sains et saufs de la lutte engagée?... Non, non, sire chevalier, croyez-moi, il y aurait de la folie à vouloir entrer en lice dans un pareil moment, et quand les juges du camp sont vos plus irréconciliables ennemis, le mieux, le plus sage, est de se soumettre, ou de tenter du moins de sortir de cette position extrême.

Georges regarda soupçonneusement son interlocuteur, et se leva.

— Qui êtes-vous donc, vous, lui dit il, pour oser me parler ainsi, et me dévoiler les projets de nos ennemis?

— Je serai ce que vous voudrez, sire chevalier, répondit l'inconnu : un ami, si vous êtes prudent et sage ; un ennemi, si vous repoussez mes conseils.

— Et ces conseils, quels sont-ils ? fit Georges avec défiance.

— Ils sont simples, répondit l'inconnu : avant peu l'ordre sera dénoncé à la vengeance publique, les principaux membres en seront arrêtés, et sur tous les points de la France, le même jour, les chevaliers du Temple seront jetés en prison.

— Infamie ! infamie ! s'écria Georges, en portant avec colère la main sur la garde de son épée.

— Vous, sire chevalier, plus que les autres peut-être, vous serez gravement incriminé, en raison de votre liaison avec une femme qui appartient à la religion des infidèles.

— Qu'osez-vous dire ?

— Oh ! je suis instruit, répliqua doucement le petit vieillard : une fois pris, les charges seront accablantes contre vous, et vous périrez, entraînant avec vous la jeune femme qui a quitté sa patrie pour vous suivre.

— Mais elle est chrétienne !

— Qu'importe à ceux qui vous jugeront : le crime sera patent, ils vous condamneront sans pitié, et la jeune femme partagera votre sort.

— Dehlie !... murmura Georges avec hésitation.

— Si vous le voulez, au contraire, vous devenez libre, vous pouvez vous marier à la femme que votre cœur a choisie par les liens les plus sacrés ; le roi vous appelle à la cour, où les plus grands honneurs vous attendent.

— Et pour cela, que faudrait-il faire ? demanda Georges, en laissant tomber une à une chacune de ses paroles.

— Me suivre à Paris, répondit son interlocuteur, vous présenter

au roi et demander ostensiblement à vous séparer d'un ordre qui n'aurait dû admettre dans son sein que des hommes de cœur, et ne professer que des doctrines honorables.

Georges ne répondit pas; mais il tira son épée du fourreau, et en envoya la pointe à deux lignes de la poitrine de l'inconnu.

— Qui que vous soyez, lui dit-il alors d'une voix ferme, je vous tiens pour un lâche et un infâme, en raison des propositions que vous venez de me faire. Non-seulement je repousse ces propositions, mais encore, je vous déclare que ce soir même je les ferai connaître à la commanderie de la Maison-Dieu, et que, dès demain, je partirai pour Paris, où je les porterai au chapitre des principaux chevaliers de l'ordre.

Georges remonta alors sur son cheval, et quand il fut assis sur sa selle, il se retourna une dernière fois vers l'inconnu :

— Quant à vous, dit-il, j'ignore qui vous êtes, et ne veux point le savoir; mais je veux, avant de m'éloigner, vous donner un conseil, dont je vous engage à profiter sans tarder. Prenez sur-le-champ un chemin qui vous éloigne de ces lieux, ne reportez jamais vos pas vers ces parages, car je vous le dis, et je n'ai jamais menti, si je vous retrouve une seconde fois, avant de partir, à la distance de mon épée, je me donnerai la satisfaction grande de vous la passer à travers le corps.

Sur ces mots, Georges enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval. La noble bête se cabra, frappa la terre de son pied impatient, et partit aussitôt vers la commanderie de la Maison-Dieu.

Inutile de dire que le fidèle Bourguignon était sur ses pas.

Le jour commençait à poindre quand ils arrivèrent; Georges alla droit à la chambre occupée par le commandeur de l'ordre, et lui fit part de tout ce qu'il venait d'apprendre, et de la résolution qu'il avait prise; il lui dit qu'il allait partir; qu'un instant il avait eu l'idée de se

retirer de l'ordre, et de demander à être relevé des vœux qu'il avait prononcés en y entrant; mais les dangers que couraient les Templiers, ses frères d'armes, ne lui laissaient plus désormais d'autre alternative que celle de mourir avec eux; qu'il allait trouver Jacques Molai, à Paris, et concerter avec le chapitre toutes les mesures qui convenaient à la situation dans laquelle ils se trouvaient.

Le commandeur promit de son côté de ne rien négliger pour venir en aide à l'ordre menacé; il allait envoyer des émissaires sur tous les points de la province, et au premier signal qui lui viendrait de Paris, il se tiendrait prêt à agir, selon les ordres qui lui seraient donnés.

Les préparatifs de Georges ne furent pas longs à s'effectuer. Le matin, il retourna au manoir, et y trouva Dehlie, qui n'avait pas voulu prendre de repos; toute la nuit, elle avait eu l'esprit agité; mille pressentiments funestes avaient jeté le trouble dans son cœur, et quand Georges lui parla de départ, elle fondit en larmes, et s'abandonna à toute sa douleur.

Si vous partez, Georges, lui dit-elle d'un accent brisé, nous ne nous reverrons plus... Voici que les dangers menacent de tous côtés l'ordre auquel vous appartenez, nous allons être séparés pour toujours...

Mais Georges fut inébranlable; il parla de son devoir, de son honneur; il fit comprendre à Dehlie qu'il ne pouvait rester inactif et lâche devant de pareilles menaces.

Quand la jeune fille vit que ni ses larmes ni ses prières ne pouvaient retenir son amant, elle lui donna sa main.

— Adieu donc! lui dit-elle, adieu Georges; je ne sais quelle destinée sera la vôtre; mais, quoi qu'il arrive, je ne cesserai de penser à vous, et de vous aimer!

Georges partit.

Il avait compris tout de suite quelle mission il lui restait désormais à accomplir, et, sans tarder davantage, il allait vers Paris.

Peu d'instants après avoir quitté le manoir, il mit son cheval au galop, et disparut bientôt, soulevant autour de lui un tourbillon épais de poussière.

CHAPITRE VI.

Suite des Templiers. — Deux légistes. — L'empire de Galilée et le royaume de la Basoche. — Le clerc Coquastras, empereur. — Le cortége du grand maître. — Le grand prieuré du Temple. — La tour carrée. — Tribunal secret au Temple. — Georges de Nevers. — Le roi est condamné. — Coquastras gagne sa vie. — Bataille. — Le guet. — La blessure. — Dehlie.

I.

On était au milieu du mois de septembre 1307; Jacques Molai était toujours à Paris, et Philippe le Bel semblait affecter de le traiter avec une distinction particulière; des ordres exprès avaient été donnés à tous les courtisans, et les légistes eux-mêmes témoignaient, au grand maître de l'ordre du Temple et à la suite, le respect le plus profond et les sympathies les plus vives.

Toutefois, malgré ces honneurs apparents qu'on lui rendait de toutes parts, Jacques Molai savait à quoi s'en tenir...

De sourdes rumeurs couraient dans le public, et si les Templiers recevaient à la cour un accueil sympathique, il n'en était pas de même auprès du peuple. Les bruits les plus malveillants étaient saisis avec faveur, et ce peuple, naturellement sceptique et railleur, avait déjà oublié les éminents services que les soldats du Temple avaient rendus et rendaient encore, chaque jour, à la chrétienté.

On ne voyait, en cet ordre, qu'une association d'hommes ambitieux que le zèle et la superstition des Européens avaient enrichis, et qui étaient devenus superbes, exigeants, redoutables même!

Malheur à qui se sert du peuple comme d'une arme! souvent les papes, égarés par la haine et l'ambition, crièrent au peuple du haut du Vatican : n'obéis pas!

Voici un roi qui, plus coupable encore, déchaîne le peuple par le mensonge et par la ruse.

Rois et papes ont chèrement payé cela!

Celui qui se sert du glaive, a dit l'évangile, périra par le glaive.

Mettez peuple à la place de glaive, et la parole du grand livre deviendra plus véridique encore.

Ces calomnies suggérées par les légistes du roi, avaient jeté de profondes rancunes dans l'esprit de tous, et l'on s'attendait à chaque instant à une catastrophe dont on n'eût pu préciser le caractère, mais que l'on pressentait vaguement.

Une fois, c'était le 11 septembre, deux hommes se trouvaient réunis dans une salle basse du Louvre; la fenêtre était ouverte, les bruits du dehors commençaient à se taire; on entendait au loin les cloches sonner le couvre-feu; il pouvait être dix heures de nuit.

L'un des deux hommes, qui était resté depuis longtemps immobile et silencieux, se leva tout à coup et fit deux ou trois fois avec agitation le tour de la chambre. Il alla écouter à diverses reprises à la porte, et revint enfin s'accouder à la fenêtre, où le suivit son compagnon.

De ces deux hommes, l'un s'appelait Nogaret, l'autre Guillaume Plusian : tous deux légistes, tous deux amis de Philippe le Bel...

— Eh bien, dit Nogaret, après quelques minutes d'hésitation, voici le couvre-feu, maître Guillaume, et votre homme n'a pas l'air de se presser d'arriver. Ne craignez-vous pas qu'il recule?...

Guillaume Plusian secoua la tête, et sourit finement.

— Bah! dit-il d'une voix sèche, et flûtée, les hommes sont tous les mêmes, messire mon ami; et celui-ci, je l'ai fait mander, d'une façon qui ne doit pas lui avoir laissé de prétexte à me refuser.

— Expliquez-vous, dit Nogaret.

— Hier, une jeune fille, que je connais et qui est adroite, est allée le trouver, et lui a remis de ma part une bourse pleine d'or.

— La jeune fille est-elle jolie? demanda le premier légiste.

— Le manant, répliqua le deuxième légiste, n'en a jamais vu de pareilles.

— Et la bourse était-elle grande?

— Assez pour contenir cinquante pièces d'or.

— Bon!... Et le résultat?

— La jeune fille et la bourse ont été remis comme il convenait, et ce soir, l'empereur a promis de nous venir trouver.

— Singulier empereur, fit Nogaret.

— Que voulez-vous, maître, repartit Guillaume, dans ce moment, il peut beaucoup pour notre roi, et il ne faut rien négliger pour nous le rendre dévoué.

Comme Plusian achevait de parler, un des gardes du Louvre entra, et vint dire quelques mots à l'oreille de Nogaret; celui-ci répondit par un signe, et un moment après, un jeune homme de vingt cinq ans, et portant le costume des écoliers de l'époque, fut introduit.

Ce jeune homme était l'empereur de Galilée...

Il ne faut jamais trop rire des choses de l'université, qui sont burlesques, il est vrai; mais qui ont un coté sinistre.

L'université nous a toujours fait l'effet de ce bouffon du moyen âge qui assassinait un petit enfant à huis-clos, chaque fois que le roi le battait en public.

Il existait à cette époque singulière, à Paris même, une association connue sous la dénomination de *haut et souverain empire de Galilée.*

Elle se recrutait parmi les écoliers, les clercs de la cour des Comptes, du Parlement et du Chatelet.

Les écrivains attachés aux gens des comptes du roi, élisaient chaque année un chef qu'ils décoraient du titre pompeux d'*empereur*. Un tribunal dont les membres devaient être élus par l'association, connaissait de tous les crimes ou délits qui pouvaient se commettre en son sein, et jugeait en dernier ressort.

L'empereur, ou chef de l'association, avait placé le siége de son empire dans la rue de Galilée.

Tous les ans, la veille de l'Epiphanie, les grands dignitaires de l'empire de Galilée se rendaient, l'empereur en tête, chez leurs patrons, et allaient leur offrir, en grande pompe, un gâteau des rois. En retour, on leur faisait largesse, et on leur donnait à boire, de sorte qu'à la fin de la journée, empereur et dignitaires s'en retournant à leur logis, s'oubliaient volontiers dans les épanchements d'une intimité touchante.

L'institution, connue sous le nom de *Basoche du Parlement*, avait beaucoup de points de ressemblance avec l'empire de Galilée, mais elle était encore plus remarquable dans ses usages.

Ici ce n'est plus un empire, c'est tout simplement un royaume; ce n'est plus un empereur, c'est un simple roi. L'association avait été autorisée par une ordonnance de Philippe le Bel, datée de 1302.

L'ordonnance portait que le tribunal élu par les clercs ainsi constitués, *jugerait en dernier ressort*, tant en matière civile qu'en matière

criminelle, tous les différends qui surviendraient entre les membres, et toutes les actions intentées contre lui.

Le tribunal de la *Basoche du Parlement*, devait se composer d'un chancelier, d'un vice-chancelier, d'un certain nombre de maîtres des requêtes, greffiers, huissiers ; il siégeait tous les mercredis et samedis, dans la grand'chambre.

Les arrêts commençaient toujours par cette formule : *la Basoche régnante et triomphante, et titre d'honneur, salut !*

La Basoche du Parlement s'étendit rapidement, et acquit en peu d'années, une haute importance. Des basoches inférieures furent érigées dans diverses villes de la vicomté de Paris, avec obligation toutefois, au prévôt de ces basoches, de rendre hommage au roi de la basoche parisienne. Il y eut des juridictions basochales dans tous les bailliages royaux, et présidiaux du royaume.

A une certaine époque même il fallut, pour être reçu procureur au Parlement, avoir été inscrit au moins pendant dix ans sur les contrôles de la basoche. La basoche de Paris faisait battre monnaie au coin de son roi, et portait des armoiries. Tous les ans, elle avait, comme le haut et souverain empire de Galilée, une *montre* générale de tous les membres de l'association.

Disons cependant que la basoche du Parlement était loin d'être composée comme l'empire de Galilée. Les membres étaient pour la plupart des gens qui se destinaient à la robe, et qui gardaient encore une certaine retenue et une certaine mesure, tandis que les Galiléens étaient ces jeunes gens oisifs, dissipés, insouciants, « *que l'on voyait chaque jour quérir vus à quatre ou à six, qui attaquaient les hommes par force coups, les femmes par amour ardent, et qui étudiaient moins la science que les jeunes vierges.* »

De nos jours, grâce au progrès, la belle jeunesse des écoles parisiennes n'attaque plus guère les *jeunes vierges*. Elle court après les vieilles vierges du Prado ou de la Chaumière, et se vautre dans des

plaisirs si bêtes, si sales, si laids que les romanciers sans gêne eux-mêmes n'osent plus les suivre au fond de ces vilaines joies.

Pour le moment, l'empereur du haut et souverain empire était un jeune clerc du nom de Coquastras, fort connu parmi les notabilités de l'espèce, et qui avait, depuis longtemps, fait ses preuves; il était grand et robuste, avait de larges épaules, et portait une chevelure rutilante, qui s'échappait en boucles épaisses sous sa toque de drap : à sa ceinture pendait une épée dont il savait, au besoin, faire un détestable usage.

Tel était Coquastras, clerc et ancien écolier natif de la bonne cité de Toulouse.

Il y avait bien longtemps déjà qu'il figurait sur les registres de l'empire, comme dignitaire émérite, et c'était surtout à sa haute stature, à sa force herculéenne, à son audace et à son énergie qu'il avait dû d'être choisi à l'Epiphanie, pour empereur.

Malgré l'assurance que Coquastras apportait d'habitude dans toutes les actions de sa vie, ce jour là, il avait eu quelques moments de trouble et d'hésitation quand on était venu le prier de se rendre au Louvre.

Coquastras s'était longtemps demandé quel pouvait être le motif de cette convocation mystérieuse, il n'avait jamais eu de rapports avec la cour, c'était la première fois qu'une aventure de cette sorte lui arrivait, et il put croire un instant que le rendez-vous qu'on lui assignait avait été donné par quelque grande dame amoureuse de sa tournure et de sa bonne mine.

Quand il entra dans la salle basse où l'attendaient les deux légistes, son illusion cessa, mais en même temps toute son assurance habituelle lui revint, et bien qu'il ignorât le but de cette entrevue, il marcha vers Plusian et Nogaret d'un pas ferme et assuré.

Nogaret lui indiqua un siége.

Mais Coquastras demeura debout, et remit sa toque sur sa tête.

— Nous vous attendions avec impatience, dit Nogaret après les salutations préliminaires, et bien qu'il se fasse un peu tard, je ne doutais pas cependant que vous vinssiez au rendez-vous donné.

— J'ignore le but de ce rendez-vous, répondit Coquastras, mais la manière dont il a été donné m'a paru si étrange, qu'il a vivement piqué ma curiosité, et malgré le danger que l'on peut courir en pareille circonstance, quand on ne sait à qui l'on a affaire, vous voyez que je suis venu.

— L'affaire est toute simple, poursuivit Nogaret, mais encore avions-nous besoin de nous entendre: vous êtes pour cette année empereur du haut et souverain empire de Galilée.

— En effet!

— Et vos pouvoirs expirent la veille de l'Epiphanie.

— Vous l'avez dit!

— C'est-à-dire que d'ici là, vous pourrez disposer de vos sujets, les convoquer selon votre bon plaisir, et ordonner telle excentricité qui vous conviendra.

— Cela me paraît incontestable.

— Eh bien! nous sommes chargés, maître Coquastras...

— Pardon, pardon, interrompit vivement Coquastras, il y a une petite difficulté, monsieur, et pour qu'il n'y ait aucune ambiguité possible dans toute cette affaire, je désirerais savoir devant quelles personnes je me trouve en ce moment.

— Cela est trop juste.

— La personne que vous voyez assise à cette table est maître Plusian, dont vous devez avoir entendu parler déjà.

Coquastras s'inclina, et Plusian lui rendit son salut.

— Quant à moi, on m'appelle Nogaret, et je remplis habituellement le rôle de conseiller intime du roi : cela vous satisfait-il?

Coquastras s'inclina de nouveau.

— C'est parfait, répondit-il avec un grand sérieux ; maintenant, je sais à qui j'ai à faire : vous pouvez continuer.

Nogaret ne put s'empêcher de sourire du ton d'importance avec lequel Coquastras jouait son rôle : il échangea un regard avec Plusian, qui sourit également, et il poursuivit :

— Le roi Philippe le Bel, dit-il, s'est enquis dernièrement de l'association dont vous faites partie, et sur le rapport favorable qui lui a été fait sur vous et les vôtres, il a décidé qu'une extension considérable serait donnée à vos priviléges, dans le cas où vous feriez preuve de bonne volonté, si l'occasion se présentait pour vous de lui être agréable.

— Le roi a manifesté cette intention?...

— Il a même été plus loin, il vous a cité personnellement, maître Coquastras, et je ne doute pas qu'il ne fasse pour vous tout ce que votre zèle aura mérité.

— Mais que faut-il donc faire?

— Peu de chose.

— Mais encore.

— Voici : ne pourriez-vous pas, demain soir, convoquer en séance extraordinaire tous les membres du haut et souverain empire de Galilée?

— Cela se peut, dit Coquastras.

— Puis, une fois assemblés, ne dépendrait-il pas uniquement de vous de lancer ces jeunes têtes folles dans la rue, dans l'enclos que l'on nomme le Jardin-du-Roi, par exemple, et de leur donner ordre de se mêler parmi le peuple et d'y semer le désordre et le trouble?

— Mais dans quel but?... fit Coquastras étonné.

— Le roi a des motifs puissants de haine contre un ordre que la populace a déjà menacé.

— L'ordre du Temple?

— Précisément.

— Eh bien?

— Eh bien! les Galiléens aideront à ce mouvement, s'ils le veulent; ils répandront dans le public mille bruits de toute nature; ils répéteront les accusations terribles qui pèsent sur les Templiers; ils se feront, en un mot, l'écho de tous ces griefs que le peuple nourrit contre eux.

— Mais quel est but de cette comédie? demanda Coquastras.

— Puisque nous sommes ici à visage découvert, maître Coquastras, répondit Nogaret, avec un accent de franchise qui toucha le cœur de l'empereur; je veux bien vous dire la secrète pensée du roi, notre maître. Philippe le Bel ne voit qu'avec peine un ordre, comme le Temple, se détourner chaque jour du but qu'il s'était proposé; il a abandonné la garde du Saint-Sépulcre. Jacques Molai, le grand maître, est à Paris, et ces hommes audacieux, puisant dans la conscience de leur fortune et de leur courage une impudence extrême, ont osé rêver de renverser le trône.

— Est-ce possible? s'écria Coquastras.

— Nous en avons les preuves certaines.

— Mais il ne faut pas hésiter alors; le roi doit supprimer un ordre aussi dangereux.

— Le roi a hésité jusqu'à ce jour; il est bon : il s'est pris de compassion pour ces chevaliers illustres; il n'ose pas agir... Mais nous qui sommes ses fidèles serviteurs, nous qui n'avons pas les mêmes raisons, qui ne pouvons avoir les mêmes scrupules, nous devons nous unir pour conjurer le danger qui le menace.

— Vous avez raison, et vous êtes de bien dignes chrétiens, mes maîtres!

— Ainsi, vous acceptez la mission que je vous offre?

— Avec joie!

— Et vous ferez ce que j'ai demandé?

— Je le ferai dès demain soir.

— C'est bien, maître Coquastras, c'est bien, dit gravement Nogaret; le roi n'ignorera pas avec quel zèle vous l'avez servi dans cette circonstance.

Coquastras fut reconduit sur ces paroles jusqu'à la porte du Louvre, et il ne quitta Nogaret qu'après que ce dernier lui eut renouvelé ses protestations d'amitié et de dévouement.

A ces protestations, Nogaret n'oublia pas de joindre une bourse bien garnie.

Quand il se retrouva sur la rue, Coquastras ne put s'empêcher de se réjouir dans son cœur des propositions qui lui avaient été faites, et de l'avenir qui pouvait s'ouvrir pour lui, dans le cas où l'entreprise à laquelle il allait coopérer serait menée à bonne fin. Il n'avait pas d'ailleurs de sympathies bien vives pour les Templiers; il avait vécu jusqu'alors au milieu de cette jeunesse insouciante et railleuse qui ne croyait guère à rien, et il n'avait jamais compris pourquoi tant d'enthousiasme avait accueilli l'annonce des croisades.

Il se dit que maître Nogaret était rusé, qu'il ne pouvait manquer de faire son chemin entre les mains d'un tel homme, et ramassant ses épaules dans son petit manteau, il prit la direction de la rue de Galilée.

Toutefois, au moment où il allait s'engager dans les rues qui entourent l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; il fut obligé de s'arrêter, car un cortége nombreux sortait en ce moment du Louvre, au milieu d'une double haie de peuple et de soldats.

C'était Jacques de Molai, grand maître de l'ordre du Temple, qui venait de visiter Philippe le Bel.

Ainsi que nous l'avons dit, Jacques Molai avait été, dès son arrivée en France, l'objet des plus grandes attentions de la part du roi. Il avait été traité avec distinction à la cour, et Philippe le Bel l'avait même choisi pour parrain de l'un de ses enfants.

Le vénérable grand maître était précédé par trente chevaliers,

montés sur de magnifiques chevaux arabes, vêtus d'armures richement damasquinées, à la manière orientale : leur front était ceint du majestueux turban des croyants de Mahomet. Une nombreuse suite d'esclaves noirs se traînaient à droite et à gauche, portant des torches pour éclairer la voie.

Jacques de Molai venait le dernier, et sa haute stature, son front fier, son profil hautain, se détachaient avec netteté sur l'ombre qui l'entourait.

Coquastras se sentit remué jusqu'au plus profond de son cœur.

Il y avait tant de noblesse et de majesté sur cette tête de vieillard, son regard éclatait de tant de courage, il y avait sur son front tant de véritable dignité, que, malgré lui, il baissa les yeux et s'inclina.

Le cortége passa.

Puis, quand la rue fut devenue déserte, quand les flots de peuple et de soldats se furent écoulés à droite et à gauche, et qu'il se vit seul sur la voie, Coquastras secoua brusquement la préoccupation profonde qui s'était emparée de son esprit, et se mit en marche.

— Bah ! dit-il avec une gaieté forcée, maître Nogaret doit savoir ce qu'il fait... et moi, je dois obéir : à l'œuvre, mon ami Coquastras, c'est la fortune qui te tend les bras, il serait malséant de la repousser.

Il pressa le pas, et quelques minutes après il arrivait dans la rue de Galilée, où était établi le siége de son empire.

II.

Cependant le cortége qui accompagnait Jacques de Molai s'acheminait lentement vers le Temple, entraînant à sa suite une foule avide de curieux.

Il se faisait tard déjà, et c'était peut-être la première fois que le grand maître de l'ordre se fût oublié jusqu'à cette heure à la cour de Philippe le Bel.

Il y avait eu pour cela, sans doute, des motifs sérieux et graves.

La maison du Temple de Paris, dont il ne subsiste plus aucun vestige, occupait alors l'emplacement compris aujourd'hui entre la rue du Dupetit-Thouars, la rue Percée et la Rotonde. Elle avait été construite, dès l'installation de l'ordre, pour loger le grand prieur.

Plus tard, lorsqu'un grand nombre de chevaliers vint s'établir à Paris, la maison reçut quelques agrandissements, et leur servit d'habitation. Vers le commencement du treizième siècle, l'enclos du Temple, encore agrandi par la jonction de plusieurs terrains achetés des deniers de l'ordre, renfermait des bâtiments magnifiques pour le temps, « c'était en quelque sorte, dit M. Touchard-Lafosse, une cité entourée d'une forte muraille, et qu'on nommait *Villeneuve-du-Temple.* »

En 1212, le frère Aubert, trésorier de l'ordre des Templiers, fit élever la grande tour carrée, flanquée de quatre tourelles à toits aigus — c'est dans cette tour que fut enfermé Louis XVI avant d'être conduit à l'échafaud.

Les rois de France affectionnaient particulièrement cet édifice illustre.

Philippe Auguste ordonna que pendant son voyage d'outre-mer, tous ses revenus seraient portés au Temple, et enfermés dans des coffres dont ses agents auraient une clef, et les Templiers une autre

Philippe le Hardi voulut qu'on y déposât les épargnes publiques.

Le trésorier des Templiers s'intitulait *trésorier du Temple et des rois,* et souvent même, *trésorier du roi, au Temple.*

Les trésors de l'ordre étaient, disait-on, cachés dans une des tourelles, laquelle avait été intérieurement revêtue de lames de fer. Il

était expressément défendu de pénétrer dans cette partie des bâtiments.

Le Temple fut, à diverses époques, habité par des rois étrangers.

En 1254, Henri III, roi d'Angleterre, venu à Paris, pour conférer avec Saint Louis, préféra assure-t-on, le séjour du Temple, au nouveau palais du Louvre.

L'enceinte de cet édifice, était, du reste, un lieu *consacré*. C'était un asile inviolable, où pouvaient se réfugier impunément les duellistes meurtriers, les banqueroutiers, les débiteurs poursuivis — ce privilége lui fut conservé jusqu'à la révolution.

Contre son ordinaire, Jacques de Molai en arrivant au Temple, au lieu de se rendre à l'appartement qui lui était réservé, fit venir, près de lui, le grand prieur de l'ordre, et l'attendit à cheval dans la cour, entouré de ses soixante chevaliers, et de ses esclaves noirs.

Le grand prieur ne se fit pas longtemps attendre, et quelques minutes après, il accourait en toute hâte, près de son seigneur.

Jacques le reçut avec une évidente préoccupation.

— Mes ordres ont-ils été fidèlement exécutés, demanda Jacques, dès qu'il le vit arriver.

— Tous les Templiers sont prêts, répondit le grand prieur.

— Et ils nous attendent?

— Dans la salle des séances solennelles.

— C'est bien, que tout le monde me suive...

Jacques de Molai descendit alors de cheval, ainsi que les Templiers qui l'avaient accompagné, et ils marchèrent vers la grande salle, où, ainsi que l'avait dit le grand prieur, se tenaient d'ordinaire les réunions importantes...

Nul ne savait le but de cette réunion inattendue, mais tous s'attendaient depuis quelques jours à de graves événements, et personne ne conçut de surprise en remarquant l'air sérieux et préoccupé de Jacques.

La salle dans laquelle ils pénétrèrent était somptueusement éclairée, et un grand nombre des membres les plus éminents de l'ordre s'y trouvaient déjà réunis : d'un côté, Rimbaud de Carou, précepteur d'outre-mer; Geoffroy de Gonneville, précepteur d'Aquitaine et de Poitou, Hugues de Peraudo, précepteur de France. Tous avaient revêtu leurs plus riches vêtements, et leurs armures étincelaient sous le feu des mille lumières qui pendaient de la voûte.

Jacques de Molai s'avança mystérieusement au milieu des rangs silencieux, et alla s'asseoir sur un trône qui lui avait été préparé au centre de la salle.

Le silence se rétablit presqu'aussitôt, les portes et les grilles d'airain se fermèrent avec bruit; les plus hauts dignitaires de l'ordre vinrent prendre place à côté du grand maître, et ce dernier s'étant découvert, se leva et étendit ses mains vers l'assemblée.

— Mes frères, dit-il d'une voix qui monta sonore vers la voute, je vous ai convoqués aujourd'hui, et à cette heure de nuit, pour vous faire part des événements qui se sont accomplis depuis mon arrivée en France, et vous demander conseil sur ce que nous avons à faire dans les circonstances graves où nous nous trouvons. Chaque jour, les calomnies deviennent plus audacieuses, nos ennemis lèvent la tête, des diffamations vagues et sourdes circulent de tous côtés, des délations insidieuses se font jour à travers l'incrédulité et l'insouciance de nos protecteurs naturels, le roi et le pape; et si nous n'y prenons garde, demain peut-être, nous serons jugés, dépouillés, frappés, sans que nous ayons rien fait pour défendre notre honneur et sauver notre tête!...

Un sourd murmure accueillit ces paroles, et Jacques promena un moment son regard soucieux sur l'assemblée en tumulte.

Peu à peu cependant le silence se rétablit, et il put reprendre, cette fois, avec encore plus de fermeté et une accentuation plus résolue.

— Ah! vous ne savez pas vous, mes frères, les indignes calomnies

dont nous sommes l'objet ; il y a une conspiration, une trame odieuse ; et si nous laissons à nos ennemis le temps de s'unir dans leur haine, nous sommes perdus.

Après avoir ainsi parlé, le grand maître se rassit, et Hugues de Peraudo se leva :

— Les révélations qui viennent d'être faites par notre vénérable grand maître, dit-il, ne sont point prématurées, et le danger dont il nous entretient doit être conjuré sans retard ; nous avons pour ennemis des hommes habiles... Ce sont eux qui ont assassiné Boniface VIII, ce sont eux qui ont empoisonné Benoît XI... qu'attendre donc de pareils hommes, si ce n'est de nouveaux crimes ! eh bien, je le déclare, moi Hugues de Péraudo, je suis prêt à défendre l'ordre par tous les moyens possibles, et je n'hésiterai pas à accomplir ce que vous aurez décidé.

Cette déclaration faite d'un ton énergique, souleva d'unanimes applaudissements ; on entoura le précepteur de France, et on conjura le grand maître de se prononcer sans tarder, et de faire connaître à quel parti il fallait s'arrêter.

Jacques de Molai se leva alors une seconde fois, et le silence se rétablit instantanément.

— Je n'ai, dit-il, ni assez de lumières, ni assez de génie pour défendre l'ordre contre nos ennemis puissants ; cependant je suis décidé à le faire selon mes faibles moyens. Ne serais-je pas vil et méprisable si j'abandonnais la défense d'un ordre qui m'a procuré tant de précieux avantages. Mon intention est que la vérité soit éclaircie, non seulement par les chevaliers, mais dans toutes les parties du monde, par les rois, princes, prélats, ducs, comtes, barons ; je suis prêt, s'il le faut, à m'en tenir aux dépositions et aux témoignages de tous ceux qui nous ont vus sur les champs de batailles, de tous ceux qui ont partagé nos exploits et nos dangers.

— Ce ne sont pas des paroles qu'il faut, répondit Hugues de Peraudo, car pendant que nous chercherons à nous disculper, nos ennemis nous frapperont de leurs armes déloyales.

— Le pape seul a le droit de nous juger, s'écria le grand maître.

— Ils ont tué deux papes ! répliqua Hugues.

— Le roi m'a comblé des plus grands honneurs !

— Le roi est entre les mains de Nogaret, et c'est Nogaret qu'il faut craindre !...

— Que voulez-vous donc faire, Hugues ?

Un silence profond, solennel, accueillit cette question, et comme Péraudo allait répondre, des coups précipités retentirent sur la porte d'airain.

— Les commissaires du roi ! s'écrièrent plusieurs voix à la fois.

Et une secrète terreur se répandit en même temps dans tous les rangs.

— Que l'on ouvre la porte, dit Jacques de Molai, et apprêtez-vous à recevoir, comme il convient, les envoyés de notre maître temporel.

La porte fut aussitôt ouverte, mais au lieu de ceux que l'on s'attendait à voir paraître, ce fut Georges de Nevers qui entra.

— Georges ! fit Rimbaud de Caron en courant à lui, et en lui serrant les mains.

Georges était couvert d'écume et de poussière ; ses cheveux tombaient tout poudreux sur ses épaules ; il portait un costume de voyage que la poussière avait souillé.

Derrière lui, venait Bourguignon, le visage pâle, effrayé, le regard empreint d'une consternation non équivoque.

Une fois que l'étonnement produit par cette arrivée se fut calmé, Georges marcha rapidement vers le trône où siégeait le grand maître, et déposa un genou en terre.

— Que le maître me pardonne, dit-il d'un ton ému, d'avoir réclamé

ainsi impérieusement l'entrée de la salle de nos réunions, mais un motif grave a pu seul me pousser à violer pour cette fois les règles sévères de notre discipline.

— Nous te pardonnons, enfant, répondit Jacques de Molai, je sais quel est ton dévouement à notre ordre, et j'ai expérimenté plus d'une fois déjà ton courage; va donc prendre la place qui est due à ton rang, et viens nous prêter le secours de ta jeune expérience, dans les circonstances difficiles où nous allons entrer.

Georges s'inclina, mais il resta debout devant le grand maître, comme s'il n'eût pas entendu l'invitation qui venait de lui être faite.

— Maître, reprit-il alors après un moment de silence, le motif qui m'a arraché si brusquement des lieux où s'est écoulée mon enfance, est trop grave; il intéresse trop vivement le salut et l'honneur de l'ordre, pour que je le taise plus longtemps devant vous.., le grand maître me permet-il de parler?

— Parle! dit Jacques de Molai.

— Eh bien, je parlerai! que tous nos frères m'entendent, et qu'ils frémissent, car nous sommes trahis!

— Trahis! répétèrent cent voix.

— Dans quelques jours, nous serons arrêtés et chargés de fers!

— Mais sous quel prétexte?

— La haine ne manque jamais de prétexte.

— Que Georges de Nevers nous dise d'où viennent ces renseignements, ordonne le grand maître.

— Ces renseignements répliqua le jeune chevalier, viennent de Jean de la Moise, seigneur d'Auxerre et gouverneur de la province.

— Il a reçu des ordres?...

— Des ordres de Nogaret et de Plusian, ces deux âmes damnées du roi!

Un grand tumulte s'éleva à ces paroles, et la confusion se mit un moment dans tous les rangs; mille cris de vengeance s'échappèrent

à la fois de toutes ces poitrines que la colère soulevait, et les hérauts eurent toutes les peines du monde à rappeler l'assemblée au calme et à la modération.

Cependant Georges, debout sur les marches du trône, semblait dominer la réunion, et l'animer par son attitude audacieuse.

— S'ils en veulent à nos jours, dit-il tout à coup d'une voix que l'indignation rendait éclatante, nos jours sont à Dieu!... mais s'ils en veulent à notre honneur, qu'ils prennent garde!... nous avons vieilli dans les combats, nous savons nous servir de notre épée, nous avons combattu pour la défense du Saint Sépulcre, nous saurons combattre encore!...

Des cris d'enthousiasme accueillirent cette déclaration; Georges continua :

— Qu'importe la vie à des hommes qui ont affronté cent fois la mort : malheur aux légistes, aux Nogaret, aux Plusian; pour mon compte, chevaliers, je jure de mourir plutôt que de renier le passé, et de courber le front devant ces assassins et ces empoisonneurs!

— Nous le jurons tous!... dirent d'une seule voix les Templiers.

— Voulez-vous défendre l'ordre?

— Jusqu'à la mort!

— De corps et d'âme!

— Devant et contre tous.

— Eh bien! moi, Georges de Nevers, avec l'assentiment de notre grand maître, je viens vous apporter les moyens de sortir victorieux et superbes de l'abîme dans lequel on veut nous jeter.

— Parlez! parlez! s'écrièrent les chevaliers.

Mais au lieu de continuer, Georges s'était tourné vers Jacques de Molai, et semblait attendre que le vieillard lui donnât officiellement l'autorisation de poursuivre.

— Mon fils, dit enfin le grand maître, bien que tu paraisses obéir en ce moment à la colère plutôt qu'à la raison, je ne veux pas mettre

d'entraves à l'expression de toute ta pensée : parle donc sans crainte; mais ne prononce aucun jugement imprudent contre le pape, ni contre le roi.

Et comme Georges se taisait.

— Pourquoi hésiter ainsi, ajouta-t-il, ma réponse ne t'a-t-elle pas satisfait, et que peux-tu attendre encore ?

— Maître, répondit Georges, si j'hésite, c'est que vos paroles limitent ma liberté, et que ce que j'ai à dire doit faire remonter bien haut la responsabilité du danger qui nous menace !

— Qu'est-ce donc? fit le grand maître étonné.

— Ah ! c'est que vous ignorez ici jusqu'où nos ennemis ont porté la folie de leur audace ; voici ce qu'ils disent de nous ! Écoutez !

En parlant ainsi, Georges tira un parchemin de son vêtement, le déplia lentement, et enfin lut ce qui suit à l'assemblée attentive :

« Lors de la réception des chevaliers, on leur fait renier Dieu, le Christ, la Vierge... On leur dit surtout que le Christ n'est pas le vrai Dieu, mais un faux prophète, qui a été crucifié, non pour la redemption, mais pour ses propres crimes. On ordonne aux récipiendaires de cracher sur la croix : ils la foulent aux pieds; c'est surtout le Vendredi-Saint qu'ils font ces outrages à la croix.

« Il adorent un chat, qui apparaît quelquefois dans leurs chapitres ; ils ne croient point au sacrement de l'autel; leurs prêtres, en célébrant la messe, ne prononcent point les mots sacramentels de la consécration.

« On dit aux chevaliers, et ils croient que le grand maître peut les absoudre de leurs péchés.

« Lors des réceptions, on leur annonce qu'ils peuvent se permettre des mœurs licencieuses et coupables.

« Dans chaque province, ils ont des idoles, c'est-à-dire des têtes dont quelques-unes ont trois faces, d'autres une, et quelquefois un crâne humain : et dans leurs chapitres, ils adorent ces idoles.

« Ils révèrent les idoles comme Dieu : ils disent que l'idole peut les sauver ; qu'elle donne les richesses de l'ordre ; qu'elle fait fleurir les arbres et germer les plantes de la terre. Ils entourent la tête de l'idole, ou la touchent avec deux cordons dont ils se ceignent ensuite la chair.

« Ceux qui, à leur réception, ne veulent pas se soumettre à ces usages, sont tués ou empoisonnés.

« Tout cela s'observe d'après les statuts de l'ordre ; c'est un usage général et antique, et il n'y a pas d'autre mode de réception.

« Ils ne regardent point comme un péché d'enrichir l'ordre, par tous les moyens licites et illicites, *perfas et nefas.* »

Pendant que Georges lisait le parchemin qui contenait ces calomnies burlesques, mais terribles en ce siècle de ténèbres, une indignation impossible à décrire se manifestait sur tous les visages; des murmures pleins de colère grondaient, sourdement encore, n'attendant que la fin de la lecture pour éclater en imprécations.

Quand Georges eut fini, ce fut une clameur universelle, et toutes les voix s'élevèrent pour demander quel était l'auteur de cet affreux libelle.

— Vous voulez connaître celui qui a signé ou inspiré cet acte abominable, dit Georges, en agitant au-dessus de sa tête le parchemin qu'il venait de lire.

— Oui ! oui ! son nom ! son nom !

— Eh bien ! celui à qui l'on doit faire remonter la responsabilité de cet écrit odieux et pervers, c'est le roi Philippe le Bel.

Et comme tous les membres le regardaient stupéfaits à cette révélation inattendue :

— Eh quoi ! poursuivit Georges, la figure animée, le regard éclatant, le geste violent ; vous hésitez !... Vous qui avez défendu le tombeau du Christ, vous tremblez !... Vous qui, seuls, avez vaillamment soutenu le choc de vingt armées barbares, vous avez

peur!... Votre sang se glace dans vos veines, vous êtes prêts à fuir! Honte et malheur! chevaliers, car ce jour est le dernier de notre ordre!

L'énergie du jeune de Nevers réveilla le courage des auditeurs, et Hugues de Peraudo, Geoffroy de Gonneville, Himbert Plauke, Bernard de Nado, Bertrand de Saint-Paul, et cent autres, se pressèrent avidemment autour de lui.

— Le roi est notre ennemi, disait-on, que faire contre lui, quelle arme employer, à quels moyens avoir recours?

— Mes, frères, repartit Georges, nous ne pouvons employer les mêmes armes déloyales que celles dont ils se servent contre nous! Le peuple connaît à fond ce roi, faux monnayeur; ce que nous avons à faire, c'est d'accepter le combat, mais de l'accepter en plein jour, à la face du ciel, comme il convient à des chevaliers.

— Mais le roi est tout puissant!

— Et ne le sommes-nous pas nous-mêmes; un mot parti ce soir de Paris, ne peut-il pas armer toutes les commanderies des provinces? En peu de jours n'aurons-nous pas, si nous le voulons, toute une armée formidable sur pied!... Voilà, chevaliers, la seule issue possible à cette affaire, la seule, du moins, qui soit digne de nous, et si nous devons mourir, eh bien! nous mourrons du moins les armes à la main, en défendant nos priviléges et nos droits!...

Georges avait touché la corde sensible... En parlant d'honneur, de courage, à ces hommes dont toute la vie se passait dans les combats, il réussit sans peine à les exalter, et en peu d'instants les mesures les plus énergiques furent décretées.

On peut le dire : c'était ici la bataille des tribunaux secrets.

Pendant que les Templiers étaient condamnés par le tribunal du Louvre, eh bien! le tribunal du Temple condamnait le roi!

Et il y avait force presque égale pour soutenir chacune de ces terribles sentences.

Dès le soir même, des émissaires partaient à franc-étrier dans toutes les directions, et allaient prévenir les chevaliers des commanderies de province du danger qui menaçait l'ordre tout entier.

III.

Quelques jours s'étaient passés, sans apporter un grand changement dans la position des chevaliers du Temple ; ils se tenaient sur la défensive, et avaient reçu successivement, des divers points de la France, des déclarations qui annonçaient que tout était prêt pour une défense énergique.

Cependant Philippe le Bel redoublait de soins et d'attentions envers Jacques de Molai, et le vénérable vieillard, en voyant qu'on lui témoignait tant de sympathie ouverte et franche, n'osait donner le signal d'une rébellion qui, seule, pouvait le sauver. Il pensait que le roi avait fait un retour sur lui-même, qu'il s'était éclairé sur les calomnies dont l'ordre était l'objet, qu'enfin il était tout disposé à le défendre.

Dans les réunions fréquentes qui se tenaient au Temple, c'était lui qui défendait le roi, c'était lui qui repoussait obstinément toutes les insinuations des jeunes hommes qui, voyant le danger menaçant, eussent voulu prendre toutes les mesures propres à le conjurer.

Cependant les légistes continuaient leur œuvre, et de toutes parts, des gens soudoyés par eux, allaient se répandant dans les groupes et semant sur leurs pas, parmi le peuple, l'indignation et la haine des Templiers.

Coquastras n'était ni le dernier ni le moins actif, et l'on peut dire qu'il gagnait son argent en conscience.

Un soir de nombreux groupes d'hommes appartenant à toutes les classes de la société, stationnaient dans l'enclos du jardin, situé

dans la cité, Coquastras accompagné de ses amis s'y trouvait, et on le voyait toujours des plus ardents de la mêlée, répandant les bruits les plus extravagants, les calomnies les plus infâmes.

Le peuple acceptait tout cela avec avidité.

On disait que dans le chapitre général de l'ordre, il y avait une chose si secrète, que si, pour son malheur, quelqu'un le voyait, fût-ce le roi de France, nulle crainte de tourments n'empêcherait ceux du chapitre de le tuer selon leur pouvoir.

On ajoutait qu'un Templier de la maison du pape avait ingénument confessé le mal qu'il avait reconnu en son ordre, en présence d'un cardinal, son cousin, qui s'était empressé d'écrire cette déposition.

Un autre chevalier, avait, assurait-t-on, déclaré qu'un de ses oncles était entré dans l'ordre sain et gai, avec chiens et faucons, et qu'au bout de trois jours, il lui était poussé des cornes de cerf en tête.

Le peuple qui écoutait naïvement tous ces contes, joignait les mains et levait les yeux au ciel.

— Le roi tarde trop longtemps, s'écriait Coquastras de sa voix retentissante, à punir ces illustres coupables ; le chef des enfants de Moïse, cet ami de Dieu, qui lui parlait face à face, s'écria dans une pareille circonstance, contre les apostats qui avaient adoré le veau d'or : *que chacun s'arme du glaive et frappe !* Et il ne demanda pas pour cette vengeance, le consentement d'Aaron, qui était le grand-prêtre établi par l'ordre de Dieu... Eh bien tous les Templiers sont homicides ou fauteurs d'homicides.., pourquoi le roi très-chrétien ne procéderait-il pas de la sorte contre le Temple, puisque cet ordre est tombé dans l'impiété, et soutient et favorise ceux qui y sont tombés!...

— Qu'il frappe! qu'il frappe ! hurlait le peuple.

— Et s'il hésite, pourquoi ne le remplacerions-nous pas dans cette œuvre de justice ? poursuivit Coquastras, pourquoi n'aiderions-nous

pas à sa vengeance trop lente : sommes-nous des lâches, avons-nous donc peur?

— Non! non!

— Eh bien! qui nous arrête alors? Quelques centaines d'hommes décidés suffiraient à enlever le Temple... et vous savez quelle curée serait offerte pour but à une pareille entreprise.

Cette insinuation de Coquastras était certainement des plus perfides, car ce qui avait le plus frappé le peuple parmi tous ces bruits que l'on colportait de tous côtés, c'était surtout ces richesses inouies, qui étaient, disait-on, enfouies dans les vastes cellules de l'ordre; ces mules que l'on avait vues revenir d'Asie, ployant sous le poids trop lourd de leur riche fardeau..; l'imagination populaire s'était exaltée, et plus d'un, parmi ces hommes qui écoutaient Coquastras, avait eu la fièvre, en rêvant qu'il pénétrait dans le Temple, au jour d'émeute victorieuse.

Cependant comme le chef du haut et souverain empire de Galilée achevait de parler, il vit passer à quelque distance de là trois hommes revêtus du manteau blanc de l'ordre, orné d'une belle croix rouge apparente.

Le regard du grotesque empereur s'alluma tout à coup à cette vue, et son bras s'étendit vivement pour désigner les trois victimes.

— Les voilà, s'écria-t-il, tenez, ils passent, là, près de nous, le front levé, le regard hautain, ils se moquent de nos vaines clameurs, ils insultent à notre haine impuissante, ils nous traitent comme des enfants sans courage, ou des hommes imbécilles..., punissons-les.

— Oui! oui! sus! sus! aux Templiers!

— Que la mort de ces chevaliers insolents apprenne au roi ce que peut son peuple, et quelle conduite il doit tenir!

— A mort! à mort! les hommes rouges!...

— Allons donc, et honte à celui qui reculera!

Coquastras quitta l'endroit élevé sur lequel il était monté pour haranguer le peuple, et se mit à la tête de la bande désordonnée.

Chacun paraissait animé de la plus vive ardeur, nul n'était resté en arrière, et tous s'étaient armés à la hâte de ce qu'on avait pu trouver, ceux-ci de pelles et de pioches, ceux-là de bâtons, les derniers enfin, des projectiles qui leur tombèrent sous la main.

Les trois chevaliers du Temple vers lesquels s'avançait ainsi la bande furieuse, en poussant des cris de rage qui ébranlaient l'air, n'étaient autres que Bertrand de Saint-Paul, Hugues de Péraudo, et Georges de Nevers.

Derrière eux, marchait le placide et mélancolique Bourguignon.

Les trois jeunes gens parlaient avec feu des dangers qui, chaque jour, devenaient plus menaçants, de la crise imminente dans laquelle ils allaient entrer, et blamaient l'insouciance du grand maître, qui allait les livrer sans défense à la merci des ennemis acharnés.

Bourguignon se tenait à quelque distance, et écoutait leur conversation avec des frémissements de peur indicibles.

Bourguignon s'étonnait naïvement d'une chose, c'est que l'on pût prévoir ou craindre un danger, sans prendre le meilleur moyen de s'y soustraire, c'est-à-dire, la fuite...

S'il avait été libre, l'honnête valet se serait déjà empressé de passer la frontière, ou d'aller se faire oublier dans quelque province éloignée.

Mais il était attaché à son maître par les liens d'une longue amitié, d'un inébranlable dévouement, et pour rien au monde, il n'eût consenti à se séparer de lui, surtout dans un pareil moment.

D'ailleurs, Bourguignon, tout peureux qu'il était, avait cependant du courage à sa manière, et il se serait vaillamment défendu et sans reculer, s'il y avait été forcé.

Tout à coup, et au moment où les trois jeunes chevaliers allaient gagner les bords de la Seine, une grande clameur s'éleva derrière

eux, et quand ils se retournèrent, ils aperçurent accourant de leur côté le peuple à la tête duquel marchait Coquastras, son épée nue à la main.

Les trois chevaliers virent tout de suite à qui en voulaient ces hommes, et ils tirèrent courageusement leur épée. Bourguignon avait d'abord regardé de tous côtés, mais comme il vit que toute retraite leur était impossible, il prit son parti en brave et s'étant armé d'un long poignard que lui jeta son maître, il alla se ranger à côté des Templiers.

Le combat promettait d'être sérieux, et le premier choc fut en effet, terrible.

Hugues, Georges et Bertrand étaient peut-être les plus courageux d'entre les Templiers, et ils se promirent de mourir plutôt que de reculer. Il y avait d'ailleurs assez longtemps que l'on calomniait l'ordre auquel ils appartenaient, pour qu'ils saisissent avec empressement cette occasion de montrer ce dont ils étaient capables.

Les premiers qui se présenterent tombèrent sous leurs coups, et bien que les assaillants leur formassent une ceinture redoutable, ils s'étaient disposés de manière à leur faire face sur tous les points.

A vrai dire, dès que la populace vit tomber les premières victimes, son ardeur se ralentit sensiblement, et si Coquastras ne l'avait excitée de la voix et du geste, l'émeute se serait dissipée comme par enchantement.

Mais l'exemple de Coquastras fut contagieux pour quelques uns : placé au premier rang, il pressait de son épée la poitrine de Georges, et évitait avec une adresse merveilleuse tous les coups que ce dernier lui portait.

Déjà Hugues de Peraudo avait été blessé ; Bertrand de Saint-Paul avait reçu une pierre à la tête, et le sang coulait sur son manteau blanc.

En voyant ce premier résultat obtenu, le peuple avait repris courage ; le cercle s'était resserré, les cris avaient cessé ; on n'entendait plus maintenant que le cliquetis sinistre des épées, et le râle des mourants qui gisaient étendus sur le sol.

Enfin, deux cris partirent en même temps, et arrêtèrent instantanément le combat : le premier avait été poussé par Coquastras, le second, par Georges de Nevers ; tous les deux venaient de se blesser profondément.

Le peuple se précipita sur le corps de Coquastras, qui était tombé lourdement à terre, tandis que Bourguignon et les deux Templiers recevaient Georges dans leurs bras.

Cet accident suspendit un moment le combat, et chaque parti songea à panser son blessé. Toutefois, ni les uns ni les autres n'eurent le temps de donner suite à leurs projets, car le guet, attiré par le bruit de la lutte, traversait la Seine en ce moment, et avançait à force de rames.

La populace craignit les effets de la colère des gens du roi, et sans même songer à soustraire Coquastras au sort dont il était menacé, ils s'enfuirent dans toutes les directions.

Cependant Georges avait ouvert les yeux, et d'abord il ne se rappela pas ce qui s'était passé ; il était très-faible, son sang coulait à flots de sa blessure, il demanda pourquoi ses amis restaient sur les bords de la Seine, au lieu de regagner leur demeure.

L'arrivée des soldats du guet arrêta Hugues, qui allait lui répondre.

Après les explications fournies au chef de cette garde civique, Hugues se mit en devoir de faire transporter Georges dans un bateau qui était amarré sur le bord, à quelques pas de là ; mais au moment où ils allaient s'éloigner, le chef du guet le retint.

— Et cet homme? demanda-t-il en désignant Coquastras, qui, étendu sur le revers du chemin, n'avait pas encore bougé.

Georges tourna la tête et reconnut l'adversaire courageux contre lequel il avait combattu.

— Cet homme, répondit-il d'une voix faible, il est des nôtres, et mon valet va venir le reprendre dans un instant.

Le guet n'en demanda pas davantage, et continua sa route à la poursuite des adversaires des Templiers.

Dès que Hugues, Bertrand et Bourguignon se virent seuls, ils se hâtèrent de transporter Georges de Nevers dans une barque prochaine, et revinrent peu après prendre Coquastras, qui ne donnait plus signe de vie.

— Cet homme est mort! fit Bertrand, en le déposant au fond du bateau.

— Cela se pourrait bien, répondit Hugues.

— Il porte le costume des étudiants, sa blessure est profonde ; s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux : qu'en dites-vous?

— Je dis, qu'en tous cas, ce ne sera pas une grande perte pour l'Université!...

Cependant la barque glissait lentement sur les flots sombres ; elle arriva sans accident sur la rive opposée.

Là, le transport devenait plus facile. Ils trouvèrent en peu de temps une litière convenable, y installèrent de leur mieux les deux blessés, et les accompagnèrent ainsi jusqu'à la maison du Temple.

Bourguignon suivait à quelques pas ce triste cortége, et son cœur s'apitoyait sur le sort de son maître : il le croyait perdu, et il ne pouvait songer sans amertume à la douleur, au désespoir de Delhie, quand elle apprendrait la fatale nouvelle.

Bourguignon regrettait maintenant de n'avoir pas usé de tout son empire pour empêcher son maître de revenir dans cette capitale maudite, pour l'engager à fuir avec Dehlie, qui lui avait donné une preuve si éclatante d'amour et de dévouement...

Bourguignon se promit bien. si son maître revenait à la vie, de

Demoraine del — Ferdinand sc

GEORGES BLESSÉ DANS SA CELLULE.

Imp. Lip. Lemercier et Cie — Vignettes des siècles

l'arracher à cet ordre, ou de le décider à quitter la France, pour passer en Angleterre, où, du moins, les Templiers étaient protégés et défendus par le roi.

Tout en faisant ces réflexions, le bon valet suivait la litière, et quand les chevaliers eurent atteint la maison du Temple, et que Georges eut été conduit dans sa cellule, en compagnie de son adversaire, il déclara qu'il ne le quitterait plus, et passerait toutes ses nuits près de lui...

Pendant tout le trajet, Georges n'avait pas bougé ; il resta dans cette sorte d'assoupissement jusqu'au lendemain, et quand il r'ouvrit les yeux pour la seconde fois, et promena autour de lui son regard étonné, il rencontra le regard tendre et doux de Dehlie.

CHAPITRE VII.

uite des Templiers. — Entrevue importante. — Conversion miraculeuse de Coquastras, empereur de Galilée. — Un gamin de Paris au XIVe siècle. — Au guichet du Louvre. — Bourguignon à la question. — Le peuple au Temple. — Arrestation de Jacques Molai.

La nuit était venue. C'était à la pâle lumière d'une lampe que Georges de Nevers apercevait le visage de son amante.

Il n'en voulait point croire ses yeux.

— Où suis-je? demanda-t-il d'une voix faible, en cherchant a distinguer les objets qui l'entouraient.

— Vous êtes près de vos amis, répondit Dehlie en lui prenant les mains.

— Vous! vous! ici, s'écrie le jeune chevalier, près de moi!... Que s'est-il donc passé?

— Une lutte, un combat, dans lequel vous avez été blessé, dit la jeune fille... Mais ne m'interrogez pas; on a recommandé le plus grand repos, le plus grand calme, et si vous vous soumettez à nos prescriptions, nous vous sauverons.

— Seulement, insinua Bourguignon en s'avançant près de son maître, il importe que mon cher maître nous dise ce qu'il compte faire de cet homme qu'il nous a ordonné de transporter ici!

— Quel homme? fit Georges avec étonnement.

— Celui qui vous a blessé!

— Quel est-il?

— Je l'ignore... C'est vous qui avez donné l'ordre de l'introduire au Temple.

Georges passa rapidement la main sur son front, et jeta tout à coup un cri.

— Oui! oui, dit-il en souriant, je me souviens; cette homme est courageux, je l'avais remarqué : il se battait avec un entrain qui m'a étonné... Il faut qu'il ait des motifs de haine bien réels celui-là; j'ai désiré le connaître, et je l'ai fait transporter ici pour l'interroger... Qu'on le garde, qu'on l'entoure de soins, et qu'on le fasse revenir promptement à la vie, si c'est possible... Est-il gravement blessé?

— Demain, il sera sur pied.

— Fort bien, je causerai avec lui.

Les blessures de Georges étaient assez graves; mais celles de Coquastras ne l'étaient que fort peu. Le lendemain, ainsi que l'avait annoncé Bourguignon, il put se lever, et comme il avait été lui-même fort étonné de se trouver dans une chambre qu'il ne connaissait pas, près de personnes qu'il n'avait jamais vues, quand on l'invita à s'approcher du lit de Georges, il s'empressa de se rendre à cette invitation, espérant trouver enfin le mot de cette énigme.

Dès qu'il aperçut Georges, il le reconnut pour son adversaire de

la veille, et pâlit. Il était à la merci de son ennemi, et cette circonstance ne promettait rien de bon.

Car lui, Coquastras, empereur de Galilée, quand il avait un ennemi à sa merci, l'affaire était bientôt faite!

Cependant Georges lui tendit la main en souriant, et l'invita à s'asseoir. Coquastras ne put s'empêcher, avec sa franchise habituelle, de manifester son étonnement, et il s'assit en ouvrant de grands yeux, et se demandant s'il ne rêvait pas, et si c'était bien à lui que s'adressait cette invitation.

— J'ignore qui vous êtes, dit enfin Georges d'une voix encore faible.

— On m'appelle Coquastras, répondit ce dernier avec une certaine emphase, et je suis pour cette heure l'empereur du haut et souverain empire de Galilée!...

Georges s'inclina en souriant à cette réponse.

— Eh bien! dit-il, maître Coquastras, empereur du haut et souverain empire de Galilée, je me félicite du hasard qui nous a mis tous les deux en présence dans l'*Ile à la Gourdaine,* car je vous ai vu à l'œuvre, et je jure que jamais chevalier ne s'est mieux battu que vous ne l'avez fait!

Ce fut au tour de Coquastas à s'incliner.

— On fait de son mieux quand on y est, répondit-il, et moi-même je vous avoue que l'activité que je déployais ne m'a pas empêché d'admirer sincèrement votre adresse et votre courage.

— Ainsi, reprit Georges, nous sommes contents l'un de l'autre; en outre, nous avons le même âge, ou peu s'en faut, et nous pouvons, si vous n'y voyez point d'obstacle, parler de nos affaires à cœur ouvert.

— Je suis tout disposé à vous répondre.

— A merveille.

— Je vous écoute.

— Si je ne me trompe, maître Coquastras, vous avez contre l'ordre des Templiers une haine bien profonde, et vous nourrissez contre les chevaliers qui en font partie un désir bien vif de vengeance.

— Qui peut vous faire supposer cela?

— Votre ardeur dans le combat.

— Vous pourriez vous tromper, sire chevalier, je vous l'ai dit: quand on y est, on fait de son mieux.

— Cependant...

— Deuxièmement, pour parler comme à l'école, interrompit Coquastras, *secundo, item* ou d'autre part, je vous avoue que si j'avais eu contre l'ordre la haine que vous me supposez, il eût suffi certainement du combat d'avant-hier pour changer cette haine en admiration et en amitié, sinon pour tous les chevaliers du Temple, du moins pour quelques-uns.

— En vérité!...

— C'est à vous que je dois la vie, ce me semble, et il est bien naturel que je vous en sois reconnaissant.

— Ce n'est donc pas à un sentiment personnel de ressentiment que vous obéissiez, en agissant comme vous l'avez fait?

— Nullement.

— Quelqu'un vous avait poussé?

— Sans doute?

— Et y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander...

— Quels sont ceux qui m'ont donné des ordres?

— Précisément.

— Du tout... ce sont deux fieffés coquins...

— Qui se nomment?...

— L'un Guillaume Plusian, l'autre Nogaret.

— Les conseillers du roi!... fit Georges.

— Ni plus, ni moins, répondit Coquastras.

Il y eut un moment de silence; Georges réfléchissait, Coquastras attendait de nouvelles questions.

— Allons! reprit enfin le jeune chevalier, l'évidence nous aveugle!... ces hommes sont des ennemis implacables, tout nous le prouve... Chaque jour le danger grandit, et nous fermons les yeux pour ne le pas voir!... Ah! notre grand maître est bien insensé ou bien imprudent...

Puis, se tournant tout à coup vers Coquastras:

— Écoutez-moi, lui dit-il, il est impossible que, jeune et brave comme vous l'êtes, vous puissiez plus longtemps vous faire l'instrument d'une intrigue honteuse.

— J'y ai renoncé, interrompit Coquastras, à l'instant où je vous ai revu.

— Le roi Philippe le Bel veut spolier l'ordre des Templiers, et il ne reculera devant aucune violence pour atteindre à son but: maître Coquastras, j'ai un service à vous demander.

— Je vous en rendrai mille, si vous le désirez, dit Coquastras.

— Sérieusement et loyalement, prononça Georges avec gravité, je puis compter sur vous?

— A la vie, à la mort!

— Eh bien! Que votre passage au Temple soit donc un mystère pour tous, pour nos ennemis surtout!.. Retournez vers eux, continuez, par sympathie pour nous, de jouer la comédie de la haine, et le jour où vous apprendrez que l'arrestation des principaux membres de l'ordre aura été décidé, n'hésitez pas, accourez nous prévenir, afin que nous ayons le temps, soit de prendre des mesures énergiques pour nous défendre, soit de préparer notre fuite..; me le promettez-vous?

— Je vous le promets.

— Ah! vous êtes un honnête cœur! dit Georges, en lui donnant la main.

— Moi, fit Coquastras, d'un air d'insouciance, le jour où je me suis engagé par devers les deux conseillers de Philippe le Bel, j'étais ébloui par les promesses qu'ils m'avaient faites; l'action qu'ils me proposaient était indigne et déloyale, et pourtant je ne l'ai pas repoussée; pendant plusieurs jours au contraire, j'ai mis un soin extrême à réunir tous les membres épars de l'empire auquel je commande, et avec leur aide, j'ai ameuté le peuple contre l'ordre des Templiers; il n'est pas de bruits absurdes que je n'aie répandus ou fait répandre de tous côtes.., j'ai même, un moment, tiré mon épée du fourreau pour leur prouver toute ma bonne volonté et tout mon dévouement.

Tout cela vient, sire chevalier, de ce que ma tête est à l'envers pour le moins, au trois quarts.., mais vous l'avez dit : j'ai du cœur autant qu'un autre, et maintenant, je vais défaire ce que j'ai fait.

— Le peuple ne vous croira plus.

— Bah! le peuple est bon et naïf; et le peuple s'apitoiera sur le sort qu'on vous prépare; nous savons les paroles qui peuvent l'émouvoir, et il viendra bientôt vous défendre avec le même acharnement qu'il mettait à vous attaquer.

Et si nos ennemis ne vous en laissent pas le temps.

— Eh bien! repartit Coquastras avec un enjouement plein de franchise, s'ils vous jettent en prison, nous casserons les portes!

Georges fut presque égayé de cette franche insouciance, sous laquelle il y avait tant de bonté cachée, et il tendit de nouveau la main à Coquastras.

— Allez donc, lui dit-il avec un reste de tristesse. — Que le sort vous favorise, ou que votre entreprise échoue, je ne vous en garderai pas moins un souvenir d'ami.

Coquastras serra affectueusement la main qu'on lui tendait, et il ne tarda pas à s'éloigner pour commencer au plus tôt ses nouvelles opérations.

Cet empereur de Galilée était tout simplement un gamin de Paris du XIVe siècle.

Les blessures de Georges étaient graves, mais grâce aux soins de tous les instants qui lui furent rendus par Deblie et Bourguignon, en quelques jours il se trouva rétabli, et put même sortir. Toutefois le mire avait bien recommandé de ne point le laisser marcher seul encore, et chaque fois qu'il quittait le Temple, il se faisait toujours accompagner, soit par Bourguignon lui-même, soit par quelques-uns de ses frères d'armes qu'il affectionnait le plus, Hugues de Péraudo, Rimbaud de Caron, et Geoffroy de Gonneville.

Un soir sa promenade habituelle l'avait conduit dans les environs du Louvre; c'était le 12 octobre de l'année 1307.

Malgré le froid vif qui régnait déjà dans Paris, Georges se sentait beaucoup mieux, et il alla s'asseoir non loin des bords de la Seine, à quelques pas de l'une des petites portes du Louvre.

Hugues de Péraudo et Geoffroy de Gonneville étaient à ses côtés, et ils conversaient tous trois, de la seule chose qui les intéressait vivement à cette heure, des dangers que courait l'ordre.

Tout à coup Georges se leva!...

Un homme venait de passer près d'eux, et malgré l'obscurité qui commençait à se répandre de tous côtés, Georges l'avait reconnu!

Il quitta brusquement ses frères d'armes, les invita à le suivre, et s'étant élancé à la poursuite de l'inconnu, il l'arrêta énergiquement au moment où il allait franchir le seuil de la porte du Louvre.

— Que faites-vous? s'écrièrent en même temps Hugues et Geoffroy, en cherchant à retenir Georges.

— Laissez-moi! fit le jeune comte, en secouant l'homme qu'il venait d'arrêter, et en le ramenant loin de la porte.

Celui-ci était un vieillard, et il avait fait une laide grimace, en se voyant au pouvoir de Georges, qu'il avait de son côté, parfaitement

reconnu, mais il ne proféra pas une parole, et se laissa conduire par le jeune chevalier.

Ce dernier lâcha enfin son prisonnier, et tira son épée.

— Cet homme, dit-il alors à ses deux compagnons étonnés, est un des ennemis de notre ordre; un lâche, un misérable qui n'a pas craint de venir me trouver à Nevers, pour me faire des propositions infâmes : il voulait que je reniasse l'ordre, que je servisse les ténébreux projets des conseillers du roi !... Il faut que justice soit faite, afin que l'on apprenne enfin à la cour que l'on n'attaque pas impunément l'ordre auquel nous appartenons !...

— Mais vous ne connaissez donc pas cet homme? firent Hugues et Geoffroy.

— Non, répondit Georges, qui poursuivit en se tournant vers le vieillard, réponds ! Quel démon t'a poussé à jouer le rôle que tu remplis ?.. Quels sont les lâches qui te paient? Qui es-tu, et quelle nouvelle trame as-tu ourdie depuis que nous nous sommes séparés?

Le vieillard avait d'abord manifesté quelques craintes en voyant le jeune chevalier tirer son épée du fourreau, mais les paroles de Geoffroy et de Hugues le rassurèrent, et puisqu'ils le connaissaient, il pensa qu'ils s'emploieraient à empêcher Georges de commettre un meurtre.

— Sire chevalier, répondit-il sous l'empire de cette idée, je pensais être assez connu de vous pour vous épargner une colère inutile, et des menaces dangereuses ; mais puisque vous ignorez qui je suis, je puis vous satisfaire. On m'appelle Nogaret, Georges de Nevers, je suis le conseiller intime du roi, et je veux bien vous faire savoir que je suis encore assez puissant pour vous faire jeter demain dans une bonne et solide prison, si l'envie m'en prenait.

— Nogaret ! fit Georges qui laissa tomber ses bras le long de son corps ! Nogaret ! le favori du roi !

— Soyez prudent ! firent ses deux amis à voix basse.

— Mais cet homme, je vous le répète, est un misérable, qui nous perdra... Ce sont ses conseils qui ont déjà mis l'ordre en suspicion; c'est lui qui organisera, entre les mains du roi, l'arme qui doit nous frapper.

— Prenez garde de hâter ce moment par votre imprudence, murmura Péraudo qui regardait avec effroi les trous noirs de la forteresse royale.

— Ah!... si je n'écoutais que ma raison, s'écria Georges, cet homme ne rentrerait pas ce soir au Louvre.

— Et demain, nous serions poursuivis, arrêtés, murmura Geoffroy.

— Qui sait si nous ne le serons pas?

Hugues et Geoffroy se turent, et Georges se tourna, le visage courroucé, vers Nogaret, qui le regardait en souriant, car il se sentait soutenu par la faiblesse des deux autres chevaliers.

— Allez donc, maître Nogaret, lui dit-il d'un voix où frémissait la colère, allez dire à votre maître que, malgré vos lâchetés et vos infamies, vous avez encore trouvé assez de générosité dans le cœur des Templiers pour vous laisser la vie. Je m'étais promis de vous passer mon épée au travers du corps, si je vous rencontrais jamais à ma portée, mais je ne veux pas souiller mon épée du sang d'un misérable, et je vous fais grâce.., allez!.. et que Dieu juge les victimes et les bourreaux.

Nogaret s'éloigna en ricanant, et rentra au Louvre, pendant que Georges regagnait la maison du Temple, appuyé sur le bras de ses deux amis.

II.

La cellule que Georges occupait dans la maison du Temple donnait sur deux rues environnantes, et dominait en quelque sorte tout le quartier

En rentrant, il trouva Dehlie inquiète, et Bourguignon absent.

La présence de Dehlie à la maison du Temple avait lieu en fraude des réglements sévères de l'ordre, et par ce fait que les supérieurs de Georges consentaient à fermer les yeux.

Dehlie était chrétienne, et l'on savait que Georges attendait le dénoûment du grand drame qui commençait, pour se faire relever de de ses vœux, et la prendre pour épouse.

D'ailleurs, on ne peut nier que les Templiers s'étaient beaucoup relâchés de leur austérité première.

Dehlie avait craint quelque danger pour son amant, elle avait pensé qu'il s'était peut-être trouvé plus mal, que ses blessures s'étaient rouvertes ; mille craintes étaient entrées dans son esprit, et elle avait envoyé Bourguignon à sa recherche.

Quand elle vit Georges sain et sauf, son cœur se rassura, elle le fit asseoir près d'elle, et en attendant que Bourguignon revînt, Georges lui raconta le motif de son retard, et la scène qui s'était passée entre lui et Nogaret, le conseiller du roi.

— Peut-être avez-vous eu tort de traiter ainsi un homme puissant, dit Dehlie avec tristesse, quand il eut achevé ; cet homme est vindicatif et cruel, et vous pardonnera difficilement vos insultes, et demain peut-être des mesures de rigueur seront lancées contre vous !...

— Vous avez raison sans doute, Dehlie, répondit Georges, mais si je crains quelque danger, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous-même.

— Pour moi !...

— Ces hommes seront sans pitié, pour une femme qui a appartenu à une religion ennemie... et puis, nous, Dehlie, nous sommes chevaliers du Temple, nous avons l'habitude des combats, si l'on nous attaque, nous nous défendrons ; mais si votre présence ici était connue au dehors...

Georges laissa tomber son front pensif dans sa main, et rêva,

pendant que la jeune femme plongeait son regard distrait dans la rue.

Un mouvement inusité s'était manifesté autour du Temple depuis quelques instants ; des flots de peuple passaient et repassaient autour des murs, et un sourd grondement montait jusqu'à la cellule.

Dehlie regarda plus attentivement.

Depuis qu'elle était à Paris, elle n'était point encore sortie, elle ne connaissait donc pas les allures habituelles de la population de la capitale, et elle s'étonna en voyant tant d'animation régner autour du Temple. Puis, par une sorte d'instinct, elle comprit que le danger quelle avait craint jusqu'alors approchait d'instant en instant; une indicible épouvante s'empara de son esprit, et elle saisit la main de Georges avec vivacité.

— Georges, lui dit-elle à voix rapide et basse, pourquoi donc cette foule et ce murmure autour de cette enceinte?... C'est la première fois que mon regard s'y arrête, et je ne puis vous le cacher, mon cœur est plein d'épouvante.

Georges suivit la direction du geste de Dehlie, et il pâlit.

— En effet! répondit-il, il règne autour de cette enceinte une animation qui n'est pas habituelle ; nos ennemis préparent quelque tentative, il importe de prévenir les membres de l'ordre...

— Qu'allez-vous faire?

— Organiser la défense dans le cas où l'attaque serait résolue. Ah! Dehlie, Dieu nous réserve encore sans doute de bien cruelles épreuves..... Soyez courageuse, soyez chrétienne..... mettez vos angoisses aux pieds du Dieu qui tient en ses mains notre destinée.

Et repoussant la jeune femme qui essayait de le retenir, le chevalier de Nevers se précipita vivement vers la porte.

Mais au moment où il allait l'ouvrir, Bourguignon entra effaré dans la cellule.

Georges jeta un cri en l'apercevant

Bourguignon avait la physionomie bouleversée ; ses cheveux tombaient en désordre sur son col ; son regard était effaré, il se laissa cheoir sans force sur le premier siége qu'il rencontra.

Georges et Dehlie coururent à lui, et lui prirent les mains, n'osant l'interroger.

— Qu'y a-t-il? demanda enfin Nevers; que t'est-il arrivé? ta main tremble.., que se passe-t-il ?

— Il est arrivé mon cher maître, un grand malheur, répondit Bourguignon en balbutiant.

— Parle!...

— J'ai été arrêté.

— Arrêté!... toi.

— Moi même... j'étais allé à votre recherche, j'ai passé près du Louvre, ils se sont emparés de ma personne, ils m'ont mis à la question, ils m'ont arraché des aveux, et ne m'ont relâché qu'après m'avoir accablé de menaces de mort, si je racontais ce qui m'était arrivé!

— Mais quels sont ces hommes?

— Je ne sais...

— Tu ne les a pas vus?

— Ils étaient masqués.

— Et tu n'as raconté à personne cette aventure?

— A personne qu'à vous, mais en venant à la maison du Temple, j'ai rencontré un grand nombre d'hommes à figures sinistres qui entourent l'enceinte ; ils sont exaspérés ; ils crient, blasphèment, et menacent de mettre le feu au Temple, si on ne leur en ouvre les portes.

— Ils ont dit celà ?

— Ils l'ont dit!

— Allons, il n'y a pas un moment à perdre alors, il faut se préparer au combat... va, Bourguignon, va prévenir Hugues de Péraudo, Raimbaud de Caron, Geoffroy de Gonneville, qu'ils s'arment

à la hâte, que tous les Templiers courent aux portes ; ce n'est pas le premier combat dans lequel nous nous serons engagés, et cette fois, plus que jamais, notre cause est noble et sainte.

Pendant ce rapide colloque, Dehlie était restée debout et pâle contre la fenêtre ouverte.

Bourguignon n'avait pas dit quelle sorte d'aveux on lui avait arrachés !

Dehlie suivait d'un œil épouvanté tous les mouvements du dehors. A chaque instant le danger devenait plus imminent, les cris redoublaient, les menaces se succédaient avec une rapidité lugubre.

Georges s'armait à la hâte, et quand il se fut revêtu des diverses pièces de son armure, il vit venir à lui Hugues de Péraudo, et Geoffroy de Gonneville qui occupaient des cellules voisines de la sienne.

Déjà d'ailleurs tous les chevaliers étaient sur pied, et encombraient les cours.

On ne savait pas encore précisément la nature du danger que l'on allait courir, mais, à tout hasard, on s'armait, et l'on s'apprêtait à une énergique défense !

Georges et ses amis rejoignirent le gros des chevaliers.

Jacques de Molai n'était point encore descendu.

Dès les premiers cris et les premières menaces, le vénérable vieillard ne s'était point fait illusion ; il avait fait appeler près de lui les principaux membres de l'ordre, et, réunis en conseil secret, ils délibéraient sur le parti qu'il était opportun de prendre.

Éternelle et grotesque coutume.

Délibérer ! délibérer ! comme si, depuis le commencement du monde, délibérer et se perdre n'étaient pas une seule et même chose.

Délibérer ! délibérer !

Au moins, Gribouille se jetait à l'eau franchement de peur d'être mouillé.

Délibérer ! — rendre l'âme sottemement et de mauvaise grâce, comme un écolier qui reçoit le fouet en murmurant.

Morbleu ! faites plutôt votre prière en galant homme. Tombez comme un beau gladiateur, et ne délibérez pas.

Vous gâtez votre mort, vous ridiculisez votre agonie, vous déshonorez votre dernier soupir.

Et cependant, tant que le monde sera monde, les bonnes gens perdues sans ressource délibéreront.

C'est un symptôme de l'agonie politique.

La plupart des conseillers de Jacques Molai étaient vieux et faibles ; ils craignaient presque tous la colère du peuple et la vengeance du roi ; ils n'eurent de courage que pour conseiller une fuite honteuse, ou une soumission qui devait les perdre tous.

Ils espéraient, par ce dernier moyen, désarmer Philippe le Bel, adoucir les rigueurs de l'arrêt qui devait les frapper.

Ils pensaient, au contraire, qu'une résistance à main armée irriterait encore davantage leurs ennemis, et donnerait lieu aux plus sanglantes représailles.

Bien que Jacques Molai ne partageât pas entièrement cette opinion, il ne voulut pas prendre un parti contraire à celui que l'on proposait, et, après une heure de délibération, il fut décidé que, si les agents du roi se présentaient, les portes du Temple seraient ouvertes.

Pendant que le conseil secret de l'ordre prenait cette suprême détermination sous l'influence de la peur dont il était frappé, les chevaliers plus jeunes, plus audacieux, et surtout plus courageux, étaient bien près de céder à l'ardeur de leur impatience.

Georges et Hugues de Peraudo, surtout, se faisaient distinguer parmi les plus violents.

— C'est de la lâcheté, disait Georges, notre hésitation augmente leur audace, et ceux qui nous commandent préparent notre mort !...

— D'où vient qu'aujourd'hui nous transigeons avec notre courage, ajoutait Peraudo; n'est-ce pas la première fois que nous sommes outragés, sans que notre épée sorte à l'instant du fourreau! Que penseront donc nos frères d'armes, quand ils apprendront que nous avons reculé devant le combat, que nous avons eu peur!

— Est-ce donc l'heure de délibérer! reprenait bientôt après Georges, avec une noble indignation, c'est le moment de monter à cheval, de sonner les fanfares du combat, et de s'élancer à la rescousse... Si vous m'en croyez, mes frères, nous n'attendrons pas plus longtemps les ordres de chefs trop lents, et nous irons de notre propre mouvement à la rencontre de ces manants qui nous insultent.

Un même cri partit en même temps de toutes les poitrines, et toutes les épées sortirent du fourreau.

En ce moment, des coups précipités se faisaient entendre sur la porte, que l'on ébranlait du dehors; il n'y avait plus de tergiversations possibles, il fallait prendre un parti!...

Georges se précipita vers la porte, et donna l'ordre de l'ouvrir.

Les chevaliers servants n'attendaient vraisemblablement que cette invitation, car l'ordre était à peine donné, qu'il était déjà exécuté.

La porte s'ouvrit donc, et les flots du peuple firent irruption dans la première cour.

A la tête de cette foule furieuse marchaient les agents secrets du Louvre; ils espéraient, sans doute, que leur mission serait facile à accomplir, car c'est à peine s'ils s'étaient munis d'armes offensives.

Mais quand le peuple vit devant lui un certain nombre de chevaliers du Temple rangés en ordre dans la cour, l'épée à la main, et paraissant disposés à se défendre, une hésitation subite se manifesta dans tous les rangs; un seul cri s'éleva de la foule, et les agents de Philippe le Bel eux-mêmes se regardèrent avec stupéfaction, se demandant s'ils devaient avancer ou reculer.

Georges et Hugues leur épargnèrent la honte d'une plus longue hésitation; ils firent quelques pas vers eux, et s'adressant à celui qui paraissait être le chef :

— Or ça, dit Georges d'une voix haute et ferme, en baissant la pointe de son épée vers la terre, que signifie cette violence, mes maîtres? et depuis quand les agents des légistes du roi se croient-ils le droit de pénétrer de la sorte dans une maison qui appartient à l'ordre du Temple?

— Nous venons chercher Jacques Molai, répondit celui à qui s'adressaient ces paroles.

— Jacques Molai, notre grand maître, connaît les projets de ceux qui vous envoient, il ne vous suivra pas.

— Nous avons ordre de nous emparer de sa personne, de gré ou de force.

— Eh bien ! répliqua Georges, en relevant son épée, nous sommes ici cent chevaliers de l'ordre, nous avons chacun une épée, et nous saurons repousser par la force toute atteinte à nos priviléges et à nos droits !... Arrière donc, ou apprêtez-vous à combattre.

Un mouvement hostile s'opéra aussitôt dans les rangs des chevaliers du Temple; tous s'ébranlèrent, et le peuple, qui n'avait d'ailleurs aucune arme, s'enfuit à toutes jambes vers la porte !

Cependant les agents du roi n'avaient pas bougé, et ils s'apprêtaient à recevoir le choc de leurs adversaires. Sans aucun doute une collision terrible allait avoir lieu; le sang allait couler; les chevaliers du Temple étaient animés de la plus profonde indignation, ils ne devaient faire aucun quartier.

Il importait d'effrayer leurs ennemis, c'était peut-être le seul moyen de se sauver de l'impasse dans laquelle on voulait les acculer.

Déjà les deux troupes étaient en face l'une de l'autre, séparées tout au plus par la longueur d'une épée, et les Templiers avaient

levé leurs armes pour frapper, quand l'arrivée de Jacques Molai, suivi des principaux membres de l'ordre, vint mettre fin à cette situation extrême.

— Arrêtez! cria le grand maître, d'un ton habitué au commandement; depuis quand les chevaliers du Temple vont-ils au combat, sans y avoir été autorisés par leurs chefs?...

La troupe entière s'arrêta à la voix connue et aimée du vieillard, et Jacques Molai put s'avancer vers le chef de la troupe ennemie.

— Qu'y a-t-il?... demanda-t-il alors d'une voix ferme; et d'où vient ce tumulte?

— Un ordre du roi, répondit son interlocuteur.

— Qu'ordonne donc Philippe le Bel?

— Que vous me suiviez à l'instant même.

— La volonté du roi soit faite, dit Jacques Molai en relevant fièrement le front; je n'ai jamais combattu que pour défendre le tombeau du Christ, je ne veux pas aujourd'hui donner le signal d'une rebellion armée contre le roi, qui est notre maître. Allez donc! et Dieu veuille que tous les membres de l'ordre apportent dans les épreuves que l'on nous réserve la même résignation que moi.

Puis, comme les chevaliers indignés murmuraient hautement autour de lui, contre la détermination qu'il prenait.

— Que chacun suive notre exemple, ajouta-t-il en se tournant vers eux, et notre cause n'aura pas cessé d'être celle de l'honneur et de la loyauté... Adieu! mes frères; j'espère encore dans la bonté des hommes et je ne désespérerai jamais de la justice de Dieu. Que le ciel vous inspire la résignation, et éloignez de vos cœurs la colère aveugle!

En parlant ainsi, Jacques Molai fit signe au chef des agents du roi qu'il pouvait se mettre en marche, et il partit escorté à droite et à gauche par la foule de la populace, qui, maintenant rassurée, ne lui épargna ni les outrages ni les insultes.

CHAPITRE VIII.

Suite des Templiers. — Procès des Templiers. — Tortures préparatoires. — Les légistes à la besogne. — Jacques Molai devant les commissaires royaux. — Défense de Jacques Molai. — Georges de Nevers en prison. — L'évasion manqué. — Apparition de l'empereur Coquastras. — Coquastras à la prison de Georges. — Nuit de fièvre. — Le nom de Deblie. — Nouvelles de Bourguignon. — La fuite et l'ivresse. — Georges et Deblie en Angleterre. — Opinion d'un évêque sur le procès des Templiers. — Jacques Molai parle à ses juges. — Le bûcher.

L'arrestation du grand maître de l'ordre du Temple fut suivie à peu de distance de celle de la plupart des chevaliers présents à Paris, et dès que les légistes purent se croire maîtres de la situation, les tortures commencèrent.

Elles furent atroces, si l'on en croit les historiens.

« Le roi, dit M. Raynouard, publie un acte d'accusation qui les « qualifie de *loups ravissants, société perfide, idolâtre, dont les « œuvres, dont les paroles seules sont capables de souiller la terre « et d'infecter l'air.*

« Les habitants de Paris sont convoqués dans le jardin du roi, « toutes les communautés et paroisses de cette capitale s'y ras- « semblent, des commissaires des moines prêchent le peuple contre « ces proscrits.

« Ils sont dans les fers; l'inquisiteur Guillaume les interroge; ils « sont privés de tout conseil, de tout secours; on les menace, on « laisse manquer du nécessaire ces guerriers qui, par leurs richesses, « pouvaient naguère rivaliser avec les princes.

« On promet la vie, la fortune, la liberté aux chevaliers qui « avoueront les crimes imputés à l'ordre.

« Pour les y engager, on leur présente de prétendues lettres du « grand maître, par lesquelles ils sont invités à faire ces aveux.

« Lorsqu'ils ont le courage de résister à toutes ces séductions, on « les livre aux tortures : elles varient selon les lieux et selon les per- « sonnes; à Paris, trente six chevaliers périssent durant l'épreuve « des plus horribles tourments.

« D'autres ne peuvent y résister; pour se soustraire à la douleur, « ils font les aveux qu'on leur dicte. »

On ne sait pas pourquoi on se défie toujours un peu des historiens qui emploient cette vénérable forme de récit : le présent.

« Il vient; il voit son frère attaqué par dix-neuf Prussiens; il « s'élance sur ces bandits, et les passe tous au fil de l'épée... »

Ou bien encore.

« Les dix-neuf Prussiens l'entourent, le pressent, et le malheu- « reux tombe dans un tas d'ordures en poussant des cris de tristesse « amère... »

Un homme que l'Europe entière admire, M. Paul de Kock, si cher aux familles des concierges, aurait du dégoûter l'histoire de cette funeste habitude.

En lisant ceux qui écrivent ainsi, on croit toujours entendre l'accent trop avantageux des riverains de la Garonne.

Mais revenons aux Templiers :

« On s'étonnera peut-être, ajoute M. Raynouard, que des chevaliers qui affrontaient courageusement la mort dans les combats, et qui la bravèrent si noblement sur les bûchers, n'aient pas aussi heureusement résisté à la douleur violente des tortures.

« Pour apprécier avec justesse quelle différence existe entre la force morale qui rend l'homme capable de se résoudre à mourir un instant, et la force physique nécessaire pour endurer de longs tourments, il faut se faire une idée précise des diverses manières dont on torturait les accusés.

« On dépouillait le patient, on lui liait les mains derrière le dos, on attachait des poids énormes à ses pieds; et la corde qui serrait ses mains, traversait ensuite une poulie placée en haut de l'instrument fatal de la torture.

« Au signal des juges, la corde jouait, le patient était rapidement suspendu en l'air, et tout son corps cruellement tiraillé. Il poussait des cris; les juges avaient soin que les greffiers prissent note non seulement des réponses de l'accusé, mais encore de tous ses soupirs, de toutes ses larmes.

« L'une des variations de la torture consistait à hisser le corps, à lâcher ensuite rapidement la corde, et à retenir tout à coup dans l'air le corps retombant de tout son poids; la chute et le mouvement retrograde causaient au patient la dislocation de tous ses membres, et d'horribles douleurs, surtout dans les bras et dans et dans les cuisses.

« La torture de la corde était la plus usitée; on employait aussi quelquefois celle du feu.

« On enchâssait les pieds nus du patient dans un instrument qui ne lui permettait plus de les retirer; on les frottait d'une matière onctueuse, et on les présentait ainsi au feu le plus ardent.

« Pour éprouver la constance du torturé, on plaçait quelquefois

« tout à coup, entre ses pieds et le feu, une planche qui interceptait « la chaleur; et s'il persistait dans ses dénégations, on relevait la « planche, et la douleur le ressaisissait.

« Il y avait aussi la torture des talons.

« On étendait les patients à terre, on enfermait son talon nu « dans un talon concave de fer que l'on resserrait à volonté, et cette « compression causait une douleur insupportable.

« Et si la faiblesse du corps ne permettait pas d'autre torture, on « plaçait, entre chacun de ses doigts, de petits morceaux de ba- « guettes, en forme de sifflets, que l'on pressait avec force, de ma- « nière à faire craquer les os des doigts.

« Outre ces tourments ordinaires, on voit dans les procédures « faites contre les Templiers, qu'ils en subirent de plus cruels encore.

« En quelques pays, on leur arrachait les dents, en d'autres on leur « faisait calciner les pieds; ailleurs enfin, on leur suspendait des « poids à différentes parties du corps, on ne craignait pas de rendre « les tortures même impudiques. »

On voit que ces braves légistes valaient bien les inquisiteurs de la foi, et renchérissaient même sur les inventions des tourmenteurs classiques.

Pauvres rois que ceux qui s'entourent ainsi de procureurs à l'âme revêtue de parchemin! pauvres temps que ceux où les avocats parviennent en rampant jusqu'aux plus hautes marches du trône!

La tactique des légistes était fort simple, et ne leur avait pas coûté beaucoup de frais d'imagination, mais cette tactique devait suffire, dans le cas où les Templiers torturés feraient des aveux.

Toutefois, c'était surtout au grand maître de l'ordre, à Jacques de Molai que l'on en voulait, et ce fut lui qui ouvrit pour ainsi dire la série des interrogatoires.

Le vénérable vieillard ne s'était pas démenti un seul moment; son calme était toujours le même, il apportait dans toutes ses actions,

la même résignation chrétienne, le même courage chevaleresque!...

C'est le 26 novembre de la même année qu'il comparut pour la première fois devant les commissaires, chargés de l'interroger.

Les officiers du roi emplissaient les cours, la salle d'audience était parée comme pour un jour de haute solennité, les commissaires étaient assis graves et calmes autour d'une table sur laquelle étaient étalées les principales pièces de conviction.

Un des commisaires se leva, dès que Jacques de Molai eut été introduit, et après les questions d'usage, il demanda au grand maître s'il voulait défendre l'ordre ou parler pour lui-même.

Jacques de Molai releva le front avec dignité.

— Il serait étonnant, dit-il alors d'une voix émue mais ferme, que l'Église mît tant de précipitation à exiger la défense de l'ordre, lorsque la sentence relative à l'empereur Frédéric a été suspendue pendant trente-deux ans. Je n'ai ni assez de lumières, ni assez de talent pour défendre l'ordre ; cependant, je suis prêt à le faire, selon mes faibles moyens : ne serais-je pas vil et méprisable à vos yeux et aux yeux des autres, si j'abandonnais la défense d'un ordre qui m'a procuré tant de précieux avantages? Je ne me dissimule pas la difficulté d'une telle entreprise ; lorsque je suis captif du pape et du roi, n'ayant pas le moindre argent pour fournir aux frais de cette défense, je demande donc secours et conseil. Mon intention est que la vérité soit éclaircie, non-seulement par les chevaliers, mais dans toutes les parties du monde, par les rois, princes, prélats, ducs, comtes, barons ; je suis prêt à m'en tenir aux dépositions et au témoignage des rois, princes, prélats, ducs, comtes, barons, et autres hommes probes!

— Réfléchissez bien sur votre offre de défendre l'ordre, répliqua alors le commissaire ; pensez aux aveux que les membres de l'ordre ont faits. Néanmoins, nous vous admettons à le défendre, si vous persistez dans ce dessein ; nous vous accordons même un délai ; mais

en vous avertissant qu'en matière d'hérésie, on procède sommairement, sans plaidoyer ni forme de jugement.

Afin qu'il pût délibérer avec connaissance de cause, les commissaires firent lire, en langue vulgaire, les pièces qui contenaient leurs pouvoirs.

Durant la lecture des lettres apostoliques, qui supposent les aveux du grand maître en présence des cardinaux qui l'avaient déjà interrogé à Chinon, il fit et répéta souvent le signe de la croix, et par d'autres marques plus énergiques, il manifesta son étonnement et son indignation, ajoutant que s'il ne devait du respect aux envoyés du pape, il s'exprimerait différemment.

Et comme les commissaires lui répondirent qu'ils n'étaient point là pour accepter un défi, il répliqua qu'il n'entendait point parler de cartel; mais que plût à Dieu qu'on agît dans ce cas, comme agissaient les Sarrasins et les Tartares, qui tranchent la tête et fendent le corps par moitié à ceux qui sont reconnus pervers.

Les commissaires lui notifièrent alors que ceux que l'Eglise reconnaît hérétiques obstinés, elle les abandonne à la justice séculière.

Guillaume Plusian assistait à cet interrogatoire, et de temps à autre on pouvait voir la tête de Nogaret s'agiter dans la pénombre des tribunes réservées aux officiers du roi!...

Après le grand maître, ce fut le tour de Ponsard de Gisi, un Templier de la commanderie de Nevers, qui était accouru à Paris dès la nouvelle des premiers dangers.

Il s'avança d'un pas assuré, et promena, sans pâlir, son regard assuré sur ses juges.

— Voulez-vous défendre l'ordre? lui demanda l'un des commissaires.

— Oui! répondit Ponsard avec force, l'imputation qu'on nous fait de renier Jésus-Christ, de cracher sur la croix, et d'autoriser des

mœurs infâmes, et toutes les accusations semblables sont fausses. Si moi-même ou d'autres chevaliers nous avons fait des aveux devant l'évêque de Paris ou ailleurs, nous avons trahi la vérité, nous avons cédé à la crainte, au péril, à la violence. Nous étions torturés par Flexian de Béziers, prieur de Montfaucon, et par Guillaume Robert, nos ennemis !...

Plusieurs des prisonniers étaient convenus entre eux de faire des aveux, pour éviter la mort, parce que durant l'épreuve des tortures, trente-six chevaliers étaient morts à Paris, et un grand nombre dans d'autres pays.

— Quant à moi, je suis prêt à défendre l'ordre en mon nom et au nom de ceux qui feront cause commune avec moi, si, sur les biens de l'ordre, on m'assigne de quoi fournir à la dépense nécessaire. Je demande qu'on m'accorde le conseil de Raynaud d'Orléans, et de Pierre de Boulogne, prêtres de l'ordre.

Je dépose sur cette table une cédule, où j'ai écrit de ma propre main les noms de ceux que je regarde comme nos ennemis.

— Avez-vous été torturé? lui demanda-t-on.

— Oui, trois mois avant l'aveu que j'ai fait devant l'évêque, on m'avait lié les mains derrière le dos d'une manière si cruelle, que le sang coulait par les ongles ; je fus, pendant une heure, abandonné en cet état, dans une basse-fosse.

Cette fermeté des victimes embarrassait quelque peu les juges; on tenait, cependant, à garder un semblant de justice, et la publicité donnée à ces débats n'était pas faite pour gagner aux conseillers du roi l'opinion populaire.

A quelques jours de là, on fit comparaître une seconde fois Jacques Molai.

C'était toujours le même appareil ; les mêmes flots de peuple entouraient le palais, les commissaires étaient au complet, Guillaume

Plusian se tenait assis sur un siége plus élevé que les autres officiers du roi, et les tribunes regorgeaient de curieux avides.

Le grand maître s'avança, conduit par ses gardes; il était pâle, un air de souffrance se peignait dans toute sa physionomie; il était évident qu'il avait souffert profondément depuis sa dernière comparution.

Comme la première fois, le commissaire se leva dès qu'il aperçut Jacques Molai, et comme la première fois, il lui demanda s'il voulait défendre l'ordre.

— Vous avez lu les lettres du pape, qui se réserve mon jugement, répondit Jacques d'une voix plus faible, je ne veux donc pas défendre l'ordre devant vous; je demande à être admis devant le pape. Faible et mortel, je n'ai que ce moment, peut-être, pour réclamer ce droit sacré. Que le pontife m'appelle... oui, qu'il m'appelle au plus tôt, et en sa présence, je parlerai, selon mes moyens, à la gloire de Dieu et de l'Église.

— Nous n'avons pas à nous occuper des personnes, répliqua Guillaume Plusian, les juges ici présents sont envoyés par le pape, pour informer contre l'ordre entier.

— Eh bien! répondit Jacques, je vous requiers d'agir loyalement et fidèlement; pour l'acquit de ma conscience, je présenterai trois observations, en faveur de notre ordre :

1° Est-il aucun ordre où les églises soient mieux pourvues, et de riches ornements et de tout ce qui est nécessaire au culte divin; où le service se fasse mieux par les prêtres et par les clercs? Je n'excepte que la cathédrale.

2° Aucun qui répande autant d'aumônes? Dans toutes nos maisons il est de règle d'accorder l'aumône trois fois la semaine à tous les pauvres qui se présentent.

3° En est-il un dont les chevaliers se soient exposés aussi généreusement pour la défense de la religion chrétienne contre les

infidèles, aient répandu autant de sang pour elle, et se soient fait également redouter des ennemis de la foi catholique.

La défense de Jacques Molai était simple ; il n'était point orateur, mais il parlait avec un accent de vérité qui toucha profondément la plupart des auditeurs.

Le commissaire vit l'effet produit et s'empressa de répondre.

— Sans la foi, dit-il d'un ton sévère, ces soins, ces œuvres, cette valeur sont inutiles au salut de l'âme.

— Je conviens de cette vérité, repartit simplement le grand maître, en s'inclinant, mais j'atteste que je crois en Dieu, à la Trinité des personnes et à tous les autres articles de la foi catholique ; je crois qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême, qu'une église, et qu'à la mort, quand l'âme se sépare du corps, il y a un juge des bons et des méchants.

L'effet produit par ces réponses successives faites d'un ton sincère, fut profond sur toute l'assemblée, les commissaires s'en aperçurent ; aussi Nogaret qui se trouvait présent crut-il devoir prendre la parole.

Il se leva donc, et dardant son regard sur le grand maître :

— Dans les chroniques de St.-Denis, dit-il, on trouve qu'au temps du sultan Saladin, le grand maître et les autres chefs de l'ordre lui prêtèrent hommage, et que le sultan ayant appris leurs revers, les attribua à ce que les chevaliers étaient coupables d'un vice infâme, et à ce qu'ils avaient prévariqué dans leur foi et dans leur loi.

A ces paroles dites d'un ton bref et cruel, Jacques Molai se redressa de toute sa hauteur, et promena un moment son regard éclatant sur toute l'assemblée.

— Jamais jusqu'à ce jour, répondit-il avec indignation, je n'avais entendu de telles calomnies ! Quand j'étais outre-mer et pendant le magistère de Guillaume de Beaujeu, moi et plusieurs jeunes gens qui voulaient guerroyer, comme c'est la coutume des jeunes mili-

taires, nous murmurions contre le grand maître qui restait en paix avec le sultan, durant la trêve que le roi d'Angleterre avait établie entre les chevaliers et les Sarrasins; mais dans la suite nous fûmes convaincus que le grand maître agissait prudemment, attendu que l'ordre possédait plusieurs villes et forteresses enclavées dans les terres du sultan. C'est tout ce qu'il y de vrai dans ces calomnies, et je m'étonne de les entendre répéter devant cette auguste assemblée !

Cette fois encore, les légistes n'étaient pas heureux, comme on le voit; ils se hâtèrent de lever la séance, et de renvoyer Jacques Molai à sa prison.

Chaque jour, l'ordre gagnait ainsi en sympathies dans le public, et l'on ne pouvait prévoir quelle serait la fin des débats engagés.

II.

Pendant que ces faits se passaient, Dehlie était en proie à toutes les incertitudes, à toutes les douleurs que lui inspiraient les dangers auxquels son amant se trouvait exposé. Elle avait affermé sur les quais une maison des fenêtres de laquelle elle pouvait voir la prison où Georges avait été jeté.

Il lui semblait qu'elle veillait ainsi sur lui, et qu'elle pourrait plus facilement éloigner le sort dont il était menacé.

Georges avait été arrêté un des premiers: son exaltation, son ardeur, le ressentiment de Nogaret l'avaient de bonne heure désigné aux agents du roi, et il avait suivi de près le grand maître de l'ordre.

Dès qu'il s'était trouvé seul dans le cachot où on l'avait enfermé, son esprit avait cherché le moyen de fuir, il avait mille craintes et aucune de ces craintes ne se rapportait à lui-même.

Delhie allait être désormais abandonnée à elle-même au milieu de cette capitale où elle ne connaissait personne, où elle n'avait pas un

ami. Il ne comptait pas sur Bourguignon dont il savait le caractère faible, irrésolu, et l'esprit facile à tromper.

Le pauvre Bourguignon n'avait de courage qu'à la dernière extrémité ; il ne pouvait être d'un grand secours à la jeune femme dans les circonstances difficiles qu'elle allait avoir à traverser.

Parfois cependant, Georges se reprochait de songer encore à son amour, pendant que ses frères d'armes étaient menacés ; alors un courage surhumain semblait doubler ses forces, il allait d'un pas ferme aux tortures qu'on lui préparait et sortait des douleurs épouvantables auxquelles on le condamnait, sans avoir fait le moindre aveu.

Mais ces moments d'énergie duraient peu, il retombait bientôt dans cette torpeur qui l'avait saisi, et ne la secouait que pour songer au moyen de sortir de cette atroce prison, d'aller rejoindre Dehlie, et de fuir avec elle vers un pays, où les Templiers avaient trouvé des protecteurs dans leurs juges.

Malheureusement pour Georges, des précautions excessives avaient été prises pour empêcher l'évasion d'aucun des membre de l'ordre, et dès les premières tentatives qu'il fit, il put se convaincre que toute fuite était bien impossible, du moins d'une difficulté qui laissait peu d'espoir.

Mais il n'était pas de ceux que les obstacles arrêtent.

Les fenêtres de sa cellule donnaient sur une cour ; il se mit dès le second jour à en desceller les barreaux, de telle sorte que vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées, qu'il pouvait passer son corps en dehors de la fenêtre.

Le soir de ce jour son geôlier entra dans sa cellule, et après avoir déposé sa cruche dans un coin, il marcha vers lui avec un visage où rayonnait une satisfaction qui ne lui était pas habituelle.

— Sire chevalier ! dit le geôlier, vous ignorez sans doute qu'il est impossible de s'évader de cette prison.

— Je m'en doute, répliqua Georges un peu surpris.

— Parce que les ordres les plus sévères sont donnés, que ces ordres sont fidèlement exécutés, qu'enfin, la moindre tentative est punie de mort.

— Où voulez-vous en venir? fit Georges.

— Vous vous êtes donné bien du mal depuis hier, répondit le geôlier, je vous engage à vous tenir désormais plus tranquille, et à ne point oublier l'observation que je vous ai faite.

Georges baissa la tête.

Le geôlier riait dans sa barbe.

— Dans un instant, reprit-il, on viendra réparer le dégât que vous avez fait.

Après avoir parlé ainsi, le geôlier salua et sortit, laissant Georges de Nevers abasourdi!

Cependant Bourguignon allait et venait à travers la ville s'emparant avec anxiété de tous les bruits qui circulaient, et rapportant à la pauvre Dehlie les nouvelles dont il faisait collection sur sa route.

Dehlie recevait toutes ces nouvelles avec une résignation apparente, mais elle souffrait cruellement dans son cœur, car chaque jour lui enlevait un peu de l'espoir qu'elle avait conçu la veille.

Une tristesse profonde s'était emparée de son esprit, elle se disait que Georges était désormais perdu pour elle, et en voyant l'acharnement que ses ennemis déployaient dans leur poursuite, elle prévoyait l'issue funeste de cette affaire.

Toutefois, une consolation lui restait encore, et cette consolation, c'était ce pauvre Bourguignon, lui-même.

Bourguignon aimait tant Georges de Nevers, il déployait tant d'activité, il montrait tant de dévouement! Dehlie ne le pouvait voir sans émotion, et quand il rentrait le soir, suant, effaré, la physionomie quelquefois bouleversée, elle ne pouvait s'empêcher de lui serrer affectueusement les mains.

Un soir, Dehlie attendait Bourguignon, et selon son habitude, malgré le froid vif de l'hiver, elle avait ouvert ses fenêtres, et son regard plongeait au loin, cherchant parmi les divers bâtiments quelle avait devant elle, à distinguer celui dans lequel devait se trouver renfermé Georges.

La nuit venait peu à peu, les bruits du jour se taisaient; un silence plaintif, tourmenté, régnait de toutes parts!

Sans savoir pourquoi, Dehlie avait l'esprit rempli de funestes présentiments; jamais encore elle n'avait été si triste, jamais elle n'avait senti tant de larmes dans ses yeux.

Tout son passé revint alors devant ses yeux; elle se revit un moment à Jérusalem où s'était écoulée son enfance heureuse, sous les regards de son père : elle était jeune, joyeuse; le malheur n'avait pas éprouvé son cœur; son père vivait, et déjà l'amour de Georges avait jeté une douce émotion dans tout son être!

Puis un voile de deuil passait un instant sur cette époque... Georges, qu'elle aimait et qui l'aimait, était contraint de quitter la ville sainte; il partait pour la France, et quelques jours après son père mourait dans ses bras!

Dehlie se rappelait tout ce qu'elle avait souffert, et des larmes brûlantes coulaient silencieusement le long de ses joues maigries.

Depuis lors, le malheur n'avait pas cessé un instant de la poursuivre; maintenant encore, elle se retrouvait seule, à la veille de perdre une seconde fois son amant, et cette fois, c'était pour toujours!...

Une heure s'écoula ainsi dans les ressouvenirs d'une époque déjà lointaine, et Dehlie ne s'apercevait pas que les ombres de la nuit envahissaient toute chose autour d'elle, et que la bise sifflait âpre et froide au dehors.

Bourguignon était en retard.

D'habitude il ne se faisait pas attendre; il savait trop avec quelle

inquiétude on guettait son retour : il se hâtait de revenir au logis avant la nuit.

Dehlie s'éveilla de son rêve et se demanda en frémissant quelle nouvelle catastrophe voulait annoncer ce retard; son esprit s'épouvanta à l'avance, et mille suppositions envahirent sa pensée.

Georges avait été sans doute condamné; on préparait son supplice. Bourguignon avait appris ces fatales nouvelles, et il n'avait osé les venir dire à Dehlie!

La jeune femme ferma les fenêtres, rentra dans la chambre, alluma sa lampe, et s'étant approchée du foyer, elle attendit.

Une heure encore se passa de la sorte, une heure dont toutes les minutes furent comptées une à une, dont toutes les secondes parurent des siècles.

Enfin, Dehlie ne put résister davantage à son trouble, à la terreur mystérieuse qu'elle éprouvait; elle se leva, jeta un voile sur ses épaules, et sans savoir où elle allait diriger ses pas, elle marcha vers la porte de la chambre.

Mais au moment, où elle posait les mains sur la serrure, la porte s'ouvrit d'elle-même, et un étranger entra vivement.

A cette vue, Delhie poussa un cri, et fit quelques pas en arrière.

— Rassurez-vous, madame, dit le nouveau venu, en s'arrêtant sur le seuil, je ne viens ici que pour vous rendre service, et remplacer, si je le puis, le serviteur que vous venez de perdre.

— De qui voulez-vous parler? demanda Dehlie.

— De Bourguignon.

— Perdu, dites-vous?...

— Il vient d'être arrêté!

Dehlie laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Arrêté!... murmura Dehlie avec désespoir, — lui aussi!... me voilà seule et abandonnée!... mon Dieu! ayez pitié de moi!

L'inconnu la regardait avec intérêt et ne cherchait point à le dissimuler.

— Vous ne vous rappelez pas les traits de mon visage? dit-il enfin, je suis Coquastras, empereur de Galilée, dévoué jusqu'à la mort au chevalier de Nevers.., j'ai fait tout ce que j'ai pu pour défendre le pauvre diable de Bourguignon, mais il était plus mort que vif, et il n'a pas compris le but de mon intervention... j'ai dû le laisser s'éloigner pour ne point compromettre ma position vis-à-vis de vos ennemis, et je suis venu vous prévenir.

Dehlie ne répondit pas tout d'abord, tant cette nouvelle lui causa d'étonnement et même d'épouvante : plus elle avançait dans cette affaire, plus les chances de salut diminuaient pour Georges; maintenant son dernier ami venait de lui être enlevé, et elle n'aurait plus même des nouvelles du procès, que par des hommes indifférents.

Toutefois, pendant qu'elle songeait aussi à la situation que les circonstances lui faisaient ,son regard vint à se poser sur la physionomie ouverte et franche de l'empereur du haut et souverain empire de Galilée ; et aussitôt ses craintes s'apaisèrent, et le calme revint, pour un moment, dans son esprit !

Puis elle se rappela la confiance que Georges avait manifestée naguère à cet homme, et elle se laissa reprendre à espérer.

D'ailleurs, Georges était en prison, Bourguignon venait d'être arrêté, Coquastras était le seul homme qu'elle connût et qui parût lui porter un intérêt bienveillant.

Elle alla donc à lui, et lui tendit la main.

— Merci, lui dit-elle, merci, votre démarche me prouve que je ne suis pas seule encore, et comme vous l'avez dit, vous pouvez remplacer auprès de moi l'ami que j'ai perdu. Hélas! si j'en crois mes pressentiments, le procès intenté contre les Templiers marche à une solution terrible, et peut-être avant peu toutes mes craintes doivent se réaliser.

— Qui sait? madame, fit Coquastras, le procès prend en effet des proportions qui m'effraient moi-même, mais enfin, tout espoir n'est pas perdu, et si le projet que j'ai conçu réussit, Georges de Nevers échappera à la condamnation qui l'attend.

— Quel projet? demanda Dehlie en prêtant curieusement l'oreille.

— Vous le saurez bientôt.

— Vous ne voulez donc pas me mettre dans la confidence?

— Je veux, répondit Coquastras, que vous ne conceviez pas des espérances impossibles, et vous réserver toute la joie pour le jour du succès.

Coquastras sourit avec son aplomb ordinaire, s'inclina encore une fois, et se dirigea vers la porte.

— Espérez, madame, dit-il alors d'une voix franche et sonore, espérez... J'ignore si le ciel doit couronner les efforts que je vais tenter, mais l'empereur de Galilée ne négligera rien, soyez-en certaine, pour le succès de ses devoirs!

Cela dit avec emphase, il s'éloigna.

III.

Quelques jours s'étaient passés; Georges était toujours en prison, et rien ne lui faisait concevoir la pensée qu'il dût en sortir bientôt, si ce n'est pour aller au supplice.

Plusieurs fois on l'avait appliqué à la torture, mais il avait supporté toutes ces souffrances avec un héroïque courage. — Quand il rentrait dans son cachot, la fièvre brûlait ses membres, exaltait son imagination, et alors, il formait mille projets insensés.

Il ne savait rien de ce qui se passait au dehors, ni des progrès du procès; il ignorait ce qu'étaient devenus ses amis, Hugues de Péraudo, Geoffroy de Gonneville, Raimbaud de Caron; il ignorait sur-

tout, et c'était là son plus cuisant chagrin, ce qu'était devenue la jeune femme qui avait quitté sa patrie pour le suivre en France.

Malgré l'insuccès de sa première tentative, Georges se remit bientôt à l'œuvre, et travailla à son évasion, avec une ardeur nouvelle.

Cette fois ce n'était plus aux barreaux de sa fenêtre, qu'il s'en prit, il creusa le sol, sous les planches mêmes qui lui servaient de lit.

Il n'avait d'ailleurs aucune connaissance des lieux ; il ne savait pas où le conduirait cette issue souterraine, qu'il allait tenter de se frayer, mais eût-il été certain d'échouer, il aurait encore tenté cette entreprise.

C'était une occupation, un besoin, que dire; le désespoir l'eût gagné s'il n'avait donné un but à cette fièvre qui le dévorait.

Les choses en étaient là, quand les faits que nous allons raconter se passèrent.

Une nuit, Georges venait de se mettre à l'œuvre avec son ardeur accoutumée: il avait déplacé le lit de camp sur lequel il couchait, et bien que l'obscurité fût profonde, il travaillait sans relâche, et comme si le soleil l'eût éclairé de sa lumière.

Il ne savait pas où le conduirait cette issue qu'il commençait à s'ouvrir dans le sol, mais il s'en préocupait peu: pour lui, c'était évidemment une tâche qu'il avait cherchée avant tout, et il remettait au seul hasard le succès de son entreprise !

Il y avait déjà une heure qu'il travaillait ainsi, et bien que le froid fût vif et que le vent pénétrât dans son cachot par les fenêtres ouvertes, la sueur mouillait ses cheveux et coulait le long de ses tempes brûlantes.

De temps en temps, par une mesure de prudence bien entendue, il s'arrêtait tout à coup, abandonnait l'œuvre commencée et courait à la porte, pour voir si on ne le surveillait pas. — Mais le silence le plus profond régnait dans les corridors, et l'on n'entendait que le pas monotone et régulier des sentinelles qui allaient et venaient.

Il regagnait alors son poste, reprenait ses outils, et c'était avec une nouvelle fièvre qu'il se remettait à la besogne !

Dans un de ces moments, où l'inquiétude et la crainte d'être découvert le poussaient tout à coup vers la porte pour observer ce qui se passait au dehors, il fit quelques pas vers le corridor et s'arrêta effrayé.

On venait d'introduire une clef dans la serrure, et déjà la porte tournait silencieusement sur les gonds.

Georges se rejeta effaré dans un coin, et attendit !...

Il était perdu ! On allait tout découvrir; il allait être jeté dans les bas-fonds de la prison, et surveillé avec une vigilance qui ne lui permettrait même plus de concevoir le moindre espoir !

Dans l'espace d'une minute, il remua tout un monde dans son cœur épouvanté; il songea à Dehlie qu'il ne reverrait plus, à la liberté qu'il allait perdre pour jamais, et un moment sa main frémissante, chercha à sa ceinture une arme qu'elle ne pouvait y trouver.

Avec quelle joie enthousiaste n'eût-il pas risqué sa vie, à cette heure solennelle, où son sort se jouait ! mais il n'avait aucune arme, et d'ailleurs, c'eût été un meurtre inutile.

Cet homme une fois tué, vingt autres lui eussent succédé.

Georges se rejeta donc derrière la porte, et attendit le cœur plein d'angoisses, haletant, éperdu, l'effet qu'allait produire la découverte de sa tentative d'évasion.

Cependant, l'homme qui était entré, referma la porte avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour l'ouvrir, et après avoir hésité un instant, pour laisser à son regard le temps de s'habituer à l'obscurité qui régnait dans le cachot, il marcha enfin vers l'endroit où devait se trouver le lit de Georges.

Arrivé là, il s'arrêta.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il en se baissant vers le sol, comme pour

examiner l'état des lieux, il paraît que ce n'est pas l'intention qui manque !...

Pendant qu'il parlait ainsi, Georges se disait qu'avec la moindre épée, il eût été facile d'avoir raison de cet homme ; que le trou qu'il avait creusé, pouvait servir à le faire disparaître; qu'en recouvrant de terre son cadavre, nul ne songerait à l'y venir chercher; qu'enfin avec un peu d'audace, rien ne serait aussi facile que de saisir sa clef et de s'enfuir...

Mais il n'avait pas d'arme, et d'ailleurs, il eût hésité à commettre un semblable crime !

Le nouvel arrivé s'était relevé, et promenait maintenant son regard dans tous les coins du cachot.

Ce ne fut qu'après quelques instants, qu'il finit par découvrir celui qu'il cherchait.

— Bon ! dit-il d'une voix basse, mais où l'on devinait un certain enjouement, est-ce que le sire chevalier aurait peur de moi ?

— Je n'ai peur de personne, répondit Georges, en faisant quelques pas vers lui.

— Et moins encore de vos amis, je l'espère, que de vos ennemis.

— Qui donc êtes-vous ?

— Vous ne devinez pas ?

— Ce cachot est si obscur.

— A-t-on besoin de voir ses amis pour les reconnaître ?

— Coquastras ! s'écria Georges avec joie, et en saisissant les mains du jeune homme.

— Empereur du haut et souverain empire de Galilée, pour le moment déguisé sous les habits de guichetier, et sous le nom de Bertrand.

— Mais que signifie ce mystère ? demanda Georges étonné.

— Ah ! il n'est pas toujours facile de faire le bien, sire chevalier,

repliqua l'empereur Coquastras, et si je n'avais pas promis à certaine jeune femme de vous rendre à la liberté.

— Dehlie!... interrompit Georges.

— Elle-même.

— Vous l'avez vue !

— Il y a quelques heures.

— Ah ! mon ami, parlez-moi d'elle !... dites-moi ce qu'elle fait, ce qu'elle pense, et comment elle a supporté les douleurs de cette cruelle séparation.

Coquastras dégagea ses mains de l'étreinte du jeune chevalier, et alla s'asseoir sur le bord du lit.

— Pardon, bien humblement, dit-il alors, pardon, sire chevalier, mais ce sont là des choses dont nous pourrons parler plus tard, et quand nous aurons réglé les affaires graves pour lesquelles je me trouve dans ces lieux.

— Quelles affaires ? fit Georges.

Vous allez le savoir ; et d'abord répondez-moi, et sans ambiguité; voulez-vous vous évader?

— Vous voyez que je ne vous avais pas attendu pour concevoir ce désir, repartit Georges, en montrant le commencement de son travail.

— En effet, poursuivit Coquastras, et c'est bien naturel; à votre place il me semble que j'en aurais fait au moins autant ; mais je regrette de vous dire que tout cela ne vous mènera à rien.

— En vérité !... dit Georges avec chagrin.

— En vérité... et même vous voudrez bien, s'il vous plaît, remettre tout cela dans l'état où vous l'avez trouvé.

— Cependant... voulut objecter Georges.

— Cependant, sire chevalier, si vous ne le faites pas, il est probable que demain, ou dans quelques jours, vous serez découvert ;

que vous serez, par conséquent, jeté dans un cachot spécial, où vous ferez bien de renoncer au monde et à Dehlie.

— Dehlie! répéta Georges.

— Voilà donc qui est entendu, et ce n'est pas le moins important... Une fois cette opération terminée, vous attendrez avec patience, et, quand je reviendrai, je vous dirai ce que vous aurez à faire.

— Vous reviendrez donc? demanda Georges.

— Le plus tôt que je pourrai.

— Je crois en vous et je vous attendrai.

— Un mot encore cependant, ajouta Coquastras, qui s'était dirigé vers la porte; êtes-vous bien décidé à tout pour vous évader?

— Vous le demandez!...

— Je le demande, parce qu'il peut se présenter certains cas graves, et que je tiens à savoir si vous aurez le courage d'aller jusqu'au bout!

— Expliquez-vous!

— Dans quelques jours, quand je viendrai vous prendre, je vous remettrai un poignard; n'hésiterez-vous pas s'il faut en frapper une sentinelle, peut-être innocente?

Georges ne répondit pas et tressaillit.

— Vous ne répondez pas! fit Coquastras. Vous hésitez!... Aimez-vous mieux mourir dans ce cachot, sans rien tenter pour en sortir?

Georges gardait toujours le silence.

Pour la troisième fois, Coquastras prononça le nom de Dehlie.

Georges dit :

— Pour Dehlie, je ferai tout!

— S'il fallait frapper?...

— Eh bien! je frapperais!

Coquastras se leva sur ces mots, prit la main du chevalier :

— A bientôt donc, dit-il alors, en introduisant doucement la clef dans la serrure, et, d'ici là, songez, pour prendre patience, que vos bourreaux préparent votre mort, et que votre fiancée vous attend.

Il partit, laissant Georges en proie à mille répugnances, à mille hésitations.

Cependant, dès le lendemain, il suivit, avec résignation, les recommandations de Coquastras, remit toutes les choses dans l'état où elles étaient, et attendit avec impatience le jour où Coquastras devait revenir.

Ce fut long, du moins au gré de ses désirs. Il craignait toujours que quelqu'obstacle imprévu ne vînt déranger leurs plans; il craignait surtout que de nouvelles tortures le missent dans l'impossibilité de profiter du secours qui lui serait apporté.

A quelques nuits de là, Georges était assis pensif, inquiet, l'oreille ouverte sur le bord de son lit. Depuis quelque temps, il ne prenait de repos que dans le jour pour pouvoir se trouver plus dispos au moment probable où se présenterait Coquastras.

Quand venait la nuit, il s'asseyait ainsi dans quelque coin de son cachot, et là, sourdement agité, il écoutait, avec une anxiété poignante, tous les bruits qui venaient du dehors.

Jusqu'alors, le plus profond silence avait régné autour de lui, et déjà il commençait à concevoir des soupçons sur la sincérité de Coquastras. Il lui semblait qu'il était bien lent à tenir ses promesses, et doutait de sa volonté ou de son courage.

En ce moment, il entendit quelques coups qui retentissaient sourdement contre la muraille du cachot voisin du sien.

Il se releva et écouta.

C'était un prisonnier sans doute, mais un prisonnier plus résolu que lui; un malheureux qui avait vraisemblablement passé de longues années dans cette terrible forteresse; peut-être un Templier

dont les tortures avaient exalté le courage, et qui tentait de fuir de nouveaux supplices.

Georges était violemment ému : chaque coup qui résonnait contre la muraille éveillait un écho dans son cœur ; et il faisait des vœux ardents pour que nul que lui n'entendît ce bruit.

Il se demandait quel était cet homme assez insensé pour tenter une fuite pour ainsi dire impossible, et il se disait que d'un moment à l'autre il allait être entendu, surpris, jeté dans les souterrains de la prison.

Il comprenait combien Coquastras avait eu raison de le dissuader de continuer son entreprise, car il était évident que d'un moment à l'autre, son malheureux voisin allait être découvert, et qu'il serait perdu à jamais !...

En ce moment, son attention fut tout à coup détournée, et il frissonna dans tout son corps.

La porte de son cachot venait de s'ouvrir lentement, et Coquastras entra.

Georges réprima un cri de joie, et courut à lui.

— Vous m'attendiez, à ce que je vois, fit Coquastras d'un ton de bonne humeur qui sembla d'excellent augure à Georges ; je vous en félicite, car nous n'avons pas trop de temps à perdre.

— Nous allons donc sortir d'ici ?

— A l'instant même.

— Mais on me reconnaîtra ?

Coquastras déroula aussitôt un paquet qu'il portait sous son bras, et présentant les objets qu'il renfermait à Georges :

— Voici de quoi vous déguiser, sire chevalier, répondit-il.

— Qu'est-ce que cela ?

— Un vêtement complet de guichetier.

— Mais, en acceptant votre offre généreuse, je vous exp à la colère de mes ennemis.

— Vraisemblablement.

— C'est la mort peut-être pour vous, si nous sommes découverts.

— A n'en pas douter!

— N'y a-t-il donc aucun moyen d'empêcher que cela n'arrive?

— Il y en a un!

— Lequel?

— C'est de faire notre possible pour ne pas être découverts!

Et pendant que le jeune chevalier s'affublait à la hâte des vêtements qu'on venait de lui apporter :

— Voyez-vous, ajouta l'empereur Coquastras avec une certaine complaisance, j'occupe près des légistes qui entourent le roi une position qui a pu seule me permettre de jouer le rôle que je joue; ils ont pleine confiance en moi, parce que j'ai toujours eu l'air de les servir avec dévouement, et, dans ce moment, je pourrais faire évader cinquante Templiers, si l'envie m'en prenait.

— Il paraît, objecta Georges, qu'il y a certains habitants de cette sombre demeure qui n'attendent pas votre concours pour tenter de s'en évader. Avant votre arrivée, j'entendais quelque bruit contre cette muraille.

— Je sais ce que vous voulez dire.

— Connaîtriez-vous ce malheureux?

— Beaucoup!

— Un Templier, sans doute!

— Non, mais un de leurs valets.

— Que dites-vous?

— Il paraît qu'il s'ennuie.

— Mais son nom! son nom! dit Georges avec insistance.

— Il s'appelle Bourguignon!

— Georges s'arrêta, en poussant un cri!...

— Bourguignon, répéta-t-il, est-ce possible!

— C'est comme je vous le dis...

— Le malheureux est perdu !...

— Peut-être bien.

— Et il n'y a aucuns moyens de lui venir en aide?

Coquastras ne répondit pas, mais il aida le jeune chevalier à achever sa toilette.

— Allons, allons, Georges de Nevers, dit-il enfin, ne nous laissons pas attendrir inutilement par le sort des autres; chacun pour soi dans ce moment, et Dieu pour tous! sauvez-vous d'abord, et nous verrons après ce qu'il est possible de faire pour Bourguignon.

Georges restait cloué à sa place.

— Quand vous serez libre, reprit Coquastras avec impatience, — vous pourrez travailler pour lui.

Ceci détermina Georges, qui n'hésita plus.

Il était affublé de son nouveau costume, Coquastras lui dit de le suivre, et ils partirent.

Une joie indicible s'empara du cœur de Georges, quand il passa le seuil de son cachot, pour entrer dans le corridor: il lui semblait qu'il était libre déjà, que tout danger avait fui, que les rudes épreuves auxquelles il avait été condamné jusqu'à ce jour étaient finies, et qu'une ère de bonheur allait immédiatement s'ouvrir pour lui?

Etre libre! respirer à pleine poitrine, voir le ciel, marcher sans être suivi, ni observé!...

Georges allait rapidement, et s'il n'avait écouté que son cœur, il aurait devancé Coquastras — mais ce dernier n'oubliait aucune des sévères conditions que la prudence lui imposait, et il ne marchait qu'à pas lents et comptés!

Ils passèrent ainsi successivement devant chaque sentinelle, Coquastras parla à toutes, sans émotion, et il arriva de la sorte à la dernière porte de la dernière cour.

Avant d'atteindre cette suprême issue, il s'arrêta et se tourna brusquement vers Georges.

— Sire chevalier, dit-il alors à voix basse, c'est ici le moment le plus difficile de notre voyage; prenez mon bras, que vos jambes chancellent, que votre corps s'appuie sur le mien, et faites que l'on vous prenne pour un homme complètement ivre.

Georges suivit scrupuleusement les prescriptions de son compagnon, et quelques secondes après, ils passaient tous les deux, devant les sentinelles qui ne purent s'empêcher de rire et de les railler.

Une fois dans la rue, Georges demanda à Coquastras l'explication de cette comédie, et Coquastras répondit :

— Depuis quatre jours, je la joue tous les soirs, j'ai fait entrer dans la prison, comme guichetier, un homme dont je connaissais parfaitement les habitudes et les goûts : chaque soir, je l'ai fait ainsi sortir de la prison, maugréant contre cette obligation qui m'était imposée — aujourd'hui, vous avez remplacé mon protégé!...

Georges serra les mains de Coquastras avec effusion, et ils pressèrent le pas pour rejoindre Dehlie qui les attendait.

IV.

Georges et Dehlie avaient fui, mais ils n'étaient point accompagnés de Bourguignon.

Et si le lecteur s'étonne de voir un héros de roman abandonner ainsi son fidèle valet dans l'embarras, nous ferons observer que ce héros de roman, Clameçon de naissance, avait deviné peut-être le fameux dicton de sa ville natale.

Chacun chez soi, chacun pour soi!

C'est à Clamecy en effet que cette sublime sentence a vu le jour.

Le pauvre Bourguignon n'était pas à la fête!

ÉVASION DE GEORGES.

Malgré toute la bonne volonté de Coquastras, l'évasion du jeune chevalier ayant donné l'éveil à ses juges, la surveillance était devenue plus active, et il avait été impossible de tenter la moindre entreprise dont le but eût été de rendre l'honnête valet à la liberté.

Bourguignon avait dû lui-même renoncer momentanément à tout espoir à ce sujet, et il avait abandonné ses projets de fuite, comptant bien, cependant, les reprendre plus tard, c'est-à-dire, dès que l'on se serait relâché de la surveillance que l'on exerçait.

Les deux amants avait gagné la frontière à toute vitesse, et ils avaient été assez heureux pour arriver à Calais; un bateau les conduisit en Angleterre, et là, du moins, ils furent à l'abri du danger qui les avaient menacés.

Ils ne pouvaient croire à leur bonheur; Dehlie qui avait pleuré si souvent l'absence de Georges, qui l'avait cru perdu à tout jamais, était ivre de joie.

Elle ne se souvenait plus d'avoir souffert, et remerciait Dieu, avec effusion, d'avoir éloigné tous ces malheurs, d'avoir béni son existence, et de lui permettre de vivre heureuse, sous le regard confiant de son amant.

Cependant la procédure entamée contre les chevaliers du Temple, avançait sur tous les points du royaume, et de toutes parts, les légistes déployaient une habileté, une activité, une cruauté dignes de la mission qu'ils accomplissaient, et de l'éternel venin qui coule dans leurs veines depuis le commencement du monde.

Quelquefois cependant, ils éprouvaient de singuliers désappointements.

Ce sont les commissaires eux-mêmes qui racontent ce qui s'est passé, et voici ce qu'ils disent.

« Nous l'invitames (un chevalier du Temple) à dire la vérité et à sauver son âme, plutôt que de s'en tenir à ses aveux, s'ils n'étaient pas sincères; nous l'assurames qu'il ne courait aucun risque de dire

enfin la vérité, parce que ni nous ni les notaires présents ne révélerions, en aucune manière, sa déposition.

« Après quelque intervalle, il répondit.

« Je déclare donc au péril de mon âme, et sous le serment que j'ai prêté, que dans ma réception, je n'ai ni renié Dieu, ni craché sur la croix, ni commis les indécences dont on nous accuse, que je n'en ai point été requis. Il est vrai que j'ai fait des aveux devant les inquisiteurs, mais par crainte de la mort, et parce que Gilles de Rotange m'avait dit en pleurant, ainsi qu'à plusieurs autres, qui étaient avec moi dans la prison de Montreuil, que nous payerions de notre vie, si nous ne concourions par nos aveux à la destruction de l'ordre.

« Je cédai ; et ensuite je voulus me confesser à l'évêque d'Amiens ; il m'adressa à un frère mineur, je m'accusai de ce mensonge et j'en obtins l'absolution, à condition que je ne ferais plus de fausse déposition dans cette affaire.

« Je vous dis donc la vérité : je persiste à l'attester devant vous, quoiqu'il puisse m'en arriver ; je préfère mon âme à mon corps. »

Mais un témoignage bien plus important allait être donné à l'ordre par les évêques eux-mêmes.

En effet, pendant que ces faits se passaient à Paris, un concile œcuménique, réuni à Vienne, absolvait en partie les malheureuses victimes !

Les vénérables prélats avaient été scandalisés de l'espèce de déni de justice que l'on opposait aux Templiers. Un de ces évêques, dit M. Raynouard, s'était levé tout à coup au milieu de l'auguste assemblée, et il s'était écrié d'une voix touchante et grave :

« Réunis en concile œcuménique, nous formons une assemblée de laquelle la chrétienté attend la justice et l'édification, l'Église une gloire nouvelle et les âges futurs un grand exemple. Nous avons à prononcer sur le sort d'un ordre religieux, fameux et puissant en

deçà et au delà des mers, dont l'illustration, les services et les richesses ont sans doute excité l'envie, et qui, par un malheur inséparable de la condition humaine, peut avoir été entraîné à de grands abus, parce qu'il avait un grand pouvoir.

« Vous connaissez les chefs d'accusation, on vous a lu les informations faites contre les particuliers et contre l'ordre. Déjà des condamnations nombreuses, précipitées et terribles ont propagé dans l'esprit des peuples une grande prévention, mais j'ose le dire, plus l'infortune et les préjugés pèsent sur l'ordre et les chevaliers, plus je regarde comme un devoir de ne pas prononcer sur leur sort définitif, sans avoir entendu les défenseurs qui se présentent pour la justification de l'ordre. Le droit naturel, la loi civile et religieuse, les maximes de tous les temps, de tous les lieux, consacrent ce privilége de l'accusé.

« Mais ces chevaliers ont-ils besoin de l'invoquer ? Une promesse solennelle faite par le saint-père, en présence et au nom de toute la chrétienté, a pris à témoin Dieu et les hommes, et a déclaré que ce dernier refuge des opprimés ne leur manquerait pas. C'est dans l'espérance que votre jugement définitif les vengerait des fers, des tortures et des bûchers qu'ils ont persisté, jusqu'à la mort, à soutenir l'innocence de l'ordre. Accablés, opprimés en tous lieux, vous seuls vous leur restiez sur la terre, et Dieu dans le ciel.

« Ils ont souffert et ils sont morts. Je propose qu'on détache les fers dont on a chargé si indignement les neuf chevaliers et qu'on les entende. Je dis même plus : le grand maître, qu'on semble avoir condamné au malheur, au tourment de survivre à ses braves chevaliers, je le cherche parmi nous : je le demande, sinon comme membre de ce concile, ainsi que ces chefs d'ordre que je vois à mes côtés [1], du moins comme ayant, dans cette grande affaire, à défendre

[1] Il y avait au concile, le grand maître de l'ordre de Saint-Jacques, le commandant de l'ordre de Calatrava, etc.

l'intérêt général de son ordre, et l'intérêt personnel de sa vie et de son honneur. »

Le vénérable évêque parlait avec une chaleur, une conviction qui émut profondément l'assemblée ; mais nul n'osait élever la voix, on craignait Philippe le Bel, on craignait le pape lui-même dont toute la conduite dans cette affaire avait été hésitante.

L'évêque comprit tout, et il ajouta d'une voix frémissante :

« Pensons à l'avenir !... Les chrétiens qui savent défendre la religion et mourir en combattant pour elle, ne sont plus en assez grand nombre, pour que vous ne deviez craindre de le réduire encore. Réformez l'ordre des Templiers, s'il le faut, mais ne le détruisez pas ! Je désire me tromper dans mes conjectures, mais il me semble qu'une fermentation sourde agite les esprits. Ces sectes que le dernier siècle a vu s'élever, et qu'on a eu tant de peine à détruire ; l'affaire même qui nous rassemble, où l'on a la maladresse de présenter comme des impies à des hérétiques, tant de braves chevaliers qui, en tous temps et en tous lieux, ont passé pour les champions de la foi, les soldats de la religion ; cette grande lutte que nous avons vue de nos jours, entre l'autorité royale et le pouvoir pontifical, bien d'autres motifs, que je ne puis ni ne dois divulguer ici, m'autorisent à présumer que tôt ou tard, des sectes nouvelles s'élèveront contre notre saint culte, soumettront au doute et à l'examen l'autorité de la foi, la vérité des dogmes, les lettres du pontificat. Tant que nous n'aurons à combattre que des opinions et des erreurs, nous pourrons sans doute avec les armes spirituelles suffire à la victoire, mais si Dieu permet que les dissidents ou les incrédules tentent de renverser le temple matériel, de détruire le marbre périssable de nos autels, qui combattra pour les défendre et les sauver? Sera-ce nous, pontifes, qui ne savons, qui ne pouvons que lever les mains au ciel, pendant que les Israélites ensanglantent le glaive de la victoire... Réfléchissez, pensez, avant de vous priver de cette milice catholique qui,

répandue dans toute l'Europe, dévouée au pontife et au pontificat, trouve à la fois la fortune, la gloire et le bonheur à faire cause commune avec nos saints autels; qui, éprouvée par de longs combats au dehors, saura garantir à l'Église la paix au dedans. Oui, j'en atteste la cause de Dieu même! Ici la politique humaine s'unit au sentiment de la justice et de la vertu pour protéger les droits, les titres, et les malheurs des chevaliers opprimés! »

Cette harangue fut accueillie par les bravos unanimes de l'assemblée, et nul doute qu'il ne fût sorti de cette réunion de courageux prélats, une décision éclatante qui eût mis Philippe le Bel dans l'obligation de briser les fers des malheureuses victimes.

Mais Nogaret et Plusian étaient à Vienne, ils virent quel coup cette sympathie ouverte et franche du concile pour l'ordre condamné, allait porter à leur politique.

Ils entourèrent Clément V, l'effrayèrent de mille fantômes, lui rappelèrent les promesses imprudentes qu'il avait faites au roi, et pendant que les saints prélats délibéraient, le pape termina brusquement la session, et remit la nouvelle convocation qui devait être faite à une époque éloignée.

Toutes ces tergiversations devaient aboutir en dernier lieu à une abolition définitive de l'ordre qui fut enfin prononcée dans une seconde session du même concile, à laquelle assistaient le roi de France, et ses trois fils.

Dès que la bulle d'abolition fut obtenue, les légistes n'en demandèrent pas davantage, et s'enfuirent en toute hâte vers Paris, où la plus illustre de leurs victimes était encore enfermée!

Il y avait six années déjà que le malheureux Jacques Molai, grand maître de l'ordre, gémissait dans les prisons de l'État.

Languissant dans les fers, manquant du nécessaire, privé des secours et des bienfaits de la religion, il était resté séparé de ses chevaliers : on avait refusé sa présence à leurs demandes réitérées.

On l'avait conduit devant le pape, qui était à Poitiers, puis on avait pris le parti de le faire ramener dans les prisons de Paris.

Fort de son innocence, il avait demandé vainement à être admis à se défendre devant le pape lui-même; les légistes l'avaient impitoyablement repoussé.

Alors l'énergie qui l'avait d'abord abandonné plus d'une fois dans le cours de cette longue et douloureuse captivité, lui revint tout à coup, et un jour, qu'on l'avait fait comparaître devant ses juges, il prit audacieusement à témoins tous les spectateurs :

« — Il est bien juste, dit-il tout à coup d'une voix ferme, et en paraissant défier ses bourreaux, il est bien juste que, dans un si terrible jour et dans les derniers moments de ma vie, je découvre toute l'iniquité du mensonge, et que je fasse triompher la vérité :

« Je déclare donc à la face du ciel et de la terre, et j'avoue, quoiqu'à ma honte éternelle, que j'ai commis le plus grand des crimes, mais ce n'est qu'en convenant de ceux qu'on impute avec tant de noirceur à notre ordre; j'atteste, et la vérité m'oblige d'attester, qu'il est innocent. Je n'ai même fait la déclaration contraire que pour suspendre les douleurs excessives de la torture, et pour fléchir ceux qui me les faisaient souffrir.

« Je sais tous les supplices qu'on a infligés aux chevaliers qui ont eu le courage de révoquer une pareille confession, mais l'affreux spectacle qu'on me présente n'est pas capable de me faire confirmer un premier mensonge par un second : « A une condition si infâme, je renonce de bon cœur à la vie! »

Cette déclaration, faite d'un ton solennel, émut l'assemblée et irrita les juges

La nouvelle en fut portée aussitôt au roi; le conseil s'assembla à l'instant; et sans réformer la sentence des commissaires du pape, sans faire prononcer un autre tribunal ecclésiastique, ce conseil condamna lui-même le grand maître aux flammes!...

Une fois la sentence rendue, on comprend de quelle importance il y avait à ce qu'elle fût promptement exécutée.

Dès le soir même, l'affaire fut réglée. Et c'est l'*île aux Juifs, à la Gourdaine*, que l'on choisit pour le lieu du supplice.

Cette île a porté différents noms : il est difficile de lui assigner tous ceux qu'elle a reçus sans craindre de les confondre avec les noms d'une île voisine pareillement inhabitée, et à laquelle, lors de la construction du Pont-Neuf, elle a été réunie.

L'*île aux Juifs* avoisinait le jardin du palais, et le couvent ou le quai des Augustins.

Le soir, un bûcher fut dressé dans cette île.

Tout le peuple fut convoqué pour la cérémonie que l'on préparait, et une foule immense se trouva au rendez-vous.

Ce dut être un terrible spectacle.

La Seine, privée de ses quais, occupait alors une largeur imposante.

A droite, s'élevait le vieux Louvre; à gauche, le couvent des Augustins, et non loin de là la tour de Nesle, que les mélodramaturges épileptiques ont fait servir aux prétendues débauches de tant de fabuleuses princesses.

Le peuple se pressait à l'envi sur les deux rives.

De toutes parts la Seine était sillonnée de barques nombreuses, et à chaque instant s'élevaient, de toute cette foule, de sourdes rumeurs qui montaient, les unes, vers Philippe le Bel, les autres, vers le pape, celles-ci, vers les commissaires ecclésiastiques, celles-là, vers Jacques Molai lui-même.

Quand l'infortuné vieillard parut, un silence de mort se fit de tous côtés.

La barque qui l'entraînait vers le bûcher marchait lentement; elle était remplie d'hommes d'armes, et c'est à peine si, au milieu de tous ces hommes qui la surchargeaient, on pouvait distinguer de

temps à autre la robe blanche du grand maître que l'on conduisait au supplice, ainsi que Guy d'Aquitaine, son compagnon.

Chacun attendait avec une impatience frémissante ce qui allait se passer.

Bientôt la barque atteignit les bords de l'île, et Jacques Molai et Guy d'Aquitaine mirent pied à terre.

Le peuple les vit alors s'agenouiller et prier. Puis, les bourreaux s'approchèrent, et, bientôt après, une colonne de fumée s'éleva dans l'air, et déroba à tous le spectacle déchirant des tortures des malheureuses victimes!

On dit que le peuple ne put assister sans une grande émotion à cette scène lugubre, à l'horreur de laquelle les premières ombres de la nuit semblaient encore ajouter. Pendant la nuit, on vit, dit-on, des barques mystérieuses glisser sur la Seine, et deux hommes abordèrent dans l'île pour y recueillir, comme de pieuses reliques, les cendres des deux derniers Templiers!...

L'un était un vieillard à cheveux blancs; l'autre conservait la force de l'âge.

Le vieillard avait nom Bourguignon; l'autre s'appelait Coquastras.

CHAPITRE IX.

Suite des Templiers. — Henri de Vasconcellos Souza. — Don Pèdre le cruel. Henri de Transtamare. — Les grandes compagnies. — Hector de Joyeuse-Garde. — Ange et démon. — Opinion philosophique d'un routier respectable. — Le châteaû de Vasconcellos. — Les mystères du château. — Avis particulier d'Hector de Joyeuse-Garde. — Dona Maria de Padilla.

Le 13 novembre de l'année 1364, deux cavaliers, montés sur deux des plus beaux chevaux de l'Espagne, s'avançaient au pas régulier de leur monture sur la route qui mène à travers la campagne, de Burgos au château des comtes portugais de Vasconcellos.

Il régnait un froid vif; le vent soufflait avec violence, et faisait tourbillonner de toutes parts la neige fine et fraîche qui était tombée dans la journée sur le chemin, et la lune qui montait au firmament ne jetait que quelques pâles rayons sur le tableau nu et désolé qu'offrait en ce moment la plaine.

L'un de ces deux cavaliers avait vingt-cinq ans à peine, l'autre en comptait plus de cinquante : le plus jeune s'appelait Henri de Vasconcellos et Souza, le plus âgé portait le nom retentissant d'Hector de Joyeuse-Garde.

Quelques mots suffiront à faire connaître ces deux personnages à nos lecteurs.

Henri sortait comme nous le disions, de la première jeunesse, c'était le dernier rejeton de l'illustre famille portugaise des Vasconcellos et Souza, venue en Espagne par suite de son alliance avec les Guzman, et quoique bien novice, il avait compris toute l'importance de la mission qu'il avait à accomplir. Il avait perdu sa mère, quand il était encore enfant; il y avait à peine deux années, qu'il avait accompagné son père à sa suprême demeure. Le jeune comte s'était trouvé seul, au milieu des graves complications dans lesquelles l'Espagne était alors plongée, n'ayant pas un ami qui pût le conseiller, ne pouvant puiser que dans son cœur, ou sa raison, le courage et la force de supporter dignement le malheur qui le frappait.

Du vivant de son père, Henri avait été fiancé, tout jeune encore, à une des plus riches et des plus charmantes héritières du pays de Guyenne, mais les malheurs qui étaient survenus, d'une part, et de l'autre, les guerres continuelles qui agitaient profondément la Castille, l'avaient détourné de cet hymen, et malgré la douce sympathie qu'il avait ressentie pour la jeune fille qu'on lui destinait, il s'était vu contraint de demeurer à Burgos, ou dans la forteresse redoutable qu'il occupait à quelques lieues de là.

Quant à son compagnon, Hector de Joyeuse-Garde, c'était le type le plus complet du routier de cette époque.

Il était grand, robuste, large des épaules et de la poitrine, et portait à toute heure, et dans toute circonstance, un vêtement original qui avait été taillé dans une peau de buffle.

Hector de Joyeuse-Garde avait fait presque tous les métiers qui

exigent de la force, de l'audace, de la ruse, et jamais, dans les positions difficiles où il s'était trouvé, il n'avait perdu ce fonds de belle humeur, qui éclatait incessamment sur son visage et dans toute sa personne!

Il allait et venait, à pied ou à cheval, tirait son épée ou la remettait au fourreau, avec la même gaieté et la même insouciance : il avait ainsi vécu sans vieillir, par le vent et la pluie, ne connaissant d'autres demeures que les grands chemins, n'ayant le plus souvent pour tente, que le dôme du ciel, mangeant ce qu'il trouvait ou ce qu'il prenait, et saisissant avec l'empressement le plus chevaleresque, les occasions qui se présentaient de pourfendre ses semblables.

Hector de Joyeuse-Garde avait d'abord servi dans les compagnies anglaises de la Guyenne, il avait passé de là en France, puis en Italie, en Palestine, puis enfin, il était venu chercher du service auprès de Don Pèdre *le cruel!...*

Tous les rois de l'Espagne méritaient alors ce surnom, dit M. Michelet qui, cette fois par hasard, rencontre juste.

En Navarre, régnait Charles le Mauvais, le meurtrier, l'empoisonneur.

En Portugal, Don Pèdre le justicier, celui qui fit une si atroce justice de la mort d'Inès de Castro.

En Aragon, Don Pèdre le cérémonieux qui, sans forme de procès, fit pendre par les pieds un légat chargé de l'excommunier.

De même, Don Pèdre le Cruel avait fait brûler vif un moine qui lui prédisait que son frère le tuerait. Il faut voir dans la chronique d'Ayala, ce qu'était l'Espagne, depuis qu'ayant moins à craindre les Maures, elle cédait à leur influence, devenait moresque, juive, tout, plutôt que chrétienne. Les guerres sans quartier contre les mécréants avaient rendu les mœurs féroces; elles le devenaient encore plus sous la dure fiscalité juive.

Pierre le Cruel était une espèce de fou furieux. Les deux éléments discordants de l'Espagne se combattaient en lui et en faisaient un monstre. Il se piquait de chevalerie, comme tout castillan, et en même temps, il ne régnait que par les juifs, il ne se fiait qu'à eux et aux sarrasins.

On le disait fils d'une juive, sinon d'une louve.

Sans cette particularité, les communes lui auraient su gré de sa cruauté à l'égard des nobles.

Cet homme sanguinaire aimait pourtant; il aimait avec passion.

Il avait pour maîtresse, la Dona Maria de Padilla. « Petite, jolie et spirituelle, » dit le contemporain. Pour lui plaire il enferma sa femme Blanche, belle sœur de Charles V, et finit par l'empoisonner.

C'était ainsi qu'on plaisait à la Dona Maria.

Il avait déjà fait périr je ne sais combien des sœurs qu'il avait. Son frère D. Enrique de Transtamare ou mieux de Trastamara, qui avait tout à craindre, se sauva, et alla solliciter le roi de France de venger sa belle-sœur.

Telle était la situation de l'Espagne.

Les nobles que le roi décimait chaque jour en Castille ne savaient quel parti prendre; on s'attendait à voir bientôt revenir Enrique de Transtamare, mais, malgré le mécontentement universellement répandu, malgré la haine profonde, implacable, que les castillans portaient à leur roi, bien peu cependant osaient se déclarer ouvertement contre lui, et prendre parti pour Enrique, avant de connaître les démarches de ce dernier.

Les choses en étaient là, quand cette histoire commence.

Henri de Vasconcellos et Hector de Joyeuse-Garde avançaient péniblement, et soit que le mauvais temps les eût rendus taciturnes, soit que de sombres préoccupations fussent venues momentanément les distraire l'un et l'autre, depuis leur sortie de Burgos, c'est à peine s'ils avaient échangé quelques paroles.

Cependant cette taciturnité de son compagnon ne plaisait que médiocrement à Hector de Joyeuse-Garde, et comme le vent soufflait toujours aussi âpre, que les tourbillons de neige leur fouettaient le visage, il ramena les plis flottants de son manteau, et enfonça davantage son chapeau sur ses yeux.

— Diable de temps, dit-il en se tournant vers le jeune Henri de Vasconcellos comme pour l'inviter à la conversation, m'est avis, mon jeune seigneur, que vous avez laissé votre langue à Burgos, ou que le froid l'a glacée dans votre poche!

Henri secoua la tête à ces paroles, comme un homme réveillé en sursaut; quand il aperçut Hector de Joyeuse-Garde à ses côtés, il sourit :

— Vous êtes toujours le même, maître Hector lui répondit-il, vous passez, vous, à travers la vie comme un spectateur indifférent; rien ne vous attire, ni ne vous repousse; rien ne vous charme, rien ne vous attriste; et depuis que je vous connais, je vous ai vu rire de tout, sans jamais vous prendre d'admiration, d'enthousiasme, ou de pitié pour quoi que ce soit.

— Eh que voulez-vous donc que l'on aime ici bas? répliqua Hector de Joyeuse-Garde. Les hommes? ils sont tous vains, poltrons, vanteurs, ou fourbes. Les femmes? elles sont toutes frivoles, fausses, sottes ou méchantes; la vie n'a qu'une face, et elle est laide; pourquoi s'y attacher? Je n'aime et n'admire qu'une chose, mon jeune ami, et c'est vous.

— Moi! s'écria Henri étonné.

— Vous mêmes, entendez-le bien; vous êtes jeune, votre cœur est naïf, votre esprit enthousiaste, vous voyez la vie à travers un prisme; vous êtes généreux, plein de courage, de vertu, de noblesse! à votre âge, ce sont des qualités qu'il faut louer, car bien peu les ont! — Dans dix ans, tout cela sera changé, je le sais; vous deviendrez comme tout le monde, défiant, soupçonneux, jaloux; les

nécessités mêmes de la vie vous jetteront dans cette voie, et vous y marcherez sans vous douter du changement qui se sera opéré en vous... Tenez, mon cher seigneur, j'ai vu cela de bonne heure, moi qui vous parle; j'ai connu bien des hommes, j'ai été aimé par bien des femmes; ce qui a fait ma force, ce qui a conservé mon cœur jeune, mon esprit libre et vif, c'est précisément l'insouciance que j'ai apportée dans chacune de mes actions; faites comme moi, et vous obtiendrez le même résultat!

— Et si je ne le puis... fit Henri.

— Comment! déjà là, murmura le routier.

— Ah! vous ne comprenez point cela, Hector, poursuivit le jeune homme, d'un ton de douloureuse desespérance, moi j'ai été rudement éprouvé dans le cours de ma vie; chaque jour a eu sa douleur, son doute, son désespoir!... mon esprit est toujours inquiet, soit qu'il se reporte vers le passé, soit qu'il aille à l'avenir; depuis que je suis seul au monde, j'ai eu mille inquiétudes, mille troubles, et dans ce moment même, vous ne sauriez croire quelles sensations j'éprouve au moment de pénétrer dans le château de mon père!...

— Auriez-vous regret de ce que vous avez fait?

— Nullement.

— Craindriez-vous l'entreprise dans laquelle vous vous êtes engagé.

— En aucune façon!

— Qu'est-ce donc alors?

— Eh! le sais-je moi même, mon vieux routier, s'écria Henri de Vasconcellos, certes, je n'ai aucun regret d'avoir donné, ce soir, rendez-vous à tous nos amis au château vers lequel nous allons; je poursuivrai notre but avec courage, jusqu'au bout, sans crainte que l'hésitation me prenne sur la route!... mais, depuis quelques jours surtout, je ne sais quel suprême dégoût s'est emparé de moi, quelle sourde inquiétude est entrée dans mon cœur, et pourquoi, je tremble,

pourquoi j'ai peur, pourquoi enfin, quand ce soir je suis parti de Burgos, il m'a semblé qu'on m'enlevait toute mon ardeur, qu'un voile sombre descendait sur ma pensée, et qu'un affreux déchirement se faisait dans mon cœur!...

Pendant que le jeune comte parlait, Hector de Joyeuse-Garde le regardait du coin de l'œil : quand il eut fini, il secoua la tête d'un air mécontent.

— Tristes symptômes, dit-il bientôt, tristes symptômes.

— Que dites-vous? demanda Henri.

— Est-ce donc la première fois que vous éprouvez de semblables émotions.

— C'est la première fois.

— Tant pis encore, mon cher comte!... Tristes symptômes, cela peut devenir très-sérieux...

— Expliquez-vous.

— L'amour, mon ami, sans vous tâter le pouls, je reconnais l'amour!

— Vous voulez rire!

— Hélas non!

— Amoureux! moi!

— Et pourquoi donc pas!... n'évite pas la fièvre qui veut!

— Ne suis-je donc pas engagé? n'a-t-on pas ma parole? puis-je songer à une autre femme que Berthe!...

Hector haussa les épaules, et se mit à fouetter son manteau que la neige couvrait, du bout flexible du fourreau de son épée.

— Bah! dit-il avec insouciance et en souriant finement, voyons, mon petit comte.., dites-moi bien vite le nom de la beauté mystérieuse et charmante, qui jette ainsi le trouble dans votre cœur; je jure Dieu que demain j'irai à Burgos, et que je saurai vous dire s'il y a lieu d'espérer quelque bon dénoûment; mais d'ici là, mort-diable, voyons que la gaieté revienne sur votre front, dans vos yeux; que le sourire

renaisse sur vos lèvres, et soyez encore le compagnon courageux, plein d'audace et de folie aventureuse que j'ai aimé la première fois que je l'ai vu!... Songez que des amis dévoués vous attendent, et que ces amis comptent sur vous! gardez-vous de leur présenter un visage sombre, et qui leur paraîtrait cacher une trahison! Allons!... monseigneur!...

Henri parut soutenir un combat contre lui-même, mais la jeunesse prit enfin le dessus.

— Au fait, s'écria-t-il, vous avez raison Hector, et je ne sais pourquoi je m'attriste ainsi, malgré moi; c'est une folie..., arrière les folies, parlons de choses sérieuses.

— Il y a donc vraiment une femme sous jeu.

— Je ne sais.

— Comment, vous ne savez?...

— C'est un être mystérieux, comme vous le disiez, invisible, insaisissable, jolie comme un ange, prenant mille formes comme un démon, tantôt ici, tantôt là, à laquelle, enfin, il m'a été impossible de parler, bien que cent fois cependant elle ait cherché, elle ait fait naître elle-même, j'en ai eu la preuve, des occasions de me rapprocher d'elle!

— Et quelle est cette femme?

— Je l'ignore.

— Vous ne savez pas son nom?

— Nul n'a pu me le dire.

— Cependant vous l'avez vue?

— Cent fois.

— Et vous n'avez pu lui parler? Cette femme, devait avoir une duègne, et les duègnes ne sont pas muettes d'ordinaire, et le seraient-elles d'ailleurs, qu'il suffirait de quelques pièces d'or pour leur délier la langue...

— Il y avait une duègne en effet.

— Eh bien!

— Eh bien, je l'ai entretenue plusieurs fois, je sais que l'on m'aime, je sais que l'on est disposé à me voir, à me prouver l'amour que l'on éprouve pour moi, mais voilà tout.

— C'est beaucoup cela, et ce n'est rien... votre bourse n'était donc pas suffisament lourde!

— Au contraire.

— Alors, c'est que vous avez rencontré une chose qu'on ne trouva jamais.

— Quoi donc.

— Une duègne incorruptible, accompagnant une sénora vertueuse!...

Henri essaya un sourire qui vint mourir sur ses lèvres.

— Je ne sais, répondit-il tristement, mais cette femme est belle, et je l'aime; et comme vous l'avez dit, maître Hector de Joyeuse-Garde, c'est ce sentiment qui m'a si fort changé depuis quelques jours!

— Allons, reprit le routier, allons, mon jeune seigneur, il ne faut pas se laisser abattre ainsi; songeons d'abord aujourd'hui aux affaires sérieuses, et demain, si vous le voulez bien, je me mettrai en quête de votre belle inconnue!

— Crois-tu réussir mieux que moi qui l'aime.

— Je le jure par mes aïeux que je n'ai pas le plaisir de connaître, Hector de Joyeuse-Garde vous dira demain le nom de la femme que vous aimez!

Ils étaient alors arrivés à un endroit où la route devenait tout à coup montueuse et d'un accès difficile. Une montagne s'élevait à quelque distance, et sur la pointe escarpée de cette montagne, une véritable forteresse.

On appelait cette forteresse le château de Vasconcellos!

Les deux cavaliers poussèrent énergiquement leurs chevaux, et

un quart d'heure après environ, ils arrivaient au terme de leur voyage.

II.

Quand ils entrèrent au château de Vasconcellos, des domestiques et des gens d'armes apostés dans les cours d'honneur vinrent les y recevoir; des palefreniers les débarrassèrent de leurs montures, et ils furent conduits avec tous les honneurs dûs au maître de la maison, et au compagnon qu'il amenait avec lui, dans la salle de réception, où un splendide souper les attendait.

Mais ils touchèrent à peine à la collation qui leur fut servie, et quelques minutes après Henri de Vasconcellos se levait de table, et invitait Hector de Joyeuse-Garde à le suivre.

Ce dernier eût voulu faire honneur plus amplement aux excellents mets étalés devant lui, mais il ne fit cependant aucune objection, suivit l'exemple qu'on lui donnait, et marcha sur les pas de son jeune Cicérone.

— Je ne connais point le château dans lequel vous m'avez introduit, dit-il alors au duc, mais je me confie entièrement à vous; d'ailleurs, si je ne m'abuse, la nuit est déjà fort avancée, et nos amis doivent être déjà réunis.

— Ne perdons pas de temps, dit Henri.

Et il ordonna en même temps à un valet de prendre une torche et de les précéder.

Ils partirent.

Le chemin qu'ils suivirent descendait rapidement vers les étages inférieurs du château, c'est-à-dire, dans les entrailles même de la terre. A mesure qu'il avançaient, l'escalier devenait plus étroit, plus raide, plus difficile; le mur les étreignait plus étroitement, et le sol devenait d'instant en instant plus glissant.

Ils traversèrent plusieurs salles souterraines, bon nombre de corridors humides, et descendirent des escaliers sans fin, taillés dans le roc vif.

Ils n'arrivèrent qu'après une longue marche à une grande porte de fer rouillé, laquelle était fermée et gardée à l'extérieur, par deux hommes armés de pied en cap.

Un des deux hommes envoya son épée à deux doigts de la poitrine de Henri, et lui fit signe de s'arrêter.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il brusquement d'une voix haute et ferme.

— Henri de Vasconcellos y Soya, répondit le jeune comte.

— Et votre compagnon?

— Hector de Joyeuse-Garde.

— Que venez-vous faire ici?

— Unir nos efforts à ceux de nos frères.

— Et quel est votre but?

— Délivrer l'Espagne du tyran qui l'opprime.

— Passez donc, et que le ciel vous donne le courage d'accomplir votre périlleuse mission!

Henri et Hector passèrent, et aussitôt la porte de fer s'ouvrit devant eux avec fracas.

Ils entrèrent.

La porte de fer ouvrait sur une salle immense, où les lumières, répandues à profusion, jetaient de toutes parts un éclat vif et éblouissant.

Le comte et le routier s'arrêtèrent étonnés.

C'était, pour le routier surtout, un spectacle nouveau et inoui : jamais, encore, il n'avait assisté à une pareille scène, et, dans le premier moment, il n'eut que des yeux pour regarder et admirer toutes ces splendeurs d'un autre monde!

La salle était taillée dans le roc vif, comme tous les corridors,

toutes les salles qu'ils avaient parcourus pour y arriver. Elle était soutenue d'un bout à l'autre par quatre-vingts colonnes, auxquelles l'art avait donné le poli et le fini du marbre le plus pur.

A droite et à gauche s'ouvraient de grandes travées, du haut desquelles pendaient des draperies d'un travail merveilleux : au fond s'élevait un trône d'or massif, qui étincelait sous l'éclat des lumières ; enfin, des glaces de Venise, des lustres resplendissants jetaient de tous côtés une lumière vive, devant laquelle le regard était d'abord contraint de se voiler.

La salle était remplie déjà, quand ils y pénétrèrent, d'une foule tumultueuse, partagée en groupes également agités.

L'arrivée du comte et du routier parut produire un effet inattendu : les conversations se turent comme par enchantement, chacun courut à Vasconcellos, et ce dernier fut conduit par le plus agé d'entre les conjurés présents, jusqu'au trône où il dut prendre place!

Hector de Joyeuse-Garde ne l'avait pas quitté, et quand il vit le comte s'asseoir, il s'assit à ses côtés.

Le silence s'était rétabli dans l'assemblée; Henri promena un instant son regard assuré sur toute cette foule, et quand il eut reconnu dans cette réunion, la plupart des amis qu'il avait convoqués au rendez-vous, il se leva :

— Messeigneurs! dit-il alors d'une voix sonore et forte, je m'applaudis d'autant plus en ce moment, d'avoir provoqué cette réunion de toutes les forces vives et jeunes de la Castille, que nul n'a manqué au rendez-vous assigné! Notre malheureux pays souffre depuis assez longtemps des cruautés de son roi ; le dégoût m'avait pris au spectacle des honteuses turpitudes dont il est l'instigateur, et j'ai voulu vous faire partager mon indignation : nous avons tous été plus ou moins insultés par ce monomane couronné que l'on appelle Don Pèdre le Cruel, et j'ai tenté de vous inspirer à tous ce désir de vengeance qui avait germé dans mon cœur; eh bien, je suis heureux de

voir aujourd'hui avec quel empressement vous avez répondu à mon appel, et je ne doute pas, en présence de ce résultat, que le succès ne couronne bientôt tous nos efforts ! Je ne me suis pas contenté de demander aux seuls castillans l'appui de leur courage et de leur bonne volonté ; j'ai fait plus, mes seigneurs, j'ai sollicité et j'ai obtenu le concours des hommes qui ont une longue habitude des combats, je me suis attaché les soldats qui entourent Pierre le Cruel lui-même, et qui connaissent les détours du palais qu'il habite ; à mes côtés vous voyez le capitaine Hector de Joyeuse-Garde qui commande la plus grande partie de ces compagnies royales.

Hector s'inclina à ces paroles, et toute l'assemblée éclata en applaudissements qui ne purent manquer de flatter cet honnête traîneur de sabre.

Henri reprit un moment après que le bruit se fut calmé :

— Cette réunion ne sera que préparatoire ; que chacun apporte sans crainte son avis et ses objections, et quoique je sois bien jeune encore, l'amour de mon pays m'éclairera, je l'espère, et nous pourrons arrêter le principe de l'entreprise que nous projetons en commun !

Henri s'assit, et aussitôt les conversations reprirent leur cours. Quelquefois un membre plus audacieux élevait la voix, et proposait une mesure, qui était aussitôt accueillie ou repoussée.

Tantôt, c'était à Don Pèdre le Cruel que le conjuré s'en prenait ; il avait assez ensanglanté l'Espagne, il fallait user de représailles à son égard, et aller le surprendre jusque dans son palais même.

Tantôt, c'était à sa maîtresse, à Dona Maria de Padilla, que l'on en voulait ; c'était elle, disait-on, c'étaient ses conseils perfides qui avaient égaré le roi, et lui avaient suggéré les cruautés sans nom dont il s'était rendu coupable, il fallait s'emparer de sa personne, l'éloigner à jamais de la Castille ; quelques-uns même proposaient

des moyens plus violents, qui n'étaient pas, il faut le dire, repoussés avec trop d'énergie.

Enfin, les derniers, et les plus prudents, prétendaient que l'on devait attendre le résultat des demarches de Don Enrique de Transtamare auprès du roi de France. Sans nul doute, disaient-il, Charles V tenterait quelque chose pour sa belle-sœur, il enverrait des soldats, Don Pèdre serait vaincu, et l'on se trouverait débarrassé du tyran, sans avoir la moindre violence à se reprocher.

Ce dernier avis est toujours celui des nobles bourgeois qui veulent bien la bagarre, mais qui n'y veulent point être.

De tous ces sentiments divers, il ressortait bien évidemment que l'on avait le plus vif désir de se débarrasser de Don Pèdre le Cruel, mais qu'en réalité on ne savait à quel parti s'arrêter.

Hector de Joyeuse-Garde souriait tout bas de ces hésitations qui cachaient certes la crainte de se compromettre, et la poltronnerie : quand on eut bien débattu toutes les hypothèses, quand chacun eut exprimé son avis, son doute, son désir, Hector se leva, et réclama le silence de l'auditoire.

Dès qu'on le vit disposé à prendre la parole, le silence se rétablit, comme un instant auparavant, et tous s'apprêtèrent à écouter.

— Ce que je viens d'entendre, dit alors le routier, prouve surabondamment une chose, messeigneurs, c'est que vous êtes tous d'accord sur le but, mais que vous différez d'opinion sur les moyens de l'atteindre ; eh bien, je vous le dirai, moi, qui ai quelque habitude de ces sortes d'affaires, qui ai vieilli dans les combats, et qui en sais depuis longtemps toutes les ruses, je vous le dis, l'hésitation est une cause de désordre, et le désordre peut tout perdre ; mieux vaut abandonner tout de suite, et sans vous engager davantage, le projet que vous avez formé, plutôt que de vous exposer à être demain plus malheureux, et plus esclaves que vous ne l'êtes aujour-

d'hui : si au contraire, vous persistiez dans votre intention, je n'ai qu'un conseil à donner ici, un seul, c'est d'aller droit à Don Pèdre le Cruel, et de le frapper courageusement, dans quelque lieu qu'il se trouve, quelque danger qu'il y ait d'ailleurs à exécuter un pareil projet ! Don Pèdre mis à mort, la Castille est à vous ; les compagnies ne tiennent pas une heure, le peuple vous entoure avec acclamations, et Enrique de Transtamare monte sur le trône, avec la reconnaissance qu'il doit à ceux qui le lui auront donné ! Voilà mon avis... Ne perdez donc pas un temps inutile, en discours qui ne mènent à rien, ou ne servent qu'à vous diviser profondément ; marchez droit au but ; que le sort désigne celui qui devra frapper, et dès que le sort aura parlé, que tous s'inclinent devant sa décision. Si vous suivez mon conseil, avant huit jours, la Castille sera libre ; si au contraire, vous le repoussez, demain peut-être, un traître vous aura vendus, et vous serez à jamais perdus !

Ces quelques paroles furent suivies d'un long et profond silence ; chacun semblait se consulter, tous hésitaient, nul n'osait prendre la parole.

Enfin un vieillard se détacha du groupe silencieux des auditeurs, s'avança vers une tribune que l'on avait élevée au milieu de la salle, et en monta lentement les degrés :

— Messeigneurs, dit-il alors d'un ton grave, le conseil qui vient de vous être donné, me semble bon à suivre, et je remercie le capitaine Hector de Joyeuse-Garde d'avoir eu le courage de le donner !... Pourquoi attendre de la France une liberté que nous pouvons conquérir nous-mêmes ; pourquoi perdre un temps précieux à frapper la maîtresse de Don Pèdre, quand nous pouvons le frapper lui même ? Que Maria de Padilla succombe, qu'importe à l'Espagne ?... le lendemain du jour où elle aurait succombé, le roi prendrait une autre maîtresse, et qui sait si elle n'aurait à notre égard plus de haine, si elle ne rêverait pas d'autres vengeances ? Que le sort désigne donc

le bras qui devra frapper, et que chacun s'incline devant le nom qui aura été désigné.

Le vieillard avait à peine parlé, que toute l'assemblée se porta vers le trône sur lequel était assis Henri de Vasconcellos, et on le pressa de tous côtés de procéder à l'opération.

Mais au moment où déjà Hector de Joyeuse-Garde allait se conformer aux prescriptions qui lui étaient données, la porte d'airain s'ouvrit avec bruit, et un homme, les cheveux et les vêtements en désordre, se précipita au milieu de l'assemblée.

Chacun avait repris instantanément sa place ; Henri s'était levé, et Hector avait mis la main sur son épée, qu'il s'apprêtait déjà à tirer du fourreau.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement Henri de Vasconcellos à celui qui venait d'entrer, et pourquoi vient-on troubler nos réunions?

— Maître, répondit l'homme, quelques soldats du château viennent d'arrêter aux environs deux femmes, que leur costume désigne comme appartenant à la haute classe de Burgos.

— Eh bien! que nous importent ces deux femmes, interrompit brusquement Hector de Joyeuse-Garde.

— L'une des deux, poursuivit le nouvel arrivé, s'est réclamée du maître du château, et quand on lui a dit qu'il appartenait au comte Henri de Vasconcellos, elle a manifesté le désir de lui être présentée.

— Mais on a sans doute répondu, fit observer Henri, que je n'étais point au château en ce moment?

— En effet, monsieur le comte, et nous n'aurions point pénétré jusqu'ici, si l'un des soldats qui l'accompagnent ne nous avait assuré que cette femme était...

— Qui donc? fit Hector.

— Dona Maria de Padilla!...

Un singulier frémissement parcourut l'assemblée à cette réponse,

et mille voix s'élevèrent à la fois pour demander que l'on amenât la maîtresse de Don Pèdre, et surtout qu'on la retînt prisonnière !..

Henri, pressé par Hector lui-même, dut céder au vœu général, malgré sa répugnance, et des ordres furent aussitôt donnés pour que la jeune maîtresse de Don Pèdre fût introduite.

L'ordre fut exécuté immédiatement.

Elle arriva, suivie de sa duègne, qui, plus morte que vive, et ne sachant pas où on l'entraînait, jetait les hauts cris, et appelait à son secours tous les saints du paradis : Maria, au contraire, était jolie, heureuse, et elle souriait.

On eût dit qu'une confiance mystérieuse la soutenait, et elle bravait le danger auquel elle pouvait se croire exposée avec une gaieté qui n'était certainement pas sans courage.

Quand elle se vit au milieu d'une réunion d'hommes, elle baissa son voile, et continua d'avancer vers Henri d'un pas ferme et assuré.

Henri s'était levé, et réclamant d'un geste le silence :

— Des hommes d'armes vous ont arrêtée tout à l'heure, à quelque distance du château, dit-il d'une voix qui tremblait d'une émotion singulière; l'un d'eux a prétendu vous reconnaître, et c'est là le motif pour lequel j'ai ordonné qu'on vous arrêtât... Quel est votre nom?

— Maria Padilla !

— Elle l'avoue ! s'écrièrent cent voix irritées.

— Et pourquoi le cacherais-je? répondit la jeune femme.

— Vous ignorez le lieu où le hasard vient de vous jeter, prononça tout bas Vasconcellos.

— Pardon, monsieur le comte, répondit Maria, sans paraître éprouver la moindre terreur, et en promenant son regard sur l'assemblée attentive et muette, je m'aperçois que l'on m'a introduite dans une salle souterraine du château de Vasconcellos, et que dans

cette salle on conspire sous les regards du maître; mais ce qui m'étonne, monsieur le comte, et j'ai bien le droit de le dire, c'est que les plus illustres personnages de la Castille aient consenti à jouer ce rôle ténébreux et sans courage de conspirateur et d'assassin, au lieu d'essayer de reconquérir leurs droits et leur liberté en plein jour et à la face du ciel. — Si cette conspiration prouve leur adresse, elle donne une bien faible idée de leur audace!...

Un murmure de colère parcourut tous les rangs à cette boutade de la jolie courtisane; mais Henri fit un signe, et les murmures cessèrent.

— Je m'aperçois, dit-il alors, que vous n'avez pas une idée bien vraie de la situation dans laquelle vous vous trouvez! Vous êtes ici notre prisonnière...

— Je le vois.

— Votre vie est entre nos mains?

— Je le sais.

— Et vous ne devriez pas oublier que beaucoup de Castillans ne séparent pas toujours dans leur haine, le roi, de sa trop coupable maîtresse.

Maria Padilla releva fièrement le front à ces mots, et jeta sur l'assemblée un regard frémissant de colère et d'indignation.

— Eh bien! dit-elle d'une voix qui tremblait d'émotion mal contenue, que les gentilshommes de la Castille qui n'ont de courage que pour conspirer dans l'ombre, et qui n'osent pas affronter le regard d'un maître qu'ils abhorrent, viennent à moi et me frappent... Je me suis préparée à mourir; que vos épées sortent du fourreau, messeigneurs, frappez!... voici le sein d'une femme sans défense! et vous verrez que Maria de Padilla sait attendre la mort sans pâlir!

Et en parlant ainsi, la jeune femme détacha brusquement les aiguilles d'or qui retenaient son voile à son front, et son visage

parut aux regards de tous, frais, pur, gracieux, comme un visage d'ange!

— Ciel! s'écria Henri de Vasconcellos.

— Qu'avez-vous donc? demanda Hector de Joyeuse-Garde.

— C'est elle!... murmura le jeune comte.

— Elle!... qui!...

— La femme que j'aime!

— Diable! fit Joyeuse-Garde, pendant que Vasconcellos se laissait tomber sans force sur son trône. — L'ange et le démon!.. Diable! diable!...

— A mort! à mort! criaient les conjurés au fond de la salle.

La duègne donnait son âme à tous les saints du paradis.

Maria souriait fière et belle.

— Messeigneurs, s'écria Hector, avez-vous confiance en moi?

— Oui, oui! lui fut-il répondu de toutes parts.

— Eh bien! je demande la garde de la captive.

— Et si tu la laisses échapper, tu consens à mourir?

— Oui, messeigneurs; si je la laisse échapper, je donne ma vie à qui viendra la prendre!

Les torches s'éteignirent, et la foule tumultueuse s'écoula dans les profondeurs du souterrain.

CHAPITRE X.

Suite des Templiers. — Maria Padilla, prisonnière et amoureuse. — Conversation étrangère à la politique entre Dona Maria et la duègne Niceta. — Conversation également étrangère aux sciences exactes, entre le timide Vasconcellos et Dona Maria de Padilla. — Triste rôle du fameux Hector de Joyeuse-Garde. — L'envoyé de Don Pèdre le cruel. — Les grandes compagnies. — Bertrand Duguesclin. — Les souterrains du château. — Fuite et disgrâces de Don Pèdre. — Don Enrique vaincu. — Triste-Garde sauvé. — Duguesclin captif.

Huit jours s'étant passés, depuis la scène que nous venons de raconter; les conjurés s'étaient séparés en prenant rendez-vous pour un jour prochain; Henri de Vasconcellos était resté avec Hector de Joyeuse-Garde dans sa forteresse, et Maria de Padilla y était retenue prisonnière, ainsi que la duègne qui l'accompagnait.

Depuis huit jours cependant, Henri n'avait pas revu Maria; il hésitait, ne savait à quel parti s'arrêter, et se demandait en vain ce qui lui restait à faire dans cette extrémité.

Le jeune comte était amoureux. — Peut-être son amour avait-il augmenté depuis qu'il savait que la belle inconnue était la maîtresse du roi.

Mais son cœur loyal s'arrêtait devant le serment qu'il avait fait aux conjurés.

Hector de Joyeuse-Garde le quittait peu, le routier ne comprenait rien, on ne voulait rien comprendre à la situation du jeune comte, et ses conseils ne pouvaient guère l'aider dans cette circonstance.

Un soir, les deux amis étaient réunis dans une salle basse du château, et assis l'un près de l'autre, devant une haute cheminée, où brûlait un feu ardent, ils devisaient ensemble sur les événements accomplis, et sur les précautions à prendre pour prévenir toute trahison, et atteindre le but que l'on s'était proposé.

— Nous n'avons plus de temps à perdre, disait Hector de Joyeuse-Garde, le roi Don Pèdre est maintenant averti par la disparition de sa maîtresse; d'un instant à l'autre, il connaîtra la retraite de Maria de Padilla, et viendra, avec des forces redoutables, l'arracher de nos mains; il faut le prévenir; il faut qu'avant de sortir de Burgos, il trouve sur le seuil de son palais un de nos conjurés qui l'arrête et nous en délivre à jamais?

Henri remua tristement la tête, à cette proposition.

— Non, dit-il, non, l'assassinat répugne à ma conscience, et je vous avoue que j'aimerais mieux renoncer pour toujours à la liberté, s'il fallait l'acheter par un crime!

— Nous sommes dans un cas de légitime défense, objecta Hector.

— C'est vrai, mais rien ne justifie l'assassinat à mes yeux... pour mon compte, je tirerai l'épée du fourreau avec un saint enthousiasme, si notre cause n'est point souillée au début par un meurtre... Que Don Pèdre vienne chercher Maria de Padilla jusque dans le château de Vasconcellos, et je jure Dieu que je le recevrai, comme il convient

à un gentilhomme qui porte mon nom, mais d'ici là, qu'il vive.

— Voilà bien les hommes d'aujourd'hui! interrompit Hector de Joyeuse-Garde, en se rejetant au fond de son fauteuil à haut dossier, et en présentant ses jambes à la flamme qui grimpait claire et vive dans la cheminée, vrai Dieu, monsieur le comte, les hommes de mon temps ne se consultaient pas si longtemps pour tirer leur épée du fourreau. Tenez, laissez-moi vous le dire, le crime que vous entrevoyez au début, n'est pas précisément ce qui vous blesse; ce qui retient votre bras, ce qui fait trembler votre cœur, ce qui trouble votre esprit, c'est la Padilla, mon jeune ami, ni plus ni moins...

— Que voulez vous dire?

— Je m'entends. C'est la Maria de Padilla, c'est la maîtresse du roi, c'est l'inconnue des rues de Burgos, c'est, en un mot la femme que vous aimez, et dont l'amour égare votre raison!

— Si tout autre que vous!...

— Oh! vous vous défendez en vain... je le sais, je le vois... interrompit Joyeuse-Garde, eh bien! je veux mettre aujourd'hui votre cœur et votre esprit à l'aise, mon cher comte, nous ne pouvons rester ainsi éternellement dans le doute... Que Maria de Padilla retourne ce soir même à Burgos, qu'elle soit rendue à son amant, et que demain les conjurés soient rassemblés de nouveau loin d'ici, dans un lieu où nul ne pourra soupçonner notre présence, et que des mesures énergiques soient enfin prises, pour délivrer votre malheureux pays... le voulez-vous?

— Y songez-vous!... dit Henri, — vous avez répondu de Maria sur votre tête.

— A la condidion qu'on viendrait la prendre sur mes épaules, répliqua le routier en riant; je vous prie, ne vous inquiétez point de ma tête...

— Cependant.

— Oui ou non, monseigneur, voulez-vous en finir?

Henri de Vasconcellos allait répondre, mais la porte de la salle s'ouvrit, et un homme d'armes du château vint trouver le jeune comte, et le prévenir que Maria de Padilla lui faisait demander la faveur d'un court entretien.

Henri tressaillit dans tout son être et regarda Hector. — Ce dernier fit un signe d'assentiement, et le comte s'empressa de se rendre aux désirs de Maria.

L'appartement qui avait été assigné pour prison à Maria de Padilla, était situé au second étage de la forteresse, et dominait toute la plaine environnante; le tableau que l'on apercevait de cet endroit n'a rien au monde qui puisse lui être comparé; à ce moment surtout, la neige qui était tombée depuis quelques jours, donnait au paysage, un aspect dont on ne saurait rendre le charme triste et pittoresque.

A droite et à gauche, une plaine immense, coupée çà et là par des ruisseaux artificiels que le froid vif de l'hiver avait glacés; de distance en distance, quelques arbres rabougris, et couverts de neige; au loin, la silhouette noire et informe de la grande ville de Burgos, qui lançait hardiment vers le ciel gris, les flèches dentelées de ses hauts clochers.

Enfin, à l'horizon perdu, les montagnes aux pentes douces qui fermaient le tableau et lui donnaient, en l'encadrant, un aspect de grandeur qui ajoutait encore à sa beauté.

Bien que Maria de Padilla fût, depuis huit jours retenue au château des Vasconcellos, et que son regard eût parcouru et détaillé bien souvent, le paysage qu'elle avait devant elle, elle y trouvait cependant, chaque fois qu'elle y revenait, un plaisir toujours vif. La jeune femme ne songeait point à fuir cette prison qu'on lui avait donnée; elle s'y trouvait heureuse, n'aurait point demandé à la quitter, et aurait volontiers oublié le reste de la terre, si on lui eût donné la satisfaction que son cœur était venu y chercher.

Maria aimait Henri de Vasconcellos.

Maria était jeune. C'était la première fois qu'un pareil sentiment était entré dans son cœur, et il s'en était emparé avec une plénitude souveraine...

Maria ne se demanda pas si Henri l'aimait, ni s'il devait l'aimer jamais, mais elle s'abandonna à sa tendresse victorieuse avec toute l'ardeur de son caractère, et toute la vivacité de son cœur.

Que fut-ce donc quand elle s'aperçut que Henri l'aimait, et que, malgré la défiance instinctive, le trouble profond que cet amour jetait en lui, il n'avait pu cacher la joie qu'il en éprouvait? Une sorte d'enivrement s'empara de sa pensée, et si elle n'avait écouté que son cœur, elle aurait été au-devant de l'amant de son choix, et aurait aplani les obstacles qui s'opposaient à leur rencontre. Heureusement pour elle, elle mit sa duègne dans sa confidence, et cette dernière suppléa à la prudence qui manquait à sa maîtresse.

Nous saurons plus loin, comment Maria de Padilla s'était trouvée à point nommé, auprès du château des Vasconcellos, et comment il s'était fait qu'elle n'avait pas même tenté de fuir, ou de se défendre, ce qui lui eût été facile, puisqu'elle était escortée d'une compagnie d'au moins quinze hommes d'armes, qui l'eussent protégée jusqu'à la mort.

Ce même soir, pendant que Henri de Vasconcellos devisait dans une salle basse du château, en compagnie de maitre Hector de Joyeuse-Garde, Maria accoudée tristement à la fenêtre de sa chambre, laissait son regard flotter au loin, vers cet horizon aux lignes confuses que la nuit commençait déjà à envahir.

Maria avait de la mélancolie dans le cœur.

Ce n'était point sa captivité qui la préoccupait, car elle ne prenait pas sa captivité au sérieux ; mais depuis huit jours, qu'elle était au château, Henri n'avait pas demandé à la voir ; elle était restée constamment seule, et dans cette situation, ce n'était pas seulement

l'ennui qui l'avait gagnée, mais encore la crainte de s'être trompée, la pensée que le jeune comte ne l'aimait peut-être pas.

Alors, les projets les plus disparates s'emparaient de son esprit; elle voulait partir, retourner à Burgos; l'ardeur de la vengeance s'allumait dans son sein, et elle se promettait de revenir bientôt avec Don Pèdre, pour raser cette forteresse où elle avait souffert, et s'emparer de la personne de Vasconcellos, pour le jeter en prison à son tour, et lui faire endurer toutes les tortures.

Mais elle s'arrêtait presqu'aussitôt; des larmes venaient mouiller ses paupières, et le soir, quand elle voyait Henri passer dans la cour du château, et chercher du regard sa fenêtre sombre, l'espoir renaissait dans son cœur, elle revenait à la vie, et attendait le lendemain avec confiance!

Huit jours s'écoulèrent ainsi: la dona Niceta, la duègne, ne quittait pas sa maîtresse, et la consolait de son mieux quand le désespoir s'emparait d'elle; mais elle n'y réussissait pas toujours, et alors, elle envoyait le château, Henri de Vasconcellos, Hector de Joyeuse-Garde à tous les diables, et priait le ciel de les délivrer au plus tôt de la situation critique dans laquelle elles se trouvaient.

Que voulez-vous qu'une duègne fasse de mieux!

L'homme d'armes que Maria avait dépêché vers Henri, venait de s'éloigner, et la jeune femme attendait son retour avec anxiété.

— Pourvu qu'il se rende à cette invitation, pensait-elle en tremblant; pourvu que ce sentiment qui le tient éloigné de nous depuis huit jours ne l'arrête pas encore aujourd'hui... Niceta!... nous avons mal fait de venir, peut-être.

La vieille duègne branla le chef avec componction; elle joignit les mains, et leva les yeux au ciel.

— Ah! senora, s'écria-t-elle, que le ciel vous entende, et ne vous punisse pas cruellement de l'imprudence dans laquelle vous m'avez entraînée. Oui, oui, nous avons mal fait de venir!... Et je n'ai pas

attendu cette heure pour le proclamer!... Pourvu encore que le roi ne découvre pas le vrai motif!... Si le roi venait à savoir...

— Et que veux-tu donc qu'il découvre?

— Que vous avez quitté la maison de plaisance où Don Pèdre devait vous aller trouver; que vous êtes venue ici où vous saviez rencontrer le comte maudit; qu'enfin, senora, Henri de Vasconcellos vous a inspiré un de ces amours qui doivent faire le malheur du roi, le vôtre, le sien, et celui de la pauvre Niceta par-dessus le marché!

Maria de Padilla ne put s'empêcher de sourire en écoutant l'homélie de la duègne : elle lui prit les mains et les lui serra avec bonté.

— Bonne Niceta, dit-elle, tu m'es dévouée, toi, tu m'aimes, et si tu trembles ainsi, si tu as peur, c'est à cause de moi, je le sais bien; mais rassure-toi, toutes nos précautions ont été prises pour donner le change à l'esprit le plus soupçonneux : le hasard seul nous a conduites ici; nous avons été surprises par des hommes d'armes du château; je me suis réclamée du jeune comte, et nous sommes tombées au milieu de conspirateurs... Tout s'explique, et le roi lui-même y sera trompé; et puis, qu'importe, qu'il le sache, s'écria-t-elle en changeant de ton; qu'importe qu'il apprenne que je l'ai trahi, s'il m'aime, lui, don Henri; si sa main s'oublie un jour dans la mienne, si mon cœur peut battre une heure contre le sien... Ah! ma pauvre Niceta, je ne me rappellerai plus ce que j'ai souffert, et je ne demanderai au ciel rien autre chose.

— Et s'il ne venait pas! fit la duègne.

— Que dis-tu?

— Si le comte Henri de Vasconcellos, qui conspire contre le roi, a horreur de la maîtresse du roi?

— C'est impossible!... Impossible, te dis-je!... Et s'il en était ainsi, Niceta, s'il me fallait renoncer à être aimée de lui, demain je serais morte!

La duègne se leva vivement à cette parole, et courut saisir les mains de sa maîtresse.

— Mourir ! s'écria-t-elle d'une voix altérée, mourir, vous, senora, et pourquoi donc, je vous prie ; parce qu'un jeune gentilhomme n'aura pas été sensible à votre beauté, parce qu'il aura refusé de vous venir voir !... Et qu'est-ce donc après tout que ce seigneur de Vasconcellos ? un enfant, un fou, un écervelé qui s'amuse à conspirer, qui ne comprend pas l'honneur que vous lui faites, en prenant garde à lui ; un sot, peut-être, qui s'imagine que nous ferons son caprice... Non, non, senora, il n'en sera pas ainsi, ou...

Maria, interrompit la duègne au milieu de sa phrase, qui menaçait de se prolonger, et secoua tristement la tête.

— Pauvre Niceta, lui dit-elle, tu comprends bien peu ce qui se passe en moi, si tu penses qu'un mot de toi peut désormais changer ma destinée ; non, mon amie, c'en est fait ; mon sort est lié au sien et s'il doit me repousser, je mourrai !

La duègne courba la tête.

— C'est la première fois que je vous entends parler ainsi, murmura-t-elle.

— C'est la première fois aussi qu'un pareil sentiment a ému mon cœur.

— Il faut prendre un remède violent, senora, dit Niceta ; il faut quitter Burgos, quitter l'Espagne, fuir loin d'ici.... Songez-y, l'amour ! mais c'est ce qu'il y a de plus dangereux dans notre pauvre monde, et si vous n'y prenez garde, ce sentiment vous perdra.

— Ah ! me perdre avec lui, ce serait le bonheur !

— Pauvre senora ! s'écria la duègne, que ce mauvais alexandrin remplit de frayeur ; je regrette de n'avoir pas ouvert les yeux plus tôt !...

— Qu'aurais-tu fait ?

— Je vous aurais sauvée...

— Je n'aurais pas voulu être sauvée... Mais, silence ; tiens, le ciel a entendu ma prière, il exauce mes vœux, car j'entends des pas, et je sens à mon cœur que c'est Henri qui approche.

Maria de Padilla ne s'était pas tompée ; un instant après, le jeune comte entrait dans la chambre qui servait de prison à la favorite du roi.

Dona Maria Padilla éloigna d'un geste la vieille duègne et resta seule avec son amant.

Elle lui indiqua un siége de la main, et Henri s'y assit.

Henri de Vasconcellos était vivement ému.

C'était la première fois qu'il se trouvait seul en présence de Maria de Padilla ; c'était la première fois qu'il lui était donné de lui parler...

Henri aimait la jeune femme avec toute la passion, tout l'enivrement d'un premier amour : tant qu'il avait pu croire qu'elle était digne de son amour, il s'y était abandonné sans contrainte ; mais depuis qu'il savait que la femme qu'il aimait n'était autre que la maîtresse du roi, il avait cherché avec courage à combattre ce sentiment qui remplissait son cœur !

On sait ce que vaut le courage des amoureux !

Malgré ce qu'il avait pu faire, rien n'avait étouffé la passion que Maria lui avait inspirée ; il le sentait bien, il ne pouvait en douter ; mais il se promettait du moins de n'en laisser rien voir à la jeune femme.

Il s'inclina donc avec respect, et s'étant assis près de Maria :

— Vous m'avez fait appeler, senora, lui dit-il, d'une voix où malgré la contrainte qu'il s'imposait, un reste d'émotion tremblait encore ; je me suis empressé de me rendre à votre appel, heureux, si je puis faire quelque chose qui adoucisse votre captivité.

Maria de Padilla sourit. — Elle avait deviné ce qui se passait dans le cœur de Henri.

Cette aimable femme avait en effet une très-grande expérience.

— Je vous remercie, seigneur cavalier, répondit-elle d'un ton dégagé ; votre empressement m'est on ne peut plus sensible, mais je ne me dissimule pas cependant que je le dois bien plus à la politesse avec laquelle tout gentilhomme accueille une femme, qu'à la sympathie que ma captivité eût dû vous inspirer.

— Qui peut vous faire penser ainsi?

— Tout, seigneur cavalier. Votre réserve depuis huit jours, d'abord, et je crois que plus qu'aucune autre femme j'aurais le droit de m'en étonner et de m'en plaindre.

— Madame!... balbutia Vasconcellos avec embarras.

— Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que nous nous connaissons, seigneur cavalier, reprit Maria, et il me semble que vous avez bien vite oublié le passé?

— Que voulez-vous dire?

— Ah! Seigneur! murmura Maria en baissant les yeux, j'aurais mauvaise grâce à vous rappeler des souvenirs que vous paraissez vouloir oublier..; oublions donc, oublions-les tous, puisque vous le désirez, et ne parlons en ce moment que du présent.

Henri écoutait la jeune femme, et à mesure qu'elle parlait, il sentait sa fermeté se fondre.

Il s'était hasardé à lever les yeux vers Maria de Padilla, et il les avait aussitôt baissés, comme s'il eût été ébloui de tant de beauté et de tant de grâces.

Elle était adorablement belle, cette Maria!

Et ce soir elle semblait être encore plus charmante que de coutume.

Maria de Padilla reprit peu après :

— Seigneur comte, êtes-vous bien sûr de tous les hommes qui vous entourent?

— Pourquoi me faites-vous cette question ? demanda Henri.

— Répondez-y d'abord.

— Jamais je n'ai eu occasion de suspecter leur dévouement.

— Et le capitaine Hector de Joyeuse-Garde.

— C'est mon meilleur ami.

— Eh bien, vous me rassurez, seigneur comte, car je ne vous le cacherai pas, j'ai conçu, ces jours-ci, des craintes sérieuses pour votre personne, et c'est ce qui m'a fait vous demander une entrevue.

— Pourquoi ces craintes?

— Vous conspirez, seigneur comte, vous avez réuni autour de vous des hommes, que je veux croire sincères, et qui ont juré de délivrer l'Espagne du joug odieux qui pèse sur elle. Mais en vous voyant, vous si jeune, si confiant, si généreux, au milieu de ces hommes que le métier des armes a rompus depuis longtemps à toutes les ruses, j'ai tremblé pour vous et j'ai craint quelque trahison.

— Je vous rends grâce, madame, mais vous avez eu tort de craindre.

— Tenez, seigneur comte, s'écria tout à coup Maria, vous n'avez pas réfléchi assez mûrement à la position dans laquelle vous vous mettiez, en m'arrêtant et en me retenant prisonnière dans cette forteresse! Le roi Don Pèdre doit être averti à l'heure qu'il est, par les hommes qui m'accompagnaient; le retard que vous avez apporté à me faire reconduire à Burgos aura éveillé des soupçons dans son esprit, et pendant que je vous parle, peut-être le roi lui-même vient-il m'arracher de ces lieux.

— Et dans ce moment, senora, c'est pour moi seul, que vous concevez de l'inquiétude.

— Et pour qui donc?

Regardez alors autour de vous, poursuivit le jeune comte en souriant, et voyez cette forteresse qui domine orgueilleusement la plaine! Tous les rois de Castille ont tenté de la soumettre, elle a résisté fièrement à tous les rois de Castille; dans ce moment même, j'ai calculé toutes les chances d'une lutte : j'ai cent hommes d'armes près

de moi ; tous courageux et dévoués, et s'il plaît au roi Don Pèdre de venir, il trouvera des guerriers prêts à le recevoir !

Henri de Vasconcellos s'était levé ; Maria l'imita.

— Mais rassurez-vous, senora, ajouta-t-il alors, avec une froide courtoisie, toute l'Espagne connaît le caractère du roi Don Pèdre, et on le sait aussi lâche que cruel... Malgré le désir qu'il peut avoir de vous arracher de nos mains, je doute qu'il ose venir jusqu'ici, pour atteindre son but.

— Ainsi, dit Maria de Padilla, vous comptez me retenir dans ces lieux?

— J'ai un devoir à accomplir, repartit Henri de Vasconcellos, et je l'accomplirai, quoiqu'il puisse m'en coûter.

— Quoiqu'il puisse vous en coûter ! répéta la jeune femme. Cependant, ne dépendrait-il pas de vous de me rendre à la liberté?...

— Les conjurés me demanderaient compte de ma conduite.

— Ah ! seigneur comte... fit Maria, — c'est donc la crainte qui vous guide..? J'étais loin de m'attendre, je puis bien vous le dire maintenant, à tant de cruauté de votre part.

— Madame... de la cruauté !... moi !... envers vous !...

— Et de quel nom voulez-vous que j'appelle cette indifférence que vous me témoignez depuis que je suis ici..? Qu'ai-je donc fait, moi, seigneur, pour autoriser une pareille conduite ! et me faudra-t-il n'emporter de ces lieux que le souvenir de votre déloyauté?

Vasconcellos voulut détourner les yeux, mais il vit que la jeune femme pleurait.

— Seigneur ! seigneur ! prononça-t-elle d'une voix tremblante, ce n'est point ainsi que je comptais vour voir...

Henri voulut se raidir, mais sa main rencontra la main de la jeune femme.

Au moment où il allait la porter à ses lèvres, un grand bruit se fit

entendre de toutes parts, un mouvement inusité se manifesta dans les cours de la forteresse, et Hector de Joyeuse-Garde entra dans la chambre de Maria de Padilla.

Après tout, malgré sa longue brette et son nom fanfaron, cet Hector de Joyeuse-Garde n'était qu'un âne et un fâcheux. — Nous espérions mieux de lui.

Peut-être se relèvera-t-il : jusqu'à présent c'est peu de chose.

II.

Si cet Hector de Joyeuse-Garde ne fait pas quelque chose de très-joli d'ici à peu temps, nous l'appellerons Hector de Triste-Garde, et nous en ferons le héros d'un roman populaire.

La cause de ce mouvement soudain qui avait lieu au château était prévue depuis longtemps, et cependant elle avait répandu dans tous les rangs un frémissement d'inquiétude.

Le roi Don Pèdre arrivait suivi de quelques compagnies de routiers.

Une sentinelle placée en vedette sur le haut des tours les avait aperçus de loin, et déjà les soldats avaient couru aux armes, et occupaient les principaux postes de défense.

Henri de Vasconcellos se précipita aussitôt vers la fenêtre et regarda.

A la lueur douteuse de la lune, on pouvait distinguer à quelque distance le petit corps qui s'avançait en bon ordre ; les pointes des pertuisanes, les armures d'acier et les casques de fer, reluisaient et jetaient de temps à autre, dans la nuit, de vifs éclairs : ils n'étaient plus déjà qu'à une demi-lieue de la forteresse, Henri se retourna vivement vers l'homme d'armes.

— Eh bien, lui dit-il, qu'ils viennent, qu'ils nous offrent une occasion de lever ouvertement l'étendard de notre cause! c'est une

lutte que j'accepte avec joie, et dont nous sortirons victorieux, j'en suis sûr! allez, Hector, je vous suis, et que toutes les mesures soient prises pour que rien ne manque à la défense.

Hector de Joyeuse-Garde allait se retirer, et Henri se disposait déjà à le suivre, quand Maria le retint :

— Henri, lui dit-elle, en pâlissant, la lutte que vous allez entreprendre est insensée: Don Pèdre est puissant; il est cruel; il emploiera tous les moyens pour vous réduire; et si la force ne suffit il fera usage de la ruse, de la trahison.

— Nous connaissons notre ennemi, répondit Henri de Vasconcellos, et nous agirons en conséquence.

— Eh bien, si vous le voulez, Henri, moi j'ai un moyen sûr de vous donner le succès; dites un mot, et dans quelques heures, votre ennemi sera vaincu!

Aux premières paroles que Maria de Padilla avait prononcées, Hector de Joyeuse-Garde s'était arrêté; il fit quelques pas vers la jeune femme, et posa la main sur l'épaule d'Henri.

— Ecoutez, lui dit-il à voix basse.

Puis s'approchant de la maîtresse de Don Pèdre :

— Un moyen, ajouta-t-il; vous prétendez avoir entre vos mains a victoire assurée, et vous proposez de donner ce moyen; voyons, senora, j'ai le plaisir de vous apprendre que je vous ai sauvé la vie l'autre soir, et aujourd'hui la position est assez critique, en effet, pour que nous ne négligions aucun avis : parlez, et je jure Dieu que je suivrai votre conseil, s'il est bon.

Henri n'avait pas partagé l'empressement peu chevaleresque de son compagnon; mais les paroles de Maria l'avaient vivement intrigué, et il ajouta ses instances à celles du vieux routier.

— Dès que Don Pèdre sera aux pieds des murs du château, dit alors la jeune femme, rendez-moi la liberté, messeigneurs; le roi croira facilement ce que je lui rapporterai, et voici ce que je me pro-

pose de lui dire : A une heure donnée, j'aurai trompé la vigilance de mes gardiens, je me serai échappée de la forteresse par une issue que nul ne connaît, que personne ne songeait à garder, par laquelle il m'a été possible de fuir !... Le roi, si méfiant envers les autres, est confiant jusqu'à l'excès envers moi... Il ajoutera foi à mes paroles...

— Eh bien ! interrompit Hector.

— Eh bien, je puis vous le dire à vous, mais à vous seul, Henri, il y a autour du roi Don Pèdre des haines implacables, de violents désirs de vengeance, et, bien souvent, j'ai été sollicitée par des hommes puissants, pour leur ouvrir, le soir, à une heure dite, l'appartement de mon royal amant.

Henri était stupéfait.

— Oh ! je comprends, je comprends, répondit Hector; Maria de Padilla a raison; c'est peut-être le seul moyen d'en finir, et c'est de cette façon seulement que nous atteindrons le but.

— Un meurtre !... murmura Henri, — et par la main de Maria !..

— Ne prononçons jamais de ces mots-là, répliqua le routier, ces mots gâtent les situations et ôtent tout entrain dans les affaires; il n'y a point d'ailleurs de meurtre, il y a des hommes qui se vengent et débarrassent leur pays d'un tyran !

Maria de Padilla attendait. C'était une coquine d'une certaine énergie. — Je pense que M. Scribe a dû faire quelque couplet historique sur elle.

On peut dire qu'elle l'a bien mérité !

Comme Vasconcellos, jeune seigneur honnête et réservé, se taisait, Triste-Garde lui secoua le bras.

Nous trouvons bien joli d'appeler cet Hector ennuyeux, tantôt Joyeuse-Garde, tantôt Triste-Garde.

Cela ne s'est pas encore fait.

Nous ouvrons peut-être en ce moment une voie nouvelle à la littérature contemporaine.

Donc, Triste-Garde secoua le bras de Vasconcellos, gentilhomme d'origine portugaise, plein de délicatesse et de libéralisme.

— Reculez-vous? dit Hector en fronçant les sourcils, qu'il avait roux et très-gros.

Henri se redressa.

— Jamais je ne me prêterai à une pareille action! dit-il énergiquement.

— Alors, répondit Hector de Joyeuse-Garde, d'un ton de mauvaise humeur non équivoque, nous pouvons être certains de jouer éternellement avec ce tigre royal; jamais nous ne sortirons de cette forteresse, à moins qu'une maladie ne nous délivre de lui!

Et ayant dit ces mots, il salua Henri, et sortit.

Ce dernier était resté mécontent de l'allure d'Hector et des sentiments qu'il avait exprimés.

Il lui répugnait souverainement de s'engager dans une affaire qui n'avait d'autre issue qu'un lâche assassinat, et pour lui, plein de loyauté et d'honneur, il ne pouvait descendre à toutes ces misérables distinctions que les nécessités suggèrent aux hommes égarés ou coupables.

Maria de Padilla avait vécu au milieu du courant des crimes de cette époque terrible; elle avait peine à comprendre l'hésitation de Vasconcellos, et cependant, elle sentait que cette hésitation avait sa source dans un sentiment d'honneur et de chevalerie.

Elle se rapprocha de Vasconcellos, et se suspendit à son bras.

— Henri, lui dit-elle d'une voix douce et insinuante, ma proposition vous a offensé?

— Je la comprends encore à peine, répondit le comte.

— Cette proposition, c'était vous cependant qui me l'aviez ins-

— Moi !

— Henri, je connais Don Pèdre, et je vous le dis, avant huit jours, il aura trouvé un traître autour de vous !...

— Ne croyez pas cela...

— Le traître y est peut-être déjà !

— Mais qui donc? Maria ; parlez! parlez!

— Demain, Henri, vous reconnaîtrez la justesse de ma prédiction...

Cependant, la troupe que commandait Don Pèdre en personne avançait toujours vers la forteresse : une heure après avoir été signalée, elle arrivait aux pieds du château, et s'y établissait.

Les hommes qui étaient postés sur les remparts ne perdaient aucun de ses mouvements, et observaient le mieux possible tout ce qui se passait.

Ils virent les routiers du roi de Castille se partager les diverses positions les plus avantageuses ; Don Pèdre lui-même parcourait les environs, et enfin, quand les premières lueurs du jour éclairèrent l'horizon, un homme se détacha du camp royal, et se dirigea, seul et à pied, vers le château.

On le vit pendant quelque temps gravir lentement le sentier rude et difficile qui tournait autour du rocher sur lequel la forteresse était assise, et un quart d'heure après, il demandait aux sentinelles apostées à l'entrée, d'être introduit près du seigneur comte Henri de Vasconcellos.

On alla immédiatement prévenir ce dernier, qui donna l'ordre de laisser pénétrer le parlementaire dans le château.

L'entrevue qui eut lieu entre Henri et l'envoyé de Don Pèdre fut courte, et vraisemblablement ce n'était point là le but précis de la visite de cet homme. — Il s'expliqua en peu de mots sur le motif de l'expédition du roi, réclama Maria de Padilla, et finit en annonçant à Henri et à Hector de Joyeuse-Garde que Don Pèdre était décidé à

passer plutôt le reste de l'hiver aux pieds de la forteresse que de s'en retourner sans avoir obtenu la jeune femme qu'il était venu chercher.

Henri répondit qu'il ne tenait point précisément à garder Maria de Padilla; mais qu'il était las de voir peser sur l'Espagne le joug honteux d'un roi sans vertu; qu'il garderait cet ôtage, tant qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines; qu'enfin il était heureux d'avoir saisi cette occasion de lever l'étendard de la révolte, et qu'il ne la laisserait certainement pas échapper.

Ainsi se termina cet innocent entretien.

L'envoyé salua Henri de Vasconcellos, l'assura qu'il allait porter sa réponse au roi Don Pèdre, et il partit accompagné d'Hector de Joyeuse-Garde.

Cet envoyé était un vieillard : c'était un des conseillers habituels du roi, et il avait, dans tout le cours de sa carrière, déployé une activité peu commune.

Chemin faisant, il reprocha doucement à Hector de Joyeuse-Garde sa défection ; il lui dit que le roi lui avait toujours porté une réelle affection ; qu'il ne lui en voulait pas; que d'ailleurs il serait facile de lui faire croire qu'il avait été contraint de rester dans la forteresse ; qu'enfin le roi le reverrait encore, malgré cette absence de quelques jours, avec le plaisir le plus vif.

— Songez! ajouta-t-il, que tôt ou tard, le roi triomphera des embarras que lui suscitent, en ce moment, quelques mécontents : d'ici là, cependant, vous êtes contraint de rester entre les murailles de cette forteresse; ce n'est ni gai, ni digne d'un soldat comme vous! d'ailleurs, je vous le dis, Don Pèdre est disposé à faire pour vous plus qu'il n'a fait encore... les compagnies sont nombreuses en Espagne elles ont besoin d'un chef actif, courageux, entreprenant, et ce n'est pas la première fois que l'on jette les yeux sur vous; — que serait-ce donc si votre concours nous assurait le succès!

Hector écoutait le vieil envoyé sans répondre; il paraissait se consulter, on eût dit qu'il hésitait.

Remarquez que le rôle de ce Triste-Garde devient de plus en plus fâcheux. Il n'était qu'assommant, le voilà détestable!

— Voilà de belles propositions, dit il enfin à son interlocuteur, et certes si j'étais sûr...

— Et qui peut vous faire douter? s'écria l'envoyé avancé en âge.

— Ah! ah! le roi Don Pèdre est un sournois, dit Hector, et ce ne serait pas la première fois...

— Mais il a besoin de vous. Ses compagnies l'inquiètent; il a eu bien de la peine à les décider à le suivre.

— Vraiment! et il ne serait pas fâché de prendre le comte de Vasconcellos.

— Ainsi que le reste des conjurés.

— Il les connait donc?

— Depuis le premier jusqu'au dernier... ne savez-vous pas le proverbe qui dit : *deux conjurés quatre traîtres?...*

Tout en devisant ainsi, ils étaient arrivés à quelques pas de la porte, et déjà les hommes d'armes s'apprêtaient à baisser le pont-levis, quand Hector les arrêta d'un geste, et les appela près de lui!

— Que faites-vous donc? demanda l'envoyé avec une terreur instinctive.

— Je veux que ces hommes vous accompagnent.

— Mais vous avez empêché que l'on baissât le pont...

— C'est que vous allez prendre un autre chemin.

Sans savoir pourquoi, le malheureux vieillard avait pâli; une sueur froide coula le long de ses tempes, et il recula de quelques pas, cherchant, d'un regard effrayé, une issue pour fuir. Mais déjà les hommes d'armes s'étaient emparés de lui, et d'après l'ordre de Hector de Joyeuse-Garde, ils le montèrent sur les remparts.

— Pitié! pitié! grâce! criait le malheureux en se tordant avec désespoir.

— Qu'il aille rejoindre son maître, répondit Hector.

Et les hommes qui n'attendaient que cette cruelle parole, le balancèrent un moment, et le lancèrent enfin dans le vide.

Le corps roula quelque temps de rochers en rochers, et finit par tomber devant le camp des royaux.

Un mouvement d'horreur se manifesta dans la troupe ennemie, les routiers allèrent à la hâte chercher le cadavre du conseiller ordinaire du roi Don Pèdre, et le rapportèrent à ce dernier; — puis, bientôt, tout rentra dans l'ordre : chacun reprit le chemin de la position qu'il occupait, et toute la journée se passa dans le plus grand calme.

Seulement, le lendemain, quand les hommes d'armes accoururent sur les remparts, un spectacle plein d'horreur s'offrit à leurs regards : — un long et épouvantable cordon de têtes coupées entourait la forteresse!...

C'étaient tous les conjurés que nous avons vus figurer aux premiers chapitres de cette histoire. — Le roi Don Pèdre avait vengé son conseiller intime.

S'il faut dire ici notre sentiment, nous ne regrettons ni le conseiller intime ni les conjurés, — mais il est déplorable qu'Hector de Joyeuse-Garde n'ait pas profité de l'occasion pour aller une bonne fois à tous les diables.

III.

Pendant que Don Pèdre le Cruel échangeait ainsi des politesses avec ses sujets révoltés, coupant deux ou trois douzaines de têtes d'hidalgos pour un chef branlant de vieux diplomate, d'autres événements encore plus étonnants se passaient.

Nous allons voir apparaître le héros du siècle, le géant breton, Bertrand Duguesclin.

Don Enrique de Transtamare était arrivé en France, et s'était jeté aux genoux du roi, le suppliant de venger Blanche, et de lui rendre le trône que son frère souillait des crimes les plus honteux.

Le roi de France lui donna de bon cœur les compagnies de routiers qui désolaient le pays ; Duguesclin fut nommé chef de l'expédition, mais le célèbre capitaine était encore prisonnier des anglais qui ne voulaient pas le rendre à moins de 100,000 francs, et Charles V dut débourser lui-même cet argent, pour l'enlever aux mains qui le retenaient captif.

Quelques mots d'éclaircissement sont ici nécessaires pour bien saisir la physionomie de ces temps.

La vie de Duguesclin, dit M. Michelet, l'existence de ce fameux chef de compagnie qui délivra la France des compagnies et des anglais, a été chantée, c'est-à-dire, gâtée et obscurcie par une sorte d'épopée chevaleresque que l'on composa probablement pour ranimer l'esprit militaire de la noblesse.

Nos histoires de Duguesclin ne sont guère que des traductions en prose de cette épopée.

Il n'est pas facile de dégager de cette poésie, ce qu'elle présente de sérieux, de vraiment historique ; nous en croirons volontiers le poëme et les romans en tout ce qui touche le caractère breton. Nous pourrons les croire encore dans les aveux qu'ils font contre leur héros. Ils avouent d'abord qu'il était laid : « *de moyenne stature, le visage brun, le nez camus, les yeux verts, large d'épaules, longs bras et petites mains.* » Ils disent qu'il était dès son enfance, mauvais garçon, rude, *malicieux et divers en couraige*, qu'il assemblait les enfants, les partageait en troupes, qu'il battait et blessait les autres.

Il fut quelque temps enfermé par son père.

Cependant une religieuse avait prédit de bonne heure que cet enfant serait un fameux chevalier.

Il fut encouragé par les prédictions d'une sainte demoiselle, Tiphaine Raymonde que les bretons croyaient fée, et que plus tard il épousa.

Cet intraitable batailleur était pourtant, comme sont volontiers les bretons, bon enfant et prodigue, souvent riche, souvent ruiné, donnant parfois tout ce qu'il avait pour racheter les hommes; mais en revanche avide et pillard, rude en guerre et sans quartier.

Comme les autres capitaines de ce temps, il préférait la ruse à tout autre moyen de vaincre, et restait toujours libre de sa parole et de sa foi. Avant la bataille, il était homme de tactique, de ressource et d'engin subtil. Il savait prévoir et pourvoir. Mais une fois qu'il y était, la tête bretonne reparaissait, il plongeait dans la mêlée, et si loin, qu'il ne pouvait pas toujours s'en retirer!

La plus grande misère de la France, à cette époque, c'était le brigandage des compagnies.

Licenciées par l'Angleterre, repoussées de l'île de France, de la Normandie, de la Bretagne, de l'Aquitaine, ces bandes refluaient sur le centre; elles se promenaient par le Berri, le Limousin etc...

Les brigands étaient là comme chez eux.

C'était leur chambre, disaient-ils insolemment!

Ils étaient de toute nation, mais la plupart, anglais et gascons, bretons encore; ces derniers en petit nombre.

C'était une charge permanente, une crainte, une menace de tous les jours, et, à vrai dire, on ne savait trop comment s'en débarrasser.

Une fois, on leur avait proposé d'aller à la croisade. L'empereur leur avait obtenu le passage par la Hongrie, et il offrait de les défrayer en Allemagne. Mais la plupart ne se souciaient pas d'aller si loin. Ceux qui s'y décidèrent dans l'espoir de piller l'Allemagne, chemin faisant, y parvinrent à peine. Menés par l'archi-prêtre jusqu'en

Alsace, ils y trouvèrent des populations serrées, hostiles, qui de toutes parts, tombèrent sur eux. Il n'en réchappa guère.

Mais cette issue n'en avait vu partir qu'un nombre fort restreint. Il en restait encore assez pour piller la France, et tenir les campagnes dans une terreur permanente. Charles V vit donc dans les propositions d'Enrique de Transtamare, une occasion d'en écouler une grande partie en Espagne, et il s'empressa de le faire : les lettres qu'il fit remettre à cette occasion à Bertrand Duguesclin prouvent surabondamment que là était bien le fond de sa pensée.

En voici la teneur :

« A tous ceuls qui ces présentes lettres verront, Bertran Dugues-
« clin, chevalier, comte de Longueville, chambellan du roy de
« France, mon très redouté et souverain seigneur, salut. Savoir fai-
« sons que parmi certaine somme de deniers que le dit roy mon sou-
« verain seigneur nous a pieça fait bailler en prest, *tant pour mettre*
« *hors de son royaume, les compagnies qui estaient es parties de Bre-*
« *taigne, de Normandie et de Chartrain et ailleurs es basses marches.*
« comme pour nous aidier à paier partie de notre rançon à noble
« homme messire Jehan de Champdos, vicomte de saint Sauveur et
« connestable d'Aquitaine duquel nous sommes prisonnier, nous
« avons promis et promettons au dit roy, mon souverain seigneur
« par nos foy et serment *mettre et emmener hors de son royaume les*
« *dictes compagnies* à notre pouvoir le plus hativement que nous
« pourrons, sans fraude ou mal engin, et aussi sans les souffrir ne
« souffrir demeurer ne faire arrest en aucune partie du dit royaume,
« se n'est en faisant leur chemin, et sans que nous, ou les dictes
« Compaignies, demandions ou faissions demander au dit roy, mon
« souverain seigneur, ou à ses subgéez ou bonnes villes, finances ou
« autre aide quelconque etc...

S'il nous était permis de placer ici une humble réflexion, qui n'a aucun trait aux lettres-patentes du bon roi Charles V, nous nous

demanderions si la gloire n'est pas la plus misérable de toutes les billevesées!

A quoi sert d'avoir été grand comme Ajax, d'avoir conquis des villes et sauvé des royaumes, pour être jugé sans façon, après des siècles, et traité haut la main par un professeur névralgique et fou!

Vanité des vanités! et n'est-ce point depuis que la fête des ânes est morte que florit la faculté des lettres?...

En vertu des pouvoirs qui lui étaient conférés, Duguesclin prit le commandement des aventuriers qui infestaient le pays; mais pour ne rien perdre, il les mena en Espagne, en passant par Avignon, pour faire *financer* le pape.

Il en tira, dit-on, deux cent mille francs en or, et une absolution générale pour les siens.

L'armée grossissait sur la route.

Quoique le roi d'Angleterre eût défendu à ses sujets de prendre part à cette guerre, une foule d'aventuriers, anglais et gascons, n'en tenaient compte. Duguesclin les emmenait tous, au grand déplaisir de l'Anglais.

Du reste, ces gens, qui avaient commencé par rançonner le pape, n'en donnaient pas moins à cette guerre d'Espagne un faux air de croisade.

Quand ils furent en Aragon, ils envoyèrent dire au roi de Castille qu'il eût à donner le passage et les vivres « aux pèlerins de Dieu, qui avaient entrepris par grand' dévotion d'aller au royaume de Grenade, pour venger la souffrance de Notre-Seigneur, détruire les incrédules et exhausser notre foi. »

Mais le roi Don Pèdre ne broncha pas, et ne fit que rire de cette plaisanterie; il fit répondre qu'il n'obéirait jamais à cette *truandaille!...*

Don Pèdre le Cruel était, comme on le voit, du même avis que nos philosophes en Sorbonne.

Duguesclin était pour lui un truand.

Mais, bon Dieu! Don Pèdre, non plus que Barbanchet, ne peut rien contre les mollets des colosses.

La grande armée avançait, et bientôt elle menaça les frontières du royaume de Castille.

Une nuit, la plupart des hommes d'armes qui défendaient la forteresse de Vasconcellos se trouvaient réunis dans la grande salle, où se tenait d'ordinaire le jeune comte.

Ce dernier avait été blessé dans un des précédents combats, et il était étendu sur son lit de repos.

A sa droite était le médecin du château, à sa gauche le chapelain; à deux pas, Hector de Joyeuse-Garde et les principaux officiers castillans qui suivaient la fortune de Vasconcellos.

Bien des événements s'étaient accomplis depuis quelques jours

Le roi Don Pèdre avait reçu du renfort, et, maintenant, il faisait à la forteresse une redoutable ceinture, qui allait chaque jour se rétrécissant d'un pas.

D'un autre côté, les hommes qui entouraient Henri de Vasconcellos avaient été décimés dans les combats acharnés qui avaient eu lieu; le découragement avait gagné insensiblement tous les esprits; on ne pouvait prévoir une heureuse issue à cette lutte évidemment inégale, d'un instant à l'autre, le roi devait triompher du courage des assiégés, et alors, quelle cruauté n'exercerait-on pas envers les prisonniers?

Henri, se voyait à la veille d'être abandonné par les siens, et malgré l'assurance que Hector de Joyeuse-Garde n'avait cessé de montrer, la position devenait à chaque minute plus critique.

Henri était accoudé sur son lit, et il paraissait réfléchir profondément. Tous faisaient silence autour de lui; nul n'osait troubler ses méditations, et cependant chacun était diversement agité par de sombres inquiétudes.

Hector de Joyeuse-Garde seul avait conservé la sérénité de son maintien, et il promenait de temps à autre un regard souverainement méprisant sur tous les hommes d'armes qui l'entouraient.

Pourquoi Hector de Triste-Garde méprisait-il les autres conspirateurs de carton qui emplissaient le château de Vasconcellos? — On n'a jamais pu le savoir.

— Or ça, dit-il, mon brave, il me semble que nous mettons bien du temps à réfléchir pour des hommes d'armes, qui font métier de leur épée..; nous n'avons cependant point à hésiter ainsi longuement, dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, et je puis en deux mots, résumer la question, comme on dit dans les livres. — Il y a dans les souterrains de la forteresse un chemin inconnu à tous, et surtout au roi Don Pèdre et à ses gens; ce chemin conduit à deux lieues du château de Vasconcellos, et peut offrir à ceux qui le suivront, une fuite assurée et sans dangers; — que les lâches qui veulent abandonner la partie prennent donc ce chemin, et que ceux qui ont encore assez de courage pour aller jusqu'au bout de la partie, restent avec nous!... Voilà, ce me semble, les seules propositions qui puissent être faites, ce sont les seules du moins, qui puissent être acceptées!...

Aucune voix ne répondit à ces paroles du routier, et comme nul ne bougeait, Henri de Vasconcellos se leva sur son lit, et serra la main d'Hector.

— Le capitaine de Joyeuse-Garde, dit-il alors, a parlé comme je l'eusse fait moi même..; il n'y a plus d'hésitation possible désormais, et vos incertitudes me seraient fatales mille fois plus que votre défection... Partez donc, réunissez ceux des hommes d'armes qui sont au château, et qui voudront vous suivre. Je ne vous en voudrai point; pour mon compte, je comprends qu'en face d'une catastrophe inévitable, l'homme le plus courageux puisse un jour se troubler... Par-

tez!... et Dieu veuille que vous ne poussiez pas au moins la crainte du roi, jusqu'à aller lui offrir vos services!...

Les quelques chefs qui se trouvaient près de lui, protestèrent de leur dévouement; ils l'assurèrent que leurs soldats seuls les avaient contraints à cette résolution suprême, qu'ils n'eussent jamais prise d'eux-mêmes.

— D'ailleurs, ajoutèrent-ils, Maria de Padilla est partie depuis deux jours déjà et nous n'en n'avons aucune nouvelle.., Qu'est-elle devenue...? qu'a-t-elle fait...? Elle avait promis d'éloigner Don Pèdre de la forteresse.., et cependant Don Pèdre a, au contraire, doublé ses efforts, il a augmenté le nombre de ses soldats, c'est une guerre acharnée, une lutte qui n'aura de fin que le jour où les défenseurs manqueront au château de Vasconcellos. Pourquoi donc tenter une chose impossible? Un chemin souterrain nous offre une fuite assurée, profitons-en pour aller dans le pays, chercher de nouvelles forces, ramener de nouveaux révoltés. — Henri de Vasconcellos, vous voulez attendre encore, eh bien, nous vous le disons, vous vous engloutirez avant peu sous les ruines du château de vos ancêtres!...

Ils se retirèrent sur ces paroles; ils auraient bien mieux fait d'emporter leur discours avec eux.

Hector de Joyeuse-Garde les accompagna avec Henri jusque dans la cour de la forteresse; ils espéraient, par leur présence, retenir ou arrêter la défection du peu d'hommes qui leur étaient restés fidèles.

Mais rien ne fit : les routiers aimaient leurs chefs; ils ne les avaient jamais quittés; ils savaient qu'avec eux, le butin était toujours considérable, et d'ailleurs, depuis qu'ils défendaient la forteresse, ils n'avaient vraiment eu que déboire; et à part leur solde qui leur était fidèlement comptée par Henri de Vasconcellos, aucune aubaine n'était venue distraire leurs ennuis de prisonniers.

Toutefois, depuis qu'ils avaient connu Hector de Joyeuse-Garde, ils s'étaient singulièrement attachés à lui : Henri de Vasconcellos avait

toujours été généreux, ils les quittèrent tous deux, avec des protestations de dévouement que l'on pouvait croire sincères.

Henri et Hector les virent s'éloigner avec regret.

Sans eux en effet, sans leur concours, la défense allait devenir impossible, et tôt ou tard, ils devaient succomber sous les efforts de leurs ennemis; ils les accompagnèrent jusqu'à l'endroit où commençait le chemin souterrain, et ils allaient enfin se séparer, pour ne plus se revoir, quand la porte qui fermait la voie souterraine s'ouvrit tout à coup, livrant passage à quelques hommes qui, d'une main portaient une torche allumée, et de l'autre une hache.

Les routiers crurent d'abord à une trahison, et s'apprêtèrent à vendre chèrement leur vie ; Hector et Henri avaient déjà même mis l'épée à la main, quand Maria de Padilla sortit des rangs de la petite troupe, et courut se précipiter dans les bras de Henri.

— Henri!... s'écria-t-elle avec enivrement, vous êtes sauvé !

— Vasconcellos demeurait immobile et stupéfait.

— Vous êtes sauvé, vous dis-je, répéta la jeune femme dont le regard était mouillé de larmes, le ciel a entendu mes prières et les vôtres, et dès ce jour vos ennemis ont fui.

Et comme Henri, Hector et les routiers semblaient douter de la réalité de la nouvelle qu'on leur apportait :

— Venez! poursuivit Maria, en entraînant le jeune comte; aux dernières clartés de la lune, vous pourrez juger si je vous trompe, ou si ce que je dis n'est pas la vérité.

Tout le monde s'empressa autour de la maîtresse du roi, et chacun la suivit sur les remparts, précisément en face des positions qu'occupaient les soldats de Don Pèdre.

Un spectacle inattendu les y vint surprendre.

Grâce aux clartés de la lune, on pouvait distinguer, bien que confusément, tout ce qui se passait à quelque distance.

Le camp de Don Pèdre était abandonné à la plus grande confu-

sion, chacun allait et venait; les trompettes sonnaient; les gens de pied descendaient à la hâte les chemins qui côtoyaient la forteresse et se dirigeaient vers Burgos; les cavaliers prenaient le plus long, mais il était évident cependant, qu'ils apportaient une grande précipitation dans leur retraite.

Henri se retourna vivement vers Maria de Padilla.

— Ainsi le roi Don Pèdre retourne à Burgos, dit-il, avec l'espoir sur le front.

— Le roi Don Pèdre se hâte d'aller défendre ses frontières menacées, répondit Maria de Padilla.

— Et qui donc les menace? demanda Hector de Joyeuse-Garde.

— Le capitaine Bertrand Duguesclin.

Duguesclin! ce nom remplissait déjà le monde.

Le *Truand* de Duguesclin était déjà grand comme la gloire.

Le nom de Bertrand Duguesclin produisit un effet magique sur tous les assistants, et après le premier moment d'étonnement passé, un cri d'enthousiasme s'éleva du groupe des routiers qui, tout-à-l'heure se disposaient à fuir.

— Allons! allons! dit alors Hector de Joyeuse-Garde, ne perdons pas de temps; notre ennemi décampe, ses troupes sont en désordre, il est juste que nous profitions de ce moment favorable pour rendre la déroute complète, aux armes! et que chacun me suive. — Aux armes! répétèrent les routiers en chœur.

Car, partout où l'on voit des routiers, il y a des voix assorties pour chanter tous les chœurs fameux : aux armes!... buvons, amis buvons!... vive l'amour, etc.

Ténors, barytons et basses-tailles. — C'est une condition *sine quà non*, pour être reçu routier.

Comme Henri de Vasconcellos, malgré ses blessures, se dirigeait vers ses appartements pour s'armer, Maria de Padilla l'arrêta.

— Vous pouvez à peine vous soutenir, lui dit-elle à voix basse, et vous penseriez à vous exposer à de pareils dangers...

— Restez avec moi, Henri!... c'est pour vous seul que je suis revenue.

Henri de Vasconcellos voulut passer outre, mais la force le trahit, et tous les compagnons qui défendaient la forteresse partirent immédiatement, s'élançant à la poursuite de Don Pèdre, qui avait déjà sur eux bien de l'avance.

Henri de Vasconcellos étant resté en tête à tête avec Maria de Padilla, nous ne sommes pas autorisé à dire ce qui se passa entre eux. — Mais le pauvre roi Don Pèdre, était assurément battu sur toutes les coutures.

Force avait donc été à ce roi de Castille, de compter avec la *truandaille* qui marchait sur son royaume. Don Pèdre avait commis tant de cruautés, il avait semé tant de haines, de colères, de ressentiments implacables autour de son trône, que lorsque les compagnies conduites par Duguesclin parurent sur la frontière, ce fut, pour ainsi dire, une désertion générale : — il fut abandonné.

Il ne trouva d'asile qu'en Andalousie chez ses amis les maures. De là il passa en Portugal, en Galilée, et enfin à Bordeaux, où il fut bien reçu par les anglais.

Quand il y a au monde un coquin couronné, les anglais se font ses protecteurs, depuis que l'Angleterre fut infligée au monde en punition de ses trop grands péchés.

Les anglais, d'ailleurs, jaloux alors comme aujourd'hui, ces derniers étaient outrés de colère et d'envie contre Duguesclin. Ils se chargèrent de ramener Don Pèdre!

Le prince de Galles qui régnait à Bordeaux, était tellement infatué de sa puissance, qu'il ne se contentait pas de vouloir rétablir Don Pèdre en Castille; il promettait au roi dépouillé de le ramener en Aragon.

Les seigneurs gascons, qui ne se souciaient pas d'aller si loin faire les affaires des anglais, hasardèrent de lui dire qu'il était plus difficile de rétablir Don Pèdre que de le chasser : « Qui trop embrasse mal étreint, disaient-ils encore ; nous voudrions bien savoir qui nous paiera les frais de la guerre ; on ne met pas des gens d'armes hors de chez eux sans les payer. »

Don Pèdre leur promettait tout ce qu'ils voulaient. Il avait laissé des trésors cachés dans des lieux que lui seul connaissait ; et leur donnerait six cent mille florins. Pour le prince de Galles, il devait lui donner la Biscaye, c'est-à-dire, l'entrée des Pyrénées — et Calais pour l'Espagne !...

Que le lecteur nous permette de lui dire en quelques mots comment finit cette guerre. Les détails qui vont vous suivre sont nécessaires pour l'intelligence de cette histoire.

Tout ce qu'il y avait d'aventuriers gascons dans l'armée de Don Enrique de Transtamare, fut rappelé en Guyenne. Ils partirent bien payés par Enrique, pour revenir le battre, et gagner autant au service de son ennemi, c'est la loyauté de ce temps, dit M. Michelet dans sa naïve et sublime partialité.

Au bout d'un certain temps, le prince de Galles eut plus de gens d'armes qu'il n'en voulait. La difficulté était de les nourrir.

Ils partirent cependant : au départ, l'espoir d'un riche butin les animait, ils ne prirent pas garde à la rigueur de la saison.

Arrivés sur l'Ebre, dans un maigre pays, par le vent, la pluie et la neige, les vivres leur manquèrent. Ils en étaient déjà à payer le petit pain un florin.

Duguesclin souriait tous bas, et conseillait à Enrique de refuser la bataille ; Hector de Joyeuse-Garde était de son avis ; c'était évidemment la meilleure tactique. Le succès en était certain.

On pouvait faire garder les passages et affamer l'ennemi. — L'orgueil castillan ne le permit pas.

Don Enrique se voyait d'ailleurs trois mille armures de fer, six mille hommes de cavalerie légère, dix mille arbalétriers, soixante mille communeros avec des lames, des piques et des frondes.

La bataille fut résolue, et il fallait bien se soumettre à la détermination arrêtée par les principaux d'entre les castillans.

Malheureusement les archers anglais valaient mieux que les frondeurs castillans; les lances anglaises portaient plus loin que les dagues et les épées dont les français et les aragonais aimaient à se servir.

La bataille fut conduite par le brave et froid Jean Chandos, qui avait déjà fait gagner aux anglais les batailles de Poitiers et d'Auray.

Malgré les efforts de Don Enrique, qui ramena les siens trois fois sur le champ de bataille, malgré les prodiges effectués par Duguesclin, les espagnols ne purent soutenir le choc mesuré et savamment combiné de leurs ennemis, et ils prirent la fuite.

Tout fut tué ou pris.

Hector de Joyeuse-Garde seul parvint à s'échapper, mais Duguesclin avait été, pour la seconde fois, fait prisonnier par Jean Chandos!...

Je vous demande s'il n'eût pas mieux valu vingt fois que Triste-Garde eût avalé sa langue!

Quand donc mourra-t-il, cet homme! espérons que cela ne tardera pas!

CHAPITRE XI.

Suite des Templiers. — Les chefs des compagnies franches. — Une idée de Triste-Garde. — Pourquoi les myopes sont sous-préfets dans le royaume des borgnes. — Épouvantable cérémonie du petit bonhomme de cire. —Déloyauté de Joyeuse-Garde. — Dessins infâmes du routier mal élevé Robert Briquet. — Situation fâcheuse d'Emerance. — On retrouve Vasconcellos! — Mauvaise action de Robert Briquet. — Péripétie bien étonnante. — Vertu du petit Meschin. — Vasconcellos et Emerance.

Quelques mois s'étaient passés : Bertrand Duguesclin avait été emmené à Bordeaux, où on le retenait prisonnier, et Henri de Vasconcellos était enfermé à quelques lieues de la capitale de la Guyenne, dans une forteresse défendue, en ce moment, par une compagnie de bandits à la solde de l'Angleterre.

Par une soirée du mois d'automne de l'année 1367, dans une misérable cabane située au milieu des landes, à une faible distance de Buch, quatre hommes étaient réunis autour d'une table, et tous les

quatre causaient avec vivacité. Ces quatre hommes étaient les principaux chefs des compagnies de cette époque, et on les connaissait sous les noms de Robert Briquet, de Lamit, du petit Meschin, et du bâtard Lebourg.

Ces hommes représentaient à eux seuls, la plus grande somme des forces dont l'Angleterre disposait sur le continent, et ils suffisaient, avec les gens qu'ils commandaient, à jeter le trouble et à entretenir la terreur dans les provinces limitrophes de la Guyenne.

Pour le moment cependant, les trêves leur avaient fait une existence misérable, et ils appelaient de tous leurs vœux une bonne guerre qui devait garnir leur bourse, et varier la monotomie de leur vie.

— Or ça, compagnons, disait Robert Briquet, un gros homme que les fatigues de la guerre n'avaient pu faire maigrir, il serait temps cependant d'aviser au moyen de sortir de cette famine dans laquelle la paix nous a rejetés; voilà que ma bourse est vide déjà, et l'Anglais ne paraît pas disposé à reprendre de si tôt les hostilités; le paysan ne rend plus; la vie devient difficile; un bon avis; et que tout cela finisse.

— Pour moi, ajouta le bâtard Lebourg, grand gaillard, aux robustes épaules et à la voix de stentor, je suis d'avis que nous réunissions nos hommes au plus tôt, et que nous allions rançonner les bourgeois des villes voisines; c'est un métier où l'on gagne plus de horions que d'écus, mais enfin, cela distrait, et je ne serais pas fâché d'avoir quelques distractions.

— Mauvais moyen, opina le petit Méschin, en regardant tour à tour ses trois compagnons, avec ses petits yeux ronds, clairs et vifs, mauvais moyen.

— Et quel est déjà ton avis, à toi? demanda Lamit.

— Mon avis, repartit le petit Meschin, est que nous attendions la venue de notre maître à tous, messire Hector de Joyeuse-Garde.

— Crois-tu qu'il nous tire de là?

— Peut-être ! c'est un homme de bon conseil, et qui a plus de ressources dans son petit doigt, que nous quatre dans nos pauvres cervelles ; je l'ai vu ce matin, et il m'a promis d'être exact au rendez-vous... nous voici à la minuit, je gage qu'il ne se passera pas longtemps avant que nous l'entendions.

Le petit Meschin achevait à peine ces paroles, que la porte de la chambre dans laquelle se tenait ce conciliabule s'ouvrit, et que le capitaine Hector de Joyeuse-Garde entra.

Une exclamation s'échappa en même temps des lèvres des quatre chefs de compagnies, et chacun s'empressa d'aller serrer la main au nouvel arrivé.

Il paraît que ces quatre drôles étaient de bien pauvres sires, puisqu'ils faisaient tant de bruit pour l'arrivée d'un paltoquet comme notre Triste-Garde.

Enfin, n'importe : dans le pays des borgnes, les louches sont empereurs.

— Salut à vous, mes compagnons, dit Hector avec cet accent avantageux qui lui était particulier, j'arrive tard au rendez-vous, mais il faut s'en prendre aux chemins qui sont mauvais, et aux précautions obligées, qui sont nombreuses, nous nous sommes créé de dangereux ennemis dans cette contrée, et bientôt nous ne pourrons plus faire un pas sans être inquiétés.

— Le fait est, répondit Robert Briquet, que le pays commence à n'être plus tenable : cette paix nous rend ridicules, et nul n'a peur de nous maintenant.

— Il faut y prendre garde, fit Hector en jetant son feutre à terre, et en posant son épée sur la table.

— Et que faire ?

— Se rendre redoutables de nouveau.

— Comment ?

— Ah ! ah ! il y a mille moyens.

— Lesquels?

— J'ai une affaire à vous proposer, compagnons, dit Hector en s'accoudant nonchalamment sur la table.

— Voyons! voyons! s'écrièrent avidemment Lamit, Robert Briquet et le bâtard Lebourg.

— J'en étais sûr, murmura le petit Meschin.

— Une bonne affaire, poursuivit Hector, un coup qui nous rendra riches tous les cinq, et inspirera peut-être à ceux qui nous entourent une terreur lucrative.

— Parlez!

— Ah! ce n'est pas un jeu d'enfant que je vous propose; mais si le succès couronne nos efforts, il y en aura pour longtemps!

Les quatre chefs firent silence; ils se rapprochèrent d'Hector, et s'apprêtèrent à écouter de leur mieux.

Hector reprit:

— Voici ce dont il s'agit: Il y a à quelques lieues d'ici, trois lieues au plus, un château, dans lequel habite le vieux comte de Preignac, avec son fils et sa fille... le château est défendu par une douzaine de Gascons armés, qui ne présenteraient pas une heure de résistance, si nous étions accompagnés par quelques-uns de nos braves; mais pour que l'affaire soit bonne, pour qu'elle se fasse sans éveiller de soupçons dangereux, il importe que nous y allions nous seuls, et que nous pénétrions dans le château, sans avoir autour de nous le moindre homme d'armes.

— Pourquoi cela? demanda Robert Briquet.

— Parce que les hommes que nous emmenerions avec nous gâteraient l'affaire en tuant le comte et son fils, et qu'il ne faut tuer personne.

— Cependant... fit Lamit.

— Cependant, compagnon, c'est mon avis, et il arriverait malheur à celui qui ne le partagerait pas: d'ailleurs, je veux bien vous

faire comprendre les raisons qui me font agir ainsi, afin que vous n'alliez pas commettre une imprudence qui nous compromettrait ou rendrait notre campagne inutile.

— Parlez! fit le petit Meschin, je crois vous comprendre.

— Le comte est un vieillard, qui n'a d'amour que pour sa fille et les écus qui emplissent ses coffres... C'est là sa vie; il ne sort jamais; le jour, sa fille est à ses côtés; la nuit, il est à côté de ses écus : en dehors de ces deux objets, il n'y a rien pour lui; le monde n'existe pas: il va, vient, court à travers son manoir; mais quoiqu'il dise, quoiqu'il fasse, quoiqu'il pense, il a toujours un œil sur sa fille, et l'autre sur ses trésors... Tel est le vieux comte de Preignac... Saisissez-vous?

— Pas encore, fit le bâtard Lebourg, qui ne se piquait pas d'intelligence.

— Eh bien! nous pénétrerons dans le château du comte, nous assommerons ses hommes d'armes, s'ils tentent d'opposer la moindre résistance; ceux-là je vous les abandonne, car le vieillard ne donnerait pas un écu pour les racheter; mais quant à sa fille, c'est différent, nous nous précipiterons dans la chambre, nous l'enlèverons, et demain elle peut être au château de Buch, où nul ne viendra la chercher.

Ah! Triste-Garde! Triste-Garde! quel coquin fatigant vous étiez! J'ai honte de raconter votre histoire!

Et cependant le discours d'Hector eut un plein succès auprès des quatre soudards qui l'entouraient.

— C'est parfait, fit observer le petit Meschin.

Et les autres répétèrent :

— C'est parfait.

Triste-Garde continua d'un air fat :

Une fois la fille enlevée, nous tenons le père; et malgré l'amour qu'il porte à ses coffres, il faudra bien que ces derniers passent par nos mains, s'il veut revoir son enfant.

— Et quand irons-nous au château de Preignac? demandèrent vivement tous les chefs à la fois.

— A l'instant même, si vous le désirez.

— Partons! partons! s'écrièrent-ils d'une même voix.

Et ils se levèrent, saisirent leurs armes à la hâte, et se précipitèrent hors de la misérable cabane.

Une fois là, ils montèrent à cheval, et disparurent bientôt au galop, suivant Hector de Joyeuse-Garde, qui les précédait dans la direction du château de Preignac.

Quand ils arrivèrent au terme de leur course, l'aube blanchissait déjà à l'horizon, et le manoir de Preignac détachait sa silhouette grise sur le fond clair du ciel.

Les cinq cavaliers s'arrêtèrent sur l'ordre d'Hector.

— Pourquoi ne profitons-nous pas des dernières heures de la nuit pour attaquer le château, demanda aussitôt Robert Briquet, qui venait de se rapprocher de Joyeuse-Garde.

— Chut!... fit ce dernier.

Et il ajouta, en désignant le manoir de la main :

— Je ne sais, mais il me semble avoir vu remuer quelque chose de ce côté.

— Qu'est-ce donc? fit Lamit.

— Attendons, et nous allons le savoir.

Ils se rejetèrent d'un même mouvement sur le revers de la route, et tous les cinq attendirent les yeux fixés sur le manoir.

Ainsi qu'Hector l'avait annoncé, ils ne furent pas longtemps sans apercevoir de singulières choses.

La petite porte cintrée du manoir s'ouvrit peu après, et une dizaine d'hommes, portant le costume de seigneurs du pays, sortirent un à un de la demeure du comte de Preignac. Leurs chevaux les attendaient à peu de distance; ils montèrent, et prirent le pas jusqu'à l'endroit où les cinq chefs de compagnie se tenaient cachés.

Le bâtard du comte, qui les accompagnait, s'arrêta, et leur ayant serré la main à tous, il les salua une dernière fois du geste, leur recommanda d'être exacts le lendemain, et regagna à la hâte le manoir.

Les seigneurs enfoncèrent aussitôt leurs éperons dans le ventre de leurs montures, et disparurent dans diverses directions.

Chacun avait dit *à demain* avant de se séparer.

Ceci intrigua beaucoup nos malandrins. Ils venaient chercher une jeune fille blonde et une cassette; ils trouvaient dix épées et une grosse intrigue.

— Par les cornes du diable! s'écria le bâtard Lebourg, dès que les cavaliers eurent disparu, et que l'on n'entendit même plus le bruit des pas de leurs chevaux, voilà qui m'intéresse au dernier point. Il y a là-dessous quelque méchanceté ténébreuse : qu'en dites-vous, capitaine Hector?

Triste-Garde secoua la tête, d'un air capable.

— Bah! dit-il tout à coup, en faisant franchir à son cheval le fossé qui le séparait de la route, c'est ce que j'éclaircirai demain; venez!

— Où allons-nous donc? demandèrent les chefs qui suivaient son exemple.

— Au château, par dieu! au château, répondit Hector, qui entraîna ses amis vers la demeure du vieux comte de Preignac.

Tous avaient tiré l'épée du fourreau; ils atteignirent le but avec la rapidité de la foudre.

II.

L'affaire s'était passée comme l'avaient espéré les chefs des compagnies de routiers; ils n'avaient trouvé qu'une faible résistance au manoir de Preignac, dont la porte fermait mal par suite du mauvais

état d'une serrure à combinaisons, inventée par Daniel Piment, de Libourne, plus connu sous le non de Cramassol, et qui fit sa fortune dans les cadenas.

Ce Cramassol ou Piment était si adroit de ses mains, que Sublot de château-neuf du Pape, son beau-père, avait coutume de dire de lui : mon gendre est fort adroit de ses mains !

Il avait eut plusieurs amourettes avant d'épouser la fille de Sublot de château-neuf du Pape.

Du reste nous ne vous parlons de lui qu'à cause de sa serrure à combinaisons, qui n'allait pas bien, et qui fut la cause innocente de la prise du château de Preignac.

Les routiers s'étaient emparés du bâtard, qu'ils avaient mis immédiatement dans l'impossibilité d'agir, en l'attachant au pied d'une chaise, et Robert Briquet, secondé par Lamit, avait enlevé la jeune fille du comte , pendant que le petit Meschin tenait compagnie au dit comte.

Tout cela avait à peine duré quelques minutes, et le jour n'avait point encore tout à fait paru à l'horizon, qu'ils reprenaient au galop la route de Buch, emportant leur précieux dépôt.

Il fut convenu alors, que le petit Meschin et Briquet resteraient avec quelques hommes au château de Buch, que Lamit et le bâtard Lebourg battraient les environs pour prévenir toute surprise, et Hector de Triste-Garde, après s'être revêtu d'un costume de pèlerin, prit la route du château de Preignac, où il arriva à la tombée de la nuit !...

L'hospitalité était pratiquée au moyen âge avec un empressement des plus louables, envers les voyageurs qui avaient fait le voyage de Terre-Sainte ; malgré le désordre que l'événement de la nuit avait jeté dans la demeure du comte de Preignac, Hector de Triste-Garde fut accueilli immédiatement, et introduit dans une des principales salles du manoir.

Le routier ne venait pas précisément chez le comte pour obtenir de lui cette rançon qu'il avait fait espérer la veille à ses compagnons, et qui seule avait déterminé ces dermiers à concourir à l'enlèvement de la jeune héritière de Preignac.

Depuis la veille, Hector de Triste-Garde avait singulièrement modifié ses plans, et c'était un autre intérêt qui le poussait maintenant.

Toutefois, il ne fit rien paraître de ses intentions, et se contenta d'attendre la nuit, sans demander à être présenté ni au comte ni à son fils illégitime.

Le lecteur sera fier d'apprendre que le vieux Preignac avait eu ce fils dans un âge moins avancé, par suite de rapports intimes qu'il avait noués avec une anglaise.

Il n'avait pu résister à la passion que lui inspirait cette anglaise qui, comme les anglaises d'aujourd'hui, vivait de clair de lune et de bœuf saignant.

Le fils qui dut le jour à ces circonstances romanesques, avait nom Minoche, comme bien des gens de Libourne, et les cors qu'il eut aux pieds toute sa vie, lui firent une destinée bien amère.

La nuit venue, cependant, Triste-Garde changea d'attitude.

Le fils Minoche qui était parvenu à se détacher de son pied de chaise, avait battu les environs toute la journée avec des hommes d'armes ; quand il rentra, il alla faire connaître à son père le résultat négatif de ses recherches, puis il disparut de nouveau, et on ne le revit plus au château.

Minoche avait ses petites affaires.

C'est alors que Hector de Triste-Garde se décida à commencer ses opérations.

Il fit prévenir le vieux comte, qu'un homme portant le costume de pèlerin, désirait l'entretenir quelques minutes, et d'après son ordre, on ajouta que cet homme lui apportait des nouvelles de sa fille.

Il fut introduit aussitôt.

Le comte était un petit vieillard sec et maigre, qui pouvait bien avoir alors soixante-neuf ans au moins..; l'âge l'avait courbé; il était fort abattu et souffrait d'un rhumatisme. L'enlèvement de sa fille l'avait brisé; il eût donné tous ses trésors, disait-il, pour la revoir une heure seulement!

L'arrivée d'Hector parut le réveiller un moment.

Dès qu'il le vit entrer, il se précipita vers lui, les bras tremblants, le regard avide, et lui saisit les mains avec empressement.

— Ma fille! ma fille!... s'écria-t-il avec des larmes dans la voix, vous l'avez vue, où est-elle?... Pourquoi ne me la rend-on pas? Parlez! je vous en supplie!

Hector dégagea ses mains de l'étreinte du vieillard.

— Votre fille, répondit-il lentement, a été déposée en lieu sûr par des hommes qui ne sont guère disposés à vous la rendre, messire comte...

— Que dites-vous?

— La vérité!

— Mais, s'écria le bonhomme, je suis prêt à payer sa rançon cependant. J'ai peu d'argent, mais tout ce que je possède, je le donnerai aux scélérats... je veux dire aux bons seigneurs qui...

Hector de Joyeuse-Garde l'interrompit, en secouant tristement la tête.

— Non, dit-il, ce n'est point de cela qu'il s'agit, et si vous voulez m'écouter avec calme, je vous dirai à quelle condition seulement votre fille pourra vous être rendue!...

— Ah! parlez! parlez, dit le malheureux vieillard en se laissant retomber accablé sur son siége.

Emérance était le petit nom de la fille du comte. Elle était blonde et même ardente, ressemblant en ceci à sa tante Ermengarde qu'on appelait Queue-de-vache, dans l'aimable abandon de l'intimité de famille.

Elle était pure et sans tache, bien quelle eût fréquenté des officiers.

Elle soignait avec douceur le rhumatisme aigu de son respectable père.

Hector ne prit pas garde à l'attitude désespérée du comte, il alla chercher une chaise de paille à quelque distance, et revint s'asseoir à ses côtés, avec beaucoup de calme et de sang-froid.

— Monsieur le comte, dit-il enfin après quelques instants de réflexion, les hommes qui ont enlevé, cette nuit, l'héritière de Preignac sont des lurons puissants, qui ont entre les mains de bonnes armes, et qui n'ont d'abord eu d'autres intentions que celle de vous arracher les trésors que vous amassez dans ce manoir.

— Moi! fit le vieux comte avec un cri d'effroi, je suis plus pauvre que Job!

— Oh! ne vous récriez pas, seigneur comte, ces hommes avaient pris tous les renseignements nécessaires, et ils savent à quoi s'en tenir; n'eussiez-vous pas de trésors, qu'ils vous contraindraient bien à en trouver.

— Mais c'est horrible! s'écria le malheureux vieillard.

— Ce sera tout ce que vous voudrez, seigneur comte, toutefois, si je suis venu vers vous aujourd'hui, vous devez bien penser que j'avais un motif spécial pour demander à vous entretenir, et j'ai, moi, d'autres propositions à vous faire.

— Et quelles sont ces propositions? demanda le comte, qui sentit une lueur d'espoir traverser son esprit.

— Elles sont simples; en deux mots, je suis chargé de vous rendre votre fille, mais à une condition.

— Laquelle?

— Cette nuit, au moment où nous allions nous précipiter sur ce manoir, nous en avons vu sortir quelques hommes, qui avant, de se séparer, se sont donné rendez-vous pour aujourd'hui même.

— Eh bien!

— Eh bien ! j'ai un intérêt personnel, moi, à connaître pourquoi ces hommes se réunissent, et ce qu'ils trament ainsi, loin des regards de tous, et j'ai espéré que vous consentiriez.

— A vous les livrer?...

— Non, seigneur comte, mais à me laisser pénétrer dans le lieu où ces hommes tiennent leur séance, et à me permettre d'entendre leur entretien.

Le comte se gratta l'oreille. — Et ma fille! dit-il, mon Emérance chérie!...

— Votre fille, je le répète, seigneur comte, est déposée en lieu sûr; mais elle se trouve, en ce moment, entre les mains d'hommes violents que toute résistance pourrait exaspérer; si vous n'obéissez pas cette nuit, Dieu seul sait le sort qu'ils réservent à la jeune Emérance de Preignac!... Si au contraire, vous consentez à m'introduire dans la salle où vont tout à l'heure se réunir votre fils et ses mystérieux compagnons, avant deux jours, je le jure, Emérance rentrera au manoir de ses pères, aussi pure qu'elle en est sortie!...

Pendant qu'Hector de Joyeuse-Garde parlait, le vieux comte se mettait les oreilles en sang; il désirait ardemment revoir sa fille, son Emérance chérie, mais il craignait de livrer son fils illégitime à un traître, en dévoilant ses secrets. Toutefois, il n'y avait pas à hésiter, et le routier ne paraissait pas homme à revenir sur ce qu'il avait dit.

Le malheureux père se leva donc en tremblant, et après avoir parcouru deux ou trois fois la chambre, malgré son rhumatisme, avec une agitation pleine de fièvre :

— Ainsi, dit-il en levant les mains vers les cieux, vous n'avez point de compassion! les hommes qui m'ont enlevé ma fille, ma pauvre Emérance, seront impitoyables jusqu'au bout; ils veulent encore perdre mon fils!... J'avais là quelque argent, je l'aurais donné avec joie, si on me l'avait demandé; mais ce n'est point là ce que vous voulez, soit... je vous conduirai, vous verrez, vous entendrez,

mais avant deux jours, vous l'avez dit, vous le jurez, ma fille me sera rendue.

— Je le jure !

— Je vous crois !... Pauvre Emérance !... elle pleure sans doute, cette chère enfant ; c'est la première fois qu'elle quitte ce toit où elle est née, où elle a grandi... Allons donc, messire, et Dieu veuille que cette épreuve soit la dernière que le sort réserve à ma vieillesse !...

Il parla ainsi durant très-longtemps, et dit toutes sortes de vieilles fadeurs.

Enfin, il se détermina à agir.

Mais, comme il allait entraîner Hector de Joyeuse-Garde, ce dernier le retint.

— Qu'y a t-il encore? demanda le comte.

— Un simple avertissement, répondit le routier.

— Quoi donc?

— Nous allons descendre au lieu ordinaire de leur rendez-vous?..

— A l'instant même.

— Je désire que nul ne soit prévenu de ma présence ; tous doivent ignorer que nous serons là ; songez-y, messire comte, car la moindre indiscrétion de votre part serait suivie des plus cruelles représailles.

Le comte baissa la tête et ne répondit pas.

Puis, après un moment d'hésitation, il sortit de la salle, invitant Hector de Joyeuse-Garde à le suivre, et ils entrèrent dans les souterrains du château.

La route qu'ils suivirent alors fut longue.

Le chemin était sombre, éclairé seulement de distance en distance, par des torches résineuses, qui jetaient sous les voûtes presqu'autant de fumée que de clarté.

Quelquefois ils rencontraient inopinément quelques hommes armés au détour du chemin ; ces hommes les arrêtaient par un qui vive inattendu, et croisaient contre eux le fer de leurs hallebardes ; mais

le comte de Preignac ne s'était pas plus tôt fait connaître, qu'on leur ouvrait aussitôt le passage, et qu'ils pouvaient librement poursuivre leur route.

Rien n'est plus facile que de circuler dans ces affreux souterrains, malgré les hallebardes et les précipices. Le souterrain est l'ami de l'homme.

Enfin Triste-Garde et son hôte arrivèrent, et grâce aux précautions prises par le vieillard, ils trouvèrent place dans une sorte de tribune élevée, où nul regard ne devait assurément les aller chercher.

Cette tribune dominait une salle, bâtie ou creusée par les anciens habitants de ces contrées, à une époque qu'il nous serait aisé d'indiquer.

Elle était soutenue par trente sept piliers de marbre gris commun, dont dix huit parfaitement bien conservés.

Les dix neuf autres pouvaient encore servir.

Dès que Hector de Joyeuse-Garde se fut assis dans sa tribune, il écouta avec la plus profonde attention ce qui se disait au-dessous de lui.

Un homme, un vieillard, à la voix ferme, à la haute stature, occupait en ce moment une sorte de chaire, placée au milieu de la vaste salle, et le regard tourné vers les membres dont cette réunion étrange était composée, la main étendue, il parlait.

Cet homme, comme la plupart des assitants, portait le costume des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

— Mes frères, disait-il, c'est assez supporter la condition qui nous est faite!... L'ordre auquel nous appartenons a toujours occupé une position secondaire parmi les défenseurs de la chrétienté, il est temps de le relever : nos ennemis ne se sont pas lassés de nous humilier, de nous entourer de vexations ; quoiqu'abattus, ils ont sourdement miné notre ordre ; malgré la bulle sacrée qui les a rayés du nombre des vivants, ils tentent encore de renaître à la vie ; au-

jourd'hui ils ont leur grand maître, leurs cérémonies occultes; avant peu sans doute, ils se relèveront, et c'est sur nos débris qu'ils édifieront, soyez-en sûrs, le nouveau TEMPLE qu'ils ont rêvé... nous ne devons pas le souffrir...

— Non! non, répondirent cent voix à la fois.

— Si vous êtes tous persuadés de cette nécessité, notre cause triomphera sans peine; mais il ne faut pas que vos cœurs hésitent, ou que votre main tremble... Les Templiers renaissent, et sans nous désigner encore, ils nous menacent déjà! il faut opposer la ruse à la ruse, et les devancer, en les effrayant par une vengeance éclatante:

— Parlez! parlez! dirent les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

— Pour moi, je ferai sans crainte ce que l'ordre aura commandé de faire, mais si mes frères veulent me prêter leur attention, je leur dirai quel moyen me semble le plus propre à atteindre promptement le but que nous nous proposons.

— Dites! dites!

Hector de Joyeuse-Garde ne perdait pas un mot de ce qui se disait; le malheureux vieillard, au contraire, aurait voulu être bien loin: il comprenait qu'il allait se passer quelque chose de grave, qu'une détermination compromettante allait être prise; il aurait donné quelques ducats, — le moins possible, — pour qu'il lui fût permis d'arrêter l'élan imprudent des chevaliers de Saint-Jean.

Quant à Hector de Joyeuse-Garde, il était toujours aussi calme en apparence, aucune émotion ne se trahissait sur son visage, et cependant, son regard plongeait au milieu de la foule, avec un avidité singulière, et de temps en temps, sa main cherchait sous sa robe de pèlerin, une arme qu'il y avait cachée.

Pourquoi cela? Qu'avait de commun avec les Templiers ce vieux maraud d'Hector?

Nous le saurons sans doute.

Cependant le chevalier qui avait parlé un instant auparavant, venait d'ouvrir un petit écrin; il en tira « *une image de cire enveloppée d'un quevre-chief crespé, laquelle image était à la semblance d'une figure d'un homme moult laid, et était bien de la longueur d'un pied et demi, ce li semble, et si le virent bien clairement par le quevre-chief qui était moult deliez, et avait autour le chief semblance de cheveux aussi comme un homme qui porte chief.* »

Cette image fut aussitôt passée de main en main, et déposée en dernier lieu sur une table recouverte d'un velours noir à franges d'or.

L'orateur poursuivit :

— Cette image, dit-il, est celle de Duguesclin.

— Duguesclin ! répétèrent plusieurs chevaliers.

— Oui, Duguesclin notre implacable ennemi !... celui qui seul peut mettre un obstacle puissant à la régénération de notre ordre : elle m'a été envoyée par nos amis de France... c'est enfin, un *voult*, une *manie*, une image de cire que l'on fait baptiser pour *grever* ceux que l'on veut *grever*.

Personne dans l'assemblée n'était sans ignorer les terribles effets de cette cérémonie magique.

Un mouvement de répugnance se manifestait dans tous les rangs.

L'homme continua :

— Eh quoi ! nous commençons à peine notre œuvre, et déjà vous avez peur ! vous pâlissez ! vous reculez !... Pour mon compte, chevaliers, j'aime mieux étrangler le diable que d'être étranglé par le diable !...

Un silence succéda à ces paroles, et le jeune Gilbert de Preignan, fils illégitime du comte, voyant les dispositions des auditeurs se refroidir, se hâta de monter lui-même à la tribune.

— Chevaliers, dit-il d'une voix exaltée, car il avait largement dîné ; pourquoi vous taisez-vous devant les paroles du sire d'Albi ? Qu'a-t-il dit qui soit de nature à vous étonner et à vous blesser? Le

capitaine Duguesclin est notre ennemi; les succès qu'il a obtenus dans le métier des armes, ont donné à son nom une importance dangereuse; s'il tente de réhabiliter, de relever l'ordre du Temple, il réussira, c'est à nous à l'en empêcher, et, pour mon compte, je le déclare à haute voix, je ne reculerai devant aucun moyen pour atteindre le but que je me suis proposé!... Que chacun donc consulte son courage, comme moi, qu'il tire son poignard de sa ceinture, et qu'il l'enfonce sans pâlir et sans trembler dans cette image qu'un prêtre a baptisée, et qui nous représente ses traits.

Voilà enfin un vrai gaillard! Vive Dieu! ce bâtard était un courageux jeune homme!

Et avez-vous remarqué, citoyenne, que les enfants de l'amour sont toujours bien plus jolis que les autres?

Courage, jeune guerrier! *sic itur ad astra!*

Le bonhomme Preignac dut être fier de son enfant naturel!

Le mouvement d'hésitation et de répugnance qui s'était manifesté dans l'assemblée avait disparu; les amis de Gilbert de Preignac, ceux de sire d'Albi, les plus exaltés parmi les chevaliers, tirèrent leur poignard, comme l'invitation leur en était faite, et ils marchèrent un à un, d'un pas ferme, vers l'endroit où l'image de cire avait été déposée.

Cette marche lente et régulière avait un caractère particulièrement lugubre.

Les uns allaient droit; les autres boîtaient d'une jambe ou de deux; quelques-uns avaient même des défectuosités de taille, soit de naissance, soit d'accidents, mais tout cela disparaissait dans un ensemble très-dramatique

Le vieux comte de Preignac, accablé de rhumatismes, se sentit remué jusqu'au plus profond de son cœur, et une pâleur livide se répandit sur ses traits ridés par l'âge : un moment en proie à une agitation qu'il n'était plus maître de comprimer, il se leva, et étendit

la main vers l'assemblée; mais Hector de Joyeuse-Garde avait vu ce mouvement, il lui arrêta énergiquement le bras, et le força à se rasseoir.

— Songez à votre fille Emérance, lui dit-il à voix basse et rapide, et souvenez-vous que le moindre mouvement de votre part peut la perdre à tout jamais!

Le vieux comte retomba accablé sur son siége, et prit avec désespoir sa tête dans ses mains.

— Emérance! Gilbert! mon fils naturel! ma fille légitime! s'écria-t-il en sanglottant, — l'une perdue, l'autre égaré!... Seigneur! seigneur! ayez pitié d'un vieillard dans l'embarras!

Hector de Triste-Garde ne fit aucune attention au malheureux vieillard, et son regard, ardemment ouvert, suivit la scène qui se passait dans l'immense salle.

Combien cet Hector était dur et dépourvu d'entrailles!

Chaque chevalier s'avançait vers l'image de cire; tous étaient armés d'un poignard, et en passant chaque poignard s'enfonçait lentement au cœur même de l'effigie.

Quand la lugubre procession eut fini de défiler, tous allèrent se ranger en silence autour du jeune Gilbert de Preignac, qui tenait encore son poignard à la main, et jetait autour de lui des regards effarés.

Il y avait de quoi! le petit bonhomme de cire était percé de part en part!

— L'œuvre est consommée, dit Gilbert d'une voix un peu enrouée, malheur à celui qui trahira notre sainte cause; qu'il soit maudit et rejeté du sein de notre communion, et que jamais il ne puisse y rentrer : chevaliers, ce sera pour moi un éternel honneur d'avoir été choisi par vous pour accomplir cette mission dangereuse! Demain je partirai pour Bordeaux : l'amitié qui me lie au prince de

Galles me permet d'y agir en toute liberté; dans huit jours, quand je reviendrai, le capitaine Duguesclin n'existera plus!

Le lendemain de cette scène, Gilbert de Preignac s'éloignait du château de son père, et prenait seul, et sans même emmener un valet avec lui, le chemin de Bordeaux.

Hector de Joyeuse-Garde était parti la nuit même, avait passé au château de Buch, et s'était dirigé ensuite vers la capitale de la Guyenne.

III.

Cependant la fille du comte de Preignac, la blonde et innocente Emérance, était enfermée au château de Buch, livrée aux mains du petit Meschin et de Robert Briquet.

Le captal de Buch, de la maison de Foix, seigneur du château, était parti depuis quelques semaines pour la cour de France, et il avait remis la garde de son château aux chefs que nous avons vus enlever l'héritière de Preignac; ces chefs étaient pour la plupart dévoués à Duguesclin, bien que payés pour le moment par son ennemi le prince de Galles, et ils se tenaient d'habitude dans cette forteresse, qui, située à quelque distance seulement de Bordeaux, pouvait servir admirablement leurs projets, dans le cas où Duguesclin parviendrait à s'échapper.

Il ne faut jamais oublier que ces chefs et leurs soldats avaient servi sous Duguesclin, et que le grand capitaine les avait toujours menés à la victoire.

Hector de Joyeuse-Garde était bien plus avant que les autres dans une sorte de conspiration, dont le but était de rendre Duguesclin à la liberté. Sans doute, ce coquin d'Hector n'avait pas eu de lui-même cette bonne pensée, et il faut croire qu'on lui avait promis quelque os à ronger pour cela.

Toujours est-il qu'il avait fait des pieds et des mains auprès des gardiens ordinaires du héros breton, tant et si bien qu'il pouvait espérer qu'avant peu, par un moyen ou par un autre, il parviendrait à rendre la liberté au seul homme qui pût replacer Enrique sur le trône de son frère.

C'est donc dans cette forteresse, où l'on pensait donner asile à l'illustre fugitif, qu'Emerance avait été conduite, et Hector n'avait pas cru pouvoir la remettre en des mains plus sûres que celles de Meschin et de Robert Briquet.

En ce qui concerne le petit Meschin, la confiance était assez bien placée; mais pour ce qui regarde Robert Briquet, Hector s'était étrangement trompé.

Robert Briquet n'avait jamais vécu que dans les camps; son éducation première avait été négligée; il avait toutes les allures d'un soudard, et ne poussait pas extrêmement loin la délicatesse.

Jamais encore il n'avait connu que des filles folles, et il n'avait point l'idée d'une jeune personne si blonde et si candide.

Dès qu'il avait vu Emerance, il s'était senti venir l'eau à la bouche, et de coupables projets avaient germé dans son esprit. Il n'avait encore rien rencontré d'aussi agréable que la fille du comte de Preignac, et quand il apprit qu'Hector lui en confiait la garde, il se promit bien de profiter de la liberté qui allait lui être laissée.

L'exemple de cet homme débauché ne doit pas être imité.

Dom Guiscard, auteur contemporain, dit formellement que le libertinage est une chose honteuse.

Nous ajouterons que les excès en tous genres sont généralement condamnables.

Quant à Emerance, la pauvre et douce enfant, elle avait passé les premières heures de sa captivité à pleurer, à appeler à son secours son père, son frère illégitime, tous ceux qu'elle avait connus, tous ceux qu'elle avait aimés.

Séparée des êtres au milieu desquels elle avait grandi, elle s'était crue perdue : ce château lui avait paru sinistre ; c'était en quelque sorte une tombe dans laquelle on l'enfermait vivante.

L'idée du déshonneur ne lui vint même pas. La pauvre jeune fille était trop chaste et trop pure pour comprendre les horreurs d'une violence semblable à celle que méditait Robert Briquet.

Incidemment, qu'il soit maudit ce Briquet (Robert) !

Mais il y avait pour Émérance un autre sujet de douleur, une cause plus amère de désespoir.

Émérance aimait ! hélas ! oui.

Elle n'avait vu que bien rarement celui qui était son fiancé, l'homme qui devait être son époux, mais son cœur s'était laissé gagner par la douce sympathie qu'il lui avait inspirée.

Il était jeune comme elle, noble, généreux, enthousiaste ; il portait noblement le nom illustre de ses ancêtres. Son image ne quittait jamais Émérance, et souvent, dans le secret de sa pensée émue, elle l'avait appelée près d'elle.

Depuis qu'elle était seule et abandonnée au château de Buch, l'amour d'Émérance s'était accru, comme l'amour s'accroît toujours dans le malheur. Mais son fiancé était loin ; les troubles du pays qu'il habitait ne lui permettaient pas d'accourir à son secours, et Henri de Vasconcellos était trop éloigné, trop préoccupé d'ailleurs des malheurs de l'Espagne, pour songer à la pauvre captive.

Émérance était, en effet, cette fiancée qu'Henri avait pu oublier un moment dans sa folle passion pour Maria de Padilla, mais qu'il aimait encore de toutes les forces de son cœur, et dont lui aussi désirait se rapprocher, et déplorait l'absence.

Un homme comme Henri de Vasconcellos, qui possède un château avec des souterrains, ne peut se passer de deux amours : un amour décent et un amour coupable.

C'est le moins.

Sans cela, point de roman !

Mais arrivons aux grandes aventures.

Une nuit, Émérance était seule dans sa chambre ; sa fenêtre était ouverte, et son regard mélancolique et rêveur plongeait dans les profondeurs pleines d'ombre du paysage qui se déroulait à ses pieds.

La nuit était douce et calme ; le ciel était plein d'étoiles ; il régnait de toutes parts une sorte d'harmonie molle qui invitait doucement au sommeil.

Émérance se laissa gagner peu à peu par cette paresse qui était dans l'air, elle appuya nonchalamment son front sur la main, ferma ses beaux yeux, et rêva.

En un instant, elle revit tout son passé ; son enfance heureuse sous les regards de son père ; sa joie folle quand elle courait à travers les prairies embaumées, pourchassant les papillons diaprés, ou cueillant les fleurs agrestes sur le bord des sources vives.

Heureux souvenirs !... époque enchantée !...

Aucun souci n'était venu plisser encore sa lèvre rieuse, aucune ombre n'avait passé sur son front éclatant, aucune larme n'était tombée de ses yeux dans cette coupe d'or où l'enfance lui versait le bonheur.

Hélas ! tout avait disparu !... Voilà que maintenant elle se trouvait seule, sans défense, à la merci de soldats qui ne devaient respecter ni sa douleur ni son amour ; elle pensait à son père qui se mourait de désespoir, à son frère naturel qui allait sans doute se faire tuer pour la délivrer dès qu'il connaîtrait sa retraite, à son amant enfin, à Henri de Vasconcellos, dont elle était peut-être séparée à tout jamais et qu'elle ne devait plus revoir.

Emerance écoutait ainsi sa propre pensée ; son cœur battait, ses tempes se mouillaient, une émotion indicible la faisait trembler.

Quand elle rouvrit les yeux, un homme, qu'elle n'avait point entendu entrer, était debout devant elle.

Cet homme, c'était Robert Briquet.

Méfiance! Robert Briquet n'avait pas de bonnes intentions.

Depuis quelques minutes, le routier avait pénétré dans l'appartement, et, en apercevant Émérance dans cette attitude pensive, il s'était arrêté et la contemplait.

Émérance était belle.

Un de ses bras était posé sur sa poitrine, qui se soulevait avec force; ses rondes épaules demi-nues semblaient avoir été taillées par l'amoureux ciseau d'un habile sculpteur.

Robert Briquet ne respirait plus; il regardait.

S'il avait pu étouffer encore! mais il avait l'haleine bonne.

Cependant, quand Émérance aperçut cet homme, debout près d'elle, le regard allumé, une terreur instinctive la fit frissonner; elle se leva tremblante et fit quelques pas en arrière.

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous? demanda-t-elle avec effroi et en croisant ses deux bras sur son sein.

Robert Briquet étendit la main vers elle, comme pour la rassurer.

— Ne craignez rien, répondit-il d'une voix émue, je ne suis point un ennemi, et je suis venu pour vous sauver.

— Me sauver? répéta Émérance incrédule.

Robert s'approcha de la jeune fille, et lui prit la main avec douceur.

— Emerance, poursuivit-il, vous êtes jeune, vous naissez à peine à la vie, vous ignorez tout ce que les passions mauvaises peuvent inspirer d'horreurs à l'esprit d'un homme : quelques-uns ici, en vous voyant si belle, n'ont pas reculé devant la pensée d'un crime, et dès que j'ai appris ces projets, j'ai pris la résolution de vous protéger, de vous défendre et de vous sauver.

— Votre intention est généreuse, messire, répondit Emerance en dégageant sa main de l'étreinte de Robert, et je vous en remercie; mais quels que soient les projets de mes ennemis, et quelque violence

qu'ils puissent apporter à les exécuter, je sais un moyen de m'y soustraire, et ce moyen je l'emploierai.

— Et quel est-il ?

— La mort, répondit Émérance avec calme.

— La mort ! répéta Robert ; mourir quand la vie est pleine de promesses ! quand vous pouvez répandre autour de vous tant de joie et tant de bonheur !... Non ! non ! Émérance. Tenez, je vous suis dévoué ; qu'importe le sentiment qui dicte mes paroles, je ferai pour vous tout ce qu'il me sera humainement possible de faire : parlez !... et en échange des services que j'aurai pu vous rendre, je ne demande qu'une chose...

— Laquelle ?

— C'est que votre regard se fasse moins sévère, que vous ne me repoussiez pas, que vous me permettiez enfin de vous aimer...

Et en parlant ainsi, Robert Briquet s'était de nouveau approché de la jeune fille, et maintenant il avait passé son bras autour de sa taille et il l'attirait contre sa poitrine.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! s'écria Émérance épouvantée, en cherchant à se dégager des bras du routier.

— Émérance ! disait le soudard en délire, tu es belle comme jamais femme ne l'a été ; ma poitrine est en feu ; cesse de m'opposer une défense inutile ; ici, les murs seront sourds à tes cris, nul ne viendra à ton secours ; je suis seul maître, tout le monde m'obéit ; Émérance, sois à moi !

Cette lutte inégale ne pouvait durer bien longtemps ; Émérance se débattait en vain, Robert la poursuivait avec acharnement, et les cris qu'elle poussait mouraient sans écho sur le seuil de la porte.

Cependant Émérance crut devoir faire un effort suprême, elle brisa avec violence les liens dans lesquels Robert cherchait à la retenir, et courut enfin vers la fenêtre, sur l'appui de laquelle elle posa la main.

— Misérable ! s'écria-t-elle avec énergie, si vous faites un pas

vers moi, je vais chercher dans la mort un refuge contre vos infâmes violences !

Et comme, malgré cette menace, Robert allait poursuivre sa victoire, elle sonda un moment du regard l'abîme ouvert sous le château, et dit un suprême adieu à la vie.

Mais au moment où elle allait se précipiter dans le vide, la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, et un homme entra l'épée à la main.

— Henri ! s'écria la jeune fille en courant se réfugier dans les bras du nouveau venu.

— Emerance ! répondit le libérateur inattendu en la serrant avec enthousiasme contre son cœur.

— Vous ! vous ! ici !

— C'est Dieu qui m'y a envoyé.

— Ah ! béni soit-il !... car la liberté me sera plus douce encore si c'est à vous que je la dois.

Mais pendant que les deux amants s'oubliaient un moment dans la joie d'une rencontre inespérée, Robert avait tiré son épée du fourreau, et se disposait à disputer chèrement sa victime.

Robert était extraordinairement robuste.

Et on l'avait surnommé *Briquet* parce qu'il maniait l'estoc avec une distinction frappante.

Ceux qui pensent que le mot *briquet* est moderne sont des simples. Les routiers connaissaient le coupe-choux comme vous et moi.

Henri de Vasconcellos, au contraire, était malade suivant sa coutume ; ses dernières blessures lui avaient laissé une profonde faiblesse ; c'est à peine s'il pouvait soutenir la lourde épée qu'il tenait à la main.

L'issue du combat ne pouvait être douteuse ; Robert devait abattre son adversaire dès les premières passes.

Mais il y a un Dieu pour les amants, et pour les gens qui font ce

G. Staal del. Ferdinand sculp.

EMÉRANCE PROTÉGÉE PAR HENRI.

du métier d'écrire leur histoire. — Il y a bien un Dieu d'ailleurs pour les ivrognes.

Le petit Meschin avait entendu, depuis quelques instants, le bruit de l'altercation ; il se hâta de se rendre sur le lieu de la lutte, et sa présence mit fin, du moins pour le moment, à la scène qui avait lieu.

Le petit Meschin entraîna Robert Briquet, auquel il fit comprendre qu'il n'était pas prudent de s'exposer à la colère d'Hector de Joyeuse-Garde et des hommes d'armes du château qui lui étaient tous dévoués, et il revint quelques instants après pour retrouver Henri de Vasconcellos.

Mais ce dernier avait eu le temps d'apprendre de la bouche de sa fiancée les circonstances qui avaient accompagné son enlèvement.

— Mais vous, Henri, dit enfin la jeune fille, vous, par quel hasard providentiel vous trouvez-vous ici?... quelle inspiration vous est venue de vous arrêter dans ces lieux qui me servaient de prison, et que dois-je espérer de cette rencontre?

Henri secoua tristement la tête à cette question, et serra douloureusement la main d'Émérance.

— Émérance, répondit-il, les rudes épreuves auxquelles nous sommes condamnés ne sont pas encore près de finir, je le prévois. Moi aussi, je suis prisonnier ; à la bataille qui eut lieu en Espagne, j'ai été pris par le captal de Buch, et cette forteresse me sert de prison. Quoique je sois étroitement lié avec l'un des chefs qui commandent ici, vous le voyez, je ne puis être certain de pouvoir toujours vous protéger. D'ailleurs, Hector de Joyeuse-Garde est absent, il est parti ce matin même pour Bordeaux, et Dieu seul sait ce qui se passera d'ici à son retour

— Ah! que le ciel nous protége alors! s'écria Émérance, car je le sens, Henri, maintenant que je vous ai retrouvé, la séparation me serait trop douloureuse.

— Ne nous laissons pas abattre, Émérance, repondit Henri de

Vasconcellos ; j'ignore ce que l'avenir nous réserve, mais quoi qu'il arrive, je veillerai sur vous. N'êtes-vous pas ma fiancée, ma femme devant Dieu? votre amour n'est-il pas désormais mon espoir le plus cher? votre honneur n'est-il pas mon bien le plus précieux?... Émérance, Dieu a béni notre tendresse, puisqu'il nous a permis de nous rencontrer; un jour nous serons heureux.

Émérance ne répondit pas, elle laissa tomber doucement sa tête sur la poitrine de son amant, et ce dernier déposa sur son front pur un long baiser.

En ce moment, le petit Meschin rentra, et ordonna à Henri de le suivre.

— Et où me conduisez-vous? demanda le jeune comte.

— Eh pardieu! à votre prison, répondit le routier.

— Et Émérance?

— Ah! quant à la fille du comte de Preignac, c'est différent : la scène de cette nuit nous rendra prudent à l'avenir, et, pour en prévenir le retour, nous allons dès ce soir la conduire en lieu sûr.

Quand Henri de Vasconcellos eut été réintégré dans sa prison, le petit Meschin se fit accompagner de quelques hommes d'armes, et une heure après, il déposait Émerance dans une forteresse voisine, dont il se réserva exclusivement le commandement. On peut conclure de là qu'il y avait dans le pays beaucoup de forteresses dont on ne savait que faire, et que le petit Meschin était un malandrin vertueux.

CHAPITRE XIII.

Suite des Templiers. — Le prince de Galles et la Guyenne. — Joyeuse-Garde chez le prince Noir. — Duguesclin, grand maître du Temple. — Le jeune Gilbert. — Un bon tour de Duguesclin. — Une séance secrète. — La rançon de Duguesclin. La délivrance. — Trahison de Gilbert. — Le combat souterrain. — Les grands maîtres du Temple.

Depuis que Duguesclin était à Bordeaux, les soins les plus délicats lui avaient été prodigués par les ordres du prince anglais.

Bertrand Duguesclin n'était pas un prisonnier ordinaire, et l'on essayait par tous les moyens imaginables à égayer les ennuis de sa captivité. Mais quoi que l'on fît, l'illustre capitaine avait toujours les regards tournés vers la campagne qui s'étendait au loin, et il rougissait parfois de cette oisiveté forcée à laquelle il était condamné, quand il y avait au dehors tant de glorieuses choses à entreprendre.

Duguesclin avait dès lors la conscience de sa mission, et il comprenait combien il avait fait peu encore. Et puis c'était une nature robuste; il avait besoin d'activité et d'air libre, sa poitrine respirait à peine entre les murs de sa large prison, et incessamment mille projets de fuite traversaient son esprit et le troublaient.

Il se doutait bien d'ailleurs que les amis qu'il avait au-dehors travaillaient activement à réunir l'argent nécessaire à sa rançon; mais outre que la somme à réaliser devait être énorme, il pensait avec quelque raison que l'Anglais ne consentirait à le lâcher qu'à la dernière extrémité.

Au surplus, les circonstances ne se prêtaient guère à la générosité de la part des Anglais, et l'on devait s'attendre à ce qu'ils ne donneraient pas volontiers un chef aussi redoutable aux compagnies qui, d'un moment à l'autre, pouvaient passer au service de la France.

Le prince de Galles était revenu hydropique d'Espagne, et son armée ne valait guère mieux.

Les Gascons, qui s'étaient engagés dans cette affaire sur la foi des trésors cachés de Don Pèdre, étaient revenus pauvres, en piteux équipage et de mauvaise humeur; ils gardaient d'ailleurs au prince plus d'une vieille rancune.

Les méridionaux, dit spirituellement M. Michelet, en voulaient aux Anglais, non pas seulement de leurs vexations, mais de ce qu'ils étaient Anglais, c'est-à-dire ennuyeux, incommodes à vivre. Ces vives, spirituelles et parleuses populations du midi souffraient à les voir orgueilleusement taciturnes, et ruminant toujours en eux-mêmes leur bataille de Poitiers.

Le prince de Galles méprisait les Gascons, qui le lui rendaient bien.

Il choisit malencontreusement ce moment de mauvaise humeur pour mettre sur leurs terres un fouage de dix sols par feu; au lieu de les payer, il leur demandait de l'argent. Un fouage aux maigres

populations des Landes ! un fouage aux pauvres chèvriers des montagnes ! un fouage à cette brave petite noblesse *qui ne fut jamais riche qu'en cadets et en bâtards !*

Le prince eut beau transférer les états de Niort à Angoulême, à Poitiers, à Bergerac, les Gascons tinrent bon et ne payèrent pas.

Tels sont rapidement exposés les circonstances dans lesquelles se trouvait la Guyenne, et les embarras qui attristaient particulièrement le prince de Galles.

On comprend que dans cette situation il devait regarder à deux fois avant de rendre la liberté à son ennemi le plus redoutable, et Chandos, qui était le *maître de Bertrand*, avait déclaré nettement qu'il ne le laisserait jamais se racheter.

C'est alors que Hector de Joyeuse-Garde arriva à Bordeaux, en ayant soin de prendre certaines précautions pour ne pas être reconnu.

Le même jour, un autre voyageur, tout aussi mystérieux que le premier, entrait également dans la capitale de la Guyenne, et retenait une chambre dans une misérable auberge située à l'entrée de la ville. Ce dernier n'était autre que Gilbert, fils illégitime du comte de Reignac, et affidé des hospitaliers.

Dès le lendemain, les deux voyageurs se mirent en campagne chacun de son côté.

Tout jeune qu'il était, Gilbert de Preignac ne manquait ni d'audace ni d'adresse ; en allant au crime qu'il avait projeté, il croyait accomplir une mission sainte, et le fanatisme politique le soutenait.

Il s'était battu avec courage, dans les dernières guerres, et avait été souvent remarqué par ses rivaux eux-mêmes ; en arrivant à Bordeaux, il retrouva bon nombre de ses compagnons de guerre, mais par une sorte d'instinct, il leur cacha soigneusement le but secret de son voyage.

Seulement, il manifesta le désir très-vif de voir l'illustre captif,

que la capitale de la Guyenne gardait dans son enceinte, et on lui donna toutes les facilités de satisfaire sa curiosité que l'on trouvait fort légitime.

Le soir même, il s'abouchait avec l'un des gardiens de Duguesclin, et lui demandait tous les renseignements dont il croyait avoir besoin ; les heures auxquelles il sortait, les jours où on le trouvait seul, le moyen de lui parler ; puis quand il connut tout ce qu'il voulait connaître, il attendit que l'occasion se présentât d'entretenir le héros breton.

Pendant ce temps, Hector de Joyeuse-Garde demandait à être introduit près du prince de Galles, et il lui suffisait de décliner son nom fort connu pour obtenir cette autorisation.

Il trouva le prince très-soucieux : mais le prince était seul, et il pouvait lui parler en toute liberté.

Il lui raconta donc qu'il venait de quitter les capitaines de compagnies, Lamit, le bâtard Lebourg, le petit Meschin, Robert Briquet, qu'ils avaient longuement parlé des circonstances difficiles dans lesquelles la Guyenne allait se trouver : il rappela, à ce sujet, les préparatifs que la France faisait, le mécontentement de la plupart des Gascons à l'endroit des Anglais, et il finit par dire que le prince de Galles avait plus que jamais besoin du concours des routiers, et qu'il ne pouvait songer à se passer d'eux.

— Et qui donc a pu vous donner lieu de penser que j'eusse formé le projet de ne plus les employer? objecta le prince à ces paroles ; Dieu merci, les routiers n'ont jamais eu à se plaindre de moi, ni moi d'eux, et j'espère que si Dieu nous conserve la vie, nous aurons encore plus d'une occasion de nous voir sur le champ de bataille.

Hector sourit, et secoua la tête.

— Peut-être, monseigneur, répondit-il, peut-être vous trompez-vous.., les chefs des compagnies sont entêtés, et ils ont pensé qu'ils

ne pourraient jamais se remettre en campagne, tant qu'un des leurs serait votre prisonnier.

— De qui veut-on parler?

— De Bertrand Duguesclin.

— Et ils ont pensé que je le rendrais à la liberté.

— Ils le pensent encore.

— Eh bien, messire Hector de Joyeuse-Garde, j'en suis fâché pour eux, pour vous et pour moi, mais Duguesclin est mon prisonnier, et je compte bien le garder le plus longtemps possible.

— Tant pis, monseigneur.

— Que les chefs le prennent comme ils le voudront, telle est ma volonté.

— Ainsi c'est votre dernier mot, milord?

— Tout est bien arrêté.

Hector garda un instant le silence, puis il reprit :

— Que votre grâce y songe!... les compagnies vous ont toujours été dévouées; elles vous ont rendu des services éminents, elles peuvent vous en rendre encore.

— Cette insistance est inutile, messire Hector; n'avez-vous rien autre chose à m'apprendre?

En parlant ainsi le prince de Galles s'était levé, comme pour faire entendre à son interlocuteur qu'il devait terminer là sa visite; mais le routier ne bougeait pas plus qu'un terme, et il se contenta de lever vers le prince deux yeux clairs et vifs.

— Pardon, monseigneur, dit-il d'un ton où perçait une certaine intention de raillerie, mais il me reste à vous entretenir d'une affaire qui sans doute vous touchera de plus près que celle dont il est question.

— Qu'est-ce donc? fit le prince.

— Oh! presque rien.

— Mais encore...

— Il y a quelques années, monseigneur, je suis allé en Palestine.

— Vraiment !...

— Mon Dieu oui... j'ai poussé vaillamment jusqu'à Jérusalem, je me suis agenouillé auprès du tombeau du Christ.

— Eh bien, voilà qui m'étonne de votre part, maître Hector de Joyeuse-Garde, et cette démarche me réconcilie un peu avec vous.

— Vous avez bien raison, mylord, de me louer de cette action, car aujourd'hui elle me servira, je l'espère, à obtenir de vous ce que je vous demandais en vain tout à l'heure.

— La liberté de Duguesclin? fit le prince.

— Sa liberté, monseigneur.

— Pardieu, vous piquez ma curiosité, voyons donc cela, sire capitaine, et expliquez-vous sans tarder.

Hector de Joyeuse-Garde parut réfléchir avant de reprendre la parole, puis enfin, il se leva, et s'appuyant sans façon sur le dossier du fauteuil du prince.

— Mylord, lui dit-il d'une voix insinuante, avant de prendre le chemin de Bordeaux, j'avais deux moyens de vous amener à composition ; le premier, je vous l'ai fait connaître.

— Et je l'ai trouvé mauvais, interrompit le prince, voyons le second.

— Le second est plus grave, repartit Hector, et j'espère qu'il plaira davantage à votre Grâce. Vous ne devez pas ignorer, en effet, que l'ordre du Temple, aboli de droit sous Philippe le Bel, a survécu cependant à la condamnation qui l'a frappé ; que ses débris, dispersés sur la surface du globe, se sont réunis depuis, et qu'aujourd'hui cet ordre, quoique caché, possède cependant des membres nombreux et influents, et qu'il pourrait puissamment servir l'ambition d'un chef actif et intelligent.

— Où voulez-vous en venir ? demanda le prince avec

— Je suis chevalier du Temple, mylord.

— Vous ?

— Moi-même.

— Eh bien !

— Eh bien, grâce à ce titre, je connais tous les membres de cet ordre, et je sais qu'à Bordeaux même on pourrait en réunir un groupe redoutable.

— Au fait ! au fait ! messire Hector.

— Le fait est simple, mylord, et je m'étonne que votre Grâce ne m'ait point encore compris ; si je le veux, dès ce soir, les chevaliers du Temple qui habitent la capitale de la Guyenne se réuniront en tribunal secret ; des mesures énergiques y seront prises, et je ne doute pas que tous n'acceptent avec enthousiasme la proposition qui leur serait faite de rendre la liberté à leur chef suprême.

— Leur chef ? fit le prince de Galles.

— Oui, mylord, il y a déjà quelque temps que Bertrand Duguesclin a été élu grand maître de l'ordre.

Le prince Noir fit un geste de surprise.

— Et tenez, poursuivit Hector, afin que vous ne gardiez aucun doute sur la réalité des faits que j'avance, permettez-moi de vous faire une proposition.

— Laquelle ?

— Demain soir, les chevaliers du Temple seront convoqués par moi ; ils se réuniront dans une des salles même de votre château ; si vous le voulez, je vous ferai assister à cette réunion, et demain, vous pourrez prendre une décision en toute connaissance de cause.

— Ce que tu me rapportes m'étonne...

— Y consentez-vous ?

— Je serais curieux... Mais je veux que tout le monde ignore !...

— Moi seul saurai que vous aurez assisté à cette séance.

— Alors qu'il soit fait selon ta proposition, demain, je te suivrai!

— A demain donc!

— A demain!

Et Hector de Joyeuse-Garde s'éloigna.

Le lendemain, comme Duguesclin sortait de sa prison, et se disposait à quitter la forteresse, il fut accosté par un jeune homme qu'il n'avait jamais vu, et qui lui demanda l'honneur d'un moment d'entretien. Duguesclin consentit à se laisser accompagner quelques pas, et ils reprirent leur marche, côte à côte.

— Sire capitaine, dit alors le jeune homme qui n'était autre que Gilbert de Preignac, il y a longtemps déjà que je cherche une occasion de vous aborder, et c'est aujourd'hui, la première fois, qu'il m'est permis d'en profiter.

Duguesclin regarda son interlocuteur avec un certain intérêt, et lui demanda ce qu'il désirait.

— J'ai suivi le métier des armes depuis mon enfance, messire capitaine, poursuivit Gilbert, et votre réputation, vos exploits m'ont toujours inspiré la plus profonde admiration et la plus chaleureuse sympathie : ce n'est qu'à regret que j'ai pu vous voir entre les mains de nos ennemis, et dès que j'ai connu votre infortune, j'ai songé à vous rendre à la liberté.

— Cela me paraît difficile, fit Duguesclin en souriant.

— Peut-être, repartit Gilbert. J'ai quelques amis dévoués qui partagent mon opinion sur ce sujet, et qui donneraient, comme moi, leur sang jusqu'à la dernière goutte pour vous arracher des mains de l'Anglais.

— Eh bien! mon ami, dit Duguesclin après quelques instants d'hésitation, c'est une intention dont je vous remercie, vous et vos amis ; mais, dans ce moment du moins, vous comprendrez qu'elle ne peut être acceptée par moi. Depuis que je suis dans la capitale de la

Guyenne, j'ai été traité par le prince de Galles comme un hôte de distinction, et, sur ma parole de chevalier, il m'a laissé toute ma liberté... Je suis lié par mon serment, je ne puis y manquer, et vous m'ouvririez les deux portes de la ville, que je n'en sortirais pas.

— Mais que faire donc alors? fit le jeune Gilbert avec un accent de désespoir parfaitement joué.

— Attendre! répondit le héros breton.

— Vous ne sortirez jamais de cette prison.

— Peut-être... en payant rançon.

— Le prince de Galles n'y consentira jamais.

— Il a besoin d'argent.

— Vous valez mieux que l'argent qu'il pourrait demander.

— En ce cas, il y a peut-être encore un autre moyen.

— Lequel?

— Vous le saurez plus tard.

— Eh bien! messire capitaine, quoi qu'il arrive, que je réussisse à vous faire évader, ou que vous arriviez à obtenir du prince votre liberté moyennant rançon, je sollicite de vous une grâce.

— Laquelle?

— Promettez-moi de me venir voir à mon château de Preignac.

— Quant à cela, mon jeune ami, je puis vous le promettre.

— Vous viendrez?

— J'irai!...

Duguesclin était toujours entouré d'un grand nombre de curieux quand il traversait les rues de Bordeaux. Gilbert fut obligé de s'éloigner sans avoir rien tenté ce jour-là. Toutefois l'affaire était entamée; il s'était présenté au prisonnier sous d'heureux auspices; une autre occasion encore, et son projet réussissait.

D'ailleurs, cette visite obtenue était un coup de maître.

Le fils naturel du comte accablé de rhumatismes avait lieu d'être content de lui-même.

Sinon il aurait été bien difficile!

Le soir cependant, Duguesclin se promenait dans une des cours principales du château; le prince de Galles était à quelque distance, soucieux et pensif, et songeant malgré lui aux étranges choses que lui avait dites Hector de Joyeuse-Garde.

Grand maître de l'ordre des Templiers!... c'était, en effet, un noble but offert à son ambition; mais comment y parvenir?

Joyeuse-Garde ne lui avait-il pas dit en même temps que Duguesclin occupait ce poste!...

Il aperçut le héros breton, et alla à lui : Duguesclin le salua avec un certain air de moquerie qui ne lui était pas habituel, et qui frappa tout d'abord le prince.

— Eh bien! messire Bertrand, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de votre captivité?

— A merveille, Dieu merci! répliqua le prisonnier avec gaieté.

— A la bonne heure! poursuivit le prince; vous n'êtes pas, vous du moins, un prisonnier comme les autres, et vous semblez ici aussi heureux qu'à la tête de vos compagnies.

— Que voulez-vous, mylord! dit Duguesclin, et comment ne me trouverais-je pas bien? Depuis que je suis ici, je me trouve le premier chevalier du monde. On dit partout que vous me craignez, et que vous n'osez me mettre à rançon.

Le prince regarda le capitaine avec étonnement : il était piqué.

— Messire Bertrand, dit-il, vous croyez donc que c'est pour votre bravoure que nous vous gardons? Par Saint-Georges! c'est une illusion que vous ne conserverez pas longtemps! demain nous arrangerons cette affaire.

Le prince le quitta brusquement sur ces mots, et se hâta d'aller rejoindre Hector de Joyeuse-Garde.

Quant à Duguesclin, il rit sous cape de la vanité du prince de Galles, haussa les épaules et regagna sa chambre, se demandant si

réellement son ennemi pousserait l'imprudence jusqu'à lui rendre sa liberté.

II.

Hector de Joyeuse-Garde fut exact au rendez-vous, comme il l'avait promis, et dès que le prince de Galles fut prêt à le suivre, ils partirent.

Ils portaient tous les deux le costume de chevalier du Temple; Hector de Joyeuse-Garde marchait le premier, et il indiquait, de temps à autre, à son illustre compagnon le chemin qu'ils suivaient à travers les ténèbres.

Après un quart d'heure de marche environ, ils atteignirent le but de leur course, et entrèrent dans une vaste salle qui était éclairée, de loin en loin, par de grandes lampes d'albâtre.

Il y avait encore peu de chevaliers dans cette salle; Hector de Joyeuse-Garde fit signe au prince de Galles, et ils s'assirent.

La salle était vaste, et soutenue de distance en distance par de fortes colonnes de marbre blanc. Au fond se dressait un trône d'ivoire; les murs étaient cachés par de somptueuses tentures en tapisserie; çà et là pendaient quelques-uns des principaux emblèmes de l'ordre du Temple.

Aucune parole n'avait encore été échangée entre Hector et le prince; mais avant que la salle ne fût occupée officiellement, le routier se pencha à l'oreille de son compagnon, et lui désignant une énorme pancarte de parchemin appendue à la muraille à quelques pas d'eux :

— Mylord, lui dit-il à voix basse, si quelque doute restait encore dans l'esprit de Votre Grâce au sujet de la révélation que je lui ai faite, elle pourrait se convaincre de la sincérité de mes paroles, en jetant un regard rapide sur cette charte : c'est la charte de trans-

mission qui confère à Bertrand Duguesclin le titre de grand maître de l'ordre.

Le prince Noir se leva sur cette invitation et alla à la pancarte.

Cette charte était écrite, comme nous l'avons dit, sur une grande feuille de parchemin, et le texte en était encadré dans des ornements gothiques architecturaux, enluminés suivant le goût du temps.

On y voyait des lettres majuscules fleuronnées et rehaussées d'or.

Dans la première, on avait représenté un templier armé de toutes pièces, appuyé sur un grand bouclier blanc décoré de la croix rouge de l'ordre.

A cette feuille pendait un sceau à queue, retenu par des lacs de parchemin. Ce sceau était en bronze; il représentait la croix de l'ordre entourée de ces mots : *Militiæ Templi sigillum.*

Cette charte était conçue à peu près dans ces termes :

« Moi, François-Thomas-Théobald d'Alexandrie, grand maître du Temple par la grâce de Dieu et du très-saint et vénérable martyr (à qui honneur et gloire!), à tous ceux qui verront ces lettres décrétales, salut! salut! salut!

« Je le fais connaître à tous présents et à venir, que dans les circonstances graves où nous nous trouvons, et sentant d'ailleurs mes forces m'abandonner, j'ai résolu, pour la plus grande gloire de Dieu, de remettre entre des mains plus valides la garde et la conservation des statuts et de l'ordre des frères du Temple.

« C'est pourquoi, Dieu aidant, et d'après le consentement de l'assemblée suprême des chevaliers, j'ai remis l'autorité et les priviléges de l'ordre du Temple entre les mains du commandeur Bertrand Duguesclin, et, par ce présent décret, je les confère pour la vie, avec la faculté de transmettre le pouvoir suprême à tout autre frère qui en serait digne par sa noblesse et l'honnêteté de ses mœurs; et cela, afin de conserver, par une suite non interrompue de successeurs, l'intégrité des statuts et la perpétuité de la charge de grand maître.

« J'ordonne, toutefois, que le pouvoir ne puisse être transmis sans le consentement de tous les templiers rassemblés, lorsque rien ne s'opposera à leur réunion.

« Mais afin que les charges du pouvoir ne soient pas supportées par un seul, je veux qu'il soit nommé quatre vicaires, destinés à suppléer le grand maître, et qui recevront de lui l'autorité et les pouvoirs nécessaires.

« Ces vicaires seront choisis parmi les plus vieux de l'ordre.

« Enfin, je veux, je dis et j'ordonne, d'après le décret de l'assemblée des frères et l'autorité qui m'a été conférée, que les déserteurs de l'ordre du Temple, et les frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, spoliateurs de la milice du Seigneur, soient rejetés, maintenant et toujours, du sein du Temple.

« J'ai établi certains signes inconnus aux faux frères, et qu'ils doivent toujours ignorer. Ces signes ne seront enseignés aux chevaliers du Temple qu'après qu'ils auront fait leur profession et qu'ils auront reçu la consécration *équestre,* selon les rites, les usages et les statuts de l'ordre.

« Ainsi soit par la grâce du Seigneur. »

Il n'y avait plus place pour le moindre doute dans l'esprit du prince après la lecture de cette charte; il revint s'asseoir pensif auprès d'Hector de Joyeuse-Garde, et attendit le résultat de cette réunion.

Les membres arrivaient peu à peu, et maintenant la salle était à peu près remplie.

A un signal donné, une musique lente et triste se fit entendre, trois portes s'ouvrirent à la fois, à gauche, à droite et au fond, et un frémissement parcourut l'assemblée.

Par la porte de droite, douze jeunes gens, vêtus de robes noires, des couronnes de cyprès sur le front, tenant chacun une épée flam-

boyante à la main, entrèrent processionnellement et allèrent se ranger en ordre autour du trône d'ivoire.

Par la porte de gauche, douze jeunes filles, vêtues de longues robes blanches, la tête couronnée de roses, portant chacune un encensoir d'or à la main, entrèrent à leur tour, et allèrent prendre place à côté des jeunes gens.

Enfin, par la porte du fond, le commandeur faisant les fonctions de vicaire, entra solennellement, et marcha à pas lents et mesurés jusqu'au trône dont il monta les degrés et sur lequel il s'assit.

La musique continuait toujours; jeunes gens et jeunes filles chantaient les chants ordinaires de ces sortes de cérémonies.

« Déjà le temple, disaient les jeunes filles, déjà les portiques et les cloîtres sont ouverts : encens, purifie l'air qui circule autour de cette enceinte. »

« Chers enfants, disaient les jeunes gens, tendres rejetons, accourez dans le vestibule; et vous, sages et adeptes, hâtez-vous vers le sanctuaire. »

Après un instant de repos, les jeunes gens reprenaient :

« Voici l'heure terrible du châtiment; que la colère s'allume dans tous les cœurs, que la justice descende du ciel dans le cœur du vicaire. »

Et les jeunes filles répondaient :

« Que la lumière se fasse dans tous les esprits; que la clémence adoucisse la rigueur des arrêts du juge, et que le pardon descende sur le front du coupable. »

Peu à peu cependant, la musique alla s'éteignant, et l'on n'entendit plus bientôt que les notes faibles et incertaines qui répétaient encore les refrains des jeunes gens et des jeunes filles.

Un silence profond s'établit alors, et le vicaire se leva sur son trône :

Frères, dit-il d'une voix retentissante, un homme nous a con-

voqués à cette réunion avec des paroles pressantes, et nous n'avons pas cru pouvoir repousser ses instances, quoiqu'il y ait danger pour nous à tenter de pareilles entreprises. Nous vivons sous un prince qui nous aime tous, qui a souvent combattu à nos côtés, et que nous ne saurions ni haïr ni blâmer; si donc le chevalier qui nous a appelés au nom de nos frères de Jérusalem est présent dans cette salle, qu'il se lève et qu'il approche... nous l'y invitons, et c'est de sa bouche seule que nous voulons apprendre quel secours les soldats du Christ de Jérusalem réclament de leurs frères de la Guyenne.

Pendant quelques instants, le silence le plus profond régna dans l'assemblée, puis enfin Hector de Joyeuse-Garde se leva du banc qu'il occupait, et marcha vers le trône, sous les regards curieux de tous les chevaliers.

Arrivé au pied du trône, il s'inclina, et s'adressant à l'assemblée entière :

— Frères, dit-il d'une voix ferme et en relevant le front, c'est moi, Hector de Joyeuse-Garde, qui ai convoqué ici les chevaliers du Temple; je ne suis ni vicaire, ni commandeur de l'ordre, mais j'ai rendu assez de services aux soldats du Christ, depuis que je suis le métier des armes, pour qu'on n'ait point hésité à m'accorder une confiance illimitée et sans bornes.

— Que nous reprochent donc nos frères de Jérusalem? interrompit le vicaire.

— Ils vous accusent du crime de trahison.

— De trahison! dirent plusieurs voix.

— Frères, il y a plusieurs mois déjà que le grand maître de l'ordre est retenu prisonnier parmi vous, et nul encore n'a tenté de le délivrer; si cette conduite n'est point une insigne trahison, de quel nom faut-il donc l'appeler?

— Et quel est ce prisonnier? fit le vicaire.

— Bertrand Duguesclin.

— Lui, le grand maître?

— Voyez plutôt! répondit Hector.

Et, en parlant ainsi, il arracha de la muraille la charte qu'il y avait fixée lui-même, et vint la déposer entre les mains du vicaire.

— Bertrand Duguesclin, répéta ce dernier, grand maître!...

— Et maintenant, poursuivit Hector de Joyeuse-Garde, deux issues s'offrent à vous, choisissez: vous pouvez, d'un côté, faire cause commune avec les ennemis de notre ordre, et donner des armes contre nous aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem; vous pouvez, d'un autre côté, user de votre influence légitime sur le prince de Galles, et obtenir la rançon du héros breton; par l'une, vous vous couvrez d'une honte éternelle; par l'autre, vous acquérez une gloire inaltérable et la reconnaissance de l'ordre... Choisissez!

— Mais si le prince de Galles nous repousse? fit le vicaire.

— Eh bien! délivrez vous-mêmes le prisonnier; prêtez la main à son évasion; qu'il sorte par votre secours de cette enceinte où on le retient prisonnier. Si vous n'agissez pas ainsi, si vous hésitez, si vous n'osez tenter cette généreuse entreprise, c'en est fait de l'ordre du Temple, et vous aurez fait plus par votre indécision que Philippe le Bel par sa cruauté.

Un long murmure succéda à ces paroles, et tous les regards suivirent Hector de Joyeuse-Garde qui regagna sa place du même pas insouciant.

Le prince l'attendait; et dès qu'il se fut assis à ses côtés, il se pencha à son oreille :

— Vous le voyez, lui dit-il d'un ton ironique, ces chevaliers me sont encore plus fidèles qu'à leur grand maître.

— Patience! fit Hector.

— Mais ils ont repoussé votre proposition.

— Vous croyez?...

— Leurs intentions ne me semblent pas douteuses.

— Eh bien, vous vous trompez, mylord !... attendez !...

En effet, un mouvement s'était opéré autour du trône, et maintenant, tous les chevaliers étaient rangés sans ordre à quelques pas du vicaire ; les groupes étaient animés, on y parlait avec chaleur, tous paraissaient adresser de vifs reproches à leur chef, et c'était une confusion dans laquelle il eût été bien difficile de saisir une parole précise.

Enfin le vicaire se leva, et le silence se rétablit aussitôt.

— Frères, dit-il, je cède à vos instances, et j'y cède avec joie, car votre décision n'est que l'expression de mes propres sentiments. Bertrand Duguesclin notre illustre grand maître sera libre, j'en prends l'engagement solennel ; mais que nos frères se reposent sur moi du soin d'atteindre le but, et je parie qu'avant peu, Duguesclin sera rendu à la liberté. Toutefois que votre attitude n'éveille aucun soupçon, soyons prudents, jusqu'à la dernière heure, et s'il le fallait, eh ! bien, nous sommes nombreux et puissants, nous pourrions au besoin exiger du prince de Galles la rançon de l'illustre capitaine.

Toute l'assemblée applaudit à ces paroles du vicaire, qui répondaient si bien au sentiment général, et chacun s'éloigna, en se promettant d'agir énergiquement, dans le cas où les moyens de persuasion seraient impuissants ou inefficaces.

Hector de Joyeuse-Garde et le prince sortirent les derniers, et quand ils furent arrivés au seuil du palais dans les souterrains duquel cette scène s'était passée, Hector s'arrêta.

— Eh bien ! dit-il au prince de Galles, que pensez-vous de ceci, monseigneur ?

— Je pense, répondit le prince, que le seul parti sage qui me reste à prendre, c'est de faire pendre demain tous les chevaliers rebelles qui vont s'unir contre moi.

— Vous y perdrez vos meilleurs, vos plus fidèles et vos plus dévoués chevaliers.

— Vous avez peut-être raison, mais la trahison doit être punie!

— Mylord réfléchira.

— Je réfléchirai! et ils se quittèrent.

La nuit porte, dit-on, conseil : le prince ne ferma pas l'œil durant celle qui suivit. Il réfléchit profondément à la situation qui lui était faite, et se dit qu'il valait peut-être mieux, ainsi que le lui conseillait Hector de Joyeuse-Garde, se rendre à l'expression d'un sentiment aussi universellement partagé, et ne point s'exposer à se voir abandonné, lorsque la guerre était imminente, par ses plus dévoués guerriers.

D'ailleurs il avait été piqué au vif par les paroles adroites que lui avait dites Duguesclin; il ne voulait pas surtout qu'on pût croire qu'il le retenait prisonnier à *cause de sa bravoure*, il se décida à prendre un parti énergique.

Ayala raconte que le prince, pour montrer qu'il se souciait peu de Duguesclin, lui dit le lendemain, de fixer lui-même combien il voulait payer.

Duguesclin dit fièrement : « pas moins de cent mille francs. »

Ce serait plus d'un million aujourd'hui.

Le prince fut étonné :

— Et où les prendrez-vous ? Bertrand, lui demanda-t-il.

Le Breton, selon la chronique, aurait dit ces belles paroles, qui n'ont rien d'invraisemblable :

Monseigneur, le roi de Castille en payera moitié, et le roi de France le reste; et si ce n'était assez, il n'y a femme en France sachant filer, qui ne filât pour ma rançon.

— Eh bien ! repartit le prince, payez donc cent mille francs, et vous êtes libre.

Huit jours après, Duguesclin sortait de Bordeaux, et s'acheminait vers Paris.

Il était libre!...

III.

Dès qu'il se trouva en rase campagne, monté sur un superbe cheval qu'il devait à la munificence du prince de Galles, Duguesclin éprouva un immense bien-être. Pour la seconde fois, il était libre; il allait pouvoir reprendre ses travaux habituels, revoir ses braves compagnons, et essayer de nouveau ses armes contre les Anglais.

Le moment était opportun, et il se promettait bien de prendre une revanche éclatante.

La journée promettait d'être splendide : le soleil s'était levé radieux à l'horizon, tout éclatait sous ses rayons; la nature entière semblait revenir à l'animation et à la vie!

Duguesclin était parti seul de Bordeaux; il n'avait voulu se faire suivre d'aucun écuyer; il espérait rencontrer sur la route quelques-uns de ses routiers aimés, et il avait hâte d'ailleurs d'atteindre le but de son voyage, et de se présenter au roi de France.

Il portait une dalmatique aux armes réunies de France et de Bretagne; un casque d'acier qui reluisait au soleil, et à sa ceinture pendait une forte épée à deux mains dont les chevaliers du Temple lui avaient fait don.

Le chemin qu'il suivait, était désert; c'est à peine si de loin en loin, il apercevait un paysan, ou un homme d'armes; le pays qu'il traversait semblait mort; les guerres continuelles l'avaient ruiné, et dans ces temps d'ailleurs, il était rare que les voyageurs osassent s'aventurer à travers la campagne sans être accompagnés par des soldats en nombre suffisant pour les protéger.

Le héros breton avait déjà fait quelques lieues, et à mesure qu'il

avançait, il sentait sa satisfaction grandir; encore quelques pas, et il allait sans doute rencontrer soit Robert Briquet, soit le petit Meschin, soit encore Hector de Joyeuse-Garde qu'il s'étonnait même de n'avoir pas trouvé au sortir de sa prison.

Hector de Joyeuse-Garde était parti de Bordeaux, la nuit même où nous l'avons vu pénétrer avec le prince de Galles, dans la salle des Templiers. Un homme d'armes de la troupe du petit Meschin, était venu le prévenir qu'il se passait des choses fort graves au château de Buch.

Emérance de Preignac qu'il avait conduite à quelque distance pour la mettre à l'abri des outrages de Robert Briquet, en avait été enlevée par le bâtard Lebourg : le petit Meschin s'était mis à la recherche de la jeune héritière, et il avait dépêché, sur-le-champ vers Hector, un homme qui devait l'informer de ce qui se passait.

Hector n'avait pas tardé à courir au château de Buch, il avait délivré Henri de Vasconcellos, et tous les deux étaient partis.

Malgré son désir ardent de rejoindre au plus tôt le roi de France, Duguesclin ne voulait pas cependant quitter le pays avant de s'être entendu avec les chefs des diverses compagnies qui stationnaient en Guyenne; il était important pour lui, en effet, de savoir à quoi s'en tenir sur leurs intentions, et s'ils devaient passer au service du roi de France, ou rester à celui du prince de Galles.

Dans un de ces moments, où il se demandait avec inquiétude en quel lieu il pourrait trouver ceux qu'il cherchait, il aperçut au bout du chemin dans lequel il était engagé, un cavalier qui s'avançait vers lui, au pas tranquille de sa monture.

Ce cavalier portait un casque dont la visière était baissée, mais à la souplesse de ses mouvements, à sa taille, à la recherche de son costume que la poussière avait respecté, il était facile de remarquer qu'il était jeune, et qu'il appartenait à une des familles nobles des environs.

Les deux cavaliers ne tardèrent pas à se rencontrer, mais Duguesclin n'attendit pas le moment où le jeune homme l'aborda pour reconnaître en lui Gilbert de Preignac, celui-là même qui était venu à Bordeaux, lui porter des vœux qu'il faisait lui et ses amis pour sa prochaine délivrance.

Le jeune homme courut à lui, avec les démonstrations de la joie la plus vive.

— J'ai appris hier seulement, dit-il d'une voix qui tremblait d'une émotion parfaitement feinte, la nouvelle de votre délivrance, et j'accourais vous en témoigner tout mon contentement : mes amis vous attendent, capitaine, et j'espère qu'ainsi que vous me l'avez fait espérer, vous voudrez bien vous reposer un instant au château de mes pères.

Duguesclin se laissa serrer les mains par le jeune chevalier, et le suivit sans défiance jusqu'au manoir de Preignac. D'ailleurs, il espérait que ce jeune homme qui lui paraissait si dévoué, et ses amis qui ne devaient pas l'être moins, lui pourraient indiquer la retraite des chefs de compagnies ; et puis, comme le disait Gilbert, le manoir était à peu de distance, c'était une halte qui ne pouvait pas être longue, et qui lui permettrait de reprendre son voyage avec une ardeur nouvelle.

Tout en conversant de la situation des affaires du pays, de l'imminence de la guerre, des ressources dont pouvait disposer la Guyenne, et de la probabilité des succès qui attendaient le héros breton, les deux cavaliers ne tardèrent pas à arriver au manoir de Preignac.

Quelques hommes en gardaient l'entrée ; dès que l'on reconnut de loin le jeune Gilbert et son compagnon, un grand mouvement se manifesta de toutes parts, et quand ils arrivèrent, bon nombr d'hommes d'armes vinrent les recevoir sur le seuil.

Duguesclin descendit de son cheval, en remit la bride à l'un des

palefreniers qui se présentèrent, et suivit Gilbert de Preignac qui lui montrait le chemin, et l'introduisit dans l'intérieur du manoir. Ils traversèrent ainsi plusieurs salles désertes, plusieurs corridors sombres où passaient de temps à autre quelques valets affairés, et enfin ils atteignirent le seuil d'une vaste salle, dont l'entrée était défendue par une porte d'airain.

La porte s'ouvrit et Gilbert s'effaça pour laisser passer Duguesclin.

Cependant, soit que ce dernier eût, à ce moment, le pressentiment d'un danger quelconque, soit que certains indices l'eussent frappé tout à coup et comme par miracle, il s'arrêta et regarda son compagnon qui pâlit.

Puis il jeta un regard dans la salle, et aperçut une foule de chevaliers armés jusqu'aux dents. — On ignorait si Duguesclin viendrait accompagné, et à tout hasard, on avait pris ses précautions.

— Qu'est-ce à dire ! fit Duguesclin en reculant de deux pas et en portant la main sur la garde de son épée, aurais-je été trop confiant, et me serais-je trompé, quand j'ai cru à votre honneur et votre loyauté ?

Gilbert n'avait pu se défendre d'abord d'un mouvement de frayeur, mais il s'était remis promptement.

— Ces hommes, répondit-il, sont tous des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ils ont juré haine à mort à tous les membres de l'ordre du Temple.

— Donc c'est une trahison ! dit Duguesclin.

— Vous êtes en notre pouvoir.

— Eh bien, soit, dit le héros breton, Dieu jugera, mais je vous ferai sentir avant de mourir, jeune homme lâche et déloyal, ce que pèsent le bras et l'épée de Bertrand Duguesclin.

Et en parlant ainsi, il tira son épée du fourreau et s'avança vers Gilbert, le regard fulgurant, et brandissant avec énergie l'arme qu'il tenait à la main.

Gilbert se rejeta en arrière, tira en même temps son épée du four-

reau, et marcha, tout en se défendant, vers la salle, où il fut en un instant entouré par tous les chevaliers présents.

Mais le combat était engagé, il ne devait se terminer que d'une façon sanglante. D'ailleurs Duguesclin était terrible à voir à ce moment solennel : il ne prononçait pas une parole ; ses sourcils s'étaient rapprochés et donnaient à sa physionomie un air de menace sauvage ; son col s'était gonflé de grosses veines noires ; son épée, fortement maniée par deux mains rudes et habituées à ce fard au, décrivait dans l'air des courbes redoutables, et tombait avec un bruit sans pareil sur les armures des chevaliers. Mais celui dont l'épée de Duguesclin cherchait ainsi la poitrine, ce n'était aucun de ces hommes qu'il ne connaissait pas, et qu'il lui importait peu d'étendre sur les dalles ; celui qu'il cherchait, celui qu'il eût voulu frapper sans pitié, c'était le traître, la foi mentie, c'était Gilbert de Preignac.

Ce dernier, il faut le dire, ne fuyait pas devant les coups de son adversaire, et, malgré la fureur avec laquelle il était attaqué, il faisait bonne contenance, et défendait le terrain avec courage. Mais il était moins robuste que Duguesclin, moins adroit que lui ; et qui donc pouvait résister au bon chevalier ?

Les amis de Gilbert le protégeaient de leur mieux ; quelques-uns même s'étaient mis de la partie, et déjà le héros breton allait se trouver entouré, quand la porte de la salle s'ouvrit, et le comte de Preignac entra seul et sans armes.

Cette intervention mit momentanément fin à la lutte ; le comte promena son regard étonné autour de lui, et le ramena enfin sur Duguesclin, qui venait d'appuyer la pointe de son épée sur le sol, et qui attendait le résultat de cette suspension.

— Que se passe-t-il donc chez moi ? dit alors le vieux comte de Preignac en jetant un regard sévère sur son fils, et depuis quand, dans le pays de Guienne, vingt chevaliers ont-ils la lâcheté d'attaquer un seul homme qui s'est présenté comme leur hôte ? Est-ce

vous, mon fils, qui avez ordonné cette trahison ? Est-ce vous seulement qui l'avez autorisée ?... Cette honte était réservée à ma vieillesse de voir mon hôte insulté chez moi par mon propre fils... Eh bien ! puisque les jeunes oublient à ce point les traditions d'honneur et de loyauté, puisque les chevaliers d'aujourd'hui n'ont pas honte de commettre de pareilles actions, c'est à nous, les chevaliers d'autrefois, à les rappeler à ce qu'ils doivent au nom qu'ils portent !...

Le vieux comte de Preignac marcha alors, malgré ses rhumatismes, vers une panoplie, en arracha un épée que sa main débile pouvait à peine soulever, et vint, ainsi armé, se placer à côté de Duguesclin étonné.

Réfléchissez, pour l'honneur de la noblesse, que Gilbert n'était qu'un bâtard, fait de complicité avec une Anglaise maigre !

Cependant les chevaliers ne savaient que faire ; ils regardaient le jeune Gilbert qui, les bras pendants, les yeux fixés au sol, n'osait prendre une détermination.

Cette hésitation était toutefois trop en dehors des mœurs de l'époque pour être de longue durée ; un mot imprudent suffisait pour pousser toute l'assemblée vers une collision attendue, et, ce mot, on ne sut jamais qui le prononça.

Toujours est-il qu'au moment où les deux côtés de la salle se menaçaient du regard, un des chevaliers qui entouraient Gilbert de Preignac jeta une parole d'accusation, qui semblait s'adresser à la lâcheté de ses compagnons, et aussitôt un même mouvement emporta tous les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les épées se levèrent, et chacun se précipita, Gilbert le premier, vers Bertrand Duguesclin.

Mais ce dernier s'était mis sur la défensive ; il avait saisi son arme à deux mains, l'avait fait énergiquement tournoyer, et le premier chevalier qui se présenta à distance fut impitoyablement massacré.

C'était Gilbert de Preignac !

Le malheureux comte jeta un cri de détresse, et ce cri fut aussitôt répété par tous les spectateurs.

— Arrière ! s'écria le héros breton, arrière, ou, par le ciel, le même sort vous attend tous !

Mais les chevaliers ne se possédaient plus de fureur ; il leur fallait une vengeance terrible de cette première victime ; ils s'avancèrent l'épée haute, le front menaçant, vers Duguesclin, qui s'était adossé à la porte, pendant que le comte s'agenouillait près de son fils mourant.

Bertrand Duguesclin était perdu sans doute ; ses ennemis ne devaient point lui faire de quartier ; il allait succomber sous leurs coups ; mais son heure n'était pas encore venue, et le ciel lui envoyait un secours sur lequel il ne comptait pas.

En effet, au moment où il s'adossait à la porte et relevait courageusement son épée teinte encore du sang du jeune Gilbert de Preignac, un grand bruit s'éleva au dehors ; on entendit un grand cliquetis d'armes, et la porte s'étant ouverte avec fracas, livra passage aux principaux chefs des compagnies de routiers, parmi lesquels on distinguait, au premier rang, Hector de Joyeuse-Garde et le petit Meschin.

Ce Joyeuse-Garde devient décidément bon à quelque chose. Quant au petit Meschin, ça toujours été un routier vertueux.

Cette intervention inattendue fut le signal d'une mêlée horrible et d'une lutte sanglante. Pendant quelques instants, on n'entendit que les cris des combattants, les imprécations des blessés, le râle des mourants. Mais Hector de Joyeuse-Garde avait amené avec lui une troupe fraîche et habituée à ces sortes de combats ; en moins d'un quart d'heure, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent contraints de se rendre à merci.

Comme cette lutte finissait, Henri de Vasconcellos entra, ramenant Emerance de Preignac à son père.

Hector avait appris par le petit Meschin l'endroit où le bâtard Lebourg avait conduit l'héritière de Preignac; ils avaient couru sus avec quelques hommes, et, grâce à l'activité qu'ils avaient déployée en compagnie d'Henri, ils étaient arrivés assez à temps pour l'arracher des mains de Lebourg.

Le vieux comte éprouva une joie d'autant plus vive en revoyant sa fille, que Gilbert venait de mourir dans ses bras; il riait et pleurait en même temps; il allait successivement de sa fille au cadavre de son fils, et ne savait s'il devait maudire ses libérateurs ou les remercier.

Enfin, on emporta le malheureux Gilbert et tous les chevaliers qui avaient eu le même sort, et les routiers, qui avaient si vaillamment combattu, purent prendre le repos dont ils avaient tant besoin.

Tout le monde était assez content. En somme, on n'avait perdu dans tout ceci que le bâtard d'un rhumatisme et d'une Anglaise.

Une heure après, Duguesclin partait pour Paris, après avoir promis à Hector et à Henri de les revenir bientôt visiter. Mais quelques mois après, le grand maître de l'ordre du Temple allait mourir devant Randon, léguant l'autorité dont il avait été mystérieusement revêtu à Jean III, comte d'Armagnac, de Fezensac et de Rhodez.

A Duguesclin succédèrent donc, comme grands maîtres des Templiers, les chevaliers dont les noms suivent :

Jean III, comte d'Armagnac, de Fezensac et de Rhodez, 1381.

Bernard VIII, d'Armagnac, frère du précédent, connétable de France et gouverneur général des finances, 1391. — Il fut assassiné, à Paris par la faction bourguignonne, le 12 juin 1418.

Jean IV, d'Armagnac, fils du précédent, 1418.

Jean de Croï, seigneur de Thou-sur-Marne, comte de Chimay, et chevalier de la Toison-d'Or, 1451.

Ce grand maître, dit M. de Freminville, mourut en 1478

Lors de la réunion du couvent général, assemblé pour lui donner un successeur, il s'éleva quelques discussions entre les membres de l'ordre qui en faisaient partie.

Les uns, s'étayant de leurs prédécesseurs, qui avaient constamment choisi des grands maîtres parmi les Templiers ordinaires, prétendirent que cette dignité ne devait jamais appartenir qu'à un guerrier.

Les autres, persuadés que la haine du clergé était le plus grand obstacle à la restauration publique du Temple, pensèrent que le plus sûr moyen d'applanir toutes difficultés, était de choisir pour chef un des prélats qui faisaient partie de l'ordre (et il y en avait alors, comme il y en eut depuis plusieurs).

Cette discussion amena de longs débats, pendant lesquels le Temple fut provisoirement gouverné par un chevalier nommé Bernard Imbault.

Enfin, la majorité des suffrages se réunit en faveur de l'archevêque de Reims, Robert de Lenoncourt : il fut proclamé grand maître du Temple en 1478; mais, soit qu'il n'eût pas l'influence qu'on lui avait crue, soit qu'il rencontrât des obstacles insurmontables, son magistère n'amena point les résultats qu'on en avait attendus. Le parti militaire reprit sa prééminence, et lui donna pour successeurs :

Gallers de Salazar, chevalier, seigneur du Mez, fils de Jean de Salazar, conseiller du roi et de Marguerite de la Trémouille, 1496.

Philippe Chabot, comte de Charni et de Brion, amiral de France, chevalier de l'ordre du roi et de celui de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne et de Normandie, 1516.

Gaspard de Saulx-Tavannes, maréchal de France, 1544.

Henri de Montmorency, fils puîné du célèbre Anne de Montmorency, maréchal et connétable de France, 1574.

Charles de Valois, simple gentilhomme de Normandie, 1616. — Il se démit volontairement de la charge de grand maître en 1651.

Jacques Roussel de Grancey, gouverneur de Thionville, maréchal de France, et chevalier des ordres du roi, 1651.

Jacques-Henri de Durefort, duc de Duras, maréchal de France, capitaine des gardes-du-corps, chevalier des ordres du roi, 1680.

Nous interromprons ici la liste des grands maîtres de l'ordre du Temple ; c'est à ce moment, en effet, que commence l'histoire qui va suivre.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE.

LES TEMPLIERS.

Pages

INTRODUCTION. — Causes de la Croisade. — Persécutions en Orient. — La folie de la Croix. 1

CHAPITRE PREMIER. — Armée des Croisés. — Premier assaut. — Le chevalier de vingt ans. — Edme de Poitiers et Jacques de Maillé. — Premières amours. — La tente du comte Aymeri. — Les aveux. — Edme livrée en otage. — Tristesse du héros. — Les machines roulantes. — Dernier assaut. — Ville gagnée. 7

CHAPITRE II. — Suite des Templiers. — Le départ. — La forêt de Saron. — L'anachorète. — Combat singulier. — Comment se termine la lutte de Jacques et d'Achmed le Césaréen. — Mœurs et coutumes des femmes de l'Orient. — Fatmé. — Embarras de Jacques. — Mensonge. — Le kiosque d'amour. — Le luth. — Incident inévitable. — Les vaincus de Jérusalem. — La morte. — Retour de Jacques. — Les premiers Templiers. 37

CHAPITRE III. — Suite des Templiers. — Fondation de l'ordre. — Son utilité. — Sa grandeur. — Ses richesses. — Germes de corruption. — Puissance exagérée. — Querelle de Philippe le Bel et du pape Boniface. — Les légistes de la cour. — Flotte. — Nogaret. — Expédition de Nogaret et de Sciarra Colonna. — Captivité du pape. — Avénement de Benoît IX. — Conclave pour la nomination d'un pape. — Entrevue de Philippe et de l'archevêque de Bordeaux. — UNE GRANDE ET SECRÈTE CHOSE. — Philippe le Bel au Temple et les beaux yeux de la cassette. 75

CHAPITRE IV. — Suite des Templiers. — Georges de Nevers. — La mort d'une mère. — La rue des Juifs à Jérusalem. — Incident romanesque mais très-ordinaire. — Prosopopée bourguignonne. — Dehlie. — Ce que devint la duègne. — Description de l'église du Saint-Sépulcre. — Le bon valet Bourguignon, appelé ainsi parce qu'il était de la Bourgogne. — Caractère surprenant des habitants de Clamecy. — Le bazar. — La mosquée de la Roche. — Une aventure dans la mosquée. — Jacques de Molay. — L'entrevue. — Chanson bourguignonne. — Biographie d'Ursule, tante de Bourguignon. 99

CHAPITRE. V. — Suite des Templiers. — Opinion de Bourguignon sur Clamecy. — Le voyage. — La chapelle des ancêtres. — L'apparition. — Dehlie. — Amours. — La légende de la chouette Bourguignonne et les armes de Nevers. — Les pressentiments. — L'inconnue. — Tête-à-tête. — Le visiteur mystérieux. — Les bords de l'Yonne. — La rencontre. — Le légiste de Philippe le Bel. — Retour à Paris. — Adieux. 130

CHAPITRE VI. — Suite des Templiers. — Deux légistes. — L'empire de Galilée et le royaume de la Basoche. — Le clerc Coquastras, empereur. — Le cortége du grand maître. — Le grand prieur du Temple. — La tour carrée. — Tribunal secret au Temple. — Georges de Nevers. — Le roi est

Pages

condamné. — Coquastras gagne sa vie. — Bataille. — Le guet. — La blessure. — Dehlie. 157

CHAPITRE VII. — Suite des Templiers. — Entrevue importante. — Conversion miraculeuse de Coquastras, empereur de Galilée. — Un gamin de Paris au XIVe siècle. — Au guichet du Louvre. — Bourguignon à la question. — Le peuple au Temple. — Arrestation de Jacques Molai. 186

CHAPITRE VIII. — Suite des Templiers. — Procès des Templiers. — Lectures préparatoires. — Les légistes à la besogne. — Jacques Molai devant les commissaires royaux. — Défense de Jacques Molai. — Georges de Nevers en prison. — L'évasion manquée. — Apparition de l'empereur Coquastras. — Coquastras à la prison de Georges. — Nuit de fièvre. — Le nom de Dehlie. — Nouvelles de Bourguignon. — La fuite et l'ivresse. — Georges et Dehlie en Angleterre. — Opinion d'un évêque sur le procès des Templiers. — Jacques Molai parle à ses juges. — Le bûcher. 203

CHAPITRE IX. — Suite des Templiers. — Henri de Vasconcellos Souza. — Don Pèdre le cruel. — Henri de Transtamare. — Les grandes compagnies. — Hector de Joyeuse-Garde. — Ange et démon. — Opinion philosophique d'un routier respectable. — Le château de Vasconcellos. — Les mystères du château. — Avis particulier d'Hector de Joyeuse-Garde. — Dona Maria de Padilla. 237

CHAPITRE X. — Suite des Templiers. — Maria Padilla, prisonnière et amoureuse. — Conversation étrangère à la politique entre Dona Maria et la duègne Niceta. — Conversation également étrangère aux sciences exactes, entre le timide Vasconcellos et Dona Maria de Padilla. — Triste rôle du fameux Hector de Joyeuse-Garde. — L'envoyé de Don Pèdre le cruel. — Les grandes compagnies. — Bertrand Duguesclin. — Les souterrains du château. — Fuite et disgrâces de Don Pèdre. — Don Enrique vaincu. — Triste-Garde sauvé. — Duguesclin captif. 256

CHAPITRE XI. — Suite des Templiers. — Les chefs des compagnies franches. — Une idée de Triste-Garde. — Pourquoi les myopes sont sous-préfets dans le royaume des borgnes. — Épouvantable cérémonie du petit bonhomme de cire. — Déloyauté de Joyeuse-Garde. — Desseins infâmes du routier mal élevé Robert Briquet. — Situation fâcheuse d'Emérance. — On retrouve Vasconcellos! — Mauvaise action de Robert Briquet. — Péripétie bien étonnante. — Vertu du petit Meschin. — Vasconcellos et Emérance. 288

CHAPITRE XII. — Suite des Templiers. — Le prince de Galles et la Guyenne. — Joyeuse-Garde chez le prince Noir. — Duguesclin, grand maître du Temple. — Le jeune Gilbert. — Un bon tour de Duguesclin. — Une séance secrète. — La rançon de Duguesclin. — La délivrance. — Trahison de Gilbert. — Le combat souterrain. — Les grands maîtres du Temple. 315

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

LES

TRIBUNAUX SECRETS

TOME VI

Clichy. — Imp. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Staal, del. Ferdinand, sc.

ENLÈVEMENT D'AGNÈS DE KEVERGUEN.

LES

TRIBUNAUX SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES. — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES — INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MOLLY-MAGUIRES. — ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — ROIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI. — TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES.

TOME SIXIÈME

PARIS

LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE

Près le Luxembourg

LES

TRIBUNAUX SECRETS

CHAPITRE PREMIER.

Suite des Templiers. — Trois gentilshommes bas bretons. — Kervegnen, Crappado et Kersaint. — Histoire ancienne et moderne des barons de Crappado. — La montagne d'Arrès — Le déjeuner. — L'inconnu. — Le rendez-vous. — Agnès de Kervegnen. — Comment vient l'amour. — Sentiments des Bretons à l'égard du régent Philippe d'Orléans, le valet des Anglais. — Solitude. — Enlèvement. — Le comte de Bellechasse. — Reconstitution de l'ordre des Templiers.

Par une pâle et triste matinée du mois d'octobre de l'année 1720, trois gentilshommes à cheval sortaient du bourg de Commaux, dans la Basse-Bretagne, et prenaient le chemin des montagnes d'Arrès. Ils portaient chacun un fusil derrière le dos, et à voir le costume dont ils étaient revêtus, on pouvait deviner sans beaucoup de peine qu'ils allaient se livrer au plaisir de la chasse.

Chacun appartenait d'ailleurs à la meilleure noblesse du pays,

mais, s'ils avaient le même âge, ils étaient loin d'avoir la même physionomie et la même nature.

L'un, celui qui paraissait être le plus âgé, pouvait avoir trente ans environ : il était grand, robuste, portait de larges épaules, une épaisse chevelure noire, et ses deux yeux, ardents et vifs, donnaient à toute sa personne un singulier caractère de force, d'audace et d'énergie.

C'était le véritable gentilhomme campagnard du dix-huitième siècle.

Il s'appelait Georges de Kerveguen, avait perdu son père et sa mère de fort bonne heure ; il habitait toute l'année le manoir de Kerveguen, dernier débris d'une fortune considérable que son père avait en partie dissipée.

Il vivait là, en compagnie de sa sœur Agnès, jeune et charmante enfant, qui comptait à peine dix-sept ans.

A la mort de son père, et bien que libre de lui, Georges n'avait pas voulu quitter le pays : il avait compris que la jeunesse d'Agnès lui imposait des devoirs impérieux, et il était resté au manoir pour la protéger, la défendre au besoin, l'initier enfin, comme un père aurait pu le faire, à tous les secrets de la vie.

Georges avait été bien récompensé de ses soins et de son dévouement, car Agnès était alors la plus pure, la plus belle, la plus douce jeune fille qui fût au pays de Bretagne.

On conçoit facilement que cette vie, à laquelle le jeune homme s'était condamné avec tant de générosité, avait dû imprimer de bonne heure à son caractère une teinte sérieuse et grave. Georges n frayait pas d'habitude avec les gentilshommes des environs, qui, pour la plupart, menaient une vie dissolue ; il s'était tenu à l'écart, et si nous le voyons à cette heure partir en compagnie des deux jeunes gens, dont nous allons parler, cela tient à une cause qui ne tardera pas à être expliquée.

Celui qui venait, sous le rapport de l'âge, immédiatement après Georges, était un gros petit homme replet, rouge de cheveux et de visage, bavard, lourd et présomptueux, une sorte de *pétras* enfin, auquel le hasard avait donné le titre et le nom du baron de Crappado.

Toutefois, malgré le peu de distinction de son extérieur, malgré les défauts nombreux qui rendaient son commerce infiniment désagréable à de certaines heures et par certains temps, le baron avait un fonds de bonté qui lui avait attiré quelques amitiés sérieuses, et Georges était du nombre de ceux qui supportaient assez volontiers sa compagnie.

Mais ce n'était pas précisément pour Georges que le baron de Crappado fréquentait le manoir de Kerveguen.

Quant au troisième, il avait vingt-cinq ans au plus, et s'appelait le comte René de Kersaint.

C'était un grand jeune homme blond, au regard mélancolique et triste ; il avait été élevé avec Georges de Kerveguen, et bien qu'ils ne fussent pas du même âge, ils avaient vécu presque continuellement ensemble, ils s'étaient liés, dès la plus tendre enfance, d'une étroite et solide amitié.

René était doué d'un caractère particulièrement sympathique ; il était doux, humain, sans fiel : éprouvé, lui aussi, par de cruelles secousses, il s'était trouvé seul dans la vie, à un âge où l'homme en ignore encore toutes les difficultés ; son cœur s'était fortifié dans la solitude ; l'amer chagrin qui pesait éternellement sur sa pensée, avait imprimé sur son front un cachet indélébile de désespoir, et Georges seul pouvait parvenir parfois à chasser ce voile de tristesse qui souvent assombrissait la physionomie de son ami.

René avait connu Agnès bien jeune, il l'avait vue grandir et se développer, il avait compris la mission sainte que s'était imposée Georges, et il avait mis tous ses soins à l'aider dans cette tâche.

Mais cette mission avait un danger pour un autre que pour un frère. René ne put vivre longtemps auprès de la jeune fille, il ne pu' voir sa beauté et sa candeur, sans en être profondément touché, i s'était pris à aimer Agnès de toutes les forces de son âme.

Cependant Georges s'était bien vite aperçu de l'amour de son ami Plus ce dernier mettait de soin à cacher son trouble et son émotion, plus ce trouble, cette émotion mal contenue apparaissait ardente et vive; Georges avait paru ne s'apercevoir de rien, et il attendait que René lui ouvrît son cœur, ou qu'Agnès fît elle-même un choix parmi les rares gentilshommes qui venaient quelquefois la visiter.

Tels étaient les trois gentilshommes qui venaient de sortir du bourg de Commaux, à cheval, et le fusil derrière le dos.

Dès qu'ils eurent laissé le petit village à quelque distance derrière eux, le silence qui avait d'abord régné fut bientôt rompu et le baron de Crappado qui n'était pas habitué à ménager la langue épaisse dont la nature l'avait doué, prit la parole le premier.

— Voilà, s'écria-t-il tout à coup, une matinée favorable pour la chasse, messieurs, et il faudra que les perdrix et les lièvres soient bien avisés, pour que je n'en rapporte pas, ce soir, la charge de mon cheval.

Georges sourit à ces paroles et se tourna vers le baron de Crappado.

— Ce n'est pas la première fois que je vous entends parler ainsi, lui dit-il, et souvent déjà, mon cher ami, vous nous avez promis des merveilles, sans que les résultats aient jamais répondu à vos promesses.

— Tous mes ancêtres ont été de célèbres chasseurs, objecta le baron : depuis Joël de Crappado qui boîtait du temps de la première croisade, jusqu'à Conan aux longs doigts, seizième chevalier de Crappado, créé baron par S. M. Henri le Grand, quatrième du nom, à l'occasion précisément d'un sanglier ragot que le dit Conan mit à mort avec une miraculeuse adresse, le vingt-septième jour de novembre de je ne sais plus quelle année.

— Tout cela est bien possible, répliqua Georges, mais l'adresse n'est pas une vertu héréditaire, et jusqu'à présent j'ai toujours douté, je vous l'avoue, que vous en fussiez doué.

— Eh bien, c'est ce que vous verrez avant peu, monsieur de Kerveguen ; et d'ailleurs je ne sais en vérité pourquoi vous ne me croyez pas capable de tirer un bon coup de fusil, comme le jeune comte de Kersaint, comme vous-même ; car enfin, moi aussi j'ai fait mes preuves.

— Non point en Bretagne, que je sache.

— A Paris...

— Ah! en effet, je me rappelle ; il m'a été dit qu'à votre dernier voyage, le régent...

— Le régent a eu pour moi mille attentions dont je lui resterai reconnaissant toute ma vie... La première fois qu'il m'entendit appeler par mon nom, le régent se retourna vers moi avec vivacité, et me demanda si j'étais le descendant de Jean de Crappado, qui avait rendu de si grands services au duc de Bretagne Jean, que ce dernier lui avait accordé de manger à sa table toutes les fois qu'il le voudrait, et quand il n'y mangerait pas, d'avoir à son dîner ou à son souper, un pot du meilleur vin de sa cave ducale.

— Voilà un fait qui honore la mémoire du régent.., dit Georges.

— Non-seulement sa mémoire, monsieur de Kerveguen, mais encore son cœur, répondit le baron, et en outre encore la mémoire et le cœur de Jean de Crappado, mon aïeul.

— Et que répondîtes-vous au prince? demanda Kerveguen.

— Je lui dis que j'étais, pardieu! le descendant de bien d'autres Crappado ; je lui citai Arthur de Crappado, qui, sous Pierre de Dreux, sauva son duc découronné, et fut tué à la bataille de Massoure ; je lui rappelai encore que lors de la querelle de la succession, entre Charles de Blois et Jean de Montfort, deux Crappado se distinguèrent entre tous, et n'abandonnèrent qu'à la mort celui qu'ils regardaient

comme leur souverain légitime; j'ajoutai que messire Salana de Crappado fut le confident et l'ami du duc François II, et qu'enfin les nobles traditions de fidélité, de courage, et d'honneur, étaient héréditaires dans cette famille de héros.

— A la bonne heure, monsieur le baron, voilà qui était bien parler; mais que dit le prince?

— Le prince parut profondément touché de mes paroles, et il m'invita à m'asseoir à sa table, comme mon aïeul à celle du duc Jean V, et je pris part à toutes les fêtes qui se donnèrent à ce moment.

— N'importe, dit alors le jeune René de Kersaint, qui n'avait pas encore pris la parole; quelle que soit l'opinion que vous ayez du prince, je regrette que vous vous soyez mêlé aux honteuses folies qui déshonorent son règne, et certes, si jamais je me trouvais dans une situation semblable...

— Que feriez-vous? dit Crappado.

— Je voudrais protester, par mon silence, contre ces turpitudes qui font notre honte et celle de notre pays!

Le baron de Crappado haussa les épaules, et sourit avec importance.

— Bah! dit-il, que de gentilshommes parlent de la sorte, et agissent autrement!... Tenez, René, au premier voyage que je ferai, venez avec moi; je connais la capitale, je vous en ferai connaître tous les plaisirs, je vous présenterai au régent, à la cour où j'ai de nombreux amis, et je gage que vous en reviendrez calmé, et ravi, comme je l'ai été moi-même.

La conversation en resta là : la pente du sentier devenait plus rude et plus difficile, les trois cavaliers gravissaient lentement le chemin, et, à mesure qu'ils avançaient, le sol se présentait plus nu, le paysage plus désolé; ils entraient dans les montagnes d'Arrès.

Çà et là de petits bouquets de broussailles épaisses et jaunes reposaient seuls la vue; de temps en temps le murmure d'un ruisseau

torrentiel, qui se précipitait en bondissant dans quelque ravin, occupait seul leurs oreilles; les oiseaux passaient en volant au-dessus de leurs têtes; mais rien ne vint rompre le silence qui régna pendant quelques minutes parmi les trois gentilshommes.

Georges de Kerveguen songeait à sa sœur, et il se disait qu'il serait peut-être prudent, dans ce temps de dissolution, où la vie et l'honneur de chacun pouvaient être à tout instant menacés, de hâter le moment où il devait la remettre entre les mains d'un homme honorable, qui la protégerait en lui donnant son nom.

Et il regardait René du coin de l'œil.

René, lui, s'abandonnait à toute la passion qu'il ressentait : les quelques mots qu'il venait d'échanger avec le baron donnent une idée assez juste de l'état de son esprit. René était un breton indépendant, novice et fier; il avait souvent rougi au récit qu'on lui faisait des mœurs de la capitale et des courtisans qui entouraient le régent; et, quand alors il venait à songer à Agnès, quand sa pensée, pleine de sollicitude, se reportait vers la jeune fille tendre et pure qu'il aimait de tous les chastes désirs de son cœur, une ardeur inouie emplissait sa poitrine, ses tempes battaient, ses oreilles bourdonnaient; il aurait voulu être à Paris, près de Philippe, pour lui parler la langue rude et fière de sa Bretagne.

Car le vice qui s'assied sur le trône menace le foyer de tous.

Quant au baron de Crappado, c'était tout un autre horizon, un autre monde de sensations qui s'ouvrait devant lui! Il se rappelait avec bonheur les heureux moments qu'il avait passés dans la capitale; ces femmes charmantes, ces amours faciles qui avaient jeté le trouble dans ses sens; il se disait que la vie de Bretagne était bien monotone, et que la chasse elle-même, malgré l'affreux massacre qu'il avait l'habitude d'y faire, n'était point comparable à celles auxquelles il avait assisté en compagnie de toute la cour.

Le baron de Crappado aurait voulu y retourner, mais sa bourse

avait probablement souffert de son dernier voyage, et il lui fallait songer à vivre encore quelque temps en pieux anachorète avant de songer sérieusement à de nouvelles excursions.

Mais ce silence ne convenait nullement au baron ; il regarda tour à tour chacun de ses compagnons, et partit bientôt d'un éclat de rire.

— Le diable m'emporte, messieurs, nous avons bien plutôt l'air d'aller à un enterrement qu'à une partie de plaisir, dit-il en voyant la figure sombre et préoccupée de Georges et de René ; si vous m'en croyez, mes amis, nous mettrons de côté toute malencontreuse pensée, et ne songerons qu'à prendre du bon temps. Pour mon compte, je vous fais volontiers le sacrifice de mes souvenirs, et je propose une chose qui va vous mettre incontinent en gaieté.

— Laquelle? fit Georges en souriant.

— Nous avons tout ce qu'il faut dans notre valise pour déjeuner d'une façon agréable ; voici une clairière qui me semble propice à la chose ; mettons pied à terre, attachons nos bêtes à la haie vive du chemin, et prenons notre modeste repas.

— Vous avez donc déjà faim, vous? fit René.

— L'air vif du matin m'a ouvert extraordinairement l'appétit ; j'avoue que je ne serais pas fâché de prendre quelque chose.

— Eh bien! qu'il soit fait comme vous le désirez, dit Georges en donnant l'exemple, et en sautant à bas de son cheval ; vous êtes un gentilhomme de bonne humeur, baron, et je trouve que vous avez raison ; à demain les affaires sérieuses ; chaque journée n'a-t-elle pas d'ailleurs sa tristesse ; ayons assez de courage pour garder notre ressentiment jusqu'au jour où l'occasion se présentera! A table! messieurs ; à table!

Et en parlant ainsi, Georges détacha la valise qui se trouvait sur la croupe de son cheval, et la porta, à quelque distance, dans le fourré qu'avait indiqué le baron. Ce dernier, ainsi que René, en fit

autant; ils attachèrent ensuite leurs chevaux sur le revers de la route, et, quelques instants après, ils se mettaient *à table!*

Pendant les premiers instants, la gaieté reparut dans le petit groupe, et ils allaient même vraisemblablement oublier le but réel de leur promenade matinale, quand un incident vint les détourner de leur conversation joyeuse.

En effet, au moment où le baron de Crappado s'apprêtait à servir à ses amis d'un vin vieux qu'il venait de tirer de sa valise, et qu'il annonçait lui avoir été légué par un de ses ancêtres les plus reculés, un cavalier parut à quelque distance sur la route, et s'arrêta précisément à une vingtaine de pas de l'endroit où les chevaux étaient attachés.

Les trois jeunes gens le regardèrent avec étonnement.

Ils connaissaient toute la noblesse du pays à vingt lieues à la ronde, et jamais ce visage ne leur était apparu dans les réunions où ils avaient pu se trouver. C'était cependant un gentilhomme, à voir son air et sa bonne mine.

Il portait son chapeau de feutre gaillardement penché sur l'oreille, la main sur la hanche, et il se tenait en selle comme eût pu le faire un cavalier véritablement accompli.

Cependant, dès qu'il avait aperçu de loin les trois gentilshommes, l'inconnu avait poussé son cheval vers le petit groupe. Quand il fut à leur portée, il s'inclina avec courtoisie, porta la main à son chapeau, et s'adressant à Georges de Kerveguen qui se trouvait le plus près de lui :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, de venir ainsi vous interrompre au milieu de votre déjeuner, mais je me trouve dans un pays que je ne connais pas du tout, et que je traverse pour la première fois; je crois que j'ai fait fausse route; je vous serais vraiment reconnaissant de vouloir bien m'enseigner mon chemin.

— Où désirez-vous donc aller? demanda Georges.

— A Commaux.

— Eh bien ! mon gentilhomme, vous n'avez qu'à suivre ce sentier, et si votre monture ne refuse pas le service, avant une heure vous verrez le clocher du bourg.

— L'inconnu allait poursuivre son voyage, après avoir gracieusement remercié du geste, quand le baron de Crappado l'interpella de nouveau :

— Un mot, lui cria t-il, de tous ses poumons, monsieur le cavalier, y a-t-il longtemps que vous voyagez ainsi?

— Quatre heures environ, répondit l'inconnu.

— Et vous ne vous êtes point arrêté?

— Je n'ai pas quitté la selle un instant.

— Alors vous devez avoir faim, et la terre de Bretagne est une terre hospitalière par excellence... il ne sera pas dit que nous vous aurons laissé partir, sans vous faire asseoir un moment à notre table. Notre déjeuner est encore là, voulez-vous en prendre votre part?

L'inconnu sourit de l'offre et de la manière dont elle était faite; il accepta de la meilleure grâce du monde.

— A Dieu ne plaise que je refuse, répondit-il, en mettant pied à terre, et en allant attacher son cheval à côté de ceux des trois gentilshommes, les occasions comme celle que vous m'offrez sont trop rares dans la vie, pour qu'on les repousse; j'accepte donc, messieurs, et croyez bien que je ferai honneur à votre table.

Cet homme pouvait avoir trente ans, comme Georges, mais les préoccupations sérieuses, les tristesses, les chagrins peut-être, avaient creusé déjà de profondes rides sur son front et sur ses joues.

Comme Georges, il était grand, robuste, bien pris dans sa taille et à la façon supérieure dont il se présenta, il était facile de voir qu'il était depuis longtemps habitué à vivre dans le monde noble.

Il prit place à côté de Georges, et comme il l'avait annoncé, il se faire honneur au déjeuner qui lui était offert.

Pendant quelques instants, aucune parole ne fut prononcée, et on le laissa s'occuper exclusivement du soin d'apaiser sa faim. Cependant, quand il eut satisfait aux premières exigences de son appétit, il releva la tête, et jeta un regard curieux sur chacun des personnages qui l'entouraient.

— Avouez, messieurs, dit-il, avec une gaieté de bon aloi, que voilà une singulière rencontre, et que vous ne vous attendiez pas, en partant ce matin de vos demeures, à partager votre déjeuner, avec un homme que vous ne connaissez pas, et qui après tout, pourrait bien n'être qu'un aventurier.

Les trois gentilshommes se regardèrent avec étonnement après ce début, et semblèrent, par leur attitude, en demander l'explication à leur convive.

— Oh! rassurez-vous, reprit ce dernier, qui s'aperçut de leur inquiétude, — car les bretons plaisantent rarement et n'aiment pas les aventuriers, — rassurez-vous, je ne suis point un gentilhomme de grand chemin, j'ai un nom, une famille, une fortune, je tiens même un certain état dans le monde, mais de tout cela, et ce sera mon plus grand regret en vous quittant, je ne pourrai rien vous dire.

— Nous ne vous avons rien demandé, objecta Georges, un peu brusquement.

— A merveille, mon gentilhomme, reprit l'inconnu, vous ne m'avez rien demandé, mais il était convenable que je vous prévinsse que je ne pouvais rien vous dire! Toutefois, malgré cette nécessité qui m'est faite, et que je devais vous faire connaître, j'espère que vous voudrez bien ne pas me refuser les quelques renseignements dont j'aurai besoin.

— Tout ce qui vous plaira, si cela nous est possible.

— Vous habitez vraisemblablement les environs ?

— A deux pas de Commaux.

— De mieux en mieux; eh bien, il y avait autrefois en cet en-

droit, une commanderie de Templiers; j'ai su que quelques familles bretonnes y avaient plusieurs de leurs membres les plus influents, cette commanderie a dû laisser des souvenirs profonds dans le pays; je désirerais savoir...

— Quoi donc? demanda Georges, qui écoutait avec un vif intérêt.

— Je désirerais savoir s'il n'y a pas ici, près ou loin, quelques descendants des familles de ces membres que le roi Philippe le Bel a si indignement traités, et s'il ne serait pas possible de m'aboucher avec eux.

— Mais dans quel but? fit Georges; la demande est si étrange, que je ne sais...

— Quel sentiment me l'inspire?... interrompit l'inconnu, ceci est encore un mystère, mais que je ferais connaître sans hésitation à celui que l'on me désignerait comme appartenant à une de ces familles dont je viens de parler.

— Eh bien, dit Kerveguen après un silence, j'ignore dans quel but ces demandes sont faites, mais il me plaît d'y répondre... Venez, ce soir, au château de Kerveguen, et je vous ferai connaître le dernier descendant du commandeur de Commaux!...

L'inconnu se leva vivement et lui serra la main.

Puis, sans ajouter une seule parole, il alla détacher son cheval de la haie vive, et ayant lestement monté sur la selle, il prit congé de ses hôtes de rencontre.

— A ce soir donc, monsieur! dit-il à Georges.

— Je ne sais pas, messieurs, ajouta-t-il en saluant René et Crappado, si le ciel me réserve le plaisir de vous revoir jamais : je resterai peu de temps dans ce pays; mais si jamais le hasard vous amène à Paris, souvenez-vous du comte de Bellechasse, et rappelez-vous qu'il sera heureux de vous rendre l'hospitalité que vous lui avez accordée avec tant de grâce.

Le comte salua de nouveau ses hôtes, enfonça l'éperon dans le ventre de son cheval, et partit au galop.

— Singulier homme! dit le baron de Crappado, quand il eut disparu à l'angle de la route.

— Un homme qui ne me plaît pas, fit René en remuant la tête.

— Ce soir, je saurai si vous avez raison ou tort, ajouta Georges de Kerveguen.

Et les trois gentilshommes remontèrent à cheval, et partirent pour la chasse.

II.

Pendant que le baron de Crappado, Georges et René s'engagent dans les sentiers raides et difficiles des montagnes d'Arrès, la jeune Agnès de Kerveguen était accoudée à sa fenêtre ouverte, et son regard, vague et indécis, plongeait au loin dans le fond gris et sombre du ciel.

Sans savoir pourquoi, Agnès sentait son cœur plein de pressentiments douloureux; une tristesse amère imprégnait sa pensée, et de temps en temps, quelques larmes venaient mouiller ses yeux!

Agnès avait seize ans à peine; elle était belle d'une beauté souriante et vive qui s'était développée sous l'air libre de la campagne, mais vivant dans la plus parfaite solitude, loin des hommes et des femmes, elle avait longtemps ignoré sa beauté, sans comprendre pourquoi certains regards s'arrêtaient parfois à la contempler, quand, suspendue au bras de son frère, elle se rendait, le dimanche, du manoir à l'église du bourg.

Les poëtes des environs avaient fait cependant bien des *gwerr* dans lesquels ils célébraient les charmes de la dame de Kerveguen, mais comme Agnès distribuait beaucoup d'aumônes, qu'elle prenait

soin des malades, des veuves et des orphelins, elle pensa bien longtemps que ces chants devenus populaires ne s'adressaient qu'à sa seule bonté.

Un jour cependant, Agnès, de gaie et rieuse qu'elle était, devint triste tout à coup, et soucieuse : la veille, le jeune comte René de Kersaint était venu au manoir, il avait dîné près d'elle ; elle l'avait vu causer longuement avec son frère, et elle s'était sentie profondément émue.

Chose étrange! jusqu'alors Agnès avait vu souvent le comte de Kersaint, jamais elle ne l'avait remarqué ; elle savait qu'il était bon, humain, lié par une étroite amitié à son frère, mais c'était tout ; jamais sa pensée ne s'était troublée, jamais son cœur n'avait battu plus vite; elle ne l'aimait pas encore!

Le lendemain cependant, elle se leva de bonne heure, elle n'avait pas dormi... elle courut à sa glace, elle avait pâli. Elle laissa tomber sa tête dans ses mains, et elle se rappela!

Elle se rappela que René avait toujours été plein d'attentions pour elle, que lorsqu'il lui parlait, sa voix avait un son qu'elle n'avait certainement pas, quand il parlait à un autre; elle se rappela qu'il vivait isolé, ne se mêlait point aux autres jeunes gens, qu'il avait mille qualités, et aucun défaut.

Et puis, René était un charmant gentilhomme : il avait sur le visage, une belle pâleur qui seyait bien à sa physionomie ; sa chevelure blonde tombait en boucles soyeuses le long de ses joues, et rien ne saurait rendre l'inexprimable douceur de ses yeux !...

Agnès s'étonna naïvement de n'avoir point encore remarqué toutes ces choses, et elle se demanda si elle n'avait pas été aveugle jusque là. A partir de ce moment, Agnès ne vécut plus qu'avec ces souvenirs ; chaque jour lui apportait une nouvelle émotion, et chaque découverte qui lui disait combien René l'avait aimée avant qu'elle se doutât de son amour, emplissait son cœur d'une joie souveraine.

Elle passa ainsi de longs jours et de longues nuits, et enfin, elle comprit que René n'était pas seul à l'aimer, et qu'elle aussi éprouvait les symptômes d'un amour véritable.

Alors ce furent des inquiétudes, des tourments de toutes sortes; elle fut jalouse, bien qu'elle n'eût aucun sujet de l'être; elle craignit que son frère ne repoussât la demande que René ne devait pas manquer de lui faire, elle craignit que René ne fît pas cette demande.

Quand ses tourments s'apaisaient, et que, dans le silence des nuits, elle se retrouvait plus calme, accoudée sur son lit, rêveuse et pensive, une joie immense montait de son cœur ému, et elle se voyait heureuse sous le regard confiant et doux du jeune comte.

Elle était fière d'être sa femme... elle était heureuse surtout!... Cependant, elle sut bientôt que tous les rêves qu'elle avait faits allaient se réaliser... Georges ne lui avait encore rien avoué de ses projets, mais avec cet instinct merveilleux de la femme, elle comprit, aux regards de son amant, à l'attitude de son frère, que des paroles avaient été échangées à son sujet, que René avait demandé sa main.

Ce jour donc, Agnès était accoudée à sa fenêtre, et par une singulière disposition d'esprit, une mélancolie amère s'était emparée de sa pensée, et elle avait peur.

Il lui semblait que ce bonheur qu'elle avait rêvé, cette existence à deux, ne devait jamais se réaliser; c'était trop demander à Dieu peut-être, et Dieu ne le permettrait pas.

Une fois sur cette pente, Agnès alla loin.

Elle pensa à un malheur, à la mort de son frère, à la sienne, à celle de René, et son cœur se prenait à trembler, des frissons couraient sur sa peau, elle pleurait, comme si le malheur qu'elle imaginait, l'avait déja frappée.

La Bretagne était alors tranquille, comparativement, mais il y régnait toujours un ferment d'opposition.

La Bretagne regrettait les franchises et priviléges que la France lui avait escamotés traîtreusement.

La Bretagne loyale et chaste, ne pouvait pas aimer le prince menteur et débauché qui gouvernait la France : le régent Philippe d'Orléans. La Bretagne qui haïssait l'anglais, ne pouvait sympathiser avec ce prince, qui était anglais aux trois quarts : le même régent Philippe d'Orléans.

On savait vaguement en Bretagne les hontes de la cour de Paris, les infamies de Dubois, les folles nuits du régent : la grande orgie qui se menait là bas à la face de la France entière.

On disait que ce nom d'Orléans avait toujours porté malheur à la France.

Et beaucoup de gentilshommes étaient dans la position de René de Kersaint, qui éprouvait comme un vague désir d'entrer en lutte avec Philippe d'Orléans, et son entourage souillé.

Agnès avait quelque raison d'être inquiète, l'avenir se montrait menaçant.

Le manoir de Kerveguen était situé au milieu des terres, à une distance d'une demi-lieue environ de toute habitation humaine.

Pour le moment, Agnès s'y trouvait seule; des serviteurs habituels, il n'était resté qu'un vieillard infirme que l'on gardait au manoir, bien plus comme un souvenir de famille que pour les services qu'il rendait.

Le vieux Lebras avait vu naître Georges et Agnès; il leur était attaché, il les aimait, comme s'ils eussent été ses enfants.

Ce n'était pas certainement la crainte de se trouver seule dans un manoir, situé loin de toute habitation humaine, qui occupait alors la pensée de la jeune fille; son frère s'était bien souvent absenté déjà, et elle n'avait jamais éprouvé de pareilles inquiétudes.

C'était une disposition d'esprit triste qui assombrissait, sans qu'elle y pût rien, l'horizon autour d'elle : parfois, il lui semblait

entendre la voix de René qui l'appelait au loin; on eût dit qu'une catastrophe terrible venait d'arriver; tout son sang refluait vers son cœur; elle se levait épouvantée et courait à la porte.

Mais tout en dehors était calme et silencieux, et elle ne rencontrait, quand elle jetait son regard dans le corridor qui longeait sa chambre, que la figure souriante du bon Lebras.

Une fois cependant, Agnès prêta l'oreille, et elle pâlit...

Ce n'était point une illusion; elle avait bien entendu le pas de deux chevaux qui venaient de s'arrêter à la porte du manoir, et elle vit deux hommes entrer dans la cour et parler vivement à Lebras.

Le vieillard paraissait faire quelques objections, et opposer une résistance dont les deux hommes ne semblaient pas disposés à tenir compte.

Ils passèrent outre, et montèrent l'escalier.

Agnès n'avait jamais vu ces deux hommes; elle leur trouva la figure sinistre, le regard faux, la tournure ignoble.

Un moment, toutes ses appréhensions lui revinrent en foule; elle se rappela avec une terreur indicible qu'elle était seule, et que le seul homme qui fût à côté d'elle était un vieillard dont elle ne pouvait attendre aucune protection efficace.

Elle trembla.

Les deux hommes montaient l'escalier; elle entendait leurs pas lourds s'appuyer contre les marches, et son cœur répondait par un battement sourd à chacun de ces pas.

Enfin, la porte s'ouvrit, et le vieux Lebras, pâle, effaré, se précipita dans la chambre.

Agnès poussa un cri en le voyant.

— Sauvez-vous, balbutia le vieillard plus mort que vif; sauvez-vous!

— Qu'y a-t-il? dit Agnès.

— Deux hommes viennent d'entrer dans le manoir.

— Et que veulent-ils?

— Je l'ignore; mais leurs projets doivent être coupables : ils ont la menace et l'injure à la bouche; fuyez!

Agnès en vain voulut suivre le conseil de Lebras, mais les deux hommes ne lui en laissèrent pas le temps : ils étaient sur les talons du vieux serviteur; ils entrèrent comme il prononçait ces dernières paroles.

De ces deux hommes, l'un était certainement le maître, l'autre le valet : le premier s'avança vers Agnès, pendant que le second posait une main vigoureuse sur l'épaule de Lebras.

— Madame, dit le maître, ne vous effrayez pas de nous voir pénétrer ainsi dans une demeure où nous ne sommes ni annoncés, ni attendus; il ne vous sera fait aucun mal, mais nos ordres sont précis, et il faut que nous vous emmenions!

— M'emmener? fit la jeune fille en croisant ses deux bras sur son sein.

— Nous sommes décidés à exécuter les ordres que l'on nous a donnés; de gré ou de force, nous vous enlèverons de ce manoir; je vous engage donc à ne point tenter une résistance qui serait inutile, et à vous soumettre de bonne volonté.

— Et où me conduirez-vous? demanda Agnès d'une voix étouffée.

— A Paris!

— A Paris! s'écria Agnès épouvantée; et quel est le maître auquel vous obéissez?

— Ceci, madame, est un secret que nous ne pouvons encore vous dire; qu'il vous suffise de savoir dès à présent que le maître que nous servons est tout-puissant, que tout obstacle qui s'opposerait à sa volonté serait brisé, et que je ne conseille pas à vos amis d'engager la moindre lutte contre nous. Partons, madame.

Agnès ne bougeait pas; elle était atterée, confondue, morte de frayeur.

— Non, dit-elle enfin avec énergie, non, votre action est celle de lâches, et je ne m'y soumettrai que si l'on m'y contraint par la violence; venez donc, si vous osez vous attaquer à une femme!

Ainsi que l'avait dit le premier des deux hommes, la résistance était inutile; il s'approcha d'Agnès, et, entourant sa taille de ses deux bras nerveux, il l'enleva de terre, comme il eût fait d'un enfant, et sortit de la chambre salué au passage par les imprécations du vieux Lebras.

Ce dernier se tordait en efforts impuissants sous l'énergique pression du valet :

— Lâches! vous êtes des lâches! criait-il en essayant de mordre la main qui pressait son épaule.

Et ses mains, faibles et débiles, tentaient vainement de lutter.

— Vieillard, disait le valet, ne cherche pas à nous suivre.

— Je vous suivrai jusqu'à Paris, s'écria Lebras; j'ameuterai les paysans sur votre passage; Dieu me donnera la force qui me manque, et vous ne sortirez pas de la Bretagne sans que j'aie réussi à vous arracher votre proie.

Il eût mieux fait de le faire et de ne le point dire, ce bonhomme.

— Je voulais t'épargner, misérable vieillard, mais ton obstination me pousse au meurtre, vas donc et ameute maintenant contre moi les paysans de ces contrées sauvages.

En parlant ainsi, le valet poussa rudement le vieux Lebras qui alla rouler sur le parquet, et lui enfonça sans pitié son poignard dans la poitrine.

Lebras poussa un cri de douleur et de rage et ferma les yeux.

Cependant le valet se hâta d'aller rejoindre son maître.

Ce dernier était déjà monté sur son cheval; il avait placé Agnès

devant lui, et dès qu'il vit son valet accourir, il prit le galop et s'éloigna.

Le valet ne fut pas long à le rejoindre, et tous deux disparurent bientôt.

Le soir de cette fatale journée, Georges de Kerveguen se trouvait seul dans la grande salle de réception du château, la tête dans les mains, son épée à côté de lui, abîmé dans la douleur épouvantable qui l'avait frappé au récit de la catastrophe qui avait eu lieu.

Depuis qu'il était de retour, Georges se creusait l'esprit pour chercher le coupable, mais le vieux Lebras qui vivait encore, lui avait dit que les deux ravisseurs lui étaient inconnus, et que bien certainement ils n'appartenaient pas à cette partie de la Bretagne.

Une idée était venue alors à Georges.

Il se rappela l'homme mystérieux qu'il avait rencontré le matin même à l'entrée des montagnes d'Arrès.

Cet homme avait de singulières allures ; lui, non plus, n'était pas breton ; ni le baron de Crappado, ni René de Kersaint ne le connaissaient ; n'y avait-il pas une coïncidence révélatrice entre l'arrivée de cet homme avec le malheur qui venait de frapper la famille des Kerveguen?

Georges sentait son cœur battre à cette pensée ; cet étranger mystérieux qui avait refusé de faire connaître le but de son voyage, et avait promis de venir le visiter le soir même, et il l'attendait.

Dans son ardente colère, il demandait au ciel de lui offrir l'occasion de le punir, s'il était coupable, de le tuer s'il était le ravisseur d'Agnès.

Toutefois, Georges avait peu d'espoir ; il pensait bien que le comte de Bellechasse, s'il s'était rendu coupable d'un acte aussi déloyal et aussi lâche, ne viendrait pas s'exposer à la vengeance que la famille d'Agnès ne manquerait pas d'en tirer : son action donnait suffisamment la mesure de son courage, il ne devait pas venir !

En ce moment, le pas d'un cheval se fit entendre à la porte du manoir.

Georges prêta l'oreille avec avidité.

Le cheval piétina dans la cour; puis, un instant après, le comte de Bellechasse, lui-même, entrait dans la salle de réception du manoir.

Georges se leva.

Il s'attendait à voir pâlir son ennemi à sa vue, se troubler, tenter de fuir peut-être; mais le comte de Bellechasse s'avança avec la même courtoisie charmante qu'il avait montrée le matin; salua Georges avec une aisance parfaite, et lui tendit la main avec la plus cordiale franchise.

— Vous voyez que je suis exact, mon gentilhomme, lui dit-il d'une voix enjouée, et il a fallu cependant que je tinsse bien à ne vous point manquer de parole pour venir vous trouver, après le malheur qui vous a frappé.

En parlant ainsi, la voix de Bellechasse était devenue tout à coup grave et solennelle.

— Vous savez donc?... fit Georges.

— Je sait tout, répondit le comte.

— Mais qui vous a dit?

— Oh! c'est une histoire, s'écria Bellechasse, je suis l'homme aux aventures, voyez-vous, et cela tient sans doute à ce que je cours continuellement les grands chemins. Ce matin, en vous quittant, je me suis rendu aux ruines de la commanderie de Commaux, et j'y suis resté trop de temps, puisque j'aurais pu, en me rendant dans ces lieux, prévenir la catastrophe dont vous gémissez.

— Eh bien! fit Georges.

— Eh bien! comme je sortais des ruines de Commaux, je me suis rencontré sur la route avec deux hommes, dont le premier emportait une femme dans ses bras.

— Et vous ne les avez pas tués!...

— Ce n'est certes pas la bonne volonté qui m'a manqué ; je me suis douté de ce qui était arrivé, sans penser cependant que l'affaire vous touchât de si près ; je me suis élancé à la poursuite des deux ravisseurs, et je n'ai pu atteindre que le valet, lequel était moins bien monté, et avait peur.

— Et ce valet, ce valet.

— Je l'ai assommé.

— Et vous ne lui avez pas demandé?

— Mon gentilhomme, si nous devenons amis, ce que j'espère, vous apprendrez que le comte de Bellechasse n'oublie jamais rien d'important dans quelque circonstance qu'il puisse se trouver.

— Vous savez donc?... s'écria Georges d'une voix tremblante.

— J'ai su le nom du ravisseur.

— Et ce nom.

— Il ne vous apprendrait rien.

— Mais cet homme agissait à l'instigation d'un maître, sans doute ; celui-là, son nom éclairerait peut-être la situation.

— C'est parfaitement raisonné.

— Ah! mon sang jusqu'à la dernière goutte, pour savoir ce nom !

Le comte de Bellechasse sourit et passa la main dans ses beaux cheveux noirs.

— Monsieur de Kerveguen, dit-il, chaque chose viendra en son temps, et dans une heure au plus, vous apprendrez tout ce que vous devez savoir; pour le moment, nous avons l'un et l'autre d'importantes occupations qui nous appellent, il ne serait pas opportun de les négliger.

— Vous savez donc aussi, s'écria Georges.

— Je sais que vos amis vous attendent à la commanderie... et je trouve que vous avez eu raison de ne les point convoquer au château... la police des gens d'Orléans veille sur les vieux Bretons.

— On ne peut rien vous cacher, murmura Georges.

— Il est l'heure, venez!

Georges se leva de son siége, ceignit son épée, et sortit accompagné du comte de Bellechasse.

La nuit était sombre; des éclairs rapides et fréquents sillonnaient les nuages que le vent chassait dans le ciel avec impétuosité; le trajet, qui les séparait de la commanderie de Commaux, s'effectua sans qu'aucune parole fût échangée entre Georges et le comte.

Enfin ils arrivèrent.

La commanderie de Commaux n'était plus que ruines depuis longues années, et maintenant le lierre et les plantes grimpantes avaient envahi les murailles lézardées.

Çà et là, on remarquait encore cependant quelques portes cintrées, de petites colonnettes tronquées, des fenêtres dont la forme élégante attestait l'existence d'un monument d'une certaine importance; l'herbe poussait épaisse à travers les crevasses du sol, et le vent en s'engouffrant dans les débris des porches, semblait y rendre des sons plaintifs.

Quand Georges arriva avec le comte de Bellechasse, ils furent reçus par René de Kersaint et le baron de Crappado; dans le sanctuaire abandonné de la vieille église détruite, étaient réunis une vingtaine de gentilshommes, qui tous se précipitèrent vers Georges, dès qu'ils l'aperçurent.

— Un malheur épouvantable est venu me frapper aujourd'hui, dit Georges, et je vous ai convoqués tous, vous mes amis, pour aviser au moyen de tirer de ce malheur une vengeance éclatante.

— Nommez l'infâme, s'écrièrent toutes les voix à la fois.

— Son nom est encore un mystère, mais le comte de Bellechasse, mon ami, qui sera bientôt le vôtre, s'est chargé de vous le faire connaître.

— Vous le connaissez! s'écria René, en allant vivement au comte.

— Je le connais, répondit ce dernier, mais avant de vous le dire, j'ai besoin de vous demander certaines explications qui me sont absolument nécessaires.

Un profond silence s'établit à ces paroles, et un moment après le comte de Bellechasse reprit :

— Tous les gentilshommes, réunis dans ces ruines, dit-il, appartiennent, si je ne me trompe, à une association que la haine et l'envie ont poursuivie avec acharnement dans les siècles précédents, et qui cherche aujourd'hui avec des efforts infinis à réunir ses débris épars, pour reconstituer sur de nouvelles bases la société du passé.

Le comte s'arrêta un moment, et comme nul ne lui répondait.

— Ne craignez rien, ajouta-t-il, vous pouvez parler devant moi, car je suis un des membres de cette association, et j'ai fait depuis une année ce que l'on n'avait pu faire encore, j'ai donné un centre à la confrérie; je lui ai donné une vie nouvelle, et si la Bretagne, comme les autres provinces, répond à l'appel qui est fait, la France régénérée pourra marcher avec certitude, vers de hautes destinées.

— Mais quel est votre but? demanda Georges.

— Arracher notre pays à la honte qu'on lui fait subir, repartit le comte; rendre à la noblesse le véritable rôle qu'elle doit jouer, débarrasser le roi des conseillers qui l'entourent, et replacer la France entière au rang dont on l'a fait descendre. Or, pour cette œuvre immense, il ne faut pas de tièdes amis; il faut des partisans dévoués, des cœurs courageux; eh bien, dites, quand viendra l'heure solennelle de la lutte, serez-vous disposés à répondre au signal, nous aiderez-vous de vos efforts, joindrez-vous vos épées aux nôtres?

— Nous serons prêts, répondit Georges, après avoir consulté ses amis du regard, si c'est là votre but, c'est aussi le nôtre...

— Nous marcherons tous, s'écrièrent les gentilshommes avec ardeur.

— Eh bien, que l'événement de ce matin soit donc un nouveau motif pour vous de vous unir à ceux qui vous sollicitent, s'écria le comte de Bellechasse, car cet événement se lie étroitement à notre cause.

— Qu'est-ce à dire ? fit Georges, qui devint pâle.

— L'homme qui vous a ravi votre sœur, monsieur de Kerveguen, répondit Georges d'une voix haute et ferme, celui qui vous a enlevé votre fiancée, monsieur de Kersaint, c'est l'âme damnée de notre ennemi.

— Et le nom de cet ennemi ? dirent Georges et René.

— Philippe d'Orléans, régent de France ! répondit le comte de Bellechasse.

CHAPITRE II.

Suite des Templiers. — Le régent de France. — Sa vie. — Son influence sur Louis XV. — Salons, boudoirs et petit vers. — Les épitaphes. — La femme sauvage. — M. de Bellechasse. — Un tour de jardin. — La petite maison du régent. — Le régent amoureux. — L'hôtel borgne. — Les exempts et les lettres de cachet. — Capprado et son adresse.

Ainsi que l'avait dit Bellechasse, la France était alors bien déchue déjà du rang qu'elle avait occupé sous le grand roi. La licence la plus effrénée s'était introduite dans les mœurs, et une sorte de vertige semblait s'être emparé de toute la société.

Louis XIV avait certes donné de funestes exemples ; il avait affiché l'adultère, brisé, par un despotisme hautain, les lois du mariage ; mais il conservait dans ses passions les plus effrénées une apparence d'ordre et de décence publique ; on se couvrait d'un voile autour de

lui ; on ne se faisait pas honneur de la débauche ; on ne chantait pas la licence avec impudeur.

Philippe d'Orléans, au contraire, avait commencé sa vie dans l'orgie ; c'était moins chez lui un goût qu'une habitude et un besoin de s'oublier.

Il fallait une excitation continuelle à cette molle et vicieuse nature, que Dieu semble avoir placée un jour sur les marches du trône pour en gâter et pourrir la base !

Dans le vide qu'avait fait autour de lui l'absence de croyance, le régent avait appelé l'ivresse à son secours ; la méfiance de Louis XIV, dit M. Capefigue, lui avait enlevé toute influence de prince ; élévé à la régence, il ne put changer de vieilles et mauvaises habitudes ; il possédait cependant une raison droite, un esprit fin, habile à saisir tous les points les plus ardus des questions ; il se fiait à cette facilité dans les affaires.

La vie politique du régent commençait à une heure ; à moins de communications très-importantes, on ne le dérangeait pas jusqu'à son chocolat ; la matinée se passait dans un certain effort d'esprit et d'imagination pour se débarrasser des nuages du petit souper ; la clarté des idées n'arrivait que graduellement.

Après le chocolat, l'esprit revenait.

La première visite était pour Louis XV, son royal pupille ; il se rendait au Louvre, avec les témoignages de la plus profonde soumission ; il parlait toujours au roi d'une manière respectueuse et digne.

Louis XV, le pauvre enfant, avait pour son oncle une extrême tendresse, et c'était un spectacle singulier que cette causerie de l'innocence et du pervers qui durait près d'une heure.

Louis XV, on le sait, devait profiter plus tard de ces tristes enseignements.

Le régent courait ensuite rendre une visite à Madame, sa fière et noble mère, qui résidait à Saint-Cloud. D'autres fois, il allait au

Luxembourg, pour rester des heures entières avec la duchesse de Berry et ses autres filles ; à dix heures du soir, enfin, commençaient les petits soupers de la régence, ces orgies si bien connues !

Quelquefois les convives se masquaient pour aller à l'Opéra, car, pour plaire au régent, Cassillac avait eu l'idée des bals publics, où tout devait se trouver mêlé !

L'Opéra avait été construit sur le jardin du Palais-Royal même ; le régent n'avait qu'une petite porte à ouvrir, et il se trouvait dans sa riche et vaste loge.

Il pénétrait de là dans la salle ; peu lui importait ce qu'il trouvait, tout lui était bon ; grisettes, grandes dames, danseuses de menuet, il les emmenait toutes souper avec lui et ses *roués* dans ses beaux appartements du Palais-Royal.

Telle était la vie libertine de Philippe d'Orléans et des hommes d'impiété et d'épicurisme qui l'entouraient ; au-dessous de la société de la cour, il y avait une autre société tout aussi dépravée qui menait joyeusement la vie dont on leur offrait le modèle : c'était à qui ferait le plus de folies, à qui aurait le moins de respect de soi-même, et s'enfoncerait plus avant dans cette fange morale.

Un mois s'était écoulé depuis l'enlèvement d'Agnès de Kerveguen ; il y avait fête chez mademoiselle de Villefranche, une des plus charmantes prêtresses du culte du plaisir ! C'était une de ces fêtes merveilleuses que le rêve aurait enviées à la réalité. La célèbre courtisane s'était surpassée elle-même ; tout Paris élégant et bel esprit s'était donné rendez-vous dans ces salons somptueux, et une cohue élégante peuplait jusqu'aux plus petits boudoirs.

Le courant emportait les plus mâles esprits, comme les vertus les plus fragiles ; ici, l'abbé galant, à côté de l'austère magistrat, les hommes d'épée coudoyant les hommes de cour ; c'était un pêle-mêle étrange, qui n'avait d'équivalent nulle part, qui éblouissait le regard et confondait la raison.

Ce qu'il y avait surtout de remarquable chez mademoiselle de Villefranche, ce qui charmait particulièrement le regard et réjouissait l'esprit, ce que l'on aurait vainement cherché ailleurs que dans ses salons, c'était cette éblouissante réunion de femmes belles et jeunes, qui souriaient avec enivrement à toutes les impertinentes saillies qu'on leur jetait en passant, et dont l'enjouement répondait avec un égal empressement aux vieillards et aux jeunes gens.

Parmi cette foule qui allait et venait à travers les salons encombrés, il y avait bien des femmes connues, et dont les noms défrayaient d'habitude les chansons, les petits vers, les épigrammes qui couraient Paris, et amusaient la cour et la ville ; il avait là madame de Gacé, madame de Castillon, mademoiselle de Jouzac, madame de Montbrun, mademoiselle de Nesle, et tant d'autres; on y parlait de tout et de rien, du régent, de Law, de madame de Parabère, de la duchesse du Berry ; c'était à qui apporterait son contingent de folies, d'excentricités spirituelles.

Rien ne saurait rendre le luxe étalé dans les salons et les boudoirs; des tapis épais de Perse ou de Turquie couvraient le parquet, et assourdissaient le bruit des pas ; des portières d'étoffes de l'Inde et de croisés de damas cachaient les portes; sur les cheminées reposaient des candélabres, des pendules et de vastes corbeilles à fleurs d'or, des écrans de plumes, des bahuts d'ivoire et d'ébène, des chinoiseries, des magots, tout ce que le luxe peut inventer de plus étincelant.

Les boudoirs plus petits de proportion, avaient des ameublements appropriés à leurs formes réduites : ils étaient tapissés de soie rose et chamois, avec des girandoles d'or, des lampes d'albâtre couvertes de feuilles vertes et de fleurs, puis çà et là, des tableaux de genre, des bergeries décoletées signées du nom de Boucher...

Mademoiselle de Villefranche déployait tout ce qu'elle avait de grâce et de beauté; elle ruisselait de diamants qui jetaient mille feux

éclatants, sous les rayons des lustres, elle allait et venait, disant un mot invitant à chacun, souriant aux hommes, baisant au front les charmantes femmes qui formaient un cordon éblouissant autour de l'appartement.

En ce moment, toute la société écoutait un jeune homme qui récitait de petits vers de sa façon, et dans lesquels on attaquait assez vivement les financiers; et les petits vers volaient de bouche en bouche.

C'était de la nouveauté, et la nouveauté a toujours du succès :

Pleurez tous, gens de finance,
Vos plus beaux jours sont passés;
Le régent veut que d'importance
Vous soyez enfin repassés
Et étrillés.

Les jésuites et les maltotiers,
Auront le sort des écoliers;
Le régent les étrillera,
Alleluia.

De l'argent vous en trouverez
Dans la bourse de Desmarets,
Et de gens comme Bourvalais.

Faites de généreux efforts,
Pour enfoncer leurs coffres-forts
Puis pendez au gibet leurs corps.

Que Desmarets soit écorché
Et par menus morceaux haché,
Personne n'en sera fâché.

Le peuple est toujours content quand on pend quelques-uns de ceux à qui il attribue sa misère. On avait pendu un financier, il se réjouissait et chantait !

On rit beaucoup de ces vers, chez la Villefranche; on avait connu Desmarets, il y avait là plusieurs financiers qui étaient ses amis, des gens de lettres qu'il avait nourris, des grands seigneurs auxquels il

avait prêté de l'argent, mais chacun s'enfermait dans son égoïsme, on ne pensait qu'à soi, le malheur d'autrui les touchait fort peu !...

Du reste, comme ces vers étaient vilains et mal bâtis, sales, grossiers, sottement rimés, gauchement alignés, on les trouva charmants.

Les vers de salon ne sont jolis qu'à la condition d'être barbares et stupides.

Après Desmarets, ce fut le tour de Law.

On avait déjà fait l'épitaphe du célèbre banquier, et elle était avidement répétée :

Ci-gît un écossais célèbre
Et calculateur sans égal,
Qui, par le moyen de l'algèbre
A mis la France à l'hôpital.
Qui l'eût cru, ô chose étrange !
Aujourd'hui par les soins de Law [1]
Après avoir chanté merveilles
Comme dans les mains de Midas,
Dans nos mains tout en or se change ;
Que chacun prenne garde à soi,
Il pourrait bien comme à ce roi
Nous venir de grandes oreilles.

Enfin vint le tour de Philippe d'Orléans ; car les petits vers n'épargnaient personne, et le régent moins que tout autre. Pour lui aussi, on avait fait une épitaphe anticipée.

Ci-gît qui de Dieu se moquait,
Et dont à présent, Dieu se moque.
Qui par ses tours subtils, sa manœuvre équivoque,
Ses dehors séducteurs et son brillant caquet
Enjôla les français et saisit leur défroque ;
Pour en faire à leur barbe, un éternel banquet.
— Se trouvant plein comme un œuf dans sa coque,
Il creva comme un vieux mousquet,
En rognonant quelque affreux soliloque
Dont aussitôt son âme au berniquet,
Fut droit chez Lucifer qui maintenant le croque.
Ah ! quel bonheur pour vous, si son dernier hoquet,
Dès l'an mil sept-cent-dix eût trouvé son époque !

[1] *Law* se prononçait *Lass*.

Ces vers eurent un succès médiocre parmi toutes ces femmes et tous ces hommes, d'abord parce qu'ils n'étaient pas trop mal faits, en second lieu parceque le régent était encore debout et vivant ; il y avait peut-être quelque danger à l'attaquer de cette façon.

Cependant, l'épitaphe ramena naturellement la conversation sur Philippe d'Orléans, et mille nouvelles circulèrent sur son compte, vraies ou fausses, jusqu'au moment où un gentilhomme, qui passait pour le voir souvent, crut devoir intervenir, et donner à son tour, avec un accent d'autorité, quelques détails sur les occupations présentes du régent.

On venait de dire que depuis quelques jours Philippe ne s'était pas montré, les uns prétendaient qu'il était malade, d'autres assuraient qu'il était parti pour le Mississipi.

Le gentilhomme, M. de Favars, sourit, et secoua doucement la tête :

— Non messieurs, répondit-il, non mesdames, le prince est à Paris, il n'est point parti pour le Mississipi, et il se porte, Dieu merci, aussi bien que vous et moi...

— Cependant, on le voit moins depuis quelques jours, objecta un des auditeurs.

— En effet.

— On assure qu'il va plus souvent à sa petite maison.

— C'est juste.

— Il y a là un mystère.

— Que je puis vous expliquer.

— Voyons ! voyons !

— Eh bien, dit alors M. de Favars, vous saurez que depuis quelques jours il y a dans la petite maison du prince, une des plus charmantes femmes qui soient encore venues à Paris, et si je ne craignais de blesser les justes susceptibilités des délicieuses déités qui nous en-

tourent, je dirais que jamais semblable merveille ne s'est offerte à nos yeux.

— Et d'où vient cette beauté si extraordinaire? demanda un peu aigrement madame de Gacé.

— Ah! voilà question, elle arrive directement, dit-on, d'un affreux pays, situé à l'autre bout du monde, où les hommes habitent encore dans des forêts impénétrables, où l'on parle une langue barbare, une contrée, enfin, dont les habitants se mangent les uns les autres quand ils n'ont pas de plus agréables distractions.

— Quelle horreur!

— C'est la vérité.

— Mais quel est donc ce pays?...

— La Bretagne!...

Un éclat de rire accueillit cette réponse, et mille quolibets se croisèrent.

Notez qu'il n'y avait pas bien longtemps que madame de Sévigné était morte. — Cette habitante des forêts pouvait paraître assez civilisée.

— C'est donc une femme sauvage? demanda une voix!

— Une iroquoise? ajoute une autre.

— Tout ce que je sais, répondit M. de Favars, et ce que je puis dire, sans crainte d'être démenti, c'est que sa beauté dépasse tout éloge, qu'elle est chaste, douce et vierge.

— Les hommes ne songent donc qu'à se manger dans ce pays, objecta un vieillard, puisqu'ils n'ont point gardé cette merveille.

— Il paraîtrait... répliqua de Favars; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que le prince en raffole, qu'il a abandonné momentanément madame de Parabère, qu'il renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, aux soupers et aux mascarades, et qu'il a entrepris sérieusement de se faire aimer de la jeune fille!...

Tout le monde regarda Favars, et l'hilarité redoubla...

Or, pendant que ces paroles s'échangeaient ainsi à haute voix, au milieu du salon principal, un homme venait d'en franchir le seuil, et se tenait à distance, regardant et écoutant.

Cet homme était le comte de Bellechasse.

Quand M. de Favars eut fini de parler, il s'avança vers lui, et lui toucha légèrement l'épaule du bout du doigt.

M. de Favars se retourna et pâlit.

— Pardon, dit le comte de Bellechasse, pardon, mais vous qui êtes si instruit, monsieur de Favars, pourriez-vous me dire le nom de la jeune fille dont le prince a entrepris de se faire aimer ?

— Mais pourquoi cette question ? balbutia celui à qui elle s'adressait.

— Oh ! une simple curiosité de ma part.

— Je ne sais... j'ignore...

— Oh ! le nom ! le nom ! s'écrièrent tous les spectateurs.

M. de Favars se leva et voulut se défendre, mais le comte de Bellechasse le prit par le bras et l'entraîna vers la porte; toutefois, avant d'en franchir le seuil, il se tourna vers les assistants étonnés, et s'inclinant légèrement :

— Mesdames et messieurs, leur dit-il d'un ton où perçait une ironie aiguë, je comprends votre impatience et votre curiosité ; j'enlève M. de Favars, mais vous ne perdrez rien pour attendre, dans quelques secondes, à moins d'obstacles graves, c'est moi qui viendrai vous dire le nom de la mystérieuse beauté qui menace de détrôner madame de Parabère !

Il salua sur ces mots et sortit, tenant toujours par le bras son compagnon.

Ce dernier paraissait fort embarrassé, il avait reconnu parfaitement le comte de Bellechasse, pour l'avoir vu une fois en Bretagne, au moment où il enlevait la jeune Agnès de Kerveguen, car c'était

lui qui avait enlevé Agnès, et n'avait pu se défendre d'un moment de trouble.

Toutefois, l'audace et la présence d'esprit ne lui manquaient pas, il se remit bientôt, et dès qu'il se trouva sur le palier de l'escalier, il dégagea son bras de l'étreinte du comte, et demanda ce qu'il voulait.

— Ah! ah! fit le comte en riant aux éclats, nous allons jouer la comédie, à ce qu'il paraît; comme vous voudrez, mais je vous préviens, mon très-cher monsieur de Favars, que cela ne me détournera pas de mon but, et que j'arriverai à mes fins, quoi que vous fassiez... Voulez-vous descendre dans le jardin?

— A quoi bon?

— C'est pour vous ce que j'en veux faire, croyez-le bien; je sais certaines histoires, qu'il ne serait peut-être pas prudent à vous de laisser entendre à quelques-uns des gentilshommes de cette réunion.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a là M. de Nocé, par exemple, qui vous doit, à vous seul, sa disgrâce, et je gage qu'il vous ferait un mauvais parti s'il le savait.

— Quoi!... vous avez appris?

— Je sais tant de choses, mon bon monsieur de Favars!... et le vicomte de Bourrassol, que le régent a renvoyé, parce qu'il a su par vous ses intrigues avec madame de Parabère; le marquis de Tinguy...

— Taisez-vous! taisez-vous!...

— Voulez-vous descendre?

— Quand vous voudrez.

— A la bonne heure, j'aime à vous voir cette docilité, et soyez convaincu que vous vous tirerez beaucoup mieux du mauvais pas où vous vous êtes mis, avec un peu de soumission et de complaisance, qu'en apportant dans cette affaire de la mauvaise volonté, de la roideur... Après vous, monsieur de Favars! passez donc, je vous en supplie.

M. de Favars descendit le premier, et Bellechasse le suivit de près.

Quelques minutes plus tard ils étaient dans le jardin désert, sous les fenêtres brillamment illuminées de l'hôtel.

II.

Dès qu'ils eurent fait quelques pas à travers le jardin, M. de Favars, à qui cette promenade ne plaisait guère, s'arrêta tout à coup et regarda son compagnon.

— Voyons, lui dit-il, d'une voix où vibrait un reste d'énergie, maintenant que nous voici seuls, j'espère que vous allez m'expliquer quel est votre but, et ce que vous attendez de moi.

— Là! là! répondit Bellechasse, ne nous emportons pas, mon cher ami, et surtout procédons par ordre; c'est vous qui avez enlevé la jeune Agnès?

— Oui... après?

— Avez-vous agi de votre propre mouvement, ou bien le prince avait-il donné des ordres qui vous autorisassent à agir ainsi?

— J'étais en Bretagne, j'ai vu la jeune héritière de Kerveguen, et j'ai pensé qu'un pareil cadeau entretiendrait l'amitié que le prince me porte.

— Et depuis?

— J'ai parfaitement réussi, puisque Philippe d'Orléans est devenu amoureux de ma protégée, et qu'il est prêt à renvoyer pour elle madame de Parabère.

— Mais cette inclination est-elle sérieuse?

— Très-sérieuse.

— Peut-on aimer ce qu'on ne respecte pas?

— Le prince paraît disposé à respecter celle-ci.

— En es-tu certain?...

— J'en suis certain.

Favars avait à peine achevé ces paroles, qu'il se retourna dans tous les sens, et sembla interroger du regard les épais bosquets qui les entouraient.

— Qu'as-tu donc? objecta Bellechasse.

— Il me semblait avoir entendu quelque chose...

— Est-ce que tu aurais peur?

— Hum! fit le noble maraud.

— Avec moi!...

— C'est peut-être à cause de cela.

— Tu as une bonne opinion de mes sentiments.

— Vous m'avez l'air bien habile, mon gentilhomme, et vous ne devez rien négliger dès que vous entreprenez une affaire.

— Eh bien, à la bonne heure, dit Bellechasse avec gaieté, voilà une observation pleine de sens, elle me plait, car elle me prouve que tu comprends ton intérêt. Écoute-moi donc.

Les deux hommes firent quelques pas, et enfin Bellechasse s'arrêta en face de Favars; il lui jeta un regard résolu.

— Maître Favars, dit-il, maintenant que je sais à quoi m'en tenir, voici ce que j'attends de toi: tu connais la retraite d'Agnès, tu sais les heures où elle y est seule, j'exige que dès demain tu nous conduises à cette demeure, et puisque c'est toi qui as enlevé la jeune fille, je veux que ce soit toi qui la rende à son frère et à son fiancé.

Favars ne répondit pas tout d'abord, mais il sourit et haussa les épaules.

— Je vous croyais adroit, mon gentilhomme, dit-il enfin, je vous croyais sensé surtout, mais la proposition que vous me faites me fait revenir sur la bonne opinion que j'avais conçue de vous. La chose est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que je ne consentirai jamais.

— Ce ne serait pas sage de ta part.

— C'est cependant mon dernier mot.

— Alors, je vois qu'il faut que je dise aussi le mien.

— Vous n'avez donc pas tout dit?

— Tu vas voir...

Et en même temps, le comte de Bellechasse tira son épée du fourreau, et fit quelques pas en arrière : Favars regarda à côté de lui, comme pour s'assurer d'une issue ; mais derrière et à sa gauche deux hommes venaient de sortir des bosquets, et la pointe de leurs épées menaçait déjà sa poitrine.

— J'en suis fâché pour toi, mon cher Favars, dit Bellechasse, mais tu t'es fourré dans un guêpier.

— Il me reste une ressource, fit Favars.

— Laquelle ?

— Celle d'appeler à mon secours.

Il n'avait pas fini de parler, que l'épée de Bellechasse perçait légèrement son épaule.

— Appelle à ton secours, appelle, reprit le comte, prends tes aises, mon garçon, mais avant que l'on ne soit venu, tu seras couché là par terre.

— Mais c'est un guet-apens !

— Ça m'en a l'air.

— Vous me tueriez !...

— Comme un chien, et sans le moindre remords.

— Mais que vous ai-je donc fait ?... s'écria Favars avec désespoir, en se voyant ainsi enfermé dans un cercle dont il n'avait plus l'espoir de sortir.

— Ah ! tu demandes ce que tu as fait, misérable, repartit Bellechasse; tiens, ce gentilhomme que tu as à ta droite, s'appelle le comte René de Kersaint, c'est le fiancé d'Agnès ; celui qui est à ta gauche, s'appelle Georges de Kerveguen, et c'est le frère de la jeune fille. Ah ! tu as jeté la honte, le déshonneur, le désespoir dans deux familles,

tu demandes ce que tu as fait!.. Écoute, Favars, il y a à la porte de l'hôtel de la Villefranche, une voiture qui nous attend, tu vas venir; nous t'emmènerons dans notre demeure, et là, jusqu'à demain j'aurai l'œil sur toi. Demain tu nous conduiras à la retraite d'Agnès, et rappelle-toi qu'au moindre geste, à la moindre parole équivoque de ta part, nous n'hésiterons pas à te passer nos trois épées au travers du corps : tu auras bien du bonheur, si tu en reviens...

Bellechasse prit alors Favars par les deux bras, René lui passe un bandeau sur les yeux, Georges un mouchoir sur les lèvres, et ils allèrent ainsi, jusqu'à la voiture qui les attendait, et dans laquelle ils montèrent.

Une demi-heure après ils arrivaient à leur hôtel.

La nuit parut à Georges et à René, longue comme un siècle; il leur semblait qu'elle ne devait jamais finir; ils avaient hâte de voir venir le jour, et bien que Bellechasse leur avait promis de veiller sur leur prisonnier, aucun d'eux ne put prendre de repos.

Le lendemain vint cependant, et comme Favars avait affirmé que le prince n'allait jamais à sa petite maison avant une heure de l'après-midi, on fit à la hâte les préparatifs du départ.

La voiture était à la porte de l'hôtel, on replaça un bandeau sur les yeux du confident de Philippe d'Orléans, et l'on partit.

Mille inquiétudes étaient au cœur de René.

Que s'était-il passé durant cette fatale nuit; le prince las de son role d'amoureux, n'avait-il pas tenté d'arracher par la violence, ce que la pauvre jeune fille avait jusque là refusé à son amour? La jalousie faisait monter le rouge de la honte à son front; il souffrait, comme jamais encore il n'avait souffert depuis leur séparation.

Ils marchèrent longtemps; la petite maison du prince était éloignée de leur point de départ; cette heure qu'ils passèrent à traverser Paris, leur parut plus longue encore que la nuit.

Ils arrivèrent.

On détacha le bandeau qui couvrait les yeux de Favars, et comme il déclara que c'était bien là, la petite maison du prince, ils entrèrent.

Ils parcoururent les cours désertes, le jardin, où pas un être humain ne se montra, et atteignirent enfin la maison.

C'était de toutes parts un calme de Thébaïde... aucun serviteur ne vint les recevoir; ils traversèrent de grandes salles où régnait une sorte de désordre, des boudoirs abandonnés, des salons silencieux... il était évident que la maison n'était plus habitée.

Bellechasse regarda Favars stupéfait.

— Qui est-ce que cela signifie? lui demanda-t-il.

— Je l'ignore.

— Ne nous sommes-nous pas trompés?

— Nullement.

— C'est bien la maison du prince?

— C'est bien elle.

— Et c'est ici qu'Agnès se trouvait?

— C'est bien ici!

— Cependant, il n'y a plus personne!

— Le prince aura craint peut-être quelques indiscrétions, ou plutôt, madame de Parabère aura appris l'action du régent, et elle aura fait enlever l'objet de cet amour...

— Nous sommes maudits, s'écria René.

— Sans doute, ce contre-temps est fâcheux, répliqua Bellechasse, mais il ne faut pas se laisser aller ainsi au désespoir : d'ailleurs, tout n'est pas perdu.

— Que comptez-vous donc faire? demanda Georges.

Bellechasse entraîna ses deux amis dans l'embrâsure d'une fenêtre, et pendant quelques minutes, il leur parla à voix basse, et avec vivacité.

Georges et René parurent approuver ce qu'il leur proposait, mais

quand ils se retournèrent pour reprendre leur chemin, ils s'aperçurent que Favars avait disparu!...

René et Georges poussèrent un cri de stupéfaction ; le comte de Bellechasse se mit à rire.

— Allons! pas mal! pas mal! dit-il, en gagnant la porte, cet homme a compris qu'il ne pouvait plus nous être utile, et il s'en est allé.., j'espère que nous le retrouverons... Mais en attendant, gardons-nous de perdre un temps précieux... partons!...

Il les entraîna jusqu'à la voiture.

III.

Le soir même, il y avait bal masqué à l'opéra : de tous côtés la foule arrivait ; les carrosses brûlaient les pavés, les environs du Palais-Royal splendidement illuminés avaient peine à contenir la foule innombrable de curieux, qui allait et venait, dans le but de jouir du spectacle animé qu'offrait la troupe folle des masques. Il y en avait de toutes les couleurs ; tous les rangs étaient mêlés et confondus; toutes les classes avaient envoyé leur contingent, le bal promettait d'être le plus beau que l'on eût encore vu!...

Pendant que la foule assiégeait ainsi les environs et le pérystile du théâtre, qu'elle se répandait même déjà dans la salle tout étincelante sous les mille lumières du lustre, le prince régent, retiré dans un des plus charmants boudoirs de ses appartements, semblait en proie à une sombre agitation, et peu disposé à partager les plaisirs au sein desquels il se plongeait naguère avec tant d'oubli.

Était-ce l'ennui, était-ce le remords qui mettait un voile sombre sur le front de Philippe? Avait-il honte du passé, avait-il peur de l'avenir?

Non, le prince était amoureux, amoureux d'Agnès de Kerveguen, et cette passion, qui naissait dans son cœur, semblait l'avoir déjà

initié à une nouvelle existence : Agnès était si charmante et si pure; il y avait tant de grâce sur son front, tant de pudeur et de chasteté dans ses regards; elle était si douce; ses larmes, tombant de ses beaux yeux, avaient tant d'éloquence que le prince avait été profondément touché.

C'était une autre atmosphère qu'il respirait près d'Agnès; il se rappellait le tendre attachement qu'il avait pour ses filles, un secret sentiment l'arrêtait chaque fois que l'idée d'une violence indigne lui venait, et cependant le prince avait mille désirs dans le cœur; l'image d'Agnès le suivait partout; dans le rêve, dans la réalité, il pensait à elle, il la voyait; son esprit se troublait, son cœur battait; il avait encore vingt ans!

Qu'importait le bal au prince, puisque Agnès ne devait pas s'y trouver!

Toutes ces femmes qu'il allait y rencontrer, il les connaissait depuis longtemps, et il en avait dégoût; depuis huit jours, il n'y avait pas eu de petits soupers; tout le monde s'étonnait autour de lui, on le croyait malade; le régent préférait cette solitude, qui l'entourait, au bruit assourdissant d'une cohue, au cliquetis des verres; il était bien près de renoncer au monde.

Piron n'a-t-il pas dit que l'amour est *la colique du vice?*

Et cet homme n'était-il pas le vice en chair et en os?

Le prince était plongé dans ses réflexions, quand tout à coup la porte de son boudoir s'ouvrit avec bruit, et Favars entra.

Favars était en désordre et avait des habits couverts de poussière, mais il jouissait près du prince de certaines privautés qui lui permettaient d'entrer dans n'importe quel costume.

Cependant Philippe remarqua de suite le trouble de sa personne, et il se leva étonné.

— Qu'y a-t-il? dit-il avec vivacité, et que t'est-il arrivé?

— Je vous ai cherché, monseigneur, répondit le confident, dans

tous les lieux où je pensais vous trouver, et c'est à cette heure seulement que j'ai pu vous rencontrer.

— Qu'y a-t-il?

— Monseigneur a-t-il vu Agnès depuis hier?

— Non!

— Monseigneur n'est point allé aujourd'hui à sa petite maison?

— Le temps m'en a manqué.

— Eh bien! quand vous y retournerez, monseigneur, vous n'y retrouverez plus Agnès.

— Que dis-tu?

— Elle a disparu.

— Enlevée, s'écria le prince en pâlissant; par qui?

— Je l'ignore.

— Mais enfin?

— Je m'en doute tout au plus

— Eh bien?

— Madame de Parabère...

Le prince tressaillit.

— Tu as raison, s'écria-t-il, cela doit être; c'est elle!... Je me souviens maintenant de quelques paroles imprudentes qui lui sont échappées;... des menaces... Mais cette jeune fille, qu'est-elle devenue? Oh! Favars! je donnerais mon sang pour la retrouver.

Favars sourit et s'inclina.

— Dieu merci, répondit-il, il n'y aura besoin d'aucune goutte de votre sang précieux dans cette affaire : l'or suffira.

— En es-tu sûr?

— Que monseigneur se repose sur moi de ce soin : avant deux jours Agnès sera de nouveau en notre pouvoir; mais cet événement n'était pas le seul dont j'eusse à entretenir monseigneur.

— Qu'y a-t-il encore?

— Un incident qui a bien aussi son embarras et son danger.

— Parle!

— Georges de Kerveguen et René de Kersaint sont à Paris.

— Georges? fit le prince.

— Le frère d'Agnès, répondit Favars.

— Et René?

— Son fiancé.

— Et que nous importe!

— Ces deux gentilshommes ont fait la connaissance d'un comte de Bellechasse qui me semble dangereux, parce qu'il est fort adroit; ce matin, ils ont eu l'audace de pénétrer dans la petite maison de monseigneur pour en enlever Agnès; si madame de Parabère ne s'était chargée de ce soin, c'en était fait de moi!

— Eh bien! nous aviserons à parer à ce danger; occupe-toi de madame de Parabère, moi, je me charge de Georges et de René.

Favars n'en attendit pas davantage et se hâta de sortir.

A la même heure, dans un petit hôtel borgne de la rue Saint-Honoré, Georges et René étaient tous les deux seuls, attendant avec impatience le comte de Bellechasse; le comte les avait quittés le matin dès le retour de leur excursion à la petite maison du régent, et il n'était pas revenu depuis.

Ni Georges ni René ne connaissaient Paris; depuis qu'ils étaient dans la capitale, ils s'étaient plus occupés d'Agnès que d'eux-mêmes, et ils ne se laissaient détourner de leur but par aucun objet extérieur.

Il se faisait déjà tard; les bruits du dehors commençaient à s'apaiser; les deux jeunes gens écoutaient avec anxiété chaque son, mais l'escalier restait silencieux et nul ne venait.

Enfin, un homme entra, et un même cri s'échappa en même temps de leurs lèvres. Ce n'était pas le comte de Bellechasse, mais c'était un ami; c'était le baron de Crappado.

Le baron parut heureux de les revoir, et Georges regarda son arrivée comme d'un excellent présage.

Il y avait longtemps que le gentilhomme breton n'avait vu Paris; le départ de ses deux amis avait fait une solitude triste autour de lui à Commaux; il s'ennuyait, il allait tout droit au suicide; il n'hésita pas, il vendit une petite ferme qu'il avait au pays, et il partit.

Du reste, ajouta le baron de Crappado au bout de son histoire; quoique j'aie passé beaucoup de temps à vous chercher, j'ai renoué des liaisons anciennes qui me permettent d'espérer que je pourrai vous être de quelque utilité : vous avez pensé que le régent était l'instigateur du rapt qui a eu lieu; eh bien! j'ai près de lui un ami fidèle, dévoué, sur lequel je puis compter, et qui, dès mes premières paroles, s'est mis entièrement à ma disposition.

— Et quel est cet ami? demanda Georges.

— M. de Favars.

Les deux amis se regardèrent.

— C'est un charmant homme, de mœurs faciles; il connaît toutes les jolies femmes de la cour; il a entendu parler d'Agnès, et je ne doute pas!...

— Mais vous lui avez caché notre demeure, au moins, dit René.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? au contraire, j'ai été au-devant de ses désirs, il paraissait souhaiter entrer en relation avec vous, et je me suis chargé...

— Ah! vous nous avez perdus! dit Georges.

— Perdus? répéta Crappado étonné.

— Sans doute, s'écria Georges, ce Favars est mon plus mortel ennemi, il ne peut nourrir que des intentions perfides, et je suis certain que déjà...

— Vous avez raison, interrompit René, nous n'avons pas de temps à perdre, il faut quitter ces lieux où nous ne sommes plus en sûreté... partons... partons.

René achevait à peine ces paroles, qu'un bruit extraordinaire s'élève dans l'escalier, et qu'une rumeur confuse monte jusqu'à l'appartement qu'occupaient les deux gentilshommes.

Georges, poussé par un secret instinct, chercha du regard s'il n'y avait pas une issue par laquelle on pût s'échapper, mais l'appartement n'avait que deux fenêtres, et elles appartenaient au troisième étage de la maison.

On se serait tué en tombant.

Alors il fit signe à René, qui tira son épée et alla à la porte.

La porte venait de s'ouvrir, et un exempt, le chapeau à la main, s'avança vers eux.

— Monsieur René de Kersaint, dit-il d'une voix nasillarde.

— C'est moi ! fit René en s'avançant, que voulez-vous?

— Voici, poursuivit l'exempt, une pancarte qui vous concerne, et de par laquelle il m'est enjoint de vous conduire incontinent à la Bastille.

— Et qui donne cet ordre? dit encore le jeune comte.

— Le régent ! répondit l'exempt.

René, Georges et Crappado avaient tous trois l'épée à la main, mais il y avait derrière l'exempt une escouade de dix agents de police; c'était tenter une lutte impossible. D'ailleurs, la lettre de cachet n'avait désigné que René; lui pris, il restait encore Georges.

Le jeune comte prit son parti.

D'un geste violent il remit son épée au fourreau, il serra la main de Georges de Kerveguen atterré, et fit un signe à l'exempt, qui voulait dire qu'il était prêt à le suivre.

La petite troupe se remit aussitôt en marche, laissant Georges et Crappado pâles de colère et d'indignation.

Un quart d'heure se passa alors dans le plus profond silence. Enfin Georges se leva, ceignit son épée, et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous? dit Crappado en l'arrêtant.

— J'ai réfléchi, répondit Georges, il est impossible que l'âme damnée du régent n'ait songé, dans sa vengeance et dans sa peur, qu'à s'assurer de la personne du fiancé d'Agnès ; il a dû songer aussi à son frère. Dans un instant, des hommes vont donc venir, et alors, ce n'est plus René qu'ils demanderont, c'est moi... Hâtons-nous donc, monsieur le baron, et que Dieu ait pitié de nous.

Il avait eu cette bonne pensée trop tard.

Comme il achevait ces mots, un exempt qui montait les dernières marches de l'escalier qui menait au troisième étage, lui mit la main sur l'épaule.

Comme le premier, cet exempt était suivi d'une escouade d'une dizaine d'hommes.

— Monsieur Georges de Kerveguen, dit l'exempt de la même voix nasillarde.

Cette voix n'appartient qu'à cette institution.

— Que me voulez-vous? répondit Georges en devenant pâle.

— Voici une pancarte, répondit l'exempt.

Mais il n'eut pas le talent d'achever, car au même instant, le parchemin qu'il tenait entre ses doigts, enlevé avec dextérité, gagna le plafond, poussé par la pointe d'une épée, dont la poignée était maniée par le comte de Bellechasse.

— Quelle est cette plaisanterie? demanda l'exempt avec gravité, et en se retournant vers Bellechasse qui souriait.

— Ah ! vous appelez cela une plaisanterie, monsieur l'exempt, répondit le comte, eh bien, soit, mettez que je plaisante, et n'en parlons plus, mais il est bon cependant que je vous prévienne que votre présence ici me déplaît, que je ne veux pas l'y souffrir, et que si vous vous obstinez à jouer ce rôle, nous allons vous faire un mauvais parti.

— Qu'est-ce à dire? fit l'exempt avec fierté.

— Oh ! oh ! voyons, mon cher ami, comptons-nous ; vous êtes douze, je crois, un de plus, un de moins, cela ne fait rien ; eh bien,

douze contre trois, c'est quatre contre un, ce n'est pas trop, tirons donc nos épées, messieurs, et apprenons à vivre à ces rustres, qui veulent nous empêcher d'aller ce soir au bal du régent.

Audaces fortuna juvat ; ce proverbe est vrai quoiqu'il soit latin ; l'audace de Bellechasse intimida quelque peu les assaillants ; d'ailleurs les hommes de la police n'ont jamais été réputés pour être fort braves ; après quelques passes énergiques de la part des trois gentilshommes, les agents se hâtèrent d'abandonner le champ de bataille.

Bellechasse les vit fuir en riant aux éclats. — Puis il se retourna aussitôt vers Crappado et Georges.

— Allons ! dit-il, l'heure est déjà avancée, nous avons perdu un de nos combattants, nous en retrouverons un autre, la volonté du ciel soit faite, hâtez-vous, et suivez-moi.

— Où allez-vous donc nous conduire ?... demandèrent Georges et le baron.

— Au bal de monsieur le duc d'Orléans, répondit le comte de Bellechasse.

CHAPITRE III.

Suite des Templiers. — Le bal de l'Opéra. — Robe blanche et croix rouge. — Une sentence du haut tribunal du Temple. — Nomination d'un grand maître. — Le duc d'Orléans, successeur de Jacques Molay. — Agnès de Kerveguen. — Fin des Templiers.

Cependant le bal masqué de l'opéra avait pris des proportions magnifiques; tout Paris y assistait, et c'était la réunion la plus bizarre, la plus pittoresque que l'on eût encore vue.

Les grisettes, les grandes dames, les grands seigneurs, les financiers, toutes les classes se trouvaient mêlées et confondues, et chacun s'y abandonnait à la joie la plus folle, la plus désordonnée.

Toutefois parmi toute cette foule bariolée, qui allait et venait, pleine de parfums et de murmures, il était facile de remarquer de

longues rayées de costumes sévères et noirs, qui semblaient marcher les uns à la suite des autres, et obéir à une même impulsion, à un ordre préalable.

Parfois, quand leurs longues robes flottantes s'entrouvraient, on apercevait sous ce costume d'emprunt, un vêtement d'une éclatante blancheur, sur lequel se dessinait, pour tout ornement, une grande croix rouge, à l'endroit de la poitrine.

Mais la foule ne prenait point garde à ces costumes étranges ni à ceux qui les portaient ; elle passait indifférente près d'eux, on cherchait même à les entraîner dans le tourbillon qui emportait tout ce qui les entourait.

Le régent seul, assis silencieux et pensif, dans sa loge splendide, avait remarqué ces hommes et ces costumes, et lui seul de toute cette foule, avait vu la croix rouge, et avait compris ce que cela signifiait.

Cette remarque l'avait intéressé vraisemblablement, car il ne les quittait plus du regard.

Georges, le comte de Bellechasse et le baron de Crappado venaient d'entrer dans la salle, et ces trois hommes semblaient n'en faire qu'un seul. C'était en quelque sorte une trinité dont le comte était le chef.

Bellechasse avait deux buts en venant à l'opéra : ainsi qu'il l'avait dit au frère d'Agnès, il avait agi pendant toute la journée, il avait convoqué tout ce que la capitale renfermait de membres mystérieux de l'ordre du Temple, et il examina d'abord avec attention, si tous avaient été exacts, si nul ne manquait à l'appel.

Cet examen terminé, il se retourna vers Georges et lui désignant une loge qui touchait celle du prince :

— Monsieur de Kerveguen, lui dit-il à voix basse, mais ferme, la partie que nous allons jouer ce soir, est terrible ; il y va certainement de notre tête ; n'hésitons donc pas sur les moyens à employer, et ne nous laissons détourner de notre but, par aucune préoccupation

étrangère. Rendez-vous à l'instant dans cette loge avec le baron de Crappado, ne me perdez pas de l'œil, et au moindre avertissement de ma part, au moindre signe, soyez prêt à venir à moi.

Georges et le baron allèrent à l'endroit qu'on leur désignait.

Pour Georges, il jouait sa vie avec une insouciance parfaite ; il était venu à Paris, avec l'idée de sauver sa sœur ou de se faire tuer : toute hésitation eût pu faire manquer son entreprise, il le savait fort bien ; aussi n'hésitait-il pas.

Quant au baron de Crappado, c'était différent; il avait, en venant à Paris, un but de plaisir plutôt que de vengeance, mais il était dévoué à Kerveguen, il avait été la cause involontaire de l'incarcération de René, il avait à cœur de réparer le mal qu'il avait fait !

Cependant le comte de Bellechasse s'était éloigné, et pour être plus facilement reconnu de ses compagnons, il avait roulé son mouchoir blanc autour de son feutre noir.

Il alla droit à une loge grillée, dans laquelle une femme se tenait seule et cachée.

Le comte frappa doucement à la porte de la loge, mais on ne lui répondit pas.

Alors il fit passer à travers la serrure, une carte sur laquelle étaient écrits ces quelques mots : *de la part du régent.*

La réponse ne se fit pas longtemps attendre, la porte s'ouvrit aussitôt, et Bellechasse entra.

La femme qui était dans la loge, était douée d'une beauté peu commune ; elle pouvait avoir trente ans environ. C'était madame de Parabère.

Le comte s'inclina respectueusement, et fit quelques pas :

— Pardon, madame, dit-il, si j'ai pris la liberté grande de pénétrer jusqu'auprès de vous, mais je désirais vous être utile, et c'est à mon zèle seul qu'il faut reprocher mon audace.

— Ne venez-vous donc pas de la part du régent? dit la jeune femme.

— Non madame.

— Mais alors...

— Mais le régent sait une partie des choses qui se sont passées cette nuit, et peut-être.

— Est-ce de l'enlèvement d'Agnès que vous voulez parler, dit madame de Parabère.

— Précisement.

— Eh bien cette jeune femme est entre mes mains, on ignore où je l'ai déposée, et le prince ne la reverra jamais.

— Voilà qui est généreux de votre part pour cette jeune fille, madame, mais je crains que toutes les précautions que vous avez prises soient inutiles.

— Qui peut vous faire penser?...

— Ah!... ceci et celà, que sais-je, le prince a auprès de lui un homme habile, que l'on nomme Favars.

— Je le connais.

— Il est capable de tout..

— Je le sais...

— Et dans ce moment peut-être, il rôde autour de votre loge pour séduire quelques-uns de vos gens.

Madame de Parabère sourit.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle, de la démarche que vous faites en ce moment près de moi, je saurai la reconnaître, croyez-le, si les temps deviennent meilleurs; mais rassurez-vous, j'ai, moi aussi, quelques agents fidèles dans cette salle, et M. de Favars a déjà été reconnu.

— Je vous le disais bien, s'écria vivement le comte, cet homme est actif... vous l'avez vu...

— Sans doute...

— Eh bien, madame, désignez-le moi, je vous en prie, et je vous jure qu'avant une heure, je l'aurai mis dans l'impossibilité de vous nuire pour longtemps.

Madame de Parabère se pencha un moment contre le grillage de sa loge, et passant un de ses doigts à travers les losanges, elle montra à Bellechasse un masque qui se promenait seul au milieu de la salle, jetant de temps à autre un regard, tantôt au prince régent, tantôt à madame de Parabère.

Bellechasse partit comme l'éclair, après avoir salué la maîtresse du prince, et dès qu'il fut rentré dans la salle, il fit signe à Georges et à René.

Ceux-ci accoururent.

Bellechasse dit quelques mots à voix basse à l'oreille de Crappado, et ce dernier se détacha aussitôt du petit groupe pour aller trouver le confident du régent. Dès qu'il fut arrivé près de lui, il lui prit familièrement le bras, et l'attira de la sorte dans un coin de la salle, après s'être toutefois démasqué.

— Eh bien, lui dit-il, mon cher monsieur de Favars, vous m'avez tantôt paru témoigner tant d'intérêt à la jeune Agnès de Kerveguen, qu'en vérité, je me suis laissé toucher pour cette jeune fille. Vous pouvez rendre à son frère et à son fiancé un service signalé.

— Lequel? fit Favars en regardant soupçonneusement autour de lui.

— Agnès est à l'opéra.

— Est ce possible!

— J'en suis sûr.

— Vous l'avez vue?...

— Il n'y a qu'un instant.

— Mais en quel endroit?

— Je vous le dirai, mon cher monsieur de Favars, mais c'est à une condition.

— Laquelle?

— Venez de ce côté.

— Pourquoi cela?

— Parce que le régent est à l'opéra, et que parmi les gens qui nous entourent, il pourrait bien se trouver quelque espion.

— N'est-ce que cela? venez...

— Favars entraîna Crappado derrière le théâtre, ouvrit une porte secrète qui donnait dans les appartements du duc, et poussa la porte derrière lui, sans la fermer.

— Voyons, dit-il avec vivacité, nous voici seuls, il n'y a personne ici qui puisse nous entendre, parlez, parlez, vous avez vu Agnès... où est-elle?

Georges et le comte étaient entrés à leur suite, ils s'étaient déjà emparés du malheureux agent du prince, et l'avaient entraîné à quelques pas de là; mais chose étrange! après Bellechasse, il vit processionnellement entrer tous ces hommes noirs qu'il avait remarqués dans la salle, mais qu'il avait confondus avec les autres masques, et ces hommes après avoir dit un mot d'une langue étrangère, au comte, passaient tous, pour aller disparaître dans les appartements du prince.

Pour la seconde fois, Favars était atterré, abasourdi; il ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Monsieur de Favars, dit alors le comte de Bellechasse, après avoir ôté son masque, voilà deux fois déjà que je vous surprends à être imprudent et malhabile : c'est trop de deux. Malheureusement cette fois sera la dernière, car nous allons prendre toutes les précautions nécessaires pour que vous ne nous quittiez pas comme ce matin.

En parlant ainsi, une légère pâleur s'était répandue sur les traits du comte, il tira de sa ceinture un poignard, et, de la main qu'il avait de libre, il fit agenouiller le misérable Favars à ses pieds.

— Vous ne vous êtes pas contenté, misérable que vous êtes, dit-il alors, de jeter la honte et le désespoir dans deux familles ; après avoir lâchement enlevé une jeune fille pure et sainte, et dont la candeur aurait dû vous désarmer, vous avez fait jeter son fiancé à la Bastille.

— Moi ! balbutia Favars.

— Taisez-vous ! interrompit Bellechasse ; depuis que Philippe d'Orléans est régent de France, vous l'avez poussé sans pudeur sur cette voie de débauches et d'ignominies, où tous ses courtisans le suivent ; vous avez vendu la vertu et tarifé l'honneur ; vous serez la honte de notre siècle, la perte de ceux qui vous écoutent !... Eh bien ! il faut un exemple à cette foule qui vous applaudit, et qui n'a pas le courage de vous haïr... C'est le premier meurtre que je commettrai, mais j'ai la conscience que ce meurtre vengera bien des victimes, et en sauvera peut-être quelques-unes !...

Le comte de Bellechasse se pencha en même temps pâle et ému, et, d'une main qui tremblait d'émotion, il enfonça son poignard jusqu'à la garde dans la poitrine de Favars.

Ce dernier poussa un faible cri, et roula inanimé sur le parquet.

Bellechasse se releva et prononça à voix haute :

— Cet homme était condamné par le HAUT TRIBUNAL DU TEMPLE !

III.

Les hommes noirs avaient pénétré facilement dans les appartement du prince, grâce à leurs costumes, grâce aussi au désordre qui y régnait en raison du bal.

Ils arrivèrent ainsi dans une immense salle où le prince devait, ce soir-là, réunir de nombreux convives, et là, tous s'étaient disposés avec ordre. Le comte de Bellechasse ne tarda pas d'arriver, et, dès qu'on le vit entrer, tous les masques et tous les costumes d'emprunt

tombèrent, et l'on ne vit plus qu'une longue rangée de chevaliers de l'ordre du Temple.

Un des plus vieux entre tous ces hommes s'approcha alors vivement du comte, et s'inclinant devant lui :

— Le commandeur nous a convoqués pour cette nuit, dit-il, et nous n'avons pas hésité à répondre à son appel. Or, nous n'avons pas de temps à perdre : le prince régent peut rentrer tout à l'heure du bal, et nous trouver ici; il importe que notre réunion soit pour lui un mystère; hâtez-vous donc, et faites-nous connaître les motifs impérieux de cette convocation :

— Frères, répondit aussitôt le comte de Bellechasse, le motif pour lequel je vous ai fait appeler est sérieux; j'ai reçu tout récemment des nouvelles de Palestine, et l'on nous presse vivement de choisir un successeur à notre dernier grand maître. Jacques-Henri de Durfor, duc de Duras, maréchal de France, capitaine des gardes du corps, chevalier des ordres du roi, est mort laissant cette dignité vacante; il y a longtemps que j'ai quitté mes frères d'outre-mer; j'ai parcouru la France; je me suis arrêté dans toutes les commanderies, et, je dois le dire, partout j'ai rencontré une lâche unanimité pour désigner Philippe d'Orléans, régent de France !... Voilà pourquoi j'ai voulu prendre votre avis à ce sujet; nul doute que votre décision n'exerce une grande influence sur celle de nos frères de Palestine; mais il est urgent de prendre un parti; c'est séance tenante qu'il faut se décider; peut-être même est-il déjà bien tard, et le grand maître est-il déjà nommé?

Quand Bellechasse eut achevé de parler, un murmure confus s'éleva de tous les points de la salle; cent opinions différentes se firent jour : les uns repoussaient le régent, les autres étaient bien près de lui donner leur voix.

Georges de Kerveguen s'avança alors au milieu de l'assemblée, et il prit la parole.

Le silence se rétablit aussitôt, et chacun s'apprêta à écouter :

— Messieurs, dit Georges, pour mon compte, je regarderais comme une honte éternelle pour notre ordre la nomination de Philippe d'Orléans à la dignité de grand maître : si le régent veut briguer nos suffrages, il faut, qu'avant de se présenter à nous, il rachète une partie des infamies qu'il a commises...

Et comme ces paroles paraissaient soulever un murmure d'improbation dans l'assemblée :

— Il y a un mois, s'écria Georges, avec le rouge de l'indignation au front, il y a un mois, un homme, qui est le lâche complaisant des turpitudes du prince, est venu au manoir que j'habite; j'avais une sœur, jeune fille chaste et pure, qui vivait loin du monde, ne connaissant que Dieu, son fiancé et moi. Cet homme est venu pendant notre absence; il a usé de ruse et de violence, il a enlevé cette jeune fille, et a voulu la jeter dans les bras de son maître. Alors, j'ai couru sur ses pas; je suis venu à Paris, j'ai voulu parler au régent; on m'a impitoyablement chassé : nous étions deux, et l'un de nous est déjà à la Bastille. Voilà le régent, messieurs, voilà ce qu'il a fait au moment où il sollicite l'honneur d'être notre chef... Eh bien! qu'on le nomme donc, que nos frères commettent cet acte impie; mais, moi, je le jure, dès ce jour, j'aguiserai mon poignard, j'attendrai l'occasion, comme un chasseur patient, et, dès que l'occasion se présentera, je ferai justice de cette infamie!...

Georges de Kerveguen achevait à peine ces paroles, que quelques coups frappés à la porte de la salle détournèrent l'attention des membres de l'assemblée; chacun s'empressa de remettre son masque et sa ceinture, et le comte de Bellechasse alla ouvrir d'un pas ferme.

Georges seul était resté le visage découvert, et avait tiré son épée.

Cependant, tous les yeux s'étaient tournés vers la porte qui venait de s'ouvrir, et le duc d'Orléans, le régent de France, celui-là même contre lequel on venait de proférer des menaces, entra dans la salle.

Un mouvement se fit aussitôt parmi tous les assistants, et, d'un mouvement unanime, ils se serrèrent autour du comte de Bellechasse, et portèrent la main sur la poignée de leur épée.

Cependant la porte par laquelle le prince venait d'entrer était restée ouverte, et il était facile de voir que quelques soldats l'accompagnaient.

Le prince portait lui même un riche costume de Templier, et sur sa poitrine brillait la croix rouge de l'ordre.

Il s'avança à pas lents jusqu'au milieu de la salle, et promena un moment son regard sur les assistants.

Puis se tournant enfin vers le comte de Bellechasse :

— Monsieur le comte, dit-il à voix haute et sonore, je me sens heureux de vous rencontrer ici, car j'avais à vous entretenir : j'ai été averti, il y a quelques jours, de la mission que vous êtes venu remplir en France, et je désirais vous donner, à ce sujet, mon avis et mes lumières. L'ordre du Temple, qui a souvent défendu le drapeau de notre pays dans les contrées d'outre mer, a perdu le duc de Duras, son dernier grand maître, et j'ai reçu hier la nouvelle de ma nomination à cette dignité.

— Vous! fit le comte en jetant un cri.

— Voyez!...

Et le prince tendit au comte un parchemin où pendaient les sceaux de l'ordre.

— Est-ce possible!

— Je n'ignore pas, reprit le régent, après quelques instants de silence, les devoirs que cette dignité m'impose, et je saurai les remplir : l'ordre du Temple est une association puissante; il faut qu'elle reprenne son rang et ses priviléges, et, si je suis certain de votre concours, j'entreprendrai cette œuvre de réédification, quelque difficile qu'elle paraisse. Mais avant d'aller plus loin, il m'importe que nul ici ne puisse conserver contre moi le moindre soupçon, ni le

moindre grief : Georges de Kerveguen votre sœur va vous être rendue.

Le prince se tourna en même temps vers les soldats qui l'accompagnaient, et, sur un geste de sa main, René de Kersaint parut, et alla serrer la main de Kerveguen.

Un instant après, madame de Parabère entrait, tenant par la main la jeune Agnès qui courut se précipiter dans les bras de son frère.

— Qu'ajouter à cette scène? Georges et René ne se possédaient pas de joie; ils avaient déjà oublié tout ce qu'ils avaient souffert; ils remercièrent le prince avec effusion, et ce dernier reçut le serment des Templiers qui vinrent un à un s'incliner devant lui.

Le lendemain, les deux gentilshommes bretons retournaient dans leur pays, emmenant Agnès de Kerveguen, et le comte de Bellechasse prit la route de la Palestine.

Il avait espéré un instant être grand maître : le sort en avait décidément autrement.

Quant au prince, la bonne volonté qu'il avait toujours témoignée resta sans effet, et l'ordre alla chaque jour perdant de son influence.

Quand il mourut, l'autorité passa entre les mains de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils naturel légitimé de Louis XIV, et colonel général des Suisses (1724).

Ses successeurs furent :

Louis-Henri de Bourbon-Condé (1737);

Louis-François de Bourbon-Conti (1740);

Louis-Hercule-Timoléon de Cossé, duc de Brissac, lieutenant-général des armées, commandant de la garde du roi Louis XVI (1776).

« Au moment où la révolution de 1789 éclata, dit M. de Fréminville, le duc de Cossé-Brissac était grand maître de l'ordre. Il

songea à mettre à l'abri de toute spoliation révolutionnaire les archives, les titres et les insignes de l'ordre du Temple. Il choisit, à cet effet, une personne appartenant à l'ordre, mais qui devait, par sa naissance et sa position secondaire, appeler moins que lui-même l'attention publique.

« En présence de trois témoins, il remit son précieux dépôt entre les mains du chevalier Radix de Chevillon.

« Le dépositaire des archives du Temple les conserva fidèlement au milieu de la tourmente révolutionnaire.

« Au moment de mourir, il appela près de lui le sieur Jacques-Philippe Ledru, et, le 10 juin 1804, il lui remit le dépôt qui lui avait été confié. Mais à la mort de ce dernier, cet important dépôt tomba entre des mains vulgaires qui, loin de l'apprécier et de le remettre à qui de droit, en ont, au contraire, étrangement abusé. »

« Il en est résulté, ajoute l'auteur déjà cité, qu'on a vu à Paris, dans ces derniers temps, des saltimbanques, s'affublant du titre et du costume de Templier, se donner publiquement en spectacle comme sectaires d'une religion nouvelle. »

Les véritables Templiers, dispersés dans les provinces et dans d'autres royaumes d'Europe (le Portugal, la Belgique et l'Angleterre), ont protesté contre ces actes et la spoliation de leurs titres. Ils n'ont pu les recouvrer encore, mais ils ont du moins signalé les faussaires.

Les grands prieurs d'Helvétie et de Portugal travaillent, dit-on, avec zèle à la réunion des vrais chevaliers, ainsi qu'à l'élection d'un nouveau grand maître : l'ordre existe encore, mais, en vérité, nous ne voyons pas trop ce que la société moderne pourrait gagner à la réédification d'une pareille institution.

LES FRANCS-MAÇONS.

CHAPITRE PREMIER.

Le baron de Steinbach et sa fille Blanche. — Erwin de Steinbach, le fils de ses œuvres. — Premier essai d'Erwin. — Le retrait d'Erwin. — Première pensée d'amour. — Fièvre. -- Le comte Max de Sickingen. — Blanche chez Erwin. — Le voyage. — Quelques mots sur Max de Sickingen. — Kohl. — Déjeuner de Kohl. — Effrayante aventure nocturne. — Un fiancé immolé. — Comment Jean parlait le beau langage d'amour. — Couvent mal fermé. — Adieux d'Erwin et de Blanche.

Vers le mois de mai de l'année 1260, quelques hommes étaient attablés dans la taverne de maître Krudner, située dans un des faubourgs de la ville de Steinbach, au grand-duché de Bade. Ils avaient devant eux plusieurs brocs vides ou pleins, et se livraient à de fréquentes libations, interrompues par les saillies plus ou moins spirituelles d'une conversation d'ailleurs fort animée.

Ces hommes appartenaient à diverses professions et portaient, par conséquent, des costumes divers et variés.

Les uns étaient d'honnêtes et paisibles bourgeois qui, après avoir

travaillé toute la journée, venaient se reposer entre deux pots de vin; d'autres suivaient la carrière des armes, et leurs chevaux piaffaient et hennissaient à la porte de l'établissement, où ils devaient à peine s'arrêter un moment; les derniers, enfin, étaient quelques oisifs que le père Krudner connaissait bien pour de mauvais sujets, mais qu'il recevait avec tous les égards dus à l'exactitude qu'ils apportaient d'habitude à payer leur consommation.

La conversation engagée roulait sur les travaux entrepris au château de Steinbach, situé à un demi-quart de lieue, par le baron, possesseur de cette riche habitation, et ce n'était qu'une voix pour honorer le caractère du baron, et louer la munificence princière avec laquelle il se conduisait vis à-vis des hommes qu'il employait pour ses travaux.

Le baron de Steinbach avait alors une soixantaine d'années, mais c'était un de ces hommes comme le moyen âge seul paraît en avoir produit en France, et dont on ne retrouve guère le type que dans l'antiquité la plus reculée, vieux guerrier qui avait été élevé dans les camps, toujours bardé de fer, fier de son nom, chatouilleux à l'endroit de ses priviléges, et défendant ses vassaux avec autant de courage que d'énergie, contre les prétentions des empereurs, et contre les envahissements de ses ennemis; avec tout cela vert et jeune encore à sa soixantième année.

Le baron de Steinbach était connu et aimé à vingt lieues à la ronde : une partie de l'affection qu'on lui portait s'était reversée sur sa fille, et tous les deux n'auraient eu qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, pour soulever tout le pays et envoyer une armée, soit contre l'empire, soit contre la France.

Le vieux guerrier vivait fort retiré; depuis quelque temps les luttes intestines de l'empire s'étaient apaisées, les bandes désolaient moins le pays, on jouissait d'une paix, inquiète peut-être, mais qui n'était cependant point matériellement troublée.

Sa pensée, ses plus chères occupations n'avaient plus d'autre but que sa fille, pure et douce figure qui répandait la joie sainte autour d'elle. Blanche de Steinbach avait seize ans à peine, elle n'avait jamais quitté son père, elle était belle et chaste comme un ange, et elle n'avait jamais encore porté ses regards au delà du large horizon que l'on découvrait des fenêtres du château.

Elle n'éprouvait d'ailleurs aucun désir ; elle était heureuse sous les regards de son père, et ne demandait à Dieu d'autre grâce que de continuer la vie qu'elle avait menée jusqu'alors.

Les buveurs de la taverne avaient tous eu affaire au baron, et ils ne tarissaient pas d'éloges sur les bons procédés que ce digne seigneur avait pour ceux qui l'approchaient.

Cependant la nuit commençait à venir, les cavaliers étaient déjà partis, et quelques-uns des autres buveurs se disposaient à en faire autant, lorsque une grande clameur s'éleva du dehors, et la grande salle commune de la taverne fut envahie tout à coup par une bande joyeuse de jeunes gens et d'hommes faits, munis de leurs instruments de travail. La bande fit irruption par toutes les issues, et chacun prit place à une grande table, sur laquelle on ne tarda pas à apporter un souper confortable.

C'étaient les maçons du château de Steinbach qui avaient fini leur journée, et venaient se réconforter avant d'aller prendre leur repos.

Déjà chaque main s'était saisie de sa fourchette, de son couteau et de son verre, et l'on allait faire honneur aux mets du père Krudner, quand un cri poussé par un des plus jeunes de la bande, arrêta tous les convives.

— Qu'y a-t-il, demanda-t-on de toutes parts, Franz, allons, parle, que signifie ce cri ?

Celui que l'on avait appelé Franz, jeta autour de lui un coup d'œil vif et rapide.

— Mes amis, dit-il alors après cet examen, regardez bien autour

de chaque table, et dites-moi s'il ne nous manque pas un convive?

— Qui cela ? nommez-le!

— Erwin!... répondit Franz.

— Erwin! s'écrièrent cinquante voix; en effet, où est-il resté?... pourquoi n'est-il pas venu avec nous?

— Il faut l'aller chercher, dit Franz.

Et sur cette simple invitation, la moitié des maçons présents se disposait à se lever, quand un de leurs compagnons les arrêta...

— Que chacun se rassure, dit-il en souriant, je suis l'ami d'Erwin de Steinbach, et j'aurais remarqué le premier son absence, si je n'avais été prévenu ;... mais Erwin m'a lui-même annoncé qu'il ne viendrait que dans une heure, et d'ici là, il vous prie de ne point l'attendre.

Cette assurance une fois donnée, chaque convive reprit sa place, et cette fois on se mit en devoir de souper comme il convient à des hommes qui ont passé toute la journée à porter des pierres de taille, à manier le niveau et l'équerre.

Un silence grave s'établit donc, et il ne fut plus interrompu que par le bruit des fourchettes, des verres et des couteaux.

Toutefois, quand la faim se fut un peu apaisée, un des plus vieux de la bande, qui semblait, grâce à son âge, jouir d'une grande autorité sur ses compagnons, prit enfin la parole, et fut aussitôt écouté avec respect.

— Sans l'assurance de Kohl, dit-il, je le déclare, mes amis, malgré la faim qui me creusait l'estomac, je n'aurais pas mis un morceau de pain sous ma dent, avant d'avoir vu notre brave compagnon Erwin.

— Ni moi ! ni moi!... dirent en même temps les autres.

— Erwin, voyez-vous, poursuivit celui qui avait déjà parlé et que l'on appelait Wild, c'est notre maître à tous, je le dis bien haut, quoiqu'il n'ait pas la direction des travaux que nous avons entre-

pris, c'est à lui cependant qu'il faudra en rapporter tout l'honneur.

— Oui! oui! bravo!...

— Eh bien, puisque le brave garçon est retenu loin de nous, sans doute pour régler quelque affaire, ne l'oublions pas plus ici qu'il ne nous oublie là-bas... je bois à sa santé...

— C'est cela! c'est cela! à la santé d'Erwin, d'Erwin de Steinbach!

Les verres furent choqués avec enthousiasme, et si quelques-uns dans l'assemblée n'étaient pas mus par le même sentiment sympathique qui faisait agir le vieux Wild, du moins y voyaient-ils une occasion de renouveler des libations agréables.

Quand les libations se furent renouvelées plusieurs fois en l'honneur de Steinbach, le vieux Wild posa solennellement son verre sur la table, et se tourna vers Kohl, qui avait pris part au toast, et semblait prêt à recommencer.

— Or ça, compagnons, dit Wild, ce n'est pas tout, nous avons prouvé notre amitié et notre attachement pour Erwin, et s'il fallait les lui prouver encore d'une autre façon, tous les compagnons, et moi le premier, nous serions disposés à le faire, mais toi, Kohl, tu es son ami, son confident, explique-nous pourquoi depuis huit jours notre jeune confrère est préoccupé, pourquoi on le voit moins souvent parmi nous, pourquoi, enfin, il est triste et sombre, et ne répond que par monosyllabes aux paroles que nous lui adressons.

A cette interpellation, Kohl s'était levé, et étendant sa main vers l'assemblée, il avait réclamé le silence.

— Mes amis, dit-il d'une voix rude et franche, il est vrai qu'Erwin est mon frère par le cœur, et qu'il m'a pris souvent pour son confident, mais ce qui vous a frappés, m'a frappé moi-même, et malgré les efforts que j'ai faits, malgré les prières que je lui ai adressées, je n'ai pu savoir la cause de sa tristesse et de sa sombre humeur.

— Il m'a été dit, reprit Wild, que la ville de Cologne lui avait fait

des propositions, et j'ai pensé qu'il étudiait peut-être quelque plan nouveau de cathédrale à édifier.

— Ce que vous dites est possible, maître Wild, répondit Kohl, mais je connais Erwin depuis une dizaine d'années à peu près, je l'ai vu travailler, nous avons étudié ensemble, et jamais, je l'atteste, je ne l'avais trouvé si singulier que depuis huit jours.

— Allons! soit! n'en parlons plus alors, ce que j'en disais, moi, n'était que par amitié pour lui: mais que ce soit ceci ou cela, nous n'avons rien à y voir; buvons encore une fois à sa santé, et partons.

Une dernière rasade fut versée immédiatement à chaque convive; puis chacun paya son écot, et tous vidèrent la taverne du père Krudner, comme le couvre-feu sonnait à la maison commune de Steinbach.

Jean Erwin de Steinbach, dont on venait de s'occuper, et en l'honneur de qui on avait porté tant de toasts successifs, était à cette époque un jeune homme de vingt-cinq années; mais le métier qu'il avait adopté avait de bonne heure développé ses forces, et à vingt-cinq ans il était aussi robuste, aussi fort qu'un homme de quarante.

Jean Erwin avait été élevé à Steinbach, par un moine qui lui avait donné une bonne instruction, et avait cherché à le pousser dans cette voie pour laquelle il lui avait reconnu des dispositions surprenantes; dès sa plus tendre enfance, le petit Jean se laissait quelquefois surprendre traçant sur un morceau de parchemin des lignes confuses encore dans certaines parties, mais qui révélaient déjà chez lui une aptitude rare pour le grand art d'architecture.

Tantôt c'était un château qui s'élançait sous son crayon, avec ses tours élevées et délicates, ses toits coniques, ses fenêtres cintrées; tantôt, c'était une église, poussant son clocher évidé vers le ciel, avec les mille détails d'une architecture féconde : rien ne lui semblait impossible, il abordait toutes les difficultés avec une audace inouie, et les surmontait avec un bonheur incroyable.

Puis, chaque jour, l'instruction fixait ses irrésolutions, ses incertitudes, ses doutes ; à quinze ans, il était déjà savant ; il prenait plaisir à tailler lui-même les pierres, à bâtir de petits palais, de saintes maisons ; il se sentait entraîné vers cette partie de l'art, par une invincible attraction ; quand il atteignit ses vingt ans, il fit part de sa décision à son protecteur, et ce dernier lui donna la clef des champs.

Jean Erwin partit : il alla visiter toute l'Europe ; s'arrêtant ici et là, partout où il y avait à étudier, partout où il rencontrait quelques-uns de ces monuments qu'il voulait imiter.

Au bout de cinq années, Erwin revint au pays.

Il s'était fortifié, il avait travaillé, l'étude, les voyages avaient complété son éducation, il ne lui fallait plus qu'une occasion pour prouver à tous qu'il avait non-seulement le mérite qu'on ne lui refusait pas, mais encore le génie qu'on était loin de lui soupçonner.

Ce fut le baron de Steinbach, qui lui fournit cette occasion.

Le baron s'était adressé pour les travaux qu'il avait à faire exécuter — une aile à ajouter à son château, — à un architecte de la ville qui employait de nombreux ouvriers, et auquel on devait une partie des édifices de la cité.

C'était un architecte honorable, un maçon médiocre, mais qui devait se trouver tout à fait impuissant à faire ce que le baron et sa fille désiraient : il commença néanmoins les travaux, et deux fois, il fut contraint de les abandonner, pour les reprendre de nouveau. Jean vint alors, et sans vouloir froisser l'amour-propre du vieil architecte, il lui fit remarquer les défectuosités de ses plans, redressa quelques-unes de ses erreurs, et finit par obtenir de lui qu'il dirigerait les travaux.

Le vieil architecte prétexta un voyage, et Jean demeura chargé de la direction de toutes les opérations.

Il s'était donné à son œuvre avec une sorte d'acharnement ; tous

les matins on était certain de le trouver le premier sur les lieux; tous les soirs, il y restait toujours le dernier.

Jean avait la religion, l'orgueil de son art; il comprenait que de ce début, dépendait tout son avenir, et il n'avait garde de le compromettre par une négligence quelconque.

Il s'était fait construire, à côté de l'aile qu'on était en train d'édifier et dans le jardin du baron, une sorte de petite retraite où il se tenait pendant une partie de la journée, travaillant sans relâche, étudiant sans cesse, préparant de nouveaux travaux, ou cherchant à modifier, à améliorer ceux qu'il avait entrepris et qu'il dirigeait.

Souvent le baron venait le visiter dans cette retraite qu'il s'était choisie loin du bruit, et du contact des travailleurs secondaires; le jeune Erwin l'avait charmé par sa tenue, sa modestie, son enthousiasme quand il parlait de son art; le baron aimait à l'entendre, il s'oubliait des heures entières dans le charme d'une conversation qui lui ouvrait un monde tout autre que celui dans lequel il avait vécu.

Quelquefois, mais rarement la jeune Blanche accompagnait son père, mais c'est à peine si elle regardait le jeune artiste, tant l'éducation qu'elle avait reçue, l'avait habituée à considérer les hommes d'une classe inférieure à la sienne, comme des étrangers ou des ennemis.

Blanche avait toutefois trop d'élévation dans l'esprit, pour ne pas comprendre ce qu'il y avait de vraiment beau dans le caractère de cet homme, qui seul, grâce à un travail obstiné, à une foi énergique, était parvenu à se créer une position exceptionnelle, et à donner à l'art une expression aussi profondément sentie.

Elle l'écoutait parler avec une sorte de respect, et, comme son père, elle se laissait parfois toucher par cette voix sympathique; il lui semblait souvent qu'un ordre d'idées nouvelles s'ouvrait devant son esprit, et le soir, il lui arrivait de rêver longuement, en songeant aux paroles qu'Erwin avait dites à son père.

Cependant, depuis un mois tout entier, Erwin n'avait point vu la fille du baron de Steinbach. Son éducation, à lui, l'éloignait autant de Blanche, que celle de Blanche pouvait l'éloigner de lui; il était d'ailleurs trop profondément absorbé par les préoccupations que lui inspirait son avenir, pour songer à autre chose qu'aux travaux dont la direction lui était confiée.

Mais Blanche revint.

Mais Blanche s'enhardit peu à peu dans la compagnie du jeune homme; elle prononça d'abord quelques mots insignifiants, puis elle prit part à la conversation, puis enfin elle discuta certaines théories de Jean, et ce dernier trouva, dans son contradicteur, des idées si ingénieuses et si justes, qu'il hasarda un jour de lever les yeux sur Blanche, et à partir de ce jour tout fut dit!...

Un trouble inconnu jusqu'alors se glissa dans son cœur, sa pensée s'exalta, et il eut des nuits d'insomnie.

A prendre de ce moment, il travailla moins, nourrit une sourde inquiétude, s'éloigna de ses compagnons, et passa de longs jours et de longues nuits à rêver.

Le désir qui lui était venu, était insensé, il le savait bien, il en comprenait toute la folie, mais malgré les efforts qu'il fit, il ne put jamais réussir à l'arracher de son cœur!

Il aimait.

Il aimait comme on aime à cet âge, quand le cœur est ardent et neuf; chaque jour ajoutait à son trouble, à sa passion, chaque jour rendait son mal plus incurable, et Jean qui comprenait tout cela, qui ne pouvait pas s'illusionner sur son état, n'avait pas la force de lutter, et trouvait un prétexte dans ses travaux, pour rester auprès de Blanche, pour la voir, lui parler, et pour nourrir dans sa pensée l'espoir impossible de se faire aimer d'elle.

Quelquefois cependant, cet amour extravagant qui s'était emparé

de son esprit, lui communiquait tout à coup une fièvre ardente, et il se mettait au travail avec une sorte de frénésie.

Il pensait, le malheureux artiste, que la distance qui le séparait de Blanche, pouvait être franchie à force de génie.

Et il travaillait.

Les nuits, les jours s'écoulaient sans apporter aucune amélioration à sa position, aucun espoir à son amour, mais il ne se rebutait point; il travaillait encore, travaillait toujours.

Quand après avoir ainsi passé une semaine dans un travail surhumain, qui l'avait épuisé, il revoyait tout à coup la jeune Blanche, radieuse de force et de beauté, il espérait toujours lire dans ses regards une expression plus douce, ou démêler dans ses paroles un sentiment moins indifférent, mais Blanche passait aussi fière, et relevait les yeux à peine, quand Erwin s'inclinait devant elle et la saluait.

Jean retournait alors dans son retrait, plein d'indignation, de colère et de découragement; il déchirait le résultat de son travail, jurait de s'éloigner, doutait de tout, de lui, de son avenir, de Dieu même, et le lendemain, cependant, on le voyait se remettre au travail avec une nouvelle ardeur tout aussi infatigable!

Tel était le jeune Erwin, lorsque cette histoire commence.

II.

Or, pendant que les travailleurs s'attablaient ce jour-là dans la taverne du père Krudner, Jean Erwin, après avoir examiné les travaux effectués pendant la journée, se retirait dans le petit pavillon qu'il s'était fait élever au milieu du jardin du baron.

Pendant tout le jour il n'avait cessé de surveiller les travaux, il était fatigué, sa tête était pleine, son sang était en feu, il désirait se

reposer un instant avant de reprendre le chemin de sa demeure.

Depuis quelques jours, ainsi que l'avaient observé ses compagnons, Jean était triste et préoccupé, il parlait moins à ceux qui l'interrogeaient, il partageait moins souvent les plaisirs de ses confrères, il allait et venait, le visage baissé vers le sol, suivant son rêve qui ne le quittait plus.

Depuis quelques jours des choses singulières s'étaient passées qui avaient bien donné à penser à Erwin.

Un homme jeune encore, et qui s'appelait le comte Max de Sickingen, était venu au château de Steinbach, et depuis son arrivée il n'avait presque pas quitté le père de Blanche.

Cet homme avait l'aspect rude et sévère, il parlait rarement et ne souriait jamais ; on le connaissait peu dans le pays, mais on disait qu'il était cruel et impie, qu'il rendait ses vassaux très-malheureux ; on ajoutait qu'il n'était venu chez le baron de Steinbach que pour épouser la jeune Blanche.

Jean Erwin s'était senti tout troublé à cette nouvelle : certes, il n'avait jamais poussé son ambition jusqu'a prétendre à la main de Blanche, mais, il s'était fait une habitude de la voir, de l'entendre, de l'aimer ; il lui semblait qu'il ne devait plus la quitter ; la pensée qu'elle allait peut-être s'éloigner du château, pour aller habiter la demeure d'un époux étranger au pays, le glaça jusqu'au fond du cœur.

Que deviendrait-il, si la jeune fille l'abandonnait? On eût dit qu'il n'avait travaillé jusqu'alors, qu'il n'avait ambitionné la gloire que pour se rapprocher d'elle ; il ne pouvait arriver à se persuader qu'un jour, il lui faudrait renoncer peut-être à la revoir jamais!

Il y avait encore une autre raison.

Était-ce illusion? était-ce réalité? La dernière fois que Jean s'était trouvé avec Blanche, il lui avait semblé que la jeune fille avait un moment oublié son regard sur son front, et que ce regard n'avait rien

d'indifférent; Jean avait cru même y lire un intérêt plus tendre : de l'amitié peut-être. — Jean avait pensé un moment que ce pouvait bien être de l'amour.

Il avait eu un tressaillement par tout le corps.

Mais le mariage que l'on annonçait troublait singulièrement ses espérances; il était évident qu'il s'était trompé : Blanche ne l'aimait pas; elle ne pouvait l'aimer, elle en aimait un autre.

Et cependant quel était ce comte Max de Sickingen? Il avait quarante ans, il avait le visage dur et commun, il était lourd, il n'avait aucune élévation dans l'esprit : Blanche était-elle bien faite pour un pareil homme? Ne devait-elle pas, au contraire, sentir se soulever, à l'idée de devenir sa femme, toutes les répugnances aristocratiques de son esprit?

Elle ne pouvait l'aimer, c'était chose impossible. Jean se disait : on n'aime que ses semblables.

Jean s'était accoudé sur une petite table de chêne placée devant lui. — Une lampe jetait quelques pâles rayons dans la chambre; un silence profond régnait de tous côtés; on n'entendait que ce murmure plaintif et triste des arbres que le vent léger du soir agitait doucement.

Le jeune artiste était plus triste encore que d'habitude; toutes ses indécisions semblaient être revenues, le découragement était entré plus profondément dans son cœur, des larmes emplissaient ses yeux, il ne savait à quoi se résoudre, ni quel parti prendre : il avait peur de l'avenir, et n'osait regarder.

En ce moment, plusieurs coups frappés discrètement à la porte attirèrent son attention.

Il se leva et alla ouvrir.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il aperçut Blanche de Steinbach, elle-même, pâle, émue, les cheveux en désordre, se tenant droite et immobile sur le seuil.

Il poussa un cri et courut vers la jeune fille.

— Blanche! dit-il avec une émotion qui faisait trembler sa voix, Blanche, vous ici, seule, et à cette heure?

— Je viens de quitter le château, balbutia la jeune fille, qui semblait écouter avec anxiété si quelque bruit ne s'élevait pas du dehors.

— Mais quelle a été votre pensée ; pourquoi êtes-vous partie... à quel sentiment dois-je le bonheur de vous recevoir?

Toutes ces questions étaient faites par Jean avec une vive agitation ; il était debout devant Blanche, il n'osait ni l'inviter à entrer, ni faire un pas pour se rapprocher d'elle ; il restait là, interdit, attendant que la jeune fille s'expliquât, et ne sachant encore s'il devait se livrer à la joie.

— Écoutez, maître Jean Erwin, dit enfin Blanche en entrant dans le petit retrait, — la démarche que je fais aujourd'hui vous paraîtra sans doute étrange, mais la nouvelle que je viens d'apprendre m'a toute bouleversée, je n'ai plus toute ma raison, j'ai dû partir !

— Mais quelle nouvelle avez-vous donc apprise?

— Mon père veut m'unir au comte Max de Sickingen.

— Et vous repoussez cette union?

— Je ne pourrai jamais m'y résoudre.

— Vous n'aimez donc pas le comte?

— Je le hais.

— Eh bien, madame, pourquoi ne vous adressez-vous pas à votre père; il est bon, il vous aime, et comprendra vos craintes, vos répugnances; que n'allez-vous vers lui?

— C'est ce que j'ai fait... mon père que j'ai toujours trouvé si bon pour moi, qui m'entourait des soins les plus touchants; mon père m'a répondu durement quand je lui ai annoncé ma résolution ; il s'est emporté; il m'a dit que cet hymen était ordonné par l'empereur lui-même, qu'un refus l'exposerait à la colère de son maître, que sais-je; alors, moi, j'ai perdu la tête et je me suis enfuie.

— Mais votre père va tout savoir, dans un instant il va venir peut-être...

— Non ! tout le monde dort au château, personne ne se doute de ma fuite, demain seulement on pourra s'en apercevoir.

— Et d'ici là, que comptez-vous faire ? demanda Erwin.

— Maître Erwin, j'ai confiance en votre loyauté, en votre honneur, répondit la jeune fille en soupirant, je suis venue vous voir sans hésiter, et je vous demande si vous voulez m'accompagner?

— Moi !

— Refuseriez-vous ?

— Non, oh ! non ! mais où voulez-vous que je vous conduise?

— A quelques lieues d'ici, il y a là un couvent que je connais, où j'ai été élevée... Pour échapper à cet hymen que j'abhorre, je me retirerai du monde, j'abandonnerai tout ; la colère de l'empereur s'apaisera sans doute devant ma résolution ; mon père sera sauvé, et moi je ne lierai pas mon existence à celle de cet homme dont la vue seule m'a inspiré une terreur que je n'ai pu surmonter.

Jean releva le front ; une joie céleste illuminait son visage ; il prit les mains de Blanche dans les siennes, et la contempla un moment avec une émotion pleine d'amour.

— Blanche, lui dit-il, ma vie est à vous comme à Dieu ; je vous suis dévoué corps et âme, demandez-moi mon sang, je vous le donnerai avec joie ; quoique je vous voie partir avec regret, je vous accompagnerai cependant, et la mort seule pourra m'empêcher d'accomplir la mission que je m'impose... Partons donc, ne perdons pas un temps précieux ; à cette heure, nul ne demandera qui nous sommes ; à Steinbach, nous trouverons un cheval, et avant le jour nous aurons atteint le couvent où vous voulez vous retirer ; venez! venez!

Blanche suivit Jean ; ils traversèrent le parc silencieux qui entou-

rait le château, et un quart d'heure après ils arrivèrent à Steinbach, à l'auberge où les maçons se réunissaient d'ordinaire.

Les maçons étaient tous partis; il ne restait plus là que l'ami de Jean, le jeune Kohl, qui s'empressa de se mettre à la disposition de son frère, et eut bientôt trouvé un cheval.

Jean prit alors Blanche dans ses bras, il monta à cheval, et partit au galop.

La nuit était magnifique; mille étoiles s'étaient allumées dans le ciel, il régnait de tous côtés un calme harmonieux; la route était unie et douce, le cheval brûlait le sol de ses quatre pieds impatients.

Pendant quelque temps, Jean et Blanche n'échangèrent aucune parole, et virent passer à leurs côtés les arbres de la route, les villages, les plaines et les montagnes, sans se communiquer les diverses impressions qu'ils ressentaient.

Jean était ému, et Blanche avait peur.

Jean sentait à de certains moments le cœur de la jeune fille battre contre le sien, il voyait ses yeux se fermer, son front rougir...

Blanche pensait à son père, à Max de Sickingen, à sa propre situation, et de pénibles idées venaient parfois faire frissonner tout son corps.

— Blanche, dit enfin le jeune artiste, à voix rapide et basse, pendant que le cheval brûlait l'espace, Blanche pourquoi tremblez-vous ainsi?

— J'ai peur, répondit la jeune fille.

— Blanche, je suis près de vous cependant, et je me ferais tuer mille fois, avant de me laisser ravir mon cher trésor. Si vous saviez, Blanche, quelle joie c'est pour moi de me sentir, pour une heure seulement, si près de vous; c'est un souvenir qui ne me quittera jamais; ce sera le bonheur de toute ma vie, cette heure suffira à me rendre éternellement heureux.

— Maître Erwin, répondit Blanche, pourquoi parlez-vous ainsi?

j'ai confiance en vous; je vous crois bon, honnete; quand je me trouvais avec mon père dans votre retraite, j'aimais à écouter votre voix qui me parlait de votre art; votre enthousiasme me gagnait même quelquefois, j'ai partagé quelques-unes de ces souffrances, que vous exprimiez si bien, j'ai prié souvent le ciel pour vous, et je lui ai demandé de vous accorder la gloire que vous ambitionniez.

— Ah! vous êtes une sainte fille!... j'avais cru lire, dans vos regards, une douce sympathie, et je ne me suis pas trompé; eh bien, je vous le dirai, Blanche, si une chose m'a soutenu dans la lutte, si j'ai espéré, si mes souffrances, mes doutes ont trouvé certaines heures d'apaisement et de consolation, c'est à vous, à vous seule que je les dois; vos visites quelque rares qu'elles fussent, suffisaient à me soutenir; quand je vous avais vue, je me sentais plus fort; quand mon regard avait rencontré le vôtre, on eût dit que le ciel s'ouvrait, et que je voyais mon avenir!... Oh! Blanche! Blanche! c'est Dieu qui m'a placé si près de vous, car vous avez été ma force, ma foi!...

— Jean, repartit Blanche après un moment de silence, encore une fois, je ne sais pourquoi vous me dites ces choses; je n'ai pas le courage de m'en irriter, et je puis vous le dire, car je ne veux rien cacher de ce que j'éprouve, je suis heureuse que ma présence ait eu cet effet que vous dites.

— Et cependant, je vais vous quitter, dit Jean bien tristement.

La jeune fille réfléchit.

— Jean, poursuivit-elle, vous reprendrez demain vos travaux habituels au château de Steinbach, mais, tous les soirs, si vous m'êtes attaché, vous viendrez à Kautsfein où nous nous rendons, me donner des nouvelles de mon père; c'est à cette condition-là seulement, que je consens à me retirer au couvent.

Jean ne répondit pas, mais il appuya sa main contre sa poitrine, où son cœur battait bien fort.

Cependant il y avait déjà près de deux heures qu'ils dévoraient l'espace ; ils aperçurent bientôt les murailles grises du couvent, et allèrent frapper à la porte.

— Nous voici arrivés au terme de notre voyage, dit alors Blanche au jeune artiste, n'oubliez aucune de mes recommandations, mon ami, consolez mon père, dans cette rude épreuve ; et quand le jour sera venu où je pourrai sortir de cette retraite où je vais entrer, croyez bien que je ne serai pas ingrate envers vous !...

La porte du couvent venait de s'ouvrir, Jean baisa les mains de Blanche, et quand il l'eut vue disparaître, il remit son cheval au galop, et se hâta de reprendre la route de Steinbach !

Il y arriva avant le jour.

III.

Or, si cette aventure semble assez insignifiante au premier aspect, c'est affaire de goût ; bien des gens pourront s'intéresser à cette jeune Blanche par la suite. Elle avait un bon caractère, et des dispositions pour l'architecture.

Quant à Jean, le lendemain il était au travail de bonne heure, et si son visage avait gardé une certaine empreinte de fatigue, son attitude ne décélait rien de ses préoccupations.

Cependant, ce n'était pas sans émotion qu'il attendait le baron de Steinbach ; il avait hâte de savoir à quelles résolutions ce vieillard allait s'abandonner, et comment Max de Sickingen lui-même accepterait la nouvelle de la fuite de sa fiancée.

Jean Erwin était au milieu de ses compagnons, il parcourait les lieux sur lesquels s'effectuaient les travaux, et s'arrêtait de temps à autre, pour donner des ordres ou des conseils.

Il arriva ainsi jusqu'auprès de Kohl.

Dès qu'il le vit venir, ce dernier courba la tête, et feignit de se mettre avec ardeur à l'ouvrage.

Jean s'arrêta et parut considérer son travail.

— C'est bien, lui dit-il enfin à voix haute, et de façon à être entendu de tous, si tu continues, Kohl, tu feras le meilleur compagnon, et tu pourras bientôt passer maître.

Puis se rapprochant de lui, il baissa tout à coup la voix.

— Kohl, dit-il alors rapidement, tu n'a rien vu, rien entendu cette nuit!

— Cela suffit, répondit Kohl, sur le même ton et comme s'il eût répondu aux encouragements du maître.

Puis il prononça tout bas.

— Rien.

— Alors, ce soir, reprit Jean, dès que les compagnons auront disparu, tu m'attendras avec un cheval à la porte de Steinbach.

Il s'éloignait sûr du dévouement de Kohl, lorsqu'un incident détourna son attention.

Une grande clameur venait de s'élever dans le jardin; les serviteurs du château parcouraient les avenues d'un air effaré, et enfin, l'on vit paraître le vieux baron de Steinbach, la figure bouleversée, les cheveux en désordre, levant les yeux au ciel, et appelant Dieu à son aide.

— Ma fille! ma fille! mon enfant chérie... criait le malheureux vieillard.

Et il interrogeait avec des larmes, des prières, tous ceux qu'il rencontrait, maîtres, compagnons ou apprentis.

Jean éprouva comme un remords; ce spectacle lui serra le cœur, il fut sur le point d'aller se jeter aux genoux du baron, et de lui faire connaître la retraite de sa fille; mais son amour fut plus fort que sa pitié, et il réprima ce premier mouvement.

D'ailleurs, n'était-ce pas dans l'intérêt du baron lui-même, qu'il

agissait ainsi; un mot imprudent pouvait tout perdre, et livrer Blanche à ce Max de Sickingen pour lequel elle n'éprouvait que de l'aversion : il valait mieux attendre; quelques jours devaient suffire au surplus; le comte partirait sans doute, et alors, on pourrait tout avouer au père de Blanche.

Cependant, ce dernier s'était approché de Jean, il lui prit les mains et l'entraîna.

— Jean, lui dit-il, d'une voix brisée, mon enfant, tu as connu Blanche, toi; elle est venue souvent avec moi, te visiter dans ton retrait; elle prenait plaisir dans ta compagnie, tu sais combien elle était douce, bonne, aimante, dévouée; eh bien, elle est partie, on me l'a enlevée, un lâche me l'a ravie... Jean, il faut que tu m'aides à la retrouver.

Et comme Jean allait s'excuser.

— Écoute, poursuivit le vieillard, ma fille est ma vie; si je ne la retrouve pas, je mourrai; vois, tous mes serviteurs se sont élancés à la poursuite du ravisseur, Max de Sickingen lui-même bat les environs... Jean fais comme eux, et le baron de Steinbach ne sera point ingrat!

Le vieux baron entraîna Erwin jusqu'au château, où ils rencontrèrent Max de Sickingen.

Il avait déjà battu les environs, il avait interrogé bon nombre de vassaux, mais nul n'avait pu lui donner de renseignements précis.

Il revenait fort irrité.

Max de Sickingen était de petite taille, et quelques folies de jeunesse le forçaient à porter perruque. Il était laid de visage, malpropre, et peu soigné dans ses vêtements. Sa barbe tirait sur le grisâtre, ses pieds n'étaient pas sans odeur.

Tel était l'homme que fuyait la jeune Blanche.

Cet homme était en outre mystérieux. Peut-être apprendrons-nous sur lui des choses excessivement funestes..

Les nouvelles qu'il apportait accablèrent le baron, mais Max était animé d'une sombre énergie, il ne se laissait par abattre.

— Évidemment, dit-il, Blanche n'a pu partir que cette nuit; si elle avait été enlevée ce matin, quelques serviteurs du château l'auraient vue; nous aurions entendu ses cris, c'est la nuit seulement que le coup a pu être fait. Mais quelle direction ont pris les ravisseurs? voilà ce que je n'ai pu savoir, et ce que je saurai, ou Dieu me damne!

— Et comment vous y prendrez-vous? monseigneur, demanda Jean Erwin.

— A partir de cette nuit, repartit Max, je ferai bonne garde autour de cette demeure, et je jure Dieu, que tous les cavaliers que je rencontrerai auront à compter avec mon épée.

— C'est bon à savoir, pensa Jean.

Et s'adressant au baron, il lui proposa de mettre chaque nuit à sa disposition, quelques-uns de ses ouvriers, que l'on pourrait envoyer, si besoin était, à la découverte.

Tout fut réglé et convenu dans ce sens, et Jean se retira.

Il retourna aussitôt vers Kohl, et comme l'heure du déjeuner était venue, il le prit à part, pendant que Kohl mangeait sous le pouce, un morceau de pain avec une cuisse de canard.

— Kohl, lui dit-il, nos plans sont changés; pour ce soir, tu iras te mettre à la disposition du baron de Steinbach, avec quelques-uns de nos amis; et tu feras en sorte de les entraîner vers le bourg de Forzheim.

— Cela sera fait, répondit Kohl la bouche pleine; Kohl but un verre de quelque chose après avoir mangé sa cuisse froide, et fit un tour pour accélérer la digestion. Après quoi il retourna à ses affaires.

Les cuisses de canard étaient ce qu'il aimait le mieux pour son déjeuner.

Le soir venu, et pendant que Max de Sickingen s'en allait avec sa petite troupe battre les environs du bourg de Forzheim, Jean partait à cheval dans la direction du couvent de Kautsfein.

Il trouva Blanche, inquiète, agitée, avide de nouvelles; Jean lui raconta ce qui s'était passé; la douleur de son père qu'il tenta d'atténuer, la colère de Max, et toutes les précautions que l'on avait prises pour la retrouver.

En apprenant combien son père avait été affecté de son départ, Blanche sentit la force l'abandonner, elle fut sur le point de renoncer à tous ses projets, de retourner au château, et elle versa d'abondantes larmes, en songeant qu'elle allait y retrouver Max de Sickingen.

Jean la rassura, éloigna d'elle toutes ces pensées qui l'attristaient, la fortifia dans sa résolution, et lui promit d'ailleurs de revenir toutes les nuits, lui porter ainsi des nouvelles de Steinbach. Mais alors ce furent d'autres craintes qui firent hésiter la jeune fille.

— Max a pris de terribles précautions, dit-elle avec épouvante; en vous permettant de revenir, je vous expose à mille dangers, à la mort peut-être; je ne me consolerais jamais d'avoir été la cause d'un tel malheur; Jean, il faut renoncer à tout cela, ramenez-moi au château.

Mais le jeune artiste lui baisait les mains, avec un tendre respect.

— Non! Blanche, répondit-il, non, je ne vous ramènerai point à votre père; ne m'enlevez pas le bonheur si doux que j'éprouve à vous être utile; songez-y! si demain, vous retourniez au château de Steinbach, ce serait fini, je ne vous reverrais plus, vous épouseriez Max de Sickingen, vous partiriez, et moi, Blanche, si cela arrivait, je le sens bien, je mourrais...

— Que dites-vous?... s'écria la jeune fille offensée.

Car en ces temps reculés et ténébreux, les jeunes princesses ne s'accoutumaient pas du premier coup à idolâtrer les maçons.

— Ah! pardon! pardon! dit Erwin en baissant la tête, ce sentiment est plus fort que moi; pour vous, Blanche, je donnerais toute ma vie jour à jour, joie à joie... non, non, restez ici, laissez-moi y venir chaque nuit; ayez confiance en moi, adieu, et avant peu sans doute, Max aura disparu, et vous pourrez retourner librement au château de votre père.

Blanche écoutait le jeune artiste, et elle n'avait déjà plus la force de s'irriter.

Était-ce bien seulement parce qu'elle haïssait le comte Max de Sickingen, qu'elle avait fui le château de Steinbach?

Je me le demande dans le silence et dans la solitude; était ce seulement le dégoût que lui inspirait le baron allemand, de vilaine encolure et d'odeur forte, qui avait entraîné Blanche loin du toit de ses aïeux, loin du manoir où s'était passée son enfance!

Mystères du cœur! Ténèbres de l'âme! Nuit du sentiment! Problèmes éternellement inexplicables!

Quiconque veut sonder l'abîme obscur et inconnu qu'on appelle le cœur humain; quiconque prétend porter la lumière dans ces ténèbres épaisses; quiconque... enfin n'importe.

Plusieurs nuits se passèrent ainsi, sans que le moindre incident vînt troubler les rendez-vous de Jean et de Blanche.

Chaque soir, le jeune artiste savait par Kohl, les lieux que devait parcourir Max, et il avait soin de les éviter, et chaque nuit, il passait de belles heures avec la jeune fille, qui ne s'apercevait pas de la longueur des nuits, et semblait se complaire, chaque fois davantage, aux entretiens d'Erwin.

Ce dernier était heureux; il n'aurait rien demandé à Dieu, s'il lui avait été donné de vivre toujours ainsi; mais il fallait bien que tout ceci eût une fin, et la fin fut terrible.

Un soir Jean Erwin venait de quitter Kohl qui, selon l'habitude, était allé rejoindre le comte Max de Sickingen : depuis quelques

jours ce dernier avait été pris d'une sombre humeur ; ses recherches avaient été jusque-là infructueuses, et cependant, un secret instinct lui disait que Blanche ne devait pas être loin, que sans doute quelqu'un le trompait autour de lui, puisqu'il n'avait pu encore trouver ses traces.

Il lui sembla d'ailleurs que Jean était bien calme au milieu de ses ouvriers ; il se rappela que le malheur du baron n'avait pas paru l'émouvoir beaucoup; il remarqua enfin, que tous les matins, il était très-pâle quand il se rendait au travail, et souvent, il l'avait surpris dormant profondément dans son retrait.

Ce fut un indice, et cet indice suffit à le mettre sur la voie.

Il le fit observer adroitement ; un de ses affidés le suivit, il le vit prendre, le soir, le chemin de Steinbach, se rendre à la porte de la ville, en compagnie de Kohl, monter à cheval et disparaître.

Dès que le comte fut instruit de ce manége, il n'en demanda pas davantage, et prit ses dispositions en conséquence.

Une nuit donc, Jean Erwin alla, selon sa coutume, prendre le cheval qui l'attendait aux portes de Steinbach, et comme tous les soirs, dès qu'il l'eut monté, il lui enfonça ses éperons dans les flancs et partit au galop.

Jean mettait à peine une heure, chaque nuit, pour franchir les trois lieues qui le séparaient de Blanche ; les arbres de la route passaient comme des fantômes à ses côtés, toute forme disparaissait, c'était quelque chose comme une course fantastique à travers la nuit, et bien des fois les paysans attardés, qui l'avaient rencontré à cette heure sur leur chemin, étaient rentrés effarés, racontant qu'ils venaient de voir passer mons Satan en personne!

Cependant, ce jour-là, la pluie avait détrempé les sentiers, le sol glissait sous les pieds du cheval, la lune s'était voilée, il faisait sombre et humide ; Jean se vit contraint de ralentir sa course.

D'ailleurs, depuis quelques instants, il avait cru entendre quelques

sons lointains sur ses derrières, et c'était comme le bruit de plusieurs chevaux lancés au galop.

Jean eut un frisson et pâlit.

Quels pouvaient être ces cavaliers qui semblaient le poursuivre; n'était-ce pas le comte de Sickingen ou le baron de Steinbach, quelqu'ennemi enfin contre lequel il allait être obligé de combattre!

Jean était toujours armé durant ses excursions nocturnes; il y avait longtemps qu'il s'attendait à être attaqué, il avait pris des précautions en conséquence.

Mais Blanche était au bout de sa course, et il ne fallait pas trahir sa retraite. — Jean crut donc devoir provisoirement se mettre à l'écart, et laisser passer cette cavalcade mystérieuse, dont le bruit approchait à chaque instant, et gagnait du terrain sur lui!

Il avisa un hallier situé à sa droite, et courut s'y cacher. — Mais au moment où il y entrait, un cavalier débouchant tout à coup à ses côtés, vint se placer en face de lui.

— Arrête, lui cria le nouvel arrivé d'une voix retentissante, et qui que tu sois, approche...

Mais Jean ne répondit pas, et se contenta de tirer sa lourde et longue épée du fourreau.

— Or ça, qui es-tu? demanda encore le cavalier, en imitant le geste de Jean et en faisant quelques pas vers lui.

— Qui es-tu, toi-même? répondit le jeune artiste.

— Le comte Max de Sickingen!...

— Et l'on me nomme, moi, Jean Erwin de Steinbach!...

Le comte Max n'en attendit pas davantage, et se rua avec fureur sur son adversaire.

Pendant les premières secondes on n'entendit plus que le bruit du fer contre le fer, et les cris de rage des deux combattants; mais l'obscurité les protégeait tous les deux, et aucune blessure n'avait encore fait couler le sang de l'un et de l'autre adversaire.

L'arrivée des cavaliers qui suivaient Erwin, donna bientôt une autre tournure au combat.

— A moi! à moi! Sickingen, s'écria le comte Max, dès qu'il les vit déboucher dans le carrefour.

— A moi, Jean Erwin de Steinbach! répondit le jeune amant de Blanche.

La petite troupe se partagea aussitôt en deux parties à peu près égales, et la lutte recommença immédiatement avec un nouvel acharnement. Les cavaliers ne formaient point en effet une seule et même troupe. Les uns étaient des hommes d'armes du comte, les autres des compagnons tailleurs de pierres, qui suivaient les instructions de Kohl.

Chaque combattant s'était rangé autour de son chef, et les coups d'épées et de masses se répandaient avec une rapidité redoutable.

Mais, Jean et Max ne s'étaient pas perdus de vue dans la mêlée; d'un commun accord, ils s'étaient rejetés à l'écart, et là, armés chacun d'une épée à deux mains, ils frappaient d'estoc et de taille, cherchant, mais toujours vainement, à s'entamer réciproquement.

Enfin, ils s'arrêtèrent.

— Écoute, Jean Erwin, dit alors le comte Max de Sickingen, si tu veux, il ne te sera fait aucun mal, à toi, ni aux tiens; je connais l'empereur, je lui parlerai de toi, il t'appellera près de lui, il te comblera d'honneurs, et pour cela je ne te demande qu'une chose.

— Laquelle? fit Erwin.

— Tu connais la retraite de Blanche.

— Peut-être.

— Eh bien, cessons un combat inutile, ménageons le sang de nos hommes, et conduis-moi vers la fille du baron de Steinbach.

Jean sourit et haussa les épaules.

— Allons-donc, dit-il, moi, vous conduire vers Blanche, vous êtes insensé, comte de Sickingen.

— Comment, tu refuses?

— Je refuse...

— Mais c'est de la folie!

— Non, monseigneur, répliqua Jean à voix basse en s'approchant de Max, non, ce n'est pas de la folie, c'est de l'amour.

— Que dis-tu?

— J'aime Blanche!

— Toi! fit le comte avec mépris.

— Et voilà pourquoi, poursuivit Jean, je ne veux point que vous arriviez jusqu'à elle, et qu'aujourd'hui, il faut que l'un de nous deux cesse de vivre.

— Défends-toi donc, misérable, s'écria Max ivre de fureur, mon épée va faire justice de ton infamie et de ta lâcheté!

Pendant ce rapide colloque, la lune s'était dégagée des nuages qui la voilaient, et elle éclairait maintenant le carrefour.

Le combat entre Jean et Max fut horrible à partir de ce moment.

Jean avait reçu quelques blessures légères, mais il avait réussi à entamer l'armure de son adversaire, et maintenant le sang de Max coulait abondamment.

Ce dernier apportait d'ailleurs dans la lutte une fureur qui devait lui faire perdre une partie de ses avantages; et après avoir exécuté quelques passes, sous les yeux de ses soldats qui s'étaient arrêtés pour les regarder, Max poussa un grand cri, et tomba de cheval.

L'épée de Jean avait brisé son casque, il lui avait fendu la tête.

On put voir alors que ce Max de Sickingen avait non-seulement une perruque, mais une loupe à la tête et de fausses dents. Il méritait son sort.

Jean ne perdit pas de temps, et dès qu'il vit que les soldats de Max s'empressaient de donner leurs soins à ce dernier, il prit le jeune Kohl à part.

— Kohl, lui dit-il, je pars, je vais à Strasbourg, je n'ai pas une

heure à perdre, ne m'oublie pas, tiens moi au courant de tout ce qui se passera, et si vous êtes vous-mêmes menacés, abandonnez les travaux commencés, et venez me retrouver ; partout nous trouverons des églises à bâtir.

— Adieu, dit Kohl.

— Adieu ! adieu ! répéta Jean.

Et il partit, sans prendre garde au comte Max de Sickingen, et sans demander même s'il avait cessé de vivre.

Quelle que soit l'opinion des masses sur cet oubli, nous devons le constater ici. L'impartiale histoire ne choisit point parmi les faits. Elle est comme ces glaces placées aux portes des marchands de nos boulevards, et qui reproduisent assurément plus de vilenies que de beautés. — Nous ignorons ce que fit le jeune et simple Kohl, après le départ de Jean.

IV.

Jean reprit sa course, mais cette fois, malgré l'état des chemins, il poussait son cheval, et ne lui permettait plus de ralentir le pas.

Il allait quitter le pays, et avant de s'éloigner, pour toujours peut-être, il voulait voir Blanche, et lui dire un éternel adieu.

Une consolation lui restait, il avait délivré la jeune fille, il venait de tuer le fiancé qu'elle aborrait, à cause de ses postiches ; Blanche désormais pouvait retourner près de son père, elle était libre !

Quand il arriva, il trouva Blanche assise à l'entrée du couvent, et pleurant, la tête dans ses mains.

Ce couvent où était Blanche, était d'une règle peu sévère, et les jeunes maçons intelligents y pouvaient entrer de jour et de nuit, pourvu que ce fût dans de bonnes intentions.

Jean sauta rapidement à bas de son cheval, et courut à la jeune fille.

— C'est moi, dit-il avec émotion, réjouissez-vous, Blanche, votre persécuteur n'est plus, et je viens vous annoncer que demain vous pourrez retourner chez votre père.

— Que voulez-vous dire? demanda Blanche interdite, qu'est donc devenu le comte Max, et pourquoi, demain?...

Et en parlant ainsi, Blanche regardait avec anxiété le jeune artiste; elle toucha ses mains, ses bras, ses vêtements, puis tout d'un coup Jean la vit pâlir et chanceler.

Il la retint dans ses bras.

— Jean, dit-elle, il y a du sang sur vos mains et sur vos vêtements; vous vous êtes battu, vous avez été blessé... dites, dites, ne me trompez pas?

— C'est vrai! répondit Jean.

— Eh bien, je ne veux pas que vous retourniez ainsi à Steinbach, vous êtes fatigué; le combat, la route; entrez un moment, là, dans ce pavillon, je vous aiderai du moins à prendre soin de votre blessure, et vous pourrez repartir sans me laisser inquiète.

Jean serra doucement les mains de Blanche dans les siennes et les porta à ses lèvres.

— Blanche, répondit il d'une voix grave et triste, la blessure que j'ai reçue est peu grave, je puis repartir, soyez sans crainte; mais ce n'est point à Steinbach que j'irai en m'éloignant d'ici, et avant de m'éloigner, j'ai voulu venir vous dire un éternel adieu.

— Un éternel adieu! balbutia Blanche étonnée.

— Le comte Max est mort, songez-y; dans une heure, peut-être, on sera sur mes traces; l'empereur voudra venger la mort d'un guerrier qu'il aime! je suis perdu si je reste.

— Partez! alors, partez!

— Oh! tenez, Blanche, je suis bien malheureux, vous quitter si tôt, quand j'aurais voulu passer ma vie près de vous à vous regarder, à vous entendre, à vous aimer. Partir, quand il me semblait

que le plaisir, le bonheur que j'éprouvais près de vous, avait trouvé un écho dans votre cœur !

Ainsi parla Jean Erwin. Si nous étions femme et qu'un homme libre nous chantât de pareilles pesanteurs, nous sortirions de notre caractère.

On peut bâtir des cathédrales et avoir très-peu d'éloquence.

Jean Erwin de Steinbach faisait l'amour comme un commis pharmacien. C'est malheureusement vrai. Encore y a-t-il des commis apothicaires qui bouleversent les cœurs de sages-femmes à l'aide d'un langage bien fort !

Blanche, cependant, ne répondait pas, elle pleurait, ne pouvant mieux faire ; elle serrait ses mains dans les siennes, et essayait de calmer son désespoir.

— Jean, lui dit-elle enfin, il faut partir ; si vous restiez ici, je ne vivrais plus, car c'est pour moi que vous vous êtes exposé, et je ne me pardonnerais jamais le malheur qui pourrait vous atteindre. Partez-donc, mon ami, de loin ou de près je songerai à vous, je prierai Dieu pour qu'il veille sur vos jours !

— Oh ! Blanche, Blanche ! avant de m'éloigner, que j'emporte au moins un souvenir de vous, un mot qui me dise votre amour.

— Mon amour ! fit Blanche en rougissant.

— Ne craignez pas de me rendre trop heureux, je vais être si seul, si triste, si découragé !

Blanche hésitait.

— Moi, je vous aime, reprit le jeune artiste, je vous aime comme un ange du ciel, je n'oublierai jamais votre voix si douce, vos regards si tendres, et votre grâce et votre bonté ; dussé-je me faire tuer mille fois, je reviendrai au château de Steinbach ; Blanche, penserez-vous à moi jusque-là ?

Blanche croyait entendre déjà au loin le pas des chevaux des hommes d'armes.

— Oui! oui! s'écria-t-elle, je vous le promets!...

— Et vous m'aimerez?

— Oui! Jean, je vous aimerai!

— Que Dieu vous entende donc, ô Blanche aimée, s'écria Jean avec enthousiasme, cette parole me rend fort et courageux! maintenant je puis partir, je puis braver l'exil, j'emporte votre souvenir dans mon cœur, et je le sens, il ne me quittera qu'avec la vie!... Adieu! adieu!...

Jean attira la jeune fille émue et tremblante dans ses bras, la baisa doucement sur le front, et s'éloigna.

Deux jours après, Jean Erwin arrivait à Strasbourg.

CHAPITRE II.

Suite des Francs-Maçons — Erwin à Strasbourg. — Première idée de l'association. — Assassinat nocturne. — Un aimable maçon. — Blessures malencontreuses. — Corruption. — Maladie du vieux et honorable père de Blanche. — Renaissance des souterrains. — Léger reflet du tribunal secret. — Sphère en forme de globe. — Mort du père honorable et âgé. — Combat de nuit. — L'oraison de l'âme. — départ de Steinbach. — Amour.

Dès son arrivée à Strasbourg, Jean Erwin prit toutes les précautions que réclamait sa position ; il changea de costume, et chercha à entrer dans quelque association de maçons, qui travaillaient à l'édification du château d'un haut seigneur de l'empire.

Jean était bien triste depuis qu'il avait été contraint de quitter Blanche, surtout après l'assurance que la jeune fille lui avait donnée de son amour.

Il ignorait ce qui s'était passé après son départ ; il n'avait reçu

aucune nouvelle de Kohl, il n'avait vu aucun des compagnons du château de Steinbach, et vivait complètement isolé.

Le matin il allait à son travail, et ne rentrait que le soir fort tard dans la petite chambre qu'il s'était choisie : là, il travaillait bien avant dans la nuit, songeant à tout ce qu'il avait perdu, au passé, au présent, à l'avenir, et toutes ces pensées remuaient profondément son cœur.

Vingt fois le désir impérieux de revoir Steinbach l'avait pris, et il avait été sur le point de succomber à cette tentation; mais l'image de Blanche, qui lui apparaissait alors le front triste et penché, les yeux pleins de larmes, arrêtait sa résolution ; il se disait qu'il la perdrait en retournant au château, qu'elle lui avait promis de l'attendre, et que si quelque danger le menaçait, elle saurait bien le faire prévenir, soit par Kohl, soit par tout autre.

Un mois s'était passé au milieu de ces incertitudes, de ces hésitations, de ces craintes, Erwin travaillait avec ardeur, il cherchait par l'étude à se rendre digne de l'amour que la fille du baron de Steinbach lui avait voué, et son génie perçait déjà dans les créations qu'il ébauchait. Puis l'idée lui vint de donner à l'association dont il faisait partie un lien mystérieux qui devait lui prêter en même temps une force nouvelle.

Il résolut de faire des maçons un corps pour ainsi dire à part dans la foule des ouvriers, et il imagina certaines distinctions caractéristiques.

Les membres de cette société ne devaient avoir aucune communication avec les autres maçons, qui ne savaient employer que le mortier et la truelle. Ils adoptèrent pour marques distinctives tout ce qui pouvait se rapporter à leur métier, qu'ils regardaient comme un art bien supérieur à celui des simples maçons.

L'idée de Jean Erwin fut avidement accueillie. Les Francs-Maçons naquirent de cette pensée d'aristocratique exclusion.

L'équerre, le niveau, le compas devinrent leurs attributs.

Ils imaginèrent, en outre, des mots de ralliement, des attouchements pour se reconnaître, et des signes pour se distinguer.

Ils nommaient cela LE SIGNE DES MOTS : *der wortzeichen;* LE SALUT : *der gruss.*

Tous devaient se donner le nom de *frère*, vivre en bonne intelligence, et se protéger mutuellement.

C'était l'enfance des associations; mais Jean Erwin pressentait déjà le bien-être qu'elles pouvaient répandre autour d'elles, fût ce aux dépens du bien-être *général.*

Nous l'avons dit, un mois s'était passé, — un long mois!

Malgré l'activité qu'il déployait, bien qu'il se multipliât pour faire triompher l'œuvre à laquelle il travaillait, il avait réussi jusqu'alors à dissimuler, pour ainsi dire, son existence et son nom, et on ne le connaissait guère que sous l'appellation de l'architecte de Steinbach.

Nul n'eût pu assurer l'avoir jamais vu; il travaillait éloigné de ses confrères, et ce n'est que le soir qu'il se hasardait à s'aventurer dans les rues de Strasbourg.

Plusieurs fois, il avait envoyé de ses nouvelles à Kohl, l'ami qu'il avait laissé à Steinbach; mais soit que ses messages eussent été mal remplis, soit qu'ils eussent été interceptés, il n'avait pas encore obtenu de réponse, il ignorait donc ce qui se passait à Steinbach; quel sort avait été fait à Blanche; si Max de Sickingen était mort; si ses amis songeaient encore à lui!

Une nuit, Jean était sorti de sa retraite; il avait donné rendez-vous à quelques-uns de ses nouveaux confrères, et il hâtait le pas, car il était en retard.

Il s'agissait de jeter définitivement les bases de l'association des *Maçons-Libres*, et, à cet effet, les plus influents parmi les ouvriers de Strasbourg, avaient été convoqués à une réunion secrète. Le

temps lui paraissait venu d'aborder franchement la question, et il espérait même, mais sans avoir rien dévoilé de ses espérances, il espérait entraîner vers Steinbach quelques-uns de ses nombreux amis.

Jean Erwin était donc fort préoccupé : il songeait, en outre, à tout ce qu'il avait laissé au pays, et désirait ardemment qu'un événement quelconque lui fournît l'occasion de revoir bientôt et Blanche et Kohl, et tous ceux auxquels sa vie était attachée par un lien d'amitié.

Tout à coup, et comme il n'avait plus qu'un court espace de chemin à franchir pour arriver au but de sa course, il vit se dresser devant lui deux hommes qui lui barrèrent la route avec l'épée qu'ils portaient à la main.

Il s'arrêta, et regarda en arrière.

Derrière lui, il y avait également deux hommes qui paraissaient disposés à lui couper toute retraite.

Cela faisait en tout quatre hommes.

Jean vit bien qu'il n'y avait pas moyen d'éviter le combat, et il tira résolument son épée du fourreau; mais avant d'engager la bataille, il alla vers les deux hommes qui étaient devant lui, et leur demanda ce qu'ils voulaient, et si c'était bien à lui qu'ils en avaient!

Il ne reçut aucune réponse.

— Soit donc, dit alors Jean en s'adossant à la muraille, que Dieu me protége et guide mon épée; s'il est avec moi, je ne vous crains pas!

Les hommes n'avaient pas attendu l'autorisation d'Erwin pour commencer la lutte, et ils s'étaient précipités sur lui avec fureur.

Heureusement pour Erwin qu'il savait manier une épée, et dès les premières passes, il le fit bien voir à ses assassins. Mais le combat était trop inégal pour durer longtemps et se terminer à son avantage, et il allait vraisemblablement succomber sous leurs efforts, quand

un cri s'éleva à quelques pas de là, et il vit accourir vers lui quelques-uns des membres de son association.

Les *Maçons-Libres* étaient guidés par Kohl lui-même, et en quelques minutes il se rendirent maîtres du champ de bataille.

Trois des assassins prirent la fuite, et le quatrième resta au pouvoir des nouveaux combattants.

Chacun s'empressa alors autour d'Erwin, qui était assez grièvement blessé, et quand il eut été pansé, on songea à l'assassin !

Il était étendu sur le pavé, gardé à vue par un des Maçons-Libres ; Kohl s'approcha de lui, et le secoua rudement.

— Or ça, compagnon, lui dit-il, à nous deux maintenant, et tâchons d'être sincère, ou nous aurons un mauvais parti.

Il le força à s'asseoir sur son séant, et fit luire à ses yeux la pointe sanglante d'un poignard.

— Voyons, poursuivit Kohl, ce n'est pas de votre propre mouvement que vous vous êtes adressés à Jean Erwin, et que vous avez tenté de l'assassiner. Vous ne connaissez pas Jean Erwin, vous n'avez aucun motif de haine contre lui, vous avez dû être poussés à cet acte odieux par quelque ennemi ; réponds-donc, quel est le nom de cet homme?

L'assassin fit une horrible grimace, et ne répondit pas.

Kohl se prit à rire.

— Allons ! dit-il, je vois qu'il faudra employer les grands moyens, mais cela ne nous effraie pas ; voyons, mon ami, réponds : quel est le nom de l'homme qui t'a poussé à ce meurtre?

Et comme l'assassin continuait de se renfermer dans son silence obstiné, Kohl lui enfonça dans l'épaule la lame du poignard qu'il tenait à la main.

C'était un bien aimable maçon que ce Kohl !

Le patient poussa un cri féroce.

— Ah ! ah ! fit Kohl cela commence à te délier la langue ; c'est

heureux, eh bien, encore un peu de bonne volonté, et tout sera dit... le nom de l'assassin!

— Je ne le connais pas.

— Voilà qui vaut mieux, mais cela ne me satisfait point... tu le connais... son nom!

— Il me tuera!... balbutia le patient.

— Choisis, moi je te tuerai si tu ne parles pas...

— Ayez pitié de moi!

— Son nom?...

— Je ne puis.

Kohl enfonça de nouveau la pointe de son poignard dans l'épaule de sa victime, et ce dernier poussa un second cri.

Quand les inquisiteurs ou les simples jésuites se livrent à des plaisanteries de ce genre, c'est une effroyable torture. Ces monstres ne savaient pas donner la question gaiement. — Mais quand il s'agit d'un travailleur comme ce bon Kohl, eh bien, un petit peu de question ne fait pas mal.

Que diable! c'est bien différent!

— Eh bien, poursuivit Kohl avec ironie, te décides-tu à parler?

— Je vous dirai tout, s'écria le pauvre diable, l'homme qui nous a ordonné de frapper Jean Erwin, c'est...

— Voyons!

— Le comte Max de Sickingen.

Kohl releva le front; il avait un éclair dans les yeux.

— Je m'en doutais, s'écria-t-il, le comte Max était seul capable d'une pareille lâcheté... eh bien retourne donc vers lui, dis-lui que Jean Erwin, et les Maçons-libres de Strasbourg et de Steinbach le connaissent, et qu'avant peu, nous saurons tirer de son infamie, une éclatante vengeance!

En disant ces mots, Kohl releva sa victime, et lui indiqua du geste la direction par laquelle il devait fuir. Le malheureux n'eut garde de

G. Staal, del. Ferdinand, sculp.

LA QUESTION DE KOHL.

Monjeom, Imp. 9 Jacques 67, Paris

(Bibliothèque des Arts)

se faire répéter cette injonction aimable, et bien qu'il fût blessé, il prit la fuite avec rapidité.

Les compagnons maçons se saisirent alors de Jean Erwin, et le transportèrent au lieu ordinaire de leurs réunions. Puis, chacun sortit peu à peu, et Kohl et Erwin restèrent seuls. C'était ce qu'attendait ce dernier.

Aussitôt que la chambre dans laquelle on l'avait déposé se fut vidée, Jean se retourna vivement vers son ami, et lui tendit la main.

— Merci, Kohl, lui dit-il, merci, tu es venu à propos, mais il y a bien longtemps que je t'attendais : j'avais besoin de connaître le sort de nos amis, de savoir surtout, pardonne-moi, ce que Blanche est devenue.

— Blanche est toujours à Steinbach, répondit Kohl.

— Tu l'as vue?

— Je l'ai vue quelques instants avant mon départ.

— Et a-t-elle parlé de moi?

— Elle n'a parlé que de toi... elle t'aime et elle t'attend toujours.

— O Blanche... soupira Erwin, — mais lui! lui! Max de Sickingen!

— Ah! Max, c'est autre chose, répliqua Kohl, Max avait été laisse pour mort sur le lieu du combat, et malheureusement, il n'était que grièvement blessé; c'est une faute, nous ferons en sorte de la réparer prochainement.

Je vous le déclare, c'était un tort horrible de la part de Max de n'être pas mort. Cet homme accablé de postiches ne devait pas ainsi tromper son meurtrier.

L'aimable Kohl reprit :

— Mais il faut maintenant songer à tout; Max est plus que jamais dans la confiance de l'empereur; le père de Blanche le craint, et il est tout disposé à sacrifier sa fille à sa peur; cependant il hésite encore; cette lutte qu'il a engagée contre son cœur épuise ses forces

chaque jour, la vieillesse, le désespoir mettent une ride de plus sur son front et sur ses joues; avant peu sans doute, il succombera.

Nous ferons observer en passant que ce vieillard est bien peu intéressant, mais l'histoire est inflexible. Nous ne faisons pas du roman.

— Pauvre Blanche! murmura Erwin.

— Oui, pauvre Blanche, s'écria Kohl, car le jour où son père mourra, c'en sera fait d'elle; Max commandera en maître, et s'il n'est pas obéi, il n'écoutera que sa passion, et il aura recours à la violence.

— Mais que faire! que faire! balbutia Jean qui se tordait de rage sur son lit.

— C'est ce que je t'expliquerai demain, répliqua Kohl; qu'il te suffise aujourd'hui de savoir que notre plan est concerté de tous points, que Blanche y donne son entière approbation, et qu'elle en attend avec impatience l'exécution...

— Et cependant, objecta Jean, me voici retenu sur ce lit de douleur, Dieu sait quand je me relèverai!

— Il faut que tu te guérisses sans tarder, mon ami; le bonheur, la vie, peut-être, de Blanche en dépendent : dans quelques jours nous serons sur le chemin de Steinbach.

— Puisses-tu dire vrai!...

— A demain! à demain! Jean; demain je t'expliquerai notre plan, et l'espoir d'un succès prochain, ne contribuera pas peu, je l'espère, à ramener la santé dans ton corps.

Kohl serra alors les mains de Jean Erwin, et alla lui même chercher quelques instants de repos.

II.

Quinze jours se sont passés; nous sommes à Steinbach, dans la chambre même du père de Blanche. Ce que Kohl a prédit, est arrivé;

le baron est alité, et la veille, les médecins ont déclaré qu'il ne passerait pas la journée.

Il règne au dehors un désordre sinistre, dans l'appartement, un silence lugubre. Blanche est agenouillée à un prie-Dieu, non loin du lit sur lequel est étendu le moribond, elle prie et elle pleure...

Les valets et les serviteurs du château courent effarés de toutes parts, chacun se demande ce qu'elle va devenir, le baron une fois trépassé : Blanche est faible ; elle n'a nul appui autour d'elle, et le comte Max de Sickingen est tout-puissant.

Malgré l'affreuse douleur qui jette l'épouvante dans le cœur de Blanche, une certaine confiance se lit encore dans ses yeux ; elle a foi en Dieu, elle compte sur son aide dans ce moment suprême, elle pense qu'elle sera forte et courageuse en face du danger dont elle est menacée.

Aucun sentiment égoïste ne se mêlait à son angoisse. Elle aimait son père d'un amour respectueux et dévoué. Elle ne songeait point à son propre avenir.

Depuis longtemps d'ailleurs, son père était impuissant à la protéger, il n'avait pu la défendre de l'amour du comte Max de Sickingen, c'est lui-même qui avait en quelque sorte autorisé, encouragé ses poursuites ; son père une fois mort, elle se retrouverait dans la même situation ; elle aurait à lutter, sans nul doute, mais l'amour que Jean lui avait inspiré était sa sauvegarde, elle avait résolu de résister, et nulle puissance au monde ne pourrait jamais la faire consentir à une union que son cœur réprouvait.

Pauvre Blanche, elle comptait sans la violence ! elle ne savait pas que Max de Sickingen était décidé à tout pour la posséder, qu'il n'attendait que la mort du baron pour mettre ses infâmes projets à exécution, qu'il comptait les minutes, les secondes, et que l'instant où le baron aurait rendu le dernier soupir était marqué d'avance dans son esprit, comme celui où Blanche devait succomber.

Ma foi, de la part d'un traître si chauve, c'était encore des procédés. D'autres n'auraient même pas attendu la mort de cet inutile et fadasse bonhomme.

Mais pendant que Blanche priait ainsi agenouillée au chevet de son père, une scène singulière se passait dans les souterrains mêmes du château.

Il y avait déjà quelque temps que nous n'étions descendus dans ces souterrains mystérieux et humides des châteaux allemands, où nous nous sommes déjà ennuyés tant de fois, Hurrah pour les souterrains. C'était la patrie des Tribunaux secrets, et plût à Dieu que les *Tribunaux secrets* y fussent restés cachés sous quelque bonne pierre.

Dans ces souterrains du château de Steinbach, se trouvaient réunis Kohl et les principaux maçons libres de la *loge* (*hütten*) de Steinbach!

Kohl était monté sur une tribune élevée à la hâte dans ce lieu malsain, et à chaque compagnon qui entrait, il adressait les questions d'usage dans ces associations naissantes.

— Salut, prospérité, et bon accueil à tous les frères, disaient ceux qui entraient.

— Que venez-vous faire ici? leur demandait aussitôt Kohl.

— Vaincre nos passions, soumettre nos volontés, et faire de nouveaux progrès dans la maçonnerie.

— Qu'entendez-vous par *maçonnerie*?

— J'entends l'étude des sciences et la pratique des vertus.

— Dites-moi ce que c'est qu'un maçon?

— C'est un homme libre, fidèle aux lois, le frère et l'ami des rois et des bergers, lorsqu'ils sont vertueux.

— A quoi reconnaitrai-je que vous êtes maçon?

— A mes signes, à mes marques, et aux circonstances de ma réception fidèlement rendues.

— Quels sont les signes de maçon?

— L'équerre, le niveau, le perpendiculaire.

— Quelles en sont les marques?

— Certains attouchements particuliers que l'on se donne en frères... etc...

Oui, lecteur, *et cætera,* car il y avait encore beaucoup de rocambolès de la même force.

Et néanmoins comment trouvez-vous ces amis des rois et des bergers?

Après ces questions et ces réponses, les nouveaux arrivés allaient prendre place dans le groupe déjà formé, et chacun attendait en silence.

Cependant l'heure s'écoulait et Jean Erwin qui était le véritable chef de cette association ne paraissait pas encore; tous avaient hâte d'apprendre le motif secret de cette convocation nocturne, déjà des conversations animées s'engageaient de tous côtés, lorsque Kohl réclama tout à coup le silence.

— Compagnons, dit-il, puisque Jean Erwin ne vient pas, gardons-nous de perdre ici un temps précieux que nous pouvons employer utilement pour notre cause; de grands événements vont s'accomplir au sein de l'Allemagne, et cette nuit peut-être, notre association va acquérir un retentissement et une gloire qui la désigneront à l'admiration de nos descendants. Vous le savez tous, mes amis, le comte Max de Sickingen est l'ennemi né de notre association; depuis le départ de Jean Erwin, il n'a manqué aucune occasion de nous signaler à la vengeance des soldats de l'empereur, et nous avons vu nos amis périr successivement sous leurs coups: c'est une guerre à mort qu'il nous offre, et que nous devons accepter, or, dites-moi sans-arrière pensée, avec franchise, vous sentez-vous le courage d'engager une pareille lutte?

— Oui! oui! tous! répondirent d'une seule voix les membres présents.

Vous avez tous monté les sept degrés du Temple, poursuivit Kohl en s'animant, et non sans faire quelques gestes remplis d'à-propos, vous avez vu les globes en forme de sphères, parsemés de lis et de pommes de grenade, vous êtes tous les descendants d'Adouhiram, et vous connaissez la valeur sacramentelle de *Mac Benac;* rappelons donc tout notre courage pour cette occasion solennelle; Max de Sickingen est tout-puissant, mais nous sommes forts; chaque jour, le nombre des compagnons s'augmente; avant peu, nous formerons une grande famille sur toute la surface de la terre, et nous défierons alors nos ennemis les plus redoutables. Eh bien, méritons par notre fermeté, le succès qui doit couronner notre entreprise, et je jure Dieu, mes amis, qu'après cet acte d'audace, tous les maçons-libres d'Allemagne et de France viendront se réunir à nous !

— Que faut-il faire? demandèrent aussitôt plusieurs voix.

C'étaient principalement les voix de ceux qui avaient vu la sphère en forme de globe, parsemée de fleurs de lis et de pommes d'amour. On les reconnaissait à leur accent fier et caressant à la fois.

— Que ceux qui sont courageux me suivent! répondit Kohl.

Et il descendit en même temps de la tribune, traversa les rangs pressés des maçons, et les entraîna tous à sa suite.

Leurs pas se perdirent dans les longues galeries. Chacun d'eux savait bien qu'une sentence venait d'être implicitement rendue et que le tribunal secret avait sous-entendu son arrêt. . . . . .

. . . . . .

Blanche de Steinbach venait de s'approcher du lit de son père.

Le baron sentait sa fin approcher, il avait tendu la main à sa fille, et l'avait appelée près de lui.

— Blanche, lui dit-il d'une voix épuisée, en serrant dans ses mains froides les deux mains que sa fille lui abandonna; Blanche, voici venir ma dernière heure, je n'ai plus que quelques instants à

vivre; c'est à peine si j'aurai le temps de t'embrasser et de te faire une dernière et suprême recommandation.

— Mon père! mon père! balbutia Blanche en sanglotant.

— Pauvre enfant, poursuivit le moribond, tu vas te trouver seule, à la merci de ton plus cruel ennemi; c'est à présent, surtout, que je comprends quelle faute j'ai commise; j'aurais dû te soustraire à la malheureuse passion que tu lui as inspirée; nous aurions dû fuir tous les deux, mettre un monde d'obstacles entre lui et nous; hélas! hélas! le ciel me punit cruellement, car cette pensée que tu vas être seule, sans appui, sans défense, suffit à empoisonner mes derniers moments.

Blanche releva la tête à ces paroles, et regarda tristement son père à travers ses larmes.

— O mon père, dit-elle, que votre cœur se rassure, Dieu a mis dans le mien assez de résolution et de force pour résister à toutes les menaces; c'est ma vie, mon repos, mon honneur peut-être, que je serai appelée à défendre, et soyez sûr que je ne faillirai point à ce devoir.

Le vieux baron secoua lentement la tête.

— Non, dit-il, non il ne faut pas lutter, mon enfant, car tu serais brisée sans pitié dans cette bataille inégale. Max, je le connais, ne reculera devant aucun obstacle, il les brisera tous, il aura recours à la ruse, à la violence, à tous les moyens que l'honneur réprouve, plutôt que d'abandonner sa victime; non, il ne faut pas lutter.

— Mais que faire donc alors, mon père, dit Blanche, que me conseillez-vous?

— La fuite, mon enfant, une fuite prompte, secrète, ignorée de tous et surtout de Max de Sickingen; il faut fuir, fuir avant que j'aie rendu le dernier soupir, fuir avant que le comte ait pris aucune mesure; comprends-tu?

— Oh! c'est impossible! s'écria la jeune fille, c'est impossible, moi, vous laisser seul dans un pareil moment!...

— Il le faut.

— Je ne pourrai jamais m'y résoudre.

— Et si je te l'ordonne!...

— Jamais!.. jamais.., plutôt mourir...

Le baron se tut; ses yeux brillaient de l'éclat ardent de la fièvre, il serra d'une main les mains de sa fille, et lui montra de l'autre la porte de l'appartement qui venait de s'ouvrir, et le comte Max de Sickingen qui marchait à pas lents vers le lit.

Max était pâle; ses sourcils étaient rapprochés, une ironie cruelle plissait sa lèvre; il s'approcha du lit du baron, et quand il se trouva à deux pas de Blanche, il s'arrêta.

— A la bonne heure, baron, dit-il alors, la fièvre, à ce que je vois, n'a pas complétement égaré votre raison, puisque vous formez des projets au moment même où vous allez aller voir vos ancêtres.., mais Dieu merci, le comte Max de Sickingen savait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur votre foi, et toutes ses mesures étaient prises pour paralyser vos projets.

— Que voulez-vous dire? s'écria le vieillard désespéré et qui commençait à râler.

— Cela veut dire, baron, répondit le comte, que mes hommes d'armes viennent d'entrer, au nombre de trente, dans la cour d'honneur du château, et qu'avant une heure ils emmèneront Blanche de Steinbach à la forteresse de Sickingen.

— Mais c'est infâme! balbutia le baron; vous ne le ferez pas... la vengeance de Dieu vous frappera avant que vous n'exécutiez de pareilles menaces!...

Max sourit et se tourna vers Blanche :

— Blanche, lui dit-il, j'ai employé jusqu'à ce jour le langage de amour pour vous engager à me suivre; si vous le voulez, je me

montrerai toujours humble et soumis et prêt à exécuter vos moindres volontés; suivez-moi donc pendant que je vous le demande encore avec calme, et ne me mettez pas dans l'obligation de faire usage des moyens violents que j'ai à ma disposition.

Blanche avait relevé, à ces paroles, sur Max de Sickingen, un regard plein de haine et de mépris; elle lui indiqua la porte par un geste indigné, et recula vers son père dont elle saisit les mains.

— Arrière, monsieur le comte, lui dit-elle d'une voix frémissante, ne souillez pas davantage par votre présence la solennité des derniers instants d'un vieillard, et ne me forcez pas moi-même à appeler mes valets pour vous apprendre le respect que l'on doit à une femme!

Max devint encore plus pâle, et se mordit les lèvres; il fit quelques pas vers la jeune fille, et l'attira brusquement vers lui.

— Blanche, dit-il à voix tremblante et basse, Blanche, prenez garde, la colère du comte Max est terrible, et n'oubliez pas que votre honneur aussi bien que votre vie sont entre mes mains.

— Lâcheté! lâcheté! fit le vieillard agonisant.

— Eh bien! soit; lâcheté... infamie, appelez cette action du nom que vous voudrez; mais rien ne peut plus vous défendre désormais, vous êtes à moi; mes hommes d'armes attendent dans la cour du château, venez!...

Et comme Blanche se cramponnait avec désespoir au lit de son père:

— A moi! à moi! s'écria-t-elle, Jean Erwin, à moi!...

Comprenez bien que ceci est dramatique et joliment arrangé.

Car aussitôt et à la baguette, une porte secrète pratiquée dans la cloison vola en éclats, et Jean Erwin se précipita dans la chambre, suivi de Kohl et de ses compagnons.

Tous braves et connaissant le *Mac Bénac*.

Ils entourèrent Max de Sickingen.

Ce dernier s'était d'abord montré un peu surpris de cette intervention inattendue, mais il se remit, rajusta sa perruque faite sans art, marcha rapidement vers la fenêtre, et ayant fait signe aux siens de le venir rejoindre, il tira son épée du fourreau, et se mit en devoir de recevoir ses adversaires.

Le combat commença avec un acharnement sans égal.

Max de Sickingen était furieux, son œil lançait mille éclairs, son épée frémissait dans sa main impatiente.

Il avait vu Jean Erwin, et cette vue n'avait fait qu'augmenter sa rage ; il alla à lui, et comme ses soldats venaient d'entrer dans cette chambre où le baron de Steinbach rendait l'âme, les deux rivaux se rencontrèrent.

Blanche s'était jetée à genoux ; elle avait poussé un cri de détresse en voyant Max et Jean se rencontrer, et elle priait Dieu de la sauver ; elle savait bien, en effet, que c'était sa vie, son honneur qui étaient en jeu dans cette terrible bataille ; elle savait, en outre, que le comte était un des plus adroits guerriers de l'empire ; elle voyait les soldats couverts de fer...

Quelques secondes se passèrent dans cette anxiété horrible, pendant lesquelles Blanche éprouva toutes les inquiétudes. Mais enfin un cri terrible se fit entendre, et elle vit Max de Sickingen tomber entre les bras de ses soldats.

Il était tombé parce que l'âme du vieux baron venait de s'envoler vers Dieu, et de porter aux pieds du trône tout-puissant la suprême oraison du père.

Max tomba comme le vieillard rendait le dernier soupir.

Le maître une fois mort, la lutte ne pouvait plus durer longtemps ; le désordre se mit dans les rangs des soldats de Max, le courage des maçons se ranima, enfin la place resta au pouvoir des amis de Jean Erwin.

Cependant, cette première victoire remportée, tout n'était pas

fini ; il était à craindre, en effet, que l'empereur promptement averti ne voulût venger son fidèle comte... Il fallait se soustraire par la fuite aux terribles effets de sa colère.

Tout fut donc préparé à la hâte : le chapelain du château reçut les ordres de Blanche et de Jean, et les deux amants, accompagnés de leurs amis, quittèrent Steinbach, et prirent la direction de Strasbourg.

Le lendemain, ils arrivèrent à quelques lieues de la ville vers laquelle ils allaient, et s'arrêtèrent tous les deux dans une mauvaise auberge, où une chambre nue et délabrée, ornée d'un seul méchant lit, leur fut offerte. Il n'y avait pas à choisir : force leur fut d'accepter ce qu'on leur offrait.

Blanche était à peine remise des fatigues de son voyage ; elle se jeta harassée dans une chaise, et respira. Elle croyait toujours entendre les soldats de l'empereur la poursuivre, elle craignait à chaque instant de les voir paraître ; elle avait peur, et n'osait faire un pas sans être accompagnée de Jean.

La nuit était venue ; on avait laissé les deux amants l'un près de l'autre. Jean ne savait s'il devait se retirer ou rester ; il aurait bien voulu veiller sur le sommeil de Blanche, mais il n'osait prendre sur lui cette résolution.

Blanche partageait toutes ses indécisions, elle était agitée, émue, et ne pouvait détacher son regard plein de langueurs de la figure du jeune architecte.

Enfin Jean s'approcha d'elle, et surmontant sa timidité :

— Blanche, lui dit-il, je n'abuserai pas plus longtemps de votre bonté ; la route vous a sans doute fatiguée, vous avez besoin de repos ; demain je reviendrai à l'heure du départ vous chercher avec mes compagnons.

Et, en parlant ainsi, le jeune homme s'empara de la main de

Blanche et la porta doucement à ses lèvres. La main de Blanche était froide, et elle tremblait.

— Votre main est glacée, reprit Jean en regardant la jeune fille et en s'asseyant près d'elle, vous souffrez ; voulez-vous que j'appelle quelqu'un, une fille de cette auberge, dont les soins seront plus efficaces que les miens?

— Non ! non ! ce ne sera rien, murmura Blanche.

— Cependant vous tremblez.

— J'ai peur !

— Peur !... Mais alors je ne vous quitte pas, je reste près de vous, je veillerai sur votre sommeil.

— Et moi, dit Blanche, je n'oserai dormir sous votre regard.

— Avez-vous donc peur aussi de moi?

— Je ne sais...

— O Blanche !

— Ne m'en veuillez pas !

— Et cependant je vous aime, Blanche ; pour vous je donnerais tout mon sang goutte à goutte, toute ma vie jour à jour !... Blanche, Blanche, ayez confiance en moi, aimez-moi !... contre tous je vous défendrai !

Jean s'était animé ; sa voix tremblait d'émotion ; il s'était rapproché de la jeune fille, l'avait attirée sur sa poitrine qui battait, et maintenant leurs cheveux se confondaient, leurs fronts se touchaient.

— Que faites-vous ? que faites-vous ? balbutia Blanche en cherchant à se dégager de l'étreinte passionnée d'Erwin ; oh ! par pitié, laissez-moi !...

— Blanche, c'est la première fois que nous sommes seuls, c'est la première fois que mon cœur peut s'ouvrir devant vous ; eh bien ! Blanche, je vous dis que je vous aime !... Blanche, ne me repoussez pas !... C'est une nouvelle vie qui commence pour nous, vie de liberté,

de dévouement, d'amour... Oubliez! oubliez! Blanche, oubliez ce qui s'est passé! ne vous rappelez que mon amour, c'est à genoux que je vous le demande, ne soyez pas impitoyable et cruelle!...

La jeune fille ne savait plus se défendre; elle-même se sentait agitée par une émotion indicible; un moment leurs lèvres se rencontrèrent, Blanche ferma les yeux et se laissa tomber presque mourante dans les bras de Jean Erwin, qui jura devant Dieu d'être son mari et de remplacer son père.

CHAPITRE III.

Suite des Francs-Maçons. — Mort de Blanche. — Histoire ancienne. — Adonhiram et sa fin précoce. — Mac Benac!!! — Avantage de la théorie triangulaire. — Epreuves des Francs-Maçons. — Réflexions morales sur la vie des hommes. — Jean et Sabine. — La cathédrale de Strasbourg. — Bernard Saunder. — Le jeune statuaire. — Polydor de Bologne. — Talent de cet étranger. — Son insolence. — Mort de Jean Erwin. — Publication municipale.

Pendant bien des années, Jean et Blanche vécurent ainsi dans les enchantements d'un amour sans nuage : ils vieillirent à côté l'un de l'autre, sans s'apercevoir que les jours passaient, et arrivèrent à l'âge mûr, ayant deux beaux enfants autour d'eux, un fils que l'on appelait Jean Erwin, du nom de son père, et une fille du nom de Sabine.

Blanche ne jouit pas longtemps du bonheur de voir ses enfants grandir à ses côtés; la vie qu'elle avait menée depuis la mort de son

père l'avait fatiguée outre mesure ; elle avait voulu suivre Jean dans toutes ses excursions, elle ne le quittait jamais, elle partageait toutes ses vicissitudes, tous ses dangers ; sa frêle organisation n'avait pu résister à tant de cruelles épreuves, elle s'était insensiblement affaiblie ; un jour, elle s'endormit, les deux mains dans celles de Jean, souriant à ses deux enfants assis au chevet de son lit, et ne se réveilla plus.

Elle était morte !

Ce fut un coup terrible pour Jean Erwin ; lui aussi avait été rudement entamé par les épreuves de tout genre qu'il avait dû subir ; pendant dix années consécutives, il s'était vu contraint de fuir devant les persécutions de l'empereur.

Max de Sickingen avait laissé des héritiers de sa haine, on avait traqué le malheureux architecte de toutes parts ; ce dernier allait et venait sans pouvoir se reposer nulle part.

Mais il était jeune à cette époque ; il avait une foi robuste dans le cœur, son esprit était incessamment en éveil ; il avait encore mille ambitions, mille ressources : rien ne put vaincre sa fermeté ni son audace.

Pendant qu'il errait ainsi fugitif et malheureux, il ne perdait pas de vue le projet gigantesque qu'il avait formé de réunir dans une vaste association tous les maçons libres de l'Allemagne, et chaque jour il recevait d'importantes et nombreuses adhésions.

L'association était déjà établie sur une grande partie des pays qui avoisinaient le Rhin ; des loges avaient été fondées dans les centres les plus importants, et les cérémonies étaient suivies avec une scrupuleuse exactitude.

Pour donner plus de créance à son invention, Jean Erwin avait, dit-on, été chercher jusque dans l'antiquité la plus reculée la tradition primordiale de l'œuvre.

Voici ce qu'il racontait à ce sujet à ses adeptes :

Adouhiram, choisi par Salomon, lors de la construction du temple, présidait au payement des ouvriers qui le batissaient. Pour donner à chacun le salaire qui lui revenait, Adouhiram les divisa en trois classes : *apprentis, compagnons, maîtres.*

Il donna à chacune de ces classes son mot du guet, les signes propres, et la manière dont les frères devaient se toucher pour se reconnaître. Chaque classe devait tenir ses signes et son mot du guet extrêmement secrets.

Adouhiram avait compté sans l'envie et la cupidité.

Trois *compagnons*, trouvant leur salaire insuffisant, voulurent se procurer celui de *maîtres;* ils se cachèrent, à cet effet, dans le temple, et se portèrent, à une heure dite, chacun à une porte différente.

C'était Adouhiram qui avait, chaque soir, le soin de fermer les trois portes du temple, les *compagnons* le savaient, ils l'attendirent, espérant, par la force ou par la ruse, lui arracher le mot des *maîtres.*

Au moment donc où Adouhiram se présenta pour fermer une des portes, le premier compagnon l'arrêta, et lui demanda la parole de maître.

Adouhiram refuse, et veut fuir, mais il reçoit sur la tête un grand coup de bâton. Il s'élance alors vers une autre porte, même rencontre, même demande, même traitement.

A la troisième porte, enfin, le troisième compagnon ne se contente pas de le frapper de son bâton ; il tire un poignard de son sein, se jette sur le malheureux Adouhiram, et le tue sans pitié, malgré ses cris.

Les trois assassins l'enterrèrent alors sous un tas de pierres, au-dessus duquel ils mirent une branche d'accacia, pour reconnaître la place où ils avaient mis le cadavre.

Cependant, dès le lendemain, et comme on ne vit pas arriver

Adouhiram à l'heure à laquelle il avait coutume de se rendre au temple, Salomon se désespère, et les *maîtres* se mettent en campagne pour le découvrir.

Deux jours se passent ainsi, sans amener le moindre résultat satisfaisant : enfin, le troisième jour, un des maîtres s'approche du tas de pierres, sous lequel était cachée la victime, et découvre le cadavre.

Il veut le tirer à lui par un doigt, et le doigt se détache de la main ; il le prend ensuite par le poignet, et le poignet se détache des bras.

Dans son étonnement, il se retourne vers les amis qui l'avaient suivi, et s'écrie :

Mac Benac !

La chair quitte les os !

Les maîtres accourent aussitôt vers lui ; on s'empare du cadavre, et on le transporte au temple.

Depuis lors, ajoutait Jean Erwin, dans la crainte qu'Adouhiram n'eût révélé le mot du guet, appelé la *parole*, tous les maîtres convinrent de le changer, et d'y substituer ces mots *Mac Benac*, mots vénérables que les Francs-Maçons ne prononcent jamais hors des loges.

Et nous disons, nous, qu'ils ont, ma foi, bien raison !

Les cérémonies inventées par Erwin, pour la réception aux différents grades de l'association, variaient à l'infini. En voici quelques-unes :

Le jour fixé pour la réception du candidat, celui-ci était ordinairement reçu par celui qui lui sert de parrain, ou par celui qui a proposé son admission à la société. Deux membres de la *loge* s'emparaient de lui à son arrivée ; on le dépouillait des armes qu'il portait ; on lui bandait les yeux, on lui tirait son habit, sans crainte des rhumes qui pouvaient en résulter.

Cette opération était, dit-on, le symbole de l'harmonie qui régnait parmi les Francs-Maçons de la soumission obligatoire des inférieurs envers les supérieurs de la loge, et de l'abnégation que tout Franc-Maçon devait faire des richesses et des vanités de ce monde.

Le candidat était ensuite introduit dans le temple.

Le *Vénérable*, considéré comme le représentant de la suprême puissance, était placé à l'orient, sur un trône d'or, ou seulement recouvert de papier doré ; au-dessus de sa tête, le plafond s'arrondissait en une voûte, qui, peinte en bleu d'azur ou de Prusse, figurait le firmament, et présentait aux regards éblouis du néophyte les images radieuses du soleil, de la lune et des étoiles.

Aux pieds du trône du Vénérable, s'élevait un autel triangulaire, sur lequel le candidat devait prêter serment.

Suivant les Francs-Maçons, cet autel est un symbole de la trinité égyptienne ou du mouvement harmonieux qui agit sur la terre comme dans les cieux.

Les trois sommets du triangle correspondent, *pour le feu*, avec le Bélier, le Lion et le Sagittaire.

Le Taureau, la Vierge et le Capricorne couronnent les pointes de celui *de la terre*.

On appuie les trois pointes du triangle *de l'air* sur les Gémeaux, sur la Balance et sur le Verseau.

Enfin, on fixe celles du triangle *de l'eau* au Cancer, au Scorpion et aux Poissons.

Le lecteur sent bien que nous ne pouvions lui cacher plus longtemps des choses aussi importantes.

C'est de là, du reste, que dans cette théorie, on fait découler toutes les qualités qui caractérisent la nature de chaque élément.

C'est par suite de cette savante théorie, ajoute l'auteur que nous citons, et auquel nous laissons toute la responsabilité de ce langage mystique, que la forme triangulaire est devenue une forme sacrée et

mystérieuse pour les anciens initiés, comme pour les Francs-Maçons, et que l'on représente encore Jehovah, ou le grand architecte de l'univers, sous la forme d'un triangle lumineux.

Le temple, comme celui des Juifs, était divisé en deux parties, c'est-à-dire un sanctuaire et un lieu commun. Le sanctuaire était toujours situé à l'orient, et le péristyle à l'occident.

Le sanctuaire n'était séparé du reste de l'édifice que par un rideau.

La première épreuve que l'on faisait subir au candidat, était la répétition exacte du sacrifice d'Abraham.

La seconde épreuve était celle de l'ablution ou du lavement des pieds.

A la troisième épreuve, tous les frères étaient vêtus de noir; ils portaient, au côté gauche, un plastron sur lequel on fixait une tête de mort, des os et un poignard, le tout entouré de la devise: *Vaincre ou mourir.*

Les plus troubadours parmi les Francs-Maçons allongeaient cette devise peu connue, et mettaient sur leur mamelle gauche ces deux beaux vers d'un poëte honorable de ces temps-là :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

L'aspirant était conduit dans le temple les yeux bandés, les mains couvertes de gants ensanglantés et malpropres. Un adepte s'avançait un poignard à la main, et menaçait de le tuer, en expiation d'un crime imaginaire dont il était accusé.

Cela lui donnait la chair de poule.

Après bien des terreurs, il n'obtenait la vie qu'en jurant de venger le père des maçons, par la mort de son assassin.

On lui montrait alors une sombre caverne; il fallait qu'il y pénétrât...

On lui disait :

Frappez tout ce qui vous résistera ; défendez-vous, et vengez notre maître : c'est à ce prix que vous serez élu !

On lui mettait un poignard dans la main droite, une chandelle dans la main gauche, et il partait...

Dans les contrées opulentes, on remplaçait la chandelle par une lampe de forme thébaine, qui brûlait des huiles de mauvaise odeur.

..... A peine a-t-il fait quelques pas dans le souterrain plein de ténèbres, qu'un fantôme blanc comme la neige se présente à lui... A quelques pas derrière lui, il entend toujours cette même voix qui lui crie : Frappez, vengez Hiram !... voilà son assassin !... Il hésite d'abord ; mais enfin la terreur et l'épouvante l'emportent : il frappe !...

Coupez la tête à l'assassin, crie-t-on encore derrière lui.

La tête du cadavre en carton tombe bientôt à ses pieds ; il la porte en triomphe, comme un trophée de sa victoire, la montre à chacun de ses frères, et alors, seulement, il est jugé digne d'être appelé à d'autres épreuves.

Pour la quatrième épreuve, on l'enfermait seul dans un réduit obscur. — Là, il restait étendu par terre, une corde passée autour du col, n'ayant pour dissiper les ténèbres qui l'entourent qu'une lampe à la lueur vacillante ; il est abandonné à lui-même, pour méditer sur l'esclavage auquel il était encore réduit, et pour apprendre à connaître le prix de la liberté.

Un des frères arrivait enfin, l'introduisait dans le temple, en le traînant par la corde enlacée autour de son col, le menaçant, s'il opposait la moindre résistance, de le percer de l'épée qu'il tenait de l'autre main.

Le candidat n'était déclaré libre qu'après avoir subi une foule de questions, et surtout après avoir juré, sur le soleil de son âme, de ne jamais violer les secrets qui lui étaient confiés. Une fois les épreuves terminées, le récipiendaire rentrait dans le temple, portant

à la main le triangle, et s'avançait jusqu'aux pieds du trône, où siégeait le Vénérable.

Après les diverses questions et réponses d'usage, le Vénérable lui disait :

— Que ta bouche ne s'ouvre que pour proférer des paroles utiles à tes frères, que ta conscience soit à jamais sans reproche, et que toutes tes actions se dirigent vers la connaissance de la vérité.

Après cette allocution, on conduisait le néophyte à la table de la communion fraternelle, sur laquelle étaient déposés les douze pains et la coupe remplie de vin.

Alors le Vénérable lui disait :

— Mon frère, buvez avec vos frères dans la coupe, et rompez ensemble au même pain, pour vous apprendre que les maçons se fortifient par l'union et la communauté des secours réciproques.

On passait en même temps un anneau au doigt de l'initié, qui, après cette dernière cérémonie, était admis au nombre des membres de l'association des Maçons Libres.

A Dieu ne plaise que nous nous moquions de Jean Erwin, veuf de Blanche ! Nous dirons seulement avec résignation et douceur que la franc-maçonnerie, sa fille, est une bonne femme bien fatigante.

Au moyen âge, elle avait sa grandeur. Mais comment voir encore cette grandeur que nous cachent les casques à mèches des modernes Francs-Maçons ?

Et toutefois ne rions point, afin de n'être pas immolé par le sabre de bois de ces sauvages de cire.

Jean Erwin n'avait pas formé une pareille association en un jour ; il lui avait fallu essuyer bien des luttes, bien des combats, surmonter bien des obstacles, pour arriver à réunir autour de lui, et comme dans une même famille, tout ce que l'Allemagne, la Bourgogne, la France elle-même comptait de plus célèbres tailleurs de pierres ou architectes.

Bien souvent le découragement le prit au milieu de cette œuvre qu'il avait entreprise; plus d'une fois, accablé de fatigues, abreuvé de dégoûts, il fut sur le point de renoncer à tout, et d'aller finir ses jours au fond de quelque retraite paisible, entouré de sa femme et de ses enfants; mais Blanche (c'était avant la mort de cette femme angélique), qui savait le secret de ses découragements, savait aussi relever son courage au moyen de quelques bonnes et affectueuses paroles; et lui, souriait, embrassait Jean et Sabine, et se remettait à l'ouvrage avec une ardeur toute nouvelle.

C'est donc en quelque sorte à Blanche, mère de Jean et de Sabine, que nous sommes redevables de la franc-maçonnerie. Blanche, merci!

L'empereur mourut, et avec lui disparurent une bonne partie de ces haines implacables qui avaient poursuivi Erwin de Steinbach; il put aller visage découvert, il n'eut plus besoin de se cacher, et quand on lui offrit la direction des travaux de la cathédrale de Strasbourg, avec le titre de *maître des ouvriers,* il put accepter sans crainte d'être arrêté dans ses opérations par les amis ou les descendants de Max de Sickingen.

Strasbourg était un des grands centres de cette époque; Erwin avait toujours désiré de s'y fixer, sa position seule l'avait empêché de mettre ce projet à exécution.

Ce fut donc avec joie qu'il se rendit dans cette ville, et qu'il commença les travaux importants qui lui avaient été confiés.

Une cathédrale à bâtir!... c'était une œuvre immense.

Jean Erwin ne se dissimula pas la responsabilité qu'il assumait sur lui, mais il l'accepta sans hésiter, car il était sûr de son courage, de son activité, de son génie.

Les travaux avancèrent avec une merveilleuse rapidité; Jean se multipliait, il était partout à la fois; il exaltait les ouvriers, gourmandait la lenteur des uns, dirigeait l'activité et le zèle des autres.

Il avait renouvelé les classes établies par Adoubiram pour les ouvriers qui avaient concouru à l'édification du temple de Salomon; il avait divisé les siens en *apprentis, compagnons, maîtres.* Chacun connaissait la nature des travaux auxquels il était attaché, tout était merveilleusement combiné pour concourir à l'œuvre commune.

Déjà la cathédrale sortait droite et sévère de ses fondements, on pouvait presque deviner déjà la grandeur du chef-d'œuvre qu'avait imaginé le célèbre architecte, lorsque Blanche mourut.

Cette mort fut un coup terrible pour Jean Erwin. Blanche avait été la compagne aimée de toute sa vie, ils ne s'étaient jamais quittés, ils s'étaient toujours aimés comme au premier jour.

Et puis, si Jean, son fils, avait déjà un âge qui pouvait au besoin le dispenser de toute tutelle, il n'en était pas ainsi de Sabine.

Elle avait quinze ans à peine; elle avait encore besoin des soins éclairés, de la tendresse inquiète d'une mère. Les travaux entrepris par Erwin l'appelaient chaque jour loin de sa demeure, il ne pouvait veiller sur Sabine, comme Blanche aurait pu le faire. C'étaient de nouveaux soucis ajoutés à la profonde douleur qu'il avait éprouvée en perdant sa femme.

Mais Jean Erwin était doué d'un courage surhumain; après quelques jours donnés à l'excès de la douleur, il secoua énergiquement les sombres préoccupations qui l'assaillaient de toutes parts, et reprit la direction de ses travaux.

Il faut se faire une raison. Nous sommes tous mortels, etc.

II.

Ainsi que nous l'avons dit, Jean, le fils d'Erwin, avait à cette époque une vingtaine d'années; il avait suivi avec ardeur la voie ouverte par son père, et il annonçait déjà les qualités éminentes d'un véritable artiste. Il accompagnait souvent son père sur le lieu

des travaux, mais il ne se mêlait pas aux compagnons ou aux maîtres, et s'oubliait plus volontiers à causer avec les jeunes apprentis, dont son âge le rapprochait naturellement.

Parmi ces derniers, il ne tarda pas à faire connaissance avec un jeune homme, Silésien de naissance, du nom de Bernard Saunder, et, grâce à une certaine communauté de sentiments, les deux jeunes gens se lièrent bientôt de la plus étroite amitié.

Bernard Saunder avait vingt-cinq ans; il avait perdu fort jeune son père et sa mère, et était parti de son pays pour aller chercher fortune au loin. Mais Bernard n'avait ni la force, ni l'activité, ni le talent même qui font les bons ouvriers; il travaillait avec beaucoup d'ardeur, il apportait un grand zèle dans la coopération qu'il prêtait à Jean Erwin, mais ce travail l'épuisait, et il éprouvait parfois de grandes lassitudes.

Alors il se reposait.

Bernard accompagnait fréquemment Jean chez son père, et il passait bien souvent des soirées entières dans la compagnie du célèbre architecte et de sa fille.

Quand Sabine parlait de son art, car Sabine était une artiste déjà, Bernard l'écoutait avec avidité, et bien des fois il s'était surpris à tressaillir quand l'enthousiasme s'emparait de la jeune fille et que sa parole magique lui dévoilait l'avenir.

Il y avait bien des mystères dans la vie de Sabine, bien des mystères que nul ne pouvait expliquer, qu'elle ne pouvait expliquer elle-même.

Sabine avait quinze ans; elle était blonde et de taille moyenne. Elle n'avait pas précisément une grande beauté; mais son front resplendissait d'un si pur éclat, il y avait dans son regard une si touchante expression de bonté, sa voix était si douce et cependant si ferme à la fois, qu'on ne pouvait la voir sans se sentir ému, l'approcher sans l'aimer.

Bernard l'aimait de toutes les forces de son âme.

Il savait bien cependant quelle distance le séparait, lui malheureux apprenti, de la fille de l'architecte Jean Erwin, dont le nom était alors pour ainsi dire européen; il comprenait bien aussi que jamais il ne pourrait franchir cette distance avec ses seules forces; mais un sentiment plus puissant que sa volonté s'était emparé de lui, il ne raisonnait plus, et se laissait emporter au hasard.

Depuis quelques années, Sabine étudiait la sculpture sous les yeux de son père; elle avait fait en peu de temps des progrès rapides; avec ce goût délicat qui est inné chez la femme, elle avait deviné de bonne heure toutes les ressources de l'art, et avait pu franchir les premières difficultés, sans voir s'émousser son ardeur.

Les statuettes qui sortaient de ses mains avaient mille grâces; les contours en étaient dessinés avec un art sans égal, et, plus d'une fois, son père, en admirant le résultat de ses travaux opiniâtres, l'avait serrée contre sa poitrine en lui prédisant un grand avenir.

Sabine souriait à ces éloges de son père, et elle continuait; le matin, avant que le soleil n'éclairât les rideaux de serge de son lit, elle se levait, s'habillait à la hâte, et courait à ses vierges, ses saints, ses christs, qui devaient orner certaines parties de la cathédrale.

Toute la journée, c'était ainsi; le soir seulement, Sabine consentait enfin à prendre un peu de repos : l'été, elle allait, appuyée au bras de son père, parcourir les rues et les belles promenades de Strasbourg; l'hiver, elle s'asseyait au coin du foyer où le bois pétillait, et là, elle écoutait Jean Erwin lui parler de sa mère, lui raconter les douleurs de leurs amours, le calme, la sérénité, le bonheur de leur intérieur

Quand Bernard Saunder était là, Sabine causait avec lui de leur art commun, mais si sa voix était émue, ce n'était point assurément de se sentir près du jeune *apprenti;* Sabine l'avait à peine regardé : elle ne connaissait de la vie que les travaux auxquels elle donnait toute sa pensée et tout son cœur; elle n'avait jamais arrêté son re-

gard sur aucun homme; tout était art et poésie pour elle; elle n'avait point d'autre préoccupation.

Bernard n'avait pas été longtemps sans s apercevoir de ces dispositions chez la fille de Jean Erwin; mais le talent excusait à ses yeux toutes ces excentricités, et, d'ailleurs, il lui était trop sincèrement attaché pour jamais s'interroger lui-même au sujet des singularités qu'il remarquait parfois dans l'attitude rêveuse et contemplative de Sabine.

Depuis quelques jours cependant, l'interieur de la maison de Jean Erwin avait un peu changé d'aspect; Sabine était plus animée, Jean Erwin semblait avoir retrouvé la verdeur de ses premiers ans; Bernard était devenu tout à coup sombre, tandis que le frère de Sabine cherchait vainement à cacher à tous les regards ses soucis et son inquiétude.

Ce changement tenait à ce que, depuis une semaine au plus, un nouveau personnage était venu prendre place dans cette famille, naguère si calme.

Ce nouveau personnage s'appelait Polydor; il était natif de Bologne, et, depuis un mois seulement, on l'avait vu se mêler aux ouvriers de Jean Erwin. Mais, dès les premiers jours, ce dernier avait reconnu dans son nouveau compagnon un artiste éminent, et il lui avait fait aussitôt une large part dans la direction de ses travaux.

Polydor était un grand garçon d'une trentaine d'années; il avait une épaisse chevelure noire qui tombait de chaque côté de ses tempes jusque sur son dos.

Sa physionomie portait le cachet d'une audace peu commune.

Ses yeux noirs semblaient lancer par instants d'ardentes et vives étincelles; son front était large et intelligent; il avait la parole abondante et facile; et Jean Erwin, l'architecte, ne fut pas le seul à subir l'influence de cette nature supérieure.

Tous les compagnons, tous les maîtres le remarquèrent dès les

premiers ouvrages qui sortirent de ses mains; il s'éleva de tous côtés un concert de louanges, et Jean remercia le ciel de lui avoir envoyé un homme qui, si lui-même manquait jamais à son œuvre, pourrait du moins la continuer dignement.

Sabine partagea elle-même l'enthousiasme de son père; quand le soir, Polydor, assis à côté d'elle, parlait de ses voyages à travers l'Europe, quand il racontait ses aventures avec cette voix animée d'un esprit convaincu, son œil s'ouvrait avec avidité; elle le suivait avec ardeur au milieu des péripéties saisissantes de ses voyages, partageait toutes ses émotions, et souvent les rêves d'artiste qu'il avait évoqués la suivaient jusque dans son sommeil; elle restait de longues heures à songer à la gloire; elle cherchait à soulever le voile qui lui cachait l'avenir, et se demandait si elle atteindrait jamais le but vers lequel tous ses efforts tendaient.

Alors, elle s'arrachait aux douceurs du repos; elle prenait ses outils, se mettait au travail, et, bien des fois, les premiers rayons du soleil la surprenaient debout, devant ses ébauches tourmentées, dont sa main tremblante de fièvre était impuissante à adoucir les contours.

Hâtons-nous de le dire, si Sabine était ainsi émue, ce n'était pas que son cœur se fût laissé toucher par le Bolonais; elle éprouvait, au contraire, pour lui un de ces éloignements que rien n'explique; elle avait presque peur de son regard plein de feu et d'audace; sa voix lui causait des tressaillements mystérieux qu'elle ne pouvait étouffer, mais le sentiment qui l'emportait était plus fort que sa volonté, et son esprit superstitieux eût volontiers cru à l'influence d'un pouvoir surnaturel, quand, parfois, elle se rappelait être restée des heures entières écoutant cet homme singulier lui parler de choses qui remuaient profondément tout son être.

Bernard Saunder, de son côté, ne se faisait pas illusion sur la situation; il comprenait ce qui se passait dans le cœur de Sabine, il au-

rait voulu, au prix de sa vie, la protéger et la défendre contre cette influence satanique qu'exerçait Polydor; mais qu'était-il pour jouer un tel rôle? Jamais Sabine ne l'y avait autorisé directement ou indirectement : il n'était qu'un pauvre apprenti, et si l'amitié du frère de Sabine lui avait donné accès dans la maison du père Erwin, du moins n'avait-il jamais pu se croire en position de lui être utile dans une pareille circonstance.

Un soir, Sabine était seule dans la petite sale qui lui servait d'atelier, son père venait de sortir, et elle attendait ses visiteurs habituels, son frère, Bernard et Polydor.

Elle était accoudée tristement à sa fenêtre qui donnait sur une des principales places de Strasbourg, celle sur laquelle on édifiait la cathédrale.., et elle songeait à sa mère, à son père, au passé, au présent, à l'avenir, à mille choses qui augmentaient encore la tristesse et la mélancolie dont son âme était empreinte.

En ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit, et Polydor entra.

Bien qu'elle n'eût aucun sujet de craindre de se trouver seule avec cet homme, cependant elle tressaillit jusqu'au plus profond de son cœur, et ses joues devinrent pâles.

Polydor s'avança respectueusement, et quand il fut parvenu auprès de la fenêtre où elle était assise, il prit un siége, et vint s'asseoir à ses côtés.

— Je bénis le ciel, dit-il alors, d'une voix où tremblait une émotion qui n'était pas feinte, de m'avoir amené ici, pour vous y trouver seule, Sabine... depuis longtemps je voulais vous parler.

— A moi ? fit Sabine, en regardant avec inquiétude autour d'elle.

— A vous !... répondit Polydor, qui essayait de prendre la main de la jeune fille.

Mais Sabine le repoussa doucement, et recula la chaise sur laquelle elle était assise.

— Sabine, reprit Polydor après quelques secondes d'hésitation et

de silence, Sabine, pardonnez-moi, mon enfant chère, mais depuis le moment où je vous ai vue, il m'est venu des idées ambitieuses qui emplissent mon cœur, et contre lesquelles j'ai vainement lutté de toutes mes forces... Sabine, Sabine, je vous aime!

— Vous! fit Sabine effrayée.

— Oh! ne me repoussez pas sans m'entendre, poursuivit le Bolonais, je suis calme, voyez, j'ai toute ma raison... et je vous le dis, je vous aime; j'ai placé tout l'espoir de mon avenir sur votre cœur... je vous aime comme je n'ai jamais rien aimé au monde, et pour la réalisation des rêves que j'ai faits, je donnerais, Sabine, tout ce que j'ai de force en moi, de sang, d'intelligence.

Et pendant qu'il parlait ainsi, le regard de Polydor s'illuminait, sa voix avait des intonations ardentes, ses jours se coloraient d'un éclat inaccoutumé; Sabine ne comprenait rien à cette transformation, elle eut peur, et voulut se lever, mais déjà le jeune architecte s'était impérieusement emparé de sa main, et il la retenait près de lui :

— Laissez-moi, laissez-moi, cria Sabine.

— Ainsi vous ne m'aimez pas, dit Polydor...

— Vous me faites peur.

— Ainsi vous repoussez mon amour, lorsque je vous supplie, les mains jointes, de m'écouter.

— Laissez-moi!

— Ah! prenez garde, Sabine, car je comprends maintenant les motifs de votre indifférence à mon égard, et je pourrai peut-être vous en faire repentir.

— Que voulez-vous dire?

— Vous en aimez un autre, dit Polydor en se levant.

Et comme la jeune fille ne répondait pas, il ajouta :

— Ah! quoiqu'il soit, Sabine, je le connaîtrai, et malheur à lui, car rien ne m'arrêtera quand viendra l'heure de la vengeance!...

Après avoir parlé ainsi, Polydor marcha vers la porte, et il allait

en franchir le seuil, quand Bernard et le fils d'Erwin se présentèrent devant lui.

Polydor les salua, sans mot dire, et disparut.

Mais son attitude avait paru singulière à Bernard : d'un coup d'œil, il remarqua le trouble de Sabine, sa pâleur, ses larmes, et n'écoutant que le premier mouvement de son cœur, il se précipita vers elle, et lui prit les mains :

— Sabine, lui dit-il d'une voix tremblante, que s'est-il donc passé; pourquoi cette pâleur sur votre visage? vous tremblez, vos mains sont glacées, ah! répondez, Sabine, répondez, que vous a dit l'homme qui vient de sortir?

Sabine dégagea doucement sa main de l'étreinte de Bernard Saunder, elle lui sourit avec tristesse, et s'écria.

— Rien, ce n'est rien, mes amis, Polydor est un homme de talent, et il a beaucoup d'ambition, que Dieu lui pardonne!...

Et comme Bernard et Jean peu satisfaits de cette réponse, allaient insister de nouveau, une grande rumeur s'éleva tout à coup du dehors, et vint détourner leur attention.

— Qu'est-ce que cela? s'écria Jean, en se précipitant vers la fenêtre.

Il y avait sur la place un grand concours de peuple, et toute cette foule se dirigeait, pleine de murmures, vers la demeure de l'architecte. Jean et Sabine se sentirent pris par un sombre et fatal pressentiment, et ils coururent vers l'escalier déja envahi.

Un malheur épouvantable était arrivé!...

Le malheureux architecte avait voulu examiner l'état des travaux; pendant une heure, il avait inspecté en détail tout ce qui avait été déjà construit, et il allait revenir vers ses enfants, satisfait de son examen, quand l'idée lui vint de monter à un échafaudage récemment établi... l'échafaudage n'avait pas été suffisamment assujetti; le poids du malheureux Jean Erwin l'entraîna, et il tomba dans le vide.

On le rapportait brisé et presque mourant!

Qui pourrait dire la douleur qui s'empara de Sabine, de Jean et de Bernard à la vue d'un pareil spectacle.

Sabine se jeta éplorée sur le corps de son père, Jean roula avec désespoir sa tête dans ses mains; et tous les deux demandaient au ciel de prendre leur propre vie et de sauver celle de leur père?

La foule était muette; il y avait des larmes dans tous les yeux; on comprenait la perte immense que l'on venait de faire, et chacun se demandait déjà quel architecte devrait entreprendre la continuation des travaux commencés par un si éminent artiste!

On déposa Jean Erwin dans la salle qui servait d'atelier à Sabine, et quand il sortit de son long évanouissement, et qu'il rouvrit les yeux, il aperçut Bernard, Sabine et Jean agenouillés autour de son lit, les yeux pleins de larmes, les mains jointes, et priant Dieu.

Erwin leur tendit la main :

— Mes enfants, leur dit-il d'une voix faible, et qui allait s'éteignant, mes chers enfants, ne vous bercez pas d'un espoir impossible, mon heure est venue, et bientôt, je ne serai plus!... Certes, j'aurais désiré ne quitter la vie qu'après avoir assuré votre avenir; Dieu en a décidé autrement, que sa sainte volonté soit faite! mais armez-vous de courage, travaillez sans relâche, rendez-vous dignes du nom que je vous lègue, et puisse ce nom rester attaché encore longtemps à l'œuvre que j'ai entreprise... Adieu donc, Sabine, ô ma fille chère, adieu Jean, ô mon fils... votre mère et moi nous prierons Dieu qu'il fasse votre vie heureuse, et du haut du ciel, nous veillerons sur vous!

Jean Erwin sentait la force lui manquer; il réunit les mains de Sabine et de Jean dans les siennes, les attira doucement sur sa poitrine, et les tint longtemps étroitement embrassés.

Puis il laissa retomber leurs mains, ses joues devinrent pâles, il leur jeta un dernier et suprême regard, et se rejeta lourdement sur son lit.

Il était mort !

Jean Erwin était adoré dans la ville de Strasbourg; sa mort fut comme un deuil public. On lui fit des funérailles magnifiques, où toute la ville, peuple, bourgeois et gentilshommes, voulut assister.

Pour la première fois, l'association des *Maçons-Libres* parut dans une cérémonie publique avec ses bannières : les apprentis venaient d'abord, conduits par Bernard Saunder; les compagnons marchaient immédiatement après, ayant à leur tête Polydor, enfin les maîtres fermaient la marche, guidés par le plus vieux d'entre eux.

Jean et Sabine avaient voulu suivre le corps de leur père jusqu'à sa dernière demeure; ils accompagnèrent le funèbre cortége jusqu'au cimetière, entourés, par un honneur exceptionnel, de tous les membres de la municipalité de la ville.

Jamais on n'avait vu encore un pareil deuil, un aussi grand concours de peuple aux funérailles d'un simple architecte : pendant plus de trois semaines, les travaux de la cathédrale demeurèrent suspendus, et ce ne fut qu'à la dernière extrémité, et un mois seulement après la mort de Jean Erwin, que l'on songea à lui donner un successeur.

A cet effet, un héraut d'armes parcourut un jour la bonne ville, s'arrêtant aux principaux carrefours, et annonçant la décision suivante :

« A tous présents et à venir, salut!

« Le conseil de la bonne ville de Strasbourg, considérant :

« Que la mort de l'honorable architecte, Jean Erwin, a laissé la « place de *maître des œuvres* vacante ;

« Que les travaux de la cathédrale ne peuvent rester indéfiniment « suspendus ;

« Qu'il est urgent de lui donner un successeur ;

« Que ce successeur ne peut être choisi que parmi les plus dignes, « ou parmi ceux dont le talent a été le plus utilement éprouvé ;

« Arrête :

« A partir d'aujourd'hui, et jusqu'au dernier jour du mois pré-
« sent, un concours est ouvert pour la place de *maître des œuvres*,
« laissée vacante par l'honorable architecte Jean Erwin.

« Tous les maçons, *apprentis*, *compagnons*, *maîtres*, sont ap-
« pelés à prendre part à cette lutte d'émulation.

« Les ouvrages devront être déposés à la maison commune jus-
« jour fixé ci-dessus.

« Le conseil de la bonne ville fera ultérieurement connaître celui
« qui aura été jugé digne de succéder à Erwin dans la direction des
« travaux de la cathédrale. »

« *Signé* SPIEGELMORUHALTER,

« Pour copie conforme :

« *Signé* BOUZIQUE frère aîné. »

Nous nous sommes permis de donner en entier cette pièce importante pour prouver combien le style a changé depuis l'invention des conseillers municipaux.

CHAPITRE IV.

Suite des Francs-Maçons — Révélations sur une sœur que Saunder avait dans son pays. — Une vieille femme mystérieuse. — La juiverie. — Les rats empaillés. — La belle bohémienne Mirach. — L'œuvre de Polydor. — Découragement. — Proposition impertinente de Polydor. — Souvenirs de Kohl, l'aimable maçon. — Ses aventures privées. — Son goût pour la poésie. — Son mariage. — La dernière nuit. — Le plan magique.

Cette publication faite avec solennité, à travers les rues de Strasbourg, atterra Sabine et Jean Erwin.

Car vous avez eu l'histoire du père Erwin, vous aurez, ô lecteur malheureux ! l'histoire de ses deux enfants.

Sabine et Jean n'espéraient pas certainement que le conseil de la bonne ville consentirait jamais à les charger, eux, artistes inexpérimentés, de la continuation des travaux entrepris par leur père, et ne

songeaient pas à s'en plaindre, mais enfin, bien qu'ils ne se dissimulassent pas leur insuffisance, en présence d'une semblable tâche, un secret espoir était resté au fond de leur cœur, et ils pensaient que l'œuvre de leur père ne serait pas remise entre les mains d'un étranger.

Cependant, l'étendue même de leur malheur releva bientôt leur courage : ils se dirent qu'ils devaient à leur père, qu'ils devaient à eux-mêmes, de ne point abandonner la partie avant d'avoir lutté, et tous deux, animés d'un noble enthousiasme, se mirent à l'ouvrage.

Bernard Saunder ne les avait pas abandonnés dans cette extrémité; il venait fréquemment les visiter, et son visage si doux, sa parole si pleine d'espoir, ne contribuaient pas peu à rappeler la confiance dans l'esprit des enfants d'Erwin.

Sabine avait été profondément touchée du dévouement que Bernard leur avait témoigné dans cette circonstance; elle aimait à le voir, elle l'accueillait bien, et passait souvent des heures entières à causer avec lui.

Bernard n'en demandait pas davantage; il eût vécu ainsi éternellement. Ainsi, Saunder eût désiré, lui aussi, apporter son œuvre au concours, et remporter le prix promis pour l'offrir à Sabine, et le partager avec elle; mais il savait qu'il ne pourrait jamais entrer dans cette lice redoutable; il était trop jeune encore; il n'avait jamais travaillé; il devait rester simple spectateur de la lutte.

Pauvre Bernard! Combien de fois n'avait-il pas demandé à Dieu, une heure, une minute de génie; combien de fois plutôt n'avait-il pas prié le ciel de couronner les efforts de Jean ou ceux de Sabine, en leur accordant la victoire sur les nombreux rivaux qui ne manqueraient pas de se présenter.

Bernard était grand et châtain-clair. Il avait les épaules assez larges, et beaucoup de franchise dans le regard. Son père était mort d'une fluxion de poitrine.

Nous consignons ces détails à la hâte, pressés que nous sommes d'arriver au but. Est-il besoin d'ajouter que Saunder avait une sœur bossue, qui vivait dans la solitude embaumée des campagnes ?

Cette sœur se nommait Joséphine. Les historiens ne parlent pas d'elle.

Revenons au concours municipal.

Jusqu'alors cependant, on ne connaissait qu'un concurrent qui fût réellement à redouter pour les enfants d'Erwin; et ce concurrent, c'était Polydor.

Depuis la publication de l'arrêté du conseil, on n'avait plus revu Polydor... Il avait momentanément renoncé à ses amis, à leurs réunions, et s'était enfermé dans une petite chambre qu'il occupait, non loin de la maison commune, pour y travailler plus à son aise.

On ne le rencontrait plus nulle part; il sentait, lui aussi, l'importance de la situation, et il mettait en œuvre toutes les ressources de son esprit.

En pensant à Polydor, bien souvent des larmes venaient mouiller les yeux de Bernard : c'est avec désespoir qu'il eût vu l'entreprise commencée par Jean Erwin passer entre les mains de cet homme.

Il le haïssait, sans pourtant avoir aucun reproche à lui adresser personnellement. Il sentait en lui un rival, et cela lui suffisait: et, bien qu'il connût l'éloignement qu'il inspirait à Sabine, cependant il avait contre lui, au fond de son cœur, un ferment de haine qu'il ne pouvait étouffer.

Un soir, Bernard venait de quitter Sabine, et il regagnait à pas lents la demeure qu'il occupait à quelque distance du quartier juif.

Bernard était rêveur, il roulait un monde nouveau dans sa pensée, et cherchait à soulever le voile qui cachait encore l'avenir : Sabine et Jean travaillaient avec ardeur, mais le résultat de leur travail était loin de satisfaire le jeune apprenti. Il prévoyait la défaite

et n'osait envisager la honte et le désespoir qui la suivrait : il ne savait comment conjurer ce malheur, et son front se penchait vers le sol plein de pensées sombres et amères.

En ce moment il se sentit frapper légèrement sur l'épaule; il se retourna vivement à cet attouchement, et aperçut une vieille femme qui le suivait déjà depuis quelque temps, et à laquelle il n'avait pas pris garde.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il brusquement à la vieille femme.

— Moi, rien, répondit la vieille femme en essayant un hideux sourire, mais une personne qui vous porte beaucoup d'intérêt, et vous veut du bien, désirerait vous entretenir quelques instants.

Bernard haussa les épaules, et il allait poursuivre son chemin, quand la vieille femme l'arrêta de nouveau.

— Il s'agit pour vous, poursuivit-elle, d'une affaire de la plus haute importance; le concours pour la place de *maître des œuvres* est ouvert depuis bientôt quinze jours; dans une semaine tout sera terminé, et le successeur de maître Jean Erwin sera connu; Bernard Saunder, la personne qui m'envoie peut vous être bien utile dans cette circonstance.

Au mot de *maître des œuvres*, Bernard s'était arrêté, et son regard ardent s'attachait à la vieille femme.

— Mais quelle est donc cette personne? demanda-t-il avec vivacité.

— Elle vous attend.

— Et demeure-t-elle loin d'ici?

— A deux pas.

— Mais que veut-elle enfin?

— Elle veut vous donner le moyen de l'emporter sur tous vos rivaux!...

Bernard tressaillit; il y avait dans cette rencontre quelque chose

de providentiel peut être; il ne fallait pas négliger le secours que le ciel lui envoyait; d'ailleurs qu'avait-il à craindre: sa curiosité était vivement excitée, il voulait à tout prix la satisfaire.

Il fit, en conséquence, signe à la vieille femme qu'il était prêt à la suivre, et ils se mirent en marche.

A mesure qu'ils avançaient cependant, de singulières appréhensions s'emparaient de l'esprit de Bernard. Déjà ils avaient franchi tous les quartiers populeux de la ville, et voilà qu'ils touchaient à la Juiverie.

Avant de s'engager sur le pont qui séparait l'habitation des juifs de Strasbourg, Bernard Saunder s'arrêta :

— Ça, dit-il à la vieille femme, où me mènes-tu?

— Ne vous l'ai je pas dit...

— La personne qui t'envoie est donc juive?

— Est-ce que cela vous fait peur?

— Juive! répéta Bernard avec un tressaillement.

— Écoutez-moi, reprit alors la vieille femme, je ne veux exercer sur vous aucune violence, jeune homme, je n'en aurais pas la force, et je n'en ai pas l'intention; mais je veux vous dire ceci : une jeune et jolie femme vous attend; elle peut vous donner les moyens de devenir *maître des œuvres*, si vous le voulez; réfléchissez bien à cette proposition, et dites-moi ce que vous aurez décidé.

— Eh bien, marche donc, je te suis, répondit Bernard sans hésitation.

Et ils s'enfoncèrent dans les rues tortueuses et sombres de la Juiverie. A partir de ce moment, d'ailleurs, ils n'échangèrent plus aucune parole, et la vieille femme se contenta de lui dire: c'est ici!... quand ils atteignirent une des dernières maisons du quartier juif.

Ils s'arrêtèrent alors devant une maison d'assez misérable apparence; la vieille souleva péniblement le lourd marteau qui pendait à la porte, et un domestique vint aussitôt leur ouvrir.

La vieille prit Bernard Saunder par la main, et comme ce dernier se laissait faire, elle le conduisit à travers les détours d'un corridor humide et sombre, jusqu'à une vaste salle située au rez-de-chaussée, et éclairée par plusieurs lampes qui descendaient du plafond.

La vieille femme lui offrit un siége, et l'engagea à attendre quelques instants, et se retira, en lui adressant son plus gracieux sourire.

Ce sourire montra bien qu'elle n'avait plus de dents. — Elle s'appelait du reste Gudule, et passait pour avoir étranglé son mari.

Bernard s'assit, et mit à profit sa solitude pour examiner les objets bizarres qui ornaient cette salle.

Sur le parquet gisaient ça et là, des vases, des amphores, des cornues d'une singulière forme; du plafond pendaient des squelettes de reptiles, qui, grâce aux capricieuses lueurs des lampes, semblaient se tordre et remuer; il y avait des poissons desséchés, des rats empaillés, des chats-huants, des araignées savantes et d'autres bêtes curieuses, constituant l'attirail ordinaire des nécromanciens.

Bernard sentit un frisson lui courir tout le long du corps.

Où l'avait-on mené? quelle était cette femme qui lui portait tant d'intérêt, que voulait-elle de lui, quel métier faisait-elle?

C'était sans doute une de ces bohémiennes que l'on voyait paraître à de certains jours sur les places publiques de Strasbourg, vendant ses philtres à tous ceux que son costume étrange attirait autour d'elle.

Depuis que le genre humain existe, il est un âge où le besoin d'aimer se fait généralement sentir. Pour cela, tout art est superflu, toute science inutile.

Mais aimer et réussir à plaire à celle que l'on aime, c'est autre chose, et c'est ici, que dès l'antiquité la plus reculée, l'on voit apparaître la science des enchantements et des philtres.

Cette science a été cultivée et a subi plusieurs phases.

Elle a été connue et pratiquée successivement sous les noms:

d'auciromancie, de nécromancie, de cyromancie, de cristallomancie, de belomancie, de parthenomancie etc... au fond c'est tout simplement l'usage des enchantements et des philtres.

Sur un autel où brûlaient de l'encens et du laurier, étaient debout deux petites statues, l'une d'argile, l'autre de cire. Pendant que le feu sacré durcissait l'une, il fondait l'autre. C'était l'image de l'objet aimé, qui, dans ce moment, était conjuré de fermer son cœur à tout autre, et de l'attendrir pour celle qui voulait le posséder.

A l'une des statues étaient suspendus des rubans que l'on nouait deux à deux, après avoir promené trois fois la statue autour de l'autel, c'était le symbole des nœuds d'amour.

Après les cérémonies d'usage, le magicien jetait la cendre du du laurier par dessus l'épaule sans tourner la tête, et accompagnait cette action de prières en langues étrangères.

Quant aux philtres, ils consistaient en des breuvages préparés avec des herbes et principalement avec l'hippomane qui croissait sur la tête des jeunes poulains après leur naissance. — Il n'y avait que les magiciens qui eussent le privilége de l'y découvrir.

Tel était à peu de chose près, le rituel des enchantements amoureux. Plus tard, la science marcha, et certains changements notables furent introduits; aujourd'hui encore dans beaucoup de pays, dans la Calédonie, chez les Esquimaux, en Afrique, en Asie, et dans la rue aux Ours, les magiciens sont regardés comme des êtres surnaturels, ayant un commerce suivi avec le diable.

Bernard Saunder avait souvent entendu parler des bohémiennes du quartier juif, et de leur art diabolique, mais il ne les avait jamais vues. C'était donc un spectacle tout nouveau, et qui lui inspirait d'assez fortes terreurs.

Bernard, je vous l'avoue avec chagrin, était comme les héros de nos autres histoires, un garçon très-peu fort. Il s'attendait, à chaque

seconde, à voir une fumée épaisse sortir des cornues, et Satan en personne, lui montrer ses cornes et son pied fourchu.

Mais il en fut quitte pour la peur, car dix minutes à peine s'étaient écoulées, depuis son arrivée, qu'une porte s'ouvrit, et qu'une femme entra.

Cette femme était radieusement belle.

Elle rappelait, par ses traits accentués et hardiment accusés, le type le plus pur de la beauté juive; elle avait de beaux regards qui, passant comme deux éclairs à travers la peau brune de ses paupières, semblaient illuminer tout autour d'elle. Son front était pur et blanc, ses longs cheveux noirs tombaient en riches boucles, ses dents éclataient de blancheur entre ses lèvres souriantes.

Bernard fut comme ébloui; il se leva.

Pour lui, qui n'avait encore connu et aimé que Sabine, la sainte enfant aux regards pudiques et voilés, la bohémienne Mirah pouvait passer pour un être surnaturel. Mais, bien que cette beauté, qui l'étonnait, cet éclat dont il était surpris, lui parût l'œuvre du démon, cependant il ne put se défendre d'un premier mouvement d'admiration, et son visage, où se réflétaient avec vivacité toutes ses émotions, le laissa suffisamment voir à la jeune femme qui sourit.

— Vous avez désiré me parler, dit alors le jeune apprenti, en s'avançant vers la bohémienne, et, bien que j'ignorasse le motif pour lequel vous désiriez un entretien, quoique je puisse à bon droit me défier d'un rendez-vous donné dans des circonstances aussi mystérieuses, je suis venu, et me voilà tout prêt à vous entendre.

La jeune femme fit, à son tour, quelques pas vers Bernard Saunder, lui désigna un siége sur lequel elle l'invita à prendre place, et s'assit elle-même à ses côtés.

— Il y a longtemps, répondit-elle, que je désirais vous voir et vous entretenir; mais il a fallu la mort de Jean Erwin, et les circon-

stances graves dans lesquelles va se trouver sa famille, pour que je me décide à vous recevoir.

— Quel motif? continua Bernard.

— Un motif puissant, dit la jeune femme en baissant les yeux et en rougissant, un motif que je vous dirai peut-être plus tard, mais que, pour le moment, je veux encore vous cacher.

— Cependant...

— Vous penserez de moi ce que vous voudrez, messire Bernard, poursuivit Mirah, mais, avant votre sortie de cette maison, je désire que vous sachiez à quelle femme vous avez affaire, et ce qu'il y a au fond de son cœur et de sa pensée.

— Ah! je vous écoute, je vous écoute, dit Bernard en se rapprochant avec un intérêt marqué.

Voyez-vous ce Bernard!

La jeune femme sourit, saisit la main du jeune apprenti qu'elle serra dans les siennes, et reprit presqu'aussitôt :

— Si vous saviez, Bernard, dit-elle d'une voix presque grave, avec quelle sollicitude je vous ai suivi depuis le moment où vous avez mis le pied dans Strasbourg!... Aucune considération ne m'a arrêtée; je poursuivais un but mystérieux, et je voulais l'atteindre à tout prix; je n'ai reculé devant aucune nécessité; j'ai même osé pénétrer jusque dans ces temples consacrés à votre culte, et dont l'entrée est interdite à ceux de notre foi.

— Voilà qui est étrange, fit Bernard avec surprise; d'où vient donc que c'est la première fois que je vous vois?

— Cela vient d'une cause bien simple, répondit la jeune bohémienne avec tristesse; c'est que votre regard ne cherchait pas le mien; c'est qu'il suivait une autre personne; c'est que vous n'aviez d'attention, de pensées, d'amour que pour cette personne. J'ai bien souffert, Bernard, pendant cette année qui m'a paru longue comme un siècle.

— Que voulez-vous dire!

— J'avais espéré qu'un jour viendrait où ma poursuite obstinée serait remarquée, sinon par vous, du moins par vos amis; et je continuais, malgré ma honte, malgré la révolte de ma fierté; je voulais boire le calice jusqu'à la lie, et ce n'est que depuis un mois seulement que j'y ai renoncé.

— Et pourquoi cela?

— C'est que depuis un mois, Bernard, bien des changements se sont opérés; vous sortez moins souvent que par le passé; la famille de Jean Erwin est plongée dans la douleur; elle doute d'elle-même; Jean et Sabine savent bien qu'ils sont vaincus avant d'avoir lutté.

— Qui vous l'a dit? objecta vivement Bernard.

— Mon art qui est infaillible.

— Et qui donc l'emportera dans ce fatal concours?

— Polydor!

— C'est impossible!

— C'est vrai!

— Ah! Dieu veuille que vous vous trompiez, car ce serait la mort de Sabine, et la mort de Sabine serait mon plus profond désespoir.

Mirah lança, à ces paroles, un long regard à Bernard Saunder, et elle reprit après quelques minutes d'un silence pénible :

— Bernard, ce que vous craignez, je le crains comme vous, mais avec plus de raison que vous peut-être! Je sais toute votre histoire, et toute celle Sabine : vous l'aimez, Bernard; mais, croyez-moi, vous vous trompez étrangement si vous pensez qu'un jour la fille d'Erwin partagera l'amour qu'elle vous inspire.

— Je ne l'ai jamais pensé, dit avec tristesse le jeune apprenti.

— Qu'espérez-vous donc alors? fit la bohémienne.

— Eh! le sais-je moi-même, dit Bernard, qui mit sa tête entre ses mains; cet amour s'est emparé de mon cœur avec une autorité souveraine; chaque soir je forme des projets insensés, j'attends une

occasion qui me permette de l'interroger, de sonder son propre cœur ; mais toujours, quand vient l'heure, j'hésite, je me trouble, je n'ose plus.

— Et vous l'aimez cependant...

— Plus que moi-même...

— Et, sans doute, vous ne consentiriez pas à renoncer à elle?

— Jamais.

— Même si l'on vous offrait, en échange de cet amour, le titre de *maître des œuvres?*

— Saunder tressaillit.

— Écoutez-moi, Bernard, poursuivit Mirah lentement, et ne vous hâtez pas de vous prononcer avant de m'avoir entendue jusqu'au bout : Sabine est perdue et son frère aussi : ils seront vaincus dans cette lutte qu'ils veulent tenter... le sort en est jeté, c'est Polydor qui l'emportera... Vous le savez, cependant, si les enfants d'Erwin sont obligés de renoncer à continuer l'œuvre de leur père, ils en recevront un coup fatal, auquel Sabine ne résistera pas... C'est la mort pour elle ; vous l'avez dit... Eh bien ! moi, je viens vous proposer un moyen de rendre Sabine heureuse, de laisser aux enfants de l'architecte la continuation de la cathédrale, et, pour cela, je ne vous demande qu'une chose, renoncer à l'amour de Sabine.

— Mais pourquoi me demandez-vous cela? fit Bernard stupéfait.

— Répondez d'abord, reprit la bohémienne.

Bernard était visiblement ému ; il ne savait à quel parti s'arrêter, ni quelle foi ajouter aux paroles qui venaient de lui être dites. Enfin, son amour l'emporta, il ne voulut pas renoncer à Sabine ; il se leva.

— Non ! dit-il d'une voix ferme ; non, ce marché est impie, je n'y souscrirai pas... D'ailleurs, je ferais la promesse que vous exigez de moi, que demain, peut-être ce soir même, je manquerais à mon

serment... J'aime Sabine; jamais je ne pourrai renoncer à elle; si elle meurt, je mourrai... mais je veux jusqu'au dernier jour qu'elle sache quel pur et tendre sentiment elle avait fait naître en moi.

— Ainsi, c'est votre dernier mot? dit la jeune femme.

— Je vous l'ai dit...

— Songez que demain, peut-être, il sera trop tard...

— N'importe!...

— Adieu donc, Bernard, et puissiez-vous ne pas vous repentir un jour de m'avoir repoussée.,.

— Adieu, adieu!.., dit le jeune apprenti, qui sortit avec précipitation.

II.

Cependant l'heure de la solennelle épreuve approchait, encore quelques jours, et le jury, nommé par le conseil de la ville, allait être appelé à juger du mérite des concurrents.

Chaque soir, les membres de l'association des Maçons-Libres se réunissaient dans la salle qui servait à leurs délibérations communes, et les conversations vives et animées n'avaient pour but que le concours : c'était, pour tous, l'affaire importante du moment.

Qui allait être nommé successeur de Jean Erwin? quel maître dirigerait les travaux interrompus? Tous avaient hâte de voir une solution qui devait leur permettre de reprendre leur vie accoutumée, et chacun faisait des vœux pour celui qui paraissait leur devoir assurer plus de bien-être.

La grande famille s'était divisée en deux camps bien distincts; les uns étaient pour Polydor, les autres pour Jean Erwin.

Polydor exerçait une grande influence sur les compagnons en général, tandis que Jean avait plus particulièrement les sympathies des maîtres et des apprentis. Chaque soir les discussions se croi-

saient avec vivacité, et il était temps que la lutte finît, car les têtes s'échauffaient, on aurait peut-être eu à déplorer quelque malheur.

Un soir, les maçons étaients réunis comme d'habitude dans la grande salle commune, les deux camps étaient en présence, et les conversations n'étaient pas moins animées que la veille. C'était le lendemain le dernier jour, il n'y avait plus à reculer, encore vingt-quatre heures, et la ville saluerait le *maître des œuvres*..

La réunion était peut-être ce soir-là plus nombreuse que les soirs précédents.

Les amis de Polydor avaient fait courir la nouvelle que ce dernier devait offrir aux maçons, ses confrères, les prémices de son œuvre, en leur soumettant le travail qu'il porterait le lendemain au conseil.

On comprend que la curiosité avait été vivement éveillée par cette annonce, et toute la salle était presque pleine.

Cependant il y avait deux heures déjà que les maçons étaient réunis, et Polydor ne paraissait pas se presser beaucoup d'arriver. Enfin la porte s'ouvrit, tous les regards se tournèrent de ce côté, mais ce n'était pas le Bolonais que l'on vit entrer.

C'étaient Jean Erwin et Bernard Saunder.

Les amis des deux jeunes gens se précipitèrent vers eux avec empressement et leur serrèrent les mains. Mais Jean et Bernard étaient profondément préoccupés, ils firent à peine attention à ces marques de sympathie, et Jean, après avoir parcouru l'assemblée d'un prompt et rapide coup d'œil, se pencha à l'oreille du jeune apprenti qui l'accompagnait :

— Polydor n'est pas encore arrivé, lui dit-il à voix basse.

— En effet, répondit Bernard Saunder.

— Attendons alors, ajouta Jean

Et tous les deux avancèrent, escortés par leurs amis.

Le silence s'était peu à peu rétabli ; par respect pour la mémoire

de Jean Erwin, le père, ou ne voulait pas soulever des discussions, laisser percer des espérances qui pussent blesser le fils.

Enfin le couvre-feu sonna à la Maison-de-Ville, et presque aussitôt Polydor entra dans la salle.

Un cri immense s'échappa de toutes les poitrines : amis ou ennemis, tous se confondaient dans un même sentiment d'impatience, et chacun l'entoura à l'envi.

Polydor sourit à cet accueil, traversa les rangs pressés de ses amis, marcha à pas lents et comptés jusqu'à la grande table qui occupait le milieu de la salle, et y déposa un rouleau de parchemin qu'il portait triomphalement sous son bras.

— Mes amis, dit-il aussitôt d'une voix haute et impérieuse, vous seuls êtes les vrais juges de la lice ouverte en ce moment, et c'est à vous seuls, à vous du moins les premiers, que j'ai voulu soumettre le résultat de mon travail; que chacun ici, maître, compagnon ou apprenti, s'approche donc de cette table, et qu'il prononce en toute liberté.

En achevant ces mots, Polydor déroula lentement le rouleau de parchemin qu'il venait de jeter sur la table, et montra son œuvre à l'assemblée entière.

Ce ne fut qu'un cri !

Cri d'admiration et d'enthousiasme, poussé également par les amis de Polydor et par ceux de son rival.

C'est qu'en effet le travail du Bolonais laissait peu de choses à désirer.

Ce n'était pas, certainement, une pensée religieuse qui avait présidé à l'édification de cette œuvre; Polydor avait, au contraire, mêlé au caractère de la cathédrale qu'il avait tracée sur le parchemin une certaine couleur profane qui nuisait tout d'abord à l'harmonie de l'ensemble. Mais une fois cette irrégularité acceptée, il n'y avait plus qu'à louer; c'était une profusion inouïe de détails, une abondance,

une richesse telles, dans les plus petits incidents de cette grande page, que l'œil ébloui ne savait où s'arrêter. C'était la vie, depuis la base jusqu'au sommet, des processions impossibles, les mœurs des moines tracées avec une verve satirique, dont rien ne peut donner une idée exacte : partout des choses étranges qui excitaient ou le rire ou le rêve.

Tous regardaient, riaient, pleuraient, applaudissaient. Polydor dominait l'assemblée de toute sa hauteur, et son regard plein d'orgueil semblait défier les critiques.

Cependant, Jean et Bernard avaient à peine jeté un coup d'œil sur la feuille de parchemin ; ils étaient restés atterrés, et avaient quitté presque aussitôt la salle commune.

— Nous sommes perdus ! balbutia Jean dès qu'ils se retrouvèrent sur la rue.

— Je le crains ! murmura Bernard Saunder, dont le front s'était penché vers le sol.

— Pauvre Sabine ! ajouta Jean.

Bernard ne repondit point, mais deux larmes montèrent de son cœur à ses yeux, et il soupira profondément. Ils hâtèrent le pas.

Sabine les attendait avec une mortelle impatience ; elle avait devant elle une grande feuille de parchemin, et entre ses doigts un crayon ; elle n'avait pas eu la force de tracer une seule ligne depuis leur départ. Dès qu'elle entendit leurs pas sur l'escalier, elle courut à la porte, qu'elle ouvrit avec vivacité.

— Eh bien ! dit-elle à Jean dès qu'elle l'aperçut, Polydor a-t-il apporté son œuvre ?

— Nous sommes perdus ! répondit Jean qui devint pâle.

Sabine porta ses deux mains à son cœur, et baissa le front ; puis elle alla tristement se rasseoir à la place qu'elle venait de quitter.

— Dieu ne l'a pas voulu ! dit-elle alors à voix lente ; que sa volonté soit faite !

Elle prit sa tête dans ses mains et pleura...

Jean et Bernard n'osaient s'approcher ni prononcer une parole; ils respectaient sa douleur, et cependant leur chagrin était profond.

En ce moment, une grande rumeur confuse s'éleva du dehors. Jean se précipita vers la fenêtre, et quand il eut jeté un regard sur la place, il pâlit.

C'était Polydor, escorté de toute la bande joyeuse de ses amis. Ils anticipaient déjà sur les joies du lendemain, et célébraient son triomphe.

Bernard était allé se placer à côté de Jean, et tous les deux regardaient.

La bande venait de s'arrêter à la porte de la maison occupée par Sabine; Polydor se détacha du groupe qui l'accompagnait, fit signe à ses amis qu'il allait revenir, et entra...

Quelques secondes après, on entendit les pas lourds d'un homme s'appuyer sur l'escalier, puis la porte s'ouvrit et le Bolonais parut sur le seuil.

Sabine s'était levée à cette vue; Polydor marcha vers elle, pendant qu'elle reculait vers Jean et Bernard, et la salua profondément.

— Je quitte à l'instant même la salle de réunion des Maçons-Libres, Sabine, lui dit-il; j'ai soumis mon plan au jugement de nos amis communs, et ces amis ont pensé que j'obtiendrai le prix proposé par le conseil de la bonne ville de Strasbourg.

— Je vous en félicite, Polydor, répondit Sabine avec un triste sourire; cette récompense, si elle vous est accordé, vous l'aurez méritée, car je ne sache personne parmi les membres de l'association qui puisse vous la disputer.

Polydor s'inclina avec orgueil.

— Cependant, poursuivit-il bientôt après, si je suis nommé *maître des œuvres,* c'est moi qui serai chargé de la direction des travaux de la cathédrale...

— Nous le savons.

— Le nom de Jean Erwin disparaîtra devant le mien.

— Le nom de Jean Erwin ne disparaîtra jamais.

— Eh bien, dit Polydor, moi je viens vous proposer un moyen qui concilierait tout, Sabine, qui n'exclurait pas les enfants de l'œuvre que le père avait commencée, qui satisferait enfin vos amis et les miens.

— Et ce moyen?... demanda Sabine étonnée.

— Je n'aurais voulu le dire qu'à vous seule...

— Oh! vous pouvez parler sans crainte, interrompit Sabine; voici Jean Erwin, mon frère, voici Bernard Saunder, notre ami; ce ne sont point des étrangers, vous pouvez dire devant eux ce que vous voudriez ne confier qu'à moi, nous sommes tous les trois prêts à vous écouter.

Polydor était visiblement contrarié de cette réponse, mais il ne voulut en rien montrer.

— Eh bien, soit, dit-il avec un feint enjouement, soit; ce que j'ai à vous proposer prouve d'ailleurs l'estime que je vous porte, et je n'ai point à m'en cacher; depuis longtemps, Sabine, j'ai été admis au bonheur de vous voir; votre père m'aimait; il m'avait ouvert l'accès de cette demeure. Je n'ai étonné personne de mes amis, quand j'ai annoncé que je vous aimais, et que ma seule ambition était d'être un jour votre époux. Si vous ne me repoussez pas, Sabine, je me retire du concours; je vous laisse la place libre; votre frère est proclamé successeur de Jean Erwin, et nous poursuivons ensemble les travaux entrepris par votre père.

Un silence solennel succéda à ces paroles; Bernard était devenu affreusement pâle; Jean regardait sa sœur avec anxiété, Sabine souriait : enfin, cette dernière rompit le silence, et elle tendit la main à Polydore.

— Votre offre est généreuse, répondit-elle à voix lente et grave,

et je vous en remercie du plus profond de mon cœur; elle prouve, comme vous le disiez, l'amitié que vous nous portez; et mon frère et moi, nous vous en serons éternellement reconnaissants. Mais, je regrette de vous le dire, Polydor, votre proposition ne peut être acceptée; nous avons, nous aussi, notre fierté, et nous ne ferons rien pour transiger avec elle; les enfants de Jean Erwin ne devront rien qu'à eux-mêmes; ils obtiendront le prix au concours ouvert à cet effet, ou, s'ils sont vaincus, ils sauront mourir ignorés bien loin de Strasbourg, en faisant des vœux pour le bonheur de ceux qui les auront aimés.

— Réfléchissez, Sabine, ajouta Polydor.

— Notre parti est pris, et nous ne reviendrons pas sur notre décision.

— Eh bien! qu'il soit donc fait comme vous le voulez, dit Polydor en se relevant; demain, vous pourrez quitter Strasbourg avec le regret de n'avoir point accepté l'offre que je vous faisais. Adieu! adieu!

Polydor salua de nouveau Sabine, et sortit précipitamment.

C'est évidemment ici le lieu de parler de Kohl. L'existence de ce personnage éminent nous semble intimement liée à l'histoire générale de la Franc-Maçonnerie.

Kohl n'était pas mort. Au contraire, il vivait encore. Mais un mal cruel l'avait forcé d'abandonner son art, et il s'était fait marmiton chez le sieur de Barbanlaine, surnommé le Chevalier-Noir, à cause de ses chemises qu'il n'avait jamais blanches.

Kohl était un peu oncle de Bernard Saunder, à la mode de Bretagne. Ses contemporains l'accusèrent d'avoir volé plusieurs couverts d'argent, à filets, chez le chevalier de Barbanlaine; mais il se trouva que Kohl était bien innocent, et qu'une pie, échappée de Palaiseau, où déjà elle avait compromis une Picarde, était seule coupable de ces fâcheux détournements.

Le bonhomme de Barbanlaine l'aimait beaucoup, et lui laissa de petites rentes dans son testament.

Kohl n'oubliait jamais de donner de ses nouvelles, deux fois par an, aux enfants de Jean Erwin. Il leur envoyait même, parfois, des salaisons, des confitures et d'autres douceurs.

Sur ses vieux jours, il devint idiot et poëte.

Le *recueil des poésies originales de l'Alsace*, publié en 1628, à Colmar, chez Aloys Pfapfenhoffen, contient plusieurs pièces de lui. Il est l'auteur de cette fameuse héroïde qui commence par ces vers si connus à Mulhouse :

Tous Allemands, trompant exprès les commissaires,
Ne sont pas, à mes yeux, des Allemands sincères.
Mais j'aime mieux encore un Allemand qui ment,
Qu'un menteur espagnol ou qu'un menteur flamand.
Car l'Allemand, qui ment, ment avec peu d'adresse,
Tandis que, etc., etc.

Il se maria vers l'âge de cinquante-cinq ans et demi à une femme de son pays, qu'il aimait en secret depuis son enfance.

Revenons à notre drame si plein d'émotions.

Quand Polydor eut franchi le seuil de la porte, la jeune fille s'approcha de son frère et de Bernard, et leur prit affectueusement les mains :

— Mon frère, mon ami, dit-elle avec mélancolie, allez, j'ai besoin d'être seule ; je ne sais pourquoi je me sens disposée au repos, je ne travaillerai pas ce soir... mais demain, venez de bonne heure frapper à ma porte, et nous tenterons un suprême effort !

Ayant ainsi congédié Jean et Bernard, elle alla s'accouder, rêveuse, devant la page de parchemin étalée sur la table.

Cependant Bernard prit le chemin de sa demeure, et hâta le pas, car il lui tardait de rentrer. Cette journée, si pleine d'angoisses, l'avait fatigué ; il s'était, d'ailleurs, violemment ému du refus que Sabine avait fait de l'offre du Bolonais, et, par instant, il se prenait

à croire que la répulsion que lui inspirait Polydor, et la dignité que lui inspirait le nom de son père, n'étaient pas les seules causes du refus de la jeune fille.

Son argument allait plus loin que cela.

Pourquoi Sabine ne l'aurait-elle pas aimé, lui qui l'aimait tant! Peut-être avait-elle deviné ce qui se passait dans son cœur; peut-être avait-elle eu pitié de ses douleurs cachées : au moment où elle se voyait abandonnée par tous ceux qui avaient aimé son père, apercevant Bernard, qui, seul, était resté fidèle à sa mauvaise fortune, peut-être l'avait-elle remercié au fond du cœur de son dévouement. Une tendre sympathie était née dans son cœur, l'amour avait suivi.

Sans s'expliquer la raison de ce changement, Bernard Saunder était heureux; et il avait hâte de rentrer chez lui, pour se jeter sur son lit, et rêver à l'avenir qui s'ouvrait devant sa pensée émue. Peut-être aussi avait-il un peu sommeil. Cette supposition ne nous paraît pas déplacée.

Cependant, au moment où il allait entrer chez lui, il s'entendit appeler par son nom, et se retourna vivement.

C'était la vieille suivante de Mirah qui l'interpellait ainsi.

— Pardon! pardon! messire, dit la vieille en essayant de sourire, je suis encore chargée ce soir d'une commission pour vous.

— Qu'est-ce encore? demanda brusquement Bernard, contrarié d'être ainsi arrêté.

— C'est la belle Mirah qui m'envoie près de vous.

— Et que veut-elle de moi, la belle Mirah?

— Elle veut savoir si vous avez réfléchi à la proposition qu'elle vous a faite!

— Ne lui ai je pas répondu?

— Si bien! mais, depuis, vous avez pu changer de sentiment.

Bernard haussa les épaules.

— Écoute, vieille, lui dit-il, en posant un pied dans le corridor qui conduisait à son escalier, dis à ta maîtresse que Bernard Saunder ne veut avoir aucun commerce avec elle ; qu'il est trop chrétien pour entretenir des relations avec une bohémienne ; qu'enfin, ni elle ni personne au monde, ne pourra le faire changer d'avis ; qu'elle cesse donc de me poursuivre, et fais en sorte de ne plus te représenter devant moi !

Il disparut sur ces mots, laissant la vieille courroucée de tant d'indifférence, et ne sachant si elle n'avait pas eu affaire à un fou.

Quant à Sabine, elle ne tarda pas à s'assoupir, le front appuyé sur sa main gauche, tenant encore dans la droite son crayon prêt à courir sur le parchemin.

Le lendemain, les premiers rayons du soleil pénétrant dans la chambre, la trouvèrent dans la même position, mais quand elle revint à la vie, et que son regard s'abaissa sur la feuille de parchemin qu'elle avait laissée blanche, la veille, elle jeta un cri de surprise et d'admiration, et se laissa tomber à genoux, les mains jointes, et les yeux au ciel.

III.

Sur la feuille de parchemin, et pendant le sommeil de la fille de Jean Erwin, une main invisible ou inconnue avait tracé un véritable chef-d'œuvre.

C'était la cathédrale de Strasbourg, telle qu'on la voit aujourd'hui, s'élançant d'un jet puissant vers le ciel, avec ces mille détails de pierre, ce peuple saint de statues, ce monde de la foi, cette histoire saisissante et vivante de la religion chrétienne.

Cette page dépassait celle de Polydor, de toute la hauteur de la pensée qui l'avait inspirée.

Tout y était harmonie, aucune négligence ne s'y révélait ; c'était

l'église enfin, dans toute sa splendeur primitive, dans son symbole le plus naïf, interprété par une foi ardente, et fécondé par une imagination pure !...

Sabine n'osait regarder; elle se frottait les yeux, elle croyait rêver encore, elle s'effrayait elle-même de l'immensité de son bonheur !

Puis quand il lui fut impossible de douter de la réalité de ce chef-d'œuvre, quand, après avoir retourné en tous sens la feuille qu'elle tenait à la main, elle se fut bien convaincue qu'elle ne rêvait pas, qu'elle était bien éveillée, alors un cri de joie s'échappa de son cœur, et elle courut vers son frère.

Il n'y avait pas à en douter, tous les rivaux qu'elle pouvait avoir, allaient reconnaître eux-mêmes son triomphe, les enfants de Jean Erwin continueraient les travaux de leur père !...

Ce fut une joie sans seconde, ils pleurèrent quelque temps, se tenant étroitement embrassés, et Bernard ne tarda pas à venir mêler ses larmes aux leurs : enfin, on s'empressa d'aller déposer l'œuvre sacrée à la maison commune, et l'on attendit, avec confiance, le résultat de l'examen du jury.

Ce résultat n'était plus douteux pour eux !

Dès le soir même, l'arrêté de la municipalité fut connu de toute la ville; il n'y avait, en effet, que deux concurrents sérieux, deux œuvres réellement dignes d'être examinées; et sur ces deux œuvres, il ne pouvait y avoir la moindre hésitation.

Sabine et Jean Erwin furent chargés de la continuation des travaux de la cathédrale !

CHAPITRE V.

Suite des Francs-Maçons. — Position nouvelle de Bernard. — Préparatifs de départ. — Sabine devient trop occupée. — Scène attendrissante. — Bonheur. — Le portail voilé. — Le guet-apens. — La vieille, la trappe et le fleuve. — Bain nocturne. — La silhouette de l'inconnu. — Le refrain des picoteurs. — Le pacte avec Satan. — Midi. — Le maléfice. — Le portail déshonoré. — La veillée de Saunder. — L'échafaudage. — La bataille du bien et du mal. — Chûte dangereuse du bolonais Polydor.

Pendant les premiers mois, les travaux furent poussés avec une activité sans seconde; chacun se mit à l'œuvre avec ardeur; Sabine et Jean et Bernard Saunder ne perdaient ni une journée, ni une heure, ni une seconde pour l'édification de la cathédrale commencée par le vieux Erwin.

Tous les trois occupaient de petits retraits dans l'intérieur de la cathédrale, et de là ils étaient plus à même de diriger les travaux.

Les ouvriers employés par le vieux Erwin n'avaient pas voulu

abandonner ses enfants, et, à l'exception de Polydor et de quelques-uns de ses amis, c'était à peu près le même personnel qu'auparavant.

Quant à Polydor, il avait disparu le jour même du concours, et on ne le revit plus que longtemps après.

Cependant, malgré le succès de Sabine et de Jean, peut-être même à cause de ce succès, Bernard Saunder était devenu tout à coup triste, sombre, rêveur, et bien qu'il fît tous ses efforts pour ne rien laisser paraître de la situation de son esprit devant ses amis, le soir, quand il rentrait dans son retrait solitaire, une tristesse amère emplissait son cœur, et bien souvent des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux.

C'est que le malheureux Bernard comprenait bien quel abîme le succès de Sabine avait creusé entre elle et lui ; jamais, sans doute, il n'avait osé, dans ses rêves les plus ambitieux, élever ses prétentions jusqu'à la main de la jeune fille, mais pendant quelque temps, cependant, le malheur avait créé entre eux une sorte de communauté qui les avait momentanément rapprochés.

Bernard s'était facilement laissé tromper ; il avait espéré.

Sabine et Jean étaient presque ses égaux, du moins le travail pouvait un jour le placer sur la même ligne, dans la même condition ; mais maintenant, la gloire du nom d'Erwin venait de recevoir un nouveau lustre. Sabine, entièrement absorbée par ses travaux, le voyait rarement ; ce n'était qu'à de longs intervalles qu'ils pouvaient se rencontrer et se parler.

Dans ces courts moments que le hasard lui offrait, Bernard avait remarqué bien souvent que Sabine était distraite, qu'elle l'écoutait à peine ; son regard perdu dans la contemplation de quelque œuvre inconnue, ne s'abaissait plus vers lui.

Bernard eut froid au cœur.

Tout était donc fini ; il fallait renoncer à ce bonheur impossible qu'il avait rêvé.

Malgré la peine qu'il ressentit en arrivant à se persuader de la réalité de son malheur, il eut cependant assez de force pour le supporter. Il n'hésita pas, il prit bravement son parti, et un soir que Sabine était seule, dans son retrait, situé au sommet de l'une des tourelles, il entra chez elle, le visage pâle, le cœur ému, et s'arrêta à quelques pas de la place où elle était assise.

En entendant quelqu'un entrer dans sa chambre, Sabine se retourna avec vivacité, et elle sourit en apercevant Bernard.

— Est-ce vous, Bernard? lui dit-elle en lui désignant un siége de la main; d'où vient que mon frère n'est point avec vous ce soir? Il me semble que vous nous négligez beaucoup depuis quelques jours.

Bernard sourit avec tristesse, ne tint pas compte de l'invitation de la jeune fille, et fit un pas vers elle.

— Sabine, lui dit-il d'une voix tremblante, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux! s'écria Sabine en se levant et en allant à lui.

Et pour la première fois elle remarqua l'extrême pâleur de son visage, l'altération de ses traits, et elle se sentit profondément touchée.

— Mais qu'avez-vous donc? poursuivit-elle alors avec vivacité; Bernard, pourquoi cette pâleur sur votre visage, ce tremblement dans vos mains? qu'avez-vous? répondez, que vous est-il arrivé?

Bernard fit un effort sur lui-même, et contint ses larmes près de s'échapper.

— Pardonnez-moi, Sabine, répondit-il, mais je n'ai rien; depuis quelques jours seulement je m'ennuie ici, et je désire voyager; les voyages me distrairont; la distraction dissipera cette tristesse qui s'est emparée de mon esprit, et avant peu, sans doute, je reviendrai à la santé.

— Ainsi, fit Sabine après un moment de silence, votre parti est irrévocable?

— Irrévocable.

— Vous allez partir?...

— Ce soir.

— Et vous n'avez pas pensé, en prenant cette résolution, que peut-être vous alliez laisser ici une tristesse, un vide dans le cœur de ceux qui vous aiment?

Bernard secoua la tête d'un air désespéré.

— Je ne connais ici que votre frère et vous, répondit-il; vous deux seuls m'avez témoigné quelquefois une douce sympathie dont j'emporterai partout le souvenir, où que j'aille et quoiqu'il advienne. Mais l'importance de la mission qui vous est donnée absorbe tous vos instants, Sabine; vous aimez votre art avec enthousiasme; en partant, je ne laisserai derrière moi que des regrets passagers.

— Est-ce bien ce que vous pensez, Bernard? dit Sabine à voix lente et grave.

— J'avais peut-être espéré davantage, mais j'étais insensé.

— Vous a-t-on donné lieu de croire qu'il en fût autrement?

— Jamais, balbutia Bernard.

— Alors votre départ est presque de l'ingratitude.

— Que dites-vous!

Bernard porta les mains à son cœur, puis à son front : son sang refluait avec force vers son cœur, ses tempes battaient, un voile couvrait ses yeux.

— Sabine! Sabine! dit-il avec un accent qu'il ne fut pas maître de contenir, Sabine, ne m'en veuillez pas, songez que je suis bien malheureux!

— Pourquoi? dit Sabine, qui était presque aussi émue que le jeune apprenti.

— Parce que j'avais fait un rêve adoré; parce que, moi pauvre apprenti venu au monde je ne sais où, je m'étais laissé prendre aux

séductions d'un amour impossible ; parce que je suis fou, parce qu'il faut que je parte, voyez vous, que je parte ou que je meure!...

Sabine baissa la tête.

— Oh! pardonnez-moi, reprit Saunder effrayé, pardonnez-moi si mes paroles vous blessent; pardonnez-moi si je franchis aujourd'hui les limites de réserve que je m'étais imposées jusqu'à ce jour. Sabine, je vais partir, je le veux, il le faut; mais avant que je m'éloigne, tenez, laissez-moi vous dire tout mon cœur, toute ma pensée, laissez-moi délivrer ma poitrine du lourd fardeau qui l'oppresse!...

Bernard se laissa tomber à genoux aux pieds de Sabine.

— Sabine, je vous aime! s'écria-t-il au milieu de son transport plein de désordre; depuis le moment où je vous ai vue jusqu'à cette heure solennelle, je vous ai aimée!.. Cet amour, c'est ma vie; quand je ne vous verrai plus, quand il ne me sera plus possible de vous entendre, quand j'aurai mis l'espace entre vous et moi, je sais le sort qui m'attend, je mourrai!... Oh! ne m'interrompez pas, Sabine, je devine les objections qui sont sur vos lèvres; ces objections, je me les suis faites à moi-même, mais l'amour a été plus fort que ma volonté; j'avais entrepris une lutte insensée, il m'a vaincu! Ah! Dieu garde vos jours! Sabine, vous avez été bonne, aimante et dévouée pour moi; je partirai la mort dans l'âme, mais sans amertume du moins, et conservant jusqu'à la fin votre image sainte dans ma pensée et dans mon cœur.

Sabine écoutait Bernard, et malgré l'étrangeté de cette déclaration, son visage n'exprimait aucune colère; elle tendit la main à Bernard :

— Mon ami, lui dit-elle d'une voix douce, vous êtes fou, en effet, de vous abandonner à un pareil désespoir; ne pouvons-nous donc vivre l'un près de l'autre, en nous renfermant dans les limites d'une amitié sainte?... est-il donc besoin de ce désordre, de ces larmes?...

— Oh! vous ne me comprenez pas! interrompit Bernard.

— Vous le croyez!

— Vous n'avez jamais aimé! Une vie ainsi faite, ce serait mille tortures, mille souffrances, mieux vaut la fuite, la mort!...

— Pauvre ami... Et si cependant je vous défendais de partir?

— Vous! s'écria Bernard.

— Si je vous ordonnais de vivre?...

— Eh bien! pour la première fois de ma vie, Sabine, dit Bernard, je vous désobéirais.

— Si je vous disais, poursuivit la jeune fille, que, vous une fois parti, la vie nous sera triste et monotone; si vous deviez laisser ici quelqu'un dont les regrets seraient éternels, dont ce départ ferait peut-être le malheur?

— Oh! parlez! parlez! balbutia Bernard au comble de l'étonnement, et dont le regard suivait ardemment tous les sentiments qui venaient de se peindre sur la physionomie de Sabine.

— Si enfin, Bernard, acheva la fille de Jean Erwin, vous alliez briser à jamais, en vous éloignant, ce rêve qui ne devait pas faire votre seul bonheur; dites, dites, mon ami, partiriez-vous encore?

Ce qui se passait dans le cœur de Bernard, pendant que Sabine parlait, ne saurait se rendre avec la plume : il pressait avec transport les mains de la jeune fille dans les siennes, embrassait ses genoux, et prononçait des paroles entrecoupées de larmes et de sanglots.

Quand il sortit du retrait de la jeune fille, il avait le ciel dans le cœur.

Il était trop agité pour rentrer dans sa petite chambre, il descendit les degrés de la tour, et courut sur la place pour respirer l'air à pleine poitrine.

Le portail de la cathédrale était voilé d'une longue toile qui cachait aux yeux de la foule ces mille détails de pierre, chefs-d'œuvre inconnus encore, que la main habile de Sabine avait sculptés.

C'était le lendemain qu'en présence du conseil de Strasbourg, entouré de toute la ville, le voile mystérieux devait tomber. Depuis quelques jours, la nouvelle avait couru tous les quartiers, et nul ne devait manquer à cette solennité intéressante.

Un désir inouï s'empara à cette heure de l'esprit de Bernard.

Il voulut voir encore une fois l'œuvre de Sabine, avant que des regards profanes fussent admis à la contempler; il voulut admirer seul, une dernière fois, ces richesses, qui maintenant étaient sa gloire à lui aussi.

Il s'avança vers le portail, et mit la main sur la serrure de la porte qui fermait la balustrade; mais au moment où cette porte allait s'ouvrir, deux hommes en sortirent, se jetèrent sur lui avec violence, et lui passèrent un mouchoir sur les lèvres.

Puis, sans proférer une seule parole, la moindre menace, ils l'entraînèrent dans la direction du quartier juif.

II.

C'était la première fois qu'une pareille aventure arrivait à Bernard Saunder, et comme elle le surprenait au moment où son bonheur était si complet, que rien ne paraissait devoir l'ébranler, il se sentit pris d'une mystérieuse épouvante.

Où le conduisait-on? Pourquoi exerçait-on sur lui une semblable violence? Que voulait-on de lui? Étaient-ce des assassins, que les hommes qui le conduisaient? étaient-ce simplement des voleurs?...

Mille suppositions traversèrent à la fois son esprit, sans qu'il pût s'arrêter à aucune.

Bernard et les inconnus marchèrent ainsi sans se parler pendant environ une demi-heure, et arrivèrent enfin au pont qui relie le quartier juif à la ville même de Strasbourg.

Alors un des hommes s'arrêta, et dit : C'est ici !

Ils se trouvaient alors devant une maison au-dessous de laquelle devait passer le fleuve.

L'homme qui avait parlé frappa quelques coups à la porte, et peu d'instants après, Bernard Saunder était introduit dans une salle basse où fumait une mauvaise lampe de fer. Puis les hommes se retirèrent et le laissèrent seul.

Bernard profita de cet instant de solitude et de liberté qu'on lui accordait, pour examiner en détail le local dans lequel on venait de l'introduire.

L'examen fut bientôt terminé.

Cette salle était fermée d'un côté par une porte ouvrant sur un corridor : c'était celle par laquelle il venait d'entrer ; du côté opposé, on avait pratiqué dans la cloison une fenêtre qui donnait vraisemblablement sur le pont même : cette fenêtre était hermétiquement fermée et barricadée ; enfin, au milieu de la salle, dans le plancher, il y avait une trappe de fer : cette trappe s'ouvrait, à n'en pas douter, sur le fleuve !

Cette trappe donna comme une frisson à Bernard Saunder ; mais attendu qu'après tout il ignorait encore ce qu'on lui voulait, qu'il pouvait bien se faire que les hommes qui l'avaient amené, n'eussent eu d'autre pensée que celle de le dépouiller, il prit une chaise et attendit.

Ce ne fut d'ailleurs pas long. La porte du corridor s'ouvrit en effet presque aussitôt, et une femme entra.

Bernard poussa un cri en la voyant, et se leva.

Cette femme était la duègne de Mirah.

— Bonsoir, mon jeune apprenti, dit la vieille en souriant, et que le ciel vous assiste ; il faut assurément que ma maîtresse vous aime bien, pour descendre à de nouvelles démarches ; mais elle espère, et

moi de même, que celle-ci sera la dernière, et que nous vous trouverons plus sage cette fois !...

La duègne tombait bien ; Bernard était plein encore du souvenir de Sabine, peu lui importait Mirah et son amour!

— Et que veut encore ta maîtresse? répondit-il en se rasseyant.

— Ne le savez-vous donc pas? dit la vieille.

— Elle a pensé que je consentirais aujourd'hui, quand j'ai refusé hier.

— Elle l'espère encore.

— Eh bien! vieille, poursuivit Bernard Saunder, d'un ton plein de mépris et d'indignation, j'ignore le sort que me réserve la colère de ta maîtresse, ou celle des hommes qui l'entourent, mais je resterai ferme et inébranlable dans ma résolution : j'aime Sabine Erwin, Sabine m'aime ; cet amour a été le rêve de toute ma vie, je n'en changerai jamais, je n'en veux point d'autre, à quelque prix que ce soit, et à quel danger que ce langage m'expose ! Va donc vers ta maîtresse, et Dieu veuille que je ne te trouve plus dans mon chemin.

— Ainsi, dit la vieille, sans bouger de place, vous vous obstinez à refuser?

— Va-t-en !

— Cependant, jeune homme, vous devriez songer que vous êtes seul ici, que votre sort est entre nos mains, et que bien souvent c'est Satan qui conseille les femmes jalouses...

— La volonté de Dieu soit faite! fit Bernard, je vendrai chèrement ma vie !

La vieille haussa les épaules.

Et vous croyez, dit-elle, que l'on vous laissera le temps de vous défendre!... tenez, mon jeune apprenti, vous voyez cette trappe .. tout à l'heure un ressort invisible la fera tomber vers le fleuve, et laissera béante une ouverture par laquelle quatre hommes comme vous passeraient sans difficulté... Le même mouvement qui fera

tomber la trappe, éteindra votre lampe, et vous vous trouverez ici, au milieu des ténèbres, à la merci de ceux qui voudront vous assassiner... Qu'en dites-vous, maître Bernard?

Et comme Bernard se levait, l'œil furieux, les bras étendus, la duègne jugea prudent de ne point continuer la conversation : elle marcha rapidement vers la porte, qu'elle ouvrit, et disparut au moment où le jeune apprenti allait la saisir.

Tout cela n'est-il pas effrayant? Le fleuve, la duègne, la trappe. Seigneur! Seigneur! ayez pitié de nous!

Bernard s'attendait à être attaqué d'un moment à l'autre, il ne savait quel parti prendre : il n'avait aucune arme pour se défendre, et la fuite était impossible.

Alors une idée lui vint; en cette extrémité, il ne voulut pas s'abandonner lui-même, il rappela son courage un moment ébranlé, et retourna vers l'endroit où brûlait la lampe.

Il se dit que dans un instant la trappe allait s'ouvrir, et sa lumière s'éteindre, et qu'il valait beaucoup mieux aller au-devant du danger que de se laisser surprendre par lui; il prit donc la lampe sur la table où elle était placée, marcha vers la trappe, examina avec attention de quel côté elle devait s'ouvrir, et ayant passé sa main dans l'anneau de fer qui servait à la faire mouvoir, il éteignit la lampe et attendit.

Ce ne fut pas long.

En effet, la lampe fumait encore sur le parquet, quand un grand bruit se fit entendre, la porte de l'appartement s'ouvrit, et Bernard sentit la trappe s'abaisser sous lui.

A vingt pieds environ, grondait le fleuve qui se brisait contre les arches du pont avec une impétuosité furieuse, au-dessus de lui; à travers le parquet ouvert, il entendait les jurements des hommes qui cherchaient leur proie au milieu de l'obscurité.

Bernard comprit qu'il était urgent de ne pas rester exposé plus longtemps à être découvert; il recommanda son âme à Dieu, pro-

nonça le nom de Sabine, et ayant lâché l'anneau de fer qu'il tenait de ses deux mains, il tomba dans le fleuve.

La nuit était épaisse et noire, le fleuve rapide, Bernard nagea au hasard vers l'une des deux rives; il ne connaissait pas ces parages, c'était la première fois qu'il s'y trouvait; mais l'instinct de la conservation le soutint, et en moins de dix minutes, il atteignit le bord; malheureusement au moment où il se cramponnait aux arbustes qui trempent dans le fleuve, il aperçut, droit et immobile devant lui, la silhouette d'un homme qui semblait l'attendre!

Il jeta un cri de désespoir et disparut de nouveau dans les flots; mais l'homme s'était jeté dans une barque, et il se mit à sa poursuite avec acharnement.

Ç'en était fait, Bernard était perdu, déjà la barque le touchait presque, malgré son agilité, malgré l'énergie qu'il déployait dans cette fuite où il savait jouer sa vie; il allait être atteint par son adversaire, quand ce dernier s'arrêta, et suspendit tout à coup sa course.

On venait d'entendre, sur le pont, le refrain des *picoteurs de pierres* :

Où vas-tu, pèlerin errant?...
Voyons, notre cour est assise:
Es-tu bourgeois, noble ou manant?
Sers-tu l'enfer; sers-tu l'église?
J'ai dans ma main la corde et le ciseau;
L'bironde vole au-dessus du nuage,
Moi, compagnon, rien qu'avec mon courage
J'irai plus haut!

Bernard profita de cet instant de répit, il disparut à plusieurs reprises sous les flots, et put gagner le bord, pendant que son adversaire, resté comme pétrifié dans la barque, ne s'apercevait pas que le courant du fleuve l'avait déjà entraîné bien loin.

Ferdinand sculp.

SABINE & BERNARD.

III.

Le lendemain, dès l'aube, une grande rumeur s'éleva dans la ville, et de tous les quartiers, chacun se dirigea vers la place où devait être découvert le grand portail, en présence de toutes les autorités. La solennité ne devait avoir lieu qu'à midi, et cependant déjà, sur l'immense place qui entourait la cathédrale naissante, la foule était compacte.

Comme on le comprend facilement, les conversations n'avaient d'autre objet que la cathédrale et la jeune artiste dont le travail allait être offert à tous les regards !

Bien qu'il n'y eût aucun doute sur la sincérité du jugement rendu par le conseil de la ville, non plus que sur le mérite de l'œuvre de Sabine, puisque cette œuvre était restée longtemps exposée aux regards de tous, la manière inattendue, presque miraculeuse dont le talent de l'artiste s'était révélé, avait jeté des hésitations dans les esprits. Certaines circonstances mystérieuses, commentées par les ennemis de la famille Erwin, avaient donné lieu de croire qu'elle pouvait bien avoir un commerce illicite avec les esprits de l'autre monde.

Cette opinion n'était pas répandue ouvertement dans le public ; elle y reposait à l'état d'étonnement ; on disait que Sabine ne travaillait jamais dans le jour, que nul ne pouvait dire l'avoir jamais vue le maillet ou le marteau à la main ; les œuvres qui sortaient de ses mains n'étaient offertes à l'admiration des amis d'Erwin, que complètement achevées ; il y avait là matière à bien des incertitudes, et toute la foule réunie en ce moment autour du portail, encore voilé, n'était pas éloignée de croire à l'intervention de quelque malin esprit.

Aujourd'hui, les ennemis de Sabine s'étaient répandus çà et là

dans la foule, et ne manquaient aucune occasion de gagner des partisans à leur opinion.

— Non ! disaient-ils, non, tout cela ne peut pas être naturel... N'avez-vous pas remarqué comme elle est pâle, comme sa démarche est lente... elle souffre !... elle a fait un pacte, elle en a horreur maintenant ; elle prie Dieu, et Dieu la repousse !...

A quelques pas, on ajoutait :

— Attendez, le voile se déchirera dans un instant, et Dieu manifestera sa pensée. L'œuvre entreprise sous les auspices du démon ne peut lui plaire... attendez ! attendez !

Cependant l'heure marchait, tous les compagnons, les maîtres, les apprentis arrivaient peu à peu au rendez-vous ; ils avaient hâte, eux aussi, de connaître et de voir. L'œuvre de Sabine était un mystère pour tous ; le voile ne s'était levé que pour Jean et pour Bernard Saunder. Les compagnons ne doutaient pas du talent de Sabine, ils avaient vu maintes fois les petites statuettes sorties de sa main, et ils savaient avec quel goût, quel art supérieur ces œuvres étaient traitées d'habitude ; mais ils voulaient jouir du coup d'œil de l'ensemble.

D'ailleurs, le portail de la cathédrale était le morceau capital ; il importait de savoir comment Sabine avait harmonisé tous ces détails, comment elle était parvenue à donner la vie et le mouvement à l'édifice.

Sabine arriva !

Elle était escortée de Jean Erwin et de Bernard Saunder. Un murmure d'admiration l'accueillit, et ceux-là même qui étaient les plus disposés à la critiquer, ne purent s'empêcher de se découvrir avec respect à son passage.

Sabine était rêveuse et recueillie ; elle marchait d'un pas lent et le front baissé vers le sol : on eût dit qu'elle sentait profondément la grave responsabilité qui pesait sur elle à cette heure solennelle.

Elle prit place non loin du portail, et debout, appuyée sur le bras de son frère, le visage soucieux, elle attendit que l'heure vînt.

Le conseil de la ville la suivit de près : tous les échevins étaient revêtus de leurs costumes d'apparât ; ils vinrent se ranger majestueusement derrière la jeune artiste, et comme elle, mais avec plus de patience apparente, ils attendirent.

L'heure sonna enfin.

Chacun se tut, tous les regards s'ouvrirent, et Sabine compta un à un les coups qui tombaient lentement de l'horloge !

Au dernier coup, le héraut qui avait accompagné le conseil donna le signal, la toile se fendit dans toute sa longueur, et le portail apparut tout entier aux regards de la foule.

Un cri s'éleva alors... cri d'horreur fait de mille clameurs et de mille imprécations. Sabine pâlit, regarda tristement autour d'elle, et tomba sans force dans les bras de ses deux seuls amis, Jean son frère, et Bernard son fiancé...

Le portail était un véritable chef-d'œuvre dans toutes ses parties ; il suffisait d'un coup d'œil pour se convaincre de l'art admirable qui avait présidé à son édification ; mais, soit que des ennemis de Sabine se fussent introduits derrière la toile pendant la nuit qui venait de s'écouler, soit que Dieu, comme on l'avait insinué, eût repoussé une œuvre faite en collaboration avec Satan, toutes les statuettes qui devaient orner le portail et en compléter l'ensemble étaient horriblement mutilées.

Leurs têtes gisaient à terre, sur le seuil des deux portes qui donnaient accès dans la cathédrale.

Cependant, dès que la foule connut le sacrilége, et la nouvelle s'en répandit avec la rapidité de l'éclair, elle commença à murmurer : tout ce qu'on avait dit prenait, dès ce moment, beaucoup de consistance ; Sabine avait évidemment fait un pacte avec le démon, c'était

Dieu qui repoussait son œuvre et la désignait à la vengeance populaire.

La vengeance populaire est aveugle.

Des menaces s'élevèrent bientôt de tous côtés, un mouvement se fit sur tous les points, mille voix demandèrent Sabine avec des cris de mort...

Jean et Bernard pâlirent; leur première pensée fut de soustraire la jeune fille au sort terrible dont on la menaçait; ils reculèrent peu à peu vers la cathédrale, emportant Sabine qui n'était point encore revenue de son évanouissement; mais le peuple vit le subterfuge, il crut que sa victime allait lui échapper.

Les ennemis de Jean et de Bernard étaient là, au premier rang, semant la colère et le désir de la vengeance. C'en était fait sans doute de la fille de Jean Erwin, quand le plus vieux des échevins se leva tout à coup de sa place, se fraya un passage vers le groupe menacé, et, au péril de ses jours, arrêta les plus furieux au moment où ils allaient s'emparer de Sabine.

— Misérables! leur cria-t-il d'une voix de stentor, que voulez-vous? et pourquoi cette fureur aveugle contre une jeune fille sans défense et qui ne vous a rien fait?

— Elle a fait un pacte avec Satan, c'est une nécromancienne, cria-t-on de tous côtés... A mort! à mort!

— A mort! à mort! répéta la foule, qui ne savait pas trop peut-être de quoi il s'agissait.

— Arrière! reprit aussitôt l'échevin, qui redoubla d'énergie à mesure que la situation lui parut devenir plus critique; vous êtes des lâches! et avant d'arriver à la fille du noble Erwin de Steinbach vous passerez sur mon cadavre!

Et comme ces paroles, prononcées d'un ton bref et ferme, parurent produire de l'effet sur les assistants, il poursuivit :

— Vous accusez Sabine Erwin d'avoir fait un pacte avec le dé-

mon, vous dites que la mutilation qui vient d'avoir lieu est l'œuvre de la colère de Dieu ; eh bien ! le conseil de la ville punira ce méfait, s'il est reconnu qu'il ait été commis, et il le punira avec tout l'éclat, toute la sévérité qu'il mérite... Mais jusque-là, gardez-vous de vous abandonner à la fureur ; les conseils de la colère sont perfides, craignez de frapper un innocent en voulant atteindre un coupable !

Ainsi discourut ce membre du conseil municipal. De nos jours, un adjoint courageux, avocat ou épicier, ne défendrait pas la vertu malheureuse avec plus de platitude.

Mais la bonne intention vaut mieux que le talent oratoire.

Nous disons bien haut : Honneur à ce vieillard dépourvu d'éloquence !

Pendant que l'échevin parlait, ses collègues avaient peu à peu quitté la place qu'ils occupaient et étaient venus se ranger autour de lui ; ils lui firent bientôt un rempart vénérable, et le peuple, voyant cette barrière qu'il était habitué à respecter, s'arrêta indécis.

Ce moment suffit, Bernard, Jean et Sabine avaient eu le temps de gagner la porte de la cathédrale, et maintenant ils étaient hors de danger.

Cependant cette scène était un symptôme. Le doute était né dans l'esprit du peuple, il devait y grandir ; les échevins eux-mêmes le partagèrent à un certain degré, et l'on voulut avoir à tout prix l'explication naturelle de cette profanation qui avait si fort scandalisé tous les assistants.

Pendant huit jours, Bernard et Jean veillèrent avec soin autour de la cathédrale ; Sabine travailla avec ardeur pour prouver que les œuvres qui sortaient de ses mains n'étaient le résultat d'aucun sortilège ; mais, jusqu'au huitième jour, les vagues terreurs subsistèrent, et nul au dehors ne voulut revenir sur l'opinion qu'il s'était formée.

Enfin, Dieu eut pitié des souffrances des enfants d'Erwin, et le jour se fit.

Voici dans quelles circonstances :

Une nuit, Bernard Saunder venait de quitter Sabine, et s'était retiré dans la cellule qu'on lui avait accordée dans la tour même, afin qu'il fît le guet.

Il venait d'ouvrir sa fenêtre, et s'y tenait accoudé. Bernard était profondément découragé.

Tout ce qui s'était passé l'avait bouleversé, et c'était, s'il faut le dire, bien moins le danger que Sabine avait couru que la cause même de ce danger qui l'agitait encore. Il se demandait quelle était cette main mystérieuse, ennemie, qui avait ainsi, pendant la nuit, brisé toutes ces charmantes images de pierre qui étaient l'œuvre de la fille d'Erwin.

Sans doute le triomphe de Sabine avait dû faire naître quelque haine implacable, et ce premier effet ne devait pas être le dernier.

A chaque instant un pareil fait pouvait se reproduire, et il était évident que le conseil de Strasbourg finirait par se lasser de ce travail qui, semblable à celui de Pénélope, serait aussitôt détruit qu'achevé.

A droite et à gauche de sa fenêtre, se dressaient deux échafaudages sur lesquels Jean, Sabine et lui Saunder avaient coutume de travailler.

C'étaient de frêles planches élevées à deux cents pieds au-dessus du sol, et qu'une faible balustrade séparait seule de l'espace.

Bernard regardait ces sortes d'ateliers en plein vent qui formaient comme une longue galerie à jour autour de la cathédrale.

La nuit était obscure, le vent grondait dans la grand'tour déserte, et de grosses gouttes de pluie battaient les dalles retentissantes.

Bernard, tout entier à sa préoccupation, avait appuyé sa tête sur

une de ses mains, et, ainsi penché, il plongeait son regard dans le ciel sombre.

Tout à coup, un bruit sec et redoublé, semblable à celui du marteau sur les pierres qu'il brise, retentit dans le silence de la nuit.

Bernard leva la tête.

Quel était ce bruit? d'où venait-il? quel était le compagnon mystérieux qui travaillait à une telle heure de nuit, et quand le ciel était couvert de nuages?

Quelle œuvre de ténèbres accomplissait-il?

Le jeune Allemand penche le corps en dehors de la fenêtre, et aperçoit sur un des échafaudages les plus élevés une ombre qui venait d'apparaître ; on ne pouvait distinguer ses formes, mais, au mouvement et au bruit, on devinait facilement que l'ombre achevait une œuvre de destruction.

Bernard ne douta plus que ce ne fût le mystérieux ennemi de Sabine, celui qui déjà la veille avait décapité tous les saints du portail.

Tout son être tressaillit, l'indignation alluma son visage, la colère gonfla sa poitrine, et il rêva une épouvantable vengeance.

Les pieds de l'échafaudage sur lequel l'ombre s'évertuait avec acharnement contre les ornements de pierre, reposaient près de sa fenêtre... avec un peu d'adresse on pouvait en ébranler la base, couper les attaches et lancer le tailleur de pierres dans l'espace.

Cette idée traversa le cerveau de Bernard comme un éclair, et l'illumina.

Il rentre précipitamment dans sa cellule, saisit ses outils, et lui aussi commence son œuvre...

Le tonnerre grondait au loin, le vent se plaignait en s'engouffrant sous les porches vides et sous les arcades à jour, la pluie continuait de tomber en larges gouttes sur les auvents.

Nuit terrible et propice au sombre drame qui allait se passer.

Bernard s'était mis au travail avec une ardeur pleine de prudence; armé de son ciseau et d'une petite scie, il avait coupé les attaches des poutres, et commençait à scier les traverses. Le briseur d'images n'avait rien entendu; il ne se doutait pas que sa tombe se creusait sous ses pieds; il poursuivait son travail avec une infatigable activité.

Tout à coup Bernard Saunder s'arrêta.

Un nouveau bruit venant de l'autre extrémité de la tour avait frappé son oreille; il retint sa respiration et écouta...

C'était encore le bruit du marteau, mais, cette fois, plus retenu, plus régulier, comme celui du maillet sur le ciseau du sculpteur.

Une indicible émotion saisit le cœur du Silésien; il se détourne de son œuvre inachevée, se penche en dehors de sa fenêtre, et à l'extrémité de la tour il aperçoit une blanche vision qui semble réparer, avec une sollicitude touchante, les ravages accomplis par une main ennemie.

C'était la lutte symbolique du bon et du mauvais génie.

Des deux côtés les coups se suivent et se répondent. Ici l'ombre noire s'attache à détruire, là le blanc fantôme continue à réparer.

Tous les deux vont et viennent avec une égale activité, et absorbés par leur propre travail, ni l'un ni l'autre ne peuvent soupçonner la présence de son concurrent.

Cependant, le blanc fantôme vient de s'arrêter.

Il a entendu le retentissement du marteau destructeur; il se redresse, glisse comme un rayon lumineux le long des échafaudages, franchit les entre colonnements, suit les corniches et arrive comme la foudre en face de l'ombre.

Dans ce moment, la lune, dégagée d'un nuage, laissa glisser une pâle lueur à travers les pierres dentelées, et Bernard reçonnut Sabine et Polydor.

Celui-ci s'était détourné à l'approche de la blanche apparition : en apercevant la fille d'Erwin, l'œil immobile, la lèvre frémissante et le

front courroucé, il recule avec un cri, rencontre tout à coup le vide, et va tomber brisé sur le parvis.

Bernard épouvanté, descend à la hâte, s'élance vers les tours, et arrive à temps pour recevoir dans ses bras la jeune fille qui vient de se réveiller.

Tout se trouva ainsi expliqué.

On comprit comment la fille d'Erwin avait pu multiplier les chefs-d'œuvre, grâce au somnambulisme qui faisait de son repos un travail, et comment une haine jalouse s'était acharnée à tout détruire.

On trouva le cadavre de Polydor sur le parvis. La médecine légale constata qu'il s'était cassé en tombant les deux bras, les deux jambes, les reins, le cou et la tête.

Ces diverses lésions avaient suffi pour causer la mort de ce Bolonais méprisable.

La tradition rapporte que dans la suite Bernard Saunder fut appelé avec sa femme, Sabine Erwin, à Magdebourg, ou ils reproduisirent, pour la cathédrale de cette ville, plusieurs groupes qu'ils avaient déjà sculptés à Strasbourg.

CHAPITRE VI.

Suite des Francs-Maçons. — Kauffman de Bertha. — Le départ de Roderick. — Ce baron réformé. — Nuit d'orgie. — Krabb. — Le défi de Jean de Durfeld. — Ce que valent les pressentiments. — Un coup de poignard. — Quinze jours après. — Les deux sorcières. — Marthe et Madeleine. — Portrait de Krabb. — Réunion maçonnique. — Krabb et Roderick. — L'exécution du traité. — Le château de Durfeld. — Le festin de Balthazar. — La mascarade. — Les pénitens. — Comment finit le carnaval de Dresde.

A l'extrémité de l'un des faubourgs de la ville de Dresde, s'élevait, vers le milieu du seizième siècle, une petite maison de modeste apparence, laquelle était habitée par le vieux Kaufmann et sa fille Bertha.

Le père Kaufmann était un ancien ouvrier maçon, qui, au temps de sa jeunesse, avait contribué pour sa bonne part à l'édification de ces magnifiques cathédrales, dont s'enorgueillit à bon droit l'Allemagne. Aujourd'hui, il était courbé sous le poids des ans, il avait pu

acheter un bout de terrain, y avait construit lui-même une charmante petite habitation, où il demeurait avec sa fille, demandant à Dieu de le laisser vivre encore assez de temps pour la voir établie et heureuse.

Bertha avait dix huit ans à cette époque, et c'était, certes, la plus belle fille qui fût à vingt lieues à la ronde. Elle était grande, bien prise de sa taille, avec une opulente chevelure blonde, et des yeux bleus qui semblaient refléter la pureté du ciel.

Elle avait jamais quitté son père, elle vivait près de lui, calme et simple, et avait su renfermer ses désirs et son ambition dans les limites étroites où la Providence l'avait placée.

Bien des fois, sans doute, la jolie Bertha avait rencontré sur son chemin des jeunes gens gais et rieurs, qui lui avaient dit à l'oreille des paroles qui la faisaient tressaillir, quoiqu'elle n'en comprît pas toujours le sens ; elle aimait à se trouver belle, et ne se fâchait pas trop quand l'expression de l'admiration qu'elle excitait venait jusqu'à elle ; mais rien n'avait encore troublé sa candeur native, et elle traversait ces murmures de louanges qu'elle soulevait sous ses pas, sans y rien laisser de son cœur ou de sa pensée.

Elle rentrait chaque soir aussi calme que la veille.

Depuis quelques jours, cependant, un changement singulier s'était opéré en elle; elle était tout à coup devenue rêveuse, son front s'était incliné, ses joues avaient pâli, elle sortait moins, elle était plus distraite.

Ce changement avait une cause toute naturelle : Bertha aimait.

Depuis huit jours, en effet, un jeune ouvrier, du nom de Roderick, avait reçu du père Kaufmann l'autorisation de faire sa cour à la belle Bertha, et tous les soirs les deux jeunes gens passaient, assis l'un près de l'autre, appuyés sur le fenêtre, quelques heures enchantées que l'avenir devait leur envier un jour !

Roderick avait vingt-cinq ans à peine; mais c'était déjà, malgré

sa jeunesse, un des meilleurs compagnons de l'association des Maçons-Libres : encore quelques mois d'épreuves, et il devait passer maître.

Le père Kauffmann n'en demandait pas davantage ; il avait été ouvrier toute sa vie, il voulait d'un ouvrier pour gendre : seulement, il avait mis au mariage une condition, c'est que Roderick se ferait auparavant recevoir maître.

Bien que le père Kauffmann n'eût pas consulté sa fille pour le choix de son époux, par un hasard providentiel, la jeune Bertha avait ratifié immédiatement le choix fait. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait vu le brave compagnon, et depuis longtemps, sans qu'elle s'en doutât, une tendre sympathie s'était élevée dans son cœur.

Un soir, Roderick et Bertha étaient, comme de coutume, assis l'un près de l'autre, et ils parlaient de leur prochain mariage : encore quelques mois, et la maîtrise allait venir ; mais pour obtenir cette distinction, il était obligé de s'éloigner quelque temps, et cette nécessité attristait singulièrement leurs cœurs.

C'était le soir même que Roderick devait partir, et quand Bertha songeait à ce départ, des larmes montaient à ses yeux.

Quoi qu'elle fît, de sombres pressentiments troublaient sa pensée : il lui semblait que ce rendez-vous était le dernier que le ciel leur accordait, qu'elle ne devait plus revoir son fiancé, et, malgré elle, malgré les paroles d'espoir que Roderick murmurait à son oreille, elle ne pouvait s'empêcher de frémir et de trembler.

— C'est une dernière épreuve que l'association exige de moi, disait le jeune compagnon avec une fermeté mêlée de tristesse ; quoi qu'il m'en coûte, je dois m'y résigner : il y a parmi nous un tribunal secret aux décisions duquel nous devons nous soumettre sans observation ; quelques jours encore, Bertha, et je reviendrai près de vous, et alors aucune puissance humaine ne pourra plus nous séparer.

— Et si vous ne reveniez pas! Roderich, répondait la jeune fille avec un frisson d'épouvante; si vous ne deviez plus me retrouver à votre retour!... Je ne sais, tenez, depuis que vous m'avez fait part de cette nécessité, le sommeil m'a fui, le trouble est dans ma pensée, la peur dans mon cœur... jamais je n'ai ressenti rien de pareil...

— Enfant! dit Roderich.

— Oh! raillez-moi, mon ami, vous avez raison peut-être; mais ce sentiment de terreur que j'éprouve est plus puissant que ma volonté; j'ai tenté de le combattre, et je n'ai pas pu... La nuit, j'entends votre voix qui m'appelle, ou c'est moi qui vous demande aide et secours... tantôt je vous vois revenir sanglant, tantôt c'est moi qui meurs au moment où vous posez le pied sur le seuil de notre porte... Mon esprit flotte épouvanté entre ces mille craintes, je ne sais à quoi m'arrêter, et je pleure et je me désespère!

Roderich attira Bertha dans ses bras et déposa un baiser sur son front.

— Et quel danger pourrait me menacer? répondit-il; je ne me connais aucun ennemi à Dresde; nul n'est jaloux de moi; on sait que je vous aime, que nous devons être prochainement unis; jusqu'à ce jour, personne que je sache n'a cherché à me remplacer dans votre cœur. Bertha, j'ai entendu souvent louer votre beauté et votre candeur; d'autres eussent envié le bonheur d'être votre époux, mais dès qu'ils ont su que vous m'aimiez, ils se sont tenus à l'écart. Qu'y a-t-il donc à craindre?... Ne sait-on pas d'ailleurs que mon absence sera de courte durée?... dans quinze jours au plus je serai près de vous; dans un mois nous marcherons à l'autel... Non, non, Bertha, ma Bertha bien-aimée, repoussez ces terreurs de votre esprit, espérez comme j'espère, et n'attristez pas ces adieux par de sombres, mais vains pressentiments.

Bertha serra silencieusement les mains de Roderich, et ce dernier se leva.

La soirée était magnifique ; la lune, doucement voilée, se levait à l'horizon ; il n'y avait pas un souffle dans l'air. Bertha voulut accompagner son fiancé avec son père.

Cette proposition était trop agréable à Roderich pour qu'il la repoussât. Ils partirent.

Une demi-heure se passa de la sorte : les deux amants, isolés dans leur amour, marchaient à pas lents sur la route, et s'entretenaient de l'éternité de leurs joies, de leur bonheur. Enfin la route se bifurqua, et le père Kofmann donna le signal de la séparation.

Bertha se jeta éplorée dans les bras de Roderich.

— Roderich, dit-elle d'une voix brisée, adieu ! adieu !

— A bientôt, Bertha, dit Roderich ; que le ciel calme ton inquiétude, que ton cœur garde mon image jusqu'au retour ; à bientôt !

— Adieu ! murmura encore la jeune fille.

Puis, Roderich s'arracha péniblement de ses bras, serra les mains du vieillard qui contemplait cette scène avec attendrissement, et s'éloigna sans oser regarder en arrière.

Or, ce soir-là, à une lieue environ de la ville de Dresde, au château du baron de Durfeld, il y avait eu fête et royal festin. Toute la noblesse protestante des environs avait été conviée à cette réunion, et nul n'avait eu garde d'y manquer.

Le baron était un homme de quarante ans, qui, grâce à une audace qui ne connaissait aucun frein, exerçait autour de lui une terreur immense. Dès sa jeunesse, il s'était adonné aux plaisirs de toutes sortes, avait rompu avec toutes les traditions de loyauté et d'honneur qui jusque-là avaient été héréditaires dans sa famille, et s'était plongé avec une sorte de frénésie dans les débauches de toute nature.

Ensuite, pour punir le clergé de ses représentations et de ses anathèmes, il avait embrassé publiquement l'hérésie naissante de Luther.

En petit, l'histoire d'Henri VIII et de la communion anglaise.

Cet homme ne respectait rien, il ne se respectait même pas lui-même.

Son caprice était sa seule loi, il lui obéissait aveuglément, et jouissait du présent sans se demander jamais ce que l'avenir lui réservait.

Tous ceux qui l'entouraient partageaient absolument ses principes, et ne paraissaient pas disposés à en changer.

Donc, ce soir-là, il y avait fête au château du baron de Durfeld.

La grande salle était illuminée, la table était chargée des mets les plus savamment apprêtés, le vin pétillait dans les hanaps; des femmes folles, couronnées de roses, riaient échevelées dans les bras des seigneurs jeunes et vieux; la gaieté la plus désordonnée n'avait pas cessé de régner.

Le baron, assis au centre de la table, présidait comme il convenait à cette orgie. C'est lui qui donnait le signal des plus étourdissantes saillies, et des actions les plus condamnables; il riait plus fort, parlait plus haut, ne permettait pas enfin au calme de se rétablir, au bruit de s'apaiser.

En un moment, un des nombreux valets chargés du service de la table s'approcha de lui et lui parla bas à l'oreille :

— Monseigneur, dit le valet, il y a là un homme qui demande à vous parler.

— Qu'on administre une correction à cet homme, répondit le baron, cela lui apprendra à me venir déranger dans un pareil moment.

— Il a fait remarquer que l'affaire était importante, dit le valet.

— Ah! ah! fit le baron.

— Que vous seriez bien aise de le voir, même en ce moment.

— Comment s'appelle donc cet homme? dit vivement le baron en changeant tout à coup d'attitude.

— Krabb, prononça le valet.

— Krabb, dis-tu ?

— Oui, monseigneur.

— Ah ! ceci est différent, et vite fais-le entrer, et sans tarder davantage.

Le valet disparut, et presque aussitôt il revint suivi de celui que l'on avait appelé Krabb.

Krabb s'inclina profondément devant le baron, et attendit.

— Eh bien ! dit aussitôt ce dernier, quelles nouvelles ?

— Elles sont bonnes, monseigneur, répondit Krabb... Vous savez que, grâce à l'influence dont je jouis sur les membres du *Tribunal secret* des Maçons-Libres d'Allemagne, je suis parvenu à éloigner, pour quinze jours au moins, le jeune compagnon Roderich.

— Qu'importe ! fit le baron en fronçant le sourcil.

— Il importe beaucoup, monseigneur, répondit Krabb sans prendre garde à l'air menaçant de son interlocuteur ; les Maçons-Libres forment une association puissante, et dont il faut se défier quand on veut tenter quelque coup qui les touche dans leur honneur. J'ai donc éloigné Roderich, et je crois avoir agi avec prudence, car dès ce soir même, si vous le voulez, Bertha peut être à vous.

— Que dis-tu ? Bertha !... s'écria le baron réformé en se levant.

— Ce soir, monseigneur, Roderich quitte Dresde pour n'y revenir que dans quinze jours ; cette nuit, Bertha sera seule avec son père, dans une maison isolée ; avec quelques-uns de vos compagnons ordinaires, il nous sera facile de nous y introduire, et pour peu que le diable nous aide, l'affaire ne sera pas longue...

— Tu crois donc au diable ? fit le baron en souriant.

— Il faut bien croire à quelque chose, répondit Krabb du même ton.

— Eh bien ! qu'il soit donc fait comme tu le dis, continua le

baron, va tout préparer, que nos hommes soient prêts dans un instant, et je ne tarderai pas à vous aller joindre ; va, va !...

Krabb s'inclina et sortit. Le baron se remit à table de plus belle.

L'orgie avait atteint son plus haut degré ; les chants avaient succédé aux rires, c'était maintenant une confusion inouïe, un désordre sans pareil.

Le baron se leva, prit un verre dans lequel pétillait le vin du Rhin jusqu'aux bords, et réclama un moment de silence.

— Allons ! messeigneurs, dit-il d'une voix éclatante, avant que chacun de nous regagne sa demeure, qu'un dernier toast nous unisse dans un même sentiment. Buvons à la plus charmante créature de Dresde et de l'Allemagne entière ; à celle dont chacun célèbre la vertu et la beauté, à Bertha Kaufmann !...

Un murmure répondit à ce toast, et un seigneur qui n'était pas complétement ivre s'approcha du baron :

— Bertha ! dit-il d'une voix tremblottante, elle n'est ni pour toi ni pour nous, Jean de Durfeld, car dans quelques jours Bertha sera la femme d'un Maçon-Libre !

— Tu as donc peur des Maçons-Libres, toi ? dit le baron.

— Ils sont nombreux...

— Eh bien ! moi, Jean de Durfeld, je vous le dis à tous, messeigneurs, avant qu'il se soit passé vingt-quatre heures, la belle Bertha m'appartiendra !

— J'en doute, dit le seigneur.

— Viens donc demain dans mon château, ou plutôt passes-y la nuit, et je suis certain de convaincre ton incrédulité.

Sur ces mots, Jean de Durfeld sortit de la salle, et descendit dans la cour du château. Krabb l'y attendait avec ses hommes ; ils montèrent aussitôt à cheval, et partirent au galop.

Cependant Bertha venait de quitter Roderich, et elle s'acheminait vers la ville, s'appuyant triste et pensive sur le bras de son père.

Des larmes douces coulaient silencieusement le long de ses joues, son cœur était oppressé ; elle songeait avec amertume à cette séparation qu'il lui fallait subir comme une douloureuse épreuve. Mais Roderich lui avait si souvent répété d'espérer, de ne point s'abandonner à son chagrin, qu'elle avait puisé un peu de courage dans l'excès même de sa douleur, et qu'elle franchissait, en idée, les quinze jours de séparation, pour ne plus songer qu'à la joie du retour.

La nuit était calme, le ciel pur, mille oiseaux chantaient encore sous les feuilles vertes ; tout autour d'elle semblait l'inviter à la confiance, à la sécurité.

Tout à coup un bruit lointain de chevaux se fit entendre...

Bertha frémit, et serra le bras de son père.

Tous ses pressentiments revinrent en foule assiéger son cœur, et elle voulut hâter le pas ; mais le père Kaufmann était vieux et faible, et d'ailleurs ce bruit n'avait rien encore qui pût faire présager un danger.

Cependant les chevaux avançaient avec une rapidité qui tenait du prodige, encore quelques secondes, et ils allaient passer.

— Mon père ! mon père ! s'écria Bertha, en se jetant éperdue dans les bras du vieux Kaufmann ; cachons-nous, j'ai peur !

— Tu as peur... mon enfant, et pourquoi crains-tu ?

— Ces hommes, n'entendez-vous pas ?

— Rassure-toi, Bertha, ces hommes n'en veulent pas à nos jours, ils ne nous connaissent pas ; dans quelques instants, d'ailleurs, nous serons dans notre demeure...

Comme il achevait ces paroles, les cavaliers arrivèrent à l'endroit de la route où se trouvaient Kaufmann et sa fille, et Krabb s'arrêta.

Puis il descendit de cheval, remit la bride à l'un des hommes du baron, et marcha vers le vieux Kaufmann, qui cherchait encore à

rassurer les craintes de sa fille. Mais à peine l'agent de Jean de Durfeld eut-il examiné le couple épouvanté, qu'il reconnut les victimes.

— Dieu me damne! s'écria-t-il en riant, tourné du côté du baron, je crois, monseigneur, que nous sommes servis à souhait. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin.

— Que nous voulez-vous donc? demanda Kaufmann en tremblant.

— De vous, rien, mon brave homme, répondit Krabb d'un ton railleur; mais c'est cette charmante fille qu'il nous faut.

Bertha poussa un cri de détresse, et tomba dans les bras de son père.

— Vous m'arracherez la vie auparavant! dit le malheureux père; arrière! arrière! misérable!

Sa force ne répondit pas à son énergie. Krabb, d'ailleurs, n'en était pas à son coup d'essai, il fit signe à l'un des hommes du baron de descendre de cheval, et pendant que ce dernier se rendait maître du vieillard, il enlevait vigoureusement Bertha dans ses bras, et allait la remettre entre ceux du baron.

Ce fut l'affaire d'un instant; dès que le baron se vit maître de sa proie, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et disparut dans la direction de son château.

Cependant le vieux Kaufmann n'était pas resté muet et inactif spectateur de cette scène horrible, il se débattait avec une énergie désespérée dans les bras de son adversaire; la colère lui avait rendu un instant une partie de ses forces; peut-être même, malgré sa vieillesse, serait-il parvenu à le terrasser, mais Krabb vit le danger, comprit sa position, et sans essayer de soutenir plus longtemps une lutte désormais inutile, il tira de sa ceinture un long poignard, et le plongea jusqu'au manche dans la poitrine de Kaufmann.

Ce dernier poussa un cri sourd, et roula sans vie sur le sol!...

II.

Quinze jours s'étaient passés...

Roderick avait successivement visité toutes les loges voisines qui relevaient de celle de Dresde; il n'avait mis, pour ces divers voyages, que le temps rigoureusement nécessaire, et revenait à la hâte vers la ville où il devait retrouver sa fiancée!

C'était le matin...

Roderick avait marché toute la nuit, pour ne pas perdre une minute... il revenait l'esprit joyeux, le cœur léger, l'âme bercée par les riantes espérances de l'avenir.

Il allait revoir Bertha, sa fiancée; dans une heure il serait près d'elle, dans huit jours au plus ils seraient mariés : et puis c'était le lendemain même la fête de Dresde, huit jours de carnaval, de folies!... l'adieu joyeux à la vie de garçon!

Roderick ne se possédait pas de joie; encore une heure de chemin et il allait toucher au but!

L'endroit où il était parvenu formait une bifurcation, de laquelle deux routes partaient pour aller, l'une vers la ville de Dresde, l'autre vers le château du baron de Durfeld.

Comme il allait passer outre, et se diriger sur la ville, un éclair jaillit tout à coup à ses yeux, il fronça le sourcil et s'arrêta.

Était-ce illusion?... rêvait-il tout éveillé? il avait cru entendre prononcer son nom à quelques pas de lui...

Il regarda avec précaution autour de lui, franchit le fossé du côté d'où il pensait que la voix était venue, et finit par trouver ce qu'il cherchait.

Au milieu du champ voisin, il aperçut deux vieilles femmes couvertes de haillons, qui, assises l'une à côté de l'autre, paraissaient se livrer à un dialogue vif et animé...

Roderick les reconnut aussitôt pour des sorcières, qui, malgré la rigueur des édits, continuaient d'exercer leur industrie dans le pays. Elles avaient l'une et l'autre pour spécialité de rechercher les simples dans la campagne, et de les revendre ensuite aux malades et aux imbécilles.

Comme il se trouvait suffisamment protégé contre leur curiosité par la haie qui bordait la route, Roderick prêta l'oreille, et écouta la conversation des deux vieilles.

— Marthe, dit la moins âgée, où donc avez-vous passé la nuit, que l'on ne vous a point vue au rendez-vous? Aviez-vous quelque sort à préparer?

— Hein! fit la sorcière à qui s'adressait cette question, cela se pourrait bien!

— Allons! allons! reprit la première, vous n'avez point peur des revenants, je suppose; donc, que craignez-vous?

— Les vivants! répondit Marthe, en jetant un regard fauve autour d'elle.

— Bah! poursuivit toujours la plus jeune, le fagot qui doit brûler nos vieux os n'est pas encore préparé. M'est avis, Marthe, que nous sommes trop vieilles et trop laides; Satan ne veut point de nous.

— Hé! hé! hé! bêla Marthe en prenant un air piqué, j'en sais de bien jeunes et de bien jolies, mère Madeleine, qui voudraient bien avoir été faites à notre image.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre!

— Contez-moi cela.

— Ouais! dit Marthe en se levant et en faisant un demi-tour sur elle-même, vous sentez le roussi, ma chère; prenez garde, les sergents d'armes de la bonne ville de Dresde ont le nez aussi fin que les limiers du baron de Durfeld.

— Ne savez-vous point, objecta la mère Madeleine, qu'ils ont re-

tâché, il n'y a pas encore une semaine, la Sainsance, sans lui faire payer un obole?

— Oui, certes, je le sais, répliqua Marthe, et je sais aussi qu'elle a payé l'amende d'une façon que nous ne pourrions faire ni vous ni moi. L'ignorez-vous?

La conversation demeura un moment interrompue; puis la mère Madeleine reprit :

— Ainsi, dit-elle, d'une voix fine et flûtée, vous ne voulez point me dire ce que vous avez fait cette nuit?

— Au contraire.

— Je vous écoute...

— Et peut-être bien, mère Madeleine, que nous partagerons les bénéfices de cette affaire, si vous me prêtez votre concours.

— Ne faut-il vous prêter que cela? demanda la mère Madeleine, qui était comme la fourmi.

— Écoutez... Vous saurez que la nuit dernière, j'ai été appelée auprès du baron de Durfeld.

— C'est un seigneur puissant.

— Il est puissant et riche, vous avez raison, Madeleine, mais il est dur pour ceux qu'il n'aime pas... Vous savez, sans doute, qu'il a enlevé, il y a quinze jours, une jeune fille, qui passait pour la plus jolie à vingt lieues à la ronde?

— Je le sais.

— Vous savez aussi ce qu'il en a fait!

— Je m'en doute.

— Eh bien! aujourd'hui que sa passion est amoindrie, aujourd'hui qu'il n'est plus aveuglé par ses désirs, il comprend le crime qu'il a commis, il a peur, il a des remords.

— Ah! ah! fit Madeleine, qui montra en riant les quatre crocs noircis qui lui servaient de dents.

— Krabb, le malheureux qui l'a aidé dans cette entreprise, reprit

Marthe, a cherché vainement à rappeler son courage, il n'a pu y réussir... aussi le baron s'abandonne-t-il, depuis quelques jours, à toutes les pratiques possibles, dans la pensée de conjurer l'orage dont il se croit menacé.

— Et qu'a-t-il imaginé?

Pendant que les deux vieilles parlaient, Roderick avait senti un frisson mortel parcourir son corps; tout son sang avait reflué vers son cœur, ses oreilles bourdonnaient, ses tempes battaient, il ne voyait plus. On n'avait point dit encore le nom de cette jeune fille, dont le baron avait fait sa victime; mais un fatal instinct le lui avait crié au fond de l'âme : il le sentait à son trouble, à son émotion, à son désespoir.

Cependant, il avait besoin de s'éclaircir davantage; il voulait être sûr de son fait; il se remit à son poste d'observateur, et écouta.

Marthe avait repris :

— Jusqu'aujourd'hui, dit-elle, l'enlèvement de la jeune fille et son déshonneur n'ont excité parmi ceux qui la connaissaient qu'une colère impuissante, parce que nul n'a osé encore mettre le fer à la main pour venger l'outrage fait à une personne qui n'a plus aucun bien dans la ville; son père, en effet, a été assassiné le jour même de l'enlèvement, par Krabb. Mais voilà que le fiancé va revenir, et les choses vont changer de face; c'est un homme courageux, qui aime Bertha et que Bertha aimait; il n'aura qu'une pensée, la vengeance, et il mourra plutôt que de ne pas l'obtenir. C'est donc sur lui que le baron a songé à tourner ses armes!

— Je comprends; mais continuez...

— Chut!... fit Marthe.

— Qu'est-ce donc?

— N'avez-vous pas entendu du bruit?

— Ce n'est rien. Le vent passe et les feuilles sèches bruissent.

— Laissez-moi voir!...

Marthe allait sonder la haie derrière laquelle se tenait Roderick ; mais ce dernier était déjà loin de ses regards.

Roderick avait failli mourir, quand Marthe avait prononcé le nom de Bertha ; un cri avait été sur le point de lui échapper, mais l'horreur de sa position lui avait dicté cette prudence ; il avait comprimé tous les élans de son cœur, s'était laissé glisser dans le fossé, et avait pris la fuite.

Roderick avait mesuré sa situation d'un coup d'œil. Il s'était dit qu'il était nécessaire que le baron de Durfeld ne connût pas son retour, avant sa vengeance assurée : peu lui importait maintenant de savoir les détails d'une catastrophe qui brisait à jamais sa vie, ce qu'il lui fallait, c'était la vengeance, une vengeance éclatante, et pour l'obtenir sûrement, il fallait avoir le courage d'attendre le moment favorable.

Il ne rentra pas ce jour-là dans Dresde ; il y était attendu, son arrivée ne pouvait manquer de causer un certaine rumeur, il était prudent de dissimuler.

Le lendemain, c'était différent. Des milliers d'étrangers devaient arriver dans la ville ; des marchands, des seigneurs, des hommes et des femmes de toutes les conditions, de tous les rangs, de toutes les parties de l'Allemagne : c'était le carnaval. Un étranger de plus devait passer inaperçu ; d'ailleurs les mascarades de toutes sortes allaient commencer dès l'aube du jour ; qui empêchait Roderick de prendre un déguisement ?

Roderick avait mille ressources dans l'esprit, et il avait un grand devoir à accomplir. Il n'entra dans Dresde que le lendemain ; seulement, dès la veille, il avait fait prévenir ses amis qu'un grand danger menaçait l'association, qu'il était urgent d'aviser, sans retard, et toute affaire cessante, au moyen de la sauver ; qu'en conséquence, une réunion extraordinaire de tous les membres de l'ordre aurait lieu vers minuit, au lieu ordinaire des séances.

Quand minuit sonna, c'est donc vers cet endroit désigné d'avance que Roderich se dirigea, le visage recouvert d'un masque.

La salle dans laquelle les Maçons-Libres de Dresde tenaient habituellement leurs séances était située dans un des faubourgs de la ville; elle était simplement ornée : quelques draperies aux fenêtres, une estrade de chêne au fond, un banc circulaire qui en faisait tout le tour, enfin des bancs rangés symétriquement au milieu. Quelques lampes suspendues au plafond jetaient dans cette salle une sombre et douteuse lumière.

Bien longtemps avant l'arrivée de Roderich, la réunion était déjà complète; on avait dit que l'association était menacée, qu'un grand danger était suspendu sur la plupart de ses membres, et nul n'avait voulu manquer à l'appel.

Quant à Krabb, c'était son rôle d'espion d'y assister, et il était arrivé l'un des premiers.

Nous avons fait diligence pour savoir quelle était la physionomie de ce Krabb. Vains efforts! Tout ce que nous avons pu apprendre dans des milliers de bouquins consultés à grands frais, c'est qu'il souffrait d'une hernie, et que son estomac n'était pas bon.

Nous consignons timidement ces faits insuffisants. A la prochaine édition de ce grand ouvrage, nous pourrons peut-être offrir d'autres détails encore plus importants aux lecteurs curieux.

Des groupes nombreux s'étaient formés dans toutes les parties de la salle, et l'on y discutait avec chaleur, avant même de connaître la nature du danger, les mesures propres à le conjurer. Chacun se demandait avec anxiété ce qui s'était passé depuis quelques jours, car, à part l'enlèvement de Bertha, la fiancée de Roderich, aucun événement d'importance n'avait été dénoncé à l'indignation de tous.

A propos de l'enlèvement de Bertha, on parlait naturellement de Roderich, et l'on s'étonnait de ne point l'avoir encore vu. Pourquoi ce retard?... que lui était-il arrivé?... le baron de Durfeld avait-il

poussé l'audace et l'infamie jusqu'à tuer le fiancé, après avoir déshonoré la fiancée et assassiné le père?...

Krabb allait et venait à travers les groupes, excitait les uns, sondait les autres, cherchait enfin, par tous les moyens, à connaître la disposition de chacun. Mais il était visiblement inquiet du motif de cette convocation, qui ne lui semblait devoir cacher rien de bon.

Vous pouvez juger par-là de l'intelligence de ce Krabb.

Cependant une heure environ s'était passée dans ces allées et ces venues, dans ces conversations sans but précis; grâce à l'activité de Krabb, bon nombre de membres commençaient déjà murmurer, quelques-uns avaient même proposé, en raison de la fête, de remettre la réunion à un autre jour; mais au moment où ces dispositions prenaient déjà de la consistance au sein de l'assemblée, la porte de la salle s'ouvrit, et Roderich entra.

Tous poussèrent un cri de joie en l'apercevant, et chacun courut à sa rencontre.

Roderick était pâle; il promena son regard rapide sur toute l'assemblée, et ayant aperçu Krabb, qui demeurait immobile et interdit à l'autre bout de la salle, il se tourna vers ses amis et leur serra la main.

— Mes amis, dit-il d'une voix émue et brève, mes frères, merci, merci... Je comprends votre accueil; il me console, mais il ne peut me faire oublier...

Puis, indiquant la porte à quatre de ses compagnons les plus dévoués :

— Là, leur dit-il, là, placez-vous à cette porte, et sous aucun prétexte, que personne ne sorte de cette assemblée sans en avoir obtenu l'autorisation de ma bouche.

Ayant ainsi parlé, il s'avança à pas lents jusqu'à l'estrade, sur laquelle il monta, accompagné des principaux chefs de l'association.

— Mes amis, dit-il alors, après un silence pendant lequel il parut rappeler toutes ses forces, mes amis, j'ai accompli le fatal voyage que votre sagesse m'avait imposé, sur la proposition de notre honorable maître Krabb. En faisant ce voyage, j'ai donné, je le crois, à l'association des gages suffisants de mon dévouement à la cause commune, et j'ai le droit de venir aujourd'hui m'asseoir au milieu de vous, certain d'y trouver l'accueil que j'attends.

Un murmure flatteur répondit à ces paroles, et Roderich rejeta loin de lui le manteau qui couvrait ses épaules. Alors seulement on put s'apercevoir que deux poignards pendaient à sa ceinture.

Cette circonstance constituait une infraction grave aux statuts de l'ordre, qui défendaient sévèrement à tous les membres de se présenter armés aux réunions communes.

Krabb en fit l'observation, qui excita aussitôt quelque rumeur dans l'assemblée. Roderich sourit amèrement.

— Hier, répondit-il, j'ai suspendu deux poignards à ma ceinture, et j'ai juré de ne les quitter que le jour où je me serai vengé de mes ennemis.

— De vos ennemis? dit encore Krabb.

— Écoutez-moi, compagnons, poursuivit Roderich sans tenir compte de l'interruption, écoutez-moi! Vous savez tous l'horrible catastrophe qui s'est passée le jour même de mon départ de Dresde, vous savez que le baron de Durfeld a enlevé Bertha, ma fiancée, et l'a emportée dans sa forteresse, après avoir fait assassiner l'honnête, le digne Kaufmann, son père?

— Oui! oui!

— Eh bien! c'est ce crime abominable que je me suis promis de venger, ce sont ces ravisseurs et ces assassins que j'ai juré d'atteindre et de frapper... Jusqu'ici, tout a été commun entre nous; il est écrit dans nos statuts que nous nous devons aide et secours:

voulez-vous me prêter vos bras et m'aider à accomplir cette vengeance?

— Oui! oui! parlez! s'écria-t-on de toutes parts.

— Eh bien! sachez-le donc, dans cette œuvre d'infamie, le baron de Durfeld n'était pas seul, il y a parmi nous un faux frère qui lui a livré nos secrets, un traître qui nous a vendus, un lâche qui l'a aidé à commettre le rapt, et qui a commis l'assassinat.

— Nommez-le! nommez-le! crièrent mille voix indignées en même temps.

— Il est fou! essaya de dire Krabb, qui était devenu pâle et glacé.

— Oui, cela confond la raison humaine, poursuivit Roderich en tirant lentement un poignard de sa ceinture, il y a ici, dans cette enceinte où nous nous appelons tous des frères, il y a ici un homme, qui s'est assis à mes côtés, qui m'a serré la main, qui a mangé à la même table que moi; cet homme est plein de force, dans la vigueur de l'âge, il n'a besoin que de ses bras pour vivre, et il n'a pas rougi de s'unir à Jean de Durfeld, pour déshonorer une faible jeune fille qui n'avait de défense que ses prières, un malheureux vieillard qui n'avait que ses larmes pour égide; il a enlevé la jeune fille, il a assassiné le vieillard!... Eh bien! dites-le vous-même, dites-le, quel châtiment a mérité cet homme?

— La mort!... qu'on le punisse!... qu'on le tue!... qu'il meure!...

Et toutes les voix s'élevèrent unanimes pour réclamer le châtiment du coupable.

Krabb écoutait cette scène avec un effroi croissant; la sueur, une sueur glacée, coulait en grosses perles le long de ses tempes, et son regard se tournait avidement vers la porte, que gardaient les amis de Roderich.

Ce dernier reprit:

— Oui, la mort! n'est-ce pas?... dit-il; la mort implacable!... la

mort lente, cruelle, sans pitié ! c'est celle-là qu'il faut à ce misérable, et c'est celle-là que je veux lui donner !

Et il se releva de toute sa hauteur, le regard allumé par la haine, le visage animé, terrible, effrayant, et désignant d'un doigt impérieux le malheureux Krabb, qui courba aussitôt le front :

— Krabb, dit-il en faisant un pas vers lui, monte près de moi...

Puis il ajouta :

— Krabb, puisque tu ne veux pas venir, je vais à toi.

— Krabb !... répétèrent tous les assistants étonnés.

— C'est le ciel qui t'a désigné comme la première victime de ma vengeance, poursuivit Roderich en avançant toujours ; ton forfait ne pouvait rester ignoré, et c'est moi maintenant qui vais te mettre à mort, comme tu as mis à mort l'infortuné Kaufmann !

Roderich était arrivé près de celui qu'il menaçait ainsi ; il posa rudement sa main robuste sur son épaule, et le força de tomber à genoux.

— Krabb, dit-il à voix basse au milieu du silence solennel de tous, où est Bertha ?... où est le baron de Durfeld ?...

— Au château... balbutia le malheureux.

— Tu devais t'y rendre cette nuit ?

— Oui...

— Alors tu dois avoir une clef pour y entrer à toute heure... un moyen pour t'y faire reconnaître ?

— Voici cette clef, dit Krabb, qui croyait par ces condescendances échapper au sort qui le menaçait ; elle ouvre la serrure d'une poterne qui donne sur la route, et communique avec l'appartement du baron.

Roderich s'empara de cette clef que lui tendait Krabb, et comme ce dernier tentait de se relever, il appuya plus fortement encore sa main sur son épaule.

— Voilà, dit-il en mettant la clef dans sa poche, qui me servira à

frapper le baron ; mais avant, nous avons un compte à régler ensemble. C'est toi qui as été le complaisant de Jean de Durfeld, c'est toi qui as inspiré à nos compagnons l'idée de m'éloigner pendant quinze jours de Dresde, c'est toi enfin qui as assassiné le vieux Kaufman... Krabb, en présence de tes frères qui t'ont jugé, je te dis que tu vas mourrir...

— Grâce !... s'écria Krabb éperdu en essayant d'embrasser les genoux de Roderich.

— Ah ! Bertha aussi t'a crié grâce, et tu ne l'as pas écoutée ! Kaufmann aussi t'a supplié les mains jointes de ne pas lui enlever la vie, et tu l'as frappé !... Krabb, ta dernière heure est venue... l'heure de la justice de Dieu, meurs donc ! et meurent comme toi tous les traîtres et tous les assassins !...

Roderich se pencha à ces mots vers le malheureux, et lui plongea son poignard dans la poitrine. Krabb resta inanimé sur le sol.

Une suprême épouvante s'était emparée de tous les membres présents ; penchés avidement vers Roderich, ils écoutaient, en frémissant, le râle de la victime, et suivaient tous ses mouvements... Enfin le fiancé de Bertha se releva, et leur montra le poignard sanglant qu'il venait de retirer de la poitrine de la victime.

— Et maintenant, dit-il avec une exaltation qui allait toujours croissant, maintenant si vous n'avez pas peur, si vous voulez ne pas manquer au serment que vous avez fait, suivez-moi !

— Où nous conduisez-vous ? demandèrent plusieurs voix.

— Au château de Durfeld ! répondit Roderick en leur montrant la clef de la poterne.

III.

Depuis le jour où elle était entrée dans ce fatal château, Bertha n'avait pas eu un seul instant de repos : elle comptait les jours, les

heures, les minutes, attendait avec une impatience mortelle le retour de son fiancé.

Tout était là, en effet, pour elle!...

Le même sentiment qui était né dans le cœur de Roderick, s'était emparé du sien, et depuis le jour où elle avait dû subir la passion du baron, elle n'avait plus eu qu'une pensée, qu'une ambition, la vengeance!

Peu lui importait la vie, pourvu qu'elle pût se venger avant de mourir, et elle savait bien qu'elle ne pourrait atteindre cette vengeance qu'au retour de Roderick.

La veille, Berthe n'avait pas quitté sa fenêtre... C'était la veille, en effet, que son fiancé avait dû rentrer dans Dresde, et apprendre le malheur dont elle était frappée. A chaque instant elle s'attendait à quelque événement, et elle avait cru même remarquer certain mouvement inusité dans la forteresse.

Accoudée à sa fenêtre, cette nuit, comme la nuit précédente, elle laissait son regard plonger au loin, et cherchait à distinguer tout ce qui s'agitait à l'horizon; le moindre bruit, la moindre lueur, le moindre mouvement la faisaient tressaillir jusqu'au plus profond de son cœur, et elle priait Dieu de hâter cette heure solennelle qu'elle appelait de tous ses vœux.

Son père mort! son honneur outragé! Deux fantômes!

Le baron était fort soucieux, ainsi que nous l'avons dit; soit remords, soit tout autre sentiment, son esprit avait été troublé par la certitude du retour de son ennemi, et il ne se croyait plus même en sûreté derrière les remparts épais de ses tours, lesquelles étaient cependant gardées par bon nombre de soldats.

Ce soir-là, il avait invité quelques amis; il espérait que leur présence dissiperait en partie ces inquiétudes mortelles dont il était possédé; mais quoi qu'il fît, ses terreurs le suivaient encore jusqu dans l'orgie.

La salle du festin semblait sombre, malgré les mille bougies qui y répandaient une lumière éclatante : le baron ne pouvait sourire, les convives ne savaient plus chanter ; c'était un silence de mort interrompu seulement à de rares intervalles par quelques paroles isolées qui s'efforçaient vainement de ramener la gaieté dans la salle.

Le baron attendait avec anxiété le retour de Krabb, qu'il avait envoyé à la ville : Krabb devait lui apporter des nouvelles de Roderick, et lui faire connaître les dispositions des Maçons-Libres ; en cette extrémité, Jean de Durfeld avait perdu son énergie, et malgré les excitations de ses amis, la pâleur de son visage, l'air embarrassé de son maintien disaient assez ce qui se passait dans son cœur.

— Or çà, dit enfin l'un des convives, qui n'était pas touché des mêmes craintes que son hôte, que se passe-t-il donc ici, et qui allons-nous porter en terre?... Dieu me damne, messeigneurs, avons-nous donc perdu tout à coup notre gaieté ? et la fin du monde doit, sans doute, nous surprendre au milieu de ce triste repas !... Allons ! Jean de Durfeld, reviens à toi, mon ami, et réponds-moi, quand je porte la santé de la belle Bertha !...

Un frisson passa dans tous les membres du baron à ce toast, et il ne trouva pas une parole pour répondre.

— Tu gardes le silence, poursuivit le même seigneur, eh bien ! soit, je devine ; la jeune fille a su jusques aujourd'hui résister à tes instances ; tu es le plus malheureux des hommes, et tu songes au moyen de la rendre moins rebelle ; allons, le dieu des amants soit loué alors, et cette fois j'espère que tu me feras raison, je ne bois plus à la santé de Bertha, mais bien à celle de son fiancé : à Roderick !

— Roderick !... murmura le baron en se levant pâle et ému.

— Qu'as-tu donc ?

— Qui parle de Roderick ?...

— Décidément, voilà qui devient sérieux... tu es malade, Jean, sinon d'amour, du moins de peur !...

— De peur, moi!... gronda Durfeld.

— C'est notre avis?

— De qui aurais-je peur?

— Et de Roderick, pardieu !...

— Ah! celui qui a dit cela en a menti, repartit le baron, en saisissant aussitôt son verre, avec une exaltation fébrile; Philippe de Messein, j'accepte ton toast, et je te fais raison... A la santé de Roderick...

Et le baron portait déjà sa coupe à ses lèvres, quand la porte s'ouvrit, et que Roderick, suivi d'une longue troupe de Maçons-Libres, fit irruption dans la salle.

Les maçons se précipitèrent sur les seigneurs surpris.

— Roderick! s'écrièrent tous les convives, en tirant leur épée du fourreau, et en se jetant au-devant du baron, déjà menacé.

— Oui, messeigneurs, répondit le jeune compagnon, oui, Roderick, le fiancé de Bertha... Je devais être son époux, baron de Durfeld, je ne serai que son vengeur!

Et sans donner le temps à ses adversaires de se reconnaître, il fit un signe à ceux qui le suivaient, et le carnage commença.

La lutte fut horrible et sanglante, mais elle ne dura pas longtemps.

Les résultats n'en furent connus que le lendemain, dans des circonstances assez singulières pour que nous pensions devoir les raconter au lecteur.

Le lendemain, il y avait foule dans les rues de Dresde, et rien n'était plus curieux que le spectacle qu'offrait incessamment cette multitude de tous les pays, de toutes les langues, de tous les costumes, circulant avec ses allures diverses à travers les rues de la ville.

C'était l'heure des folies les plus excentriques; les plus sages étaient devenus les plus fous; chacun s'était cru obligé d'apporter

son contingent grotesque à la fête commune, et il en résultait une confusion des plus divertissantes.

Il y avait du monde partout... à toutes les fenêtres, sur tous les toits, dans les rues, sur toutes les places ; c'était de toutes parts un bruit, un mouvement des plus plaisants ; des processions de moines, burlesquement affublés ; des mascarades de magistrats ridicules ; toutes les sottises humaines s'y trouvaient représentées avec une verve vraiment remarquable.

La foule riait et applaudissait!...

Vers midi cependant, tous les cortéges de la folie avaient à peu près défilé, et tous étaient venus en dernier lieu se grouper sur la place principale, en face de la maison commune, où un splendide repas devait être servi à tous, quand un grand cri s'éleva tout à coup des rues avoisinantes, et un mouvement général se manifesta dans tous les rangs.

Tout le monde se tourna du côté d'où les cris étaient partis, et presque aussitôt l'on vit paraître une nouvelle procession, qui dépassait en excentricités tout ce que l'on avait vu jusqu'alors.

Le cortége débutait par un petit groupe d'une dizaine de personnes, portant les enseignes des *Maçons-Libres*, précédé et conduit par un empereur revêtu d'insignes de la plus grande richesse ; derrière venaient plusieurs litières découvertes, dans lesquelles se prélassaient quelques seigneurs masqués, mais dont le costume brillant d'or et de pierreries disait suffisamment à quel rang élevé ils appartenaient.

A droite et à gauche, des ménétriers, que l'on avait sans doute raccolés dans la campagne, dansaient, chantaient et jouaient de leurs instruments, en faisant sauter les vêtements déguenillés dont ils étaient revêtus ; enfin, derrière, suivait une longue file de pénitents blancs et noirs à la face sinistre, qui psalmodiaient quelques chants luthériens d'un ton lugubre et lent.

La foule, étonnée, se rangeait de chaque côté de la rue, et regardait passer ce singulier cortége, ne sachant trop si elle devait encore rire.

Les flots du peuple suivaient pleins de murmures, cherchant à deviner cette énigme, et chacun s'en demandait le mot.

Cependant le cortége poursuivait toujours sa route; il arriva enfin au milieu de la place, et, comme les autres masques, ses membres allèrent se ranger en face de la maison commune.

On attendit...

Midi allait sonner, et c'était à midi que le repas allait appeler toute cette foule masquée à la maison commune. Une condition était faite à tous pour y entrer.

Avant de monter les degrés, chacun devait déposer son masque et déclarer son nom... On allait donc savoir quels étaient ces singuliers personnages, on allait connaître le but de cette plaisanterie lugubre...

Enfin, midi sonna.

Un mouvement se fit dans toute la foule : pénitents blancs et noirs, magistrats portant les enseignes des *Maçons Libres*, tout disparut comme par enchantement dans toutes les directions, sans qu'on songeât à les y suivre, et il ne resta bientôt plus sur la place, au milieu du peuple curieux, avide, haletant d'impatience, que les litières et les personnages qu'elles contenaient.

Pendant quelques minutes, on se contenta de tourner autour des litières et de les regarder... Mais comme les personnages masqués ne bougeaient pas plus que s'ils eussent été morts, l'idée vint à quelques-uns des spectateurs que ce pouvait bien être des mannequins, et l'on se mit à les insulter, à leur jeter de la poussière, de la boue, à les tirer par la manche.

Enfin, un plus audacieux, ou plus fou, leur enleva leur masque,

et aussitôt un long cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines...

Les huit personnages étaient bien morts !...

C'étaient le baron Jean de Durfeld, Philippe de Messein, Henri de Jordaens, etc... huit seigneurs luthériens des plus nobles familles de l'Allemagne.

Alors seulement on songea aux pénitents blancs et noirs, mais il était trop tard ; ils avaient disparu de tous côtés, et il fut impossible de retrouver leurs traces.

On pensa bien, à la vérité, que Roderick et ses compagnons n'avaient pas été étrangers à ce meurtre, mais Roderick avait, dit-on, disparu dès la veille, emmenant Bertha avec lui, et toutes le recherches qu'on put faire n'aboutirent point.

Le meurtre demeura donc impuni, et l'on renonça à inquiéter les *Maçons-Libres*.

Quant à Roderick, la légende est muette sur son compte ; on pense généralement qu'il alla finir ses jours à Mayence, où il travailla à l'édification de la cathédrale.

CHAPITRE VII.

Suite des Francs-Maçons. — Joseph Balsamo. — Francesca et sa mère. — Le fossé, le baiser, la rencontre. — Affabilité de la mère Peretti. — Encore un jeune homme dont les mœurs sont légères. — Confidences. — Imprudences. — Déjeuner sur l'herbe. — Et son tra-la-deri-deri-dera. — Etrange résolution. — Le bon curé de Stella. — Arrivée au presbytère. — Discours de Balsamo.

Vers le milieu du mois de juin de l'année 1768, un jeune homme sortait seul de la ville de Palerme, et s'acheminait, le bissac sur le dos, le bâton noueux à la main, vers une ville voisine du littoral.

C'était le matin. Le soleil sortait radieux de l'horizon ; il régnait de toutes parts une harmonie suave qui invitait doucement à la rêverie. Les oiseaux chantaient sous les feuilles vertes des arbres qui bordaient la route, et le vent frais apportait des plaines voisines les parfums amers de la campagne.

Ce jeune homme pouvait avoir vingt ans ; il portait la tête fière, son œil était vif, et une abondante chevelure noire, tombant de chaque côté de ses tempes, faisait ressortir l'élégante pâleur de son teint.

Malgré la modestie de son costume, et la présence de son bissac sur son dos, qui attestait une pauvreté prévoyante, on devinait sous cette enveloppe une nature supérieure, pleine de vigueur, de décision, d'audace et de génie.

Bien que la route fût belle, que l'air fût vif et pénétrant, cependant notre voyageur n'avançait que lentement sur la route ; la tête penchée sur sa poitrine, le regard fixé au sol, il marchait à pas comptés, et paraissait en proie à une indécision qu'il cherchait vainement à vaincre.

Ce jeune homme s'appelait Joseph Balsamo, il appartenait à une famille d'une médiocre extraction, et avait jusqu'alors vécu à Palerme dans une condition dont il avait beaucoup souffert.

Son imagination, éveillée de bonne heure, n'avait pu se circonscrire dans l'horizon étroit qui lui était fait ; il n'avait aucune fortune, nulle position ; il n'espérait pas sortir de cette situation de longtemps, s'il restait à Palerme ; il avait donc pris une résolution énergique, avait dit adieu à son père et à sa mère, et était parti, emportant avec lui quelques faibles ressources qui devaient le faire vivre tout au plus un mois.

Une fois hors de Palerme cependant, la réflexion lui vint, et il commença à songer sérieusement à ce qu'il allait faire.

Où allait-il? vers quelle contrée devait-il diriger ses pas? par quelle opération signalerait-il son entrée dans le monde?... Hélas! il n'en savait pas le premier mot.

S'il avait eu dans sa poche ou dans son bissac quelques milliers de ducats, les choses auraient changé immédiatement d'aspect : avec une somme convenable, il pouvait se présenter convenablement;

acheter un cheval, louer un valet, tenir enfin un certain état qui pût lui ouvrir les portes qui maintenant lui étaient fermées.

Mais il avait, nous l'avons dit, à peine de quoi manger du pain pendant un mois, et, malgré les ressources d'un bel esprit, on ne pouvait pas faire grand chose en partant de là.

Telles étaient les préoccupations qui absorbaient pour le moment l'esprit de Joseph Balsamo, et sans songer à accélérer sa marche, puisqu'il n'avait pas encore de but arrêté, il se donnait tout entier à sa rêverie.

Or, pendant que le jeune homme allait ainsi cherchant une issue à cette impasse dans laquelle il se trouvait acculé, le hasard allait lui envoyer quelqu'un qui devait l'aider à en sortir.

Une heure après qu'il était parti de Palerme, deux femmes sortaient de la ville, par la même porte que lui, l'une montée sur une grosse et forte jument, l'autre sur un petit bidet aux jarrets vigoureux.

De ces deux femmes, l'une était vieille déjà, la seconde était toute jeune encore : c'étaient la mère et la fille.

La mère pouvait avoir cinquante ans, la fille en avait à peine dix-huit.

Toutes les deux, armées d'une petite houssine de bois flexible, frappaient leurs montures avec énergie, et paraissaient vivement désireuses d'arriver au terme de leur voyage, à en juger du moins par l'ardeur qu'elles mettaient à activer leur marche.

Rien de particulier ne se faisait remarquer dans la tournure de la mère ; c'était une petite femme ronde, vive, replette, riant volontiers, parlant avec plaisir, et ne se lassant pas de gourmander sa jument et d'admirer sa fille.

Quant à cette dernière, c'était bien différent.

Francesca avait dix-huit ans, mais c'était déjà une femme accomplie, aux épaules rondes et pleines, à l'œil mutin, à la gorge légè-

rement développée ; sa taille était souple et bien prise, son pied petit, ses dents d'une blancheur éclatante.

Si sa mère riait volontiers, Francesca ne se gênait guère pour l'imiter ; elle était d'une humeur folâtre, s'amusait d'un rien, rendait sans pruderie le salut que les passants lui donnaient, et quand quelques-uns, ce qui arrivait encore assez fréquemment, se retournaient pour l'admirer, et lui lançaient avant de s'éloigner quelque compliment sur sa beauté, son œil s'allumait, sa lèvre humide et rose s'ouvrait avec un singulier frémissement, et un soupir s'échappait de sa poitrine.

Francesca savait qu'elle était belle, et elle était fière de cette beauté ; jamais femme n'avait été plus coquette, jamais non plus peut-être plus de désirs n'avaient battu sous une plus charmante enveloppe.

La mère et la fille poursuivaient donc leur route assez lestement, grâce à leurs montures qui avaient pris l'amble. Tout leur était joie et plaisir, on eût dit que ce fût une fête pour elles deux que d'être admises à contempler les splendeurs matinales de la nature : oiseaux, fleurs, parfums, elles voulaient tout entendre, tout voir, tout respirer.

Souvent, Francesca, la folle enfant, se laissait glisser à bas de son petit bidet, allait cueillir quelques fleurs sauvages sur le revers de la route, et revenait toute joyeuse avec son butin reprendre sa place auprès de sa mère. Le dos du petit bidet était chargé de feuilles et de fleurs ; sa mère aurait bien voulu la gourmander, mais elle la voyait si heureuse, que le blâme s'arrêtait sur ses lèvres, et qu'elle mêlait bientôt sa joie et sa gaieté à la gaieté et à la joie de sa fille.

Dans une de ces petites expéditions que Francesca risquait de temps à autre, il arriva qu'au lieu de rester sur le bord de la route, elle se laissa choir en folâtrant dans le fossé peu profond. Elle lâcha un cri presque aussitôt étouffé, et remonta rouge et confuse. les

mains vides, le sein gonflé, et courut se réfugier toute émue auprès de sa mère.

— Qu'y a-t-il? lui demanda cette dernière presque effrayée.

Mais Francesca avait déjà eu le temps de se remettre; elle sourit en regardant sa mère.

— Il y a là un jeune homme, lui dit-elle.

— Un jeune homme? fit la mère... et que t'a-t-il dit?

— Oh! presque rien, répondit la jeune fille.

Or, Francesca mentait, car voici ce qui était arrivé : au moment où le pied lui avait glissé, elle avait senti que deux bras entouraient sa taille, et quand elle avait voulu se soustraire à cette étreinte, deux lèvres brûlantes s'étaient appuyées sur les siennes. C'est alors qu'elle était revenue en courant vers sa mère.

Ce jeune homme, immoral et entreprenant, n'était autre que Joseph Balsamo, qui, assis sur le revers de la route, réfléchissait, tout en déjeunant modestement, aux embarras de sa position. Après son exploit, il se hâta de quitter sa salle à manger improvisée, et marcha bravement vers les deux femmes qui allaient se remettre en route.

— Eh mais! s'écria la mère, regarde donc, Francesca, c'est notre voisin, le signor Joseph Balsamo!

— Oui, mère, répondit la jeune fille en rougissant.

— Eh! que ne le disais-tu tout de suite?

— Je ne l'avais pas reconnu.

Francesca avait parfaitement reconnu le jeune homme, mais elle ne voulait pas le dire.

Cependant, Joseph Balsamo saluait la mère et souriait à la fille.

— Bonjour! bonjour! dame Peretti, lui dit-il en lui tendant la main; certes, je ne m'attendais pas à vous rencontrer aujourd'hui si loin de Palerme!

— Ma foi! ni nous non plus! répondit la dame Peretti. Que faisiez-vous donc là?

— J'allais déjeuner.

— De si bonne heure?

— L'air vif du matin ouvre l'appétit.

— Et vous allez loin ainsi?

— Je ne sais trop.

— Comment, vous ne savez?

— Je quitte Palerme.

— Vous partez?...

— Oui, dame Peretti, et j'irai où Dieu voudra bien me conduire, car je m'abandonne à lui entièrement.

— Eh bien! signor Joseph, puisque tous les chemin vous sont indifférents, si vous voulez, nous ferons route ensemble? reprit la mère Peretti, et comme nous avons là des provisions plus qu'il ne nous en faut pour Francesca et pour moi, nous déjeunerons tous les trois sur l'herbe, sans cérémonie?

— A merveille! à merveille! repartit le jeune homme en lançant à la dérobée un regard sur Francesca qui rougit encore; jamais je n'aurai été à pareille fête!

On se remit aussitôt en route, mais cette fois avec une allure moins vive, pour que le jeune homme pût suivre sans se fatiguer.

Cependant, la familiarité la plus cordiale ne tarda pas à s'établir entre nos trois voyageurs, et l'on n'avait pas fait une demi-lieue que les deux jeunes gens étaient au mieux.

— Ah ça! dame Peretti, dit bientôt Joseph Balsamo, vous allez peut-être me trouver indiscret, mais pardonnez-moi; je vous avoue que ma curiosité est vivement éveillée, et je me demande, depuis que je vous ai rencontrée, quel motif grave vous oblige à quitter Palerme de si grand matin, en compagnie de votre charmante fille?

— Ah! ah! fit la mère de Francesca, c'est une grave histoire

une affaire importante, et qui me donne bien du souci, allez, mon voisin Balsamo!

— Comment cela? fit le jeune homme.

— Il y a bien longtemps déjà que je voulais faire cette petite excursion, mais je n'avais pas encore osé, et je remettais tous les jours; enfin, hier je me suis décidée à affronter le danger.

— Il y a donc du danger?

— Oh! quand je dis cela, je ris, signor Balsamo; mais c'est une affaire sérieuse, et dont dépend notre fortune à venir, et peut-être le bonheur de cette chère enfant-là.

— Ah! que ne ferait-on pas pour la rendre heureuse! dit Balsamo.

— Vous avez bien raison, mon jeune ami, poursuivit la mère, pour la rendre heureuse, il n'y a rien que je ne fasse; mais c'est égal, je vous avoue qu'il m'a fallu bien du courage pour me décider à la démarche que je vais faire.

— Contez-moi donc cela, ma voisine; en vérité, vous m'intriguez...

— Voici... dit la mère Peretti, qui n'aimait pas le mystère; vous connaissez, sans doute, le frère de mon mari, qui est curé du village de Stella?...

— Si je le connais! s'écria Balsamo.

— Eh bien! ce bon frère, qui nous porte beaucoup d'intérêt, et nous aime comme un excellent prêtre qu'il est, a promis à la petite une dot de deux mille ducats, pour le jour où elle se marierait.

— Ah! ah!... interrompit le jeune homme, deux mille ducats, voilà qui est admirable, et ce prêtre est en effet excellent; mais la belle Francesca n'a pas besoin de dot pour trouver un mari, ma voisine.

— Toujours est-il, poursuivit la mère Peretti, que la pauvre enfant n'est point encore pourvue; elle est jeune, c'est vrai, et elle

a le temps d'attendre, mais d'ici qu'il se présente un épouseur, il se passera peut-être encore un an, deux ans, qui sait...

— Eh bien?

— Eh bien! signor Balsamo, il faut tout vous dire... nous avons eu bien des pertes cet hiver, nous sommes menacées de voir toute notre boutique vendue, c'est-à-dire la ruine, la honte, le déshonneur, peut-être, enfin une catastrophe à laquelle je ne puis songer sans avoir le frisson.

— Et dans cette extrémité?... demanda Joseph.

— Dans cette extrémité, poursuivit la bonne femme, mon jeune ami, nous avons résolu d'aller trouver mon frère le curé de Stella, de lui exposer notre position malheureuse, et de le supplier de nous avancer quelques centaines de ducats, à valoir sur la dot de notre fille.

— Et pensez-vous qu'il acceptera?...

— Je l'espère...

— Mais s'il refuse?

— Ah! ne m'y faites pas penser, car cette idée m'attristerait, et je ne veux pas être triste... Au surplus, ajouta presque aussitôt la dame Peretti, je vois d'ici un endroit charmant, sous un bouquet d'oliviers, si vous le voulez bien, nous allons nous arrêter, et prendre notre collation.

Le jeune homme ne demandait pas mieux, le repas qu'il avait fait ne lui avait rien ôté de son appétit; et d'ailleurs, il commençait à prendre un vif plaisir à se trouver dans la compagnie de la jolie Francesca, qui, de son côté, paraissait singulièrement heureuse de le voir près d'elle.

On s'arrêta donc, ainsi que l'avait proposé la mère Peretti; on attacha les deux bêtes à la haie du chemin, et l'on se mit en devoir d'extraire de la valise que Francesca portait derrière elle, toutes les provisions propres à apaiser la faim des trois convives.

Joseph et Francesca s'étaient chargés de transporter sur l'herbe toutes ces provisions; ils firent ainsi de fréquents voyages en commun, et plus d'une fois ils s'attardèrent un peu dans le trajet.

Pardon pour la légèreté de ce récit. Notre excuse est dans l'innocence même de notre cœur.

Profitons de ce moment pour dire que la mère Peretti vendait des bandages, des socques, et des semelles de liége à l'usage des Palermitains sujets à s'enrhumer du cerveau.

Tel était le commerce de cette femme d'un bon caractère.

Balsamo était jeune, plein de vivacité, il dévorait du regard cette taille souple, ces rondes épaules, cette beauté vermeille qui éclatait sur les joues et sur le front de la jeune fille, et il ne pouvait toujours contenir l'expression de l'admiration que cette beauté éveillait dans son cœur. Souvent, au lieu d'extraire de la valise les bouteilles qu'elle contenait, il se laissait aller à prendre la taille de Francesca, et à l'attirer dans ses bras mondains; mon Dieu oui, la jeune enfant se défendait faiblement, elle sentait la rougeur lui monter aux joues, son cœur se prenait à battre, et elle ne savait comment se défendre.

Les lèvres audacieuses de Joseph effleuraient ses épaules, son col, ses cheveux, quelquefois ses lèvres, et la manière dont elle le repoussait enhardissait le jeune homme plus qu'elle ne l'effrayait.

Quelles mœurs, citoyens, quelles mœurs! — On voit bien que nous sommes en pays étranger!

Francesca n'avait jamais aimé, mais l'éclat de ses regards, ce cercle brun qui cernait ses yeux, l'animation inquiète de ses joues disaient assez quels combats se livraient dans son cœur. Mille inquiétudes couvaient dans sa poitrine; une ardeur fièvreuse brûlait dans ses veines, elle avait l'ambition violente de voir et de connaître.

Depuis une heure, Francesca éprouvait des symptômes inconnus; elle ne pouvait se lasser de contempler Joseph Balsamo; l'œil vif et profond du jeune homme l'avait émue et troublée; un frisson volup-

tueux avait parcouru ses membres, elle se sentait entraînée vers lui, par une puissance plus forte que sa volonté, et elle ne faisait rien pour résister.

Heureusement la collation était servie : les deux jeunes gens allèrent s'asseoir auprès de la mère Peretti, et l'on put juger, à la manière dont ils attaquèrent les comestibles, que l'amour n'avait point fait tort à leur appétit. Pourtant Balsamo, tout en dévorant les viandes froides étalées devant lui sur une nappe très-blanche, et en regardant Francesca qui en faisait tout autant, Balsamo réfléchissait à sa position, à celle de la jeune fille, et se demandait quel parti il devait prendre dans cette occurrence.

Il eût été vraiment désolé de quitter sitôt ses deux compagnes de voyage, quand surtout ses affaires semblaient aller si bon train du côté de Francesca ; reprendre son bâton, sa besace, et aller devant lui, sans savoir où il s'arrêterait, c'était une résolution extrême à laquelle il ne pouvait encore se résoudre. Il leva donc tout à coup la tête, comme frappé d'une pensée subite, et regarda la mère Peretti avec deux yeux où brillait un nouvel espoir.

— Dame Peretti, dit-il alors, savez-vous que tout en mangeant, il me vient une idée.

— Laquelle ? demanda la mère de Francesca.

— Une idée, poursuivit le jeune homme, grâce à laquelle vous toucherez les ducats de l'oncle avant demain matin, si vous le voulez.

— Si je le veux... que faut-il faire ?

— Une chose fort simple.

— Mais encore.

— Voici ce dont il s'agit : le bon curé, m'avez-vous dit, ne veut compter la somme promise qu'à la condition de voir Francesca mariée ?

— Oui, bien mariée...

— Eh bien ! au lieu d'aller lui demander une avance qu'il vous

refusera peut-être, au lieu de risquer à vous mettre mal avec lui, en lui exposant la position gênée dans laquelle vous vous trouvez, ne vaut-il pas mieux mille fois dire que Francesca est mariée, et qu'elle vient chercher sa dot?

— Mais son oncle voudra voir le mari!

— Oui-dà!... j'y ai songé.

— Où le trouverons-nous?

— Et n'est-il pas tout trouvé déja?

— Qui cela?

— Moi!

— Vous!

— Certes, ce me serait un vif plaisir, je vous l'assure, que de passer, ne fût-ce qu'une heure seulement, pour le mari de votre charmante fille.

La mère Peretti parut réfléchir profondément pendant quelques instants, tandis que Francesca sentait le rouge lui monter à la figure, quand par hasard ses regards rencontraient ceux de Balsamo.

— Ma foi! s'écria enfin la mère Peretti, c'est peut-être une heureuse idée que vous avez-là, signor Balsamo. Au fond, ce n'est qu'une plaisanterie bien innocente, et pour sortir de l'impasse où l'hiver nous a jetés, je crois qu'il n'y a pas de moyen meilleur à prendre.

— Ainsi, vous consentez?

— Je consens.

— Francesca est ma femme!

— Jusqu'à ce que mon bon frère nous ait compté les ducats.

— Alors, vivat! et en route, s'écria Balsamo, en frappant avec joie dans ses mains, et en donnant le premier le signal du départ; dame Peretti, je me sens tout ce qu'il faut pour jouer un pareil rôle... En route! en route!

On s'empressa de reporter les restes du festin sur le dos des deux

montures, et quelques minutes après, les trois voyageurs se dirigeaient vers le village de Stella.

Le trajet fut long peut-être, mais il passa comme un éclair pour les deux jeunes gens que leur position respective amusait, et qui prenaient un malin plaisir à se mettre d'avance à la hauteur du rôle qu'ils allaient jouer.

Quand Balsamo prenait la main de la jeune fille, et que celle-ci tentait de la retirer, Balsamo lui faisait observer qu'un mari avait droit à certaines privautés avec sa femme, et qu'il fallait bien se garder de rien faire qui pût éveiller les soupçons du bon curé. La mère les regardait folâtrer avec la plus douce confiance ; elle n'avait même pas l'idée du danger.

Le curé de Stella était un bon vieillard qui n'avait jamais quitté le village où il résidait, qui avait toujours vécu saintement loin du monde, et qui en ignorait les mauvaises passions et les intrigues. Il aimait Francesca comme si elle eût été sa fille, et s'il avait mis une condition à la dot qu'il lui avait promise, c'était pour qu'elle ne fût la dupe d'aucune spéculation.

Aussi fut-ce pour lui une joie sans seconde quand il les vit arriver au presbytère. Il y avait longtemps qu'il n'avait vu la mère Peretti, plus longtemps encore qu'il n'avait vu la jolie Francesca ; il fut tout étonné, tout ravi de la trouver si grandie, si pleine de grâces et de beauté ; il ne pouvait se rassasier de la regarder, et lui prenait la tête dans ses mains et la baisait au front avec une tendresse toute paternelle.

Pendant les premiers moments d'effusion, Balsamo s'était tenu à l'écart, son chapeau d'une main, son bâton de voyage de l'autre ; le curé ne l'avait pas vu, tant il était absorbé dans la contemplation des charmes de sa nièce ; mais quand enfin les premières impressions se furent calmées, et qu'il eut retrouvé tout son sang-froid

habituel, le curé se retourna vivement du côté du jeune homme, et le regarda avec étonnement.

Puis, se frappant tout à coup le front, il sourit doucement, et se retourna vers la mère Peretti et vers Francesca :

— Ah ! ah ! dit-il en secouant la tête d'un air plein de malice, je comprends, je comprends... tout s'explique, et cette visite, et l'air d'embarras de cette enfant dont je cherchais à deviner la cause : c'est mon neveu, c'est ton mari que tu m'amènes, ma fille?

Francesca baissa les yeux, et sa mère fit quelque petite grimace.

— Son mari, oui, répondit cette dernière ; nous avons eu à peine le temps de vous faire part de ce mariage, tant il a été précipité, mais nous n'avons pas voulu tarder plus longtemps, et nous sommes venus tous les trois...

— Et vous avez bien fait, interrompit le curé de Stella qui, pendant que la mère Peretti parlait, avait examiné le jeune Balsamo. Mais il n'est pas mal du tout, ce garçon-là ! sa figure me revient, il a bonnes manières... Approche, approche, mon ami ; te voilà mon neveu, et, vrai ! je n'en suis pas fâché pour toi qui auras une bonne femme, pour Francesca qui aura, je crois, un bon mari, et pour moi, enfin, qui me réjouirai de vous savoir heureux. Ça, vous allez rester ici jusqu'à demain, mes enfants...

— Jusqu'à demain !... s'écria la mère Peretti, effrayée en songeant à la nuit.

— Et pourquoi donc pas? répondit le curé.

— Mais mon mari m'a fait promettre de rentrer ce soir ; d'ailleurs les affaires ne vont pas déjà si bien, il faut travailler, et s'il ne nous voyait pas rentrer...

— Eh bien ! qu'à cela ne tienne, répliqua l'oncle de la jeune fille, allez, mère Peretti, retournez ce soir à Palerme, mon frère se consolera en vous voyant revenir, et moi je passerai une soirée charmante avec ces deux enfants-là, qui décidément m'intéressent...

d'ailleurs, c'est une idée arrêtée ; je dois une petite dot à Francesca, et elle ne l'aura que demain matin.

La mère Peretti réprima un mouvement d'impatience ; elle voulut faire signe à Balsamo d'insister sur la nécessité d'un prompt départ, mais ce dernier n'y prit pas garde.

Je crois même qu'il répondit au curé que son accueil était trop flatteur pour lui, et qu'il serait enchanté de faire une chose qui pût lui être agréable.

Coquin de Balsamo ! Lisez *la Presse !*

Bon gré mal gré, il fallut rester. Le bon curé emmena la mère Peretti un instant pour lui montrer les chambres qu'il comptait leur donner au presbytère, et Balsamo et Francesca restèrent seuls.

Depuis son arrivée au presbytère, une sourde inquiétude, qui cependant ne lui déplaisait pas autant que cela eût été convenable, s'était emparée de l'esprit et du cœur de Francesca, et elle aussi s'était prise à réfléchir à la situation qui lui allait être faite... Passer une nuit au presbytère, dans la même chambre que Balsamo, lui paraissait une chose bien dangereuse, quoiqu'elle ne s'expliquât pas précisément la nature du danger qu'elle courait ; mais, d'un autre côté, le jeune homme semblait si soumis, si aimant, si dévoué, il y avait dans son regard tant d'amour, que Francesca se sentait toute disposée à avoir confiance.

En outre, depuis une heure, il s'était passé de singulières choses dans son cœur ; Francesca n'avait jamais aimé encore, c'était la première fois qu'il lui arrivait de passer quelques instants avec un jeune homme charmant, dont la voix était douce, dont les manières étaient distinguées, chez qui tout enfin révélait des instincts et des habitudes aristocratiques.

Les éloges que Balsamo lui prodiguait sur sa beauté l'avaient séduite ; son cœur, troublé, s'était ouvert sans défense au langage d'un amour ignoré jusqu'alors, et elle ne comprenait pas qu'elle pût

faire mal en se laissant aller à ce sentiment vainqueur qui s'emparait d'elle avec tant de force.

Balsamo venait de s'approcher de la jeune fille, et bien qu'il eût plus de volonté, de résolution, d'habileté que Francesca, cependant il était si jeune encore, si près de sa pureté native, que son cœur battait dans sa poitrine, et qu'un feu brûlant circulait dans ses veines.

— Francesca, dit-il d'une voix douce et émue en lui prenant la main, nous voici donc au presbytère de votre oncle, et vous l'avez entendu, il veut que nous y passions la nuit...

— Je ferai ce que ma mère m'ordonnera de faire, répondit Francesca.

— Oui, Francesca, et moi-même, poursuivit le jeune homme, je me sens tout disposé à la contenter sur tous les points, et surtout à ne point abuser de la position difficile que mon étourderie nous a faite. Mais, quelque bon sentiment que j'éprouve, il ne faut pas se le dissimuler, voyez-vous, il y aura du danger, un grand danger auquel vous n'avez peut-être pas pensé, et que je me fais un devoir de vous découvrir.

— De quel danger voulez-vous parler? demanda Francesca interdite.

— Si j'avais pu vous voir, Francesca, sans me sentir profondément ému, si j'avais pu vous voir sans vous aimer comme un fou, sans doute, cette nuit en commun qui nous est imposée se passerait comme toutes les autres, et nous aurions demain le loisir d'en rire tout à notre aise; mais il n'en est point ainsi, mon enfant, je dois vous le déclarer.

— Expliquez-vous!

— Je vous aime, Francesca, et je sais, voyez-vous, ce dont je suis capable, et jusqu'où peuvent aller mes folies; je vous promettrai d'être sage, d'être prudent, mais toutes ces promesses, il me

sera impossible de les tenir... Je vous aime comme un insensé; vous êtes la première femme près de laquelle je me sois senti ému: partout où j'irai maintenant j'emporterai votre souvenir profondément gravé dans mon cœur; aussi viens-je vous supplier de vouloir bien m'écouter un moment.

— Oh! parlez! parlez! dit Francesca avec vivacité.

— Il n'est jamais entré dans ma pensée de vous imposer un amour que vous ne partageriez pas; je vous aime trop pour cela; aussi, j'ai pris une résolution cruelle pour moi, mais que j'exécuterai à la lettre: je vais partir.

— Partir! fit la jeune fille devenant rêveuse.

— J'irai Dieu sait où, emportant partout votre image; je serai malheureux sans doute, mais j'aurai du moins cette douce et sainte consolation de vous avoir laissée pure, et de n'avoir point troublé la paix sereine dont vous avez joui jusqu'ici... Adieu! Francesca.

Et, en parlant ainsi, Balsamo prit la main de la jeune fille, et la porta doucement à ses lèvres.

— Partir! répéta Francesca à voix basse et oppressée.

— Francesca, dit le jeune homme qui voyait l'hésitation de la nièce du curé, Francesca, j'avais fait un rêve, voyez-vous, un rêve comme en font les anges qui sont au ciel... C'était une vie à part, une vie d'amour, de mystère, d'enchantement, nous eussions été heureux comme on ne l'est plus dans ce monde; votre amour eût exalté mon courage et mon imagination, il m'eût soutenu, il m'eût donné la force d'aller conquérir ce que je cherche, et que seul, sans ami, sans soutien, je ne trouverai jamais... O Francesca! c'était un rêve béni que cette existence à deux, loin des regards des hommes, sous le regard de Dieu seul!... Dites! dites! en voulez-vous?

Et comme Francesca, émue, tremblante, presque effrayée de ce qui se passait en elle, ne trouvait pas une parole à répondre, Bal-

Ferdmand sc

BALSAMO ET FRANCESCA.

samo l'attira doucement dans ses bras, et lui ferma les yeux avec un baiser.

— O mon amie! lui dit-il à voix basse et mystérieuse, écoute-moi, c'est un amant qui te parle, un enfant comme toi par le cœur; ne repousse pas mon amour, ne me force pas à aller mourir de chagrin et de désespoir loin de toi... Je t'aime! je t'aime! Francesca, ma Francesca bien-aimée. Que crains-tu? pourquoi tes mains tremblent-elles dans les miennes? Qu'un mot d'espoir, qu'une parole d'amour tombe enfin de tes lèvres, et je resterai, et tu feras de moi le plus heureux des hommes!... Réponds! Francesca, réponds!

Mais la jeune fille était trop troublée pour répondre; seulement elle n'opposait plus aucune résistance à Balsamo, et un moment même leurs lèvres se rencontrèrent.

— Bravo! bravo! cria le curé qui rentrait sur ce tableau avec la mère de Francesca; voilà ce que j'appelle de jeunes tourtereaux!... à la bonne heure!... Ah! cela doit vous rappeler votre jeune temps, ma sœur?

— De mon temps, repartit la vieille en faisant la moue, les amoureux y mettaient plus de retenue.

— Les amoureux, je ne dis pas; mais les époux?

— Oh! les époux! les époux!...

— Allons! allons! chère sœur, vous êtes contrariée peut-être de rester au presbytère cette nuit, quand vous comptiez rentrer à Palerme ce soir; mais, Dieu me pardonne, ce n'est pas une raison pour en vouloir à ces chers enfants... Tâchons de passer cette soirée le plus agréablement possible, et songez que demain vous emporterez la dot de cette charmante Francesca.

Ces quelques mots rappelèrent pour un instant la mère Peretti à la vérité de la situation; elle fit contre fortune bon cœur, se rapprocha de Balsamo et lui dit quelques mots à l'oreille.

Ce dernier s'inclina et sourit.

Un instant après, il prétexta un motif quelconque et descendit dans le verger, où la mère de Francesca ne tarda pas à le rejoindre.

La nuit commençait à tomber, l'ombre envahissait les allées. Le verger était profond; mais la mère Peretti avait des yeux de lynx, elle n'eut pas fait vingt pas qu'elle aperçut le jeune homme; elle courut à lui avec agitation.

— Ah! enfin, lui dit-elle, dès qu'elle l'eut rejoint, enfin je vous trouve, et je puis vous parler en toute liberté, malgré le soin que vous avez pris jusqu'ici de m'éviter.

— Je vous assure, dame Peretti...

— Oh! assez! assez! nous n'avons pas de temps à perdre, expliquons-nous tout de suite... que comptez-vous donc faire cette nuit, signor Balsamo?...

— Mais tout ce que je pourrai pour être agréable à Francesca.

— Ce n'est pas là répondre, signor, il faut que je sache à quoi m'en tenir, et j'entends!...

— Eh bien puisqu'il vous faut une réponse catégorique, je vous dirai donc...

Mais au moment de poursuivre, Balsamo s'arrêta et sembla changer d'idée.

— Non! non! dit-il, mère Peretti, ne doutez pas ainsi de ma loyauté, j'aime Francesca, c'est vrai; j'aurais vraiment mauvaise grâce à m'en défendre, car elle est charmante, mais je sais les égards que l'on doit à sa jeunesse et à sa beauté, et soyez sûre que vous n'aurez aucun reproche à m'adresser.

— Dites-vous bien ce que vous pensez? fit la mère Peretti.

— Croyez-moi.

— Vous me le jurez?

— Je le jure!...

— Eh bien si vous êtes dans de si honnêtes dispositions, ce dont

je vous remercie, ne restez pas en si bon chemin, et ne soyez pas généreux à demi...

— Que faut-il faire encore pour vous rassurer?

— J'ai visité moi-même la chambre que l'oncle Peretti vous destine, il y a là une fenêtre qui donne sur ce verger, six pieds au plus d'élévation, si vous êtes réellement un honnête homme, Balsamo, vous ne passerez pas la nuit dans cette chambre.

Balsamo pour toute réponse haussa les épaules et sourit.

Votre proposition est impossible à accepter, dit-il, elle vous compromettrait, éveillerait les soupçons de l'oncle, et demain peut-être ne toucheriez-vous pas les ducats promis... non, non... croyez-moi, mère Peretti, laissez les choses aller leur train, n'ayez point l'air inquiète et jalouse, comme dans ce moment, et songez que nous n'avons plus guère que douze heures à passer.

— Hélas! hélas! murmura la pauvre femme, ce sont ces douze heures-là qui m'inquiètent le plus.

Cependant il fallait renoncer à la dot ou faire ce que disait Balsamo, et malgré les craintes qu'elle éprouvait à l'idée des dangers qu'allait courir sa fille, la mère Peretti ne songeait pas sans un certain plaisir aux ducats qu'elle toucherait le lendemain.

C'est si bon les ducats dans le commerce des bandages, des socques et des semelles de liége!

La soirée se passa mieux qu'on n'aurait pu le penser; quand vint l'heure de se retirer, les indécisions recommencèrent, et la mère de Francesca fut sur le point de tout avouer à son beau-frère.

Mais la dot était toujours là devant ses yeux et paralysait ses meilleurs mouvements.

Quant à Francesca elle était sous le charme des regards et de la parole de son amant, elle restait fascinée.

Vous savez si Balsamo était un fascinateur! lisez *la Presse!*

Enfin la mère conduisit la fille dans la chambre qui avait été pré-

parée pour les époux, et peu d'instants après, Balsamo y entra à son tour.

Dès le point du jour, le jeune homme se leva. Francesca dormait profondément, un faible rayon glissait à travers la fenêtre, et pénétrait dans la chambre; il s'habilla à la hâte. Il commençait à comprendre combien sa position allait devenir embarrassante devant la mère et la fille, et il voulut à tout prix se soustraire aux scènes attendrissantes qui l'attendaient.

Il fit plusieurs fois le tour de la chambre, regarda encore la jolie tête brune de Francesca qui reposait noyée dans les flots de ses cheveux noirs, et marcha vers la fenêtre.

Or, pour aller à la fenêtre il fallait passer devant la cheminée, et sur la cheminée, étaient étalés les deux mille ducats qui avaient été cause de tout ce qui était arrivé.

Balsamo eut comme un éblouissement!

Jamais encore il n'avait vu tant d'or, et son cœur se mit à battre avec précipitation...

Deux mille ducats!..,

Avec cette somme, il pouvait être riche, faire une entrée convenable dans le monde, tenter les aventures, enfin assurer peut-être cette position à la recherche de laquelle le poussait son esprit aventureux!...

Il s'arrêta!

Puis, comme par un mouvement plus prompt que la pensée, sa main s'appuya crispée sur les rouleaux qui rendirent un son métallique!... un frisson mordit ses chairs, et il tâta ses poches vides.

Ah! voyez-vous, c'était la graine d'un fameux coquin et d'un bien grand magnétiseur!

Il mit une poignée de ducats dans ses poches.

Puis deux.

Toutefois, quand par hasard, ses yeux venaient à se détourner

des ducats qu'il faisait disparaître dans ses poches, pour se reporter sur la jeune fille qui reposait calme, heureuse et confiante à quelques pas de là, une sueur froide perlait sur son front; il s'arrêtait interdit, glacé, presqu'épouvanté de lui-même, et s'appuyait, près de défaillir, sur la cheminée même.

Mais il fallait fuir.

Le jour commençait à poindre; à chaque instant, il pouvait être surpris; il alla à la fenêtre qu'il ouvrit, et secouant toute préoccupation étrangère, il sauta dans la cour, et se hâta de gagner la grande route.

Au moment où Francesca se réveillait, il s'embarquait à quelques lieues de là, et voguait à pleines voiles vers l'Italie.

Il n'avait pas laissé un ducat sur la cheminée.

CHAPITRE VIII.

Suite des Francs-Maçons. — Pandolfo, la perle des valets. — La campagne de Rome. — Attaque de bandits. — La belle romaine. — Pronostics de Pandolfo. — Le prince Feliciani. — Attitude de cet homme. — Première entrevue de Balsamo et la belle Lucrezia. — Cure extraordinaire. — Lucrezia sauvée une seconde fois. — Eloquence de Balsamo. — Les lampes Cicopi. — Souffrances de ce malheureux père. — Mystères redoutables éclairés par ces lampes. — Propositions désagréables. — Hésitation du jeune Balsamo. — La clef fatale. — Entrée dramatique de Francesca, la jeune fille aux ducats. — Adresse de Balsamo. — Réflexions sérieuses du prince Feliciani. — Assassinat. — Le narcotique. — Le départ. — Conseils donnés trop tard à Lucrezia.

Balsamo avait étudié la médecine sous un maître célèbre de Palerme, et, grâce à la vivacité de son intelligence, il avait fait de rapides progrès dans cette science. Nul ne l'égalait dans la préparation des compositions chimiques; il avait le coup d'œil prompt, démêlait avec une habileté peu commune les causes et les effets d'une maladie, et savait toujours appliquer le remède avec un rare bonheur.

Le maître sous lequel il avait étudié lui avait souvent prédit de beaux succès dans la science; mais Balsamo avait dédaigné alors les sages conseils qu'on lui donnait, et il avait mieux aime aller à la recherche des aventures qui devaient, croyait-il, faire sa fortune.

Ce jeune et beau garçon, comme on peut le voir dans les livres, était naturellement filou.

Une fois qu'il eut quitté Palerme cependant, le souvenir des prédictions que l'on avait faites sur son compte lui revint, et il résolut d'utiliser les connaissances qu'il avait acquises dans ses jeunes années.

Grâce aux deux mille ducats qu'il avait volés au presbytère, il acheta un cheval dès qu'il mit le pied à Naples, il loua un valet, ainsi qu'il se l'était promis, et, ainsi équipé, il fit route vers Rome, la capitale du monde chrétien.

A vrai dire, ce n'était pas la ville aux sept collines qu'il désirait voir, c'était un théâtre qu'il cherchait; et comme alors la capitale de la chrétienté était fréquentée par tout ce que l'Europe renfermait d'illustre, il pensa qu'il lui serait facile de faire son chemin dans ce monde, pour lequel il semblait avoir été fait.

Le valet qu'il avait loué avait de nombreux défauts, et une seule qualité : il était paresseux, voleur, ivrogne, mais il était doué d'un courage au-dessus de tout éloge. Il s'appelait Pandolfo, et avait quarante-cinq ans; il était gros, petit, replet, et n'avait jamais été marié.

Balsamo ne tarda pas à s'apercevoir de toutes ces particularités, mais il ne s'en effraya pas plus qu'il ne fallait.

Il se dit que si Pandolfo était paresseux, cela le mettrait plus à l'aise, et lui fournirait un prétexte quand, l'argent venant à manquer, il se trouverait dans l'obligation de lui supprimer ses gages. Quant à son penchant au vol, il pensa qu'avant peu il serait, sous ce rapport, à l'abri de toute inquiétude, puisqu'il n'avait plus sur lui

qu'un millier de ducats, que la route et les premières dépenses d'installation auraient bientôt dissipés ; que, d'ailleurs, un valet voleur était plutôt un bienfait qu'un danger dans sa position, puisque, quand il serait à bout de ressources, il pourrait utiliser ses talents en lui facilitant les moyens de puiser dans la bourse de son prochain.

Enfin, pour ce qui était de l'ivrognerie, après avoir mûrement réfléchi, Balsamo conclut que s'il était désagréable d'avoir à faire à un valet intempérant, ce côté défectueux de son caractère présentait encore cet avantage d'éloigner toute possibilité de trahison ; d'ailleurs, la qualité que possédait l'honnête Pandolfo effaçait tous ces défauts, si tant est que ce fussent des défauts : le courage de son valet était un trésor inappréciable.

Si Balsamo était satisfait de son maraud, il faut dire que Pandolfo n'était pas non plus trop mécontent de son maître ; la figure riante et ouverte du jeune homme, la vivacité de son regard, ses manières polies, la confiance qu'il témoignait à ceux qui l'approchaient, tout avait contribué à lui acquérir les sympathies de Pandolfo.

Ce n'est pas qu'il crut que Balsamo fût riche ; avec cet instinct qu'un long usage avait développé chez lui, Pandolfo avait tout de suite sondé le fond de la bourse du jeune homme. Mais s'il était voleur, Pandolfo n'était pas intéressé, et il le prouva plus d'une fois à Balsamo, dans le cours de son existence.

Balsamo lui-même était généreux en même temps que filou. Ces deux jolis coquins devaient s'entendre.

Le commencement du voyage se fit d'une façon assez monotone ; mais, peu à peu, la familiarité s'établit entre le maître et le valet, et quand ils arrivèrent dans les environs de Rome, quelques jours après, une touchante intimité régnait entre eux.

C'était le soir ; le soleil se couchait à l'horizon, et jetait au loin ses derniers rayons : la ville éternelle apparaissait à quelque distance, à moitié baignée dans les premières ombres transparentes de la nuit ;

c'était un tableau calme et reposé dont rien ne saurait rendre le charme grandiose.

La route était déserte et silencieuse à cette heure, et quoique Balsamo et son valet fussent peu accessibles à la crainte, cependant ils commençaient à s'inquiéter; certaines figures sinistres qu'ils voyaient passer de temps à autre dans les plaines voisines leur donnèrent à penser.

— Ceci sent mauvais, dit tout à coup Pandolfo au jeune Sicilien en se rapprochant de lui; voici que nous approchons de Rome, et déjà les bandits de la campagne rôdent autour de nous. Monseigneur a-t-il ses armes?

— Je ne voyage jamais sans elles, répondit Balsamo en montrant ses pistolets.

— Et ces pistolets sont chargés?

— De trois balles chacun.

— A la bonne heure, monseigneur, ce sont là d'utiles précautions; elles nous serviront peut-être plus tôt que vous ne pensez.

Ils firent encore quelques pas; puis Balsamo se retourna à son tour vers l'honnête Pandolfo :

— La campagne de Rome est donc infestée de brigands? demanda-t-il en riant.

— Oui, monseigneur, depuis la fondation de Rome.

— Alors, nous aurions peut-être bien fait de n'y arriver que de jour?

— C'est possible.

— Si nous nous arrêtions?

— Et où cela?

— Dans une de ces cabanes que j'aperçois sur le bord de la route, et dans lesquelles nous pourrions passer la nuit.

Pandolfo haussa les épaules, et fit claquer ses doigts.

— Heureuse idée, dit-il, si vous êtes las de la vie, et si vous ne

tenez pas à voir la ville sainte, monseigneur, sachez donc que toutes ces masures que nous rencontrons depuis bientôt une demi-heure ne sont guères habitées que par les bandits eux-mêmes, qui rôdent autour de nous et nous flairent... si nous y mettions les pieds, nous y serions assassinés sans pitié.

— Diable! voilà qui est peu rassurant, nous ferions mieux alors de hâter le pas, et d'arriver au plus vite.

— C'est le parti le plus sage, dit Pandolfo..

Au premier abord, quand il causait comme cela, Balsamo avait l'air d'une bête, mais il était cousu d'esprit.

Balsamo caressa de l'éperon les flancs de sa monture, et il allait partir au galop, suivi de Pandolfo quand plusieurs coups de feu les arrêtèrent tout court.

— Qu'est-ce que cela? demanda vivement le jeune homme en regardant son valet.

— On attaque quelqu'un derrière nous, répondit Pandolfo...

— Il faut voler au secours des victimes!

— Ce sera comme vous voudrez.

Balsamo changea aussitôt de direction, rebroussa chemin, et partit au galop. Pandolfo le suivit avec les mêmes allures.

En moins de dix minutes, ils furent sur le lieu du combat : il y avait là quatre bandits qui, le pistolet au poing, venaient d'arrêter une chaise de poste, et tentaient, malgré les efforts des hommes qui l'escortaient, de s'emparer des personnes qu'elle contenait.

Balsamo n'écouta que son courage; il tira ses pistolets des fontes de sa selle, et suivi de Pandolfo qui ne demandait que plaies et bosses, il tomba comme la foudre sur les bandits.

L'affaire ne fut pas longue, en quelques secondes, le terrain fut débarrassé. Il y avait de part et d'autre deux blessés; Balsamo n'avait pas reçu la moindre égratignure, non plus que Pandolfo.

Cependant dès que les bandits eurent abandonné la place, le

jeune homme se hâta d'aller vers la chaise de poste, pour s'assurer qu'aucun accident n'était arrivé aux voyageurs qui y étaient renfermés, mais il avait à peine fait quelques pas dans cette intention, que la glace de la portière s'abattit, et qu'une charmante et gracieuse figure se présenta pour le saluer et lui sourire.

Balsamo fut ébloui par tant de beauté et de grâces, mais il continua d'avancer et s'inclina respectueusement.

— Je suis heureux, madame, dit-il, d'une voix émue, que ce jour m'ait offert l'occasion d'être votre libérateur; au prix de tout mon sang, maintenant surtout que je vous ai vue, je n'aurais voulu manquer un si rare bonheur...

Ce n'était pas fort assurément, mais à la guerre comme à la guerre.

La jeune femme sourit encore, et remercia du geste.

— Vous allez à Rome, seigneur? lui dit-elle alors, je l'espère du moins.

— Oui, madame.

— Eh bien, seigneur, présentez-vous demain au palais du prince Feliciani, et soyez sûr d'avance que mon père et moi, nous vous recevrons avec toute la distinction que vous méritez.

La glace se referma sur ces mots, et la chaise de poste s'éloigna aussitôt après, au quadruple galop de ses chevaux.

— Eh bien! dit Balsamo avec gaieté, quand la voiture eut disparu, eh bien, Pandolfo, que dis-tu de l'aventure?...

— Feliciani! murmura l'honnête valet, sans répondre tout d'abord à son maître, le prince Feliciani!

Puis relevant le front avec vivacité :

— Monseigneur, monseigneur, dit-il, notre fortune est faite...

— Que veux-tu dire?

— Notre fortune! notre fortune!...

— Explique-toi, tu connais donc le prince Feliciani?

— Eh qui ne le connaît!...

— Il est riche?

— Richissime.

— Et puissant?..

— Le prince Feliciani, monseigneur, bien que laïque, est le conseiller ordinaire de notre saint-père le pape, que Dieu conserve, c'est lui qui dispose de tous les emplois; il a ses entrées au vatican à toute heure du jour et de la nuit... et ce qu'il y a de plus beau, monseigneur, ce qu'il y a de plus éblouissant, c'est qu'il puise quand il veut dans les trésors de l'église.

— Et de qui diable tiens-tu tous ces détails? fit Balsamo.

— Ils sont connus de toute l'Italie.

— Cependant tout à l'heure tu semblais hésiter en prononçant ce nom...

— Monseigneur, je n'hésitais pas, j'étais étonné, accablé, foudroyé par cette aventure... Sauver la fille du prince Feliciani! dans un mois, vous serez assassiné, ou vous épouserez la belle Lucrezia.

— Allons! allons! tu deviens fou... dit Balsamo en riant.

— Monseigneur, c'est possible, traitez-moi de fou, raillez à votre aise, mais je connais la belle Lucrezia, et je vous connais aussi... corps du diable! nous verrons bien!...

Les deux voyageurs s'étaient remis en route; et tout en parlant ainsi, ils gagnèrent les portes de Rome sans autre aventure.

— Où allons-nous descendre? dit alors le jeune homme assez embarrassé...

— Au meilleur hôtel, monseigneur...

— Mais nous allons nous ruiner en moins d'un mois!... Je ne suis pas très-riche...

— Je le sais.

— Avant d'épouser la belle Lucrezia.., continua Balsamo avec raillerie.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, monseigneur! prononça gravement Pandolfo, et venez, mon cher seigneur, il y a un Dieu pour les beaux-fils de votre sorte.

Balsamo se laissa faire, et quelques instants après, il descendit de cheval dans la cour d'un des plus somptueux hôtels de Rome, lequel était voisin du palais du prince Feliciani.

Comme il était tard déjà, Balsamo se fit servir à souper, et après avoir donné quelques ordres à Pandolfo, pour le lendemain matin, il se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir. — Je vous donne ma parole d'honneur que les *Mémoires d'un médecin* par mon maître et ami Alexandre Dumas, sont plus amusants que cette histoire sérieuse, pleine de recherches et faite avec le plus grand soin. Lisez *la Presse*.

II.

Dès que le jour parut à l'horizon, Balsamo sauta joyeux à bas de son lit, et appela Pandolfo qui se montra presque aussitôt sur le seuil de la porte; il était habillé depuis longtemps et attendait que son maître fût réveillé pour entrer dans sa chambre.

Balsamo le chargea de lui amener un fripier, donna des ordres pour que les chevaux fussent prêts, et dès que toutes les commissions furent faites, quand il eut déjeuné convenablement, il sortit en compagnie de son valet pour aller admirer la beauté de la ville sainte.

Balsamo, malgré son extrême jeunesse n'était cependant pas encore assez naïf pour compromettre sa position vis-à-vis de la fille du prince Feliciani, en courant dès le jour même de son arrivée lui présenter ses hommages.

Il comptait bien d'ailleurs que l'on viendrait à lui, et ne s'inquiéta de rien, pendant les jours qui suivirent.

Les choses se passèrent au surplus ainsi qu'il l'avait prévu.

La belle Lucrezia Feliciani n'avait pas oublié ainsi son libérateur ; dès son arrivée à Rome elle avait fait connaître à son père l'incident terrible qui avait failli lui coûter la vie ; après avoir raconté comment elle avait été sauvée, elle ajouta que son libérateur devait être un jeune homme du monde, puisqu'il ne s'était pas encore présenté au palais Feliciani, pour recevoir la récompense qu'il avait si bien méritée.

Cependant Balsamo n'avait pas perdu son temps, et dès le jour même, il avait mis Pandolfo en campagne, pour savoir à quoi s'en tenir sur la position réelle du prince. Les renseignements donnés par le valet s'étaient ainsi vérifiés de tous points.

Balsamo avait appris, en effet, que le prince était tout-puissant dans Rome, qu'il y tenait pour ainsi dire les rênes du gouvernement, que rien ne s'y faisait sans son autorisation, qu'enfin, il valait mieux être compté au nombre de ses amis, que de ses adversaires.

Il y avait à cette époque à Rome une certaine partie de la population, dont l'esprit turbulent donnait bien du tracas au saint-père ; on parlait de sociétés secrètes, d'organisations mystérieuses, au moyen desquelles on avait réuni tous les hommes énergiques et résolus dont certains meneurs comptaient se servir au besoin. Cette partie de la population haïssait le prince Feliciani comme un ennemi irréconciliable, et ce dernier ne négligeait aucune occasion de les traquer bel et bien.

Balsamo ne se préoccupait pas beaucoup de ces détails ; il savait tout ce qu'il voulait savoir, le prince était puissant, il servait chaudement ses amis, et notre jeune aventurier n'avait aucune raison pour se ranger parmi ses adversaires.

Un jour donc, comme il était à table, servi par Pandolfo, une rumeur inusitée se répandit dans l'hôtel, et il entendit prononcer son nom avec une certaine emphase.

Le signor Balsamo, disait l'hôtelier, si nous le connaissons ! mais voilà bientôt huit jours qu'il habite cet hôtel... un riche seigneur, et vous pouvez dire à votre maître...

Balsamo n'entendit pas le reste, mais il vit entrer dans son appartement, un valet en grande livrée.

Le valet s'inclina profondément devant le jeune Sicilien, et lui dit qu'il venait de la part de son maître, le prince Feliciani... que le prince avait appris par sa fille, comment il l'avait secourue, et qu'il désirait lui en témoigner de vive voix toute sa reconnaissance.

Balsamo sourit, dit que le service qu'il avait rendu à la belle Lucrezia, ne valait certainement pas le haut prix que l'on y attachait, et qu'il était déjà trop payé pour le bonheur d'avoir sauvé la fille du prince ; que cependant, puisque ce dernier le désirait, il considérerait son désir comme un ordre, et que le jour même, il se rendrait au palais Feliciani.

Le valet salua de nouveau et sortit.

Balsamo n'en demandait pas davantage ; il était introduit de la belle façon dans le palais du prince ; il allait voir sa fille : maintenant avec un peu d'adresse, il devait faire son chemin, ou il ne le ferait jamais.

Vers trois heures de relevée, il prit, suivi de son valet, la direction du palais Feliciani, et dès qu'il se fut nommé, on l'introduisit.

Le prince était seul dans son cabinet. Cette circonstance déconcerta un moment Balsamo, qui avait espéré rencontrer la belle Lucrezia, mais il en prit bien vite son parti, et il pensa d'ailleurs que cette occasion qu'il manquait ce jour-là, lui serait prochainement offerte.

Le prince lui sourit dès qu'il l'aperçut, et lui tendit la main.

— Bonjour, mon jeune ami, lui dit-il avec un accent débonnaire, qui séduisit tout d'abord le jeune et généreux escroc ; allons, je vois que l'on ne m'avait pas trompé, c'est bien, vous êtes assez joli garçon... vous avez montré un courage et un sang-froid au-dessus de

votre âge, et nous verrons à reconnaître tout cela... Quel âge avez-vous, jeune homme?

Il paraîtrait que ce prince était un peu idiot, car peu de gens répondraient à un pareil accueil, autrement que par un coup de pied au dos, — je dis au bas du dos.

Mais Balsamo était, quand il le voulait, d'un bien bon caractère.

— Vingt ans, monseigneur, répondit-il.

— Vingt ans!... Ah! vous commencez jeune; c'est bien, et vous allez?

— Je vais devant moi, monseigneur, ne désirant m'arrêter que là où la fortune me fixera.

— Vous n'aviez donc pas de but en venant à Rome?

— Aucun, monseigneur.

— Mais c'est assez léger, cela, mon ami.

— Monseigneur, c'est de la confiance en Dieu, et vous voyez que je n'ai point eu tort, puisque j'ai été assez heureux, dès le début, pour m'attirer la bienveillance du plus illustre seigneur du monde.

Pendant que Balsamo parlait, le prince le regardait avec intérêt; sans doute il devinait dans ce front intelligent, dans cet œil plein de feu, dans cette attitude respectueuse, mais ferme, tout l'avenir réservé à l'aimable filou.

Le prince, malgré ses manières de portier, avait une grande expérience des choses et des hommes, et jamais, peut-être encore, il n'avait vu une individualité si vive d'extérieur, et paraissant douée de qualités plus brillantes.

— Allons! dit-il, après quelques secondes de silence, je vois que vous avez tout ce qu'il faut pour vous pousser dans le monde, jeune homme; et, si vous le voulez, vous irez loin. Nous reparlerons de cela, et puisque vous prétendez ne vous arrêter que là où la fortune vous fixera, nous tâcherons qu'elle vous fixe à Rome.

Puis le prince sonna un domestique.

— Conduisez le seigneur Balsamo chez ma fille, dit-il alors en le congédiant.

Balsamo réprima un mouvement de joie à ces paroles, salua le prince, et suivit le domestique, qui le conduisit dans les appartements de Lucrezia.

La fille du prince Feliciani n'avait pas revu Balsamo depuis la nuit fatale, et elle n'avait conservé de lui qu'un souvenir très-confus; c'était plutôt, de sa part, une affaire de politesse que de curiosité; elle avait, d'ailleurs, recommandé son libérateur à son père, elle savait que ce dernier était en position de payer largement une dette de la nature de celle qu'elle avait contractée; elle se croyait parfaitement quitte envers Balsamo.

Pour ce dernier, c'était très-différent.

Bien qu'il n'eût vu la belle Lucrezia qu'à la lueur des torches qui éclairaient le lieu du combat, cependant il se rappelait qu'elle était admirable; il avait gardé le souvenir de sa beauté profondément gravé dans son cœur, et il se sentait bien près de l'aimer. Il avait toujours désiré la revoir, lui parler, et qui sait, peut-être avait-il espéré bien davantage!

A vingt ans, doute-t-on de quelque chose?

Quand Balsamo entra dans le boudoir charmant où l'attendait Lucrezia, la jeune fille était assise près de la fenêtre ouverte, et le front appuyé sur sa main, elle rêvait. Dès qu'elle aperçut le jeune homme, elle releva la tête, et lui rendit son salut d'un geste.

Balsamo s'avança jusqu'à la fenêtre, prit la main de Lucrezia étonnée, et la tint quelques secondes sur ses lèvres.

— Je ressens à cette heure la première joie réelle que Dieu m'ait encore envoyée, dit-il d'une voie émue, je désespérais de vous revoir jamais, madame, et je ne me serais jamais consolé de partir sans emporter cette consolation, ce bonheur! Ah! combien je bénis le ciel de m'avoir placé sur votre route au moment où vous aviez besoin

d'aide; combien je remercie Dieu, surtout, de vous avoir inspiré cette pensée de m'admettre, avant mon départ, à l'honneur de vous voir !

Les femmes ne détestent pas cet affreux langage, aussi anti-grammatical que charabia.

— Vous partez donc? demanda Lucrezia, en levant pour la première fois les yeux sur son libérateur.

— Et que ferai-je à Rome, répliqua Balsamo, j'y suis inconnu, personne ne s'y intéresse à moi; demain, quand je serai parti, nul ne se souviendra que j'ai jamais existé.

— Seigneur, répondit Lucrezia avec simplicité, vous vous trompez... je vous ai recommandé à mon père ; le prince est parfaitement disposé à votre égard ; grâce à sa protection, je ne doute pas que vous n'arriviez promptement à la fortune... C'est le seul moyen que j'aie de m'acquitter envers vous, et, dans ces circonstances, votre départ serait presque de l'ingratitude.

— De l'ingratitude!... s'écria Balsamo, ah! ne le croyez pas, madame, car plutôt que de vous laisser une pareille pensée, je resterais toute la vie à Rome.

— Eh bien! restez donc, dit Lucrezia en souriant. Que vous a dit mon père?

— La prince a été plein de bienveillance pour moi; il m'a promis de me protéger.

— Vous pouvez compter sur sa parole, car mon père n'a jamais promis en vain ; il est puissant, il sait reconnaître les services rendus, et n'oubliera pas ce qu'il vous doit... Au surplus, ajouta la jeune fille en se levant, et en jetant un regard singulier sur Balsamo, j'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir, et mon père, vînt-il à vous oublier, que je saurai lui rappeler sa promesse.

En parlant ainsi, Lucrezia salua Balsamo, et se retira.

Il n'était pas précisément satisfait du résultat de cette entrevue;

avec cette impatience qui brûle le cœur de tout jeune homme, il eût voulu trouver Lucrezia plus bienveillante ; il lui semblait qu'elle avait été bien froide pour un homme qui lui avait sauvé la vie, et finalement, il pensa que ses rêves ne se réaliseraient pas de sitôt.

Il ne vola ni la montre de Lucrezia, ni rien de ce qui était sur sa commode, et revint à son hôtel un peu moins content qu'il n'en était sorti.

Pandolfo, qui y était retourné, l'attendait avec inquiétude ; quand Balsamo lui eut raconté ses deux entrevues, Pandolfo ne put retenir sa joie.

— Bravo ! monseigneur, bravo ! s'écria-t-il en frappant dans ses mains ; le prince est on ne peut mieux disposé. Notre fortune est faite ; quant à la fille... elle se fait tirer l'oreille, cela, c'est naturel, mais ne nous désespérons pas pour si peu, et croyez bien qu'avant peu vous changerez d'opinion sur la belle Lucrezia.

Malgré cette assurance, Balsamo ne put revenir à la gaieté, et pendant quelques jours, il fut fort soucieux et fort triste.

Grâce à la nécessité qui lui était faite de tenir un certain état, pour inspirer de la confiance à ceux qui l'entouraient, il avait déjà dépensé une bonne partie de ses ressources ; sa bourse allait infailliblement être à sec avant peu, et si le hasard ne le servait pas, comme il l'avait déjà servi, il ne savait vraiment pas comment il ferait face aux tristes éventualités de la situation.

Le hasard envoya à son secours un incident dont Rome se serait fort bien passé : une épidémie...

L'épidémie, dès qu'elle fut déclarée, fit des ravages effrayants dans toute la ville, et Balsamo trouva naturellement dans cette circonstance l'occasion d'utiliser les connaissances qu'il avait acquises dans la fréquentation du célèbre médecin de Palerme.

Il était d'ailleurs doué d'un courage sans égal, et il fit ce que personne n'osait faire.

Sans souci de sa propre existence, audacieux jusqu'à la folie, on le vit au milieu des nombreuses ambulances que l'on avait établies à la hâte de toutes parts, « courir de pauvre en pauvre, panser leurs « blessures dégoûtantes, adoucir leurs maux, les consoler par l'es- « pérance, leur dispenser ses remèdes, les combler de bienfaits, sans « autre but que celui de secourir l'humanité souffrante : ce spec- « tacle attendrissant se renouvelait ainsi tous les jours, et l'on « assure que plus de quinze mille malades lui durent l'existence. »

Le nom du courageux jeune homme fut bientôt sur toutes les lèvres, on ne parla plus que de lui, et Lucrezia elle-même ayant été atteinte par l'épidémie, le prince Feliciani se hâta d'appeler près d'elle Balsamo, dont on racontait déjà des cures merveilleuses.

Balsamo ne se fit pas répéter cette invitation, il se hâta d'accourir, et quand le malheureux père le vit arriver, il alla à lui, lui prit les mains avec transport, et les lui baisa.

— Vous avez déjà sauvé une fois ma pauvre Lucrezia, lui dit-il en pleurant, c'est Dieu qui vous envoie, c'est à vous encore qu'elle devra la vie cette fois.

Balsamo passa huit jours et huit nuits au chevet du lit de Lucrezia; il ne la quitta pas d'une minute, d'une seconde... Le père seul venait de temps à autre pleurer auprès de sa fille; les valets couraient effarés de toutes parts; la foule des visiteurs se renouvelait dans les salons depuis le matin jusqu'au soir et toute la nuit... Balsamo ne bougeait.

D'ailleurs, ce n'était pas seulement son intérêt qui se trouvait engagé dans cette difficile opération, c'était aussi son cœur. Balsamo aimait Lucrezia comme un fou, et si elle était morte, peut-être serait-il mort aussi.

Car il était prodigieusement sensible, ce jeune voleur.

Un jour que le prince lui demandait comment il trouvait Lucrezia,

et s'il ne désirait pas être aidé par quelque médecin célèbre de Rome; Balsamo lui prit les mains, et d'une voix vraiment émue :

— Monseigneur, dit-il, Lucrezia aura cette nuit une crise violente, ce sera la dernière ; elle sera sauvée demain, ou elle mourra... Vous me demandez si je veux être aidé, et je réponds, non, car, je vous le dis, monseigneur, moi, moi seul, puis sauver Lucrezia !...

Pendant la nuit, comme Balsamo était seul au chevet du lit de la jeune fille, cette dernière, excitée par la fièvre qui la consumait depuis quelques jours, se leva tout à coup sur son séant, et saisit le bras du jeune médecin avec une sorte de délire.

— Mon père ! mon père ! lui dit-elle avec un accent égaré, êtes-vous là ?

— C'est moi, Lucrezia, répond Balsamo de sa voix la plus douce.

— Vous ! qui êtes-vous ?

— Balsamo.

— Et que faites-vous ici ?.. vous ne savez donc pas... je porte dans mon sein le germe de la mort... je vais mourir, je le sais !...

— Je vous sauverai, Lucrezia, murmura Balsamo, en se penchant vers elle.

— Et comment ?...

— Parce que je vous aime...

— Laissez-moi !...

— Lucrezia...

— Balsamo !... mon père !... laissez-moi... je meurs...

Et elle retomba sur son lit.

Malgré sa maladie, Lucrezia était belle ; ses joues étaient colorées par la fièvre ; ses cheveux noirs dénoués tombaient sur ses épaules demi-nues, il régnait dans toute sa personne un désordre qui donnait à sa beauté un caractère sauvage qui n'était pas sans charme...

Un nuage passa sur les yeux de Balsamo ; il prit la jeune fille dans

ses bras, et baisa ses lèvres brûlantes, pendant qu'elle se débattait dans les convulsions de l'agonie...

La crise eut lieu, ainsi que l'avait annoncé Balsamo ; pendant quelques secondes même, il sentit tout son sang se glacer dans ses veines, la pâleur se répandre sur son visage, les cheveux se dresser d'horreur sur sa tête.

Il la crut morte !

Mais presque aussitôt le pouls de Lucrezia se prit à battre, le sang revint à ses joues, et la chaleur à ses membres.

Elle était sauvée.

Dès que Balsamo se crut certain de ce bonheur, il en fit part au prince Feliciani, et lui annonça que ses soins étaient désormais inutiles, il croyait devoir retourner aux autres malades qui en avaient besoin.

Le prince l'approuva, lui recommanda cependant d'agir avec prudence, ajoutant, qu'il avait dès ce jour, acquis tout droit sur lui ; et qu'il lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait.

Balsamo se retira sur ces paroles, et recommença le courageux métier qu'il avait déjà fait.

Toutefois l'épidémie avait notablement diminué d'intensité, pendant qu'il prodiguait ses soins à la fille du prince : huit jours plus tard elle avait complétement disparu.

Un matin, Balsamo venait de déjeuner; son cheval tout scellé l'attendait à la porte de l'hôtel, il allait sortir, et faire un tour dans la campagne de Rome, quand une des femmes de Lucrezia Feliciani entra dans sa chambre. Cette femme lui annonça qu'elle venait de la part de sa maîtresse, laquelle se trouvait en pleine convalescence, et qu'elle était chargée de le conduire près d'elle.

Balsamo contremanda sa promenade, et suivit l'espèce de duègne qu'on lui avait dépêchée.

Lucrezia était bien pâlie et bien changée ; mais on voyait facile-

ment que la santé lui revenait d'instant en instant, car son regard avait déja recouvré toute sa vivacité, et ses joues commencaient à se colorer de nouveau.

Dès qu'elle vit Balsamo, elle voulut se lever, mais le jeune homme courut à elle, et saisit la main qu'elle lui tendait avec un gracieux sourire.

— J'ai tout appris, dit-elle, et votre courage et votre dévouement, si jeune et déjà si généreux!... ah! c'est bien, c'est bien cela, seigneur Balsamo, et toute la ville vous en est reconnaissante...

— J'ai fait le devoir d'un honnête homme, répondit modestement Balsamo, et Dieu m'a béni...

— Oh! seigneur! que de malheureux vous doivent la vie, à l'heure qu'il est... et moi-même, moi, c'est à vous aussi que je dois l'existence, c'est à vous qui m'avez conservée à mon père, c'est à vous que je dois le bonheur de vous remercier dans toute l'effusion de mon cœur...

Et la jeune fille prit les deux mains de Balsamo, et voulut les porter à ses lèvres, mais celui-ci les retira vivement.

— Que faites-vous? dit-il en se reculant.

— Ah! je suis heureuse, et ma reconnaissance ne finira point!..

— Votre reconnaissance, Lucrezia, dit Balsamo, et qu'en est-il besoin, je vous le demande, et cette joie qui éclate dans vos yeux, sur votre front, ce bonheur qui est dans votre cœur, ne m'a t'il pas assez payé de tout ce que je puis avoir fait?... et quel homme, à ma place, n'en eût fait autant... dites... pendant ces huit jours que j'ai passés seul au chevet de votre lit, pendant cette semaine d'horribles souffrances durant laquelle je ne vous ai pas quittée d'une seconde, croyez-vous que moi aussi, Lucrezia, je n'ai point été heureux... ah! si vous saviez ce qui se passait alors dans mon cœur... quels rêves insensés j'ai faits pendant les longues nuits, où je vous contemplais presque mourante.., je savais bien moi, que je vous sauverais.

— Vous aviez confiance en vous, et en Dieu!

— Oui, Lucrezia, oui, j'avais confiance en moi, j'avais confiance en Dieu, je vous disputais à la mort, et je devais vaincre, voyez-vous, parce que si vous étiez morte, moi, je serais mort aussi!

— Que dites-vous?

— Ah! c'est que vous ne savez pas, et le sais-je moi-même... si je le savais.. mais je ne le sais pas... et quand même je le saurais... que sais-je!... Écoutez!... il me semble que ma vie est attachée à la vôtre, tout ce qui vous sourit, me sourit également... C'est le destin, Lucrezia, et Dieu n'a pas mis dans mon cœur cette ardeur, cet enthousiasme, cet amour, pour que je doive étouffer tout cela!

Morbleu! si ce n'est pas là l'éloquence de la passion, cherchez!

Lucrezia était fort touchée. Il y avait de quoi!

— Balsamo! murmura-t-elle.

— Oh! ne m'en veuillez pas, Lucrezia, s'écria l'aimable filou, ces aveux qui m'échappent malgré moi, je m'évertue à les contenir, mais vous le voyez.., ce sentiment est plus fort que moi, et je n'oublie!...

Lucrezia n'osait imposer silence à Balsamo; elle l'écoutait, cherchait à changer de conversation, mais Balsamo ne lâchait pas prise; pendant plusieurs jours, il revint ainsi passer des heures entières dans la compagnie de la jeune fille, puis enfin, le prince Feliciani invita Balsamo à venir habiter le palais.

Le jeune homme comprit alors que sa fortune était faite, et peu après, il s'installa près de Lucrezia qu'il eut dès lors l'occasion de voir à toute heure.

Mais de graves événements se préparaient, et Balsamo allait être mis à de cruelles épreuves. Vous ne vous attendez pas à ce qui va lui arriver!

III.

Un soir, Balsamo était sorti du palais Feliciani; il venait de quitter Lucrezia, et il était heureux autant qu'un homme peut l'être. Malgré les reticences obligées dont la jeune fille entourait encore son aveu, Balsamo sentait qu'il était aimé, et cette conviction lui avait causé déjà bien des insomnies.

Aimé de Lucrezia, estimé de son père, à quelle destinée ne pouvait-il pas prétendre !

Sans doute, tout n'était pas fini là, et le consentement du prince devait être bien difficile à obtenir. Balsamo pensait, avec raison, que jamais le père de Lucrezia ne consentirait à donner sa fille à un aventurier, dont les parents appartenaient à la classe moyenne de Palerme; mais il ne tenait guère au prince Feliciani, et il se serait fort bien passé de son consentement, si Lucrezia avait été du même avis.

On sait déjà que Balsamo n'était pas scrupuleux sur le choix de ses moyens, il avait trop bien débuté sous ce rapport pour rester en chemin.

De singulières dispositions régnaient pour le moment dans le peuple de Rome; de nombreuses arrestations avaient été faites d'après l'ordre du prince Feliciani, ou à son instigation, et les membres des sociétés secrètes s'agitaient, pleins de colère et de menaces, ne demandant qu'une occasion favorable pour se venger de leurs ennemis, et surtout du prince.

Ce soir donc, Balsamo, médecin, aigrefin et troubadour, errait en rêvant à travers les rues de Rome, et sa rêverie l'avait conduit, sans qu'il s'en aperçût, jusque dans les quartiers les plus populeux de la ville. Balsamo songeait à tout ce qui s'était passé, et se demandait par quel moyen énergique il sortirait de l'impasse dans laquelle

il allait se trouver acculé. Il ne faisait aucune attention à ceux qui allaient et venaient autour de lui, et n'avait pas remarqué que depuis sa sortie du palais Feliciani, il avait été suivi par deux hommes aux allures singulières. Seulement, quand il sortit enfin de sa rêverie, et voulut retourner sur ses pas, les deux hommes lui mirent la main sur l'épaule, et l'arrêtèrent.

— Signor Balsamo, dit l'un des deux hommes.

— C'est moi !... répondit notre aventurier, que me voulez-vous?

— Nous ne voulons vous faire aucun mal, monseigneur, reprit celui qui avait porté la parole ; mais nous avons reçu l'ordre de vous emmener, et de gré ou de force, il faut que vous nous suiviez.

— Eh bien ! dit Balsamo, ce sera de bon gré, je ne sais pas ce que c'est que d'avoir peur, mes camarades, je l'ai quelquefois prouvé dans ma vie, je vous suivrai où vous voudrez.

— A la bonne heure, venez donc !...

— Après ce rapide colloque, les deux hommes lui prirent chacun un bras, et s'éloignèrent rapidement. Arrivés à une certaine distance, ils s'arrêtèrent un moment, lui bandèrent les yeux, et reprirent aussitôt leur route. Un quart d'heure après, ils atteignirent le but de leur course.

— Est-ce ici ? demanda Balsamo d'une voix ferme.

— C'est ici.

— Alors, vous allez me débarrasser de cet horrible bandeau?

— Oui, monseigneur.

On ôta le bandeau qui voilait les yeux du jeune homme immoral, et l'on entra dans une maison d'assez mauvaise apparence. Balsamo et ses guides enfilèrent alors un corridor étroit et sombre, descendirent un escalier de cent quarante-sept marches, et ne s'arrêtèrent que dans une vaste salle déserte et silencieuse, qui était éclairée par une lampe-Cicopi.

Les lampes-Cicopi, perfectionnées par Torto-Mimoro d'Acqui-

dents, étaient les lampes-Carcel de l'Italie au dix-huitième siècle.

Cicopi, l'inventeur, fit une très-belle fortune, et laissa un nom honorable à ses enfants. Ceux-ci, malheureusement, tournèrent mal.

Son fils devint ivrogne, et sa fille fréquenta des officiers.

Au fond de cette salle, éclairée par une lampe-Cicopi, il y avait une table, sur laquelle reposait un crucifix et deux poignards en croix.

L'un des deux hommes y conduisit Balsamo.

— Monseigneur, lui dit-il, en lui indiquant le crucifix et les poignards, vous allez jurer ici de ne rien révéler de tout ce que vous pourrez voir et entendre. Si jamais la moindre parole indiscrète s'échappait de vos lèvres, le poignard des *Francs-Maçons* vous atteindrait infailliblement, quelque soin que vous puissiez prendre de vous cacher... Jurez!

— Je le jure! dit Balsamo, en étendant sans hésiter la main vers le crucifix.

Les deux portes qui étaient au fond de la salle s'ouvrirent aussitôt, comme par enchantement, et Balsamo fut introduit dans une espèce de temple, assez bien illuminé, et où se trouvait réunie une grande multitude d'hommes.

Presque tous ces hommes étaient armés, et il vit bien, à leur attitude, qu'il avait affaire à la population la plus énergique de la ville sainte; mais, comme il l'avait déjà annoncé, Balsamo n'avait jamais tremblé, il entra sans pâlir dans le temple, et marcha, sur l'invitation qui lui en fut faite, jusqu'au fond de la salle. Là s'élevait un trône, sur lequel était assis un homme d'une quarantaine d'années, très-grêlé, mais dont l'attitude était grave et sévère.

Balsamo s'inclina devant lui, et après avoir promené son regard assuré sur tous les assistants:

— Maître, dit-il d'une voix mâle à celui qui paraissait le Vénérable de la loge, j'ai été tout à l'heure surpris par des hommes de

votre société, qui m'ont ordonné de les suivre. Ces hommes n'ont pas, sans doute, agi de la sorte de leur propre mouvement, ils ont été poussés à cet acte par quelque ordre mystérieux qu'ils tenaient de la société à laquelle ils appartenaient ; je viens donc vers vous, et vous demande ce que peut signifier cette arrestation arbitraire?

Un silence de quelques secondes succéda à ces paroles, et le Vénérable de la loge se leva.

— Seigneur Balsamo, dit-il à haute voix, ceux qui vous ont arrêté n'ont agi que par mon ordre, et je vous applaudis de n'avoir opposé aucune résistance à l'exécution de leur mandat, car la rébellion en pareil cas, aurait été infailliblement punie de mort.

— Soit, repartit Balsamo, sans se laisser intimider par cette menace, soit, eh bien, je me suis rendu à leur invitation, et me voilà... que veut-on de moi?...

— Ecoute, Balsamo, poursuivit le Vénérable, l'association des Francs-Maçons a jeté les yeux sur toi, car tu peux lui rendre, en une circonstance difficile, un service signalé ; si tu acceptes, l'association t'admet au nombre de ses membres, et tout ce que tu pourras désirer, te sera accordé.., l'association est puissante, elle frappe ses ennemis avec certitude, elle a plus d'une fois arraché ses amis à la mort qui les menaçait ; la puissance, la force dont elle dispose, elle la mettra à ta disposition, et il ne tiendra qu'à toi d'être avant peu l'homme le plus redouté de toute la ville de Rome... Si tu refuses, au contraire, malgré le soin que tu pourras prendre pour échapper à notre vengeance, nous en avons fait le serment, tu seras frappé, et tu mourras sous les poignards de nos frères : parle maintenant, et dis-nous ce que tu es décidé de faire.

Balsamo regarda d'abord le Vénérable avec étonnement, puis il sourit et haussa les épaules :

— Vous voulez que je parle, répondit-il, et je ne sais encore de quoi il s'agit, et quel service vous attendez de moi ; la crainte de la

mort n'a d'ailleurs aucun empire sur moi ; si j'accepte votre proposition, je le déclare d'avance, c'est que je trouverai mon intérêt à l'accepter ; dans le cas contraire, épargnez-moi les menaces, elle ne m'effraient pas, et ne me dicteront jamais mes résolutions.

Ces paroles furent accueillies par un murmure défavorable, et le Vénérable fronça le sourcil.

— Tes réponses, reprit ce dernier, ne sont pas de nature à te gagner la bienveillance de l'association, je t'en préviens, mais je veux poursuivre jusqu'au bout, pour savoir à quel point tu pousseras l'audace et l'insolence.

— Ce n'est point de l'insolence, repartit vivement Balsamo, c'est de la franchise, si j'accepte vos propositions, ayez confiance en moi ; mais si je vous dis, au contraire, que je ne puis vous servir, tuez-moi sans pitié, car je vous dénoncerais. Maintenant, parlez, je vous écoute !

— Eh bien ! parmi nos ennemis, poursuivit le Vénérable, il en est un qui a montré contre notre association un haine implacable et sauvage ; cet homme a été sans pitié, il a décimé nos rangs, il nous a poursuivis à outrance ; cet homme est hors de l'atteinte de nos poignards ; nous avons fait pour arriver jusqu'à lui des efforts surhumains, nous n'avons pas réussi ; les valets que nous avons gagnés nous ont trahis, ou n'ont pas osé frapper ; nos secrets lui ont été dévoilés, et tous nos efforts n'ont servi qu'à l'irriter davantage encore contre nous...

Pendant que le Vénérable parlait, Balsamo le regardait avec un intérêt croissant ; ainsi on l'avait fait venir pour lui proposer de tuer un homme ; ces conspirateurs qu'il ne connaissait pas n'avaient pas craint de l'arrêter violemment dans la rue, pour lui adresser d'aussi infâmes propositions ; son cœur se révolta, et s'emplit d'indignation.

M. Eugène Sue l'a dit dans son style académique : on peut être *pègre* sans être *escarpe*.

— Et de quel homme voulez-vous donc parler? demanda-t-il enfin, en interrompant le Vénérable avec vivacité.

— Du prince Feliciani, répondit le Vénérable grêlé.

— Le père de Lucrezia!

— Lui-même.

— Et vous avez pensé!... continua Balsamo.

— Nous le pensons encore, répliqua le Vénérable.

— Eh bien, détrompez-vous, messieurs, détrompez-vous, je suis jeune, ambitieux, peu scrupuleux peut-être dans le choix de certains moyens pour parvenir, mais jamais je ne consentirai à tremper mes mains dans un assassinat.

— Et qui vous parle d'y tremper vos mains!

Comment?

— Ecoutez, dit alors le Vénérable en se rapprochant du jeune homme, et en baissant la voix, ne pourriez-vous, une des nuits prochaines, introduire dans votre appartement, ou dans quelque endroit secret du palais Feliciani, deux hommes de notre association; le prince Feliciani a été jugé par notre tribunal secret, il ne doit périr que de la main de nos membres; ce sont des hommes d'énergie; quand même une tentative échouerait, aucun danger ne vous menacerait; ils seraient muets comme la tombe.

Ainsi parla l'homme grêlé. Balsamo n'était pas à son aise.

— Et puis, songez-y, seigneur Balsamo, poursuivit le Vénérable en baissant la voix, on nous a dit que vous aimiez la belle Lucrezia; si cela est, n'oubliez pas que le prince Feliciani ne consentira jamais à vous donner la main de sa fille; tant que le prince sera là, votre amour n'aura pas la satisfaction qu'il attend; le prince une fois mort, au contraire, Lucrezia est seule au monde, riche d'une fortune immense, libre de sa main... tout change, jeune homme, tout est possible, et que vous demande-t-on pour cela?... de fermer les oreilles, et de laisser tomber demain soir, derrière le palais Feliciani,

la clef de la porte du prince... si vous ne voulez pas vous compromettre, votre valet Pandolfo, que nous connaissons, pourrait se charger de ce détail... Voyons, monseigneur, parlez... d'un côté, une mort certaine, au moment de réussir; de l'autre, une fortune immense, une femme belle et amoureuse; choisissez...

Chose étrange! l'indignation de Balsamo s'était calmée tout à coup en écoutant cette dernière partie du discours du Vénérable; il était fort ébranlé, et ne savait quelle réponse faire. C'est que le Vénérable avait touché le côté sensible de son cœur; il avait flatté son ambition, son amour, et toutes les raisons qu'il avait fait valoir lui paraissaient sans réplique.

— Maître, dit-il alors au Vénérable, en rougissant, ce que vous venez de dire change beaucoup la question; je ne l'envisageais pas ainsi tout d'abord... mais néanmoins, je ne puis me décider encore, sans réflexion, à un acte aussi grave, accordez-moi jusqu'à demain...

— Et comment saurons-nous votre réponse?

— Demain, répondit Balsamo, si j'accepte, mon valet passera derrière le palais Feliciani, et vous remettra la clef de l'appartement du prince.

On lui rebanda les yeux. Une musique infernale se fit entendre. Le Vénérable poussa trois grands cris, et la porte s'ouvrit.

Ce jeune et immonde coquin de Balsamo eut permission de se retirer.

Le lendemain soir, il était dans son appartement du palais Feliciani, et il réfléchissait profondément à la proposition qui lui avait été faite la veille, et à la réponse qu'il devait envoyer au Vénérable de la loge des Francs-Maçons.

La clef de l'appartement du prince était entre ses doigts, et il ne pouvait se résoudre à la remettre à Pandolfo, qui attendait debout devant lui. C'était un crime qu'il allait commettre, c'était le premier pas qu'il allait faire dans cette voie sanglante, qui menait sur les

galères ou à la potence, et tout son être tressaillait encore à cette seule pensée, car cette pensée toute seule l'arrêtait.

Pandolfo paraissait sourire en voyant tant d'hésitation, et il s'étonnait naïvement de la candeur et de la jeunesse de son maître.

— Voyons, dit-il enfin, voyons, monseigneur Balsamo, l'heure presse, les hommes attendent vraisemblablement derrière le palais; faut-il leur remettre cette clef?

— Pauvre Lucrezia! murmura le sensible Balsamo.

— Eh! il ne s'agit que du prince, et non de sa fille, fit Pandolfo; voulez-vous, oui ou non, que j'aille remettre la clef que vous avez entre les mains?

— Je n'ose... j'ai des remords... le ciel me punira d'aller au crime si jeune, quand j'ai mille autres ressources honnêtes de gagner ma vie, de me faire une position.

— Monseigneur devient bien bourgeois! fit Pandolfo avec mépris.

— Ce premier pas en amènera d'autres; on ne se retire pas comme l'on veut de cette voie terrible du crime... la pente est glissante et fatale... le sang laisse une tache ineffaçable... Non, non, non, je n'oserai jamais!

— Eh bien! à la bonne heure, dit Pandolfo, j'aime mieux savoir à quoi m'en tenir... je vais donc leur dire que vous repoussez leurs propositions.

— Va! dit Balsamo avec fatigue.

Pandolfo allait se diriger vers la porte, quand un valet entra du dehors, et annonça à Balsamo qu'une femme désirait lui parler.

— Une femme! dit le jeune homme, et vous a-t-elle dit son nom?...

— Je crois qu'elle se nomme Francesca.

— Francesca!

— Elle est, du reste, de Palerme, et porte à monseigneur des nouvelles de ses parents...

— C'est bien! c'est bien! dit Balsamo, dans un instant; qu'elle attende... Va! va!

Et se tournant en même temps vers Pandolfo:

— Pandolfo, dit-il à voix basse, tiens, prends cette clef, ne perds pas une minute, porte-la au Vénérable, et reviens; nous aurons besoin de toutes les ressources de notre esprit pour faire face à cet incident....

Un instant après, Francesca entrait dans le cabinet de Balsamo. Tout signe d'hésitation avait disparu de la figure de ce dernier, et ce fut pour ainsi dire avec une joie folle qu'il courut vers Francesca, et la prit dans ses bras.

IV.

Ici l'intérêt croît, grandit et devient saisissant.

Francesca! Balsamo! — Si vous vous souvenez des deux mille ducats, vous devez frémir de la tête aux pieds!

Francesca revenait vers Balsamo le cœur plein de colère, décidée à l'accabler sous ses menaces et son mépris; mais quand elle le vit, plus beau qu'elle ne l'avait vu, accourir vers elle avec des paroles d'amour, elle oublia en un instant tout ce qu'elle avait souffert, et pourquoi elle était venue, et ce qu'elle venait chercher. Elle fut heureuse, et s'abandonna tout entière aux transports enivrés de son amant.

Francesca aimait Balsamo, comme on aime à cet âge, c'était son premier amour; si elle avait été cruellement frappée, en apprenant son départ et le vol qui l'avait accompagné, cette impression n'avait pas tenu longtemps contre la conviction qu'elle s'était faite que Balsamo n'était parti que pour revenir, et qu'il l'aimait avec autant

d'abandon qu'elle-même en apportait dans son amour. C'était un petit emprunt qu'il avait opéré : cela se fait entre amis.

Mais les jours s'écoulèrent, et Balsamo ne revint pas : alors le désespoir l'avait prise, elle avait perdu la tête, elle avait quitté Palerme, sa mère, et seule, sans autre guide que son cœur, elle était partie.

Balsamo la rassura du mieux qu'il put; il lui dit qu'en effet il avait été contraint de s'éloigner dès le point du jour, que ce n'est qu'à une grande distance du village de Stella qu'il s'était aperçu du vol involontaire qu'il avait commis, car il était somnambule de naissance et mettait en dormant des ducats dans ses poches. Son intention avait d'abord été de retourner sur ses pas; mais il y avait de grands dangers pour lui : il était venu à Rome, là, ses affaires avaient prospéré; encore quelques jours, et sa fortune était faite; alors, il devait retourner à Palerme, revoir Francesca, et passer sa vie à ses genoux.

Francesca n'en demandait pas tant pour être heureuse; elle crut tout ce que lui dit Balsamo, ou plutôt elle n'écouta rien; il était là, elle le voyait, il baisait ses beaux yeux noirs, il l'aimait, c'était tout ce qu'elle demandait.

— Oh! je te crois, je te crois, lui dit-elle; eh bien! hâte-toi de faire fortune, Balsamo, et retournons à Palerme, et nous serons heureux, et rien ne pourra plus troubler la paix de notre amour.

— Compte sur moi, répondit Balsamo, je ne veux pas te tromper... mais tu comprends, Francesca, pour attendre plus sûrement le but que je me suis proposé, il ne faut pas qu'on te voie ici; si l'on te savait près de moi, au palais Feliciani, je serais perdu, et alors, adieu tous nos beaux rêves.

— Mais que faire donc? demanda Francesca.

— Voici Pandolfo qui rentre, dit Balsamo, suis-le, il te mènera dans une hôtellerie de Rome, où je pourrai te voir, sans que per-

sonne le sache ; le jour où je serai riche, je ne perdrai pas une minute en attentes inutiles, nous partirons.

— Ah ! que n'est-ce demain...

— Qui sait?... ce sera peut-être demain.

— Balsamo ! quel espoir me donnez-vous ?

— Aie confiance en moi, Francesca, et attends avec calme.

Elle s'en alla, cette pauvre fille !

Ce soir-là, le prince Feliciani s'était retiré de bonne heure dans ses appartements ; il était fatigué, il avait besoin de repos, et après avoir embrassé sa fille, il était rentré et avait ordonné de n'introduire personne dans son cabinet.

Le prince était soucieux depuis quelques jours, sa goutte le mordillait ; il avait, en outre, remarqué que Lucrezia changeait beaucoup, et en réfléchissant avec attention à ce changement qu'aucune maladie n'expliquait, il était venu à en deviner la cause.

Lucrezia aimait.

Certes, si sa fille avait choisi, pour lui donner son cœur, un de ces jeunes gens dont les salons de la noblesse étaient pleins, beaux, nobles, possédant enfin toutes les qualités propres à en faire des maris convenables pour Lucrezia, le prince n'eût rien trouvé à redire à cela, et il se serait même estimé heureux de laisser après lui un soutien et un défenseur à son enfant.

Mais il n'en était pas ainsi...

Celui que Lucrezia Feliciani aimait, était un aventurier habile et courageux, il est vrai, mais sans parents avouables, sans position connue ; le prince s'indignait à cette pensée, et ne savait trop par quel moyen faire face au danger.

Il se promenait avec agitation à travers la chambre, passait de temps en temps sa main sur son front pâle, et semblait se consulter sans pouvoir prendre un parti décisif.

Enfin, il fit un geste violent, but une goutte de liqueur, et s'assit à sa table.

— Allons, se dit-il, il n'y plus à hésiter; il est impossible que Lucrezia Feliciani devienne jamais la femme d'un Balsamo, je vais écrire au roi de Naples; demain Balsamo partira avec cette lettre, et selon qu'il se conduira bien, ou qu'il fera le récalcitrant, il sera récompensé, ou il disparaîtra!...

Voyez-vous ce prince dur et cruel! — quelles mœurs, citoyens, quelles mœurs!

Le prince écrivit alors une longue lettre qu'il cacheta, et comme la nuit était déja fort avancée quand il eut fini, il alla se jeter, épuisé de fatigue, sur son lit.

Mais au moment où il entr'ouvrait déjà ses rideaux, deux hommes, dont il était loin de soupçonner la présence en cet endroit, se précipitèrent sur lui, et pendant que l'un lui appliquait une main vigoureuse sur la bouche pour l'empêcher d'appeler à son aide, l'autre lui enfonçait un poignard dans la poitrine.

Le prince ne prononça pas un cri, il tomba sur le parquet sans proférer une parole; c'était tout ce que demandaient les assassins, et dès qu'ils se furent assurés que leur victime avait bien cessé d'exister, ils s'enfuirent par le même chemin qu'ils avaient pris pour venir.

Le lendemain, ce fut, comme on le conçoit, une grande épouvante pour la ville, et un grand deuil pour tous les honnêtes gens; le prince Feliciani était généralement aimé de tous les Romains, il répandait beaucoup de bien autour de lui; sa fille surtout avait su, par sa douceur angélique, lui attirer bon nombre de chaleureuses sympathies.

Le premier soin des magistrats fut de rechercher le coupable, et c'est naturellement parmi les ennemis du prince que l'on dirigea toutes les poursuites; malheureusement, le crime avait été commis

avec une adresse merveilleuse : il n'existait pas la moindre trace ; on n'avait vu personne dans le palais, et les valets qui se tenaient d'ordinaire autour de la chambre du prince, déclarèrent n'avoir rien entendu durant cette nuit fatale.

Cependant la pauvre Lucrezia se livrait à tout son désespoir; elle avait toujours vécu auprès de son père, elle ne l'avait pas quitté d'un instant, elle ne connaissait que lui, et avant qu'elle rencontrât le jeune Balsamo, elle n'aimait personne autre.

Le coup qu'elle ressentit de ce terrible incident faillit lui coûter la vie, et si Balsamo ne l'avait pas soutenue dans cette circonstance pénible, elle eût suivi de près son père dans la tombe.

Depuis le meurtre, Balsamo avait passé toutes ses journées, presque toutes ses nuits auprès de Lucrezia, c'est la jeune fille qui avait désiré qu'il en fût ainsi.

— Balsamo, lui avait-elle dit, vous aimiez mon père, vous, je le sais, vous lui étiez dévoué, vous le regrettez comme je le regrette, ne m'abandonnez pas dans cette douleur extrême, car vous seul êtes ma consolation et mon espoir.

Balsamo n'avait garde de quitter son poste. — Il répondait des fadeurs et lorgnait la caisse.

Une nuit cependant, il fit venir Pandolfo, il y avait quelques jours qu'il ne l'avait vu; il désirait se mettre au courant de tout ce qui s'était passé au dehors, et de ce qu'était devenue Francesca.

— Francesca, lui répondit Pandolfo, Francesca, monseigneur, est une petite fille qui vous perdra si vous n'y prenez garde ; elle a appris vos amours avec la belle Lucrezia, elle se croit trahie, elle est furieuse, elle fera quelque coup de tête avant peu, si nous n'y mettons bon ordre.

— Mais il faut aviser...

— Et comment !

— Je te le dirai demain, prends toujours ce flacon, Pandolfo; il

contient un narcotique puissant ; si demain, je te fais savoir que nous partons, tu le feras boire à Francesca ; dans le cas contraire, tu attendras.

Pandolfo regarda avec attention la fiole que Balsamo venait de lui remettre.

— N'est-ce qu'un narcotique ? demanda-t-il en souriant.

— Ce n'est qu'un narcotique, répondit Balsamo.

Pandolfo poussa un profond soupir, mit le flacon dans sa poche, et s'éloigna en disant : à demain.

Le lendemain soir, Balsamo arrivait effaré, les cheveux en désordre dans l'appartement de Lucrezia. Elle était seule, il se précipita à ses genoux :

— Lucrezia, dit-il d'une voix égarée, et en lui prenant la main, Lucrezia, je suis perdu !

— Perdu ! vous !... s'écria Lucrezia.

— Ecoutez, poursuivit Balsamo, vous savez si je vous aime, Lucrezia, vous savez aussi si j'étais dévoué au prince, et si je n'aurais pas vingt fois donné mon sang pour le sauver, vous savez tout cela, Lucrezia, eh bien !

— Eh bien !...

— On m'accuse !

— Vous !

— Oui, moi, moi qui vous ai sauvée, moi qui regardais le prince comme mon père, on m'accuse de l'avoir lâchement assassiné !

— Mais c'est horrible !

— Ah ! Lucrezia, si je n'avais été sûr de votre amour, je me serais tué devant une pareille accusation, et voyez... je ne puis pas même attendre que l'on m'interroge, que le jour se passe ; je ne puis même dire : mais vous m'accusez d'un crime impossible, puisque, pendant cette nuit fatale, j'étais ici, à vos pieds !

— Et pourquoi ne le diriez-vous pas, Balsamo? pourquoi ne donneriez-vous pas cette preuve irrécusable de votre innocence?

— Parce que, pour me sauver, il faudrait vous perdre.

— O malheur! malheur!... s'écria la jeune fille.

Et elle prit sa tête dans ses mains pour pleurer amèrement.

Balsamo l'attira doucement dans ses bras :

— Oh! ne pleurez pas, lui dit-il en effleurant son front de ses lèvres, ne pleurez pas, Lucrezia; s'il faut mourir, je mourrai avec bonheur, puisque en agissant ainsi je me sauverai du déshonneur...

— Non! non! interrompit Lucrezia, je ne veux pas que vous mouriez!... Balsamo, il faut fuir.

— Fuir!... Eh! ne serait-ce pas avouer que je suis coupable?

— C'est vrai!... Mais que faire donc, mon Dieu?

Et la pauvre jeune fille se tordait les bras de désespoir.

Il y eut un moment de silence solennel, puis Balsamo reprit, mais cette fois à voix lente :

— Ah! si au lieu de fuir seul, comme un coupable, dit-il en se rapprochant de Lucrezia, j'avais pu emporter avec moi la preuve, la preuve vivante de mon innocence!...

— Comment? fit la jeune fille.

— Pardonnez-moi, Lucrezia; mais il m'était venu une pensée : vous, vous seule dans Rome connaissez mon secret, vous seule savez que ce crime n'a pu être commis par moi que je ne suis pas coupable, que je ne puis l'être, eh bien!...

— Eh bien? répéta Lucrezia.

— En fuyant avec moi, non-seulement vous me sauvez, Lucrezia, mais encore vous me réhabilitez aux yeux de tous...

— Oh! que dites-vous! moi fuir! fuir avec vous!... c'est impossible!

— Je vous le disais bien, vous le voyez... je suis perdu!...

— Balsamo! murmura la jeune fille.

— Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avec vous! poursuivit le jeune homme avec feu; pourquoi n'ai-je pas été enlevé par cette épidémie cruelle à laquelle je vous ai arrachée! je n'aurais pas aujourd'hui à me défendre contre une accusation odieuse que je ne puis repousser!

Un nouveau silence eut lieu entre les deux jeunes gens. Mille sentiments se disputaient le cœur de Lucrezia; elle pleurait, elle serrait les mains de Balsamo, et n'osait, en réalité, prendre un parti.

Enfin elle se leva résolue, la tête haute, le regard animé.

— Vous avez raison, dit-elle à Balsamo; il y aurait de l'ingratitude à moi à vous abandonner dans cette extrémité; je ne le veux pas, cela ne sera pas. Balsamo, vous m'avez arrachée deux fois à la mort au péril de vos jours, c'est à mon tour à vous sauver; je ne reculerai pas. Quand voulez-vous que nous partions?

— Est-ce possible! s'écria Balsamo en extase; vous consentiriez?...

— Je consens à tout; je suis sûre que, là-haut, mon père m'approuve... Quand partons-nous, Balsamo?

— Cette nuit, si vous le voulez, Lucrezia.

— Eh bien! cette nuit, soit! faites préparer tout ce qu'il faudra pour notre fuite, je vous suivrai!...

La nuit même, Pandolfo administra à Francesca le narcotique préparé par Balsamo, et ce dernier, accompagné de Lucrezia, prit en chaise de poste le chemin de la France : il avait donné rendez-vous à Pandolfo à Paris.

Quelles mœurs! quelles mœurs! O malheureuse Lucrezia Feliciani! à quel mauvais sujet as-tu confié ta destinée!

S'il était encore temps, nous t'engagerions à réfléchir avec maturité, à consulter tes oncles et le notaire de l'auteur de tes jours; mais la chaise de poste roule, les coursiers rapides t'emportent. Tu vas à ta perte, c'est évident.

CHAPITRE IX.

Suite des Francs-Maçons.—Le comte de Cagliostro.—Francesca devenue bas-bleu. — Lucrezia devient utile. — Affaire du collier. — Retour à Rome. — Rite égyptien. — Elixir de longue vie. —OEuf philosophique. — Conversation tendre et grave entre Balsamo et Pandolfo. — Francesca. — Galanterie d'un préfet de police. — La loge égyptienne. — Réception mystérieuse et véritablement solennelle. — Syncope de Lucrezia. — Irrésolution du pauvre Balsamo. — Un bon tour de Francesca. — Le château Saint-Ange. — Fin douloureuse de Lucrezia Feliciani. — Francesca réhabilitée. — Récit emprunté à un militaire français. — Les différents rites de la maçonnerie nationale.

C'était dans la campagne de Rome, par une belle et douce soirée d'automne. Deux hommes étaient assis, l'un à côté de l'autre, sous une tonnelle en fleurs, et ils paraissaient causer avec animation. Le soleil se couchait au loin, laissant flotter derrière lui comme un pan de pourpre de son royal manteau ; l'ombre envahissait peu à peu la plaine, et de pâles étoiles commençaient déjà à s'allumer dans l'orient.

De ces deux hommes, l'un était Balsamo, l'autre son valet Pandolfo.

Il y avait dix-sept ans qu'à pareille époque à peu près, ces deux hommes étaient partis de Rome, et depuis lors bien des événements s'étaient accomplis.

Balsamo avait successivement visité, avec des chances diverses, toutes les parties du monde connu, suivi partout de son valet Pandolfo, et de sa femme, la belle Lucrezia Feliciani. Il avait parcouru tour à tour la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes, l'île de Malte, l'Angleterre, la France, empruntant un nouveau nom pour chaque nouveau séjour.

C'est ainsi qu'on le connut tantôt sous le nom de Tischio, de Melissa, de Belmonte; tantôt sous celui de Pelleyrini, d'Anna, de Femsi, de Harat et de Cagliostro. Ici, il vivait du produit de ses compositions chimiques, là d'escroqueries, le plus souvent, dit-on, du honteux trafic qu'il faisait des charmes de sa femme.

Avouons qu'il avait assez bien commencé pour cela.

Balsamo avait bien changé depuis dix-sept ans, ce n'était plus cette figure dont Laborde nous a transmis les principaux traits dans ses *Lettres sur la Suisse :* « Ce visage qui annonçait l'esprit, expri-
« mait le génie; ces yeux de feu qui lisaient au fond des âmes; cet
« homme, enfin, dont l'éloquence entraînait même dans les langues
« qu'il parlait le moins bien. »

Balsamo avait vieilli; il était maintenant pâle et blême, et l'on devinait dans toute sa physionomie l'abattement d'un homme courbé sous le poids de ses remords.

Le comte de Cagliostro avait eu, en effet, dans les derniers temps, bien des déboires, il avait éprouvé bien des chagrins.

Impliqué, à Paris, dans la fameuse escroquerie du collier, qui a servi de base depuis à tant d'escroqueries politiques et littéraires, il avait été arrêté et transféré à la Bastille. Et à tout prendre, cet

homme, qui avait débuté dans la vie par voler des ducats sur la cheminée de sa maîtresse, pouvait bien vendre pour des milliers de louis l'honneur et le bonheur d'une reine. Exilé plus tard en Angleterre, il y séjourna pendant deux ans; mais là, comme ailleurs, il voulut renouveler ses friponneries, et, grâce aux charmes de sa femme, ses menées honteuses réussirent pendant quelque temps. Malheureusement pour lui, il eut vers cette époque une altercation avec le fameux Morand, rédacteur du *Courrier de l'Europe,* et cette altercation amena son départ précipité.

Morand, pour se venger des insultes de Cagliostro, et dans le but de prouver au public qu'il avait affaire à un industriel et à un escroc, raconta dans son journal, avec de piquants détails, la vie de Joseph Balsamo, et les nombreuses friponneries dont il s'était rendu coupable dans les pays qu'il avait fréquentés. On assure que Francesca n'était pas étrangère à cette publication.

Francesca, après avoir eu des maladies nombreuses, était devenue un peu femme de lettres.

Quant à la belle Lucrezia Feliciani, elle avait toujours été naturellement un peu coquine. Histoire de tempérament et d'air natal.

Donnons ici un souvenir au pauvre prince Feliciani, mort depuis dix-sept ans. Serait-ce trop de passer une heure ou deux à pleurer sur son sort?

Obligé de quitter l'Angleterre, Cagliostro passa sur le continent, et alla se réfugier à Rome.

Toutefois, dans le cours de ses nombreuses pérégrinations, il avait été l'inventeur ou plutôt le propagateur du rite égyptien de l'institut maçonnique.

Cette innovation est assez importante pour que nous en donnions une idée.

Le rite égyptien, comme les autres, comporte trois grades : apprenti, compagnon, maître.

Ceux que l'on admet à la *régénération morale*, c'est-à-dire à l'initiation, doivent passer successivement par ces trois grades pour arriver à la perfection désirée.

Les cérémonies qui accompagnent l'initiation au grade de maître, ont lieu de la manière suivante.

On introduit dans le temple, une jeune fille pure et vierge, qui prend le nom de *pupille* ou *colombe*. La colombe, vêtue d'une longue robe blanche, ornée de rubans bleus, décorée d'un cordon rouge, est amenée devant le Vénérable. Après quelques cérémonies macaroniques, la colombe est enfermée dans le tabernacle d'où elle ne sort que lorsqu'on lui a communiqué la puissance de commander aux purs esprits, lesquels sont au nombre de sept, et gouvernent les planètes.

Cagliostro, ainsi que nous l'avons dit, dans les premiers chapitres de cet ouvrage, ne se contentait pas d'opérer la régénération morale, il appelait encore ses adeptes à la régénération physique.

C'était une sorte de contrefaçon de l'élixir de longue vie, dont le comte de Saint-Germain avait déja vendu la recette.

Pour jouir du bénéfice de cette régénération physique, il fallait tous les cinquante ans, pendant la pleine lune de mai, se retirer à la campagne avec un ami, et y observer une diète austère. On ne devait boire que de l'eau distillée, ou de celle qui tombe du ciel; on était tenu de ne manger que des potages ou des herbes rafraîchissantes.

Il était expressément recommandé de commencer ses repas par le liquide et de les finir par le solide.

Le dix-septième jour, on se faisait saigner, et à partir de ce jour, on prenait six gouttes blanches à son lever et autant à son coucher.

Avec cela, on revenait à l'âge de vingt-deux ans et trois mois.

Le public est si naturellement crédule que ce charlatanisme réussit longtemps à Cagliostro, et lui permit de mener, partout où il s'arrêtait, une existence véritablement princière.

Voici du reste, comment il se tira d'affaire à Varsovie, où il avait fondé une loge d'adeptes.

Il avait offert aux membres de cette loge, d'opérer le grand œuvre en leur présence. On lui prêta, à cet effet, une maison de campagne, et l'on mit à sa disposition bon nombre de bijoux et de diamants.

Après ving-cinq jours de travaux préparatoires, il annonça solennellement que le lendemain, il casserait *l'œuf philosophique* et montrerait le succès de la *transmutation.* — Seulement le lendemain, pendant que chacun accourait au rendez-vous, maître Balsamo s'enfuyait, emportant bijoux et diamants.

Ce n'était pas même agir en maître escroc.

Seulement, nous avouons que l'idée de *l'œuf philosophique* nous gagne le cœur.

Ces scènes se renouvelèrent plus d'une fois, de sorte qu'après dix-sept ans de voyages, et bien qu'il eût fréquemment changé de nom, le comte de Cagliostro, Fœnix, Harat, etc, Joseph Balsamo enfin n'avait plus guère dans le monde une ville, où il pût aller se reposer sans craindre d'y être inquiété.

Réduit à cette extrémité, il avait pensé que le meilleur moyen de dérouter ses ennemis, c'était de venir chercher un refuge, dans le lieu même où il pouvait courir le plus de dangers.

Ce soir donc, Balsamo était assis à quelque distance de Rome, en compagnie de Pandolfo, et tous les deux devisaient, avons-nous dit, avec une certaine chaleur.

— Je te dis que je l'ai vue, disait à chaque instant Balsamo, c'est un point important à éclaircir, il faut à tout prix s'en assurer.

— Si vous l'avez vue, monseigneur, répondit Pandolfo, si vous êtes certain que ce soit bien elle, il n'y a pas deux partis à prendre.

— Que faut-il donc faire?

— Il faut fuir, il faut mettre quatre chevaux à la voiture au lieu de deux, mais il ne faut pas rester une minute de plus à Rome.

— Mais elle ne m'a peut-être pas vu, elle.

Pandolfo haussa les épaules et sourit.

— Eh povero ! dit-il, Francesca ne pas vous avoir vu!.. Francesca qui boit comme une tanche et qui fait des vers!... mais songez-y, si elle est à Rome, elle n'y est venue que pour vous; elle sait que vous y êtes, et peut-être même à l'heure où je vous parle, nous a t-elle déjà dénoncés !...

— Allons ! tu exagères! dit Balsamo.

— Votre insouciance nous perdra tous, monseigneur!

— Rassure-toi, Pandolfo, mon ami, rassure-toi; la position n'est pas aussi désespérée que tu te l'imagines; sans doute, Francesca nous hait, sans doute elle est ivrogne et lettrée; elle ne me pardonne pas de l'avoir trompée deux fois, et au fond, elle a peut-être raison; mais, il ne faut pas non plus donner l'éveil, par une fuite précipitée, et d'ailleurs, j'ai dejà ici des intérêts engagés, qui ne me permettent pas de m'éloigner avant un mois; ma loge d'adoption compte de nombreux adeptes; le mystère le plus impénétrable entoure son existence ; ce soir même, deux nouveaux membres m'ont demandé à faire partie de notre tribunal secret, tu le vois, je ne suis pas le maître de fuir; ainsi, crois-moi Pandolfo, prends toutes les précautions nécessaires, recherche Francesca, et si je ne me suis pas trompé, s'il est bien vrai qu'elle soit à Rome, eh bien, nous aviserons au moyen de paralyser ses efforts. A bientôt...

— Vous me quittez?

— Je me rends à la loge.

— Prenez bien garde, monseigneur !

— Allons ! mons Pandolfo, s'écria Cagliostro, Dieu me pardonne, je crois que tu vieillis !

— C'est possible, répondit l'honnête valet; ma tête a blanchi,

mon sang s'est refroidi dans mes veines, mais mon cœur, monseigneur, est toujours aussi jeune et aussi dévoué.

Balsamo serra avec attendrissement les mains de son vieux serviteur, et s'éloigna sans ajouter une parole.

Je pense que tout le monde trouvera cette scène touchante et heureusement filée.

Cagliostro et son valet s'y montrent tous les deux très-convenables.

La nuit était tout à fait venue pendant cette courte et saisissante conversation. Balsamo pressa le pas, car il était déjà en retard, et on devait l'attendre.

Arrivé à un quart de lieue environ de la maison de campagne qu'il habitait, il se trouva en face d'une petite masure au seuil de laquelle il s'arrêta.

Aucune lumière ne brillait à l'intérieur, cependant il frappa avec assurance, et presque aussitôt un homme parut, tenant une lanterne sourde à la main.

— Qui va là ? demanda l'homme à voix basse.

— Le maître ! répondit Balsamo sur le même ton.

— Et d'où viens-tu, maître ?

— De la *chambre du milieu.*

— Et que fait-on dans cette chambre ?

— On y honore la mémoire de notre respectable père Adouhiram.

— Et comment y es-tu parvenu ?

— Par un escalier fait en forme de vis, qui se monte par trois, cinq et sept.

— Alors tu es bien le maître, dit encore l'homme, et tu peux entrer.

Puis il ouvrit la porte toute grande, et Balsamo passa le seuil.

Cependant il allait s'engager à l'intérieur, sans s'informer même

si ceux qu'il était venu chercher étaient arrivés, quand l'homme l'arrêta de nouveau.

— Maître, dit-il à voix rapide, en lui indiquant une chambre contiguë, il y a là quelqu'un qui vous demande.

— Ce quelqu'un a-t-il dit son nom?

— C'est une femme.

— Une femme! et pourquoi l'as-tu laissée pénétrer ici?

— Elle a répondu à toutes mes question. J'ai pensé que c'était une colombe, bien qu'elle sente un peu le vin des Canaries.

— Diable! fit Balsamo; voyons! voyons!

Et, sans attendre davantage, il se précipita vers la chambre qu'on lui avait indiquée; mais il recula presque aussitôt, en jetant un cri de surprise :

— Francesca, dit-il; vous! vous ici!...

Et comme Francesca restait assise et muette :

— Mais que voulez-vous donc? et qu'êtes-vous venue faire dans cette maison? reprit Balsamo en fermant la porte derrière lui et en s'avançant vers la femme,

Francesca s'était levée, et elle attendit Balsamo dans une attitude presque hostile.

— Il y a longtemps, dit-elle enfin d'une voix un peu rouillée, il y a bien longtemps que j'attendais cette heure, Balsamo; je t'ai suivi avec persévérance à travers tous les pays que tu as visités; je sais tous tes travers, toutes tes hontes, tous tes remords; et s'il était quelque chose qui pût étouffer les élans de ma colère et les ardeurs de ma vengeance, ce serait la connaissance que j'ai acquise de tous les détails de ta vie misérable.

— C'est donc pour m'insulter que vous avez pénétré ici, Francesca? répondit tranquillement Balsamo.

— Pour t'insulter! reprit Francesca avec un regard de mépris; oh! non, je sais trop bien que les injures, les dédains ne peuvent

plus rien sur ton esprit; tu as autour du cœur un rempart invincible, tu es invulnérable, Balsamo... Non, je t'épargnerai les insultes; mais j'ai voulu te voir avant que l'inquisition de Rome ne s'empare de toi.

— L'inquisition!

— Ah! tu te croyais bien en sûreté, n'est-ce pas, parce qu'au lieu de t'appeler Balsamo, ou Fœnix, ou Tichio, ou Harat, on ne t'appelle plus aujourd'hui que le comte de Cagliostro! mais tu as oublié que je te suivais, moi, que je connaissais tous tes secrets, et que je pouvais te perdre!

Balsamo sourit.

— Francesca, dit-il avec enjouement, je n'ignore aucune des difficultés de la position que je me suis faite; mais les menaces mêmes que je t'entends proférer me rassurent pour le moment; quel que soit le motif qui t'ait retenue, tu ne m'as pas trahi encore, car si l'inquisition était instruite, je serais déjà arrêté, et, tu le vois, je suis libre... Veux-tu, mon ancienne et chère amie, que je t'offre un petit verre de liqueur?

Francesca n'avait pas soif. Elle pâlit en se voyant devinée, mais elle reprit bientôt son assurance.

— C'est vrai, dit-elle, oui, j'ai hésité encore une fois à te perdre; j'ai été faible au moment de te dénoncer, je me suis rappelé notre jeunesse à tous deux, Balsamo, et je n'ai plus osé. Voilà le sentiment qui m'a retenue, voilà pourquoi tu es libre encore; mais ne te hâte pas de te réjouir, car dans une heure peut-être, si je le veux, tu seras jeté en prison.

— Et le voudras-tu? fit Balsamo.

— C'est selon, répondit Francesca.

— Ah! ah! nous allons, je vois cela, poser nos conditions.

— Peut-être!

— Et quelles sont-elles tes conditions?

Francesca se rapprocha, et Cagliostro se recula un petit peu, parce qu'elle sentait vraiment beaucoup le genièvre de Hollande.

— Écoute, dit-elle, à tort ou à raison, je veux enfin t'arracher à cette vie misérable que tu mènes; malgré les chagrins dont tu m'as abreuvée, Balsamo, je me sens encore capable de dévouement pour toi. Eh bien! voici ce que je te propose... Mon père et ma mère sont morts... mon oncle lui-même a quitté ce monde en me laissant toute sa fortune... Viens avec moi, retournons ensemble à Palerme. Si tu le veux, Balsamo, nous pourrons revenir à une vie honnête, à une estime réciproque; je ferai tout ce qui me sera humainement possible de faire pour t'aider à oublier le passé... nous vivrons dans l'avenir... Cette existence vaudra mille fois mieux que celle que tu mènes, Balsamo, et je te bénirai encore pour les derniers bonheurs que je te devrai... Dis, le veux-tu?

Voilà bien, n'est-ce pas? une idée de femme ivre et de lettres!

— Et si je refusais? dit Balsamo incertain, et qui observait Francesca avec une profonde attention.

— Si tu refuses, répondit Francesca à voix lente, je perdrai tout espoir, et je me vengerai.

— Tu me dénonceras?

— Je te dénoncerai.

— Mais on ne te croira pas... ou si l'on te croit, j'aurai le temps d'agir.

— J'ai pris mes précautions.

— D'ailleurs, poursuivit Balsamo, songe, Francesca, que si je croyais un instant au danger dont tu me parles, j'aurais un moyen bien simple de le prévenir.

— Lequel? demanda Francesca.

— Ne suis-je pas le maître ici? tous ceux qui m'entourent ne m'obéissent-ils pas aveuglément? un seul mot sorti de mes lèvres ne

suffirait-il pas à te mettre pour jamais dans l'impossibilité d'exécuter tes menaces?

Ce fut au tour de Francesca de sourire et de hausser les épaules.

— Balsamo, dit-elle d'un ton méprisant, l'expérience de mes jeunes années m'a servie dans cette circonstance, j'ai tout prévu, et j'ai pris des mesures pour ne point être dupe cette fois, comme les précédentes.

— Ah! et qu'as-tu fait?

— Je suis la maîtresse du chef de la police romaine, répondit Francesca avec audace et en relevant le front sans rougir; si dans une heure je ne suis point près de lui, il sera près de moi.

Nous n'avons pas connu personellement le préfet de police romain, mais s'il était l'amant de Francesca, il n'était pas délicat, ce préfet de police!

Balsamo se mordit les lèvres, et s'inclina.

— A merveille, dit-il, à merveille, l'objection que je faisais n'avait pas beaucoup d'importance; demain, Francesca, je te ferai connaître ce que j'aurai décidé.

— Et pourquoi ne te décides-tu pas tout de suite? repartit la femme de lettres.

— C'est que la proposition est grave, Francesca, que tu as remué en moi bien des souvenirs, la Sicile, Palerme, mon enfance, ma jeunesse, je ne sais, mon esprit s'est troublé quand tu m'as rappelé ces premières impressions de mon cœur, j'ai besoin de calme, et demain...

— Je puis donc compter sur toi?...

— Je le jure!

— Prends garde, Balsamo, tu m'a déja trompée deux fois...

— Tu seras contente la troisième...

— Et où te trouverai-je?...

— Ici! répondit Cagliostro.

Francesca sortit sur ce dernier mot, et Balsamo alla rejoindre ses compagnons.

II.

La salle était pleine, quand Balsamo y entra; il la traversa avec précipitation, et monta sur le trône qui lui avait été préparé pour la cérémonie. Au pied du trône étaient deux hommes, debout, tête nue, revêtus d'un costume mêlé de grec et d'égyptien.

La salle représentait en ce moment l'entrée et le vestibule d'une loge égyptienne.

D'abord arrivèrent six enfants, vêtus de longues robes blanches, les cheveux flottants, des couronnes de fleurs sur leur tête, et des encensoirs à la main.

Six jeunes gens venaient derrière, vêtus de robes blanches, mais plus courtes, et portant des couronnes de roses sur la tête

Les deux groupes allèrent se placer en chantant, de chaque côté du trône.

« Déjà le temple, disaient les enfants, déjà les portiques et les « caveaux sont ouverts; encens, purifie l'air qui circule autour de « ces colonnes. »

« Chers enfants, disaient à leur tour les jeunes gens, tendres reje- « tons, demeurez dans le vestibule, et vous, sages et adeptes, hâtez- « vous vers le sanctuaire. »

Puis les deux groupes reprenaient ensemble :

« Petits et misérables comme des nains, profondément enveloppés « des ténèbres de l'erreur, nous sommes au pied de la montagne « sainte. Esprits, oserons-nous la franchir !

Et de l'intérieur du sanctuaire, une voix partait qui répondait :

« Apportez un esprit sérieux à une affaire sérieuse; venez à la

« lumière du sein des ténèbres et de l'erreur ; pour que le maître « ne s'éveille pas, marchez, marchez doucement. »

Tout cela sur l'air de *Femme sensible.*

Alors toutes les bougies s'éteignirent en même temps, on entendit les accords harmonieux du clavecin, et des voix d'hommes et de femmes qui chantaient les louanges de l'Eternel dans une langue inconnue.

Enfin, la salle sortit encore une fois des ténèbres; des images et des ornements égyptiens étaient appendus aux colonnes et au plafond, et Balsamo, vêtu lui-même d'un costume étranger, se tenait sur son trône, avec un faux nez et la tête couverte d'un voile blanc.

Quand la musique eut cessé, et que chacun eut repris sa place avec ordre, Balsamo se leva, et s'adressant successivement au premier et au second *écolier* ou *adepte :*

— Maintenant, s'écria-t-il, dites-moi, avez-vous retenu ce que je vous ai appris? A quel moment un écolier doit-il se livrer à sa méditation?

— La nuit! répondit l'écolier.

— Pourquoi?

— Parce que tous les chats sont gris, repliqua vivement l'adepte.

— Ce n'est pas cela! dit Balsamo en fronçant ses sourcils gris pommelés.

L'adepte réfléchit et répondit uue seconde fois :

— Afin qu'il sente plus vivement qu'il erre dans les ténèbres.

— A la bonne heure!... Quelle nuit doit-il choisir de préférence!

— Celle où le ciel est clair et les étoiles étincelantes.

— Pourquoi?

— Afin qu'il comprenne que des milliers de flambeaux ne suffisent pas pour produire la lumière, et que sa passion pour le seul, véritable et brillant soleil devienne de plus en plus vive.

— Quelle étoile doit-il surtout avoir devant les yeux?

— L'étoile polaire.

— Que doit-il se figurer par-là ?

— L'amour du prochain.

— Comment s'appelle l'autre pôle ?

— L'amour de la sagesse.

— Ces deux pôles n'ont-ils pas un axe !

— C'te farce !... Sans doute, car autrement ils ne pourraient pas être des pôles. Cet axe passe par notre cœur, quand nous sommes disciples zélés de la sagesse, et l'univers tourne autour de nous. Dans le cas contraire, il passe par notre orteil gauche, et nous donne des cors aussi incurables que douloureux.

— Très-bien !... Dites-moi la devise du premier grade ?

— Fais pour les autres ce que tu désires qu'on fasse pour toi.

— Expliquez-moi cette sentence !

— Elle est claire ; elle n'a besoin d'aucune explication.

— Parfaitement... Et maintenant, écoutez tous les deux : le grand maître ne peut se contenter de simples paroles, il faut encore que vous prouviez par vos actes que vous êtes dignes de faire partie de l'association des Francs-Maçons ; le Tribunal secret a décidé que vous seriez soumis demain à des épreuves terribles.

— La crainte est loin de nos cœurs, répondirent les deux écoliers, mets-nous à l'épreuve, et tu apprendras avec quelle fermeté nous la subirons !

— Demain donc, poursuivit Balsamo, à l'heure de minuit, en cet endroit même, une femme viendra avec de grandes précautions, pour ne point être reconnue ; cette femme est l'ennemie de l'œuvre de régénération que nous accomplissons ; hésiterez-vous, s'il faut la frapper sans pitié ?

— Nous n'hésiterons pas !

— Prenez garde, mes frères, et réfléchissez avant de vous engager ; une fois que vous aurez prêté le serment d'exécuter fidèle-

ment les ordres qui vous seront donnés, le Tribunal secret vous frapperait lui-même, si vous reculiez au moment d'agir !...

— Nous ferons notre devoir !

— Jurez donc d'obéir au Tribunal, quoi qu'il ordonne ?

— Nous le jurons !

— A demain !

— A demain !

L'écho répéta de son côté, avec une fidélité servile :

— A demain !

Les membres de l'association s'écoulèrent alors silencieusement, un à un ; les deux adeptes, qui venaient d'être reçus membres, restèrent les derniers : quant à Balsamo, dès qu'il eut quitté la salle des séances, son premier soin fut de se rendre en toute hâte à sa demeure, où l'attendaient Pandolfo et Lucrezia. Les renseignements recueillis par le valet étaient fort inquiétants.

— Francesca est bien à Rome, dit-il à Balsamo, elle est, m'a-t-on assuré, la maîtresse du chef de la police ; elle ne nous a pas pardonné nos escapades, elle veut toujours se venger, et elle en a les moyens à sa disposition ; mon avis est qu'il faut se hâter de mettre une certaine distance entre cette femme et nous.

— J'y avais pensé, d'abord, reprit Balsamo.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai changé d'avis depuis.

— Comment cela ?

— Demain soir, Francesca ne sera plus dangereuse pour personne.

— Que dites-vous ? fit Lucrezia.

— Je dis que la fuite ne nous aurait pas débarrassés de cette femme gênante, qui nous poursuit partout, et que je suis las d'être à tout instant sous le coup d'une trahison impossible à prévenir : il faut en

finir une bonne fois avec les menaces de Francesca, et j'ai pris ce soir des mesures en conséquence.

— Mais quelles sont ces mesures?

— Demain Francesca aura cessé de vivre.

— Un crime ! dit Lucrezia en frissonnant d'épouvante.

Lucrezia crut devoir s'évanouir. On la laissa dans un coin. Si, du haut des cieux, sa demeure dernière, le prince Feliciani voyait tout cela, il ne devait pas être content.

— Ah ! monseigneur, s'écria Pandolfo, si vous m'aviez écouté, il y a bientôt dix-sept ans, ceci ne serait pas à faire... mais, enfin, mieux vaut tard que jamais !...

Le lendemain, vers la même heure, Balsamo s'acheminait vers le lieu ordinaire des réunions des Francs-Maçons ; malgré la certitude qu'il avait acquise du succès de son entreprise, il était indécis, et au moment de commettre le crime qui devait le débarrasser à jamais des poursuites de Francesca, il hésitait et avait peur.

C'était la première fois que Balsamo allait coopérer activement à un meurtre, et à cet instant solennel, il sentait comme un remords descendre dans son cœur, et y arrêter ses plus énergiques résolutions

Francesca n'était pas une femme comme une autre pour lui ; elle avait été mêlée aux premières émotions de sa jeunesse, elle s'était trouvée à cet endroit de la route qu'il avait suivie, au moment où il était jeune encore, où il était plein d'espoir dans l'avenir, où il n'avait pas renié encore tous les principes d'honnêteté paternelle.

Et puis, Francesca, c'était la première femme qui l'eût aimé, jamais il n'avait été aimé ainsi, pas même par Lucrezia, c'était comme un souvenir vivant, sympathique de ses jeunes années ; il ne pouvait l'oublier.

Il est vrai qu'elle avait contracté de mauvaises habitudes. Pour employer un verbe usuel à Florence, elle se *pochardait* d'une façon pénible à voir.

Mais qui n'a pas ses petits défauts?

Lucrezia n'avait jamais que de très-belles brunes pour femmes de chambre.

Que faire d'ailleurs; recommencer en compagnie de Lucrezia et de Pandolfo, cette vie d'aventures dont il était fatigué, parcourir l'Europe encore irritée de ses nombreuses friponneries, c'était à peine si de loin en loin, il lui restait encore quelques villes où il pût aspirer de n'être pas inquiété; malgré lui, Balsamo se reportait par la pensée vers Palerme, la Sicile; il y a toujours au fond du cœur de l'homme le plus pervers, un sentiment puissant, celui de la patrie; Balsamo tressaillait, quand il venait à penser qu'il pourrait aller mourir tranquille, dans le pays où il était né.

Il lui prenait des envies fougueuses de planter là le vieux coquin de Pandolfo et Lucrezia qui perdait ses dents.

Mais il était enchaîné par son passé. Jamais Lucrezia ni Pandolfo ne consentiraient à se séparer de lui; c'étaient deux complices redoutables; il pouvait craindre d'être trahi par eux, et il n'avait par l'espoir de s'en débarrasser.

Balsamo était plein d'anxiétés, il ne savait à quel parti s'arrêter, et quand il arriva à la loge des Francs-Maçons, il n'avait pas pris une décision.

Là, il trouva Pandolfo : ce dernier avait déjà pris toutes les mesures que commandait la situation. Francesca assassinée ne manquerait pas, en effet, d'éveiller les susceptibilités de la police romaine, et il fallait, à tout prix, se mettre à l'abri de toute poursuite, Pandolfo avait pensé à cela. Une chaise de poste était prête, et devait attendre à quelque distance; les Francs-Maçons étaient prévenus, tout était prévu, et avant le jour, Balsamo devait avoir gagné la frontière.

Ces dispositions fixèrent la résolution du comte, et quand il descendit dans le lieu ordinaire des séances, Francesca était condamnée dans son esprit.

Les deux hommes qu'il avait admis la veille à faire partie de l'association des Francs-Maçons avaient été muets ; ils attendaient Balsamo. Celui-ci les fit jurer de nouveau sur le christ, d'exécuter les ordres qui leur avaient été donnés, et quand ils eurent prêté le serment qui leur était imposé, ils se retirèrent dans une chambre contiguë.

Ces deux messieurs étaient probablement bien convaincus qu'on allait leur faire immoler un personnage de carton, comme c'est la coutume depuis le premier Pharaon. — Mais ils comptaient sans Balsamo, devenu plus méchant au retour de son âge.

Balsamo était violemment ému ; par instant il craignait que Francesca ne se fût ravisée, qu'elle ne vînt pas au rendez-vous ; mais il pensait qu'elle ne serait point venue la veille, s'il lui était resté le moindre soupçon dans l'esprit : d'ailleurs, Balsamo avait plutôt paru disposé à accepter ses propositions qu'à les repousser, elle n'avait donc aucune raison de craindre.

Il était vraisemblable au surplus, que le chef de la police romaine ignorait la présence de Balsamo à Rome, sa coopération active aux menées des sociétés secrètes, puisqu'il n'avait pas tenté de s'emparer de sa personne.

Pandolfo allait et venait, donnant tous ses soins au départ, et surveillant les opérations qui y avaient rapport, enfin il accourut prévenir Balsamo que Francesca venait d'arriver, et qu'elle désirait lui parler.

En la voyant entrer dans la chambre où il l'attendait, Balsamo fut étonné du feu sombre qui brillait dans son regard, et de la préoccupation singulière qui plissait son front : il se leva et alla à elle.

— Eh bien ! lui dit Francesca, d'une voix brève et sèche, avez-vous réfléchi aux propositions que je vous ai faites hier ?

— J'y ai réfléchi, répondit Balsamo.

— Et que dois-je espérer ?...

— J'ai pensé, Francesca, que j'avais bien des obligations envers ceux qui m'ont accompagné jusqu'ici, et qu'il y aurait de ma part, une grande ingratitude à les abandonner en cet instant solennel.

— En somme qu'avez-vous résolu? demanda Francesca.

— J'ai résolu de rester, dit Balsamo.

— Ainsi vous n'avez craint aucune des menaces que je vous ai faites hier, vous avez oublié que je suis la maîtresse du chef de la police, et qu'un seul mot de moi pouvait vous perdre à tout jamais.

— Pardonnez-moi, Francesca, j'ai pensé à cela.

— Ah!... et malgré ces menaces, vous avez résolu de quitter Rome, et de repousser mes propositions.

— Comme vous le dites.

— Eh bien! soit, fit Francesca, libre à vous, monsieur le comte, je ne puis vous forcer à rompre avec votre passé coupable, je ne puis vous contraindre à redevenir honnête homme; j'ai fait cependant, pour vous amener là, tout ce qu'il m'a été possible de faire, vous ne devrez vous en prendre qu'à vous de ce qui arrivera.

— Jamais, Francesca, je ne vous ai adressé le moindre reproche, dit Cagliostro avec une certaine gravité. Les circonstances qui m'ont entraîné ont été plus puissantes que ma volonté, j'ai dû céder; si j'avais pu suivre l'impulsion de mon cœur, peut-être aurions-nous été heureux ensemble, mais c'est l'œuvre du démon, et aujourd'hui je ne suis plus libre.

— Il y aurait encore eu du bonheur dans notre existence, Balsamo, si vous l'aviez voulu!

— C'est impossible, dans une heure, je serai loin de Rome.

— Vous n'avez pitié ni de mes prières, ni de mes larmes... vous ne craignez pas de me réduire au désespoir!

Cagliostro gardait désormais le silence.

— Eh bien! qu'il en soit donc comme vous le voulez, malheureux, s'écria la femme avec un geste violent et qui accusait un profond

désespoir, oui, adieu Balsamo, adieu, pour toujours, car le château de Saint-Ange va ouvrir ses portes pour vous, pour ne plus se rouvrir... A moi! à moi!

Et comme Balsamo étonné, demeurait sans voix à sa place, la porte du fond s'ouvrit, et les deux écoliers de la veille parurent, tenant chacun un poignard à la main.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Balsamo en pâlissant.

— Cela signifie que ces deux hommes appartiennent à la police de Rome, monsieur le comte, qu'ils me sont dévouée, et qu'ils vous tueront, comme ils devaient me tuer, si vous tentez la moindre résistance.

Pour une femme légere, habituée à la boisson, ceci n'était ma foi pas trop mal!

— Ah! c'était un piége! fit bêtement Balsamo.

— Il n'a tenu qu'à vous, mylord, de sortir d'ici sain et sauf, et de conserver un existence heureuse.

— Eh bien! la volonté de Dieu soit faite! soupira Cagliostro. Je suis en votre pouvoir, Francesca, faites de moi ce que vous jugerez convenable.

Quelques moments après, Cagliostro avait retrouvé toute son audace, toute sa présence d'esprit : aucune faiblesse ne se manifestait dans son attitude, et, à part son extrême pâleur, on eût pu croire qu'il se rendait à une fête, plutôt qu'en prison.

Son procès ne fut pas long. Lucrezia Feliciani avait été arrêtée en même temps que lui; ils furent condamnés tous les deux comme *pratiquant la franc-maçonnerie.*

Ils pratiquaient, Seigneur, bien autre chose!

Cagliostro fut d'abord écroué au château de Saint-Ange, puis, de là, au château de Saint-Léon, où il mourut vers l'année 1795.

Quant à la malheureuse Lucrezia Feliciani, elle fut condamnée, comme lui, à une prison perpétuelle dans le couvent de Sainte-

Appoline. Elle mourut d'une suette miliaire, compliquée d'une esquinancie.

Telle fut la fin de ce fameux comte de Cagliostro, dont le nom fut un moment, au dix-huitième siècle, sur toutes les lèvres. Les uns l'ont regardé comme un homme extraordinaire, un véritable thaumaturge; d'autres ne virent en lui qu'un adroit coquin. Nous sommes trop profondément troublé par la mort prématurée de la triste Lucrezia pour pouvoir donner là-dessus un avis raisonnable. Quoi qu'il en soit, nous lui devions une place dans cette histoire, comme l'inventeur du rite égyptien de l'institution maçonnique.

Francesca se fit cabaretière quand le préfet de police romain la renvoya. Elle eut une fin fort obscure. On sait seulement qu'elle vendait du bon petit blanc.

A cette époque, les Francs-Maçons avaient des loges dans presque toutes les parties de l'Europe, et ces loges devinrent des centres de propagande active pour les idées de la révolution française. Les plus grands esprits de ce siècle ne dédaignèrent pas de faire partie de cette institution, et nous y voyons figurer, parmi d'autres noms célèbres, ceux de Voltaire et de Franklin.

Plus tard, sous l'empire, on trouva moyen d'instituer des loges maçonniques au sein même des armées; elles se propagèrent bientôt avec une grande rapidité, et l'épisode qui suit atteste quelle influence les Francs-Maçons acquirent dans l'armée, et quelle solidarité exista bientôt entre les Francs-Maçons de tous les pays.

C'est M. Jules Marnier, ancien capitaine de voltigeurs au 24e de ligne, qui raconte :

« Lors du passage du Tage, dit-il, près d'Almaraz, par le premier corps d'armée sous les ordres du maréchal duc de Bellune, je commandais une compagnie de voltigeurs qui en précédait l'avant-garde; j'étais chargé d'éclairer la marche.

« Parmi les habitants de l'autre rive, près desquels je prenais des

renseignements sur le pays, un homme de taille et de forme colossales attira surtout mon attention.

« Son costume, qui était celui d'un simple muletier (*arriero*), dessinait le corps le mieux tourné que j'aie jamais vu. Il me parut avoir plus de six pieds; sa physionomie, naturellement basanée, était à la fois douce et grave; le son de sa voix avait quelque chose de séduisant; enfin j'éprouvais un tel charme à questionner et à écouter cet homme, que je perdais le but important que devait amener cet entretien.

« Sur ces entrefaites, arriva un officier d'état-major; je lui remis ce muletier comme un guide dont on pouvait tirer un bon parti dans ce pays de montagnes auquel il paraissait accoutumé, et je poursuivis ma reconnaissance sur la route de Truxillo, l'imagination pleine de cet être singulier, dont l'intelligence et l'extérieur annonçaient toute autre chose qu'un simple paysan.

« Le soir de cette première journée, ayant pris position dans la montagne, on vint m'apprendre que le guide que j'avais donné avait failli égarer une colonne, ce qui avait fait naître des soupçons sur son compte.

« On l'avait fouillé, et on avait trouvé sur lui des instructions secrètes du général en chef espagnol Cuesta.

« Quoique cette nouvelle ne me surprît pas extrêmement, j'en éprouvai néanmoins un chagrin que je ne pus cacher, car je ne savais définir le sentiment d'attraction qui m'avait rendu si intéressant un homme que je croyais être un simple muletier, et ce sentiment s'accrut tellement, que lorsque je vis qu'il y allait de sa vie, je résolus de faire tous mes efforts pour obtenir sa grâce.

« J'étais alors rapporteur de l'un des conseils de guerre du corps d'armée, et je frémissais à l'idée de devenir accusateur du prisonnier. Je cherchai vainement à le voir, il avait été remis à la garde du quartier général, qui se trouvait à deux lieues en arrière.

« Le lendemain, nous entrâmes dans Truxillo ; cette ville avait été totalement abandonnée à l'approche d'une division de cavalerie qui y était arrivée le matin. Le maréchal fit occuper toutes les positions qui environnent ce point important, en établissant son quartier général dans cette ville.

« Toujours poursuivi par l'idée que cet homme allait être jugé, et bien certainement condamné, je me rendis dans la prison où on l'avait déposé. J'étais dans une agitation extrême, car aucune lueur d'espérance ne pouvait diminuer mes craintes.

« Dès que j'entrai dans la prison, il vint à moi, et me tendit les mains que je serrai.

« — Que je suis aise de vous voir, monsieur! me dit-il en assez mauvais français ; j'étais bien sûr que vous penseriez à moi !... Brave jeune homme, continua-t-il bientôt, votre émotion me dit la bonté de votre cœur ; calmez-vous. Voyez, je suis calme, moi ; je sais cependant que vos lois sont terribles, et qu'ici peut-être doit finir ma destinée... Ah ! si j'étais seul encore !...

« Et il prononça ces derniers mots avec un accent déchirant.

« — Ne désespérez pas, monsieur, répliquai-je ; mon cœur me dit que vous êtes un homme d'honneur, et je vous jure que je ferai tout pour vous sauver.

« — Il est donc bien vrai, s'écria-t-il, que vos lois?... Mais, ajouta-t-il en me serrant la main et en prenant un air décidé, j'avais fait le sacrifice de ma vie, et je saurai mourir pour ma patrie !

« Et, comme s'il eût été seul, il se promenait à grands pas, il parlait très-haut, son langage était animé.

« — On l'entendra ! dit-il alors d'une voix forte et avec l'accent exalté, on l'entendra, ce chant espagnol, ce chant de liberté ! et ma voix sera aussi ferme en marchant à la mort, qu'elle le fut dans certains jours d'allégresse.

« Mon émotion était grande ; l'Espagnol s'en aperçut, il me prit

la main, et me demanda de lui procurer du papier et de l'encre pour écrire à ses enfants.

« — Mais, lui dis-je, quelle funeste inspiration vous fait entrevoir la mort de si près?... êtes-vous donc dans une position désespérée?... Écoutez-moi, et répondez-moi avec franchise. Je connais toutes nos lois, je suis membre de l'un de nos tribunaux militaires, je puis vous donner de bons avis; parlez-moi à cœur ouvert et sur l'honneur.

« — Eh! que voulez-vous... que pouvez-vous faire pour moi?... rien, puisque rien ne peut me sauver! Cependant, pour répondre à votre confiance, je vais vous raconter ma vie singulière... Puissiez-vous vous souvenir quelquefois du malheureux Santa-Croce.

« Alors, s'asseyant près de moi :

« — Je vous jure sur l'honneur, me dit-il, que ce que vous allez entendre est l'exacte vérité, foi de noble espagnol!

« Et en prononçant ces mots, il fit un signe maçonnique que je reconnus aussitôt. Je lui tendis la main en *frère*, et, comme frappé d'un soudain éclair, il se leva, se jeta dans mes bras en m'appelant son sauveur.

« — Oui! oui! je le serai! lui dis-je, et de ce pas je cours vous en donner une preuve!... Allons! le temps presse, je vous quitte pour revenir dans peu, et, je l'espère, avec de bonnes nouvelles

« Je le quittai en effet, sans lui donner le temps de me répondre, et je courus chez le baron Jannin. Je lui rapportai tout ce qui venait de se passer; j'étais tellement pénétré, que je lui communiquai mon émotion.

« Quand il apprit que ce malheureux appartenait à l'institution maçonnique, il conçut quelques espérances sur le résultat de ses démarches. Nous partîmes et nous allâmes trouver le général Barrois, puis enfin le maréchal Victor, lequel nous donna en dernier lieu l'assurance que l'Espagnol ne serait pas jugé.

« Je faillis en perdre la tête de joie ; je voulais courir à la prison, mes jambes me soutenaient à peine.

« Quand j'arrivai près de cet infortuné, il écrivait.

« — Vous êtes sauvé ! m'écriai-je.

« — Que dites-vous?

« — Vous êtes sauvé ! répliquai-je ; vous ne serez pas jugé, et le maréchal consent à vous traiter comme un simple prisonnier.

« Alors je lui racontai mes démarches, celles de mon colonel et du général Barrois, et l'empressement qu'avait mis ce dernier à solliciter sa grâce.

« A chaque mot, il s'écriait :

« — Quels hommes !... quelle générosité !... Je méritais la mort !

« — Mais vous n'ignorez pas, continuai-je, quelle obligation vous venez de contracter envers l'armée française?

« — Je vous entends, répondit-il, et je vous jure, par les serments qui vous sont connus, que jamais je ne porterai les armes contre la France!

« Vers la nuit, nous nous séparâmes, en remettant au lendemain le récit intéressant de sa vie. Le soir même, je rendis compte à mon colonel et au général de ce qui s'était passé ; pendant ce temps, ils s'étaient occupés eux-mêmes de faire une quête, qu'ils me chargèrent de remettre à notre Espagnol, en se promettant d'aller le voir le lendemain.

« J'avais rejoint mon bataillon, qui avait bivouaqué près d'une porte de la ville, et je me réjouissais de porter le lendemain le produit de cette collecte au prisonnier, lorsque l'ordre nous fut donné, dans la nuit, de partir avant le jour. Je n'eus pas le temps d'aller à la prison ; j'envoyai au détenu, par un sous-officier de ma compagnie, des provisions de bouche et la petite bourse. Le sous-officier me rapporta de sa part tous les vœux possibles pour mon bonheur, et son nom qu'il écrivit sur une carte.

« Je partis avec beaucoup de regrets de n'avoir pu voir encore une fois cet homme extraordinaire, auquel je me sentais si attaché ; son histoire excitait vivement ma curiosité, que quelques-unes de ses exclamations avaient encore augmentée.

« L'armée nous suivit quelques heures après, et le maréchal, n'ayant laissé dans Truxillo qu'une faible garnison, avait rejoint son avant-garde, et marchait à sa tête sur Medellin.

« L'ennemi nous attendait sur ce point depuis trois jours.

« Le général Cuesta qui avait choisi son champ de bataille, exercait depuis ce temps sur son terrain, les quarante-cinq mille hommes d'infanterie, et les dix mille chevaux qu'il avait sous ses ordres ; il avait fait la répétition de la bataille qu'il nous présentait.

« Cette journée fut terrible pour l'armée espagnole, et l'inexpérience des généraux ennemis entra pour beaucoup dans la défaite complète qu'ils essuyèrent.

« Toute l'infanterie espagnole fut tournée et mise en pleine déroute, par les cinq mille chevaux que commandait le général Lasalle. Nos soldats, outragés par quelques pamphlets imprimés en français, et répandus par l'ennemi sur le terrain même, exaspérés encore par les menaces et les injures de ceux qui se croyaient déjà sûrs de la victoire, s'abandonnèrent à une vengeance que les officiers eurent peine à réprimer; le massacre fut épouvantable, et dix-sept mille espagnols restèrent sur le champ de bataille, *on ne fit pas de prisonniers!*

« Le soir de cet horrible carnage, je me trouvais de garde sur le champ de bataille même; j'avais fait relever et amener à mon poste plusieurs blessés espagnols, auxquels un officier de santé de mon régiment donnait les premiers soins.

« Parmi eux se trouvait un jeune homme de quatorze ans dont la physionomie expressive me frappa : sa tête était enveloppée d'un linge sanglant; son regard fier était celui d'un brave qui sait ce que

commande le courage malheureux, car il s'approcha de moi, et me dit en bon français :

« — Mon officier, faites-moi donner à boire, je meurs de soif.

« Le ton impératif de cet enfant qui était vêtu comme un simple grenadier, m'étonna ; cependant je lui donnai moi-même à boire, et je le fis panser, il avait reçu sept à huit coups de sabre sur la tête, mais aucune de ses blessures n'était dangereuse.

« Au fur et à mesure que le chirurgien rasait les bords des différentes plaies, il disait à ce jeune soldat :

« — Je dois vous faire du mal, mon ami, mais encore un peu de patience, j'ai bientôt fini.

« — Faites, monsieur, répondit le jeune homme, je sais souffrir ; plût à Dieu que ce fussent mes seules souffrances !

« — Auriez-vous donc encore d'autres blessures ? lui demandai-je.

« — Non, mon officier, me répondit-il, mais les blessures dont je parle, sont de celles que les médecins ne guérissent pas, aussi voulais-je mourir aujourd'hui.

« — Il faut que vous soyez bien malheureux ; lui dis-je, votre situation m'intéresse... Venez avec moi prendre un peu de repos, demain vous serez peut-être moins souffrant.

« Et je l'emmenai à mon bivouac, espérant que plus tard, je pourrais adoucir le sort de cet intéressant jeune homme.

« Le lendemain matin, j'attendais avec impatience le moment où je pourrais renouer la conversation avec mon pauvre blessé, et dès que je lui eus fait prendre quelques aliments, je le pressai de me donner des détails sur sa position, en lui offrant mes services.

« — Ah ! mon officier, me dit-il, je suis bien malheureux, me voilà seul au monde... hier, mes deux frères ont été tués à mes côtés ; nous avions appris le matin même que notre père avait été

pris par les Français... qu'ils l'avaient fait fusiller... je n'ai plus rien au monde, l'existence devient un fardeau.

« Alors, cherchant à le consoler, je lui demandai s'il était bien certain, d'abord, que ses frères eussent succombé. .

« — Malheureusement, me répondit-il, ils ont été tués par le même boulet.

« — Et votre père, comment savez-vous qu'il n'existe plus ?

« — Nous l'avons appris par un témoin de sa mort. Mon père, monsieur, était capitaine des grenadiers ; Santa-Croce était le plus bel homme de l'armée.

« A ce nom prononcé avec enthousiasme, je fis un mouvement de surprise qui étonna le jeune homme, et il répéta avec feu :

« — Oui, monsieur, le plus bel homme de toute l'Espagne ; il avait été chargé par le général en chef, son ami, d'une mission secrète d'une très-haute importance.

« — Y a t-il longtemps ? demandai-je précipitamment.

« — Non, monsieur, il n'y a pas plus de huit jours qu'il nous quitta pour aller au Tage.

« — Eh bien ?

« — Eh bien, monsieur, hier matin, quelques heures avant la bataille, un soldat qui l'avait accompagné, déguisé comme lui en habitant du pays, vint nous apprendre qu'on l'avait choisi pour guide d'une colonne française ; mais que ne connaissant pas les chemins, il avait égaré les troupes ; qu'on avait saisi ses papiers, qu'on l'avait jugé et fusillé à Truxillo.

« Tous mes doutes disparurent devant ces explications si précises ; je tirai la carte que je portais avec moi, et sur laquelle était écrit le nom de Santa-Croce, et je la présentai avec joie au jeune homme.

« — Mon ami, lui dis-je, votre père vit encore...

« — Il vit ! s'écria le malheureux enfant, avec un bond qui le fit tomber dans mes bras.

« Non, je crois que jamais je n'éprouvai une telle émotion ; j'embrassai cet enfant, qui, oubliant ses blessures, se mit à parcourir la chambre avec une joie folle.

« — Il vit ! il vit ! disait-il, ô mon père ! mon père !

« — Oui, il vit, répétai-je, il a été arrêté, en effet, il eût subi, sans aucun doute, toute la sévérité de nos lois, si, par un hasard, dont je bénis le ciel, on n'eût découvert qu'il était Franc-Maçon. Le maréchal qui nous commande lui a accordé la vie... Vous le reverrez, et, sans perdre un seul instant, venez avec moi, je vais essayer de vous faire partir pour Truxillo.

« Je le conduisis à l'ambulance, qu'on allait diriger sur cette ville. Parmi nos blessés, je reconnus un de mes camarades ; je lui recommandai vivement mon jeune soldat.

« Le convoi se mit en marche, et mes vœux l'accompagnèrent comme si l'un des miens en eût fait partie.

« Quelques mois après, j'eus des nouvelles de mes deux prisonniers ; ils étaient arrivés à Madrid, et avaient obtenu, par l'intermédiaire d'un aide-de-camp du roi, la liberté sur parole ; ils ne la violèrent pas.

« Nous n'avons jamais été assez heureux pour nous rencontrer depuis, j'ignorais tout à fait ce qu'était devenu Santa-Croce, lorsque je lus, dans un journal anglais, la note qui suit :

« Parmi les Espagnols qui avaient rendu les plus grands services pendant la guerre d'Espagne, et qui ensuite avaient été exilés dans la citadelle de Ceuta, se trouvait le fameux Santa-Croce, qui est parvenu à s'évader. Cet homme extraordinaire vient d'arriver à Londres ; il est, sans contredit, l'un des plus beaux hommes du monde ; sa taille majestueuse excite l'admiration générale.

« Quelque vagues que fussent ces renseignements, je les lus avec

un grand intérêt; ils furent les seuls que je pus recueillir sur le sort d'un homme qu'il m'eût été bien doux de retrouver. »

Ainsi se termine le récit de M. Marnier.

Aujourd'hui la Franc-Maçonnerie a bien perdu de son importance, ce n'est plus que l'ombre d'elle-même; elle n'effraie plus personne, pas même ceux qui en font partie.

Nous avons pourtant eu des Ratapoil qui frisaient encore leur moustache en parlant du Vénérable. — Mais la race du Ratapoil s'en va, comme toutes les belles choses.

L'administration de la Franc-Maçonnerie se trouve partagée entre trois autorités bien distinctes.

1° Le Grand Orient de France;

2° Le Suprême Conseil, *pour la France du* 33e *degré*;

3° La Puissance suprême de Misraïm.

Le Suprême Conseil a pour grand maître M. le duc Decaze, et ne pratique que le rit écossais ancien et accepté. — C'est bien fait pour lui !

Le Grand Orient a pour grand maître M. le comte Emmanuel de Las-Cases, reconnaît en principe tous les rits, mais ne pratique que ceux qui suivent :

Le rit français,

Le rit d'Hérodom,

Le rit écossais ancien et accepté,

Le rit philosophique,

Le rit kilwiwing,

Le rit du régime rectifié.

Enfin, la Puissance suprême de Misraïm a pour supérieur M. Michel Bedarride.

Chaque jour cette institution tombe dans l'opinion publique; encore quelque temps et elle aura complètement cessé d'exister.

O citoyens ! quel malheur !

CHAPITRE X.

Fin des Francs-Maçons. — Paul Ier. — Son caractère bizarre. — Ses sentiments à l'égard de la révolution française. — Valérien Troloff. — Catherine. — Pressentiments de jeune fille. — Le comte Pahlen. — Le grand duc Alexandre. — Le complot. — Le banquet. — Nicolas Soubow. — Assassinat de Paul Ier. — Avènement d'Alexandre.

Nous voici transportés à la cour de Russie, vers l'année 1801, à cette époque où l'Europe tout entière était en feu, et où personne encore ne pouvait savoir ce qui sortirait de cette conflagration générale.

L'empereur Paul Ier avait coalisé contre l'Angleterre toutes les puissances maritimes du nord, et, malgré l'attitude menaçante que cette coalition avait prise, la Grande-Bretagne avait accepté le combat avec une audace, une témérité que ses ennemis eux-mêmes

ne pouvaient s'empêcher d'admirer; mais avec l'appui de l'empereur de Russie, ceux que l'on appelait les *neutres* étaient puissants, et la bataille seule pouvait fixer à ce sujet toutes les incertitudes.

Paul Ier, dit M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire,* était spirituel et point méchant, mais extrême dans ses sentiments, et, comme tous les caractères de cette espèce, capable de bonnes ou de mauvaises actions, suivant les mouvements désordonnés d'une âme violente et faible. Si une telle organisation est funeste chez les particuliers, elle l'est bien davantage chez les princes; elle aboutit chez eux à la folie, quelquefois même à une folie sanguinaire. Aussi tout le monde commençait-il à trembler à Pétersbourg; les favoris de Paul les mieux traités n'étaient pas bien certains que leur faveur ne finirait pas par un exil en Sibérie.

Ce prince, sensible et chevaleresque, avait d'abord accueilli avec une vive sympathie les malheureuses victimes de la Révolution française; dans la chaleur de son zèle pour l'infortune, il avait interdit tout ce qui venait de France, livres, modes et costumes. C'était plus qu'il n'en fallait pour indisposer la noblesse russe, aimant, comme toute l'aristocratie européenne, à médire de la France, à condition, toutefois, de jouir de son esprit, de ses usages, de sa civilisation perfectionnée. Elle avait trouvé insupportable le zèle contre-révolutionnaire poussé à cet excès.

Mais ces dispositions de l'empereur ne tardèrent pas à changer.

Bientôt on le vit, passant aux sentiments contraires, prendre ses alliés en haine, ses ennemis en affection, remplir ses appartements du portrait du général Bonaparte, boire publiquement à sa santé, et, poussant même plus loin le contraste, déclarer la guerre à la Grande-Bretagne.

Cette fois, il était devenu à la noblesse russe, non pas incommode, mais odieux; car il lésait, non plus ses goûts, mais ses intérêts.

« Dans sa vaste étendue, le continent septentrional de l'Europe,

« fertile en céréales, bois, chanvres, minerais, a besoin de riches « négociants étrangers qui recherchent ces marchandises natu- « relles, et donnent en échange de l'argent ou des objets manufac- « turés. Ce sont les Anglais qui se chargent de fournir à la Russie « pour les produits bruts de son sol, les produits artistement tra- « vaillés de leur industrie, et qui procurent ainsi aux fermiers « russes le moyen de payer le fermage des terres à leurs seigneurs. « Aussi le commerce anglais domine-t-il à Pétersbourg, et c'est là « le lien qui, retenant en partie la politique russe enchaînée à la « politique anglaise, retarde une rivalité tôt ou tard inévitable entre « ces deux copartageants de l'Asie. »

L'aristocratie russe fut donc exaspérée de la nouvelle politique de Paul. Si elle avait blâmé chez ce prince un excès de haine contre la France, elle blâma bien autrement un excès d'amour, quand cet amour allait jusqu'à des résolutions ruineuses pour les intérêts de la grande propriété.

A ces froissements de goûts et d'intérêts, Paul ajoutait des cruautés qui n'étaient pas naturelles à son cœur, plutôt bon que méchant.

Il avait envoyé une foule de malheureux en Sibérie. Touché de leurs souffrances, il avait prononcé leur rappel, mais sans leur rendre leurs biens. Ces infortunés remplissaient Pétersbourg de leur misère et de leurs plaintes. Fatigué de ce spectacle, il les exila de nouveau.

Chaque jour, plus défiant à mesure que la haine de ses sujets devenait plus sensible à ses yeux, il menaçait toutes les têtes. Il formait de sinistres projets, tantôt contre ses ministres, tantôt contre sa femme et ses enfants, et ce prince, qui n'était que fou, prenait toutes les allures d'un tyran.

Il avait disposé le Palais-Michel, sa résidence ordinaire, comme une forteresse, avec bastions et fossés. On eût dit qu'il voulait s'y

garder contre une attaque imprévue. La nuit même, il obstruait la porte qui séparait son appartement de celui de l'impératrice, et préparait ainsi, sans s'en douter, les causes de sa fin tragique.

On était alors au 23 mars de l'année 1801; une sourde inquiétude régnait dans tous les esprits; chacun pressentait un danger quelconque, sans que personne pût indiquer de quelle nature devait être ce danger; chaque jour, arrivaient à Pétersbourg des hommes inconnus, à figure sinistre; les malheureux envoyés en Sibérie, et que l'empereur avait fait revenir, emplissaient les rues et les établissements publics de leurs plaintes, réclamant leurs biens, et se répandant en invectives contre l'autorité.

Des conciliabules secrets se tenaient fréquemment chez lord Wilworth, ambassadeur d'Angleterre, chez le comte Pahlen, gouverneur de Pétersbourg et chef de la police de l'empire, enfin chez le comte Panin, vice-chancelier, chargé des affaires étrangères.

Quand il y a un crime ou une révolution dans un pays, ayez l'œil toujours sur l'ambassade d'Angleterre!

On ignorait ce qui se passait dans ces conciliabules, et les résolutions qui y étaient prises, mais on ne doutait pas que ces résolutions n'eussent pour but l'empereur Paul Ier. Cependant, ce dernier augmentait chaque jour le nombre de ses serviteurs, et ne négligeait, par instinct, aucune des précautions qui pouvaient le mettre à l'abri d'un coup de main.

Ce jour, le 23 mars 1801, un jeune homme, du nom de Valérien Troloff, se trouvait dans une petite habitation située dans l'un des faubourgs de Pétersbourg, à quelque distance seulement du Palais-Michel. Près de lui, une jeune fille était assise, les deux mains dans ses mains, les regards suspendus à ses regards.

Valérien avait vingt-cinq ans à cette époque; c'était un des jeunes gens les plus distingués de l'aristocratie russe; il avait déjà servi avec éclat dans l'armée, et dernièrement l'empereur l'avait attaché

à sa maison, en récompense du zèle et du courage qu'il avait montrés dans les dernières guerres.

Valérien était revenu à Pétersbourg, et la faveur dont l'empereur venait de l'honorer n'était pas la seule cause de la joie qu'il éprouvait.

Au départ, il avait laissé dans la capitale de la Russie une jeune fille qu'il aimait de toutes les forces de son âme, et Valérien ne l'avait pas oubliée en songeant au bonheur du retour.

Catherine avait seize ans; elle était pâle et blonde, grande et svelte; elle avait été élevée près de Valérien, ils avaient grandi ensemble, s'étaient aimés dès l'âge le plus tendre, et devaient prochainement être unis.

En arrivant à Pétersbourg, ce n'est pas l'empereur que Valérien était allé visiter, c'est Catherine; il y avait deux ans qu'il ne l'avait vue, il la trouva grandie; sa taille s'était développée, son regard avait revêtu une certaine langueur mélancolique; elle rougit, balbutia en revoyant Valérien, et finit par se laisser tomber, émue, ravie, les joues baignées de larmes, dans les bras de son amant.

Ils passèrent deux mois dans un enchantement divin. Le monde avait disparu à leurs côtés; ils étaient seuls; Valérien ne connaissait que Catherine, Catherine ne connaissait que Valérien : une ivresse pleine d'oubli emplissait leurs cœurs; et Valérien était si ignorant même des choses de la cour, qu'à part l'empereur, auquel il était fort attaché, il n'avait vu personne, ni le comte Pahlen, ni le comte Panin, ni aucun des personnages influents qu'on rencontrait à chaque pas au palais.

Cependant, les bruits sinistres commençaient à circuler avec tant d'insistance, que force fut bien au jeune homme d'y prendre garde. Un jour, il vint tout soucieux s'asseoir à côté de Catherine, et la jeune fille s'aperçut aussitôt du nuage qui voilait son front d'ordinaire si pur.

— Qu'avez-vous, Valérien? lui avait-elle dit; pourquoi êtes-vous aujourd'hui si triste, si préoccupé? l'empereur vous aurait-il dit quelques paroles de mécontentement?

— Non, répondit Valérien en secouant la tête, non, Catherine, l'empereur est plus que jamais bienveillant pour moi; il me témoigne une confiance toute particulière, dont je me trouve parfaitement honoré; mais, hélas! je ne sais ce qui se passe à la cour, Catherine, tous ces hommes ont une attitude qui m'inquiète, qui m'effraie même, et c'est ce qui me préoccupe.

Catherine avait cherché à rassurer son amant, mais ce dernier ne s'était pas laissé toucher, et il s'était promis de surveiller les actions de ces hommes qu'il ne connaissait pas, mais qu'il soupçonnait de méditer quelque crime.

Il y avait un ambassadeur d'Angleterre parmi eux : c'était de quoi donner le frisson à quiconque connaît la politique de cette nation recommandable.

Ce soir donc, 23 mars, Valérien était assis auprès de Catherine, et au lieu de parler de leur amour, de l'avenir, de leur prochain hymen, ils s'entretenaient de ce qui faisait la préoccupation générale, de la folie de l'empereur Paul Ier.

Cette fois, c'était au tour de Catherine d'être agitée et inquiète, elle n'avait plus la même assurance que naguère, elle était pâle, soucieuse, et l'on eût pu croire qu'elle faisait un effort pour retenir sur ses lèvres un aveu près de s'en échapper.

— Valérien, disait-elle, irez-vous au Palais-Michel cette nuit?

— Oui, Catherine, répondit Valérien.

Et comme la jeune fille frissonnait à cette réponse :

— Qu'avez-vous donc? reprit-il avec étonnement. Catherine, vous me cachez un secret.

— Moi! s'écria la jeune fille.

— Oh! vous vous en défendez en vain, chère Catherine, je le

devine à la pâleur de votre front, au tremblement de vos mains... Quelqu'un vous a parlé de l'empereur?

— Non, Valérien.

— Cependant, on vous a appris quelque chose que vous ne saviez pas hier?

— C'est vrai.

— Et vous voulez me le cacher?

— Non, oh! non, Valérien, je ne veux rien vous cacher, je veux tout vous dire... mais j'ai peur... j'ai peur que mon indiscrétion n'attire sur vous quelque danger.

— Expliquez-vous, Catherine?

— Eh bien! dit alors la jeune fille, ce matin, j'ai trouvé un billet dans ma chambre...

— Un billet! répéta Valérien.

— Oui; je ne savais pas d'abord si je devais l'ouvrir, il n'y avait pas d'adresse; mais j'ai craint que ce fût de vous, et alors j'en ai rompu le cachet.

— Et de qui était-il, ce billet?

— Je l'ignore, il n'était pas signé.

— Mais que disait-il?

— Il me prévenait qu'il allait se passer quelque chose de terrible cette nuit ou l'autre au Palais-Michel; que si je vous aimais, il fallait à tout prix vous empêcher de vous rendre près de l'empereur; enfin mille choses qui m'ont tenue effrayée toute la journée

— Voilà qui est étrange!

— N'est-ce pas, cher Valérien?

Valérien réfléchissait.

— Depuis quelques jours, reprit-il enfin, il se prépare sans doute quelque drame mystérieux : tout a pris au palais un air inusité, ô Catherine, nous touchons à une catastrophe terrible!

— Et cependant, Valérien, vous irez cette nuit au palais!

— Je voudrais pouvoir rassurer vos craintes, mon amie, mais c'est mon devoir qui m'ordonne de me rendre près de l'empereur.

— Et pendant ce temps-là, j'attendrai, moi, plaine d'épouvante et de terreur.

— Pauvre Catherine !

— Tenez, Valérien, écoutez-moi, et ne me repoussez pas... ce sont des avertissements du ciel, cela; depuis ce matin je me suis vue prise par des pressentiments amers; les larmes montaient de mon cœur à mes yeux, sans que je pusse deviner pourquoi : j'étais malheureuse, il me semblait que notre union ne devait plus s'accomplir... Valérien ! Valérien ! n'allez pas au château cette nuit !...

Le jeune homme attira doucement Catherine dans ses bras, et baisa ses beaux cheveux blonds.

— Enfant ! dit-il alors d'une voix tremblante, enfant ! ce que tu me conseilles, c'est le déshonneur, la désertion au moment du danger, c'est la honte, l'exil, la mort peut-être... Non, j'irai cette nuit où mon devoir m'appelle; Dieu a jusqu'ici protégé nos amours, il veillera sur moi, et demain, comme aujourd'hui, je serai près de toi...

Valérien se leva sur ces derniers mots, ceignit son épee, serra encore une fois les mains de Catherine, et s'éloigna en lui disant à demain.

III.

Cependant le comte Pahlen était auprès de l'empereur, et de singulières choses se passaient entre eux.

Le comte Pahlen était un de ces hommes qui ne reculent devant aucune extrémité; il avait servi avec distinction dans l'armée russe. Il était imposant de sa personne, et cachait sous les formes dures e quelquefois communes d'un soldat, un esprit fin et profond.

Il était doué, en outre, d'une audace extraordinaire et d'une présence d'esprit imperturbable; initié, grâce à la confiance de son maître, à toutes les affaires de l'Etat, il était, par le fait plus que par son titre, le principal personnage du gouvernement russe.

Ses idées, sur la politique de son pays, étaient fermement arrêtées. La croisade contre la révolution française lui avait paru aussi déraisonnable que le nouveau zèle contre l'Angleterre lui paraissait intempestif. Une réserve prudente, une neutralité habile, au milieu de la formidable rivalité de la France et de l'Angleterre, lui semblaient la seule politique profitable à la Russie.

N'étant ni Anglais, ni Français, mais Russe dans sa politique, il était Russe dans ses mœurs, et Russe comme on l'était du temps de Pierre le Grand.

Convaincu que tout allait périr, si on *n'abrégeait* pas le règne de Paul, ayant même conçu des inquiétudes pour sa personne, depuis quelques signes de mécontentement échappés à l'empereur, il prit résolument son parti, et s'entendit avec le comte Panin, vice-chancelier, chargé des affaires étrangères. Tous deux crurent qu'il fallait mettre fin à une situation devenue alarmante pour l'empire, aussi bien que pour les individus. Le comte Pahlen s'était chargé d'exécuter la terrible résolution qu'ils venaient de prendre en commun.

L'héritier du trône était le grand-duc Alexandre. — C'est lui que le comte voulait faire arriver à l'empire, par une catastrophe prompte et sans secousse.

Il était indispensable de s'entendre avec lui, pour avoir son concours d'abord, et aussi pour n'être pas, le lendemain de l'événement, traité en assassin vulgaire, qu'on immole en profitant de son crime. Mais il était difficile de s'ouvrir avec ce prince, rempli de bons sentiments et incapable de se prêter à un attentat contre la vie de son père.

Le comte Pahlen était donc allé le trouver, et sans s'ouvrir, sans

avouer aucun projet, entretint le grand duc des affaires de l'État.

Il renouvela ses visites. — Ce manége dura quelque temps.

A chaque nouvelle extravagance de Paul, dangereuse pour l'empire, Pahlen la communiquait au grand duc, puis se taisait, sans tirer aucune conséquence.

Alexandre en recevant ces communications, baissait les yeux avec douleur, et se taisait aussi.

Enfin, le comte de Pahlen jugea à propos de s'expliquer plus clairement.

Il finit par faire comprendre au jeune prince qu'un tel état de choses ne pouvait se prolonger, sans amener la ruine de l'empire; et, se gardant bien de parler d'un crime, dont Alexandre n'aurait jamais écouté la proposition, il dit qu'il fallait déposer Paul, lui assurer une retraite tranquille, mais, à tout prix, arracher des mains de ce monarque le char de l'État, qu'il allait précipiter dans les abîmes.

Cette entreprise, aussi ample que hardie, est, bien entendu, du comte Pahlen.

Alexandre versa beaucoup de larmes, protesta contre toute idée de disputer l'empire à son père, puis, enfin, céda peu à peu devant les preuves nouvelles, accablantes, qu'on lui apportait chaque jour; mais, tout en se rendant, il exigea du comte Pahlen le serment solennel qu'il ne serait pas attenté aux jours de son père.

Le comte Pahlen jura tout ce que voulut ce fils inexpérimenté, qui croyait qu'on pouvait arracher le sceptre à un empereur sans lui arracher la vie.

Une fois l'assentiment du fils obtenu, le comte Pahlen songea sérieusement au père.

Restait, en effet, à trouver des exécuteurs, car en concevant un tel projet, le comte Pahlen regardait comme au-dessous de lui d'y mettre la main. Il désigna ces hommes dans sa pensée, mais se

réservant, suivant la confiance qu'ils mériteraient, de les avertir plus ou moins tôt, du rôle qui leur était réservé.

Les Soubow, parvenus par la faveur de Catherine, furent choisis comme les principaux instruments de la catastrophe.

Le comte Pahlen ne les avertit que fort tard.

Platon Soubow, le favori de Catherine, souple, remuant, était digne de figurer dans une révolution de palais ; son frère Nicolas, distingué seulement par une grande force physique, était digne d'y remplir les rôles subalternes.

Un troisième Soubow, brave et honnête militaire, ami du grand duc Alexandre, avait mérité d'être exclu du complot.

Ces Soubow avaient, en outre, une sœur, liée avec toute la faction anglaise, amie de lord Wilworth, l'ambassadeur d'Angleterre, et qui leur soufflait toutes les passions de la politique britannique.

Le comte se prépara beaucoup d'autres complices ; il les fit venir à Saint-Pétersbourg sous divers prétextes, mais sans leur rien découvrir. — C'était ceux-là que Valérien avait vus, et dont les figures lui semblaient sombres et préoccupées.

Il y en avait un cependant que le comte avait également mandé à Saint-Pétersbourg, et qui était fort connu à la cour. — C'était le célèbre général Benningsen.

Hanovrien, attaché au service de Russie, Benningsen était alors le premier officier de l'armée ; il eut plus tard, en 1807, l'honneur de ralentir en Pologne les marches victorieuses de Napoléon, et ses mains, dit M. Thiers, dignes de porter l'épée, n'auraient jamais dû s'armer d'un poignard.

Benningsen était réfugié à la campagne, craignant les effets de la colère de Paul, auquel il avait déplu.

Le comte Pahlen le tira de sa retraite, l'initia au complot, et ne lui parla, si l'on en croit le général, que du projet de déposer l'em-

pereur. Benningsen donna sa parole; il devait la tenir avec une effroyable fermeté.

Telle était la marche qu'avait suivie jusqu'alors la conspiration, et les forces, et les appuis sur lesquels elle pouvait compter.

Ce soir, le régiment de Semenourki, tout à fait dévoué au grand duc Alexandre, était de garde au Palais-Michel, le comte Pahlen était venu lui-même au palais pour s'assurer que ses ordres avaient été bien exécutés, pour examiner encore une fois les lieux; il donnait ce soir-là un grand dîner à son palais, il n'avait pas de temps à perdre, il fallait qu'il fût rentré de bonne heure, car il importait que tous les convives, qui devaient être ses complices, fussent prévenus de ce qui allait se passer.

Comme il allait sortir du palais, il rencontra l'empereur, et voulut l'éviter; mais l'empereur l'avait aperçu, et il l'appela.

Pahlen accourut.

— Eh bien, comte, dit l'empereur, vous me fuyez...

— Votre majesté ne peut croire cela, dit le comte en s'inclinant.

— Savez-vous, mon ami, qu'il se passe d'étranges choses autour de moi depuis quelques jours.

— Comment?... quelles choses?

— Comte de Pahlen, dit l'empereur, étiez-vous à Saint Pétersbourg en 1762?

C'était l'année où l'empereur, père de Paul Ier, avait été assassiné, pour transmettre le trône à la grande Catherine.

Le comte de Pahlen fut un moment interdit de la question, mais il se remit presque aussitôt :

— Oui, répondit-il avec sangfroid, j'étais à Saint-Pétersbourg.

— Et quelle part avez-vous prise à ce qui se fit alors? poursuivit l'empereur, en fixant sur le comte un regard fauve.

— Celle d'un officier subalterne, répondit ce dernier sans se dé-

concerter, j'étais à cheval dans les rangs de mon régiment; je fus témoin et point acteur dans cette catastrophe.

— Eh bien, reprit Paul, avec le même regard défiant et accusateur, savez-vous encore une chose, monsieur le comte?

— Laquelle, sire?

— On veut recommencer aujourd'hui la révolution de 1762.

Tout autre que le comte Pahlen se serait troublé à cette accusation directe, mais cet homme avait une audace et une présence d'esprit peu communes, et il fit face à l'orage sans éprouver le moindre trouble.

— Je le sais, répondit-il avec calme, et en souriant; je connais le complot, et je dirai même plus, j'en fais partie.

— Quoi! s'écria Paul, vous êtes du complot?

— Oui, sire, mais pour être mieux averti et plus en mesure de veiller sur vos jours.

Le calme et l'assurance de ce redoutable conjuré déconcertèrent les conjectures de Paul; il lâcha son bras, et l'autorisa à s'éloigner, en lui recommandant toutefois de venir le lendemain à son lever, ajoutant qu'il avait d'importantes communications à lui faire.

Le comte de Pahlen s'enfuit, heureux, malgré son audace, d'en être quitte à si bon marché.

Le matin même, dit-on, Paul Ier avait fait écrire à M. Krudener, son ministre à Berlin, une dépêche par laquelle il lui enjoignait de déclarer à la cour de Prusse que, si elle ne se décidait pas à promptement agir contre l'Angleterre, il allait faire marcher sur la frontière prussienne une armée de quatre-vingt mille hommes. Le comte Pahlen, voulant, sans se découvrir, engager M. de Krudener à n'attacher aucune importance à cette déclaration, avait ajouté de sa main le post-scriptum suivant :

Sa Majesté impériale est indisposée aujourd'hui : CELA POURRAIT AVOIR DES SUITES.

En rentrant chez lui, le comte Pahlen trouva réunis tous ceux qu'il avait fait inviter.

C'étaient les Soubow, Benningsen, beaucoup de généraux et d'officiers, sur lesquels on croyait pouvoir compter.

Le dîner fut ensuite servi ; on prodigua aux convives les mets les plus recherchés, les vins les plus exquis ; Pahlen et Benningsen seuls ne touchèrent ni aux mets, ni aux vins.

La plupart des convives ignoraient le véritable motif de la réunion; ils burent et mangèrent avec entrain, et jusqu'à la fin du repas, la gaieté ne cessa de régner.

Cependant l'heure s'écoulait rapide; la nuit était déjà avancée, il fallait prendre un parti : Pahlen se leva alors, et réclama le silence, qui se fit aussitôt, bien que la plupart des assistants se ressentît des libations trop nombreuses.

Pahlen leur fit part alors du projet pour lequel on les avait réunis. C'était la première fois qu'ils étaient initiés à ce terrible secret. On ne leur dit pas qu'il s'agissait d'assassiner Paul Ier; presque tous auraient reculé devant un tel crime. On leur dit qu'il fallait se rendre chez l'empereur pour exiger de lui qu'il abdiquât. Qu'on délivrerait ainsi l'empire d'un danger imminent, et qu'on sauverait une foule de têtes menacées par la folie sanguinaire de Paul.

Enfin, pour achever de les persuader, on affirma devant eux que le grand duc Alexandre, convaincu lui-même de la nécessité de sauver l'empire, avait connaissance du projet et l'approuvait.

Alors ces hommes, déjà pris de vin, n'hésitèrent plus, et, pour la plupart, (trois ou quatre exceptés) marchèrent en croyant qu'ils allaient déposer un empereur fou, et non verser le sang d'un maître infortuné.

La nuit était déjà fort avancée ; les conjurés se partagèrent en deux bandes et se dirigèrent vers le Palais-Michel, à travers les rues désertes de Saint-Pétersbourg.

L'une des deux bandes était commandée par le comte Pahlen, l'autre par le général Benningsen; ces deux chefs étaient revêtus de leur uniforme, portaient l'écharpe et le grand cordon, et tenaient l'épée nue à la main.

Le Palais-Michel était construit et gardé comme une forteresse; mais, devant les chefs qui conduisaient les conjurés, les barrières s'abaissèrent, les portes s'ouvrirent.

La bande de Benningsen marchait la première, et alla droit à l'appartement de l'empereur.

Au nombre des conjurés qui composaient cette bande, se trouvait Nicolas Soubow, auquel le comte Pahlen avait donné, dit-on, des ordres particuliers, et qui avait promis de les exécuter ponctuellement. D'ailleurs, Nicolas apportait dans cette expédition une ardeur qui tenait à des causes toutes personnelles, et qu'il est peut-être utile de faire connaître au lecteur.

Nicolas Soubow avait trente ans; c'était un des plus beaux hommes de l'armée russe; il avait eu beaucoup de succès auprès des dames de la cour, et s'était laissé persuader qu'aucune femme ne pouvait raisonnablement lui résister. Malheureusement pour Nicolas, fatigué de ces intrigues et de ces amours faciles, il avait fini par chercher ailleurs des amours plus vraies, et qui satisfissent plus complétement sa vanité, et il avait tourné ses vues du côté de Catherine Spraunski, la jolie fiancée de Valérien.

La place était déja prise; mais cette circonstance devait inquiéter fort peu un homme de la trempe de Nicolas Soubow; il alla droit à la difficulté, et voulut la trancher d'un seul coup; seulement, comme Valérien était plein de bravoure et de courage, qu'il aimait Catherine plus que sa vie, qu'enfin il était une des meilleures lames de toutes les Russies, il arriva que Nicolas en fut pour quelques coups d'épée qui le mirent pendant un temps dans la nécessité de cesser ses importunités auprès de Catherine.

Nicolas en avait conçu un ressentiment d'autant plus vif, que ce malheur l'avait rendu la risée de toute la ville.

Il résolut d'en tirer une vengeance éclatante à la premiere occasion.

Cette occasion, le comte Pahlen venait de la lui offrir.

Nicolas Soubow savait, en effet, quel attachement le jeune Valérien portait à l'empereur ; il savait que c'était lui qui, chaque nuit, veillait à la porte de son appartement ; il comptait bien que, cette fois, son rival ne lui échapperait pas, et que son épée ou celle d'un autre conjuré rendrait à jamais libre la place qu'il occupait auprès de la jolie Catherine.

Cependant le comte Pahlen était resté en arrière avec sa réserve de conjurés : cet homme, qui avait organisé le complot, ne daignait pas y prendre une part active ; toutefois il se tenait prêt à pourvoir aux accidents imprévus.

Benningsen, arrivé à la porte des appartements de l'empereur, rencontra deux heiduques qui en gardaient le seuil. Ces braves serviteurs, restés fidèles, veulent défendre leur maître : mais l'un est renversé d'un coup de sabre, et l'autre prend la fuite en criant au secours !

Cris inutiles dans ce palais, où tous les hommes étaient déjà vendus aux conjurés.

Ces derniers avançaient toujours ; un valet de chambre qui couchait près de l'empereur voulut en vain s'opposer à ce que l'on pénétrât chez son maître.

Déjà des hommes ébranlaient la porte, lorsque cette porte s'ouvrit d'elle-même, et Valérien, l'épée nue à la main, se présenta, pâle mais ferme, aux conjurés étonnés.

— Quel est ce bruit, que voulez-vous? demanda-t-il avec force au général Benningsen.

— Nous voulons pénétrer près de Sa Majesté impériale, répond le général.

— L'empereur ne peut vous recevoir à cette heure et dans cette attitude menaçante, messieurs ; il vous engage à vous retirer.

Mais Benningsen avait fait un pas vers Valérien, au lieu de se reculer, et il lui prit le bras avec énergie.

— Ecoutez, jeune homme, lui dit il, nous sommes venus pour obtenir l'abdication de l'empereur ; nous sommes en nombre suffisant pour forcer la porte de sa chambre ; n'essayez pas d'opposer une résistance inutile, car, de gré ou de force, nous arriverons jusqu'à Sa Majesté... Arrière donc, et épargnez-nous un meurtre qui ne changera rien à la situation.

Valérien avait dégagé son bras de l'étreinte de Benningsen ; il le repoussa doucement, et fit un pas en arrière pour se mettre sur la défensive.

— Général, dit-il d'une voix assurée, mon devoir est de veiller sur les jours de l'empereur, et dussé-je mourir à cette place, vous n'arriverez à lui qu'en passant sur mon corps.

— Qu'il soit donc fait comme vous l'aurez voulu, dit Benningsen, mais Dieu m'est témoin que je ne voulais point d'éffusion de sang!...

Et en parlant ainsi, il fit un signe aux hommes qui le suivaient, et engagea son épée avec celle de Valérien. Mais vingt épées vinrent aussitôt se joindre à celle du général, et menacèrent la poitrine du jeune homme.

Quelques secondes après, il tombait frappé de plusieurs blessures graves.

Le général Benningsen alla à lui, et le prit dans ses bras.

— Noble jeune homme, s'écria-t-il, d'une voix émue, malheureuse victime!...

Puis se tournant vers quelques-uns des conjurés :

— Qu'on prenne soin de lui, leur dit-il, et qu'on le remette entre les mains du chirurgien du palais!...

Nicolas Soubow aurait bien voulu se charger lui-même du soin de transporter le blessé loin du lieu de la scène qui allait se passer, mais le comte Pahlen lui avait donné des ordres précis. On touchait à un dénoûment du drame, il était important que les acteurs principaux fussent à leur poste.

Dès que Valérien eut été emporté, sur l'ordre de Benningsen, les conjurés se précipitèrent à l'envi dans la chambre de l'empereur.

L'infortuné Paul Ier aurait eu, grâce à l'énergie de Valérien, le temps d'aller trouver un refuge auprès de l'impératrice; mais, dans sa défiance ombrageuse, il avait soin, tous les soirs, de barricader la porte qui conduisait chez elle. Tout asile lui manquant, il se jette à bas de son lit, et se cache derrière le pli d'un paravent.

Pluton Soubow accourt auprès du lit impérial, et le trouvant vide, s'écrie avec effroi:

L'empereur est sauvé, nous sommes perdus!

Mais au même instant Benningsen aperçoit le prince, marche à lui, l'épée à la main, et lui présentant l'acte d'abdication:

— Vous avez cessé de régner, lui dit-il; le grand duc Alexandre est empereur. Je vous somme, en son nom, de résigner l'empire, et de signer l'acte de votre abdication. A cette condition, je réponds de votre vie.

Nicolas Soubow répète la même sommation.

L'empereur troublé, éperdu, leur demande ce qu'il a fait, pour mériter un tel traitement, et Nicolas l'interrompt par un grossier éclat de rire:

— Vous n'avez cessé de nous persécuter depuis bien des années, s'écria-t-il, en portant la main sur l'épaule de l'infortuné monarque.

Ce dernier tombe à genoux devant eux, et leur demande grâce,

ASSASSINAT DE PAUL Ier

mais la pitié est bannie du cœur des conjurés, qui, d'ailleurs, sont presque tous ivres...

Tout à coup les conjurés s'arrêtent épouvantés, et pâlissent, et l'empereur abattu relève la tête, un rayon d'espoir illumine son regard.

On vient d'entendre du bruit... C'est le pas de quelques conjurés demeurés en arrière, mais les assassins croient facilement que l'on vient au secours de leur victime, et ils s'enfuient en désordre. Benningsen seul, inébranlable et ferme, reste en présence de l'empereur qu'il contient avec la pointe de son épée.

Cependant les conjurés se sont reconnus dans les corridors, ils reviennent presqu'aussitôt sur leurs pas, et se précipitent de nouveau sur le théâtre du crime.

Ils entourent alors l'infortuné monarque, afin de le contraindre à donner son abdication. Celui-ci essaie encore de se défendre, mais il est seul, et ses adversaires sont ivres.

Dans le conflit, la lampe qui éclairait cette scène terrible est renversée; Benningsen court en chercher une autre, et en rentrant, il trouve Paul expirant sous les coups des assassins. L'un lui avait enfoncé le crâne avec le pommeau de son épée; l'autre lui avait serré le cou avec son écharpe.

III.

Pendant que ces faits se passaient de ce côté, le comte Pahlen était toujours demeuré en dehors, avec la seconde bande des conjurés.

Quand on vint lui dire que tout était achevé, il fit étendre le corps de l'empereur sur son lit, et plaça une garde de trente hommes à la porte de son appartement, avec défense de laisser pénétrer personne,

même les membres de la famille impériales. Il se rendit ensuite chez le grand duc pour lui annoncer le terrible événement de cette nuit.

Le grand duc n'avait pas dormi, dès qu'il l'aperçut, il courut vers lui, en lui demandant ce qu'est devenu son père. Le silence du comte Pahlen lui apprend bientôt de quelles funestes illusions il s'était nourri, en croyant qu'il s'agissait seulement d'une abdication.

La douleur du jeune prince fut grande; elle a fait, dit-on, le tourment de sa vie, car il avait reçu de la nature un cœur bon et généreux. Il se jeta sur son siége, fondit en larmes, ne voulant rien écouter, et accablant Pahlen de reproches amers que celui-ci essuyait avec un sangfroid imperturbable.

Cependant Platon Soubow était allé chercher le grand duc Constantin, qui avait tout ignoré, et qu'on a longtemps et injustement mêlé à cette sanglante catastrophe. Il accourut tremblant, croyant qu'on en voulait à toute sa famille, trouva son frère plongé dans le désespoir, et sut alors ce qui venait de se passer.

Un autre incident menaça un instant de tout remettre en question, et sans le sangfroid de Pahlen, tout le fruit de ce crime aurait probablement été perdu.

Il avait chargé une dame du palais, très-bien avec l'impératrice, de se rendre auprès d'elle, pour lui annoncer son triste veuvage. Cette princesse courut en toute hâte à l'appartement de son époux, et tenta de pénétrer jusqu'à son lit de mort.

Les gardes l'en empêchèrent.

Revenue un moment de sa première affection, elle sentit s'élever dans son cœur, avec les mouvements de la douleur, ceux de l'ambition. Elle se rappela Catherine, et voulut régner. Elle envoya, à cet effet, plusieurs personnes auprès d'Alexandre, qu'on allait proclamer, en disant que le trône lui appartenait, que c'était elle, et non pas lui, dont il fallait annoncer le règne.

Nouvel embarras, nouvelles exigences pour le cœur déchiré de ce fils, qui, prêt à monter les marches du trône, avait à passer entre le cadavre d'un père assassiné et une mère éplorée, demandant ou son époux ou la couronne!

Cependant la nuit s'était écoulée dans ces affreuses convulsions; le jour approchait; il fallait ne pas laisser d'intervalle à la réflexion; il importait qu'en apprenant la mort de Paul, on apprît en même temps l'avénement de son successeur.

Le comte de Pahlen s'approcha du jeune prince, et lui prit la main.

— C'est assez pleurer comme un enfant, lui dit-il d'une voix brusque, venez régner.

Et sans attendre sa réponse, il l'arracha de ce lieu de douleur, et, suivi de Benningsen, il alla le présenter aux troupes.

Le premier régiment qu'on rencontra était celui de Préobrajensky. Il fut froid, car il était dévoué à Paul Ier. Mais les autres, qui aimaient le jeune grand duc, et qui d'ailleurs étaient sous l'influence du comte Pahlen, lequel exerçait beaucoup d'ascendant sur l'armée, n'hésitèrent pas à crier : vive Alexandre!

L'exemple fut contagieux, et bientôt le jeune empereur fut proclamé et mis en possession du trône.

Il rentra, et se rendit avec son épouse, l'impératrice Élisabeth, au palais d'Hiver!

Quant à Valérien, ses blessures, quoique graves, n'étaient cependant pas mortelles; au bout de quelques semaines, il fut entièrement rétabli. Le nouvel empereur avait appris avec quel courage il avait défendu la vie de son père, il lui en fut profondément reconnaissant, et l'attacha à sa personne, et il put jouir sous Alexandre des mêmes faveurs dont il avait joui sous Paul Ier.

Quelques mois après, il épousa la belle Catherine.

Ce qui nous a fait ranger cette histoire sous la rubrique *Franc-Maçons*, c'est qu'on a dit que Pahlen était en relation avec les loges d'Angleterre, et que Nicolas Soubow avait éte initié en Allemagne.

LES CROPPYS IRLANDAIS.

Une nuit dans le Connaught. — Les deux amis. — La caverne. — Vue d'Irlande au clair de la lune. — L'amour qui perdit Troye. — Conspiration. — Robert Emet. — Harold-Crop. — La chambre de Sarah. — Entrevue d'amour. — Traître démasqué. — Newton Forster et Dwyer. — Plan de l'insurrection. — Secret vendu. — Rencontre sur la montagne. — Dernier rendez-vous. — Georges assassiné et vengé.

C'était à quelques lieues de Dublin, vers le commencement de notre siècle, par une nuit sombre et triste...

Deux hommes venaient de s'arrêter sur le bord d'un sentier escarpé qui tournait une haute montagne, et ils avaient dirigé leurs regards du côté de la capitale de l'Irlande, qu'à la clarté de la lune on ne pouvait découvrir encore.

Une pluie fine tombait sur les larges chapeaux qui cachaient leur visage; une bise froide et stridente agitait les longs plis des manteaux qui les enveloppaient.

Autant qu'il était possible d'en juger à cette heure, l'aspect de ces deux hommes était bien différent.

L'un, haut de taille, hardi dans sa pose, paraissait doué d'une force herculéenne; l'autre, au contraire, plus petit et moins solidement constitué, découpait dans l'ombre une silhouette plus svelte et moins robuste. Tous deux, du reste, semblaient dans des dispositions d'esprit contraires.

Le premier laissait, à de courts intervalles, échapper une exclamation fortement accentuée qu'il accompagnait d'un geste énergique ; le second, impassible et calme, ne faisait entendre qu'un ricanement d'ironie.

— Georges, dit enfin le plus grand, voyez-vous d'ici les hauts clochers de Galway? voilà une ville splendide, ma foi! ville superbe et vaine, minée déjà par la corruption, et que la tyrannie veut achever.

— Ville splendide, en effet, répondit l'homme à qui s'adressait cette apostrophe, et qui n'a coûté que trente millions à l'Angleterre! En vérité, Robert, cela n'est pas trop cher!

— Il y a donc des gens qui se vendent? dit Robert.

— Puisqu'il y en a qui les achètent, repartit Georges avec son éternel ricanement.

— Misérable nature.

— Que diable voulez-vous!

— Patience, tout cela finira!... l'Irlande a encore des enfants généreux qui veillent sur elle... nous la sauverons.

— On rencontre tant de lâches!

— On trouve encore des hommes de cœur.

Georges sourit, et frappa familièrement de la main droite sur l'épaule de Robert :

— Mon ami, lui dit-il, vous avez été gâté en France, d'où vous venez; vous avez oublié que l'Irlande est esclave, et l'esclavage

abrutit. On leur a mis au col un carcan, pour les empêcher de crier; aux mains, des fers pour les empêcher d'agir... que voulez-vous qu'ils fassent?...

— Nous les délivrerons de ce carcan, nous briserons ces fers... Par le ciel, Georges, c'est là une mission noble et grande, et je l'accomplirai.

— Vous ne serez pas seul.

— Je l'espère bien.

— N'est-ce pas demain que nous nous réunissons à l'auberge des Trois-Piliers ?

— Demain, oui...

— Nous y serons tous !

— Tout ce que l'Irlande compte d'hommes courageux et dévoués sera là.

— Je n'y manquerai pas.

— Vous partez, Georges ?

— Je retourne à mon trou de la montagne.

— A demain donc !

— A demain !

— Et les deux hommes se séparèrent.

Georges prit le sentier qui descendait dans les marais, tandis que Robert, au contraire, continua de gravir la hauteur de la montagne, et arriva en peu de temps à une sorte de caverne naturelle, dans laquelle il disparut.

Cette caverne était spacieuse et profonde, et quoique la nature se fût seule chargée de l'orner, nous devons dire à sa louange qu'elle s'en était acquittée avec un goût parfait. La voûte offrait une foule de stalactites bizarres, entremêlées de feuilles et de fleurs d'une fraîcheur ravissante. Les côtés présentaient de riches et fantastiques sculptures, sur lesquelles le suintement du rocher jetait de petites perles d'un vif éclat.

La caverne était carrée, une large entrée pratiquée dans le roc y donnait accès, une seule lumière en éclairait la profondeur sombre.

Quand Robert passa le seuil, un homme assis immobile sur un banc de pierre, releva vivement la tête, et alla au-devant de lui.

Cet homme était grand et robuste, ses traits vigoureusement accusés annonçaient la décision, la fermeté; son regard ouvert et franc témoignait d'une audace peu commune : il pouvait avoir une cinquantaine d'années, mais, la vie active qu'il avait menée jusqu'alors, lui avait épargné cette précoce décrépitude qui frappe les habitants des villes.

— C'est vous, Robert, dit-il au jeune homme, d'un ton de mauvaise humeur, si tard !...

Robert le regarda un moment d'un air embarrassé, et lui prit la main.

— Que veux-tu, mon brave Dwyer, répondit-il, notre métier est rude et difficile, et puis, il y a tant de précautions à prendre pour ne pas être surpris...

— Ne me cachez rien, Robert, interrompit Dwyer, vous êtes allé à Dublin?

— Moi !

— Vous y êtes allé !

— Eh bien quand cela serait?

— Quand cela serait, malheur! songez-y, Robert, ce n'est pas seulement votre tête que vous exposez, c'est la nôtre! quand on a, dans les mains, les intérêts sacrés de tout un peuple, cela est sérieux, et il faut y prendre garde.

Robert se tut; il ôta son large chapeau, jeta loin de lui le carrick qui couvrait ses épaules, et s'assit triste et rêveur.

— Dwyer, dit-il alors, à voix lente, je te l'ai dit, il y a en moi deux hommes ennemis l'un de l'autre; l'un s'élance courageux et hardi au milieu des dangers, accepte avec enthousiasme toutes les

généreuses idées, l'autre s'arrête indécis devant la route qu'il doit suivre, et ne sait quel parti prendre.

— Allons ! allons ! interrompit Dwyer, voilà que vous redevenez triste encore ; il ne le faut pas, voyez-vous, un conspirateur ne doit jamais penser devant les autres.

Mais Robert était ému ; cet aveu qu'il venait de faire, devait l'entraîner sur la pente des souvenirs, il sourit amèrement, et se tourna vers Dwyer.

— Ecoute-moi, dit-il, c'est une histoire que j'ai à te raconter — tôt ou tard, je te l'eusse apprise ; mieux vaut de suite. — J'avais seize ans ; Humbert succombait sous les efforts de la milice anglaise, et William Town mourait sur l'échafaud. J'étais enfant, et je comprenais peu ce qui se passait autour de moi, cependant, quand j'entendais mon père parler de gloire et de liberté, quand je voyais ces mystérieuses assemblées où chacun était animé d'un même sentiment, quelquefois il m'arrivait de rêver aussi de gloire et de songer à la liberté de l'Irlande. Alors un immense désir me prit au cœur ; je m'enrôlai, et mon nom fut inscrit entre celui de lord Edouard, et celui de Fitz Gérald !...

Mais j'avais seize ans, Dwyer, c'est l'âge où l'on aime avec toutes ses passions, toute sa pensée, tout son cœur !

Un jour je rencontrai Sarah Curran, et je l'aimai !... Je l'aimai avec folie, avec enivrement !... sans y songer, peu à peu je mêlai son nom à celui de l'Irlande, j'associai sa pensée à toutes mes pensées, et de même que j'avais désiré la gloire, je désirai l'amour. Peu à peu ces deux rêves se confondirent dans mon esprit, et ne firent plus qu'une seule et même chose, la gloire avait ouvert mon âme, l'amour y était entré !

En 1798, notre révolution manqua, et pour échapper à une mort certaine, je passai en France.

Ce revers et les difficultés qu'il me fallait surmonter auraient dû

m'arrêter en chemin ; mais j'étais jeune, j'étais fort, et j'aimais! — Il y a quelques jours, j'ai revu l'Irlande, j'ai revu Sarah, l'une esclave encore, l'autre près de l'être... voilà ce qui me rend triste, Dwyer, voilà ce qui arrête les battements de mon cœur, et me fait désespérer de l'avenir.

— Robert, dit Dwyer, ce que vous venez de m'apprendre est fort grave. Cette Sarah est la fille de l'attorney-général.

— Précisément.

— Et elle vous aime ?

— Je le crois.

— Elle doit se marier, cependant.

— Avec le fils du schérif, je le sais.

— Prenez garde, Robert.

— Prendre garde ! à quoi ?

— A vous et à l'Irlande !

Robert se tut encore une fois, laissa tomber sa tête dans ses mains, et songea.

Puis un instant après, il se leva et alla s'asseoir à deux pas de l'entrée de la caverne.

De cet endroit on découvrait un panorama magnifique.

Grâce aux lueurs vaporeuses de la lune, on voyait s'étendre au loin une plaine immense à droite et à gauche, une âpre campagne, coupée de ravins pleins d'ombre ; un terrain inculte, de longs déserts, et de temps en temps de petites habitations couvertes de chaume, bâties de terre et de branches d'arbres, misérables réduits servant d'habitation aux cultivateurs irlandais ; partout une misère affreuse.

Robert resta plus d'une heure promenant son regard mélancolique sur cette page magnifique de la nature, étrange contraste de la richesse de Dieu avec la misère de l'homme ; et le reporta ensuite vers la ville de Dublin, qui se dessinait à l'horizon, sur le versant opposé de la montagne.

Là, le tableau changeait tout à coup d'aspect!

Là, il y avait de la lumière et du bruit, quelque chose de vivant et d'animé. La ville orgueilleuse dressait hardiment au ciel les flèches aiguës de sa cathédrale gothique, et ses clochers qui se renvoyaient l'heure avec des intonations différemment cadencées, semblaient inviter au calme et au repos, et défier le grondement des tempêtes populaires.

Robert roulait tout un monde dans son esprit; il demeura longtemps absorbé dans sa muette contemplation, et se prépara ainsi aux grandes luttes qu'il allait avoir à soutenir, à la grande mission dont on l'avait chargé, et qui devait commencer le lendemain.

II.

Vers l'année 1777, la Grande-Bretagne était en guerre contre les colonies américaines, et la France s'alliant avec l'Amérique, avait envoyé les soldats de la monarchie combattre dans les rangs des armées républicaines.

L'instant fut critique pour l'Angleterre.

Elle avait besoin de toutes ses troupes, et s'était vue contrainte de retirer de l'Irlande celles qu'elle y entretenait, et d'autoriser, en même temps, les Irlandais à pourvoir eux-mêmes à leur propre défense.

Ceux-ci ne se firent pas répéter deux fois une pareille autorisation; ils coururent aux armes, et levèrent, en peu de temps, une force nationale, indisciplinée, il est vrai, mais imposante par le nombre, et redoutable par l'esprit qui l'animait.

Cette force était indistinctement composée des membres de l'église anglicane, de presbytériens, de non conformistes de toutes les sectes, et de *catholiques*.

D'après le code pénal, alors en vigueur, il était défendu à ces derniers de porter les armes ; dans quelques cantons, leurs offres de service furent même rejetées ; mais quelques autres furent plus généreux, et pensèrent avec raison, que dans un moment aussi solennel, il était urgent de mettre de côté les petites rancunes religieuses, pour ne songer qu'aux grands intérêts nationaux[1].

Dès que les Irlandais se trouvèrent ainsi réunis, et qu'ils purent se compter, ils commencèrent à examiner leur position politique, vis à vis de l'Angleterre, et à réclamer contre les abus que cet examen leur fit apercevoir. Ils réclamèrent alors hautement ce qu'ils croyaient leur être dû, et l'Angleterre qui n'avait pas encore de troupes, fut contrainte de leur accorder ce qu'ils demandaient.

Cette première concession enhardit les volontaires d'Irlande, qui s'organisèrent bientôt en congrès, et présentèrent une pétition pour la réforme du parlement. Mais les guerres d'outre-mer étaient finies à cette époque, et l'Angleterre rejeta cette fois leur demande avec une promptitude méprisante.

Les choses en étaient là, lorsque des dissidences profondes se manifestèrent dans le corps des volontaires.

La cause qui contribua le plus puissamment à rompre les liens de l'union entre eux, est facile à comprendre. Quoique les catholiques eussent été généralement admis dans cette troupe nationale, leurs compagnons d'armes, professant la religion protestante, n'avaient pas la moindre intention de les faire profiter d'aucuns des avantages qu'ils pourraient obtenir, grâce à leur coopération. Ils voulaient que les catholiques les aidassent à assurer l'indépendance du parlement irlandais, mais ils n'entendaient nullement leur permettre de prendre part à l'élection de ses membres.

En 1792, la partie presbytérienne consentit néanmoins à ajouter à sa demande d'une réforme du parlement, celle d'un adoucisse-

[1] *Les Croppys*; 1er volume.

ment aux lois contre les catholiques; il en résulta immédiatement la défection de tous ceux qui étaient contraires à cette mesure.

Ceux-ci se réunirent à part et formèrent une nouvelle association qu'ils nommèrent l'*Ascendant protestant;* car il est remarquable que ces diables de protestants savent trouver pour toutes choses, et pour eux-mêmes surtout, les noms les plus grotesques. l'*Ascendant protestant*, cocasse, mais méchant, fulmina contre les catholiques, déclarant que tous priviléges civils et politiques devaient leur être interdits. Le gouvernement profita de ces défections, et parvint à détruire presqu'entièrement les ferments de révolution.

Pourtant, quelques clubs subsistèrent à l'insu de tout le monde, ayant pour but la réforme du parlement, et l'émancipation des catholiques; ces diverses associations n'en formèrent bientôt qu'une seule, et prirent le nom d'*Irlandais-unis.*

En 1798, ces Irlandais-unis essayèrent de faire une démonstration.

Pendant quelque temps l'Irlande fut en feu. Il n'est pas douteux même que la malheureuse expédition de Hoche n'ait été tentée dans le but de soutenir les efforts de ce peuple infortuné. Mais l'Angleterre fut la plus forte, et les révoltés payèrent de leur tête leur dévouement au pays. Or, ce que les Irlandais-unis n'avaient pu exécuter pour l'indépendance de l'Irlande, avec le secours d'Humbert, Robert Emet et Dwyer voulaient l'entreprendre.

Ces quelques explications une fois données au lecteur avec loyauté et franchise, nous pouvons reprendre notre récit.

Deux jours après la scène que nous avons rapportée plus haut, Robert Emet et Georges se trouvaient à l'auberge des Trois Pilois, une heure avant celle qui avait été fixée pour le rendez-vous des conjurés.

Georges venait d'entrer, il marcha vers Robert Emet, et lui ten-

dit la main que celui-ci serra avec affection. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire.

— Robert, dit alors le jeune homme, je vous ai demandé quelques instants d'entretien avant que les conjurés ne soient arrivés, pouvez-vous me les accorder?

— Je suis tout disposé à vous écouter, Georges, répondit Robert, qu'y a t-il, et que puis-je pour vous?

— C'est un motif important qui m'amène, dit Georges après quelques secondes d'hésitation, votre réponse, en effet, doit contribuer au bonheur de toute ma vie, ou m'assurer du moins un repos d'esprit dont j'ai besoin. D'ailleurs depuis votre arrivée, mon cœur est trop troublé, je me sens tiraillé par trop de sentiments contraires qui se disputent mes résolutions, pour hésiter davantage; Robert, il est important que cet état cesse, et voilà pourquoi je suis venu vous trouver.

— Je vous répète, Georges, dit Robert étonné, que je suis prêt à vous écouter.

— Nous sommes seuls, n'est-ce pas?

— Absolument seuls.

— Personne ne peut nous entendre?

— Personne.

Robert devait commencer à trouver Georges fatigant. — Georges parut encore hésiter, mais enfin, faisant un violent et dernier effort sur lui-même :

— Robert, vous aimez Sarah Curran? dit-il d'une voix étouffée.

— Cela est vrai, répond Robert en reculant de surprise.

— Cet amour date déjà de plusieurs années, n'est-ce pas?

— C'est un amour d'enfance.

— Et Sarah partage cet amour?...

— Du moins, ai-je eu souvent lieu de le croire.

— Eh bien, malheur ! malheur ! Robert, car moi aussi j'aime la fille de l'attorney général.

— Vous ! s'écria Georges.

— Oh ! il y a longtemps aussi, Robert, que j'aime Sarah ; pour moi aussi, c'est un amour d'enfance, j'ai grandi près d'elle, elle est mêlée à tous mes souvenirs d'enfant et de jeune homme ; mais, moi, Sarah ne m'aime pas, entendez-vous, et voilà pourquoi je suis malheureux, pourquoi je me suis jeté dans cette conspiration, à travers laquelle j'apercevais une issue à la misérable existence que je mène.

Robert regarda Georges avec défiance, et se rapprocha lentement de lui.

— Voyons, Georges, calmez-vous, et redevenez homme, Sarah ne vous aime pas, avez-vous dit ; cet amour vous rend malheureux, eh bien, dans cette situation, que voulez-vous donc que je fasse ?

— C'est une idée insensée qui ma pris, répliqua Georges ; depuis cinq années, je n'ai cessé de poursuivre le même but, mon père a sollicité vingt fois peut-être la main de Sarah, et vingt fois Sarah m'a repoussé : voilà un mois, cependant, que son attitude paraissait avoir changé ; pour une cause que j'ignore, elle me recevait moins froidement, enfin l'attorney-général a fait espérer à mon père que cet hymen tant sollicité pourrait enfin avoir lieu, mais vous voilà, Robert, et tout est remis en question !

— Enfin ! enfin ! s'écria Robert, parlez... que voulez-vous dire ?

— Écoutez-moi, mon ami, écoutez-moi avec bonté, et ne repoussez pas la prière que je vais vous adresser, dit Georges lentement : nous appartenons tous les deux à une conspiration qui doit éclater avant quinze jours ; quand viendra l'heure du combat nous ferons tous les deux notre devoir, comme de vaillants soldats, et peut-être qu'une balle mettra fin à notre rivalité ; pour mon compte, Robert, je la chercherai avec ardeur... Eh bien, promettez-moi, jurez-moi que d'ici au jour de la bataille, vous ne reverrez point Sarah ; que

vous ne chercherez point à la revoir; de mon côté, je m'éloignerai d'elle; j'irai habiter une maison au delà des faubourgs, laissant au sort de décider lequel de nous deux devra l'emporter. Dites, Robert, y consentez-vous?...

— Je m'étonne, dit Robert, que vous ayez attendu jusqu'à ce jour, pour me faire connaître votre amour... Maintenant, j'ai revu Sarah, j'ai promis d'aller lui dire adieu avant le combat, je ne puis manquer à ma parole.

— Robert ne me désespérez pas!

— Mais quel motif voulez-vous que j'allègue!

— Robert! c'est au nom de l'Irlande, au nom de Sarah, que je vous le demande!

— Et vous me promettez vous-même de ne point revoir Sarah? dit Robert indécis.

— Oh! je vous le jure.

— Eh bien! soit, dit Robert, en passant sa main sur son front, soit, je consens, je fais ce sacrifice à mon pays, je ne reverrai pas Sarah..; mais n'oubliez pas vous-même, Georges, les obligations que cette concession de ma part vous impose; vous êtes un des soldats importants de notre parti; je compte sur vous, et j'espère d'ailleurs que nous nous reverrons d'ici là.

— Ah! Robert, s'écria Georges avec effusion, comptez sur moi, rien ne pourra briser les liens de la gratitude profonde qui naît aujourd'hui dans mon cœur... Robert, Robert, merci!...

En parlant ainsi, Georges serra avec effusion les mains de Robert dans les siennes, et se hâta de sortir.

Le jeune Emet se rendit de son côté à la salle où devaient se trouver tous le conjurés.

Cette salle était déjà à moitié pleine, et à chaque instant de nouveaux invités venaient se joindre à ceux qui s'y trouvaient déjà. Ces hommes entraient mystérieusement, et se contentaient de faire aux

autres un signe convenu avec la main. Quand la salle se fut ainsi remplie, on ferma la porte avec soin, et chacun prit la place qui lui était assignée.

A vrai dire, c'était une chose solennelle à voir, que cette réunion d'hommes graves et silencieux, assemblés dans cette sorte de taverne, pour délibérer sur les affaires d'un grand peuple.

Ces hommes savaient bien qu'ils s'engageaient dans une route au bout de laquelle ils devaient trouver la mort. Leur patrie était malheureuse, et ils se dévouaient pour leur patrie. Sur une terre belle et féconde, gémissait un pauvre peuple oublié de Dieu, et ces hommes venaient le racheter de la misère et de l'opprobre!

Tout à coup les conversations qui s'étaient établies cessèrent, — on venait de frapper deux coups à la porte ; un des conjurés se leva et alla répéter ce signal :

— Qui va là? demanda-t-il alors.

— Irlandais-unis! lui fut-il répondu.

— Combien êtes-vous?

— Nous sommes deux.

— Etes-vous levés?

— Nous sommes levés.

— Etes-vous droits?

— Nous sommes droits.

— Comme quoi?

— Comme au jour.

La porte s'ouvrit ; Robert Emet et Dwyer entrèrent.

A la vue de ces deux hommes, tous les conjurés se découvrirent.

— Messieurs, leur dit Robert Emet, après les avoir salués du geste, la cause qui nous rassemble est noble et chrétienne, nous voulons tous le bien de l'Irlande; nous continuerons l'œuvre de nos frères, et nous mourrons, s'il le faut, comme ils l'ont fait. Notre par-

lement s'est lâchement vendu pour trente millions au parlement d'Angleterre. Honte à lui !

— Honte ! répétèrent les conjurés.

— Nos pères, nos frères et nos amis se sont battus pour la liberté, et sont morts sur le champ de bataille. Gloire à eux !

— Gloire !

— Le tigre du désert s'endort le soir, d'un profond sommeil, et les hommes peuvent alors lui jeter des chaînes et les dompter; mais quand vient l'aurore d'un autre jour, son réveil est terrible, et il brise hardiment les entraves des hommes. —L'Irlande fera comme le tigre. — Nous avons tous une vengeance à satisfaire, ou une noble gloire à conquérir. Le passé est à eux, le présent et l'avenir seront à nous. Vengeance et union; nous inscrirons ces deux mots sur notre drapeau, et, le mousquet au bras ou l'épée à la main, nous irons demander aux hommes du pouvoir, compte de nos priviléges et de nos droits ! Dites ! quand le jour sera venu, quand l'heure aura sonné, et qu'il nous faudra mourir, ne renierez-vous pas le serment que vous allez prononcer ?

— Jamais !

— En la présence solennelle de Dieu, jurez donc de persister à faire tous vos efforts pour établir une fraternité d'affection parmi les Irlandais de tous les cultes religieux, et pour obtenir une juste, impartiale et complète représentation de tout le pays d'Irlande. Vous le jurez ?

— Nous le jurons !

— C'est bien ! nous sommes tous frères maintenant... Dwyer, prends la plume, et écris le nom de chacun de nous.

On ne peut pas se dissimuler que ce Robert s'exprimait avec une très-grande facilité. — Beaucoup de représentants du peuple français ont la langue plus mal pendue.

Cependant chacun des conjurés passa devant Robert, donnant son nom, que Dwyer se hâtait d'écrire.

Et c'étaient tous des noms rappelant une courageuse action, un éclatant dévouement : Charley Tompsow, Mac Gnire, Gérald, le martyr de l'Irlande, Villiam Town, dont le père était mort sur l'échafaud, n'ayant pu mourir dans les combats ; Barry, dont le frère avait été tué à Castlebar ; Hutton, Mac Cullow, Jack Delonchery, Newton Forster... etc...

Quand ils eurent tous passé, et qu'ils eurent donné leurs noms, Robert s'avança au milieu de la salle, et alla se placer près de Dwyer.

— A mon tour, dit-il d'une voix éclatante, à mon tour, écris, Dwyer, écris Robert Emet !

— Robert Emet ! s'écrièrent les conjurés.

— Oui, mes amis, reprit celui-ci, Robert Emet !... Il y a cinq ans, un enfant, après avoir reçu le mousquet des mains de son père, s'élança à la suite de Fitz Gérald, de Villiam Town, d'Addin Emet ; cet enfant, proscrit depuis par les oppresseurs de l'Irlande, fut obligé de passer en France, où le premier consul Bonaparte voulut bien lui tendre la main, et lui offrir sa protection !... et le voilà maintenant qui revient vers vous, plein de courage, et d'espoir, ayant grandi dans l'adversité, s'étant retrempé dans le malheur de l'exil !... Cet enfant est un homme aujourd'hui, il vient recommencer la lutte contre l'Angleterre, il a la conscience de la mission qu'il accomplit, il vous dit que la dernière heure de l'esclavage a sonné, et il vous demande si vous vous sentez assez de courage pour l'aider dans cette mission qu'il s'est imposée.

— Oui ! répondirent les conjurés d'une seule voix.

Nous mourrons ou nous sauverons l'Irlande.

— Tous !

— C'est bien ! que chacun de vous prenne, dès demain, un logement dans les différents quartiers de Dublin. Tous les deux jours,

changez de logement et de nom. — Pour le moment, je me nomme John Hervit, et je loge à Harold's Cross. — Nous avons 62,000 cartouches, 22,000 piques, 145 livres de poudre, tout cela déposé à Man Lane. Rien ne nous manque maintenant, il nous suffira d'être patients, courageux, et surtout prudents... Cachez bien vos mousquets, jusqu'au jour terrible. — Dans huit nuits, nous nous réunirons dans Harold's Cross, pour prendre notre dernier rendez-vous.

— L'heure? demanda Forster.

— Dix heures du soir.

— C'est convenu!

— Dieu et l'Irlande, s'écria Robert.

— Dieu et l'Irlande!

Puis, tous les conjurés s'écoulèrent un à un, dans le plus profond silence. Quand tout le monde fut parti, Robert et Dwyer quittèrent l'auberge, et prirent la route de Dublin.

III.

Huit jours s'étaient passés; Robert Emet était seul dans la chambre qu'il occupait dans Harold's Cross, et il songeait aux graves événements qui allaient s'accomplir, et dont il devait, le soir même, donner le signal.

A mesure que l'heure approchait, Robert sentait son cœur s'emplir d'hésitation! Il se demandait, au moment d'engager une lutte terrible, au moment de précipiter tout un peuple dans les horreurs de la guerre civile, si toutes ses mesures étaient bien prises, s'il avait bien entouré son entreprise de toutes les précautions qui devaient la faire réussir. C'était une grande responsabilité qu'il avait assumée sur sa tête, et maintenant surtout, il en sentait tout le poids.

Et puis, cette promesse qu'il avait faite à Georges pesait singu-

liérement à son cœur; ne plus revoir Sarah était un sacrifice au-dessus de ses forces, s'exposer à mourir sans lui avoir dit un éternel adieu, lui paraissait impossible. Il avait écrit à la jeune fille pour lui annoncer sa résolution, il avait résisté jusque-là à toutes ses sollicitations, mais le moment solennel approchait, et déjà la force l'abandonnait.

Cependant l'heure marchait avec rapidité : il était six heures du soir; à deux heures, les conjurés devaient l'attendre à Harolds' Cross, pour prendre un dernier rendez-vous. Robert avait depuis quelques jours appris de singulières choses sur le compte des hommes qui l'entouraient.

Un certain Jacques Delonchery, qui n'en était pas à sa première conspiration, avait paru témoigner de la défiance à l'égard de Robert et de Georges; il était même parvenu à faire partager ses soupçons à quelques-uns des conjurés, Newton Forster, Williams Town, etc. Heureusement Dwyer avait prévenu Robert à temps, et il se tenait sur ses gardes.

Robert Emet devait aller trouver Dwyer avant la réunion du soir; il prit donc ses pistolets qu'il glissa dans sa ceinture, son manteau qu'il jeta sur ses épaules, et sortit. Mais au moment où il allait poser le pied sur la première marche de l'escalier, il se trouva face à face avec une jeune fille enveloppée d'une mante.

— M. John Hervit?... demanda la jeune fille.

— C'est moi, répondit Robert Emet.

— Une lettre pour vous!...

— Pour moi, et de qui vient-elle?

— De miss Sarah Curran.

Robert Emet rentra vivement dans sa chambre, rompit le cachet de la lettre, et la parcourut avidement.

Dans cette lettre, Sarah disait à Robert qu'elle l'attendait; qu'elle ne pouvait s'expliquer son silence et son éloignement; que s'il l'ai-

mait encore, il devait venir à l'instant ; qu'elle avait à lui communiquer des nouvelles de la plus haute importance. « D'autres, ajoutait-elle, se montrent moins indifférents que vous, le fils du shérif ne quitte plus mon père, il me presse moi-même de prendre une décision quelconque ; il sort de chez moi à l'instant, et je crains bien que mon père ne me contraigne enfin à un hymen que j'abhorre. »

Robert bondit en lisant cette lettre, qui lui apportait la preuve évidente de la lâcheté et de la trahison de son rival. Ainsi, il avait été joué ; on s'était moqué de sa bonne foi, de son honnêteté, de son patriotisme ; on lui avait imposé un sacrifice inouï, on l'avait tenu éloigné de la femme qu'il aimait, dans l'unique but de profiter de son absence, de le calomnier peut-être !

Robert rougit d'indignation et de colère, un nuage de sang passa devant ses yeux.

— C'est bien, dit-il vivement à la jeune fille qui lui avait remis la lettre, et qui attendait la réponse; allez vers Sarah Curran, mon enfant, et dites-lui qu'avant une demi-heure je serai près d'elle.

La jeune fille n'en attendit pas davantage ; elle sortit précipitamment, suivie à peu de distance par Robert Emet.

Dans un vaste hôtel, situé au milieu d'une rue très-peu fréquentée de Dublin, à la fenêtre d'une chambre retirée, une jeune femme était accoudée, rêveuse, et paraissant écouter avec attention tous les bruits qui venaient de l'hôtel ou de la rue.

Cette femme était miss Sarah Curran, la fille de l'attorney général.

Aucune lumière n'éclairait la chambre dans laquelle elle se trouvait ; un rayon de lune, pénétrant à travers la fenêtre ouverte, y répandait seul une clarté douteuse. La jeune femme semblait en ce moment absorbée par de mélancoliques pensées.

Cette sorte de retraite était nue et sans ornements ; quelques chaises, sur la table plusieurs livres, et quelques fleurs fanées sur une phsyché ; cette chambre avait dû être occupée jadis ; mais telle

qu'elle était, elle avait l'air d'un souvenir conservé avec tout l'entourage qui pouvait rappeler l'époque à laquelle il se rattachait.

Après une heure d'attente environ, la porte s'ouvrit, et Robert Emet entra.

Robert était violemment ému; il courut à Sarah, plutôt qu'il ne marcha, et lui prit les mains.

— Sarah! dit-il avec exaltation, pardon, pardon d'avoir tardé si longtemps à me rendre près de vous!... mais j'avais fait un serment, et je voulais le tenir.

— Un serment! répéta Sarah.

— Oui, mon amie, vous saurez tout cela; mais plus tard, quand la victoire aura enfin couronné nos efforts... Ah! j'ai bien souffert cependant, j'ai bien des fois combattu les désirs qui me poussaient vers cet hôtel où vous étiez; j'ai eu besoin de toute ma force, de toute ma fermeté pour résister... Pauvre Sarah! C'est que, voyez-vous, je suis engagé dans une voie hérissée de dangers; je ne suis plus le maître de ma volonté: quand on conspire, on est l'esclave des hommes qui vous entourent. J'ai mille ménagements à garder, car déjà ils me soupçonnent.

— Quoi!... vos amis?

— Oui, mes amis, les hommes du moins qui se disent tels... Ah! c'est un misérable métier; mais n'importe, j'irai jusqu'au bout; j'ai juré de rendre la liberté à notre malheureuse Irlande, et avec l'aide de Dieu, Sarah, je vaincrai...

— Je voudrais partager votre espoir.

— Espérez, puisque j'espère, Sarah!... Ah! je serais mort cent fois, voyez-vous, mort au milieu des tortures du doute, je serais mort dans l'exil, au milieu d'hommes qui ne parlaient pas la langue du pays, je serais mort si la douce pensée de revoir un jour mes campagnes si belles et d'arracher l'Irlande au misérable sort qu'on

lui a fait ne m'avait soutenu, si je ne vous avais vue vous-meme au bout de ma route !

— Brave Robert ! dit Sarah en lui abandonnant ses mains ; ah ! vous êtes digne de vaincre !...

— Vous, Sarah, poursuivit Robert, vous, vous êtes pour moi plus que mon père, mort en combattant pour la liberté, plus que le patriotisme : vous êtes l'amour !... J'oublierais mon pays, que je me souviendrais toujours de vous ; c'est à vous que vont mes vœux, et c'est de vous que vient toute ma joie ; vous avez été mon passé, et vous serez mon avenir !...

Cet amphigouri prouve bien que les hommes politiques font détestablement l'amour. Si une seule dame est amenée par hasard à lire cet important travail, nous l'engageons à se défier des hommes politiques.

Cependant, Sarah avait pris une attitude sérieuse ; un nuage passa sur son front ; elle serra les mains de son amant.

— Écoutez, Robert, dit-elle en regardant soupçonneusement autour d'elle, ce que j'ai à vous dire est grave, le gouvernement a été instruit de votre arrivée...

— Le gouvernement ! dit Robert.

— On n'ignore pas, poursuivit la jeune fille, que vous êtes en Irlande, à Dublin même, et l'on sait que vous conspirez ; on ne sait point sans doute où vous trouver, ni quels sont au juste vos projets ; mais prenez garde, prenez bien garde à vous !

— Dans quelques heures je n'aurai plus besoin de me cacher.

— D'ici là, Robert, il y a un homme dont vous devez surtout vous méfier, car lui aussi conspire dans l'ombre, et c'est votre perte qu'il médite.

— Cet homme, quel est-il ?

— Georges Whaley...

— Le fils du shérif ?

— Lui-même.

— Oh! pour celui-là, Sarah, Dieu veuille que la fortune l'envoie un jour à la portée de mon mousquet! Georges Whaley est un lâche et un traître, je le connais.

— Mais comment préviendrez-vous sa trahison?

— Rassurez-vous, Sarah; toutes mes mesures ont été prises, et si je le veux, aujourd'hui même, je puis donner le signal et lever l'étendard... Oubliez donc vos craintes, mon amie, et ne songeons qu'à être heureux pendant cette heure que Dieu nous accorde.

Les deux amants parlèrent encore d'amour, d'avenir. Le temps fuyait avec rapidité; bientôt le moment de la séparation arriva.

— Adieu! Sarah, dit Robert.

Sarah se jeta dans ses bras.

— Si je succombe dans la lutte, poursuivit le jeune homme, gardez de moi un bon et cher souvenir.

— Quoi qu'il advienne, répondit Sarah avec une énergie qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, je serai digne de l'amour de Robert Émet.

— Adieu encore! Sarah.

— Adieu! adieu!...

Et Robert s'enfuit sans oser regarder en arrière.

Une fois dans la rue, il pressa le pas, car il était en retard : dix heures venaient de sonner, et les conjurés l'attendaient dans Harold's Cross.

Comme il allait détourner l'angle de la rue, il s'arrêta.

Une ombre marchait devant lui, et, à la faible clarté des réverbères, il avait cru reconnaître Georges Whaley.

Il pressa le pas, et l'atteignit en quelques secondes. C'était bien Georges; il lui frappa sur l'épaule. Le fils du shérif tressaillit et se retourna.

— Robert! s'écria-t-il en pâlissant.

— Moi-même, maître Georges Whaley, répondit Robert

— D'où venez-vous donc?

— Je viens de l'hôtel de l'attorney général.

— Vous avez vu Sarah?

— Je l'ai vue.

— Cependant... commença le jeune homme.

— Cependant, n'est-ce pas, maître Georges, nous avions juré l'un et l'autre de ne point écouter la voix de notre amour, d'étouffer tout désir, de ne nous occuper que de rendre la liberté à l'Irlande, n'est-ce point cela? Eh bien! moi, je n'ai pas tenu ma parole, j'ai violé mon serment; trouvez-vous cependant que j'ai mal fait?

— Monsieur, fit Georges qui se vit démasqué, je ne sais pas...

— Moi, je sais, interrompit Robert. Vous avez lâchement surpris ma bonne foi; vous vous êtes glissé dans ma confiance comme un traître, vous m'avez impudemment menti comme un misérable; Georges, vous me rendrez compte de tout ceci quelque jour!

Mais Georges n'écoutait plus, et il cherchait à se dégager de l'étreinte dans laquelle le retenait Robert.

— Prenez garde! dit-il enfin avec l'accent de la colère; Robert, vous avez affaire à un homme qui vous connaît aussi bien sous le nom de John Hervit que sous celui de Robert Émet, qui n'ignore aucun de vos projets; un homme, enfin, qui a si bien pris ses mesures, qu'à cette heure vous êtes en son pouvoir et qu'il peut faire de vous ce qu'il lui plaira.

Robert avait jusqu'alors assez heureusement conservé son sang-froid; mais les dernières paroles de Georges lui rendirent tout à coup toute son indignation; il tira un des pistolets qu'il portait dans sa ceinture, et en dirigea le canon sur le fils du shérif.

— Georges! s'écria-t-il, je ne veux pas que mon imprudence cause la mort des hommes qui m'ont suivi dans l'entreprise que je

tente; vous ne pousserez pas, du moins, la lâcheté et l'infamie jusqu'à la trahison !

En achevant ces mots, il lâcha la détente du pistolet, un coup de feu partit, et Georges tomba avec un cri sur le pavé.

Robert Émet ne prit pas le temps de s'assurer s'il était bien mort, et il s'enfuit en courant.

Or, voici se qui se passait dans Harold's Cross, pendant que Robert s'arrêtait avec Georges.

Dans une vaste salle de ce quartier, les principaux conjurés se trouvaient réunis, et parmi eux on pouvait distinguer Forster, Mac Cullow et Jack Delonchery. Ces trois hommes avaient, depuis quelques jours, une allure singulière qui n'avait pas échappé à l'œil observateur de Dwyer; il s'était promis de les surveiller de près; mais, ce jour, Dwyer était allé chercher Robert Émet, et, ne l'ayant pas trouvé, il s'était mis à sa poursuite.

Newton Forster, Mac Cullow et Jack Delonchery se trouvaient donc réunis, et après s'être assurés que ni Dwyer ni Robert n'étaient encore arrivés, ils causaient à voix basse, à une certaine distance des autres conjurés.

— Newton, disait Jack, ne vous a-t-il pas semblé que le fils d'Émet était bien jeune pour commander à de vieux soldats comme nous ? et n'y a t-il pas une grande imprudence de notre part à nous laisser conduire par un enfant de cet âge ?

— C'est aussi mon avis, répliqua Forster avec un clignement d'yeux ; c'est bien plutôt à nous que revenait la direction d'une pareille entreprise, et, à coup sûr, nous ne l'eussions pas compromise, si on nous l'eût confiée.

— Cela est d'autant plus vrai, ajouta Mac Cullow, que si j'en crois mes yeux, Robert Émet serait bien plus près de nous trahir que de nous mener à la liberté.

— Comment cela ? fit Jack.

— Le jeune homme est amoureux.

— On me l'avait dit, en effet.

— La femme qu'il aime est la fiancée de Georges Whaley, la fille de l'attorney général.

— Cela est grave!

— Eh bien! ce qui l'est davantage encore, poursuivit Mac Cullow, c'est que tout à l'heure j'ai passé, pour me rendre ici, auprès de l'hôtel de l'attorney, et que j'ai vu Robert Émet se glisser mystérieusement le long des murs, et, conduit par une femme de la domesticité de l'attorney, entrer par une porte du jardin de l'hôtel.

— Mac Cullow, dit Forster, êtes-vous bien sûr que cet homme fût Robert Émet?

— Je l'ai vu comme je vous vois.

— Si j'insiste, poursuivit Forster, c'est que même chose m'est arrivée à moi, il y a de cela huit à dix jours, je ne sais au juste; comme vous, je passais près de l'hôtel de l'attorney, et comme vous j'ai vu entrer notre chef.

— Eh bien! interrompit Jack Delonchery, moi, je vous dis, mes amis, que nous ne pouvons rester plus longtemps sous le coup d'une pareille menace; Robert Émet a notre vie entre ses mains, il peut, d'un instant à l'autre, nous livrer à nos ennemis si son intérêt le lui commande. Il faut aviser...

— Vous avez raison! firent Mac Cullow et Forster.

— Il faut prévenir nos amis, poursuivit Jack, il faut les avertir de ce qui se passe, et déclarer Robert déchu de la position que nous lui avons confiée. Si Dwyer et lui veulent résister, alors nous prendrons des mesures en conséquence, et ce n'est pas la mort de ces deux hommes qui pourra compromettre notre entreprise.

— Il restera toujours assez de bras pour défendre notre cause, dit Mac Cullow.

— Et une tête pour les diriger, ajouta Newton Forster.

Jack Delonchery se leva sur ces mots, et il allait appeler à lui les autres conjurés présents et leur faire part sur-le-champ de ce qu'ils venaient de décider, quand la porte de la salle s'ouvrit, et Dwyer entra.

Dwyer jeta un regard profond sur la salle, et poussa un long soupir quand il vit que Robert Émet n'était pas arrivé. Toutefois, il n'était pas dix heures, et il y avait encore de l'espoir; mais comme le temps pressait cependant, attendu que cette dernière réunion devait fixer le jour de la prise d'armes, il procéda aussitôt à l'appel des conjurés. Cette opération ne fut pas longue, et quand elle fut terminée, comme personne encore ne paraissait, Forster s'avança à pas lents vers Dwyer, et se penchant à son oreille :

— Maître Dwyer, lui dit-il d'une voix pleine d'ironie, ne vous semble-t-il pas qu'il nous manque encore quelqu'un?

— Qui donc? fit Dwyer en fronçant le sourcil.

— Notre chef.

— Vous dites vrai, Forster, répondit Dwyer; mais je sais qui le retient...

— Notre chef, interrompit Forster en élevant la voix, est à l'hôtel de l'attorney général.

— Que dites-vous?

— Je l'y ai vu entrer.

— C'est impossible! s'écria Dwyer.

Cependant, les autres conjurés s'étaient rapprochés peu à peu; ils formaient maintenant un cercle étroit autour des deux interlocuteurs.

— Qu'il prenne garde à lui! poursuivit Forster en jetant à droite et à gauche des regards soupçonneux; parmi des conspirateurs, la trahison veut la mort!

— Qu'est-ce à dire? fit Dwyer.

— C'est-à-dire... enfin je m'entends!

— Forster ! s'écria Dwyer en saisissant son pistolet et en ajustant son homme, si vous dites un mot de plus !...

Mais Forster avait fait le même mouvement, il arma son pistolet, le mit en joue et répondit tranquillement :

— Faites en sorte de ne pas me manquer !

Dwyer vit bien, aux murmures des conjurés, qu'il n'y avait pas à faiblir dans une pareille circonstance ; il mit énergiquement la main sur l'épaule de Forster, et se tourna vers le cercle qui s'était encore rétréci :

— Or, retenez bien ceci, vous tous, dit-il d'une voix éclatante, quoi qu'il en soit des calomnies de Forster ou de la conduite de Robert, que Robert soit un traître ou Forster un imposteur, si quelqu'un de vous, avant que la dernière heure ait sonné, ose soupçonner votre chef, celui-là, je le jure sur la liberté de l'Irlande, payera ce soupçon de sa vie !

Et comme chacun s'éloignait sur cette déclaration :

— Ainsi soit-il, dit Forster, et si cependant lorsque dix heures auront sonné, Robert Émet n'est point parmi nous, qu'adviendra-t-il !

— En ce cas-là, faites de moi ce qu'il vous plaira, répondit Dwyer, qui alla s'asseoir dans un coin de la salle.

Mais il s'asseyait à peine sur son banc, que le premier coup de dix heures sonna à l'église prochaine.

Un silence profond et solennel s'établit aussitôt dans toutes les parties de la salle ; toutes les oreilles se tendirent, et tous les regards se portèrent sur Dwyer.

Dix coups tombèrent ainsi, un à un, au milieu de ce silence sinistre, et quand le dixième coup eut retenti, on vit Newton Forster, toujours armé de son pistolet, marcher à pas lents vers Dwyer qui l'attendait.

— Dwyer, lui dit-il, l'heure est sonnée.

— C'est vrai ! répondit Dwyer avec abattement.

— L'heure est sonnée, poursuivit Forster, et Robert n'est point parmi nous!

— C'est vrai !

— Donc, Robert Emet est un traître.

Dwyer bondit de sa place à cette insulte.

— Écoutez, Forster, dit-il d'une voix vibrante, je vous ai dit, qu'une fois la dixième heure sonnée, vous pourriez faire de moi ce que vous voudriez, mais jamais je ne vous ai autorisé à dire que Robert fût un traître! Eh bien, je vous le déclare, si un pareil mot sort encore de vos lèvres, Forster, ce jour sera votre dernier jour, et je vous tuerai comme un chien.

Sans doute une scène violente allait avoir lieu, car Dwyer et Forster étaient également forts et énergiques, mais au moment où Forster allait répliquer, un des conjurés se précipita vers la fenêtre.

— Ecoutez ! s'écria-t-il.

Tous l'entourèrent aussitôt à l'envi.

— Quelqu'un vient... j'aperçois un homme qui vient en courant.

— C'est Robert ! dit Dwyer triomphant.

Et se tournant vers Forster.

— Voici Robert qui vient! lui dit-il, Forster, vous avez lâchement menti quand vous avez accusé Robert de trahison !...

Cependant la porte s'était ouverte, et Robert venait d'entrer... il promena un moment son regard ému, sur toute la salle, et s'avança au milieu des conjurés.

— Qui donc a parlé de trahison? dit-il, en interrogeant Dwyer.

— Nous vous attendions, répondit sévèrement ce dernier.

— Eh bien, oui ! poursuivit Robert, oui, mes amis, nous sommes trahis !...

— Trahis ! firent tous les conjurés à la fois.

— Oui ! un traître s'est glissé parmi nous.

— Expliquez-vous...

— Où est le traître?

— Nommez-le!

Toutes ces paroles se croisèrent autour de Robert.

— Et qu'importe son nom! s'écria-t-il, puisqu'à l'heure qu'il est, il a cessé de vivre... qu'il nous suffise de savoir qu'il n'y a plus un instant à perdre! la trahison est à nos côtés; sa main est étendue sur nous, et son regard épie dans l'ombre le moment où nous devons tirer l'épée du fourreau! L'heure a sonné! il faut, cette nuit, porter le dernier coup au gouvernement chancelant de l'Angleterre! dites, vos amis sont-ils prêts pour le combat?

— Voilà cinq ans qu'ils attendent, répondit Jack.

— Oui, tu l'as dit, Jack Delonchery, voilà cinq ans qu'un pouvoir tyrannique voit nos fronts se courber devant son sceptre insolent! chacun son tour et le nôtre est venu... Ecoutez donc et obéissez!... Newton Forster, vous allez vous rendre à l'église Saint-Jean, et vous y ferez sonner le tocsin. Barry, vous irez attaquer la porte Saint-Paul; Forster, la porte de Wenford; Mac Cullow, celle de Winckson. William Town, Rooney, Gérald, vous prendrez possession de la caserne de la milice anglaise; Tekell, vous irez chez l'alderman, Prater, chez le shérif; Thomas, Guerin, Mac Gaire, Charley Thompson, tous les quatre au parlement; Jack Debouchery à la caserne des orangistes; toi Dwyer, chez l'attorney général, et moi, à l'Hôtel-de ville... est-ce convenu?

— C'est convenu.

— Si je ne vous connaissais tous, ajouta Robert Emet, je vous disais d'être généreux et d'épargner le sang des Irlandais qui sont nos frères, de frapper avec ardeur les lâches étrangers anglais qui nous oppriment, je sais que c'est ainsi que vous ferez, et je vous quitte avec confiance. Une fois arrivés à vos diverses destinations, et maîtres des différents quartiers de Dublin, vous vous rendrez en

armes à l'Hôtel-de-Ville, où je vous attendrai. Et maintenant adieu, frères, et si quelqu'un de nous succombait dans la lutte, qu'il meure content, car Dieu fera de lui un saint, un martyr... Adieu !..

— Adieu! adieu!

Les conjurés s'éloignèrent aussitôt, dans toutes les directions qui leur avaient été indiquées : leurs hommes devaient être prêts; avant une heure, la bataille allait commencer.

Robert et Dwyer étaient restés seuls dans cette vaste salle, et quand ils virent que tout le monde avait disparu autour d'eux, ils marchèrent l'un vers l'autre, et se serrèrent affectueusement la main.

— Robert, s'écria Dwyer, plus ému qu'il ne convenait peut-être à un homme de sa trempe, Robert nous allons nous quitter, mon enfant!

— Peut-être pour toujours! répondit tristement Robert.

— La mort réunit, dit Dwyer.

— Y songes-tu! repartit Robert Emet en tressaillant; ah! que du moins je serre encore une fois tes deux mains dans les miennes.

— Soyez béni, dit le vieillard, vous qui avez remplacé mon fils!...

— Sois béni, toi qui m'as tenu lieu de père.

Ils restèrent longtemps embrassés; puis, enfin, s'arrachant avec effort de cette suprême étreinte, ils se séparèrent, en prenant deux chemins différents.

IV.

Nous n'avons plus que quelques mots à dire pour terminer cette histoire.

Georges Whaley n'était pas mort, comme Robert avait pu le penser. Ramassé par quelques hommes qui étaient accourus au bruit de la détonation, il s'était fait transporter chez son père, avait mandé

près de lui l'attorney général, et lui avait découvert toute la conspiration.

L'attorney général connaissait déjà l'arrivée sur les côtes d'Irlande de Robert Emet, il savait vaguement qu'il était venu pour conspirer ; mais la police n'avait pu suivre les traces du jeune homme, qui changeait presque tous les jours de nom et de logement.

Le père de Sarah Curran fut fort effrayé des développements que cette conspiration paraissait avoir pris en si peu de temps, et il crut devoir, à tout hasard, prendre sur-le-champ des précautions contre toute tentative à main armée ; les postes furent doublés, de telle sorte que les conjurés allèrent se briser contre un rempart de baïonnettes. La plupart moururent les armes à la main, comme ils l'avaient juré ; quelques-uns périrent sur l'échafaud, d'autres prirent la fuite, et se réfugièrent en France.

Robert Emet et Dwyer ne trouvèrent point la mort dans les rues de Dublin, et le sort les avait même si bien favorisés, qu'ils purent échapper à la surveillance de leurs ennemis, et trouver un refuge dans les montagnes. Nul ne connaissait leur retraite, et malgré ses tentatives multipliées, Georges n'avait pu parvenir à les découvrir.

Le gouvernement n'ignorait pas que Robert Émet n'avait pas succombé dans l'action, mais on ne savait quel chemin il avait pris ; on n'était pas éloigné de croire qu'il était repassé en France.

Néanmoins la jalousie et la haine de Georges veillaient à tout hasard autour de l'hôtel de l'attorney général, attendant le moment où son rival viendrait se livrer à sa vengeance.

Le jour où Robert et Dwyer, échappés tous deux comme par miracle à la mitraille anglaise, se retrouvèrent au milieu des montagnes d'où ils étaient descendus peu de temps avant, ce jour-là, une scène saisissante se passa entre ces deux hommes.

Ils avaient en effet, tous deux dans le cœur, à ce moment solennel, une grande douleur, à la suite d'une grande infortune. Martyrs de

leur dévouement et de leur patriotisme; vaincus, mais encore pleins d'audace et d'énergie ; désarmés, mais encore menaçants; quand ces deux hommes se retrouvèrent sur la montagne, ils s'arrêtèrent stupéfaits et sans voix n'osant croire à la réalité de leur existence réciproque, doutant qu'après le malheur qui venait de les frapper, Dieu leur eût réservé cette grande consolation.

— Dwyer!

— Robert!

Et après cette double exclamation, honteux peut-être de n'être par morts, ils s'assirent l'un à côté de l'autre, jetant à de rares intervalles un regard sur la malheureuse cité qu'ils venaient d'abandonner les derniers.

Il serait impossible de raconter ce qui se passa en ce moment dans le cœur de ces deux hommes; quel déchirement se fit en eux, quels amers regrets, qu'elles ardentes colères grondèrent dans leur poitrine!

Dwyer était insensible comme un vieux soldat, dur comme l'acier; aucune émotion ne se peignit sur son visage hâlé par le vent des batailles!

Robert était bien jeune encore : au regret de voir l'Irlande retomber dans l'esclavage, dont il avait un instant espéré la retirer, venait se joindre encore la douleur de s'éloigner une seconde fois de Sarah, de l'abandonner aux obsessions, à la tyrannie d'un rival, de la perdre peut-être à tout jamais!

Toutes ces pensées se pressaient dans son esprit, et sa raison se voilait.

— Dwyer, dit-il enfin avec explosion, à son compagnon impassible, tout est donc fini!

— Qui sait?... fit Dwyer.

— Tous nos amis sont morts!...

— Non, pas tous.

— Ceux qui ne sont pas morts sont prisonniers.

— Ils pourront s'échapper.

— Ceux qui ne sont ni morts ni captifs ont pris la fuite.

— Ils pourront revenir.

— Mais s'ils ne peuvent s'échapper, s'ils ne peuvent revenir !...

— Notre cause est juste, et Dieu est puissant.

— Dieu ! Dieu ! s'écria Robert avec une exaltation folle, voilà trois cents ans que le peuple d'Irlande l'implore, et il est sourd à ses prières !

— Ne doutez pas de Dieu, dit Dwyer d'une voix grave et lente, tout n'est pas perdu ; nous sommes aujourd'hui forcés de nous expatrier, mais nous reviendrons forts et endurcis par l'adversité.

— Partir ! fit Robert en tressaillant.

— Après-demain, une barque nous attendra sur le bord de la mer, à une lieue d'ici ; dans quelques jours nous serons en France.

— Partir ! répéta Robert, sans revoir Sarah... c'est impossible...

Dwyer le regarda avec étonnement ; puis, secouant la tête en signe de mécontentement, et lui prenant la main :

— Robert, lui dit-il, Sarah ne doit pas vous faire oublier l'Irlande.

— Il faut que je revoie Sarah !

Ils se turent encore une fois...

Cependant Robert vit bien, par cette conversation, qu'il aurait à lutter contre la sévérité et l'âpreté républicaine de Dwyer, et que s'il voulait revoir Sarah, il faudrait user de ruse et d'adresse, pour ne point heurter de front l'entêtement de son compagnon d'infortune.

Il affecta donc d'applaudir aux plans de départ, et tout fut convenu sans discussion, ainsi que le désirait Dwyer.

Une barque devait les attendre le surlendemain soir, sur le bord de la mer ; quelques amis, qui avaient survécu à l'insurrection, devaient se joindre à eux.

Mais il était écrit, sans doute, que Robert avait accompli sa mission ; sa dernière heure avait sonné au cadran de la vie. Il fit prévenir Sarah, et celle-ci n'eut garde de manquer à ce dernier rendez-vous. Robert voulait emporter, en la quittant, la consolation d'une parole d'amour ; Sarah n'eut pas la force de la lui refuser. C'était peut-être la dernière fois qu'ils allaient se voir, l'un et l'autre allaient à ce rendez-vous avec une sorte d'enthousiasme.

Le lendemain soir, à l'heure convenue pour le départ, Dwyer descendit de la montagne, et se dirigea vers la mer. Il n'avait point vu Robert depuis la veille, et, devinant ce qui se passait, il était sombre et inquiet.

Quand il arriva à l'endroit où la barque attendait, quelques amis y étaient réunis, et chacun se disposait déjà à la fuite.

Dès qu'ils aperçurent Dwyer, ils entrèrent précipitamment dans le canot.

— Arrêtez ! leur dit Dwyer, il nous manque encore un compagnon de voyage !

— Robert ! s'écrièrent en même temps tous les conjurés.

Dwyer s'assit tristement sur la grève.

Un quart d'heure se passa ainsi, sans que rien annonçât l'arrivée de Robert. Dwyer avait gravi un rocher jeté à quelques pas de là, et il cherchait à voir au loin.

Mais la nuit était sombre, et c'est à peine si l'on pouvait distinguer un objet à quinze pas de soi.

Les conjurés commençaient à trouver le temps long ; ils adressèrent quelques observations à Dwyer. Un ou deux conseillèrent même de partir.

Dwyer ne répondit pas.

Un autre quart d'heure se passa sans amener rien de nouveau.

Le mécontentement de la petite troupe allait toujours croissant, les murmures augmentaient ; Dwyer se leva :

— Mes amis, leur dit-il avec sang froid, et en s'appuyant sur son mousquet, je comprends votre impatience; Robert devrait être ici, il a manqué au rendez-vous donné; il a tort. Sa conduite vous met donc, pour l'avenir, à l'abri de tout reproche, partez; — quant à moi, je veux l'attendre, et je reste!

Les conjurés eurent honte, et ils attendirent.

Ce petit différend était à peine terminé, que l'on entendit à peu de distance le bruit d'une arme à feu, suivi un instant après d'un coup de sifflet.

— C'est lui! s'écria Dwyer.

Il arma son fusil, et se dirigea du côté d'où le bruit était parti.

C'était Robert en effet, il accourait poursuivi par une compagnie de soldats anglais que Georges conduisait.

— Pars! pars! cria-t-il à Dwyer, ils viennent, ils me suivent, ils sont là, je meurs!...

Et en disant ces mots, il tomba sans mouvement aux pieds de Dwyer.

Les autres conjurés s'étaient empressés de monter dans le canot, et déjà ils faisaient force rames; — tous, excepté Dwyer, qui debout sur son rocher, visa le traître Georges au cou, et lâcha la détente.

Georges bondit, puis tomba la face contre terre : la balle avait traversé sa poitrine.

Le vieux Dwyer, sans abandonner son arme, se jeta à la nage et regagna le canot qui cinglait vers la France.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE.

LES TEMPLIERS (suite).

CHAPITRE PREMIER. — Suite des Templiers. — Trois gentilshommes bas-bretons. — Kerveguen, Crappado et Kersaint. — Histoire ancienne et moderne des barons de Crappado. — La montagne d'Arrès. — Le déjeuner. — L'inconnu. — Le rendez-vous. — Agnès de Kerveguen. — Comment vient l'amour. — Sentiments des Bretons à l'égard du régent Philippe d'Orléans, le valet des Anglais. — Solitude. — Enlèvement. — Le comte de Bellechasse. — Reconstitution de l'ordre des Templiers. 1

CHAPITRE II. — Suite des Templiers. — Le régent de France. — Sa vie. — Son influence sur Louis XV. — Salons, boudoirs et petits vers. — Les épitaphes. — La femme sauvage. — M. de Bellechasse. — Un tour de jardin. — La petite maison du régent. — Le régent amoureux. — L'hôtel borgne. — Les exempts et les lettres de cachet. — Crappado et son adresse. 26

CHAPITRE III. — Suite des Templiers. — Le bal de l'Opéra. — Robe blanche et croix rouge. — Une sentence du haut tribunal du Temple. — Nomination d'un grand maître. — Le duc d'Orléans, successeur de Jacques Molay. — Agnès de Kerveguen. — Fin des Templiers. 49

LES FRANCS-MAÇONS.

CHAPITRE PREMIER. — Le baron de Steinbach et sa fille Blanche. — Erwin de Steinbach, le fils de ses œuvres. — Premier essai d'Erwin. — Le retrait d'Erwin. — Première pensée d'amour. — Fièvre. — Le comte Max de Sickingen. — Blanche chez Erwin. — Le voyage. — Quelques mots sur Max de Sickingen. — Kohl. — Déjeuner de Kohl. — Effrayante aventure nocturne. — Un fiancé immolé. — Comment Jean parlait le beau langage d'amour. — Couvent mal fermé. — Adieux d'Erwin et de Blanche. 61

CHAPITRE II. — Suite des Francs-Maçons. — Erwin à Strasbourg. — Première idée de l'association. — Assassinat nocturne. — Un aimable maçon. — Blessures malencontreuses. — Corruption. — Maladie du vieux et hono-

Pages

rable père de Blanche. — Renaissance des souterrains. — Léger reflet du tribunal secret. — Sphère en forme de globe. — Mort du père honorable et âgé. — Combat de nuit. — L'oraison de l'âme. — Départ de Steinbach.— Amour. 91

CHAPITRE III. — Suite des Francs-Maçons. — Mort de Blanche. — Histoire ancienne. — Adouhiran et sa fin précoce. — MAC BÉNAC!!! — Avantage de la théorie triangulaire. — Épreuves des Francs-Maçons. — Réflexions morales sur la vie des hommes. — Jean et Sabine. — La cathédrale de Strasbourg. — Bernard Saunder. — Le jeune statuaire. — Polydor de Bologne. — Talent de cet étranger. — Son insolence. — Mort de Jean Erwin. — Publication municipale. 110

CHAPITRE IV. — Suite des Francs-Maçons. — Révélations sur une sœur que Saunder avait dans son pays. — Une vieille femme mystérieuse. — La juiverie. — Les rats empaillés. — La belle bohémienne Mirah. — L'œuvre de Polydor. — Découragement. — Proposition impertinente de Polydor. — Souvenirs de Kohl, l'aimable maçon. — Ses aventures privées. — Son goût pour la poésie. — Son mariage. — La dernière nuit. — Le plan magique. 130

CHAPITRE V. — Suite des Francs-Maçons. — Position nouvelle de Bernard. — Préparatifs de départ. — Sabine devient trop occupée. — Scène attendrissante. — Bonheur. — Le portail voilé. — Le guet-apens. — La vieille, la trappe et le fleuve. — Bain nocturne. — La silhouette de l'inconnu. — Le refrain des picoteurs. — Le pacte avec Satan. — Midi. — Le maléfice. — Le portail déshonoré. — La veillée de Saunder. — L'échafaudage. — La bataille du bien et du mal. — Chute dangereuse du bolonais Polydor. 152

CHAPITRE VI. — Suite des Francs-Maçons. — Kauffman de Bertha. — Le départ de Roderick. — Ce baron réformé. — Nuit d'orgie. — Krabb. — Le défi de Jean de Durfeld. — Ce que valent les pressentiments. — Un coup de poignard. — Quinze jours après. — Les deux sorcières. — Marthe et Madeleine. — Portrait de Krabb. — Réunion maçonnique. — Krabb et Roderick. — L'exécution du traité. — Le château de Durfeld. — Le festin de Balthazar. — La mascarade. — Les pénitens. — Comment finit le carnaval de Dresde. 172

CHAPITRE VII. — Suite des Francs-Maçons. — Joseph Balsamo. — François et sa mère. — Le fossé, le baiser, la rencontre. — Affabilité de la mère Peretti. — Encore un jeune homme dont les mœurs sont légères. — Confidences. — Imprudences. — Déjeuner sur l'herbe. — Et son tra-la-deri-deri-dera! — Etrange résolution. — Le bon curé de Stella. — Arrivée au presbytère. — Discours de Balsamo. 199

CHAPITRE VIII. — Suite des Francs-Maçons. — Pandolfo, la perle des valets. — La campagne de Rome. — Attaque de bandits. — La belle Romaine. — Pronostics de Pandolfo. — Le prince Féliciani. — Attitude de cet homme. — Première entrevue de Balsamo et de la belle Lucrezia. — Cure extraordinaire. — Lucrezia sauvée une seconde fois. — Eloquence de Balsamo. — Les lampes Cicopi. — Souffrances de ce malheureux père. — Mystères redoutables éclairés par ces lampes. — Propositions désagréables. — Hésitation

du jeune Balsamo. — La clef fatale. — Entrée dramatique de Francesca, la jeune fille aux ducats. — Adresse de Balsamo. — Réflexions sérieuses du prince Feliciani. — Assassinat. — Le narcotique. — Le départ. — Conseils donnés trop tard à Lucrezia. 226

CHAPITRE IX. — Suite des Francs-Maçons. — Le comte de Cagliostro. — Francesca devenue bas-bleu. — Lucrezia devient utile. — Affaire du collier. — Retour à Rome. — Rite égyptien. — Elixir de longue vie. — OEuf philosophique. — Conversation tendre et grave entre Balsamo et Pandolfo. — Francesca. — Galanterie d'un préfet de police. — La loge égyptienne. — Réception mystérieuse et véritablement solennelle. — Syncope de Lucrezia. — Irrésolution du pauvre Balsamo — Un bon tour de Francesca. — Le château Saint-Ange. — Fin douloureuse de Lucrezia Feliciani. — Francesca réhabilitée. — Récit emprunté à un militaire français. — Les différents rites de la maçonnerie nationale. 255

CHAPITRE X. — Fin des Francs-Maçons. — Les loges-clubs de 1848. — Les maçons démocrates. — L'interrogatoire. — L'épreuve de l'échelle de Jacob. — Le premier voyage. — Le calice d'amertume. — Le serment solennel. — Les épées vengeresses. — Coup de théâtre. 285

LES CROPPYS IRLANDAIS.

Une nuit dans le Connaught. — Les deux amis. — La caverne. — Vue d'Irlande au clair de la lune. — L'amour qui perdit Troye. — Conspiration. — Robert Emet. — Harold-Crop. — La chambre de Sarah. — Entrevue d'amour. — Traître démasqué. — Newton Forster et Dwyer. — Plan de l'insurrection. Secret vendu. — Rencontre sur la montagne. — Dernier rendez-vous. — Georges assassiné et vengé. 307

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 24, rue du Bouloi (Cl.)

E. GIRARD et A. BOITTE ÉDITEURS, 42, RUE DE L'ÉCHIQUIER
PARIS